This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 860,146

Ex Libris

Thomas Spencer Jerome

R7

R. MANGEOT

ROMANS GRECS.

IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, 1.

ROMANS GRECS.

DAPHNIS ET CHLOÉ,

DE LONGUS,

TRADUCTION D'AMYOT;

THEAGENES ET CHARICLÉE,

D'HELIODORE,

TRADUCTION D'AMYOT;

LA LUCIADE OU L'ANE,

DE LUCIUS DE PATRAS,

TRADUCTION DE M. DENNE-BARON;

L'EUBÉENNE OU LE CHASSEUR,

DE DION CHRYSOSTOME,

TRADUCTION DE F. ALBAN.

A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, N. 6.

CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, N. 29.

1841.

DAPHNIS

ET

CHLOÉ.

PRÉFACE

DE LONGUS.

—

Estant un jour à la chasse en l'isle de Lesbos, dedans le parc qui est sacré aux nymphes, j'y vis une des plus belles choses que je sçache jamais avoir veuës, c'estoit une peinture d'une histoire d'amour. Le parc de soy-mesme estoit bien beau, aussi planté de force arbres, semé de fleurs, et arrosé d'une fresche fonteine, qui nourrissoit et les arbres et les fleurs : mais la peinture estoit encore plus plaisante que tout le reste, tant pour la nouveauté du subject, dont l'adventure estoit merveilleuse, que pour l'artifice et l'excellence de la peinture amoureuse, tellement que plusieurs, mesme étrangers, qui en avoyent ouy parler, alloyent visiter le parc, non moins pour veoir ceste peinture, que pour faire priere aux nymphes. Il y avoit des femmes grosses qui accouchoyent, et d'autres qui enveloppoyent de langes leurs enfans, de petitz poupards en maillot exposez à la mercy de fortune, des bestes qui les nourissoyent, des pasteurs qui les enlevoyent, des jeunes gens unis par amour, des coursaires qui escumoyent les costes de la mer, des ennemis qui couroyent le pays, avec plusieurs autres choses, et toutes amoureuses : lesquelles je regarday en si grand plaisir, et les trouvay si belles, qu'il me prist envie de les coucher par escrit. Si cherchay quelqu'un qui me les donnast à entendre par le menu. Et ayant le tout particulierement entendu, en composay quatre livres, que maintenant je dedie comme une offrande à plusieurs manieres de gens, pource qu'il pourra servir à guerir le malade, consoler le dolent, remettre en memoire de ses amours celuy qui aura esté autrefois amoureux, et instruire celuy qui ne l'aura encore

284442

point esté : car il ne fust ny ne sera jamais homme, qui du tout se puisse tenir d'aymer tant qu'il y aura beauté au monde, et que les yeulx auront puissance de regarder. Mais veuille le Dieu qu'en descrivant les amours des autres, je n'en sois moy mesme travaillé !

DAPHNIS ET CHLOÉ

LIVRE PREMIER.

Mitylène est ville de Lesbos, belle et grande, environnée d'un canal d'eau de mer, qui fluë tout à l'entour, sur lequel y a plusieurs ponts de pierre blanche et polie, tellement qu'on diroit, à la veoir, que c'est une isle, et non pas une ville. Environ huit ou neuf lieuës loing de cette ville de Mitylène, l'un des plus riches habitans avoit un fort bel heritage; car il y avoit des montaignes où se nourrissoit grand nombre de bestes sauvages, des costeaux revestus de vignes, des plaines de terres labourables à porter froument, et pasturage pour le bestail; le tout esteudu au long de la marine, qui rendoit le lieu plus delicieux.

En cette terre un chevrier, nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant que l'une de ses chevres alaictoit, et voici la maniere comment. Il y avoit un hallier fort espés de ronces et d'espines, couvert tout à l'entour de lierre, et au dessoubz la terre feutrée d'herbe déliée et menuë, sur laquelle estoit le petit enfant gisant. Là s'en couroit la chevre ordinairement, de sorte que bien souvent l'on ne sçavoit qu'elle devenoit, et abandonnant son petit chevreau, se tenoit auprès du petit enfant. Lamon ayant pitié du pauvre chevreau, que la mere abandonnoit en ce point, prit garde en quelle part elle s'en alloit : et un jour au chault du midy la suivit à la trace, et vit comme elle entroit dessoubz le hal-

lier tout doucement, comme si elle eust eu peur de blecer avec ses ongles le petit enfant en entrant. L'enfant succoit le pis de la chevre ne plus ne moins que s'il eust tetté la mamelle de sa mere nourrice : de quoy Lamon s'esbahissant, ainsi que l'on peult penser, s'approcha de plus près et trouva que c'estoit un enfant masle, grand pour son aage, et beau à merveilles, plus richement emmailloté que ne portoit sa fortune, estant ainsi miserablement exposé et abandonné à l'adventure; car il estoit enveloppé d'un riche manteau de pourpre, qui se fermoit au collet avec une boucle d'or, et auprès y avoit une petite espée dorée, ayant le manche d'yvoire. Si fut de prime face entre-deux d'emporter seulement ces enseignes de recongnoissance, sans autrement se soucier de l'enfant; mais y ayant un peu pensé, il eut honte de ne se monstrer pour le moins aussi charitable et humain que sa chevre; de sorte que, quand la nuit fut venuë, il enleva le tout, et porta à sa femme, qui avoit nom Myrtale, les joyaux, l'enfant et la chevre. Sa femme, toute estonnée, luy demanda s'il estoit possible que les chevres portassent de telz enfans. Et son mary luy conta tout; comment il avoit trouvé l'enfant abandonné, comment la chevre luy donnoit son pis à tetter, et comment il avoit eu honte de le laisser périr. Myrtale fut bien d'advis qu'il ne l'avoit pas deu faire; ainsi, estans tous deux d'accord de l'eslever, ilz serrèrent les joyaux et enseignes de recongnoissance, que l'on avoit exposez avec l'enfant, dirent partout qu'il est à eux, et le feirent alaicter à la chevre; et, afin que le nom mesme sentist mieux son pasteur, l'appellerent Daphnis.

De là à deux ans, un berger demourant non gueres loin de là, qui avoit nom Dryas, en gardant ses moutons, vit aussi une toute pareille chose, et trouva semblable adventure. Il y avoit en ce quartier-là une caverne, que l'on nommoit la Caverne des Nymphes, qui estoit une grande et grosse roche, creuse par le dedans, et toute ronde par dehors, au dedans de laquelle il y avoit des

images et statuës des Nymphes, taillées de pierre, les piedz sans chaussure, les bras tous nudz et reboursez jusques aux espaules, les cheveux espars au dessoubz du col sans tresses, ceintes sur les reins, toutes ayant le visage riant, et la contenance telle, comme si elles eussent ballé ensemble. Le dessus, pour mieux dire la voulte de cette caverne, estoit le meilieu de la roche, au fond de laquelle sourdoit une fonteine, qui faisoit un ruisseau, dont estoit arrouzé le beau pré verdoyant; au devant de la caverne, où l'eau de la fonteine nourrissoit la belle herbe menuë et delicate, là estoient attachez et penduz force potz à traire les bestes, force flustes, flageoletz et chalumeaux, que les anciens bergers y avoient donnez pour offrandes.

En cette caverne des Nymphes, une brebis, ayant nagueres aignelé, alloit et venoit si souvent, que le berger mesme cuida plusieurs fois qu'elle se fust perduë, et à ceste cause la voulant chastier, afin qu'elle demourast par après au troupeau, paissant avec les autres, sans plus s'escarter ni esgarer comme elle faisoit ordinairement, il feist un collet d'une verge de franc ozier, en maniere de lacs courant, et s'approcha de la caverne, pour y surprendre sa brebis; mais quand il fut auprès, il y trouva bien autre chose qu'il n'avoit esperé, car il vit la brebis qui donnoit à tetter son pis à un petit enfant, aussi gentillement et aussi doulcement que sçauroit faire une nourrice. Le petit enfant, sans crier, prenoit de grand appetit, puis l'un puis l'autre bout du pis de la brebis, avec sa petite bouche, qui estoit belle et nette, pource que la brebis lui lechoit le visage avec sa langue, après qu'estoit saoul de tetter. L'enfant estoit une fille, avec laquelle avoient esté exposées quelques bagues et enseignes pour pouvoir la recongnoistre à l'advenir; c'est à sçavoir une coëffe d'or, des patins dorez, et des chausses brodées d'or.

Le berger estimant ceste rencontre estre chose advenuë par expresse disposition des dieux, et quant et quant

ayant appris de sa brebis qu'il en devoit avoir pitié, enleva l'enfant entre ses bras, serra les bagues dedans un bissac, et feit prieres aux Nymphes, qu'à bonne heure peust-il eslever et nourrir le pauvre enfant, qui, comme implorant leur ayde et mercy, avoit esté jetté à leurs piedz. Puis, quand l'heure fut venuë de remener son troupeau au tect, retournant au lieu de sa demourance champestre, conta à sa femme ce qu'il avoit veu, et lui monstra ce qu'il avoit trouvé, en lui commandant qu'elle teinst de là en avant l'enfant pour sa fille naturelle, et que secrettement elle la nourrist comme sienne. Parquoy la bergère, qui avoit nom Napé, devint incontinent mère d'affection, et commença à aymer et traitter l'enfant, avec telle diligence et telle sollicitude, qu'il sembloit proprement qu'elle eust peur que la brebis n'emportast le prix de doulceur et de benignité devant elle; et afin que plus facilement on creust que l'enfant fut sienne, elle lui donna aussi un nom pastoral, et la nomma Chloé.

Ces deux enfants, en peu de temps, devindrent grands, et monstroyent bien, à leur gentillesse et beauté, qu'ilz n'estoyent point yssus de gens de village, ne de païsans; et sur le point que l'un fut parvenu à l'aage de quinze ans, et l'autre de deux moins, Lamon et Dryas, en une mesme nuict, songerent tous deux un tel songe. Il leur fut advis que les Nymphes (dont les statuës estoient en la caverne, où il y avoit une fonteine, et où Dryas avoit trouvé la fille) livroient Daphnis et Chloé entre les mains d'un jeune garsonnet, fort gentil et beau à merveilles, lequel avoit des æsles aux espaules, et portoit de petites flesches, avec un petit arc, et que ce jeune garsonnet, les touchant tous deux d'une mesme flesche, commanda à l'un paistre de là en avant les chevres, et à l'autre les brebis. Les pasteurs, ayant tous deux eu ceste vision en dormant, furent bien marris de ce que leurs nourrissons estoient aussi bien comme eux destinez à garder les bestes, et mesmement pource que les marques de recongnoissance, qu'ilz avoyent trouvées exposées quant et eux,

leur avoyent promis quelque bien plus grand estat, et fortune bien plus éminente : à l'occasion de quoy ilz les avoyent jusques-là nourris plus délicatement que l'on ne fait les enfans des bergers, et leur avoyent fait apprendre les lettres et tout le bien et l'honneur qu'ilz avoyent peu en un lieu champestre; mais toutesfois ilz délibererent d'obéïr aux dieux touchant l'estat de ceux qui, par leur providence, avoient esté saulvez. Et après avoir communiqué leurs songes ensemble, et sacrifié en la caverne des Nymphes à ce jeune garsonnet, qui avoit des æsles aux espaules (car ilz n'en eussent sceu dire le nom), les envoyerent tous deux aux champs garder les bestes, leur enseignans particulierement toutes choses necessaires à l'estat de pasteur, comment il fault faire paistre les bestes avant midy, et comment après que le chauld est passé, à quelle heure il les fault remener au tect; à quoi faire il est besoing user de la houlette, et à quoy de la voix seulement. Ces deux jeunes enfans receurent ceste charge aussi volontiers et avec autant de plaisir comme si c'eust esté quelque grande seigneurie, et aimoient leurs chevres et brebis trop plus affectueusement que n'est la coustume des bergers : elle, pource qu'elle se sentoit tenuë de sa vie à la brebis qui l'avoit alaictée; et luy, pource qu'il se souvenoit qu'une chevre l'avoit nourry.

Or estoit-il lors environ le commencement du printemps que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prez, et celles des montaignes; aussi jà commençoyent les abeilles à bourdonner, les oyseaux à rossignoler, et les aigneaux à sauteler; les petits moutons bondissoient par les montaignes, les mouches à miel murmuroient par les prairies, et les oiseaux faisoient resonner les buissons de leurs chantz. Ainsi ces deux jeunes et delicates personnes voyans que toutes choses faisoyent bien leur devoir de s'esgayer à la saison nouvelle, se mirent pareillement à imiter ce qu'ilz voyoient et qu'ilz oyoient aussi; car oyans chanter les oyseaux, ilz chantoient; voyans saulter les aigneaux, ilz saultoient; et

comme les abeilles, alloyent cueillans des fleurs, dont ilz jettoient une partie en leurs seins, et de l'autre faisoient de petits chapelletz, qu'ilz portoient aux Nymphes, et faisoient toutes choses ensemble, paissans leurs troupeaux l'un auprès de l'autre. Souventefois Daphnis alloit faire revenir les brebis, qui s'estoient un peu trop loing escartées du troupeau, et souventefois Chloé faisoit descendre les chevres trop hardies, estant montées au plus hault de quelques rochers droits et couppez; quelquefois l'un tout seul gardoit les deux troupeaux ensemble, pendant que l'autre vacquoit à quelque jeu. Leurs jeux estoient jeux de bergers et d'enfans; car elle alloit quelque part cueillir des joncs, dont elle faisoit un cofin à mettre des cygales, et cependant ne se soucyoit aucunement de son troupeau. Luy d'autre costé alloit couper des rouseaux, et en pertuisoit les jointures, puis les recolloit ensemble avec de la cyre molle, et s'apprenoit à en joüer bien souvent jusques à la nuict; quelquefois ilz s'entredonnoient du laict ou du vin, et s'entrecommuniquoient les autres vivres, qu'ilz avoient apportez de la maison. Brief, on eust plustost veu ses brebis ou les chèvres toutes escartées les unes des autres, que Daphnis esloigné de Chloé.

Ainsi, comme ilz estoient occupez à tels jeux, Amour leur voulut donner du souci. Il y avoit assez près de là une louve, laquelle, ayant nagueres louveté, ravissoit souvent des autres troupeaux de la proye à foison, dont elle nourrissoit ses petits louveteaux : parquoy les paysans du prochain village faisoient la nuit des fosses et pieges de quatre brassées de largeur et autant de profondeur, et espandoient au loing la plus grande partie de la terre qu'ilz en avoient tirée, puis les couvroient avec des verges longues et gresles, et semoient par dessus le demourant de la terre, à celle fin que la place semblast toute plaine et unie comme devant; en maniere que s'il n'eust passé par dessus qu'un lievre seulement, en courant il eust rompu les verges qui estoient par maniere de dire

plus foibles que brins de paille, et lors eust-on bien veu que n'estoit point terre ferme, mais une feinte seulement. Ayans faict plusieurs telles fosses en la montaigne et en la plaine, ilz ne peurent neanmoins prendre la louve, car elle s'apperceut bien de leur ruse; mais tuerent plusieurs chevres et plusieurs brebis, et presque Daphnis luy-mesme par tel inconvenient.

Deux boucz de son troupeau s'eschaufferent tellement à combattre l'un contre l'autre, et se heurterent si rudement, que la corne de l'un fust rompuë, de quoy sentant grande douleur celuy qui estoit escorné, se mist en bramant à fouir, et le victorieux à le poursuivre, sans luy donner loisir de reprendre son haleine. Daphnis fut fort marry de veoir l'un de ses boucz ainsi mutilé de sa corne, et courroucé contre la fierté de l'autre, qui encore estoit si aspre à le poursuivre après l'avoir battu; si prent un baston en son poing, et sa houlette à l'autre, et s'en court après ce poursuyvant. Ainsi le bouc fuyant les coupz, et Daphnis le poursuyvant en courroux, ne regarderent pas bien ne l'un ne l'autre devant eux, car ilz tomberent tous deux dedans l'un de ces pieges, le bouc le premier, et Daphnis après, ce qui luy saulva la vie, pource que le bouc soustint sa cheute : mais se voyant tombé en ceste fosse, il ne peut faire autre chose que se prendre à plorer en attendant si quelcun viendroit point pour l'en retirer. Chloé ayant de loing veu son accident, y accourut soudainement : et voyant que Daphnis estoit en vie, s'en alla vistement appeller un bouvier de là auprès pour luy ayder à le mettre hors de cette fosse : le bouvier chercha par tout une corde qui fust assez longue pour luy tendre, mais il n'en peut finer : parquoy Chloé delia le cordon dont les tresses de ses cheveux estoient liées, et le donna au bouvier pour en tendre un des bouts à Daphnis : ainsi firent-ilz tant eux deux ensemble, en tirant de dessus le bord de la fosse, et luy en s'aydant de son costé le mieux qu'il pouvoit, que finablement ilz le mirent hors du piege. Puis après avoir tiré le bouc, dont les cornes en tombant

s'estoient brisées, tant le bouc vaincu avoit esté promptement vengé, ilz le donnerent au bouvier pour sa recompense. Si convinrent entr'eux que si on leur demandoit à la maison ce qu'il estoit devenu, ilz diroient que le loup l'avoit enlevé.

Ilz retournerent ensuite vers leurs troupeaux, et les ayans trouvez paissans tranquillement, ils s'assirent sur un tronc de chesne, et regarderent si en tombant il ne s'estoit point blessé en quelque endroit du corps. N'y ayant rien veu de blessé ny de meurdry, ains estant seulement tout couvert de terre et de bouë, Daphnis resolut de se laver, avant que Lamon et Myrtale sçeussent ce qui luy estoit arrivé. Venant doncques avec Chloé dans l'antre des Nymphes, il luy donna sa pennetière et son sayon à garder[1], « et lui se tenant debout au bord de la fontaine, il « se lava la chevelure et tout le corps. Étoit sa chevelure « noire et abondante, et étoit son corps brûlé par le so- « leil : on eût dit qu'il empruntoit cette couleur de l'om- « bre de ses cheveux. Toutefois Daphnis sembloit bien « beau à Chloé, qui le regardoit avec complaisance, et « parceque tout d'abord il ne lui avoit pas semblé si beau, « elle attribua la cause de cette beauté au bain ; et comme « elle-même lui lavoit le dos, sa peau lui parut douce « sous les doigts ; à ce point qu'en cachette de lui elle se « tâtoit à chaque instant elle-même, expérimentant qui « des deux avoit la peau la plus délicate. Et alors donc, « comme le soleil alloit se coucher, ils chassèrent devant « eux à la maison leurs troupeaux. Et dès lors Chloé « n'eut plus d'autre pensée que de voir de rechef Daphnis « se baigner.

« Le lendemain, comme ils retournèrent au pâturage, « Daphnis, s'asseyant sous le chêne accoutumé, se mit à

[1] Depuis ces mots, « et lui se tenant debout, etc., » jusqu'à « Dea, que me fait donc le baiser de Chloé ? » (p. 16), tout cela manque dans la version d'Amyot, qui avertit par une note : « qu'en cet endroit, il y a une grande omission dans l'original, » On a rempli cette lacune à l'aide du manuscrit de l'abbaye de Florence où le manuscrit s'est trouvé complet.

« jouer de la flûte, et en même temps il veilloit sur ses « chèvres couchées, qui sembloient prêter l'oreille à ces « mélodies. Quant à Chloé, assise à côté de lui, elle re- « gardoit son troupeau de brebis, mais elle regardoit « plus souvent encore Daphnis. Et cette fois elle le trouva « plus beau lui jouant de la flûte, et elle pensa aussi que « la cause de cette beauté étoit la musique; de sorte « qu'elle-même prit la flûte après lui, pour voir si elle « aussi deviendroit belle. Elle lui persuada de se baigner « encore une fois, et elle le regarda se baigner; et le « tâtant, se sentit enflammer, et elle s'en revint le louant « de plus bel, et cette louange étoit un commencement « d'amour. Elle souffroit donc ce qu'une toute nouvelle « jeune fille ignore encore, une jeune fille élevée sous « un toit rustique, et n'ayant entendu d'aucun seule- « ment le nom d'amour. L'ennui prit son ame, et elle « ne pouvoit retenir ses larmes. Parfois, sans motif, elle « adressoit la parole à Daphnis; elle oublioit de manger, « la nuit elle ne pouvoit dormir[1], elle n'avoit plus souci « de son troupeau; puis elle rioit, puis elle pleuroit; puis « elle s'endormoit, puis elle se réveilloit en sursaut; sa « face étoit pâle, puis tout à coup elle s'enflammoit de « rougeur. Une génisse piquée d'un taon n'eût point été « dans un pire état. Quand elle étoit seule, ces réflexions « lui venoient à l'esprit : « Je me sens mal depuis quel- « que temps, et je ne sais point quelle est ma maladie; je « souffre, et je n'ai point de blessure; je suis triste, et je « n'ai point perdu une seule de mes brebis; je brûle, et « je suis assise à l'ombre de cet épais feuillage. Bien des « fois les buissons m'ont ensanglantée, et je n'ai point « pleuré; bien des fois des abeilles m'ont piquée, et je « n'en ai pas perdu le manger. Oh! oui, la piqûre de « mon cœur est plus amère que toutes ces choses. « Daphnis est beau, mais les fleurs aussi sont belles; sa « flûte rend des sons pleins de charme, mais aussi chan-

[1] Courier a omis ce joli trait pastoral.

« tent les rossignols, et leur voix n'est rien pour moi.
« Oh! je voudrois être sa flûte, pour qu'il soupirât dans
« moi; je voudrois être sa chèvre chérie, pour qu'il me
« conduisît au pâturage. O méchante fontaine, qui a fait
« Daphnis beau tout seul, et pas moi qui m'y suis vai-
« nement lavée. O mes bien-aimées Nymphes, je dépéris,
« et vous ne sauvez pas la jeune fille que vous avez
« nourrie si tendrement! Qui, après moi, vous couron-
« nera? qui élèvera ces malheureux agneaux? qui pren-
« dra soin de ma cigale si causeuse, elle que j'ai eu tant
« de peine à prendre, et dont le chant m'endormoit sous
« cet antre, exposée aux feux du midi? Aujourd'hui, je
« n'ai plus de sommeil, à cause de Daphnis; c'est en vain
« qu'elle chante. »

« Telles choses elle souffroit, telles choses elle disoit,
« cherchant le nom de l'amour. Mais Dorcon, ce bouvier
« qui, à l'aide du cordon, avoit tiré de la fosse Daphnis
« et le bouc, lui, jeune garçon à qui la barbe venoit de
« pousser, connoissant de l'amour et le nom et l'œuvre,
« devint tout à coup, dès ce jour, pris de passion pour
« Chloé; et de plus en plus qu'il se passoit de jours, il
« sentoit son ame s'enflammer davantage; et ne faisant
« nul compte de Daphnis que d'un enfant, il résolut d'en-
« treprendre son œuvre par les présents ou par la vio-
« lence. Tout d'abord ce fut cadeaux qu'il leur apporta :
« à celui-ci une flûte pastorale ayant neuf tuyaux joints
« avec du laiton au lieu de cire, et à celle-là une peau
« de faon comme en portoient les Bacchantes. Elle étoit
« toute parsemée de taches de couleur[1]. Alors, par ce
« moyen, se pensant ami de tous deux, bientôt il n'eut
« plus souci de Daphnis; c'étoit à Chloé que chaque jour
« il apportoit ou un fromage gras, ou une couronne de
« fleurs, ou un fruit de la saison; il lui apportoit encore
« un petit veau mis bas sur la montagne, ou une coupe

[1] Le scoliaste grec dit en interprétation : « que cette peau était parsemée de taches blanches, d'après Aristote, qui décrit ainsi la peau du faon. »

« dorée çà et là, et des nids d'oiseaux trouvés dans les « roches. Elle, inexpérimentée des artifices amoureux, « prenoit ces dons, et en sentoit bien de la joie, et étoit « bien plus grande encore sa joie de les donner de tout « son cœur à Daphnis.

« Mais il fallut que bientôt Daphnis connût les soucis « d'amour; il s'éleva entre lui et Dorcon une dispute à « cause de la beauté d'un chacun d'eux. Or, Chloé jugeoit, « et le prix du vainqueur devoit être un baiser de Chloé. « Dorcon le premier ainsi parla : « Moi, jeune fille, je « vaux mieux que Daphnis, car moi je suis bouvier, et « lui est chevrier; et le bouvier est autant au-dessus du « chevrier, que les bœufs sont au-dessus des chèvres. Je « suis blanc comme lait, et blond comme la gerbe qu'on « va moissonner; moi, c'est ma mère qui m'a allaité, et « non un animal. Celui ci est petit, et sans barbe comme « une femme, et la peau brune comme un loup. Il mène « paître des boucs, et si n'est-ce pas pour sentir bon. De « plus, il est pauvre à ne pouvoir seulement nourrir un « chien. On dit qu'une chèvre lui a donné son lait, aussi « ne diffère-t-il en rien des chevreaux. » Telles choses « dit Dorcon, et après lui telles choses dit Daphnis : « Une « chèvre m'a nourri, et aussi Jupiter. Je garde les boucs, « et je rends mes boucs meilleurs que ne sont les bœufs « de celui-ci; et je ne sens pas plus le bouc que Pan, qui « est lui-même à moitié bouc. Pour moi, il me suffit de « fromage, de pain noir, de petit vin blanc, comme les « pâtres qui ne sont pas riches. Je n'ai point de barbe, « Bacchus n'en a point non plus. Je suis noir, l'hyacinthe « est noire aussi. Or, Bacchus est au-dessus des Satyres, « et l'hyacinthe au-dessus des lis. Celui-là est roux comme « un renard et barbu comme un bouc, pendant qu'il est « blanc comme femme de la ville. Et s'il te faut me bai- « ser, c'est ma bouche que tu baiseras, et à celui-ci se- « roient les poils de sa barbe. Rappelle-toi donc, ô jeune « fille, qu'une brebis t'a allaitée, et que cependant tu es « belle. » Là-dessus, Chloé n'attendit plus davantage :

il s'advisa qu'ilz menoient l'un après l'autre boire leurs bestes, Chloé un jour et Daphnis un autre; à l'occasion de quoy il imagina une finesse, qui estoit merveilleusement sortable et convenable à un gros bouvier comme luy. Il print la peau d'un grand loup, qu'un sien thoreau, en combattant pour la garde et deffence des vasches, avoit tué avec ses cornes, et l'estendit sur son dos, si bien que les pieds de devant luy tomboient jusques sur les mains, et ceux de derrière luy pendoient sur les cuisses jusques aux tallons, et la hure luy couvroit la teste, ne plus ne moins que faict le cabasset à un homme de guerre. S'estant ainsi deguisé en loup le mieux qu'il avoit peu, il s'en vint droit à la fonteine, en laquelle beuvoient les chevres et les brebis après qu'elles avoient assez pasturé. Or estoit ceste fonteine en une vallée assez creuse, et toute la place à l'environ pleine de ronces, d'espines poignantes, de chardons et de bas genevriers, tellement qu'un vray loup s'y fust bien aisement caché. Dorcon se fourra leans entre ces espines, attendant l'heure que les bestes vinsent boire, et avoit bonne esperance qu'il espouvanteroit Chloé avec ceste peau de loup, et qu'il la saisiroit au corps entre ses deux bras, pour en faire à son plaisir.

Tantost après arriva Chloé, qui amenoit ses bestes boire, ayant laissé Daphnis qui coupoit de la plus tendre ramée verte, pour donner à broutter aux chevreaux après qu'ilz seroient retournez de pasture : les chiens qui leur aydoient à garder leurs brebis et leurs chevres suivoyent le troupeau; et comme naturellement ils chassent mettant le nez par tout, ilz le sentirent remuer, et se prindrent à abbayer, se ruerent sur luy comme sur un loup, et l'environnans de tous costez, sans qu'il s'osast dresser sur ses pieds, tant il avoit de peur, commencerent à le mordre de toute leur puissance. Or jusques là craignant et ayant honte d'estre descouvert, et davantage estant deffendu de la peau de loup, qui le couvroit, il se tenoit tapy contre terre dedans le hallier sans dire mot; mais quand Chloé, effroyée de prime face de le veoir, se print à appeller

Daphnis à son ayde, et que les chiens luy ayant arraché la peau de loup de dessus les espaules, commencerent à le mordre luy-mesme à bon escient, lors il se print à crier à haute voix, et à prier Chloé et Daphnis, qui jà estoit survenu, de luy vouloir estre en ayde : ce qu'ilz firent, et avec leur siflement accoustumé, eurent incontinent appaisé les chiens, puis amenerent le malheureux Dorcon, qui avoit esté mords et aux cuisses et aux espaules, à la fonteine, et luy laverent ses blessures, où les dents des chiens l'avoient atteint, puis luy mirent dessus de l'escorce verte d'orme, maschée, estans tous deux si peu rusez, et si peu experimentez aux hardies entreprinses d'amour, qu'ilz estimerent que ceste embusche de Dorcon, avec sa peau de loup, ne fust que jeu seulement ; au moyen de quoy ilz ne se courroucerent point à luy, ains le reconforterent et le reconvoyerent quelque espace de chemin, en le menant par la main ; et luy, qui avoit esté en si grand danger de sa personne, et que l'on avoit recoux de la gueule, non du loup, comme l'on dict communément, mais des chiens, s'en alla faire panser ses morsures qu'il avoit par tout le corps.

D'autre costé Daphnis et Chloé eurent bien de la peine jusques à la nuit à rassembler leurs chevres et brebis, lesquelles effroyées de la peau de loup, et quant et quant esperduës et effarouchées d'oüyr si fort abbayer les chiens, estoient les unes montées jusques à la cyme des plus hauts rochers, les autres couruës jusques à la mer, combien qu'elles fussent au demourant bien apprinses d'obeïr à l'appeau de leurs pasteurs, de se ranger au son du flageolet, et de s'amasser ensemble, en oyant seulement battre des mains, mais la peur leur avoit alors faict tout oublier ; et après les avoir donc suivies et retrouvées à la trace, comme on faict les lievres, les remenerent à bien grande peine, toutes au tect, puis s'en allerent eux-mesmes reposer, où ilz dormirent cette seule nuict de bon sommeil : car le travail qu'ilz avoyent prins le soir précedent leur servit de medecine contre leur mesaise

d'amour : mais quand le jour fut revenu ils commencerent de rechef à estre passionnez comme devant, ilz tressailloyent de joye quand ils s'entre-revoyoient, et estoyent bien ennuyez et marris quand il falloit qu'ilz s'entre-laissassent, ce qu'ilz souhaittoyent les inquietoit, et ilz ne sçavoyent ce qu'ilz souhaittoyent.

Cela seulement sçavoyent-ilz bien, l'un, que son mal estoit venu d'un baiser, et l'autre d'un baigner, outre ce que la saison de l'année les enflammoit encore davantage ; car il estoit jà environ la fin du printemps, et le commencement de l'esté, et estoyent toutes choses en vigueur, les arbres chargez de fruits, les champs couverts de bleds, les cygales chantoyent, et rendoyent les fruicts une très-délicate et sœfve odeur ; l'on eust dict que les fonteines, ruisseaux, et rivieres, convioyent les gens à se baigner, que les vents estoyent orgues ou flustes, tant ilz soupiroyent doucement à travers les branches des pins, que les bestes amoureuses se laissoyent d'elles-mesmes tomber par terre, et que le soleil, prenant plaisir à voir de belles personnes nuës, faisoit chascun despoüiller : au moyen de quoy Daphnis estant de toutes parts eschauffé, se jettoit dedans les rivieres et tantost se lavoit, tantost s'esbattoit à chasser, à prendre les poissons qui s'enfuyoient au fond de l'eau, et souventefois buvoit pour veoir si avec l'eau il pourroit esteindre l'ardeur qu'il sentoit en son cœur : mais Chloé, après avoir tiré les brebis et la plus part des chevres, demouroit encore long-temps à faire prendre le laict, car il falloit qu'elle eust le soing de chasser les mouches, qui fort la molestoyent, et la picquoyent quand elle les chassoit : cela fait elle se lavoit le visage, et couronnée des plus tendres branchettes de pin, se vestissoit d'une peau de cerf, qu'elle ceignoit dessus ses reins, et emplissoit un pot de vin meslé avec du laict pour boire avec Daphnis.

Puis quand ce venoit sur le midy, adonc estoyent-ilz tous deux plus ardemment espris que jamais, pource qu'elle voyant en Daphnis entierement nud une beauté

de tous poincts accomplie, se fondoit et se distilloit d'amour, considerant qu'il n'y avoit en toute sa personne chose quelconque à redire : et luy d'autre costé la voyant couverte de ceste peau de cerf, avec le beau chapelet de pin sur la teste, luy tendant son pot à laict, cuidoit veoir l'une des Nymphes mesmes, qui estoyent dans la caverne, si accouroit incontinent, et luy ostant le chapelet qu'elle avoit sur sa teste, après l'avoir baisé, le mettoit dessus la sienne : et elle pendant qu'il se baignoit tout nud, prenoit sa robe et se la vestissoit, en la baisant aussi premierement. Tantost ilz s'entre-jettoyent des pommes l'un à l'autre, tantost ilz s'entre-peignoyent et mypartissoyent leurs cheveux en greve, disant Chloé que les cheveux de Daphnis ressembloyent aux grains de meurte, pource qu'ils estoient noirs : et Daphnis accomparant le visage de Chloé à une belle pomme, parce qu'il estoit blanc et vermeil : parmy aucunefois il luy monstroit à jouer de la fluste ; puis quand elle commençoit à souffler dedans, il la lui ostoit ; puis il en parcouroit des levres tous les tuyaux d'un bout à l'autre, faisant ainsi semblant de lui vouloir enseigner où elle avoit failly, pour avoir occasion de la baiser à demy, en baisant la fluste aux endroits que quittoit sa bouche.

Ainsi comme ils estoient après à en sonner joyeusement sur la chaleur du midy, pendant que leurs troupeaux estoient tapis à l'ombre, Chloé ne se donna garde qu'elle fust endormie ; ce que Daphnis appercevant, posa tout beau sa fluste pour la regarder à son aise, comme celui qui n'avoit alors honte de personne, et disoit à part luy ces paroles tout bas : « Oh ! comme ces beaux yeux dorment sœfvement ! que son haleine sent bon ! les pommiers, ni les aubespines fleuries n'ont point la senteur si doulce : mais pourtant je ne l'oserois baiser ; son baiser picque et perce jusques au cœur, et fait devenir les gens folz, comme le miel nouveau, davantage j'ay peur de l'esveiller si je la baise : ô que ces cygales font de bruit ! elles ne la laisseront jà dormir, si hault elles crient ; et

d'autre costé ces boucquins icy ne cesseront aujourd'huy de s'entre-heurter avec leurs cornes. O loups plus coüars que renards, où estes-vous à ceste heure que vous ne les venez haper? » Ainsi que Daphnis estoit en ces termes, une cygale, poursuivie par une arondelle, se vint jetter en sauvegarde dedans le sein de Chloé, au moyen dequoy l'arondelle ne la peult prendre, ni ne peult aussi retenir la roideur de son vol, qu'elle n'approchast si près du visage de Chloé, qu'avec l'une de ses æsles elle ne luy touchast la jouë, dont Chloé s'esveilla en soursault, et pource qu'elle ne sçavoit que c'estoit, s'escria bien hault : mais quand elle eust veu l'arondelle volletant encore à l'entour d'elle, et Daphnis se riant de sa peur, elle s'asseura et frotta ses yeulx, qui avoyent encore envie de dormir. La cygale se print à chanter encore entre les tetins mesmes de la gente pastourelle, comme si avec son chant elle luy eut voulu rendre graces de son salut : à l'occasion de quoy Chloé ne sçachant que c'estoit, s'escria de rechef bien fort, et Daphnis s'en print de rechef à rire, et usant de ceste occasion, lui mist la main bien avant dans le sein, dont il tira la gentille cygale, qui ne se pouvoit encore taire, quoy qu'il la tint dedans la main. Chloé fut bien aise de la veoir, et l'ayant baisé, la remit chantant de rechef dans son sein.

Une autre fois ilz ouyrent du bois prochain chanter un ramier, au chant duquel Chloé ayant prins plaisir, demanda à Daphnis que c'estoit qu'il disoit; et Daphnis racontace que l'on en dict communément. « Ma mie, dict-il, au temps passé y avoit une jeune garse belle et jolie, en fleur d'aage comme toy ; elle gardoit les vasches, et chantoit fort plaisamment : ses vasches prenoient si grand plaisir à l'ouyr chanter qu'elle les gouvernoit au son de sa voix seulement, sans jamais leur donner coup de houlette, ne picqueure d'esguillon; estant assise à l'ombre de quelque beau pin, la teste couronnée de feuillage de l'arbre, elle chantoit tousjours quelque chanson à la loüenge de Pan, dont ses vasches estoient si aises, qu'el-

les ne s'eslongnoyent jamais si loing d'elle, qu'elles ne peussent bien ouyr le son de sa voix. Or y avoit-il auprès de là un jeune garson, qui gardoit des bœufs; il estoit beau et chantoit bien aussi; un jour, pour monstrer qu'il sçavoit chanter comme elle, il se mit à chanter plus fortement qu'elle, comme estant masle, et si melodieusement, qu'il attira à luy huict des plus belles vasches qu'elle eust en son troupeau, et les fit venir au sien; de quoy la pauvre garse fut si desplaisante pour veoir son troupeau diminué, et en partie pour avoir esté vaincuë au chanter, qu'elle fit prieres aux dieux de la muer en un oyseau, plutost que de retourner ainsi à la maison. Les dieux lui accorderent sa demande et en firent un oyseau de montaigne, qui aime à chanter comme elle faisoit quand elle estoit fille, et encore aujourd'huy en chantant se plaint-elle de sa desconvenuë, et va disant qu'elle cherche ses vasches esgarées. »

Tels estoient les plaisirs que l'esté leur donnoit; mais quand l'arriere saison de l'automne fut venuë, que le raisin fut meur et prest à vendanger, certains coursaires de la ville de Tyr ayans une fuste du pays de Carie, à celle fin peult-estre que l'on ne pensast que ce fussent barbares, vindrent aborder en ceste coste, et descendans en terre avec leurs brigandines et espées, pillerent tout ce qu'ilz peurent trouver aux champs, comme force bon vin, force grains, force miel estant encore avec la cire, et mesme emmenerent quelques bœufs et vasches du troupeau de Dorcon. Or, en courant ainsi çà et là, ilz rencontrerent de maladventure Daphnis, qui s'alloit esbattant le long du rivage de la mer, car Chloé, comme simple fille, qui craignoit que les autres pasteurs ne luy feissent peult-estre quelque desplaisir, ne partoit si matin du logis, et ne menoit pas si tost les brebis de Dryas aux champs. Les coursaires voyans ce jeune garson grand et beau, et de plus de valleur que tout ce qu'ils eussent peu davantage ravir par les champs, ne s'amuserent plus ne à poursuyvre les chevres, ny chercher ou desrober autre

chose par la campagne, ains l'entraynerent dedans leur fuste, plorant, et ne sçachant que faire, sinon qu'il appelloit à haute voix Chloé, tant qu'il pouvoit crier.

Or ne faisoient-ilz gueres que remonter en leur vaisseau, et prendre les rames ès mains pour voguer, quand Chloé entra avec son troupeau de brebis, apportant une nouvelle fluste à Daphnis, et voyant toutes les chevres esperduës et escartées çà et là, oyant davantage sa voix, qu'il l'appelloit tousjours de plus fort en plus fort, elle abandonna ses brebis, jetta la fluste, et s'en alla courant vers Dorcon, pour le prier de lui venir aider; mais elle le trouva couché par terre, de son long, tout détaillé de grands coups d'espées, que les brigands coursaires luy avoient donnez, de sorte qu'à peine pouvoit-il plus respirer, tant il perdoit de son sang. Et néanmoins quand il apperceut Chloé, la souvenance de son amour le rechauffa et renforça un petit, si luy dit: «Chloé, ma mie, je m'en vois rendre l'ame bientost, car les meschans larrons coursaires m'ont d'escoupé, comme le boucher feroit un bœuf; mais si tu veulx, tu sauveras Daphnis, vengeras ma mort, et feras mourir ces meschans larrons meschamment; j'ay accoustumé mes vasches à suivre le son de ma fluste et de venir au chant d'icelle, encore qu'elles soient bien loin de moy; prens-la maintenant, et t'en va sur le bord de la mer joüer ceste chanson que j'ay long-temps y a monstrée à Daphnis, et que depuis Daphnis t'a enseignée; au demourant laisse faire la fluste et mes bœufs et vasches qu'ilz emmenent en leur vaisseau, je te donne la fluste, de laquelle j'ay autrefois gaigné le pris contre plusieurs bouviers et bergers; et pour recompense, je te prie, baise-moy seulement pendant que j'ay encore un peu de vie, et quand je seray trespassé, plore ma mort et aye souvenance de moy, à tout le moins quand tu verras un vascher gardant ses bestes aux champs. »

Dorcon ayant dit ces paroles, rendit aussitost son esprit en la baisant, et Chloé prenant en main la fluste, la mist

incontinant à sa bouche, et l'entonna le plus hault qu'elle peult. Les vasches, qui l'entendirent, recongnurent aussitost le son de la fluste, et la notte de la chanson, et toutes d'une secousse se jetterent ensemble dedans la mer : et pource qu'elles le firent tout à coup du mesme costé, et que par leur cheute la mer s'entrouvrit, la fuste en tourna sans dessus dessoubz, de maniere que tous ceux qui estoient dedans se trouverent plongez en la mer ; mais non pas tous avec mesme esperance de salut : car les coursaires avoyent tous leurs espées ceintes à leurs costez, et leurs brigandines faictes à escaille sur leurs dos, avec les cuissots qui leur pendoyent jusques à my-jambe : au contraire Daphnis estoit tout deschaux, comme celuy qui gardoit les bestes aux champs et presque tout nud au demourant, car il faisoit encore chauld. Parquoy les coursaires, après avoir duré un peu de temps à nager, furent tirez à fond et finablement noyez par la pesanteur de leurs armes; et Daphnis à l'opposite, despouilla facilement si peu d'habillemens qu'il avoit autour de luy, et néanmoins encore se lassa-t-il de nager à la fin, comme celuy qui n'avoit accoustumé de nager que dedans les rivieres; toutesfois la nécessité luy enseigna ce qu'il avoit à faire en ce cas, car il se jetta entre deux vasches, qui nageoient coste à coste l'une de l'autre, et se prenant avec les deux mains à leurs cornes, fut par elles porté sans peine quelconque, aussi à son aise comme s'il eust esté dedans un chariot : car le bœuf nage beaucoup mieux et plus longuement que ne fait l'homme, et n'y a bestes au monde qui durent si long-temps à nager comme il fait, si ce ne sont animaux aquatiques, et encore poissons, tellement que jamais un bœuf ne une vasche ne se noyroient, si les cornes de leurs piedz ne s'amollissoient dans l'eau, de quoi font foy plusieurs destroits en la mer, qui jusques aujourd'huy sont appellez Bosphores; c'est-à-dire, traject, ou passage des bœufs.

Voilà comment Daphnis se saulva et eschappa. contre son esperance, de deux grands dangers, l'un d'estre es-

clave de coursaires, l'autre d'estre noyé. Au sortir de la mer il trouva Chloé sur la rive, plorant et riant tout ensemble, si se jetta entre ses bras, et lui demanda pour quelle cause elle avoit ainsi joüé de la fluste. Chloé luy raconta tout du long comme elle s'en estoit couruë vers Dorcon, comment les vasches avoyent par luy esté apprinses à suivre le son de la fluste, comment il luy avoit conseillé d'en joüer, et comment il estoit trespassé ; seulement oublia-t-elle (de honte) à dire comment elle l'avoit baisé : parquoy ilz delibererent d'honorer la memoire de celui qui leur avoit fait tant de bien, et s'en allerent avec ses parens et amis inhumer le corps du malheureux Dorcon, sur lequel ilz jetterent force terre, et planterent autour de sa fosse plusieurs arbres, y pendirent chacun quelque chose de leur mestier, et oultre y espandirent du laict, et espraignirent des grappes de raisin, et y casserent plusieurs flustes. Ses vasches s'en prindrent à bramer piteusement, et s'encoururent en mugissant çà et là, comme bestes esgarées, ce que les autres pasteurs interpreterent estre le deüil que les pauvres bestes menoyent du trespas de leur maistre.

Après que Dorcon fut enterré, Chloé mena Daphnis en la caverne des Nymphes, où elle le nettoya, et quant et quant pour la premiere fois en presence de Daphnis, lava aussi son beau corps d'elle-mesme, blanc et poly comme albastre, et qui n'avoit que faire d'estre lavé pour sembler beau : puis en ceuillant ensemble des fleurs que portoit la saison, en firent des chapeaux aux images des Nymphes, et attacherent contre la roche la fluste de Dorcon pour offrande ; puis cela faict retournerent vers leurs chevres et brebis, lesquelles ilz trouverent toutes tapies contre la terre, sans paistre ni besler, pour l'ennuy et le regret qu'elles avoyent, ainsi qu'il est à presumer, de ne veoir plus ny Daphnis ny Chloé. Mais aussitost qu'elles les apperceurent, et qu'eux se prindrent à les sifler comme de coustume, et à joüer du flageollet, elles se leverent incontinent, et se prindrent à pasturer comme

devant, et les chevres à sauteler en beslant, comme si elles se fussent esjoüies d'avoir recouvré leur chevrier.

Mais quoy qu'il y eut, Daphnis ne se pouvoit esjoüir à bon escient depuis qu'il eut veu Chloé toute nuë, et sa beauté à descouvert, car il ne l'avoit auparavant jamais veuë ; son cœur en languissoit ne plus ne moins que s'il eust esté attainct et envenimé de quelque poison, son poulx estoit aucune fois fort et hasté, comme si on l'eust chassé, et quelquefois foible et debile, comme si à la surprinse des coursaires il eut perdu toute sa force, et luy sembloit la fonteine où il avoit veu Chloé se laver, plus effroyable et plus redoutable que la mer. Brief il luy estoit advis que son ame estoit encore entre les brigands, tant il estoit en grande peine, comme un jeune garson nourry aux champs, qui n'avoit encore jamais experimenté que c'est que du brigandage d'Amour.

LIVRE SECOND.

—

Estant jà l'automne en sa vigueur, et la saison des vendanges venuë, chacun aux champs estoit en besongne à faire ses apprestz : les uns racoustroyent les pressoüers, les autres racloyent les tonneaux, les autres faisoyent les hottes et penniers à porter la vendange, les autres esmouloyent leurs serpettes et sacleaux pour vendanger, les autres apprestoyent la meule pour fouler et briser les raisins, et les autres preparoyent de l'osier sec, dont on avoit osté l'escorce, à force de le battre, pour en faire des flambeaux à tirer et entonner le vin la nuict : et à ceste cause Daphnis et Chloé entremettant aussi pour quelques jours la sollicitude de mener leurs bestes aux champs, presterent l'un à l'autre ce temps pendant l'œuvre et labeur de leurs mains. Daphnis portoit la vendange dedans une hotte, et la fouloit en la cuve, puis entonnoit le vin dans les tonneaux : et Chloé, de l'autre costé, appareilloit à manger aux vendangeurs, et leur portoit du vin vieil de l'année precedente, puis se mettoit à vendanger aussi elle-mesme les plus basses branches des vignes, auxquelles elle pouvoit advenir : car les vignes du vignoble de Lesbos sont toutes basses, au moins non eslevées sur arbres fort haultz, tellement, que les branches en pendent jusques contre terre, et s'estendent çà et là comme lierre, si qu'un enfant de mamelle (par maniere de dire) attaindroit aux grapes.

Et comme la coustume est en telle feste du dieu Bacchus, et à la naissance du vin, on avoit appellé des villages de là entour plusieurs femmes, pour ayder à faire les vendanges : lesquelles femmes jettoyent toutes les yeulx sur Daphnis, et en le loüant disoyent qu'il estoit

aussi beau que Bacchus, et y en eust une plus affectée que les autres, qui le baisa, dont il fut bien aise; mais Chloé en fust à bon escient marrie. D'autre costé les hommes, qui estoyent dedans les cuves et pressoüers, jettoyent à Chloé plusieurs paroles à la traverse, et en la voyant trépignoient comme des satyres à la vue de Bacchus, disans qu'ilz seroyent contens de devenir moutons, moyennant qu'une telle bergere les menast aux champs. Chloé en estoit bien aise, et Daphnis au contraire marry : tellement que l'un et l'autre desiroit que les vendanges passassent bien tost, afin qu'ilz peussent retourner aux champs à la maniere accoustumée, et au lieu des chants de ces vendangeurs, ouyr jouer de la fluste, ou plustost leurs troupeaux besler.

Dedans peu de jours les vendanges furent achevées, et le vin entonné, si qu'il ne fust plus besoin d'en empescher tant de gens, au moyen de quoy ilz recommencerent à mener leurs bestes aux champs comme devant, et allerent à grande joye saluer les Nymphes, en leur portant pour les primices des vendanges, des moissines de raisins penduës encore aux branches, de quoy faire ilz n'avoyent par le passé jamais esté paresseux : car et le matin, dès que leurs troupeaux commençoyent à brouter, ilz les alloyent saluer; et le soir quand ilz les ramenoyent au tect, les alloyent de rechef adorer, et jamais n'y alloyent les mains vuides, qu'ilz n'y portassent tantost quelques fleurs, tantost quelques fruictz, une fois de la ramée verte, et une autre fois quelque petit de laict, dont puis après ilz receurent des déesses bien ample recompense. Mais pour lors, ilz folastroyent ensemble comme deux jeunes levrons, ilz saultoyent, ilz flustoyent, ilz chantoyent, ilz luctoyent bras à bras l'un contre l'autre, à l'envie de leurs beliers et boucquins.

Et ainsi comme ilz s'esbatoyent survint un vieillard, vestu d'une pelisse de peau de chevre, des sabotz en ses piedz, et un bissac tout usé pendu à son col, lequel se seant auprès d'eux, se print à leur dire : « Mes enfans,

je suis le vieillard Philetas, qui ay chanté maintes chansons à l'honneur de ces Nymphes, et maintefois joué de la fluste à ce dieu Pan que voicy, et qui ay gouverné maint troupeau avec la musicque seulement, et maintenant viens icy pour vous declarer ce que j'ay veu, et annoncer ce que j'ay ouy.

« J'ay un beau verger, que j ay moy-mesme planté, semé, labouré et acoustré de mes propres mains, depuis le temps que pour ma vieillesse j'ay cessé de garder et mener les bestes aux champs. Il y a dedans ce verger tout ce que l'on y pourroit souhaitter pour la saison : au printemps, des roses, des violettes, des lys; en esté, du pavot, des poires, des pommes; maintenant qu'il est automne, des raisins, des figues, des grenades, des grains de meurte, et y viennent par chacun jour à grandes vollées toutes sortes d'oyseaux; les uns, pour y trouver à repaistre, et les autres, pour y chanter; car il est umbragé et couvert de grand nombre d'arbres, et arrosé de trois belles fonteines, et est si espés, que qui en osteroit la muraille qui le clost, on diroit, à le veoir, que ce seroit un bois.

« Aujourd'huy, environ le midy, j'y ay apperceu un jeune garsonnet dessoubz mes meurtes et grenadiers, qui tenoit en ses mains des pommes de grenade, et des grains de meurte; il estoit blanc comme laict, rouge comme feu, poly et nect comme s'il ne venoit que d'estre lavé; il estoit nud, il estoit seul, et se jouoit à cueillir de mes fruicts comme si le verger eust esté sien. Si m'en suis couru vers luy, craignant que (comme il estoit fretillant et remuant) il ne rompist quelques branches de mes meurtes et grenadiers; mais il m'est legerement eschappé des mains, tantost se coulant par entre les rosiers, tantost se cachant soubz les pavotz, comme feroit un petit perdriau. J'ay autrefois eu bien de la peine d'aller après de jeunes chevreaux de laict, et souvent ay travaillé à courir après de jeunes veaux, qui venoyent de naistre; mais cecy est tout aultre chose, et n'est pas possible au monde de le

prendre : parquoy me trouvant las et recreu, comme vieil et ancien que je suis, et m'appuyant sur mon baston, en prenant garde qu'il ne s'en fouist, je luy ay demandé à qui il estoit de nos voisins, et à quelle occasion il venoit ainsi cueillir les fruictz du jardin d'autruy. Il ne m'a rien respondu; mais s'approchant de moy, s'est pris à rire fort délicatement en me jettant des grains de meurte; ce qui m'a (ne sçay comment) amolly et attendry le cueur : de sorte que je n'ay plus sçeu me courroucer à luy : si l'ay prié de s'en venir hardiment à moy sans rien craindre, jurant par mes meurtes que je le laisserois aller, quand il vouldroit, avec des pommes et des grenades que je luy donnerois, et lui souffrirois prendre des fruicts de mes arbres, et cueillir mes fleurs tant comme il voudroit, moyennant qu'il me donnast un baiser seulement.

« Et adoncq se prenant à rire avec une chere gaye, et bonne et gentille grace, m'a jetté une voix si aimable et si doulce, que ny l'arondelle, ny le rossignol, ny le cygne, fust-il aussi vieil comme moy, n'en sçauroit jetter de pareille, disant : Quant à moy, Philetas, ce ne me seroit point de peine de te baiser, car j'aime plus à estre baisé que tu ne desire retourner en ta jeunesse : mais garde que ce que tu me demande ne soit un don mal seant et peu convenable à ton aage, pource que ta vieillesse n'empeschera point que tu ne brusle de desir de me suivre, après que tu m'auras baisé, et il n'y a aigle, ny faulcon, ny autre oyseau de proye, tant ayt-il l'æsle viste et legere, qui me pust consuivre. Je ne suis point enfant, combien que j'en aye l'apparence, ains suis plus ancien que Saturne, et plus ancien mesme que tout le temps; je te congnois dès lors que, estant en la fleur de ton aage, tu gardois en ce prochain marestz un si beau et gras troupeau de bœufs et de vasches, et estois auprès de toy quand tu joüois de ta fluste dessoubz ces fousteaux-là, lorsque tu estois amoureux de la belle Amaryllide; mais tu ne me voyois pas, encore que je fusse continuellement

auprès de ton amye, laquelle je t'ay à la fin donnée, et tu en as eu de beaux enfans, qui maintenant sont bons laboureurs et bons bouviers : et pour le present je gouverne aussi Daphnis et Chloé, et après que je les ay le matin mis ensemble, je m'en viens en ton verger, là où je prendz plaisir aux arbres et aux fleurs que tu y as plantez, et me lave en ces fonteines, qui est la cause que toutes les plantes et les fleurs de ton jardin sont si belles à veoir pour ce qu'elles sont nourries et arrosées de l'eau où je me suis lavé. Regarde si tu verras pas une branche de tes arbres rompuë, ton fruict aucunement pillé, ou aucune plante de tes herbes et de tes fleurs foullée, ny pas une de tes fonteines troublées, et te repute bien heureux de ce que toy seul entre les hommes en ta vieillesse tu es encore bien voulu de cest enfant. Sitost qu'il a eu achevé ces paroles, il s'en est envollé dessus les meurtes, ne plus ne moins que feroit un petit rossignol, et en sautelant de branche en branche, par entre les fueilles, est à la fin monté jusques à la cime. J'ay veu ses petites æsles, son petit arc, et ses flesches en escharpe sur ses espaules, puis ay esté tout esbahy, que je n'ay plus veu, ny ses flesches ny lui : or si je n'ay pour néant la teste blanche, et que la longue vieillesse ne m'ayt diminué le sens et l'entendement, mes enfans, je vous assure que vous estes tous deux devoüez et dediez à l'Amour, et qu'Amour a soing de vous. »

Ilz furent aussi ayses d'ouyr ces propos, comme si on leur eust conté quelque belle et plaisante fable : si luy demanderent que c'estoit que l'Amour, si c'estoit un enfant ou bien un oyseau, et quelle puissance il avoit. Adonc Philetas commença derechef à leur dire : « Amour est un Dieu, mes enfans, jeune, beau, et qui a des æsles, et pour ceste cause prend-il plaisir à hanter entre les jeunes gens ; il cherche les beautez, et fait voller les cœurs des hommes, ayant si grand pouvoir que le grand Jupiter mesme n'en a point tant : il domine sur les elementz, sur les estoiles, et sur ceux qui sont Dieux comme

luy, vous-mesmes n'avez pas tant de maistrise sur vos chevres, et sur vos brebis, qu'il en a sur tout le monde; toutes les fleurs sont ouvrage d'Amour, toutes les plantes et tous les arbres sont de sa facture, c'est par luy que les rivieres coulent, et que les ventz souflent : j'ay souventefois veu des toreaux amoureux mugir d'amour, aussi fort comme s'ilz eussent esté poingtz et picquez d'un frolon; et un boucquin baiser sa chevre et la suivre par tout : moy-mesme ay autrefois esté jeune, et ay aimé Amaryllide; mais lors il ne me souvenoit de manger, ny de boire, ny ne prenois aucun repos; j'estois tousjours triste et pensif, le cueur me battoit, et estois comme transi, je cryois comme qui m'eust battu, et ne parlois non plus que si j'eusse esté mort ou muet; je me jettois dedans les rivieres, pour estaindre la chaleur qui me brusloit, et appellois à mon ayde le dieu Pan, comme celuy qui autrefois avoit esté amoureux de la belle Pitys; je remercyois la nymphe Echo, pource qu'elle nommoit après moi m'amye Amaryllide, et puis rompois mes flustes par despit de ce qu'elles sçavoyent bien donner plaisir à mes vasches, et ne pouvoyent faire venir à moy mon Amaryllide : car il n'y a medecine quelconque, soit qu'on la mange ou la boive, ny espece aucune de charme, qui puisse guerir le mal d'amour, sinon le baiser, embrasser et coucher ensemble nuë à nud. »

Philetas, après les avoir ainsi enseignez, se despartit d'avec eux, emportant pour son loyer quelques fromages et un chevreau, à qui les cornes commençoyent jà à poindre, qu'ilz luy donnerent : mais après qu'il se fut party, les deux jeunes amans demourans tous seulz, et ne ayans jamais auparavant ouy parler d'Amour, se trouverent en plus grande detresse que paravant. Et retournez qu'ilz furent en leurs maisons, se mirent chascun de son costé à rapporter ce qu'ilz sentoyent en leurs cueurs, avec ce qu'ilz avoyent ouy raconter au vieillard. « Les amans sont douloureux, aussi le sommes-nous; ilz ne font compte de boire ny de manger, aussi peu en

faisons-nous; ilz ne peuvent dormir, nous sommes tout de mesme; il leur est advis qu'ilz bruslent, et je crois que nous avons du feu dedans le corps; ilz desirent s'entreveoir, et pour ce faire, nous souhaittons que la nuict ne dure gueres, et que le jour revienne bien tost à l'adventure. Doncques est-ce cela qu'on appelle amour? et nous entre-aymons l'un l'autre, et si ne le sçavions pas. Mais si c'est amour que je sens, je suis aimé, que me manque-t-il doncques? Pourquoy doncques sommes-nous ainsi mal à nostre ayse? à quoi faire nous entrecherchons-nous? Philetas nous a dict la verité, ce jeune garsonnet qu'il a veu en son verger apparut aussi jadis à nos peres, quand il leur commanda en songe qu'ilz nous envoyassent garder les bestes aux champs : mais comment le pourroit-on prendre? il est petit et s'enfouyra, et si n'est possible d'eschapper de luy, car il a des æsles et nous attaindra : faut-il avoir recours à l'ayde des Nymphes? Pan luy-mesme ne servit de rien à Philetas lorsqu'il estoit amoureux d'Amaryllide; il vault doncques mieux chercher les remedes qu'il nous a enseignez, de baiser, accoler, et coucher ensemble nuë à nud; vray est qu'il faict froid; mais nous l'endurerons. » Ainsi leur estoit la nuict une seconde escole, en laquelle ilz recordoyent les enseignemens de Philetas.

Le lendemain, au poinct du jour, ilz menerent leurs bestes aux champs, s'entrebaiserent l'un l'autre aussi tost qu'ilz se veirent, ce qu'ilz n'avoyent point encore faict auparavant, et croisans leurs bras s'entreaccolerent, mais ilz n'oserent essayer le troisiéme poinct de la medecine, qui estoit de se despouiller pour coucher ensemble nuë à nud : car ce eust été trop hardiment faict, non seulement pour la jeune bergere, mais aussi pour le jeune chevrier. Parquoy la nuict ensuyvant ilz ne peurent reposer, et ne firent aultre chose que rememorer ce qu'ilz avoyent faict, et regretter ce qu'ilz avoyent obmis à faire, disans ainsi en eulx-mesmes : « Nous nous sommes entrebaisez, et il ne nous a de rien servy; nous nous

sommes l'un l'autre accolez, et il ne nous en est presque de rien amendé; il fault donc dire que le coucher ensemble est le souverain remède du mal d'amour; il le fault donc essayer aussi; car pour certain, il y doibt avoir quelque chose davantage qu'au baiser. »

Or pour avoir eu ces pensées amoureuses en veillant, il leur venoit aussi, comme il est ordinaire, des songes amoureux en dormant, et leur sembloit qu'ilz s'entrebaisoyent, qu'ilz s'entreaccoloyent, et qu'ilz faisoyent la nuict ce qu'ilz n'avoyent osé faire le jour, en se couchant ensemble nuë à nud; de sorte que le lendemain ilz se leverent plus espris d'amour que devant, et chassans avec le siflet leurs troupeaux aux champs, leur tardoit qu'ils ne se trouvoyent pour s'entrebaiser; et si loing qu'ilz s'entrevirent, se prirent, en riant, à courir l'un contre l'autre, s'entrebaiserent premierement, et puis s'entreaccolerent, mais le troisiéme ne pouvoit venir. Daphnis n'osant point en parler, et ne voulant point Chloé commencer, jusques à ce que l'adventure les conduisit à ce faire, en ceste maniere.

Ils estoyent sous le chesne assis l'un près de l'autre, et ayant gousté du plaisir de baiser, ne se pouvoient saouller de cette volupté, l'embrassement suyvoit quant et quant pour baiser plus serré; et pour autant que Daphnis tiroit sa prise un peu trop fort, Chloé, ne sçay comment, se coucha sur un costé, et Daphnis suyvant la bouche de Chloé, pour ne perdre l'ayse du baiser, se laissa aussi de mesme tomber sur le costé, et recongnoissans tous deux en ceste contenance, la forme de leur songe, demeurerent long-temps ainsi couchez, s'entretenans bras à bras, aussi estroitement comme s'ilz eussent esté liez ensemble, sans sçavoir rien du surplus, et pensans que ce fust le dernier poinct de jouissance amoureuse. Si y passerent la plus grande partie du jour, jusques à ce que le soir les contraignit de se separer; et lors en mauldissant la nuict, ilz remenerent leurs bestes au tect. Et peult-estre à la fin eussent-ilz faict quelque

chose à bon escient, n'eust esté un tel trouble et tumulte qui survint en celle contrée.

Il y avoit une compagnie de jeunes riches hommes, de la ville de Metymne, lesquelz voulans passer joyeusement le temps des vendanges et s'aller esbattre hors du territoire de leur ville, tirerent un batteau en mer, meirent leurs varletz à la rame, et s'en allerent esbattans le long de la coste des Mityleniens, pour ce qu'il y a partout bons abryts pour se retirer, et est bordée de beaux édifices, et y trouve l'on force ruisseaux, fonteines, vergers pleins d'arbres, que la nature y a produict en partie, et en partie la main des hommes y a édifiez, et par tout seur abbord et délicieux séjour. Ces jeunes gens, en vogant au long de ceste coste, et descendant en terre en quelques endroits, ne faisoyent mal ne desplaisir quelconque à personne, ains s'esbatoyent à divers passe-temps; une fois avec des hamessons, attachez d'un petit fillet au bout de quelques cannes et roseaux, ilz peschoyent des poissons, qui hantent au long des rochers de dessus quelque escueil jetté avant dedans la mer; une aultrefois ilz prenoyent avec des chiens et des filetz les lievres qui s'enfuyoient des vignes, pour le bruit des vendangeurs; une aultrefois ilz prenoyent grand plaisir à tendre aux oyseaux, et avec des lacz courans et colletz prenoyent des oyes sauvages, des halebrans et ostardes, de sorte qu'oultre le plaisir qu'ils en avoyent, ils fournissoyent encore leur table, et s'il leur falloit quelque chose davantage, ilz le prenoyent au plus prochain village, en payant beaucoup plus que les choses ne valoyent; il ne leur falloit que le pain, le vin et le logis seulement; car ilz ne trouvoyent pas qu'il fust trop seur de coucher la nuict en mer dedans leur batteau, estant la saison de l'automne, et à ceste cause, tiroyent la nuict leur batteau en terre, craignant qu'il ne se levast quelque tourmente pendant qu'ilz dormiroyent.

Mais quelque païsan de là entour ayant affaire d'une corde, dont on tourne la meule qui pressure le marc des

raisins après qu'ilz ont esté foullez en la cuve, pource que la sienne estoit usée et rompuë, s'en vint secrettement vers le bord de la mer, et trouvant le batteau sans garde, deslya la corde, avec laquelle on l'attachoit à terre, l'apporta en son logis, et s'en servit à ce qu'il en avoit affaire. Le lendemain au matin, ces jeunes gens de Methymne chercherent partout leur corde, mais personne ne confessoit l'avoir prise; parquoy, après qu'ilz eurent un peu tencé avec leur hoste, ilz tirerent oultre, et ayant fait environ deux lieuës, vindrent abborder à l'endroit des champs où se tenoyent Daphnis et Chloé, pource qu'il leur sembla qu'il y avoit belle plaine à courir leur lievre. Or n'avoyent-ilz plus de corde pour attacher leur batteau, et à ceste cause prinrent du franc ozier verd, le plus long qu'ilz peurent trouver, qu'ilz tordirent et en feirent une hard, dont ilz attacherent leur batteau par la prouë et le lierent à terre, puis se mirent à chasser avec leurs chiens, et tendirent leurs toilles aux endroicts qui leur semblerent plus à propos. Leurs chiens courans çà et là, et abboyant, effroyerent les chevres, lesquelles abandonnerent incontinent les costaux, et s'enfuyrent vers la marine, là où ne trouvant rien à brouter parmy le sable, aucunes d'elles, plus hardies que les autres, s'approcherent du batteau, et mangerent la hard d'ozier, dont il estoit attaché.

De fortune, la mer estoit un peu esmeüe, parce qu'il s'estoit levé un vent de terre, tellement que la tourmente eust incontinent esloigné le batteau du rivage, et l'eust emporté en pleine mer, de quoy les jeunes hommes Methymniens s'estant apperçeuz, les uns s'encoururent vers la mer, les autres rappellerent leurs chiens, et tous ensemble menerent tel bruit, que tous les païsans de là autour les entendans ainsi crier, y coururent de toutes partz. Mais tout cela ne servist de rien, car le vent se refrechissant tousjours de plus en plus, le mena si roide et si loing, qu'il n'y avoit plus ordre de le pouvoir attaindre; parquoy ces jeunes hommes, se voyans privez de

beaucoup de biens qui estoyent dedans leur batteau, chercherent tant le chevrier qui devoit garder les chevres, qu'ilz trouverent Daphnis, et en chaulde colere commencerent à le battre et le vouloir despoüiller; si y en eust un d'entre eulx qui destacha la lesse dont il menoit son chien, et prist les deux mains de Daphnis pour les luy lier derriere le doz. Le pauvre Daphnis, qu'on battoit, ne pouvoit aultre chose faire que crier, et prioit les voisins de luy ayder. Mais sur tous autres, il appelloit en son ayde Lamon et Dryas, qui estoyent deux verdz vieillards, et qui avoyent les mains rudes et endurcies du labeur des champs, lesquelz survenus, feirent cesser la violence et le tort que l'on faisoit à Daphnis, remonstrans à ces jeunes hommes de Methymne, que, s'il leur avoit fait aucun tort, ilz le devoyent contraindre à le reparer par justice. Ceux de Methymne le voulurent, et esleurent pour leur arbitre le bouvier Philetas, à cause que c'estoit le plus ancien de tous ceux qui s'estoient trouvez à ceste emeute; et qu'entre tous ceux de son village il avoit le bruit d'estre homme de plus grande legalité. Cela accordé, les Methymniens, comme ceux qui avoyent à plaider devant un juge bouvier, commencerent en termes courtz et clers leur accusation de telle sorte :

« Nous estions descenduz en ces champs pour y cuider chasser, et avions attaché nostre batteau au rivage de la mer avec une hard d'ozier verd, puis nous estions mis en queste avec noz chiens, et cependant les chevres de cestuy-cy sont descenduës vers la marine, lesquelles ont mangé l'ozier dont nostre batteau estoit attaché, et consequemment l'ont destaché, comme vous-mesmes l'avez peu voir emporter par les vagues en haulte mer. Il y a dedans grande quantité de biens, qui sont perdus pour nous, et entre aultres choses force beaux colliers pour nos chiens, et de l'argent plus qu'il n'en faudroit pour achepter tout le vaillant de ceux-cy; en récompense de laquelle perte nous voulons emmener comme nostre esclave ce meschant chevrier icy, lequel entend si mal le

mestier dont il se mesle, que de mener ses chevres au rivage de la mer, comme s'il estoit marinier. »

Voilà de quoy les Methymniens accuserent Daphnis, qui se trouvoit tout moulu de coupz de poing qu'il avoit receuz ; mais neantmoins voyant Chloé presente, il ne s'estonna de rien, et leur respondit franchement en ceste maniere : « Je garde bien mes chevres, et n'y a personne en tout le village qui se soit jamais plainct, que pas une d'elles ayt rien brouté en son jardin, ny rompu ou gasté un seul cep en sa vigne ; mais ceux-cy eux-mesmes sont mauvais chasseurs, et ont des chiens mal appris, qui ne font que courir çà et là, et abbayer si terriblement, qu'ilz ont effarouché mes chevres, et les ont chassez de la montaigne et de la plaine, vers le rivage de la mer, comme si ce eussent esté loupz ; et puis ilz me vont mettant sus, qu'elles ont mangé de l'ozier, c'est pour ce qu'elles ne trouvoyent emmy le sable autre verdure quelconque, ne ronce, ne thym ; si leur batteau est pery en la mer par la force des vents, il s'en faut prendre à la tourmente, ce n'ont pas été mes chevres qui l'ont faict ; mais il y avoit dedans tout plein de biens, et mesme de l'argent comptant ; qui seroit si fol de croire qu'un batteau, où il y auroit tant de richesse, n'eust autre chose pour l'attacher qu'une hard d'ozier verd ? »

Daphnis, en disant ces parolles, se print à plorer, et feit pitié à tous les assistans, tellement que le juge Philetas fit serment aux Nymphes et à Pan que Daphnis, à son advis, n'avoit point de tort, ne ses chevres aussi, et que la faulte (si faulte y avoit) estoit aux ventz et à la mer, desquelz il n'estoit pas juge pour la leur faire reparer. Ce neantmoins le bon Philetas ne sceust si bien dire que les Methymniens s'en contentassent : ains de rechef en grande fureur prinrent Daphnis, et le voulurent lier, pour l'emmener prisonnier, n'eust esté que les païsans de ce mutinez se ruerent sur eux comme une volée d'etourneaux et leur osterent d'entre les mains. Daphnis, de son costé, se deffendoit aussi, et combattoit lui-

mesme, si qu'à grands coups de pierre et de bastons, chasserent les Methymaniens, et ne cesserent de les poursuivre jusques à ce qu'ilz les eussent chassez battant hors de leur territoire. Mais cependant qu'ilz les chassoyent, Chloé tout à loisir mena Daphnis en la caverne des Nymphes, et luy essuya le visage tout souillé du sang qui luy estoit coulé du nez, et tirant de sa pennetiere un morceau de fromage et de gasteau, luy en donna à manger, et qui plus encore le contenta, luy donna de sa tendre bouche un baiser plus doux que miel.

Ainsi eschappa Daphnis de ce danger; mais la chose n'en demoura pas là, car ces jeunes hommes de Methymne ne furent pas plustost de retour en leurs maisons par terre, au lieu qu'ilz estoyent partiz par mer sur un batteau, blessez et mal menez, au lieu qu'ilz estoyent issus gays et bien deliberez, qu'ilz firent assembler le conseil de la ville, auquel ilz requirent humblement à leurs citoyens qu'il leur plust venger l'excès et outrage qu'on leur avoit fait. Pour à quoy plus les inciter ilz ne dirent pas un mot de verité; craignans que, s'ilz eussent recité le faict au vray comme il estoit allé, ilz n'eussent encore esté mocquez de s'estre laissé chasser à coups de bastons par des paisans; mais, en desguisant le faict, affermerent que les Mityleniens leur avoyent osté leur batteau et pillé leurs biens, tout ainsi que s'ilz eussent esté en guerre ouverte.

Ceux de Methymne adjouterent facilement foy à leur dire, pource qu'ilz les voyoient ainsi blessez et mal menez; et quant et quant estimans que c'estoit chose juste et raisonnable de venger un outrage tel faict aux enfans des plus nobles maisons de leur ville, decernerent sur le champ la guerre contre les Mityleniens, sans la leur envoyer dénoncer, et commanderent à leur capitaine qu'il tirast promptement de leur arsenal en mer dix galeres, pour aller faire le pys qu'il pourroyt en toute leur coste, pour autant qu'ilz pensoyent que ce ne seroit pas seure-

ment, ny sagement faict de mettre, lorsque l'hyver approchoit, plus grosse flotte en mer.

Le capitaine, dès le lendemain matin, eut dressé son esquipage, et usant de ses soldatz mesmes au lieu de forsaires pour ramer, alla fourager toutes les terres des Mityleniens, qui estoient prochaines du rivage de la mer, où il pilla grand nombre de bestail, grande quantité de bledz et de vins, pour autant qu'il n'y avoit gueres que vendanges estoyent achevées, et grande multitude de prisonniers tous vignerons et laboureurs; puis alla aussi courir les terres où Daphnis et Chloé gardoyent leurs bestes, et y descendit soudainement à l'impourveu, ravit et pilla tout ce qu'il y trouva. Daphnis, pour lors n'estoit pas avec son troupeau, ains estoit allé ès bois prochains cueillir de la plus tendre et verde ramée, pour donner l'hyver à brouter à ses petitz chevreaux, et voyant de loing la descente et incursion des ennemys, se cacha dedans le tronc d'un chesne sec et creux; mais Chloé qui estoit auprès des deux troupeaux, sitost qu'elle apperçeut les couriers, se cuida sauver de vitesse, et s'enfuyt dedans la caverne des Nymphes. Elle fut poursuivie jusqu'au lieu mesme, là où elle fict prieres aux soldats en l'honneur des Nymphes, de ne vouloir point faire de desplaisir ny à elle, ny à ses bestes. Toutefois sa priere n'eust point de lieu, car les soldatz de Methymne, après avoir fait plusieurs villenies par derision aux images des Nymphes, l'emmenerent elle et ses bestes, en la chassant devant eulx à tout de l'ozier, comme on feroit une chevre ou une brebis : et voyans qu'ilz avoient jà leurs vaisseaux tout pleins de toute sorte de butin, ne voulurent plus tirer oultre, ains reprinrent la route de leurs maisons, craignans l'incertitude de l'hyver, et leurs ennemys.

Ainsi se retirerent les Methymniens à force de ramer, pource que le temps fut si calme, qu'il ne tiroit ne vent, ny haleine quelconque. Après que tout le bruit de ceste course fut appaisé, Daphnis sortit de son creux, et s'en

vint en la plaine où leurs bestes avoyent accoustumé de pasturer : et n'y voyant ny ses chevres, ny les brebis de Chloé, ny Chloé elle-mesme, ains seulement les champs tous seulz, et la fluste de laquelle Chloé se souloit esbattre jettée par terre, il se print à crier tant qu'il peut ; et en souspirant amerement, s'en courut premierement sous le fousteau à l'ombre duquel ilz avoyent accoustumé de se seoir, et puis vers le rivage de la mer, pour veoir s'il la trouveroit, et finablement vers la caverne des Nymphes, là où il l'avoit veuë fuyr, et là se jettant par terre devant leurs images, se complaignit à elles, disant qu'elles lui avoyent bien failly au besoing. « Chloé, disoit-il, a esté ravie d'entre vos mains, et vous avez bien eu le cueur de le voir et l'endurer : celle qui vous faisoit tant de beaux chapeletz de fleurs, celle qui vous offroit toujours du premier laict, celle qui vous a donné ce flageolet mesme que je vois icy pendu ! jamais loup ne me ravit une seule chevre, et les ennemys m'ont maintenant ravy le troupeau entier tout à coup, et ma compaigne bergere aussi. Or quant à mes chevres, ils les tuëront et escorcheront incontinent, et Chloé desormais demourera en quelque ville loing de moi. Comment oseray-je à ceste heure m'en aller devers mon pere et ma mere, sans mes chevres, sans Chloé ? il faudra doresnavant que je sois un miserable manœuvre, car il n'y a plus chez nous de bestes que je peusse garder: je ne bougeray d'icy, attendant la mort ou une autre guerre. Hélas! Chloé, es-tu en mesme peine que moy ! Te souvient il point de ces champs, des Nymphes et de moy ? ou si tu te reconfortes avec nos brebis et nos chevres, qui sont prisonnieres avec toy ? »

En disant ces paroles le pauvre Daphnis fust si saisi de tristesse, qu'après avoir bien ploré il s'endormit fort serré, et en dormant luy apparurent les trois Nymphes en guise de trois belles grandes femmes à demi nuës, les piedz sans chausseure, les cheveux espars, et semblables en tout et par tout aux images qui estoyent en la caverne. Si luy fut bien advis de premiere arrivée qu'elles avoyent

pitié de luy ; puis la plus aagée se print à luy dire en le reconfortant : « Daphnis, ne te plainds point de nous, car nous avons plus de soin de Chloé que tu n'as toy-mesme : nous avons eu pitié d'elle dez qu'elle venoit de naistre, et ayans esté jettée et exposée en ceste caverne, avons pourveu à ce qu'elle fust elevée et nourrie. Car afin que tu le saches, rien n'a de commun Chloé avec Dryas et ses brebis ; ni toi non plus avec Lamon. Et quant à ce qui est d'elle, à ceste heure mesme nous avons pourveu à son affaire, de sorte qu'elle ne sera point menée prisonniere en la ville de Methymne, ny ne sera partie de leur butin ; car nous avons prié à Pan, qui est là debout soubz ce pin, lequel vous n'avez jamais honoré à tout le moins de quelques fleurettes, qu'il nous vueille ayder à la recouvrer ; pource qu'il frequente plus souvent entre gens de guerre que nous, et luy-mesme a conduict plusieurs guerres, en delaissant ces lieux champestres. Il est desjà party pour s'en aller, dangereux ennemy pour ceux de Methymne : pourtant ne te fasche point, mais te leve et t'en va veoir Lamon et Myrtale, lesquelz sont jettez par terre comme toy, cuydans que tu ayes esté prins et emmené prisonnier avec elle : ne te soucie point, ta Chloé reviendra demain avec toutes vos brebis et vos chevres, et si les garderez encore et jouerez de la fluste ensemble ; au demourant Amour aura soing de vous. »

Daphnis ayant ouy et veu telles choses, s'esveilla soudain en sursault, et plorant autant de joye que de tristesse, adora les images des Nymphes, et leur promit, si Chloé retournoit à sauveté, de leur sacrifier la plus grasse de ses chevres ; et courant incontinent vers l'image du dieu Pan, ayant les piedz d'un bouc et deux cornes en la teste, estant dressé dessoubz un pin, et tenant de l'une de ses mains une fluste, et de l'autre un boucquin sautelant, l'adora aussi, et le pria qu'il luy pleust faire retourner Chloé, luy promettant semblablement de luy sacrifier un bouc : et à la fin, sur le soir, environ le soleil couchant, à peine cessa-t-il de plorer et de prier les dieux

et les déesses pour le retour de sa Chloé. Puis ayant recueilly la ramée qu'il avoit coupée, s'en retourna au village, là où il osta de grand esmoy le pauvre Lamon, et le remplit de liesse ; puis mengea un petit, et s'en alla coucher, mais ce ne fut pas sans tendrement plorer, et sans affectueusement prier les Nymphes qu'elles luy apparussent encore la nuict en dormant, et que le jour vint bientost, auquel elles luy avoyent promis que Chloé retourneroit. Jamais nuict ne luy sembla si longue que feit celle-là, mais voicy comment la chose estoit allée.

Cependant le capitaine de Methymne ayant faict jà long chemin en s'en retournant, voulut un petit refreschir ses gens, qui estoyent travaillez d'avoir couru en terre, et voguez en mer, et trouvant un escueil, qui se jettoit fort avant en la mer en forme de croissant, au dedans des pointes duquel la mer estoit platte, et où il y avoit abryt pour les vaisseaux aussi seur que dedans un bon port, il posa les ancres sans autrement aborder à terre, afin que les paysans, à toute adventure, ne luy peussent faire aucun desplaisir, et au demourant, permit à ses gens de se traiter et faire bonne chere, en aussi grande asseurance, comme s'ilz eussent esté en pleine paix. Eux qui avoyent foison de tous vivres qu'ilz avoyent pillez, se meirent à boire et joüer, ne plus ne moins que quand l'on faict des feux de joye et la feste d'une victoire ; mais sitost que le jour fut failly et que la nuict eut mis fin à leur bonne chere, il leur fut soubdainement advis que toute la terre devint en feu, et entendirent de loing tel que seroit le flot d'une grosse armée de mer qui fust venuë contre eulx : l'un cryoit à l'arme, l'autre appelloit ses compagnons, l'un pensoit estre jà blessé, l'autre cuydoit veoir un homme mort gisant devant luy ; brief il y avoit tout tel tumulte que si c'eust esté un combat de nuict, et si n'y avoit point d'ennemys.

Si la nuict avoit esté espouvantable, le jour d'après leur fut encore bien plus effroyable, car les boucz et les chevres de Daphnis avoyent les cornes entortillez de

feuillages de lierre avec leurs grappes, et les brebis, moutons et beliers de Chloé hurloyent comme loups. On luy trouva à elle-mesme un chapeau de feuilles de pin sur la teste. Et en la mer semblablement se faisoyent des choses si estranges, qu'à peine les pourroit-on croire; car quand ilz cuydoyent lever les ancres, elles tenoyent si ferme au fond qu'ilz ne les pouvoyent arracher, quelque effort qu'ilz en fissent; quand ilz cuydoyent abbattre leurs rames pour voguer, elles se rompoyent : les daulphins saultans tout autour de leurs vaisseaux, et les battans de leurs queuës, en descousoyent les jointures, et entendoit-on le son d'une trompe du dessus d'une roche haulte et droicte, estant à la cime de l'escueil, au pied duquel ilz estoyent à l'abryt; mais ce son n'estoit point plaisant à oüyr, comme seroit le son d'une trompette ordinaire, ains effroyoit ceux qui l'entendoyent, ne plus ne moins que le son d'une trompette de guerre la nuict : de quoy les Methymniens estoyent en merveilleux effroy, et couroyent aux armes, disans que c'estoyent leurs ennemys, qui leur venoyent courir sus, sans ce qu'ils les apperceussent, tellement qu'ilz desiroyent que la nuict revinst, comme s'ils eussent deu avoir paix et repos quand elle seroit venuë.

Or estoit-il aisé à congnoistre à gens qui n'eussent point esté troublez de sens, que toutes ces illusions qu'ilz pensoyent veoir et ouyr venoyent du dieu Pan, qui estoit indigné contre eulx pour quelque malefice; mais ilz n'en sçavoyent deviner l'occasion, pource qu'ilz n'avoyent rien pillé qu'ilz pensassent estre dedié ne consacré à Pan, jusqu'à ce qu'environ midy le capitaine, non sans expresse ordonnance divine, s'endormit, et lui apparut Pan luy-même, en dormant, qui luy usa de telles parolles : « O meschans sacrileges! comme avez-vous esté si forcenez que d'ozer emplir d'effroy et d'exploits de guerre les champs que j'aime uniquement? ravir les troupeaux de bœufs, de brebis et de chevres qui sont en ma protection, et arracher par force d'un lieu sainct une jeune

fille, de laquelle Amour veult faire une histoire singulière; et n'avez point eu de crainte ni de reverence aux Nymphes qui le vous ont veu faire, ny à moy aussi, qui suis le dieu Pan? Je vous denonce que vous ne verrez jamais la ville de Methymne, si vous entreprenez d'y retourner avec un tel pillage, et n'eschapperez jamais le son de la trompe, qui vous a n'agueres effroyez; car je vous feray tous abismer au fond de la mer et manger aux poissons, si tu ne rends et bientost Chloé aux Nymphes, à qui tu l'as ostée par force, et quant et elle les troupeaux de ses brebis et de ses chevres; pourtant leve-toy sans delay, et remetz incontinent en terre la bergere Chloé avec ce que je t'ay dit, et je vous reconduiray tous deux à sauveté, elle par terre, et toy par mer. »

Le capitaine, qui s'appelloit Bryaxis, ces parolles ouyes, s'esveilla, tout effroyé en sursault, et feit incontinent appeller les capitaines de chacune gallere, auxquelz il commanda que l'on cherchast promptement Chloé entre les prisonniers, ce qui fut aussi-tost faict, et la luy amena l'on couronnée de feüillage de pin, et à cela remarqua le capitaine, que c'estoit elle pour laquelle il avoit eu ceste apparition en dormant. Si la feit remettre en terre dedans la gallere capitainesse, dont elle ne fut pas plustost sortie, que l'on entendit derechef le son de la trompe dedans le rocher, mais non plus effroyable en maniere de l'alarme, ains tel que les bergers ont accoustumé de sonner quand ilz menent leurs bestes aux champs. Les brebis mesmes couroyent au sortir par dessus la planche, sans que les piedz leur glissassent, et les chevres encore bien plus hardiment, comme celles qui ont accoustumé de gravir jusqu'à la cyme des plus haultz et plus droits rochers, et environnoyent Chloé tout à l'entour en saultant et beslant, comme si elles luy eussent voulu donner à congnoistre qu'elles se resjouissoyent de sa delivrance.

Mais les troupeaux des autres bergers et chevriers demourerent au lieu où on les avoit mis, et ne bougerent

de dessoubz le tillac des galleres, comme si le son de la trompe ne les eust point appellez ; de quoy tout le monde s'esmerveilla grandement, et en loüa la puissance et bonté de Pan. Encore veist-on de plus estranges merveilles en l'un et en l'autre element, car les galleres des Methymniens desarmerent d'elles-mesmes avant qu'on eust levé les ancres, et y avoit un daulphin qui les conduisoit, saultant hors de l'eau devant la capitainesse ; et sur la terre un fort doulx et plaisant son de trompe conduisoit les brebis et les chevres, sans que l'on veit personne qui en sonnast ; de maniere que les brebis et les chevres marchoyent et pasturoyent tout ensemble, avec très grand plaisir d'ouyr si doulce melodie.

C'estoit environ l'heure que les pasteurs remenent leurs bestes aux champs après midy; Daphnis appercevant (de tout loing de dessus une haute butte où il estoit monté) Chloé avec ses deux troupeaux, descendit le plus viste qu'il peut dans la plaine, criant à haulte voix : O Nymphes ! ô gentil Pan ! et courant embrasser Chloé, fut espris de si grande joye, qu'il en tomba par terre tout pasmé : mais Chloé, en le baisant et embrassant, le réchauffa si bien qu'elle le fit revenir, et après qu'il eust repris ses espritz, s'en alla avec elle soubz le fousteau, où ilz avoyent accoustumé de se trouver : là où s'estant tous deux assis à l'ombre, il ne faillit pas à demander comme elle avoit pu eschapper des mains de tant d'ennemys. Elle lui conta tout de poïnt en point, comment il estoit creu du lierre autour des cornes de ses chevres, comment ses brebis avoyent hurlé, comment il s'estoit trouvé sur sa teste un chappeau de feüilles de pin, le feu qu'on avoit veu sur la terre, le bruit que l'on avoit ouy en la mer, les deux sortes de son de trompe, l'un de paix, et l'autre de guerre, la nuict espouventable, et comment une certaine melodie musicale l'avoit conduicte par tout le chemin, sans qu'elle en veit rien.

Adonc Daphnis congnoissant manifestement que c'étoit le secours de Pan, selon ce que les Nymphes luy avoyent

dict et promis à luy mesme en dormant, conta aussi de sa part à Chloé tout ce qu'il avoit ouy et veu en son absence, et comme estant bien près de rendre l'ame, la vie luy avoit esté sauvée par les Nymphes. Après luy avoir tout conté, il envoya querir par Chloé Dryas et Lamon, et quant et quant tout ce qui fait besoing pour un sacrifice, et luy mesme cependant print la plus grasse chevre qui fust en tout son troupeau, de laquelle il entortilla les cornes avec du lierre, en la sorte et maniere que les ennemys les avoyent trouvées le matin, et après luy avoir versé un peu de laict entre les deux cornes, la sacrifia aux Nymphes, la pendit et escorcha, et leur en consacra la peau. Puis quand Chloé et la compagnie fut venuë, il fist rostir une partie de la chair et boüillir l'autre; mais devant toutes choses il mist à part les primices pour les Nymphes, et leur espandit une pleine tasse de vin doux, et ayant accoustré de petits lits de feüillages et de verde ramée pour tous les convives, se mist avec eulx à faire bonne chere; en ayant neantmoins tousjours les yeux sur les troupeaux, de peur que le loup y survenant d'emblée, n'y fist autant de dommage que pourroyent faire les ennemys. Puis quand ilz eurent tous bien repeu, ilz se mirent à chanter des chansons à la loüenge des Nymphes, que les vieilz pasteurs avoyent anciennement composées, puis la nuict survenue ilz se coucherent en la place mesme à descouvert emmy les champs, et le lendemain au matin eurent aussi souvenance de Pan. Si menerent le bouc qui guydoit tout le troupeau, couronné de feüillages de pin vers l'arbre, soubz lequel estoit l'image de Pan, et luy respandans du vin sur la teste, en loüant et remerciant la bonté de Pan, le luy sacrifierent, le pendirent et l'escorcherent, puis firent boüillir une partie de la chair et rostir l'autre, qu'ilz estendirent emmy le beau pré sur verde feüillade, et attacherent la peau avec les cornes à la tige du pin tout contre l'image de Pan : offrande pastorale à un dieu pastoral; ilz mirent aussi à part les primices du sacrifice, et respandirent,

en l'honneur de luy, le plus grand gobelet qu'ilz eussent plein de vin. Chloé chanta, et Daphnis joüa de son flageolet, puis se mirent à repaistre et firent bonne chere.

Ainsi comme ilz estoyent à table, survint de cas d'adventure le bon homme Philetas, qui apportoit quelques petitz chapeletz de fleurs à l'image de Pan, et des moissines de raisins penduës encore aux branches de la vigne avec toutes leurs feüilles; quant et luy estoit son plus jeune filz Tityre. Si-tost qu'ilz l'apperçeurent ilz se leverent tous, et luy aiderent à faire ses offrandes à l'image de Pan; puis couronnerent leurs testes de feuillage de pin, et se remettant à table, convierent le bon Philetas à leur repas. Or quand ces vieillards eurent un peu beu, adonc commencerent-ilz à conter de leurs jeunes ans, comment ilz gardoyent leurs bestes, quand ilz estoyent jeunes; comment ilz estoyent eschappez de plusieurs dangers, et plusieurs surprinses d'escumeurs de mer et de larrons : l'un se vantoit qu'il avoit autrefois tué un loup, l'autre, qu'après Pan, il n'y avoit homme qui sçeust si bien joüer de la fluste que luy : c'estoit le bouvier Philetas, qui se donnoit cette loüenge; et Daphnis et Chloé le prierent bien instamment qu'il leur voulust montrer un petit de sa science, et qu'il daignast joüer un petit de sa fluste à ce sacrifice faict en l'honneur du dieu Pan, lequel prenoit plaisir à en ouyr bien joüer. Philetas leur accorda, combien que pour sa vieillesse il se plaignist de n'avoir plus gueres d'aleine, et prist en main la fluste de Daphnis : mais elle se trouva trop petite, pour y monstrer beaucoup de sçavoir et d'artifice, comme celle de quoy joüoit un jeune garson seulement; parquoy il envoya son fils Tityre en sa loge, qui estoit distante de là environ d'une demie lieuë, pour apporter la sienne. Tityre jetta sa jaquette à terre, et s'en courut tout nud en chemise viste comme un jeune fan de biche, et cependant le vieillard Lamon se mist à leur faire le conte de la belle Syringe, qu'il disoit avoir ouy conter et chanter à un chevrier Sicilien.

« Ceste Syringe n'estoit point (dit-il) anciennement un instrument à joüer de musique, ains estoit une belle jeune fille, qui aimoit fort à chanter : elle gardoit les chevres, et se joüoit avec les Nymphes; le dieu Pan la voyoit, comme il nous faict maintenant, garder ses bestes, joüer et chanter, si s'approcha d'elle et la pria de ce qu'il voulut, luy promettant faire que toutes ses chevres porteroient deux chevreaux à chacune portée. Elle se mocqua de son amour, disant qu'elle n'auroit jamais amy, non seulement tel comme luy, qui sembloit proprement un bouc, mais ny autre quel qu'il fust. Pan la voulust prendre à force, elle s'enfuyt, et il la poursuivist: à la fin se sentant lasse de courir, elle se jetta parmy les cannes et roseaux, et là ne sçeust-on qu'elle devint dedans le marais. Pan coupa les cannes en courroux, et n'y trouvant point la pucelle, congneut son inconvenient, car elle avoit esté tournée en une canne. Si trouva lors cette sorte d'instrument, en joignant ensemble avec de la cire des roseaux de grandeur non égale, pour autant que leur amour n'avoit point esté reciproque ny egale; de sorte qu'elle, qui paravant avoit esté belle jeune fille, depuis a esté un plaisant instrument de musique. »

Lamon ne faisoit gueres que d'achever son conte, et Philetas de le loüer, disant qu'il avoit fait un conte plus plaisant à ouyr reciter, que n'eust esté une chanson à ouyr joüer, quand Tityre arriva apportant la fluste de son pere, qui estoit composée des plus grosses cannes, que l'on trouve, accoustrée de laton, de sorte que l'on eust dict que c'estoit celle-là mesme que Pan avoit faicte la premiere. Philetas adonc se leva, et essaya premierement les chalumeaux, pour veoir s'il y auroit point quelque chose qui empeschast le vent; et après avoir esprouvé qu'il n'y avoit rien, souffla dedans à bon escient. L'on eust dict que c'estoyent plusieurs flustes ensemble, tant cela menoit de bruit, puis diminuant petit à petit la force de son vent, ramena son jeu en un son plus doulx et plus plaisant, en leur monstrant tout tant qu'il peut avoir

d'artifice à joüer de telle maniere de fluste, pour bien mener et faire paistre les bestes aux champs. Puis leur enseigna combien il falloit souffler pour un troupeau de bœufs et de vasches, quel son est mieux seant à un chevrier, quel jeu aiment les brebis et moutons : celuy des brebis estoit doulx et moyen, celuy des bœufs fort et pesant, celuy des chevres clair et agu ; et toute ceste diversité de sons se faisoient d'une seule fluste.

Toute la compagnie cependant demouroit assise sans mot dire, prenant très-grand plaisir à ouyr si bien joüer Philetas, jusques à ce que Dryas se levant, le pria de joüer quelque gaye chanson en l'honneur de Bacchus, et luy cependant dança une dance de vendanges, faisant des mines comme s'il vendengeast le raisin, le portast en des penniers, le foulast dedans la cuve, entonnast le vin dedans les vaisseaux, et comme s'il eust beu du vin nouveau : tout ce qu'il fist si proprement et de si bonne grace, approchant du naturel qu'ilz cuidoyent veoir devant leurs yeulx, les vignes, les cuves, les tonneaux, et Dryas beuvant à bon escient.

Ce vieillard ayant si bien et si gentiment fait son devoir de dancer, à la fin alla baiser Daphnis et Chloé, lesquelz incontinent se leverent et dancerent le conte de Lamon ; Daphnis contrefaisant le dieu Pan, et Chloé la belle Syringe : il lui faisoit sa requeste, et elle s'en rioit, elle s'enfuyoit, et il la poursuyvoit, courant sur le bout des arteuilz pour mieux contrefaire les piedz de chevres de Pan; elle faisoit semblant d'estre lasse de courir, et au lieu de se jetter entre des roseaux, elle s'alloit cacher dedans le bois.

Et Daphnis alors, prenant la grande fluste de Philetas, en tira un son languissant comme celuy d'un amoureux, un son passionné comme d'un qui veut toucher, un son de rapel comme d'un qui va cherchant; tellement que le bon homme Philetas s'esbahissant comme il en sçavoit tant, accourut le baiser; et après l'avoir baisé, luy fit present de sa fluste, en priant aux Dieux que Daphnis la

laissast semblablement à pareil successeur que luy. Daphnis donna la sienne petite à Pan, et après avoir baisé Chloé, comme estant retrouvée et retournée d'une veritable fuite, ramena son troupeau au tect, en joüant de sa fluste, pource que la nuict estoit jà venuë : aussi fist Chloé le sien au son des mesmes chalumeaux. Les chevres marchoyent coste à coste des brebis, et Chloé tout joignant Daphnis, de sorte que jusques à la nuict toute noire ilz prindrent l'un de l'autre tout le plaisir qui leur fut possible, et firent leur complot ensemble de remener le lendemain au plus matin leurs bestes aux champs comme ilz firent : car incontinent que le jour commença à poindre, ilz revindrent au pasturage, et ayant premierement salué les Nymphes, et puis après Pan, s'allèrent asseoir soubz le chesne, là où ilz joüerent de la fluste ensemble, s'entrebaiserent, s'entre-embrasserent, et se coucherent l'un auprès de l'autre; puis se releverent sans y faire rien davantage, sinon manger ensemble, et boire du vin avec du laict, toutes lesquelles choses les eschauffoyent de plus en plus et les rendoyent plus hardys : tellement que, contestant entre eux d'amour, ilz en vindrent jusqu'à se vouloir asseurer l'un de l'autre par serment.

Daphnis allant soubz le pin, jura par le dieu Pan qu'il ne vivroit jamais un seul jour sans Chloé, et Chloé entrant en la caverne des Nymphes, fist serment qu'elle vivroit et mourroit avec Daphnis; mais Chloé comme jeune garse qu'elle estoit, fut si simple qu'elle voulut que Daphnis, au sortir de la caverne, luy jurast un autre serment; si luy dict : « Ce dieu Pan, Daphnis, est un dieu amoureux, auquel il n'y a point fiance; il a aimé Pithys, il a aimé Syringe, et ne cesse jamais de pourchasser les nymphes Dryades, de sorte que si tu me faulsois la foy que tu m'as jurée par luy, il ne s'en feroit que rire, voire quand bien tu serois amoureux de plus de femmes qu'il n'y a de chamuleaux en son flageolet, et pourtant jure-moy par ton troupeau et par la chevre qui te nour-

rit et allaicta, que tu ne laisseras jamais Chloé tant qu'elle n'aimera autre que toy, et là où elle te fera faulte et aux Nymphes qu'elle t'a jurées, fuy-là et la hay, ou la tuë ainsi que si c'estoit un loup. »

Daphnis fut bien aise de veoir que Chloé avoit peur de le perdre, et se mettant au milieu de son troupeau, en tenant de l'une de ses mains un bouc, et de l'autre une chevre, jura qu'il l'aimeroit tant qu'elle l'aimeroit, et que si elle en préferoit un autre à luy, il tueroit, au lieu d'elle, celuy qu'elle auroit préferé : dont elle fut fort ayse, et s'en asseura plus que devant, estimant les brebis et les chevres estre Dieux plus propres aux bergers et aux chevriers, que nulz autres.

LIVRE TROISIÈME.

—

Mais les Mityleniens ayant entendu comme ceux de Methymne avoyent envoyé dix galeres à leur dommage, et mesmement ayans esté advertis par les païsans, comme ilz avoyent couru leurs terres, et pillé leurs biens, estimerent que c'estoit chose indigne d'eulx de souffrir un tel outrage sans revenche, et delibererent promptement prendre les armes contre eulx : si leverent incontinent trois mille hommes de pied, et cinq cent chevaulx, et envoyerent par terre leur capitaine general, nommé Hippase, pour leur faire la guerre, craignans de les mettre sur mer en temps approchant de l'hyver.

Le capitaine, parti aussi-tost avec ses gens, ne fouragea point les terres des Methymniens, ny n'emmena le bestail des pauvres laboureurs et des païsans ; pource qu'il estimoit cela estre le faict d'un larron, et non pas d'un capitaine ; ains tira droict vers la ville, esperant la surprendre les portes ouvertes et sans gardes. Mais quand il en fut près environ six lieuës, un herault de Methymne luy vint au devant, qui luy apporta nouvelle que les Methymniens ne vouloyent que paix, pource qu'ayant entendu par leurs prisonniers, que les Mityleniens ne sçavoyent du tout rien de ce qui s'estoit passé, mais que c'estoit une querelle entre païsans et jeunes gens, où ceux-cy avoyent esté battuz pour quelques insolences par eulx faictes, se repentoyent bien fort d'avoir si à la legere offensé leurs voisins, et se mettoyent en tout devoir, offrant de rendre et restituer tout ce qui auroit esté prins sur eulx, à celle fin qu'ilz peussent trafficquer et

hanter par terre et par mer avec eulx, sans crainte ne danger. Hippase, capitaine general des Mityleniens, envoya ce herault au conseil de Mitylene, combien qu'il eust toute puissance et auctorité souveraine, et s'en alla camper environ à demie lieuë de Methymne, où il attendit la response du conseil, et de là à deux jours vint par devers luy un messager, qui luy apporta mandement exprès du peuple de Mitylene, pour recevoir tout ce que l'on avoit prins et pillé sur eulx, et pour s'en retourner à tout, sans faire au demourant mal, ne deplaisir quelconque au territoire de Methymne; car ayans le choix de la paix ou de la guerre, ilz trouverent que la paix estoit plus profitable pour eulx : ainsi la guerre des Methymniens, entreprise par estrange commencement, fut en ceste manière aussi-tost assoupie que commencée.

Là dessus survint l'hyver, qui fut à Daphnis et à Chloé plus aspre et plus dur à passer que le temps de la guerre, car incontinent la neige tombant en grande abondance, couvrit les chemins, et enferma les laboureurs en leurs maisons; les torrens impetueux tomboyent aval du hault des montaignes, l'eau se geloit, les arbres sembloyent morts, on ne voyoit point la terre, sinon à l'entour des fonteines et des rivieres, tellement que l'on ne pouvoit mener les bestes aux champs, non pas sortir de la maison seulement, et faisoyent un grand feu au milieu de leur maison, à l'entour duquel, dès que les coqz avoyent chanté le matin, chacun venoit faire sa besongne; les uns retordoyent du fil, les autres tissoyent du poil de chevre, ou faisoyent des laz et colletz à prendre des oyseaux : le soin qu'il falloit lors avoir des bœufs, estoit de leur bailler de la paille pour manger en la bouverie, aux chevres et aux brebis de la feüillée en la bergerie, et aux pourceaux de la fouyne et du gland en la porcherie.

Estant donc chacun contrainct de garder la maison pour la rudesse du temps, les autres, tant laboureurs que pasteurs, en estoyent bien ayses, pource qu'ilz avoyent un peu de relasche en leurs travaux, desjeusnoyent

matin et dormoyent la grasse matinée, de sorte que l'hyver leur sembloit plus doulx que l'esté, ne l'automne, ne le printemps avec. Mais Daphnis et Chloé se souvenans des plaisirs passez, comment ilz se baisoyent, comment ilz s'entre-embrassoyent, comment ilz beuvoyent et mangeoyent ensemble, passoyent les nuicts sans dormir en grande peine, et attendoyent la saison nouvelle, ne plus ne moins qu'une seconde vie après la mort : chaque fois qu'ilz trouvoyent sous leur main la pennetiere, de laquelle ilz souloyent tirer leur manger, cela leur perçoit le cueur : ou qu'ilz voyoient le pot auquel ilz souloyent boire, ou bien la fluste, qui estoit un don d'amourettes, jettée quelque part à terre sans que l'on en teint compte; cela leur renouveloit leur regret; si prioyent aux Nymphes et à Pan qu'ilz les délivrassent de ces maulx, et qu'à tout le moins ilz leur remontrassent à la fin à eulx et leurs bestes le soleil beau et clair; et quant et quant en faisant ces prieres aux Dieux, cherchoyent quelque invention, par laquelle ilz se peussent entrevoir. Mais il estoit bien mal aysé à Chloé, parce que celle que l'on estimoit sa mere estoit tousjours après elle, luy enseignant à tourner le fuseau pour filer la laine, et luy parlant de la marier; mais Daphnis, comme celuy qui avoit plus de loisir, et plus de sens aussi, trouva une telle finesse pour veoir Chloé.

Au-devant de la maison de Dryas estoyent creuz deux grandz meurtes et un lierre; les deux meurtes bien près l'un de l'autre, et le lierre au milieu, de sorte qu'estendant ses branches sur l'un et sur l'autre des meurtes, y faisoit comme une logé fort couverte, tant les feuilles estoyent epesses les unes sur les autres, et par dedans pendoyent force grappes de lierre, comme si c'eussent esté raisins attachez à des branches de vigne, à l'occasion de quoy y avoit tousjours, mesmement l'hyver, grande multitude d'oyseaux, pource qu'ilz ne trouvoyent rien à manger ailleurs, force merles, force grives, force ramiers, force bisetz, et de toute autre sorte d'oyseaux, qui

aiment à manger des grains de lierre. Daphnis sortit de la maison soubz couleur d'aller tendre à ces oyseaux, emplissant un petit bissac de petitz gasteaux, faictz avec du miel, et portant aussi de la gluz, et des colletz à prendre des oyseaux, afin que l'on le creust. Or la distance de l'une des maisons à l'autre estoit environ de demie lieuë, et la nege, qui n'estoit point encore fonduë, luy faisoit beaucoup de peine, si n'eust esté qu'amour passe par tout, et marche par dessus le feu et par dessus la nege, fust-elle aussi epesse et aussi haulte que celle de la Scythie. Quand il fust arrivé, il secoua la nege qu'il avoit aux piedz, tendit ses colletz, et englua de longues verges, avec la gluz qu'il avoit apportée, puis s'asseit en aguet là auprès, espiant quand Chloé et les oyseaux viendroyent.

Or quant aux oyseaux il en vint en grande compagnie, et en print tant, qu'il avoit assez à faire à les amasser, à les tuër, et à les plumer; mais de la maison il ne sortoit personne, ny homme, ny femme, ny cocq, ni poulle, ains se tenoyent tous enfermez, clos et couvertz au long du feu, dont le pauvre Daphnis estoit en grand esmoy d'estre venu si mal à point, et à heure si malheureuse. Si osa bien penser de controuver quelque occasion pour entrer dedans la maison, discourant en luy-mesme quelle couleur seroit la plus croyable. S'il disoit, je viens querir du feu, on luy eust peu respondre, et comment n'avez-vous pas de plus proches voisins? je demande du pain, ton bissac est tout plein de vivres; je cherche du vin, il n'y a que trois jours que vous avez faict vendanges : le loup m'a poursuivy, et où en est la trace? j'estois venu chasser aux oyseaux, et bien, que ne t'en vas-tu doncques après que tu en as assez pris? je veulx veoir Chloé, et qui seroit celuy qui confesseroit à un pere ou à une mere, estre venu pour veoir leur fille? Ainsi n'y avoit-il pas une de toutes ces occasions là, où il n'y eust toujours quelque soupson. Il vault doncques mieux, disoit-il, que je m'en aille, je reverray Chloé au printemps

puisque les dieux ne veulent pas, comme je crois, que je la voye en hyver. Daphnis ayant fait ces discours en luy-mesme, et serrant jà les oyseaux qu'il avoit prins, se vouloit mettre en chemin pour s'en retourner : mais comme si expressement Amour eust eu pitié de luy, voicy qu'il advint.

Dryas et sa famille estoyent à table, le pain et la viande toute preste, chacun entendoit à boire et à manger, et cependant l'un des chiens de la bergerie, voyant que l'on ne se donnoit point de garde de luy, happa un loppin de chair, et s'en fuit hors de la maison à tout; de quoy Dryas courroucé, pour autant mesmement que c'estoit sa part, print un baston et s'en courut après. En le poursuyvant, il passa au long du lierre, où Daphnis avoit tendu ses gluaux, et veit comme il chargeoit desjà sa prise sur ses espaules, et s'apprestoit pour s'en retourner. Si-tost qu'il l'apperceut, il oublia et chair et chien, et criant à haulte voix, Dieu te gard, mon filz, le vint accoller et baiser, le prist par la main, et le mena en sa maison.

Quand Chloé et Daphnis s'entreveirent, à peine qu'ilz ne tomberent tous deux par terre de grande ayse qu'ilz eurent, mais toutefois ilz se perforcerent de se tenir sur leurs piedz, et s'entresaluerent et baiserent, ce qui leur fut comme un estaye et appuy, qui les engarda de tomber.

Ainsi Daphnis joüissant contre son esperance, non seulement de la veuë de Chloé, mais en ayant aussi reçeu un baiser, s'assit auprès du feu, et deschargea sur la table les merles et les ramiers qu'il avoit prins, contant à la compagnie, comme estant ennuyé de tant demourer enfermé en la maison, il s'en estoit venu chasser aux oyseaux, et comment il en avoit prins aucuns avec des colletz, et autres avec des gluaux, ainsi qu'ils venoyent pour menger des grappes de lierre et des grains de meurtes. Ceux de la maison le loüerent grandement de son bon esprit, et le prierent de menger à bonne chere de ce que le mastin leur avoit laissé, commendant à Chloé qu'elle leur versast à boire, ce qu'elle feit bien

volontiers, à tous les autres premierement, et puis à Daphnis le dernier : car elle faisoit semblant d'estre marrye contre luy, de ce qu'estant approché si près de la maison, il s'en estoit voulu aller sans la veoir, ny parler à elle, et néantmoins avant que luy presenter, elle but en la tace, puis luy bailla le demourant; et luy (encore qu'il eust grand soif) but lentement à longue aleine pour en avoir tant plus de plaisir.

Si fut tantost la table vuide de pain et chair, et lors assis, ilz luy demanderent comment se portoyent Myrtale et Lamon, disant qu'ilz estoyent bien heureux d'avoir un tel baston de leur vieillesse : desquelles loüenges Daphnis n'estoit pas marry, mesmement pource qu'on les luy donnoit en la presence de sa Chloé : mais encore quand ilz luy dirent qu'ilz le retiendroyent pour tout le jour, à cause que Dryas devoit le lendemain faire un sacrifice à Bacchus, peu s'en fallut qu'il ne les adorast au lieu de Bacchus; si tira de son bissac force petitz gasteaux, et des oyseaux qu'il avoit prins, lesquelz ilz abillerent pour soupper; ainsi fut de rechef le feu allumé, le vin tiré, la table dressée, et sitost qu'il fust nuict close, se mirent à soupper, après lequel ilz passerent le temps, partie à faire de plaisans contes, et partie à chanter, jusques à ce que l'envie de dormir leur fust venuë, et alors ilz s'en allerent coucher, Chloé avec sa mere, et Daphnis avec Dryas. Toute la nuict Chloé ne feit autre chose que penser au plaisir qu'elle auroit le lendemain de veoir son Daphnis; et Daphnis se repeut d'une vaine volupté, estimant que ce luy seroit grand plaisir de coucher seulement avec le pere de sa Chloé, de sorte qu'il le baisa et l'embrassa plusieurs fois, pensant baiser et embrasser Chloé. Le lendemain matin il feit un froid extrême, et tira un vent de bise si aspre, qui brusloit et perçoit tout. Quand ilz furent levez, Dryas sacrifia à Bacchus un mouton d'un an, aluma un grand feu, et appresta le disner : par ainsi pendant que Napé estoit embesongnée à cuyre le pain, et Dryas à rotir le mouton, Chloé et Daphnis es-

tant de loisir, sortirent tous deux hors de la maison, et s'en allerent dessoubz le lierre, où derechef ilz dresserent des colletz, tendirent des gluaux, et prirent encore un grand nombre d'oyseaux, en s'entrebaisant parmy continuellement, et tenant de telz propos amoureux : « Je suis icy venu pour l'amour de toy, Chloé. — Je sçay bien, Daphnis. — C'est pour l'amour de toy que je tuë ces pauvres merles, comment suis-je en ta grace? je te prie qu'il te souvienne de moy. — Il m'en souvient aussi par les Nymphes, que je t'ay juré dans la caverne, où nous nous retrouverons encore si-tost que la nege sera fonduë. — Mais elle est bien haulte, disoit Daphnis, et ay grand peur que je ne sois fondu moy-mesme devant elle. — Ne te soucie, Daphnis, le soleil est jà chauld. — Pleust à Dieu, Chloé, qu'il fust aussi chauld que le feu que je sens en mon cueur. — Tu te mocque de moy, disoit Chloé, et tu me tromperas quelque jour. — Non feray, par mes chevres que tu m'as faict jurer. »

Ainsi que Chloé respondoit en ceste sorte à son Daphnis, ne plus ne moins que l'Echo, Napé les appella : ilz s'y encoururent, portant quant et eux leur prinse, laquelle estoit bien plus grande que celle du jour de devant; et après avoir fait l'offrande des primices du sacrifice à Bacchus, se seirent à table pour disner, ayans autour de leurs testes des chapeaux de lierre : et après avoir bien repeu et bien chanté les loüenges de Bacchus, renvoyerent Daphnis, luy garnissant très-bien son bissac de pain et de chair, et si luy rebaillerent les grives et ramiers qu'il avoit prins, pour les porter à Myrtale et à Lamon, disant que quant à eux ilz en prendroyent bien toujours quand ilz voudroyent, tant que l'hyver dureroit, et que les grappes de lierre ne fauldroyent point. Ainsi se partit Daphnis en les baisant tous, premier que Chloé, afin que son baiser luy restast pur et net. Depuis il y revint plusieurs fois par autres subtilitez, de sorte que l'hyver ne se passa point tout pour eux sans quelque plaisir amoureux.

Et sur le commencement du printemps, que la nege

se fondoit, la terre se descouvroit, et l'herbe dessoubz poignoit, les autres pasteurs menerent leurs bestes aux champs; mais devant tous Daphnis et Chloé, comme ceux qui servoyent à un bien plus grand pasteur, et incontinent s'en coururent droict à la caverne des Nymphes, et de là au pin, soubz lequel estoit l'image de Pan, et puis dessoubz le chesne où ilz s'assirent, en regardant paistre leurs troupeaux et s'entrebaisant quant et quant; puis allerent chercher des fleurs, pour faire des chapeaux aux images; mais elles ne faisoyent encore que commencer à poindre par la doulceur du petit beat de zephire qui ouvroit la terre, et la chaleur du soleil qui les eschauffoit : toutesfois encore trouverent-ilz de la violette, du moron, du muguet, et d'autres telles premieres fleurs que produict la saison nouvelle, dont ilz firent des chappeletz, et en allerent couronner les testes aux images, en leur offrant du laict nouveau de leurs brebis et de leurs chevres; puis commencerent aussi à joüer un petit de leurs chalumeaux, comme s'ilz eussent voulu provoquer les rossignols à chanter, lesquelz leur respondoyent de dedans les bois, commençant petit à petit à lamenter Itys et recorder leur ramage, qu'un long silence leur avoit fait oublier.

Et alors aussi les brebis besloyent, les aigneaux saultoyent, et se courboyent soubz le ventre de leurs meres pour teter; les beliers poursuyvoyent les brebis, qui n'avoyent point encore aignelé, et après qu'ilz les avoyent arrestées, sailloyent chacun la sienne. Autant en faisoyent les boucz après les chevres, saultant à l'environ, et quelques-uns combattans pour l'amour d'elles : chacun avoit la sienne, et gardoit qu'autre que luy ne la couvrist. Toutes lesquelles choses eussent peu inciter des vieillards refroidiz à desirer la joüissance d'amour; et par plus forte raison, inciterent-elles ces deux jeunes personnes, qui estoyent en la premiere fleur de leur jeunesse, et qui, pourchassans de longtemps le dernier but de contentement d'amour, brusloyent en oyant ce qu'ilz

oyoyent, et se fondoyent de desir en voyant ce qu'ilz voyoyent, cherchant quelque chose qu'ilz ne pouvoyent trouver oultre le baiser et l'embrasser : mesmement Daphnis, lequel estant devenu grand et en bon point, pour n'avoir bougé tout le long de l'hyver de la maison à ne rien faire, frissoit après le baiser, et estoit gros, comme l'on dit, d'embrasser, faisant toutes choses plus ardemment, plus curieusement et plus hardiment que paravant, pressant Chloé de luy octroyer tout ce qu'il vouloit, et de se coucher nuë à nud avec luy plus longuement qu'ilz n'avoyent accoustumé : « Car il n'y a, disoit-il, que ce seul poinct qui nous reste des enseignemens de Philetas pour la derniere et seule medecine qui appaise l'amour. »

Chloé luy demandoit : « Et qu'y a-t-il plus à coucher nuë à nud par dessus le baiser et l'embrasser, qu'à coucher tout vestu? — Cela, respondoit Daphnis, que les beliers font aux brebis et les boucz aux chevres ; vois-tu comment après cela les brebis ne s'enfuyent plus, ny les beliers aussi ne se travaillent plus pour courir après, ains paissent tous deux amiablement ensemble, comme estant tous deux assouviz et contens? et doit estre quelque chose plus doulce que ce que nous faisons, et qui surpasse l'amertume d'amour. — Et mais, disoit Chloé, ne vois-tu pas comment les beliers et les brebis, les boucz et les chevres, en faisant ce que tu dis, se tiennent tout de bout, les masles saillans dessus, les femelles soustenans les masles sur le dos? et tu veux que je me couche par terre avec toy, et encore toute nuë, là où les femelles sont plus garnies de laine et de poil, et plus veluës que je ne suis couverte quand je suis toute vestuë. » Daphnis ne sçavoit que respondre à cela, et luy obéïssant se couchoit auprès d'elle tout vestu, où il demouroit longtemps, gissant tout de son long, ne sçachant par quel bout se prendre pour faire ce que tant il desiroit. Il la faisoit relever et l'embrassoit par derriere, en imitant les boucz ; mais il s'en trouvoit encore moins satisfait que devant. Si se

rassit à terre et se print à plorer sa sotise de ce qu'il sçavoit moins que les belins, comment il falloit accomplir les œuvres d'amour.

Or y avoit-il près de là un laboureur, qui ne tenoit point de terres d'autruy, ains labouroit son propre heritage; on l'appelloit Chromis, homme ayant jà passé le meilleur de son aage, et estant fort cassé; il tenoit avec soi certaine petite femme, jeune, belle, delicate, pour autant mesmement qu'elle estoit de la ville, et avoit nom Lycœnion, laquelle voyant tous les matins passer Daphnis au long de leur maison, menant ses bestes en pasture, et les ramenant tous les soirs au tect, eut envie de s'accoincter de luy, et faire ensorte, par dons, par appastz et caresses, qu'il devinst son amoureux : et l'ayant un jour trouvé seulet, luy donna une fluste, une gauffre à miel et une pennetiere de peau de cerf; mais elle ne luy osa rien demander pour ce coup-là, se doutant bien qu'il estoit amoureux de Chloé, pource qu'il estoit tousjours avec elle, et neantmoins n'en sçavoit autre chose, sinon qu'elle les voyoit rire l'un à l'autre, et faire quelques signes de la teste.

Mais, pour en estre plus certainement informée, elle fit lors entendre à son mary Chromis qu'elle s'en alloit veoir une sienne voysine qui estoit en travail d'enfant, toute preste d'accoucher, et suyvit à la trace ces deux jeunes gens, pour estre du tout assurée de ce dont elle se doutoit : si se cacha derriere un buisson, afin qu'elle ne fust point apperçeuë, et de là vit tout ce qu'ilz firent, et entendit tout ce qu'ilz dirent, et mesme remarqua très bien qu'elle ouyt plorer Daphnis, pource qu'il ne sçavoit trouver le moyen de joüir de ses amours. Parquoy ayant pitié de ces deux pauvres jeunes amans, et quant et quant considerant que double occasion de bien faire se presentoit à elle, l'une de les instruire de leur bien, et l'autre d'accomplir son desir, elle usa d'une telle finesse.

Le lendemain matin, faisant semblant de s'en aller

veoir sa voysine, qui travailloit d'enfant, elle s'en alla droict sans se cacher vers le chesne soubz lequel Daphnis estoit assis; et en contrefaisant parfaitement bien la marrie troublée : « Hélas! mon amy, dit-elle, Daphnis, je te prie, ayde-moy; je n'avois que vingt pauvres oysons, et voilà une aigle qui m'en vient de ravir le plus beau; mais pource que c'estoit un trop grand fardeau pour elle, elle ne l'a peu porter jusques sur ceste haulte roche, là où est son aire, ains est tombée à tout en ce petit bois tailly icy près : et pour ce je te prie, en l'honneur des Nymphes et de Pan, que tu y viennes avecques moy pour m'ayder à le recourir, car j'ay peur d'y entrer toute seule. Ne veuille souffrir que mon compte soit imparfaict, à l'aventure, pourras-tu bien tüer l'aigle mesme, et par ainsi elle ne ravira plus vos petitz aigneaux ny vos chevreaux, et cependant Chloé gardera tous vos deux troupeaux, car tes chevres la connoissent aussi bien comme toy, pource que vous estes tousjours par les champs ensemble. »

Daphnis, ne se doubtant point de l'embusche, se leva incontinent, print sa houlette en sa main, et s'en alla après Lycœnion, qui le mena le plus avant qu'elle peut dedans le bois, et le plus loin de Chloé jusques auprès d'une fonteine, où elle fist seoir Daphnis, et luy dist : « Amour et les Nymphes cette nuict me sont venuz en dormant conter comment et pour quelle cause tu plorois hier, et si m'ont commandé que te ostasse de ceste peine, en te monstrant comment il faut faire le jeu d'amours, qui n'est pas seulement baiser et accoler, ny faire comme les beliers et les boucz; c'est bien autre chose, et bien plus plaisante et plus doulce que tout cela; parquoy si tu veulx estre delivré du desplaisir que tu en as, et esprouver l'ayse que tu y cherches, ne fais seulement que te donner à moy pour apprenty joyeux et gaillard, et en faveur des Nymphes, je t'en montreray ce qui en est. »

Daphnis perdit toute contenance tant il fut ayse, comme un pauvre garson de village jeune et amoureux :

si se met à genoux devant Lycœnion, la priant bien fort de luy enseigner ce plaisant mestier le plustost qu'elle pourroit, afin qu'il peust faire ce qu'il desiroit à Chloé; et comme si c'eust esté quelque grand et malaysé secret, luy promist qu'il luy donneroit un chevreau, des fromages molz, de la cresme, et plustost la chevre avec: aussi Lycœnion trouvant en ce jeune chevrier une simplicité plus grande qu'elle n'eust pensé, commença à le passer maistre en ceste maniere. Elle luy commanda de s'asseoir auprès d'elle et de la baiser comme il avoit accoustumé de baiser Chloé, et en la baisant, de l'embrasser le plus estroitement qu'il luy seroit possible; et finalement de se mettre de son long par terre avec elle. Après que Daphnis se fust assis auprès d'elle, qu'il l'eust baisée, et se fust couché par terre, Lycœnion le trouvant en estat, le sousleva un peu, et se glissa adroitement dessoubz luy, puis elle le mit dans le chemin qu'il avoit jusques-là cherché. Tout se passa à l'ordinaire, la nature elle-mesme luy ayant appris ce qu'il y avoit de plus à faire.

Finy cet apprentissage, Daphnis, aussi simple comme devant, s'en voulut courir incontinent devers Chloé pour luy faire tout aussitost ce qu'il venoit d'apprendre, comme s'il eust eu peur d'oublier sa leçon, si plus il differoit; mais Lycœnion le retint, et luy dit : « Il faut que tu sçaches encore cecy, Daphnis, c'est que pour autant que j'estois desjà femme, tu ne m'as point fait de mal à ce coup; car un autre homme, il y a jà quelque temps, me monstra le mestier, et en eust mon pucelage pour son loyer; mais quand Chloé lutera cette lute avecques toy, elle sentira du mal pour la premiere fois, et criera, et si seignera, comme qui l'auroit tuée; mais n'aye point de peur pour cela, et quand tu auras tant fait envers elle qu'elle se veuille abandonner à toy, amene-la en ce lieu, à celle fin que, si elle crie, personne ne l'oye, et si elle plore, que personne ne la voye, et si elle seigne, qu'elle se lave en ceste fonteine, et te souvienne doresenavant que je t'ay fait homme premier que Chloé. »

Après luy avoir donné ces enseignemens, Lycœnion s'en alla d'un autre costé du bois, faisant semblant d'aller encore chercher son oyson; et Daphnis, pensant à ce qu'elle luy avoit dict, retint et refrena un peu son premier appetit, deliberant n'exiger rien de Chloé oultre le baiser et l'embrasser accoustumé; car il ne vouloit point la faire crier, pource qu'il eust semblé que c'eust esté son ennemy; ny la faire plorer, car c'eust esté signe qu'elle eust senty mal; ou la faire seigner comme qui l'auroit blecée, pource qu'estant encore nouveau apprenty, il craignoit merveilleusement ce sang, et pensoit estre chose impossible qu'il sortist du sang, sinon d'une grande blesseure. Si s'en retourna hors du bois, en resolution de prendre avec elle les plaisirs accoustumés seulement, se rendant au lieu où elle estoit assise, faisant un chappelet de violettes, luy controuva qu'il avoit arraché d'entre les serres mesmes et les griffes de l'aigle l'oyson de Lycœnion; puis l'embrassant, la baisa comme Lycœnion l'avoit baisé durant le deduit; car cela seul pouvoit-il, à son advis, faire sans danger; et Chloé luy mist sur la teste le chappeau de violettes qu'elle venoit de faire, et luy baisa, en le mettant, les cheveux, comme sentans, à son gré, meilleur que les violettes. Puis tira de sa pennetiere un morceau de gasteau, qu'elle luy donna à manger, et comme il mordoit dedans, elle luy ostoit de la bouche et le mangeoit elle-mesme, ne plus ne moins qu'un petit oyseau qui prend sa becquée du bec de sa mere.

Ainsi qu'ilz mangeoyent ensemble, ayant moins de souci de manger que de s'entrebaiser, ilz apperceurent une barque de pescheurs, qui passoit au long de la coste: il ne faisoit bruit quelconque, et estoit la mer fort calme, au moyen de quoy les pescheurs s'estoyent mis à ramer à la plus grande diligence qu'ilz pouvoyent, pour porter en quelques bonnes maisons de la ville du poisson tout fraiz pesché; et ce que les autres mariniers et gens de rames ont tousjours accoustumé de faire pour soulager leur travail, ces pescheurs le faisoyent alors; c'est que

l'un d'entre eux, pour donner courage aux autres, chantoit ne sçays quel chant de marine, dont la cadence regloit le mouvement des rames, et les autres, de mesme qu'en un chœur de musique, unissoient par intervalles leur voix à celle du chanteur. Or, tant qu'ilz voguerent en pleine mer, le son se perdoit, à cause que la voix s'evanoyssoit en l'air; mais quand ilz vindrent à passer la poincte d'un escueil, et entrer en une baye creuse en forme de croissant, on ouyt bien plus fort le bruit des rames, et entendit-on plus clairement le son de leur chanson, pource que le champ voisin du rivage de la mer en cet endroict-là, estoit une longue vallée, au dessoubz d'un cousteau de montaigne, laquelle recepvant le son, comme le vent qui s'entonne dedans une fluste, rendoit un retentissement qui representoit à part le son des rames, et la voix des mariniers à part, qui estoit une chose assez plaisante à ouyr; car pource que la voix venoit de la mer, celle qui retentissoit sur la terre finissoit d'autant plus tard, que plus tard elle commençoit.

Daphnis, qui sçavoit bien dont ce retentissement procedoit, ne regardoit seulement qu'en la mer, et taschoit à retenir quelque couplet de chanson, afin de la joüer puis après sur sa fluste. Mais Chloé, qui jamais n'avoit ouy ce raisonnement de la voix, qu'on appelle Écho, tournoit sa teste tantost vers la mer, pendant que les pescheurs chantoyent, et tantost vers le bois, regardant où estoyent ceux qui leur respondoyent : et quand ilz furent passez et esloignez, voyant qu'il y avoit un si grand silence en la mer, elle demanda à Daphnis, si derriere l'escueil il y avoit une autre mer, et une autre barque, et d'autres mariniers qui vogassent. Daphnis se print doulcement à sousrire, et la baisa encore plus doulcement, puis luy mettant le chappeau de violettes sur la teste, commença à luy conter la fable d'Écho, luy demandant (pour loyer de luy faire ce beau conte) dix autres baisers. Si luy dist : « M'amye, il y a plusieurs sortes de Nymphes, toutes belles, toutes sçavantes en l'art

de chanter; les unes sont Nymphes de prez, les autres des eaux, les autres des bois; et de l'une de celles-là fut jadis Écho, fille mortelle, pource qu'elle avoit esté engendrée d'un pere mortel, et belle comme fille d'une belle mere. Elle fust nourrie par les Nymphes, et apprinse par les Muses, qui luy monstrerent à joüer de la fluste, de la lyre, et de tous les autres instruments de musicque, tellement qu'estant jà venuë en la fleur de son aage, elle dansoit avec les Nymphes, et chantoit avec les Muses; mais elle fuyoit les masses, autant les Dieux que les hommes, aymant trop la virginité. Pan se courrouça à elle, ayant envie de ce qu'elle chantoit si bien, et estant depit de ce qu'il ne pouvoit venir à bout de joüir de sa beauté, tellement, qu'il feit devenir furieux les bergers et les chevriers du pays où elle estoit, qui comme loupz et mastins affamez, déchirèrent la pauvre fille en pieces, et en jetterent les membres çà et là, chantant encore ses chansons : mais la terre, en faveur des Nymphes, conserva son chant, et retint sa musicque, de maniere, qu'au gré des Muses, elle rend encore maintenant toute telle voix que l'on veult, representant ainsi que faisoit la pucelle de son vivant, les dieux, les hommes, les instruments de musicque, les bestes, et Pan luymesme quand il joüe de sa fluste; et luy, entendant contrefaire son jeu, saulte et court après, non pour desir ou esperance qu'il ait d'en joüir, mais seulement pour sçavoir qui est celuy qui apprend à contrefaire son jeu, sans qu'il le voye, ne congnoisse. »

Daphnis ayant faict ce conte, Chloé le baisa non seulement dix fois, comme il avoit demandé, mais beaucoup plus de fois; car Écho repeta après luy presque tout ce qu'il avoit dict; comme voulant tesmoigner qu'il n'avoit point menty.

La chaleur du soleil alloit tous les jours de plus en plus augmentant, parceque le printemps finissoit et l'esté commençoit; ainsi avoyent-ilz de nouveaux passe-temps convenables à la saison d'esté. Daphnis se baignoit de-

dans les rivieres, et Chloé se lavoit dedans les fonteines. Daphnis joüoit du flageolet à l'envie des pins que les vents faisoyent resonner, et Chloé chantoit à l'encontre du rossignol, à qui mieux mieux. Ilz chassoyent aux cigales, prenoyent des sauterelles, cueilloyent des fleurs, croulloyent des arbres fruitiers, et en mengeoyent des fruictz, et quelquefois se couchoyent ensemble nuë à nud soubz une mesme peau de chevre : et lors eust Chloé facilement esté faicte femme, si Daphnis n'eust eu crainte de luy faire sang, de quoy il avoit si belle peur, que craignant de ne pouvoir pas estre tousjours maistre de soy, il ne permettoit pas que Chloé se despouillast souvent toute nuë, tellement, que Chloé mesme s'en emerveilloit; mais elle avoit honte de luy en demander la cause.

Or en cet esté, plusieurs poursuyvans de tous costez vindrent derechef à Dryas luy demander Chloé à mariage : les uns luy apportoyent des presens, les autres luy en promettoyent de grands, tellement que Napé muë d'avarice, luy conseilloit de la marier, sans garder plus longuement une fille si grande en sa maison, pource que si on ne se hastoit de luy donner mary, elle pourroit à l'adventure, bientost, en gardant ses bestes par les champs, perdre son pucelage, et se marier pour des pommes ou des roses, avec quelque berger, et pourtant, disoit-elle, qu'il valloit mieux pour le bien de la fille, et d'eux aussi, la faire maîtresse de la maison de quelque laboureur, et prendre beaucoup de biens, que l'on leur offroit pour ce faire, lesquels ilz garderoyent à leur petit filz : car elle avoit non gueres auparavant faict un petit garson. Dryas luy-mesme se laissait aller à ces promesses, car chacun des poursuyvans luy faisoit des offres plus grandes, qu'il ne meritoit, pour la poursuitte du mariage d'une simple bergere : toutefois pensant en luy-mesme, puis après, que la fille estoit de meilleur lieu venuë que d'estre mariée avec un païsan, et que s'il advenoit qu'elle retrouvast ses vrays parens, elle les feroit tous riches et heureux, il differoit d'en rendre certaine res-

ponse, et les remettoit toujours d'une saison à autre, en quoy faisant il gagnoit tout plein de beaux presens que l'on luy donnoit.

Ce que Chloé entendant, en estoit fort desplaisante, et toutefois fut long-temps sans vouloir descouvrir à Daphnis la cause de son ennuy, de peur de le fascher aussi; mais à la fin voyant que Daphnis l'en pressoit et importunoit tant et si souvent, et qu'il s'ennuyoit plus de n'en rien sçavoir, qu'il n'eust peu faire après l'avoir sçeu, elle luy conta tout, combien il y avoit de riches poursuyvans qui la demandoyent en mariage; les paroles que Napé disoit à son mary, pour l'induire à la marier, et comment Dryas n'y avoit point contredict, ains avoit remis le mariage aux prochaines vendanges. Daphnis ayant ouy ces paroles, à peine qu'il ne perdit sens et entendemènt, et se seant à terre se print à plorer chauldement, disant, qu'il mourroit de regret si Chloé desistoit de venir aux champs garder les bestes avecque luy, et que non luy seulement, mais que les brebis et moutons aussi en mourroyent de desplaisir, s'ilz perdoyent une telle bergere. Toutefois après avoir bien ploré, il se revint un petit, et reprenant ses espritz, se meist en la teste qu'il la pourroit bien avoir luy-mesme, s'il la demandoit à son pere, esperant surmonter facilement tous les autres, et estre préferé à eux. Il n'y avoit qu'une chose seule qui le troublast, c'est que son pere nourricier, Lamon, n'estoit pas riche, ce seul poinct luy affoiblissoit fort son esperance; toutefois il proposa, quoi qu'il en deust advenir, de la demander à femme, et Chloé mesme en fut bien d'advis: si n'en osa il de prime face rien dire à Lamon, mais descouvrit plus hardyment son amour à Myrtale, et luy tint propoz comme il la desiroit espouser.

Myrtale, la nuict, en parla à son mary, mais Lamon le trouva fort mauvais, et appella sa femme beste, de vouloir que son nourriçon fust marié avec la fille d'un berger, veu que par les enseignes de congnoissance qu'il avoit trouvées quant et luy, luy promettoit bien plus grand

estat et meilleure fortune, de sorte qu'il esperoit que quelque jour, quand il auroit retrouvé ses parens, il les pourroit, non seulement affranchir et delivrer de servitude, mais aussi les faire proprietaires d'une meilleure et plus grande terre, que celle qu'ilz tenoyent de leur maistre. Toutefois Myrtale craignant que Daphnis, quand il se verroit totalement descheu de l'esperance de pouvoir parvenir à ces nopces tant desirées, ne print la hardiesse de faire quelque mauvais coup de sa main, tant il estoit furieusement espris d'amour, luy allegua autres occasions et moyens de refuz. « Nous sommes, dit-elle, pauvres, mon filz, et avons besoing d'une fille qui nous apporte plutost qu'à qui y faille donner : au contraire ilz sont riches, eux, et si veullent avoir un mary qui leur donne. Mais va, faict tant envers Chloé, et elle envers son pere, qu'il ne nous demande pas grande chose, et qu'il la te donne en mariage : je sçay bien qu'elle t'aime, et qu'elle aymera beaucoup mieux coucher avec toy pauvre et beau, comme tu es, qu'avec pas un de ces autres poursuyvans, qui sont riches et laidz comme marmotz. »

Myrtale cuidoit bien par ce moyen avoir honnestement esconduit Daphnis, pource qu'elle tenoit pour tout certain, que jamais Dryas ne s'y consentiroit, ayant en mains d'autres plus riches poursuyvans, qui luy offroyent beaucoup de biens, et neantmoins Daphnis ne se pouvoit plaindre de la response : mais congnoissant qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne peust payer ce qu'on luy demandoit, fist ce que les amants qui sont pauvres ont ordinairement accoustumé de faire; c'est qu'il se mist derechef à plorer, en invoquant les Nymphes en son ayde, lesquelles la nuict ensuyvant, comme il dormoit, s'apparurent à luy en mesme forme et maniere qu'elles avoyent faict auparavant, et luy dist la plus aagée d'elles : « Touchant le mariage de Chloé, Daphnis, une autre deïté que nous en a la superintendance, mais nous te donnerons moyen de gaigner et adoulcir envers toy Dryas. Le batteau des jeunes hommes Methymniens, du-

quel tes chevres, l'année passée, brouterent le lien d'ozier verd, avec lequel ilz l'avoyent attaché à la rive de la mer, fut ce jour-là emmené par les ventz bien loing de la terre; mais la nuict ensuyvant il se leva un vent marin, qui esmeut tellement la mer, que les vagues jetterent le batteau contre les rochers de la coste, où il fut entierement rompu et fracassé, et la pluspart de ce qui estoit dedans perdu, sinon que les ondes pousserent sur la greve une bourse où il y a trois cens escuz, et est encore là envelopée et couverte d'herbes, que la mer jette dessus auprès d'un dauphin mort, qui a esté cause que nul passant ne s'en est approché, fuyant la puanteur de ceste charogne : mais vas-y, et prens la bourse avecque ce qui est dedans, ce sera assez à ceste heure, pour monstrer à Dryas que tu n'es point pauvre, mais cy-après tu seras bien plus riche. »

Elles n'eurent pas sitost achevé ces paroles, qu'elles disparurent avec la nuict : et sitost que le jour fust venu, Daphnis se leva tout resjouy, chassa ses chevres aux champs à force de sifler; et après avoir baisé Chloé, et salué les Nymphes, s'encourut incontinent vers la mer, comme si pour se purifier il eust voulu s'asperger de l'eau marine; et se pourmenant au long du rivage sur le sable, alloit regardant s'il verroit point ces trois cens escuz; à quoy trouver il n'eust pas grande peine, car la mauvaise odeur du dauphin corrompu luy donna incontinent au nez, et luy servist de guide pour le conduire au lieu, où il osta les herbes, et trouva dessoubz une bourse pleine d'argent, qu'il enleva, et la mist dedans sa pennetiere; mais il ne partist point de là, qu'il n'eust premierement adoré et remercié les Nymphes, et la mer mesme : car encore qu'il fust chevrier, si estimoit-il la mer plus doulce et plus benigne que la terre, parce qu'elle luy aydoit à parvenir au mariage de Chloé. Estant saisi de cest argent, il n'attendit plus, ains s'estimant le plus riche, non seulement de tous les païsans de là entour, mais aussi de tous les vivans, s'en alla droict à Chloé

luy conter la revelation qu'il avoit euë en dormant, luy monstra la bourse qu'il avoit trouvée, et luy dist qu'elle gardast bien leurs bestes jusques à ce qu'il fust de retour. Puis s'en alla le plus roide qu'il peut vers Dryas, lequel il trouva battant du bled en l'aire avec sa femme Napé, si luy commença un brave propos, en luy disant ces paroles :

« Dryas. donne-moy ta fille Chloé en mariage, je sçay bien joüer de la fluste, je sçay bien besongner aux vignes et aux olives, labourer la terre, venner le bled au vent, et au surplus Chloé elle-mesme te pourra tesmoigner comment je sçay bien garder et gouverner les bestes. On me bailla au commencement cinquante chevres, et je les ay faict multiplier deux fois autant, et si ay eslevé de beaux et grands boucquins, là où il falloit que nous menissions nos chevres aux boucz de nos voisins pour les faire saillir, à cause que nous n'en avions point, et si suis jeune et votre voisin, de qui personne ne se sçauroit plaindre : une chèvre m'a nourry comme une brebis a nourrie Chloé; et bien que je deusse estre preferé aux autres qui la demandent pour tant de choses, encore ne serai-je point vaincu par eux en dons; ilz te donneront quelques chevres, quelques brebis, ou quelque paire de bœufs galleux, et du bled, dont on ne sçauroit nourrir trois poulles; mais voicy trois cens escuz contant que je te donneray, mais ce sera soubz condition que personne n'en sçaura rien, non pas Lamon mesme mon père. » En luy disant ces motz il luy delivra l'argent, et le baisa quant et quant.

Dryas et Napé voyant si grosse somme de deniers, qu'ilz n'en avoyent jamais tant veu ensemble, luy promirent sur le champ qu'il auroit Chloé pour sa femme, et dirent qu'ils feroyent bien trouver bon le mariage à Lamon. Si demourerent Daphnis et Napé ensemble sur l'aire, et en chassant les bœufz en rond avec les harces, faisoyent sortir le bled hors des espiz, et Dryas ayant premierement serré la bourse et l'argent, s'en alla soudain trouver La-

mon et Myrtale, pour leur demander le jeune Daphnis en mariage. Il les trouva comme ilz mesuroyent de l'orge, que l'on venoit de venner, et se plaignoyent de ce qu'à grande peine en trouvoyent-ilz autant comme ilz en avoyent semé. Il les reconforta, disant qu'ainsi estoit-il par-tout; puis leur demanda Daphnis à mary pour Chloé, et leur dist que combien que d'autres luy offrissent beaucoup de biens pour la leur accorder, il ne vouloit neantmoins rien avoir d'eux; ains plustost estoit prest de leur donner du sien, car ilz ont, disoit-il, esté nourriz ensemble, et en gardant leurs bestes ont engendré une telle amitié entre eux, qu'il seroit maintenant malaysé de la séparer, et estoyent jà bien d'aage tous deux pour coucher ensemble. Dryas leur alleguoit ces raisons, et plusieurs autres, comme celuy, qui pour loyer de leur persuader avoit jà reçeu les trois cens escuz.

Lamon, qui ne pouvoit plus s'excuser sur sa pauvreté, attendu que les parens de la fille l'en pressoyent, ne sur l'aage de Daphnis, pource qu'il estoit desjà en son adolescence bien avant, n'osa pas neantmoins dire ouvertement, à la vérité, ce qui le faisoit reculer à ce mariage, c'est que Daphnis luy sembloit estre de trop bon lieu venu pour espouser une bergere ; mais après y avoir un peu de temps pensé, il luy respondist en ceste sorte : « Vous estes gens de bien de préférer vos voisins à des estrangers, et de n'aymer point plus la richesse que l'honneste pauvreté; le dieu Pan et les Nymphes, en recompense, vous en veüillent ayder : et quant à moy, je vous prometz que j'ay autant d'envie que ce mariage se fasse que vous-mesmes; autrement serois-je bien insensé, me voyant desja sur l'aage, et ayant plus de besoing d'ayde que jamais, si je n'estimois que ce me fust un grand heur d'estre alloüé de vostre maison, et si est Chloé telle que l'on la doit souhaitter, belle et bonne fille, où il n'y a que redire; mais estant serf comme je suis, je n'ay rien dont je puisse disposer, ains fault que que mon maistre en soit adverty et qu'il le consente; et

pourtant je vous prie, differons les nopces jusques aux vendanges, car il doit en ce temps-là venir icy, et lors nous les marirons ensemble : et cependant ilz s'entraymeront l'un l'autre, comme le frere et la sœur. Seulement te veux-je bien advertir d'un poinct, Dryas, c'est que tu pourchasses avoir pour ton gendre, un qui est issu de trop meilleur lieu, et plus grand estat que nous ne sommes, » Cela dict, il le baisa, et luy presenta à boire, pource qu'il estoit jà près de midy, et le renvoya, en luy faisant toutes les caresses qu'il lui estoit possible.

Mais Dryas, qui n'avoit pas mis en oreille sourde les dernieres paroles que Lamon luy avoit dictes, s'en alloit resvant en luy-mesme qui pouvoit estre Daphnis : il a esté nourry par une chevre ; il fault donc bien dire que les dieux ayent soing de son salut, il est beau et ne ressemble en rien à ce vieillard camus, ny à sa femme pelée ; il a trouvé trois cens escuz, à peine pourrait un chevrier finer autant de pommes : n'auroit-il point esté exposé comme Chloé ? Lamon l'auroit-il point trouvé comme je fis elle ; avec telle marque de recongnoissance comme j'en trouvay ? O Pan, et vous Nymphes, vueillez qu'il soit ainsi ! à l'adventure que Daphnis ayant esté recongneu par ses parens, pourra bien faire trouver ceux de Chloé aussi.

Dryas s'en alla pensant et discourant ainsi en luy-mesme jusques à son aire, là où il trouva Daphnis en grande devotion d'ouyr quelles nouvelles il apportoit ; si l'asseura, en l'appellant de tout loing son gendre, et luy promettant que les nopces se feroient sans point de doubte en automne, en fiance de quoy il luy donna la main, l'asseurant que Chloé n'auroit jamais autre mary que Daphnis, lequel tout aussi-tost, sans vouloir ny boire ny manger, s'en recourut devers Chloé, et la trouvant qui tiroit ses brebis et faisoit des fromages, luy annonça la bonne nouvelle de leur futur mariage, et de là en avant la baisoit devant tout le monde, comme sa fiancée, et luy aydoit à faire toute sa besongne : il tiroit les bestes de-

dans les tiroüers, faisoit prendre le laict pour en faire des fromages, et approchoit les petitz aigneaux et les chevreaux de leurs meres, pour les faire teter. Après qu'ilz eurent achevé toute leur besongne, ilz s'en allerent pourmener et chercher par les champs des fruictz meurs, dont il y avoit grande abondance, pource que l'année estoit bonne et fertille, force poires de bois, force autres poires et pommes, les unes jà tombées, les autres encore pendantes aux branches des arbres; celles qui estoyent à bas avoyent meilleure senteur, mais celles qui estoyent dessus les arbres estoyent plus fraîches; les unes sentoyent comme bon vin, les autres reluisoyent comme l'or.

Et allant ainsi çà et là, ilz trouverent un pommier, dont les pommes avoyent jà esté toutes cueillies, et il n'y avoit plus ne feüille, ne fruict, les branches estoyent toutes nuës, et n'y estoit demouré qu'une seule pomme à la cime de la plus haute branche. Ceste pomme estoit belle et grosse à merveilles, et sentoit meilleur que toutes les autres, mais celui qui les avoit cueillies n'avoit osé monté si hault, et ne s'estoit point soucié de l'abattre, et à l'adventure aussi que les dieux le vouloyent ainsi, qu'une si belle pomme fust reservée pour un pasteur amoureux. Incontinent que Daphnis l'apperceut, il se mist en poinct pour l'aller cueillir : Chloé l'en voulut garder, mais il n'en fist compte; pourquoy elle ayant peur de le voir tomber, s'enfuit là où estoyent leurs bestes; et Daphnis montant alaigrement tout au plus hault du pommier, alla cueillir la pomme qu'il luy porta, et la voyant mal contente, luy dist telles paroles : « Chloé m'amye, les beaux jours d'esté ont fait naistre cette pomme, un bel arbre l'a nourrie, puis meurie par le soleil, fortune l'a conservée, j'eusse esté aveugle si je l'eusse laissée là où elle fust tombée par terre, et eust esté froissée des piedz des bestes, ou envenimée de quelque serpent, qui eust frayé au long, ou bien eust esté gastée et pourrie par le temps. La pomme d'or fust jadis donnée à

Venus pour le prix de sa beauté, et je te donne celle-cy, pource que tu es plus belle que toutes les autres filles du monde. Nous sommes Paris et moy juges et tesmoins pareils, car il estoit berger et je suis chevrier,

En disant ces paroles il la lui mist en son giron, et elle s'approchant de luy, le baisa si souefvement, que Daphnis ne se repentit point d'avoir osé monter sur l'arbre si hault pour la cueillir, en ayant eu en récompense un baiser, qui valoit mieux à son gré que ne faisoit la pomme d'or.

LIVRE QUATRIÈME.

—

Sur ces entrefaictes vint de la ville de Mitylene un serviteur du maistre de Lamon, qui luy apporta nouvelles, que leur seigneur commun devoit venir un peu devant les vendanges, pour veoir si les Methymniens auroyent poinct faict de dommage en ses terres : à l'occasion de quoy Lamon, approchant jà l'automne, et l'esté vieillissant, accoustra diligemment le logis, afin que le maistre n'y veist rien qu'il ne luy fust plaisant à veoir ; il cura les fonteines, afin que l'eau en fust plus claire et plus nette ; il osta le fumier hors de la cour, afin que la mauvaise odeur ne lui en faschât ; il mit en ordre le verger afin qu'il le trouvast plus beau.

Vray est que le verger de soy-mesme estoit une bien fort belle et plaisante chose, et qui approchoit des parcz des grandz princes et des rois : il contenoit bien demy-quart de lieuë en longueur, et avoit la largeur environ de quatre arpens : on eust dict, à le veoir, que ce n'étoit point un verger, mais un grand champ, car il y avoit de toutes sortes d'arbres fruictiers, des pommiers, des meurtes, des poiriers, des grenadiers, des figuiers, des orangiers et des oliviers. D'un autre costé, de la vigne haulte, qui montoit sur les pommiers et sur les poiriers, dont les raisins commençoyent jà à se tourner, comme si la vigne eust estrivé avec les arbres à qui porteroit le plus beau fruict. D'un autre costé estoyent les arbres non portant fruict, comme loriers, platains, cyprez, pins, sur lesquelz, au lieu de vigne, y avoit du lierre, dont les grappes grosses et jà noircissantes, contrefai-

soyent le raisin. Les arbres fruictiers estoyent tous au dedans vers le centre du jardin, pour estre mieux gardez; et les stériles estoyent aux orées toutes à l'entour, comme une closture faicte toute expressément, et tout cela ceint et environné d'une bonne et forte haye. Tout y estoit fort bien compassé, les tiges des arbres estoyent assez distantes les unes des autres, mais les branches s'entrelassoyent, tellement, que ce qui estoit de nature, sembloit estre fait par exprès artifice; il y avoit des carreaux de fleurs, dont nature en avoit produict aucunes, et l'art des hommes les autres : les roses, les œilletz et les lys y estoyent venuz moyennant l'œuvre de l'homme; les violettes, le muguet et le moron, de la seule nature : en esté y avait de l'ombre, au printemps des fleurs, en l'automne toutes delices, et en tout temps du fruict selon la saison.

Il descouvroit toute la campagne, et en pouvoit-on veoir les trouppeaux des bestes paissant emmy les champs : on en voyoit à plein la mer, et les allans et venans sur icelle, au long de la coste, ce qui estoit un des plus delicieux plaisirs du verger. Et droictement au meilieu de la longueur et de la largeur, y avoit un temple, avec un autel dedié à Bacchus : l'autel estoit vestu de lierre, et le temple couvert de branches de vignes. Audedans estoyent les histoires de Bacchus, painctes; Semele qui accouchoit, Ariadne qui dormoit, Lycurgus lié, Pentheus deschiré en pièces, les Indiens vaincus, les Tyreniens transformez en dauphins, par tout des Satyres et des Bacchantes qui dansoyent : Pan n'y estoit point oublié, ains estoit assis sur une roche, joüant de sa fluste, en maniere qui sembloit qu'il joüast une notte commune aux Bacchantes qui dansoyent et aux assistens qui regardoyent.

Le verger estant tel d'assiette et de nature, Lamon encore l'approprioit de plus en plus, esbranchant ce qui estoit sec et mort aux arbres, et relevant les vignes qui tomboyent en terre : tous les jours il mettoit sur la teste de Bacchus un chappeau de fleurs nouvelles, il conduisoit

l'eau de la fonteine dedans les carreaux où estoyent les fleurs, car il y avoit dedans ce verger une fonteine que Daphnis avoit trouvée, dont on arrousoit les fleurs, et l'appelloit-on la fonteine de Daphnis; et luy avoit Lamon commendé qu'il engraissast bien ses chevres le plus qu'il pourroit, pource que le maistre ne fauldroit pas à les vouloir veoir, à cause qu'il y avoit long-tems qu'il ne les avoit veuës.

Mais Daphnis n'avoit pas peur qu'il ne fust loué de son maistre, quand il verroit son trouppeau; car il l'avoit accreu d'une autre fois autant, comme on luy en avoit baillé au commencement, et n'en avoit le loup ravy pas une, et si estoyent en meilleur point et plus grasses que les ouailles. Mais neantmoins, afin que son maistre eust de tant plus affection de le marier où il vouloit, il employoit toute la peine, soing et diligence qu'il luy estoit possible à les engresser encore davantage, les menant aux champs dès le plus matin, et ne les en ramenant qu'il ne fust bien tard, les faisant boire deux fois le jour, et cherchant les endroictz où il y avoit mieux à pasturer pour elles; outre ce, il trouva moyen d'avoir des battes neufves, forces tiroüers à tirer les chevres et des esclices plus grandes qu'il n'avoit, et estoit si soigneux de ses chevres, qu'il leur oignoit les cornes, afin qu'elles fussent reluisantes, et leur pignoit le poil; brief, on eust dict proprement à les veoir, que c'estoit le trouppeau mesme du dieu Pan. Chloé en portoit la moitié de la peine, et oubliant ses brebis, estoit la pluspart du temps embesongnée après ses chevres, tellement que Daphnis estimoit qu'elles sembloyent belles, principalement pource que Chloé y mettoit la main.

Mais, en ces entrefaictes, il vint un second messager de la ville, qui commanda que l'on feist les vendanges le plustost que l'on pourroit, et dist qu'il avoit charge de demourer là jusques à ce que le vin fust faict et entonné, pour puis après retourner en la ville querir son maistre. Chacun s'efforsoit de faire la meilleure chere que l'on

pouvoit à ce second messager, que l'on appelloit Eudrome, pource qu'il estoit laquetz, et estoit son mestier de courir çà et là où on l'envoyoit. Si se mirent à faire les vendanges en toute diligence; de sorte qu'en peu de jours le vin fut entonné dedans les vaisseaux, laissant une quantité des plus belles grappes aux branches, pour ceux qui devoyent venir de la ville, afin qu'ilz sentissent quelque partie du plaisir des vendanges, et qu'ilz pensassent y avoir esté.

Quand ce laquetz Eudrome fut prest de s'en retourner à la ville, Daphnis luy feit don de plusieurs choses, mesmement de ce que peult donner un chevrier, comme de bons fromages, d'un petit chevreau, d'une peau de chevre blanche, ayant le poil fort long, pour mettre dessoubz luy, quand on l'envoyoit l'hyver aux champs, dont le laquetz fut fort ayse, et baisa Daphnis, en luy promettant qu'il diroit tous les biens du monde de luy à leur maistre. Ainsi s'en alla le laquetz bien affectionné en leur endroict, et Daphnis demoura, traictant ses bestes en grand soing et grande sollicitude avec Chloé, qui, de sa part, n'avoit pas moins de peur aussi, pour ce que c'estoit un jeune garson, qui n'avoit jamais rien veu, sinon ses chevres, la montaigne où elles pasturoyent, les gens de son village, et Chloé; et devoit bientost veoir son maistre, qu'il n'avoit jamais veu, et duquel il n'avoit oncques ouy le nom avant ceste heure là. Chloé se soulcyoit aussi comment Daphnis parleroit à ce maistre, et estoit en grand esmoy touchant leur mariage, ayant peur qu'il ne s'en allast comme un songe en fumée; tellement que, pour ces pensemens, leurs ordinaires baisers estoyent meslez de crainte, et leurs embrassemens soucieux, comme si jà leur maistre eust esté present, ou comme s'ilz eussent eu peur qu'il n'en apperceust quelque chose. Eux estans en ceste transe, encore leur survint-il un autre malheur.

Il avoit là auprès un bouvier, nommé Lampis, mauvais homme, oultrageux et presomptueux, qui pour-

chassoit aussi avoir Chloé à mariage; et ayant senty le vent que Daphnis la devoit espouser, moyennant que le maistre en fust content, chercha les moyens de faire que le maistre fust fort courroucé à eux, et sçachant qu'il prenoit très grand plaisir à son verger, delibera de le gaster et diffamer le plus qu'il pourroit. Or, s'il se fust mis à couper les arbres, il eust peu estre surpris par le son de sa coignée, et pourtant s'arresta-t-il à la resolution de gaster et froisser toutes les fleurs; si attendit que la nuict fut venuë, puis passa par-dessus la haye, et s'en alla arracher, fouller, rompre et froisser tout ce qu'il peut, comme feroit un sanglier; cela fait, il se retira secrettement, sans que personne l'apperceust.

Lamon, le lendemain matin, entrant au verger pour mettre l'eau de la fonteine dedans les carreaux de fleurs, veit toute la place si oultrageusement villenée, qu'un ennemy venant à propoz deliberé pour tout gaster, n'y eust sceu pis faire : si deschira incontinent sa jaquette, et s'escria à haulte voix, disant : ô dieux! si fort, que Myrtale, laissant ce qu'elle avoit en main, s'en courut vistement vers luy, et Daphnis qui avoit jà mené ses bestes aux champs, ayant ouy le bruit, s'en recourut aussi à la maison, et voyant ce grand desaroy, se prinrent tous à crier, et en criant à larmoyer.

Si n'estoit pas de merveille que eux, qui redoubtoyent l'ire de leur seigneur, en plorassent; car un étranger, à qui le faict n'eust point touché, en eust bien ploré, de veoir un si beau lieu ainsi despoüillé de sa beauté, et toute la terre gourfoulée, sinon en certains endroictz, où la malice de l'envieux n'avoit point touché, par lesquelz on pouvoit juger qu'elle avoit esté la singularité de tout le reste, estant en son entier; car, bien que tout y fust renversé sans dessus dessoubz, encore appercevoit-on bien qu'il avoit esté autrefois beau; les abeilles volletoyent à l'entour en murmurant continuellement, comme si elles eussent lamenté ce degast, et Lamon tout esploré disoit telles paroles : « Helas! comment, mes rosiers sont rom-

pus ! comment, mes violliers sont foullez ! mes hyacinthes et mes narcisses sont arrachez ! ç'a bien esté quelque meschant ou mauvais homme qui me les a ainsi mal accoustrez : le printemps reviendra, et cecy ne fleurira point; l'esté retournera, et il n'y aura point icy de fruict; l'automne recommencera, et il n'y aura en ce verger point de fleurs, pour faire un boucquet seulement. Et toy, sire Bacchus, n'as-tu point eu pitié de ces pauvres fleurs, que l'on a ainsi tout auprès de toy, devant tes yeux, diffamées, desquelles je te mettois souvent un chapellet sur la teste? Comment monstreray-je maintenant à mon maistre son verger? que me dira-t-il quand il le verra ainsi piteusement accoustré? ne fera-t-il pas pendre ce malheureux vieillard, comme Marsyas, à l'un de ces pins? si fera, et à l'adventure Daphnis aussi quant et quant, pensant que ce aura esté par sa faulte, parce qu'il n'aura pas esté assez soigneux de bien garder ses chevres. »

Ces regretz et lamentations de Lamon les firent encore plorer plus chauldement, pource qu'ilz desploroyent non seulement le gast du jardin, mais aussi le danger de leurs personnes. Chloé lamentoit son pauvre Daphnis, s'il falloit qu'il fust pendu, et prioit aux dieux que ce maistre qu'ilz avoyent tant desiré ne vint point; et luy estoyent les jours bien longz et penibles à passer, cuydant jà veoir devant ses yeux comment l'on foüetteroit le pauvre Daphnis.

Sur le soir arriva derechef le laquetz Eudrome, lequel apporta nouvelles que leur vieil maistre viendroit dedans trois jours, mais que le jeune, qui estoit son fils, viendroit le lendemain. Si commencerent à consulter entre eux ce qu'ilz avoyent à faire touchant cest inconvenient, et appellerent à ce conseil Eudrome, lequel, voulant beaucoup de bien à Daphnis, fut d'opinion qu'ilz declarassent à leur jeune maistre la chose tout ainsi comme elle estoit advenuë, et si leur promist qu'il leur ayderoit, et ce qu'il pouvoit bien faire, estant en la grace de son

maistre, à cause qu'il estoit son frere de laict. Et le lendemain feirent ce qu'il leur avoit conseillé; car Astyle, qui estoit le filz du maistre, arriva le lendemain, accompagné d'un sien plaisant, nommé Gnathon, qu'il menoit quant et luy, pour luy faire passer le temps. Astyle estoit un jeune homme, à qui la barbe ne faisoit que commencer à poindre, et Gnathon jà de longtemps avoit accoustumé de la raser. Sitost que ce jeune maistre fut arrivé, Lamon, Myrtale et Daphnis, se jetterent à genoulx devant ses piedz, le supplians d'avoir pitié du pauvre vieillard, et le garantir de la fureur et courroux de son pere, attendu qu'il ne pouvoit mais de l'inconvenient, et quant et quant luy conterent ce que c'estoit. Astyle en eut pitié, et entrant dedans le verger, et ayant veu le gast, promist qu'il les excuseroit envers son pere, et en prendroit la coulpe sur luy, disant, que ç'auroit esté ses chevaulx, qui s'estant destachez, auroyent ainsi tout rompu, foullé, froissé et arraché ce qui estoit le plus beau dedans le jardin.

Pour ceste benigne response, Lamon et Daphnis feirent prieres aux dieux de luy octroyer l'accomplissement de ses desirs. Mais Daphnis luy apporta davantage de beaux presens, comme des chevreaux, des fromages, des oyseaux avec leurs petitz, des moissines de raisins, des pommes tenans encore aux branches; et oultre cela, du bon vin nouveau de Methelin, de quoy Astyle luy sceut fort bon gré, et en attendant son pere, se delectoit de chasser aux lievres, comme un jeune homme de bonne maison, qui ne cherchoit que nouveaux passetemps, et qui estoit là venu pour prendre l'air des champs.

Mais Gnathon estoit un gourmand, qui ne sçavoit autre chose faire que manger et boire jusques à s'enyvrer : lequel ayant veu Daphnis quand il apporta ses presens, fut incontinent feru de son amour; car, oultre ce qu'il estoit de nature vicieux, aymant les garsons, il vit en Daphnis une beauté si exquise, qu'à peine en eust-il sceu trouver de pareille en la ville; si proposa en luy mesme de l'ac-

coincter, esperant facilement en venir à bout. Ayant resolu cela en son entendement, il ne voulut point aller à la chasse quant et Astyle ; ains s'en alla aux champs, où Daphnis gardoit ses bestes, faisant semblant que c'estoit pour veoir les chevres, mais à la verité c'estoit pour veoir le chevrier; et pour essayer à le gaigner, si commença à luy loüer ses chevres, et le pria de joüer de sa fluste quelques chansons de chevrier, en luy promettant, que de brief il le feroit affranchir, et luy donner liberté, attendu qu'il avoit pouvoir, et tout credit envers son maistre.

Quand il crut s'estre rendu ce jeune garson obeissant, il espia le soir sur la nuict, ainsi qu'il ramenoit son troupeau au tect, et accourant à luy le baisa premierement, puis luy dist qu'il se prestast à luy en la mesme posture que les chevres avec les boucz. Daphnis fut longtemps qu'il n'entendoit point ce qu'il vouloit dire; mais à la fin il luy respondit que c'estoit bien chose naturelle que le bouc montast sur la chevre, mais qu'il n'avait oncques veu qu'un bouc saillit un autre bouc, ne que les beliers montassent l'un sur l'autre, ny les coqz aussi, au lieu de couvrir les brebis et les poulles.

Non pour cela Gnathon luy mist la main sur le colet, pour tescher à le forcer; mais Daphnis le repoussa si rudement, avec ce qu'il estoit si yvre, qu'à peine se pouvoit-il soustenir sur ses piedz, qu'il le fist tomber à la renverse, et s'enfuyt, laissant son homme couché tout de son long par terre; ayant affaire de quelqu'un qui luy aidast à se relever. Daphnis de là en avant, ne s'approcha plus de luy, ains mena tous les jours ses chevres, tantost en un endroit, et tantost en un autre, le fuyant autant comme il cherchoit Chloé; Gnathon mesme ne l'alloit plus poursuyvant, ayant esprouvé qu'il estoit fort et roide jeune garson : ains chercha occasion propre pour en parler à Astyle, esperant que le jeune homme luy en feroit don, pour ce qu'il se promettoit qu'il vouloit beaucoup pour luy; toutefois, pour ceste heure-là, il ne peut

pas; car Dionysophanes le pere et sa femme Clearistе arriverent, et y avoit parmy la maison grand tumulte de chevaux, de varletz, d'hommes et de femmes; mais depuis, le trouvant à part, il luy fist une harengue de son amour.

Or Dionysophanes avoit jà les cheveux à demy blancz, mais au demourant il estoit beau et grand homme, et qui de la disposition de sa personne, eust tenu bon aux plus roides jeunes hommes; c'estoit un des plus riches de la ville, et des plus hommes de bien. Le premier jour qu'il arriva, il sacrifia à tous les dieux des champs, à Cerés, à Bacchus, à Pan et aux Nymphes, et fist le festin à toute sa famille; les jours ensuyvans il alla veoir le labourage de Lamon, et voyant les terres bien cultivées, et les vignes aussi, le verger beau au demourant, car Astyle avoit prins sur luy le gast des fleurs et du jardinage; il fut fort joyeux de trouver tout en si bon ordre, et loüant Lamon de sa diligence, luy promit que bientost il luy donneroit sa liberté.

Cela veu, il alla veoir aussi les chevres et le chevrier qui les gardoit. Mais Chloé, ayant peur et honte tout ensemble de si grande compagnie, qui venoit quant et luy, s'enfuit cacher dedans le bois. Daphnis ne bougea; ains se presenta, ayant sur son doz une peau de chevre à long poil, et une pennetiere neufve en escharpe à son costé, et tenant en l'une de ses mains de beaux fromages tous frais faictz, et en l'autre deux beaux chevreaux qui tetoyent encore. Le faisoit si bon veoir, que si jamais Apollo, comme l'on dit, garda les bœufz de Laomedon, il estoit tel que Daphnis estoit lors; et quant à luy, il ne dict mot, ains s'inclinant seulement devant le maistre, luy offrit ces presens. Et adonc Lamon print la parole, et dit: « C'est celuy, mon maistre, qui garde vos chevres; vous m'en baillastes cinquante avec deux boucz, et il vous en a fait cent, et dix boucz; voyez-vous comment elles sont grasses et bien vestües, et qu'elles ont les cornes entieres et belles? Il leur a enseigné à entendre la musicque,

tellement qu'elles font tout ce que l'on veult, en oyant le son de la fluste. »

Clearistе, qui estoit là presente, eut envie d'en veoir l'experience, si commanda à Daphnis qu'il joüast de sa fluste, ainsi qu'il avoit accoustumé, quand il vouloit faire faire quelque chose à ses chevres, et luy promit, s'il flustoit bien, de luy donner une jaquette, un manteau et des souliers. Adonc Daphnis, se dressant en piedz soubz le fousteau, toute la compagnie estant en rond autour de luy, tira sa fluste de sa pennetiere, et premierement souffla un bien peu dedans, et soudain ses chevres leverent toutes la teste; puis sonna le chant auquel il avoit accoustumé de les faire pasturer, et adonc mettant le nez en terre, se prindrent toutes à paistre; après il leur sonna un certain chant mol et doulx, et incontinent elles se coucherent toutes à terre; il en sonna un autre hault et agu, et elles s'enfuyrent vistement cacher dedans le bois, comme si elles eussent veu le loup; tost après il leur sonna un son de rappeau, et adonc sortant toutes du bois, elles se vindrent rendre à ses piedz. Varletz ne sçauroyent estre plus obéissans au commandement de leurs maistres, qu'elles estoyent au son de sa fluste, de quoy tous les assistans furent fort esbays, specialement Clearistе, laquelle jura qu'elle donneroit ce qu'elle avoit promis au gentil chevrier, qui estoit si beau, et qui sçavoit si bien joüer de la fluste. Sitost qu'ilz furent retournés au logis, ilz se mirent à soupper, et envoyerent à Daphnis de ce qui leur fut servy à table, de quoy il fist bonne chere avec Chloé, estant bien ayse de manger de si bonne viande, accoustrée à la façon de la ville, et, au reste, ayant bonne esperance de parvenir au mariage de son amie, du gré et consentement de ses maistres.

Mais Gnathon s'estant enflammé davantage, parce qu'il avoit veu faire à Daphnis, faisant son compte qu'il ne vivroit jamais à son ayse s'il n'en jouissoit à son plaisir, alla trouver Astyle, qui se pourmenoit dedans le verger, et le mena dedans la chapelle de Bacchus, là où il luy

baisa les piedz et les mains. Astyle luy demanda pour quelle cause il faisoit cela, et que c'estoit qu'il vouloit dire. « Le pauvre Gnathon, dit-il, mon maistre, s'en va mourir, car jusqu'icy il n'a jamais rien aimé que les morceaux, et ne trouvoit rien si beau que le bon vin vieil, et lui sembloyent vos cuisiniers plus beaux que tous les jeunes garsons de Mitylene, mais maintenant il n'estime plus rien beau que Daphnis, et ne prend goust quelconque à tant de viandes exquises que l'on sert tous les jours sur votre table, ains deviendroit volontiers chevre, broutant de l'herbe et de la ramée verde aux champs, moyennant qu'il peust oüyr le son de la fluste, et estre gardé par un si beau chevrier : si te prie que tu vueilles sauver la vie à ton pauvre Gnathon, et le faictes vainqueur de l'amour invincible, autrement je te jure par ma mort, qu'après avoir bien farcy ma panse de viandes, je me tueray moy-mesme devant l'huis de Daphnis, et ne m'appelleras plus le petit Gnathon, comme tu soulois le faire en riant. »

Le jeune homme, qui estoit de bonne nature, ne peust souffrir de veoir plorer Gnathon, et derechef luy baiser les mains et les piedz, mesmement qu'il avoit essayé que c'estoit de la detresse d'amour; si luy promist qu'il le demanderoit à son pere, et qu'il le meneroit à la ville pour estre son serviteur. Et pour luy en faire venir encore plus d'envie, luy demanda en riant s'il n'auroit point de honte de baiser le fils d'un païsan tel que Lamon, et d'avoir couché à ses costez un garson gardant les chevres : et en luy disant cela il feit quant et quant une mine d'un homme qui se renfroigne pour sentir la mauvaise odeur que sent un bouc. Mais Gnathon, comme celuy qui avoit souvent ouy les propos d'amour, qui se tiennent ès tables des luxurieux, luy respondit : « Celuy qui aime, ô mon cher maistre, ne s'embarasse point de tout cela; ainsi tel a aimé une plante, tel autre un fleuve, tel autre une beste. Eh! qui n'auroit pas pitié de celuy qui aimant beaucoup, seroit obligé d'avoir de l'horreur pour ce qu'il

aime. Quant à moy, il est vray que j'aime un corps serf, mais où il y a une beauté digne d'une franche et noble personne. Voyez-vous comment sa chevelure est belle, comment au dessoubz des sourcilz ses deux yeulz estincellent et reluisent ne plus ne moins qu'une belle pierre precieuse bien mise en œuvre, comment sa bouche est remparée de belles dentz blanches comme yvoire? Qui est celuy si denaturé et esloigné d'amour, qui n'en desirast avoir un baiser? Si j'ay mis mon amour en un pasteur, j'ay en cela faict comme les dieux : Anchises gardoit les bœufz, et la déesse Venus le choisist pour son amy. Branchus paissoit les chevres, et Apollo en fut amoureux. Guanimedes estoit berger, et Jupiter le ravit pour en avoir son plaisir. Ne mesprisons point ce jeune garson, auquel nous voyons que les chevres mesmes sont ainsi obéissantes, et remercions les aigles de Jupiter, qui souffrent une telle beauté demourer ici entre les hommes. »

Astyle en cest endroit ne se peut plus contenir de rire, disant qu'Amour, à ce qu'il voyoit, rendoit les amans grandz orateurs, et depuis chercha l'occasion d'en pouvoir à propoz parler à son pere. Mais le laquetz Eudrome ayant ouy, sans faire semblant de rien, tous leurs devis, et estant marry qu'une telle beauté fust abandonnée à cest yvrongne, pour en abuser à son désordonné plaisir, l'alla incontinent compter à luy-mesme et à Lamon. Daphnis en fut tout esperdu de primeface, deliberant prendre la hardiesse de s'enfoüyr plutost avec Chloé, ou bien de mourir, si elle vouloit mourir avec luy : et Lamon appellant sa femme Myrtale hors de la cour, luy commença à dire : « Ma femme, nous sommes perduz, le temps est venu qu'il nous fault descouvrir malgré nous ce que nous avions jusqu'icy tenu couvert et secret, les pauvres chevres sont désolées et desertes, et tous nous autres aussi; mais par le dieu Pan et par les Nymphes, si l'on me devoit faire mourir, je ne me tairay point de la fortune de Daphnis, ains diray comment je l'ay enlevé, et monstreray ce que j'ay trouvé quant et luy, afin que

le meschant Gnathon entende quel enfant il veut gaster, le malheureux qu'il est : prepare-moy seulement ses joyaux et enseignes de recongnoissance. »

Cela dict, ilz rentrerent tous deux au dedans du logis, et Astyle trouvant son pere à propoz, luy demanda permission d'emmener Daphnis quant et luy à la ville, disant que c'estoit un trop gentil garson pour le laisser aux champs, et que bientost Gnathon luy auroit monstré toute la civilité qu'il fault pour servir à la ville. Le peré luy octroya bien volontiers, et faisant appeller Lamon et Myrtale, leur cuyda dire une bonne nouvelle, que Daphnis, au lieu de garder les bestes, serviroit de-là en avant son filz Astyle en la ville, et leur promit qu'il leur bailleroit deux autres chevriers au lieu de luy. Adonc Lamon, estans jà tous les autres serviteurs accourus, bien joyeux de ce qu'ilz esperoyent avoir un tel compagnon avec eux, demanda à son maistre congé de parler; ce que luy estant octroyé, il parla en ceste sorte : « Je vous prie, mon maistre, escoutez un propoz veritable de ce pauvre vieillart, et je vous jure par les Nymphes, et par le dieu Pan, que je ne vous mentiray d'un mot. Je ne suis pas le pere de Daphnis, n'a esté ma femme Myrtale si heureuse, que de porter un tel enfant; mais le pere et la mere pour ce qu'ilz en avoyent à l'adventure assez d'autres plus grandz, exposerent cestuy-cy petit enfant : je le trouvay abandonné de pere et de mere, et alaicté par une de mes chevres, laquelle j'ay enterrée dedans le verger après qu'elle a esté morte de sa mort naturelle, l'ayant aimée pour ce qu'elle avoit faict œuvre de mere envers cest enfant : je trouvay quant et quant des joyaux que l'on avoit exposez avecques luy pour une fois le recongnoistre, je le confesse et les garde ; car ce sont marques ausquelles on peult congnoistre qu'il est yssu de bien plus hault estat que le nostre. Or ne suis-je point marry qu'il devienne varlet de votre filz Astyle, car ce sera à un beau et bon maistre, un beau et bon serviteur, mais je ne sçaurois souffrir qu'il soit mené à la ville pour servir à la vilennie

de Gnathon, lequel le veult faire emmener à Mitylene, pour en abuser comme d'une femme. »

Lamon ayant dict ces paroles, se teut, et espandit force larmes, et Gnathon fist du courroucé, en le menaçant à battre. Mais Dionysophanes, estonné de ce qu'il avoit ouy dire à Lamon, regarda Gnathon de travers, et luy commanda qu'il se teust : puis interrogea derechef Lamon, luy enjoignant de dire vérité, sans aller controuver des menteries, pour cuyder retenir Daphnis comme son filz. Lamon persistant dans son dire, attesta tous les dieux, et s'offrit à souffrir tout s'il mentoit. Dionysophanes adonc se print à examiner en luy-mesme ces paroles, estant sa femme assise auprès de luy : A quelle occasion auroit Lamon controuvé cecy, veu que pour un chevrier je veux luy en donner deux, et comment est-ce qu'un rude païsan comme luy auroit inventé cela? Car de primeface il ne luy sembloit pas du tout incroyable qu'un tel enfant ne peust bien estre né de ce vieillart et de sa pauvre femme. Si pensa qu'il n'estoit pas besoing d'y songer davantage, et qu'il falloit promptement veoir les enseignes de recongnoissance, pour congnoistre si elles monstroyent qu'il fust issu, comme il disoit, de plus hault estat que le sien. Myrtale les alla incontinent querir dedans un vieil sac, auquel ilz les gardoyent soigneusement; et sitost que Dionysophanes apperceut un petit mantelet d'escarlate avec une boucle d'or, et une petite espée à manche d'yvoire, il s'escria à haulte voix : O Jupiter! et appella sa femme pour les veoir aussi. Sitost qu'elle les vit, elle s'escria semblablement, en disant : O fatales déesses! ne sont-ce point icy les joyaux que nous exposasmes avec nostre enfant, quand nous l'envoyasmes exposer par nostre servante Sophrosine? Il n'y a point de faulte, ce sont ceux mesmes, mon mary, l'enfant est nostre. Daphnis est votre filz, et garde les chevres de son propre pere.

Ainsi qu'elle parloit encore, et que Dionysophanes jettant grande abondance de larmes de la grande joye qu'il avoit, baisoit ces enseignemens de recongnoissance, As-

tyle entendant que Daphnis estoit son frere, posa vistement sa robe, et s'encourut au verger, pour le baiser le premier. Daphnis le voyant venir à luy avec tant de gens et si grand bruit, et cuydant que ce fust pour le prendre, jetta sa fluste et sa pennetierre, et se mit à courir vers la mer pour se jetter dedans du hault d'un rocher. Et peut-estre Daphnis fraischement retrouvé, auroit-il enfin pery par ce cas estrange, si Astyle s'estant apperceu de la cause de sa fuite, ne luy eust crié de tout loing : « Arrestes Daphnis, n'aye point de peur, je suis ton frere, et ceux que tu as pensé jusques icy estre tes maistres, sont tes pere et mere. Lamon nous a maintenant conté comment une chevre t'a nourry, et nous a monstré les enseignes ausquelles on t'a recongneu; regarde seulement en te retournant vers nous comment chacun va après toy en riant, mais viens-moi baiser le premier; je te jure par les Nymphes que je ne te mens point. »

A peine s'arresta Daphnis quand il eut ouy ce serment, et attendist Astyle qui accouroit les bras tenduz pour l'embrasser et le baiser. Cependant les serviteurs et chambrieres de la maison, le pere mesme et la mere accoururent, qui l'embrasserent et le baiserent en plorant de joye, et lui de son costé fist aussi principalement feste à son pere et à sa mere, comme s'il les eust jà de longtemps congneuz, et les tint embrassez fort longuement. A peine les pouvoit lascher, tant la nature se fait croire aisément; de sorte qu'il oublia presque Chloé, tant il fust espris de joye et de liesse. Si le ramena l'on au logis, et lui bailla l'on une belle et riche robbe neuve; puis estant vestu fust assis joignant son pere, qui lui commença un tel propos :

« Mes enfans, je fuz marié bien jeune, et après quelque temps devins pere bien heureux, comme il me sembloit pour lors : car le premier enfant que ma femme fist fust un filz; le second une fille, et le troisième fut Astyle. Je pensay en avoir assez de ces trois, et fis exposer cestuy petit enfant de maillot, qui estoit venu après tous,

avec ces joyaux que je luy baillay, non pas en intention de le retrouver, et le recongnoistre un temps advenir, mais afin que celuy qui le trouveroit eust de quoi l'ensevelir. Toutefois fortune en avoit autrement disposé; car mon filz aisné et ma fille moururent tous deux d'une mesme maladie et en un mesme jour; et toy, mon filz, par la bonne providence des dieux es eschappé, à celle fin que nous eussions plus de support en nostre vieillesse. Si te prie, mon filz Daphnis, que tu n'ayes point de maltalent encontre moy, pource que je t'ay fait exposer, car je ne l'ay point fait volontairement. Et toy, Astyle, ne sois point marry de ce que tu n'auras que la moitié de ma succession, là où tu esperois avoir le tout; car tout bien consideré, il n'y a héritage au monde qui vaille un bon frere. Pourtant aimez-vous l'un l'autre, car quant aux biens vous en avez assez, voire pour estre comparez aux plus riches de ce pays : je vous laisseray grandes terres, grand nombre de serfs, qui sçavent tous quelque mestier, de l'or, de l'argent, et tous autres meubles autant qu'en sçauroyent avoir ceux que l'on estime bienheureux; mais je veux que Daphnis en son partage ait entr'autres choses cest heritage-cy, et que Lamon et Myrtale soyent à luy, et les chevres aussi qu'il souloit mener paistre.

Comme il parloit encore, Daphnis sauta en piedz, et dit : « Vous m'en avez fait souvenir tout à point, mon pere, je m'en vois mener boire mes chevres, lesquelles endurent grand soif, et sont maintenant quelque part à attendre le son de ma fluste, pendant que je suis icy à ne rien faire.» Toute l'assistance se print à rire à bon escient de ce que Daphnis estant devenu maistre, cuydoit encore estre varlet : mais on envoya quelque autre pour gouverner et traicter ses chevres, et fist on preparer au logis le sacrifice et le festin en l'honneur de Jupiter Sauveur. Mais Gnathon ne s'osa trouver au banquet, ains demoura tout le long du jour caché en la chapelle de Bacchus, tenant l'autel comme un suppliant qui s'enfuit en franchise,

pour la peur qu'il avoit de Daphnis. Le bruit fut incontinent espandu par tout que Dionysophanes avoit retrouvé et recongneu un sien filz, et que Daphnis le chevrier estoit devenu seigneur et maistre de ses chevres, et de tout l'heritage : à l'occasion de quoi tous les voisins païsans y accoururent de toutes parts, les uns pour se conjoüir avec Daphnis de la bonne fortune qui luy estoit advenuë, les autres pour faire quelques presens à son pere. Le premier qui y vint entre les autres fut Dryas, le nourrissier de Chloé : et Dionysophanes les retint tous pour estre au festin, car il faisoit apprester force pain, force vin, et force viande, des oyseaux de mer, des petitz cochons de laict, et force moutons que l'on avoit immolez aux dieux patrons et protecteurs du pays.

Daphnis, d'autre côté, amassa tous les meubles qu'il avoit pendant qu'il gardoit les bestes, et les distribua tous aux dieux : premierement, il donna à Bacchus sa pennetiere et sa peau de chevre aussi ; puis fist offrande de sa fluste à Pan ; il dédia sa houlette aux Nymphes, avec les tiroüers à tirer les chevres, qu'il avoit faicts luimesme. Mais en faisant chacune offrande, il ne se pouvoit tenir de plorer, tant est plus doux un estat, pour petit qu'il soit, quand on l'a accoustumé, qu'une felicité non accoustumée ; pource qu'il se dessaisissoit des meubles à quoy il avoit prins si grand plaisir ; de sorte que quand il vint à offrir ses tiroüers, il voulut encore premierement y tirer ses chevres, et ne donna point sa pelice de peau de chevre, qu'il ne l'eust encore un coup vestuë, ny sa fluste qu'il n'en eust joué, et si les baisa tous en les donnant, et dist adieu à ses chevres, et appella les boucquins par leurs noms, et bien souvent se desroba pour aller boire de l'eau de la fonteine, dont il avoit beu si souvent avec Chloé : mais il n'osoit encore descouvrir son amour, attendant quelque occasion propre pour ce faire.

Or cependant que Daphnis estoit après ces oblations et sacrifices, voicy comment il alla de Chloé. La pauvre fille

estoit seulette aux champs, assise en gardant ses moutons, et ploroit chaudement, en disant ce qui est vray semblable, que peut dire une pauvre bergerotte comme elle, Daphnis m'a oubliée, il prétend maintenant à quelques riches mariages; pourquoy luy ay-je fait jurer ses chevres, au lieu des Nymphes? il les a delaissées aussi-bien comme moi, et n'a point eu de desir de voir Chloé, en sacrifiant aux Nymphes et à Pan : il a, par adventure, trouvé avec sa mere de plus belles chambrieres que moy; et bien de par Dieu, bon prou luy face; mais quant à moy, je ne sçaurois plus vivre.

Ainsi qu'elle pensoit et disoit telles choses, le bouvier Lampis, avec quelques autres rustaux de village, la vindrent enlever, esperant que Daphnis ne penseroit plus à l'espouser, et que Dryas, ayant de l'amitié pour luy, la luy donneroit volontiers pour sa femme. La jeune fille crioit piteusement tant qu'elle pouvoit ainsi comme on l'emportoit; et quelqu'un qui vit cette violence, s'en courut vistement en advertir Napé, et elle Dryas, et Dryas Daphnis, lequel à peine qu'il ne sortit du sens, car il ne l'osoit descouvrir à son pere, et si ne pouvoit supporter un tel outrage. Si se retira dedans le verger, et là se pourmenant tout seul, fist ses regretz et ses plaintes en cette sorte : « O malheureux que je suis d'avoir retrouvé mes parens! Hélas, combien m'eust esté meilleur de garder les bestes aux champs! Combien plus estois-je content, lors qu'estant serf, je voyois Chloé à mon ayse; et maintenant Lampis, qui l'a ravye, s'en va à tout; puis quand la nuict sera venuë il couchera avec elle, cependant que je m'amuse icy à boire et à faire bonne chere : j'ay doncques en vain juré mes chevres, le dieu Pan, et les Nymphes. »

Or Gnathon, qui estoit caché dedans la chapelle du verger, entendit clairement ces complaintes de Daphnis, et pensant que c'estoit une bonne occasion pour faire sa paix avec luy, il prit quelques jeunes varletz d'Astyle, et s'en alla après Dryas, luy disant qu'il les conduisist en la

maison de Lampis, ce qu'il fist, et diligenterent si bien qu'ilz surprinrent Lampis ainsi comme il ne faisoit que d'entrer en son logis avec Chloé, laquelle il luy osta entre les mains à force, et dola très-bien les espaules de tous les rustaux, qui luy avoyent aydé à faire ce rapt, à grands coupz de baston, puis voulut prendre et lier Lampis, pour l'amener prisonnier, mais il se sauva de vitesse.

Gnathon ayant fait un tel exploit, s'en retourna qu'il estoit jà nuict toute noire, et trouva Dionysophanes jà couché en son lict dormant. Mais le pauvre Daphnis veilloit, et estoit encore dedans le verger, où il se desconfortoit et ploroit : si luy amena Chloé, et la luy livrant entre ses mains, luy conta comme il avoit faict, le priant au surplus de ne se vouloir point souvenir des paroles qu'il luy avoit dictes, ains le tenir au nombre de ses serviteurs, et ne le vouloir point debouter de sa table, sans laquelle il luy seroit force de mourir de mallefaim. Daphnis voyant Chloé, et la tenant entre ses bras, fut facile à faire appointement avecques luy, et fist ses excuses envers elle de ce qu'il pouvoit sembler l'avoir oubliée; et de commun consentement, furent d'advis de ne point encore declarer leur mariage, que Daphnis continuëroit de veoir Chloé en secret, et qu'il ne descouvriroit son amour qu'à sa mere : mais Dryas ne le permit point, ains, le voulut dire luy-mesme au pere de Daphnis, se faisant fort de luy faire bien accorder. Si prit le lendemain (aussi tost qu'il fut jour) les enseignes de recongnoissance qu'il avoit trouvées avec Chloé, et s'en alla vers Dionysophanes, qu'il trouva dedans son verger assis avec Clearistesa femme, et ses deux enfans Astyle et Daphnis, si luy commença à dire : « Necessité me contrainct de vous declarer, sire, un pareil secret que celuy de Lamon, lequel je n'ay encore dict à personne; c'est que je n'ay engendré, ne nourry le premier ceste jeune fille Chloé; autre que moy l'a engendrée, et l'une de mes brebis l'a allaictée dedans la caverne des Nymphes, où elle avoit

esté exposée, et là où je l'ay moy-mesme trouvée, et depuis nourrie et eslevée jusques icy : sa beauté tesmoigne assez qu'elle n'est point ma fille, car elle ne ressemble ny à moy, ny à ma femme, aussi font les enseignes de recongnoissance que je trouvay avec elle, lesquelles sont plus riches que ne porte l'estat d'un pauvre pasteur ; voyez-les et cherchez ceux qui sont ses vrais parens, pour voir si elle seroit point sortable pour femme de Daphnis. »

Dryas ne jetta point ceste parole en vain, ny Dionysophanes ne la y reçeut pas aussi, ains prenant garde au visage de Daphnis, et le voyant changer de couleur et se destourner pour plorer, congneut bien incontinent qu'il y avoit des amourettes entre eux deux, et estant soigneux de son filz, plus que de la fille d'autruy, examina le plus diligemment qu'il peut la parole de Dryas : et quand encore il eust veu les marques de recongnoissance, qui avoyent esté exposées avec elle, c'est à savoir des patins dorez, des chausses brodées, et une coëffe d'or, adonc appella-t'il Chloé, et luy dist qu'elle fist bonne chere, pource que jà elle avoit trouvé un mary, et bien tost après trouveroit son vray pere et sa mere.

Clearistе dès lors la prit avec elle, la vestit, et accoustra comme femme de son filz ; mais Dionysophanes appella Daphnis à part, et luy demanda si elle estoit encore pucelle. Daphnis luy jura qu'elle ne luy avoit rien esté de plus près que du baiser, et du serment par lequel ilz avoyent promis mariage l'un à l'autre. Dionysophanes se prist à rire de ce serment, et les fist tous deux disner avec luy. Là eust-on peu clairement veoir combien un bel accoustrement sert à naturelle beauté ; car Chloé estant richement vestuë, proprement coëffée, et monstrant au visage un teint de guaye pensée, sembla à chacun si belle par dessus le passé, que Daphnis mesme à peine la recongnoissoit, et quiconque l'eust veu en tel estat, n'eut point faict de doubte d'affirmer par serment qu'elle n'estoit point fille de Dryas, lequel toutefois estoit

dieux, que vois-je-là? Ma pauvre fille, qu'es-tu devenuë? Es-tu en vie, ou si quelque pasteur a enlevé ces enseignes, qu'il a par fortune trouvées en son chemin? Je te prie, Dionysophanes, de me dire dont tu les as recouvrées : n'ayes point d'envie que je trouve ma fille comme tu as retrouvé Daphnis. »

Dionysophanes voulut premierement qu'il contast devant la compagnie comment il avoit fait exposer son enfant. Adonc le vieillard Megaclès, d'une voix encore vigoureuse, se print à dire : « Je me trouvay il y a quelque temps avec peu de biens, pource que j'avois despendu les miens à faire joüer des jeux publiques, et à faire esquipper des navires de guerre, et lors que ceste perte m'advint, il me nasquit une fille, laquelle je ne voulus point nourrir en la pauvreté où j'estois, et pourtant la fis exposer avec ces marques de recongnoissance, sçachant qu'il y a plusieurs gens, qui ne pouvans avoir des enfans naturels, desirent estre peres en ceste sorte, à tout le moins d'enfans trouvez. L'enfant fut portée en la caverne des Nymphes, et laissée en la protection et sauvegarde d'icelles : depuis, les biens me sont venuz par chacun jour en grande affluence, et n'ay nul heritier de mon corps à qui je les puisse laisser, car depuis je n'ai pas eu l'heur de pouvoir avoir une fille seulement : mais les Dieux, comme s'ilz se vouloyent mocquer de moy, m'envoyent souvent des songes, lesquelz me promettent qu'une brebis me fera pere. »

Dionysophanes à ce mot s'escria encore plus fort que n'avoit fait Megaclès, et se levant de la table, alla querir Chloé, qu'il amena vestuë et accoustrée fort honnestement, et la mettant entre les mains de Megaclès, luy dist : « Voicy l'enfant que tu as fait exposer, Megaclès; une brebis, par la providence des Dieux, te l'a nourrie, comme une chevre m'a nourri Daphnis; prens-la avecques ses enseignes, et la prenant, rebaille-la en mariage à Daphnis : nous les avons tous deux exposez, et tous deux les avons retrouvez : ilz ont esté tous deux nourris ensemble, et

tout de mesmes ont esté reservez par les Nymphes, par le Dieu Pan, et par Amour. »

Megaclès s'y accorda incontinent, et envoya querir sa femme, qui avoit nom Rhode, tenant cependant tousjours sa fille Chloé entre ses bras, et demourerent tous deux chez Dionysophanes au coucher, pource que Daphnis avoit juré qu'il ne souffriroit emmener Chloé à personne, non pas à son propre pere. Et le lendemain au matin ilz prierent tous les deux leurs peres et meres qu'ilz leur permissent de s'en retourner aux champs, pource qu'ilz ne se pouvoyent accoustumer aux façons de faire de la ville, et aussi qu'ilz vouloyent faire des nopces pastorales, ce qui leur fut permis. Si s'en retournerent au logis de Lamon, et presenterent au bon homme Megaclès le nourricier de Chloé Dryas; et sa femme Nape à la mere Rhode.

Le festin nuptial fut sumptueusement preparé, et Megaclès derechef devoüa sa fille Chloé aux Nymphes, et oultre plusieurs autres offrandes, leur donna les enseignes ausquelles elle avoit été recongneuë, et donna encore bonne somme d'argent à Dryas.

Dionysophanes, pource que le jour estoit beau et serein, fist dresser des tables dedans la caverne mesme des Nymphes, et fist faire des sieges de verde ramée, là où il festoya tous les paysans de là à l'entour. Lamon et Myrtale y estoyent, Dryas et Nape, les parens de Dorcon, les enfans de Philetas, Chromis et Lycœnion. Lampis mesme y vint après qu'on luy eust pardonné; et là comme entre villageois, tout s'y disoit et faisoit à la villageoise : l'un chantoit les chansons que chantent les moissonneurs au temps des moissons; l'autre disoit des brocards, que l'on a accoustumé de dire en foulant la vendange. Philetas joüa de sa fluste, Lampis du flageollet : et cependant Daphnis et Chloé se baisoyent l'un l'autre.

Les chevres mesmes paissoyent là auprès comme si elles eussent esté participantes de la bonne chere des nopces; et Daphnis en appellant aucunes par leurs propres noms, ce qui ne plaisoit pas à ceux venuz de la ville,

leur donnoit la feuillée verde à brouter, et les prenant par les cornes, les baisoit, et non pas lors seulement, mais en tout le reste de leur vie passerent le plus de temps et la meilleure partie de leurs jours en estat de pasteurs : car ilz acquirent force trouppeaux de chevres et de brebis, eurent tousjours en singuliere reverence les Nymphes et le Dieu Pan, et ne trouverent point à leur goust de meilleure viande, ny plus savoureuse nourriture que du fruict et du laict, et qui plus est, firent teter à leur premier enfant, qui fut un filz, une chevre; et au second, qui fut une fille, firent prendre le pis d'une brebis, et le nommerent Philopœmen, c'est-à-dire, aymant les bergers; et la fille Agelée, qui signifie prenant plaisir aux trouppeaux. Mais oultre tout cela firent honorablement accoustrer la caverne des Nymphes; ilz y dedierent de belles images, et y edifierent un autel d'Amour Pastoral; et à Pan, au lieu qui estoit à descouvert sous un pin, firent faire un temple, qu'ilz appellerent le temple de Pan le Guerroyeur; mais tout cela fut faict long-temps après.

Et ce jour-là, quand la nuict fust venuë, tout le monde les convoya jusques en leur chambre nuptiale, les uns joüant de la fluste, les autres du flageollet, et aucuns portans des fallotz et flambeaux allumez devant eux : puis quand ilz furent à l'huis de la chambre, commencerent à chanter Hymené d'une voix rude et aspre, comme si avecque une marre ou un pic ilz eussent voulu fendre la terre.

Cependant Daphnis et Chloé se coucherent nudz dans le lict, là où ilz s'entrebaiserent et s'entreembrasserent, sans clore l'œil de toute la nuict, non plus que chahuans; et fist alors Daphnis ce que Lycœnion luy avoit apprins : à quoy Chloé congneut bien que ce qu'ilz faisoyent paravant dedans les bois, et emmy les champs, n'estoyent que jeux de petitz enfans.

FIN DE DAPHNIS ET CHLOÉ.

AMOURS

DE

THEAGENES ET CHARICLÉE,

PAR HÉLIODORE.

TRADUCTION DE JACQUES AMYOT.

LE PROESME

DU TRANSLATEUR.

—

Ainsi comme un certain grand philosophe admoneste sagenient les nourrices de ne conter indifferemment toutes sortes de fables à leurs petitz enfantz, de peur que leurs ames des le commencement ne s'abreuvent de folie, et ne prennent quelque vicieuse impression : aussi me semble il que l'on pourroit avecques bonne cause conseiller aux personnes jà parvenues en aage de cognoissance, de ne s'amuser à lire sans jugement toutes sortes de livres fabuleux, de peur que leurs entendementz ne s'accoustument petit à petit à aymer mensonge, et à se paistre de vanité, oultre ce que le temps y est mal employé. Et pourroit à l'aventure ceste raison estre assez valable pour condemner tous escriptz mensongers, et dont le subject n'est point veritable, si ce n'estoit que l'imbecillité de nostre nature ne peult porter que l'entendement soit tousjours tendu à lire matieres graves et serieuses, non plus que le corps ne sçauroit sans intermission durer au travail d'œuvres laborieuses. Au moyen de quoy il fault, aucunes fois que nostre esprit est troublé de mesaventures, ou travaillé et recreu de grave estude, user de quelque divertissement pour le destourner de ses tristes pensées, au bien de quelque refreschissement, pour puis après le remettre plus alaigre et plus vif à la consideration ou action des choses d'importance.

Et pour ce que la propre et naturelle delectation d'un bon entendement est tousjours voir, ouyr, et apprendre quelque chose de nouveau, il n'y a point de doute que l'histoire, à cause de la diversité des choses qui y sont comprinses, ne soit l'une des lectures que plus on doit chercher et eslire pour le resjouyr, attendu mesmement que le profit y est conjoint avecques le plaisir. Mais toutesfois encore a il semblé à quelques hommes de bon jugement que la verité d'icelle estoit un petit trop austere pour suffisamment de-

lecter, à cause qu'elle doit reciter les choses nuëment et simplement, ainsi comme elles sont advenues, et non pas en la sorte qu'elles seroyent plus plaisantes à lire, ny ainsi comme noz courages (qui naturellement se passionnent en lisant ou voyant les faictz et fortunes d'autruy) le souhaitent et le desirent. Et si ne luy peult on donner tant d'ayde par enrichissement de langage, ny par tout artifice d'eloquence, qu'elle ayt autant de force à recréer l'entendement de celuy qui la lit, comme un conte faict à plaisir expressément pour delecter, quand il est subtilement inventé et ingenieusement deduict. Aussi n'est ce le but auquel elle est proprement adressée : ainsi la fin principale pour laquelle elle doit estre escripte et leuë est par exemple du passé s'instruire aux affaires de l'advenir, là ou ceux qui, pour supplier au défault de la vraye histoire en cest endroit, inventent et mettent par escript des contes fabuleux en forme d'histoire, ne se proposent autre but principal que la delectation.

Mais tout ainsi comme en la pourtraicture les tableaux sont estimez les meilleurs et plaisent plus aux yeux à ce cognoissans, qui representent mieux la verite du naturel, aussi entre telles fictions celles qui sont les moins esloignées de nature, et ou il y a plus de verisimilitude, sont celles qui plaisent le plus à ceux qui mesurent leur plaisir à la raison, et qui se delectent avecq'jugement. Pour ce que, suyvant les preceptes du poëte Horace, il fault que les choses faintes, pour delecter, soyent approchantes des veritables : et si n'est pas besoing que toutes choses y soyent faintes, atteudu que cela n'est point permis aux poëtes mesmes : pourautant que l'artifice d'invention poëtique, comme doctement a escript Strabon, consiste en trois choses. Premierement en histoire, de laquelle la fin est vérité. A raison de quoy il n'est point loysible aux poëtes, quand ilz parlent des choses qui sont en nature, d'en escrire à leur plaisir autrement que la vérité n'est : pour ce que cela leur seroit imputé, non à licence ou artifice, mais à ignorance. Secondement en ordre et disposition, dont la fin est l'expression et la force d'attraire et retenir le lecteur. Tiercement en la fiction, dont la fin est l'esbahissement et la delectation qui procede de la nouvellete des choses estranges et pleines de merveilles.

Par ainsi beaucoup moins se doit on permettre toutes choses es fictions que l'on veult desguiser du nom d'istoriale verité : ains y fault entrelasser si dextrement du vray parmy du faux, en retenant

tousjours semblance de vérité, et si bien rapporter le tout ensemble, qu'il n'y ayt point de discordance du commencement au mylieu, ny du mylieu à la fin. Et au contraire la plus grande partie des livres de ceste sorte, qui ont anciennement esté escriptz en nostre langue, oultre ce qu'il n'y a nulle erudition, nulle cognoissance de l'antiquité, ne chose aucune (à brief parler) dont on peust tirer quelque utilité, encore sont ilz le plus souvent si mal cousuz et si esloignez de toute vraysemblable apparence, qu'il semble que ce soyent plustost songes de quelque malade resvant en fievre chaulde, qu'inventions d'aucun homme d'esprit et de jugement. Et pour ce m'est il advis qu'ilz ne sçauroyent avoir la grace ne la force de delecter le loysir d'un bon entendement car : ilz ne sont point dignes de luy. Et est un certain signe que celuy n'a point de sentiment des choses ingenieuses et gentilles, qui se delecte des lourdes et grossieres.

Mais tout ainsi qu'entre les exercices du corps, que l'on prend par esbatement, les plus recommandables sont ceux qui, oultre le plaisir que l'on en reçoit, adressent le corps, enforcissent les membres, et profitent à la santé : aussi, entre les jeux et passetemps de l'esprit, les plus loüables sont ceux qui, oultre la resjouyssance qu'ilz nous apportent, servent encore à limer (par maniere de dire) et affiner de plus en plus le jugement, de sorte que le plaisir n'est point du tout ocieux.

Ce que j'espere que l'on pourra aucunement trouver en ceste fabuleuse histoire des *Amours de Chariclée et de Theagenes*, en laquelle, oultre l'ingenieuse fiction, il y a en quelques lieux de beaux discours tirez de la philosophie naturelle et morale : force dictz notables, et propos sentencieux : plusieurs belles harengues ou l'artifice d'eloquence est tres bien employé, et partout les passions humaines paintes au vif, avecques si grande honnesteté que l'on n'en sçauroit tirer occasion ou exemple de mal faire : pour ce que de toutes affections illicites et mauvaises, il a faict l'yssue malheureuse, et au contraire des bonnes et honnestes, la fin desirable et heureuse.

Mais surtout la disposition en est singulière : car il commence au mylieu de son histoire comme font les poëtes héroïques : ce qui cause de prime face un grand esbahissement aux lecteurs, et leur engendre un passionné desir d'entendre le commencement : et toutesfois il les tire si bien par l'ingenieuse liaison de son conte,

que l'on n'est point resolu de ce que l'on trouve tout au commencement du premier livre, jusques à ce que l'on ayt leu la fin du cinquiesme. Et quand on en est là venu, encore a l'on plus grande envie de voir la fin que l'on n'avoit au paravant d'en voir le commencement : de sorte que tousjours l'entendement demeure suspendu, jusques à ce que l'on vienne à la conclusion, laquelle laisse le lecteur satisfaict de la sorte que le sont ceux qui à la fin viennent à jouyr d'un bien ardemment desiré, et longuement attendu.

Toutesfois je ne me veux pas beaucoup amuser à la recommander : pour ce que (quand tout est dict) ce n'est qu'une fable, à laquelle encore default (à mon jugement) l'une des deux perfections requises pour faire chose belle, c'est la grandeur, à cause que les contes, mesmement quant à la personne de Theagenes, auquel il ne faict executer nulz memorables exploitz d'armes, ne me semblent point assez riches, et ne meriteroyent pas à l'aventure d'estre leux si ce n'estoit ou pour divertir quelque ennuy ou pour en avoir puis après l'entendement plus delivre et mieux dispos à faire et à lire autres choses meilleures, suyvant le precepte du sage qui dict qu'il fault joüer pour faire à bon escient, et non pas faire à bon escient pour joüer, c'est à dire que l'on doit user des choses de plaisir pour estre puis apres plus apte à faire les choses d'importance, et non pas s'embesongner apres une chose qui n'est que de plaisir, comme si c'estoit un affaire de consequence. Ce que je veux employer pour me servir de descharge et d'excuse envers les gentz d'honneur, ausquelz j'ay voulu donner matiere de resjouyr leurs entendementz travaillez d'affaires en lisant ce livre (au moins si tant il merite de faveur que de venir en leurs mains), comme j'ay moy mesme adoulcy le travail d'autres meilleures et plus fructueuses traductions, en le traduysant par intervalles aux heures extraordinaires. Mais au regard de ceux qui sont si parfaitement composez à la vertu, qu'ilz ne cognoissent ny ne reçoivent aucun autre plaisir que le devoir, ou de ceux qui par une fievre d'austerité intraictable ont le goust si corrompu, qu'ilz ne treuvent rien bon, et se desplaisent à eux mesmes, si d'aventure ilz viennent à reprendre ceste mienne entremise, je me contenteray de leur respondre que ce livre n'a jamais esté escript ne traduict pour eux : les uns, pour ce qu'ils n'en ont que faire, les autres, pour ce qu'ilz ne le valent pas.

Quant à l'autheur, la premiere fois que je fis imprimer ma traduction, je ne sçavois point encore qui il estoit : mais depuis estant à Rome en visitant la librairie Vaticane, entre plusieurs autres meilleurs livres en toute discipline que j'y vy, j'y trouvay un fort vieil exemplaire de cestuy cy, escript à la main, en parchemin, au devant duquel y avoit la substance de ces paroles en grec :

Heliodorus, celuy qui a composé l'*Histoire ethiopique*, estoit evesque de Tricca, du temps de Theodosius le Grand, et a aussi escript en vers iambiques la *Manière de faire de l'or* au mesme Theodosius. Ainsi l'escript Georgius Cedrenus.

En mesme page un peu plus bas y avoit :

Socrates, qui a escript l'*Histoire ecclesiastique*, tesmoigne que Heliodorus autheur de l'*Histoire ethiopique* estoit evesque de Tricca, ville de Thrace, que les païsans appellent maintenant Triccala.

Et un peu au dessouz :

Heliodorus Phenicien, filz de Theodosius, a proposé aux jeunes gentz un tableau de chasteté, afin que, voyans le grand loyer qui luy est promis, ilz s'estudient d'en meriter la coronne.

Mais depuis j'ay trouvé au trente quatriesme chapitre du douziesme livre de l'*Histoire ecclesiastique* de Nicephorus Callistus ces paroles en substance :

« La coustume qui se garde en ce cas par la Thessalie a prins sa premiere origine de celuy Heliodorus, jadis evesque de Tricca, duquel on trouve encore aujourd'huy des livres amatoires qui composa en sa jeunesse, et les intitula l'*Histoire ethiopique*, et maintenant on les appelle *Chariclée*, comme qui diroit la gloire des graces, pour lesquelz livres son evesché luy fut ostée. Car comme plusieurs jeunes gentz par la lecture d'iceux livres trebassent en péril, le concile provincial ordonna que tous telz livres, qui incitoyent les jeunes gentz à l'amour, seroyent bruslez, ou que ceux qui les auroyent composez seroyent deposez et privez de la dignité episcopale. Heliodorus ayma mieux perdre son evesché que supprimer ses livres. »

Voyla ce qu'il en escript : en quoy je ne scay lequel faict plus à admirer, ou la severe austerité de ces bons peres là, ou l'affection que porta cest evesque à une composition de sa jeunesse. Comment que ce soit, en conferant l'exemplaire imprimé avec ce vieil escript à la main, j'ay trouvé que ma conjecture ne m'avoit point trompé

en restituant plusieurs endroitz vicieusement imprimez que j'avois corrigez par jugement seulement : mais aussi ay je trouvé en plusieurs endroitz des lignes entieres omises en l'impression grecque, lesquelles je cottois en la marge de mon livre imprimé. Et pour ce que les libraires voulans reimprimer ma traduction me pressoyent de leur bailler les susdictes corrections, il m'a semblé, puis qu'elle estoit jà es mains des hommes, qu'il valoit mieux qu'elle y fust tout entiere et correcte que defectueuse d'aucune chose. Ainsi leur ay je baillée, revcuë, remplie et emendée, de sorte que qui aura l'original grec entier et correct, s'il luy plaist prendre la peine de conferer ma traduction avec le grec, trouvera que je n'y ay à mon advis rien adjousté ny omis.

AU LECTEUR.

Amy lecteur, ne blasme de ce livre
L'autheur premier, ni la sollicitude
Du translateur, qui françois te le livre,
Pour recréer un peu la lassitude
De ton esprit travaillé de l'estude,
Ou ennuyé de fortune adversaire :
Car si tu dis que telz songes escrire
N'estoit besoing, ni de grec les traduire
Encore est-il à toy moins necessaire
Si tu ne veux, les avoir et les lire.

AMOURS

DE

THEAGENES ET CHARICLÉE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De l'arrivée des brigandz au rivage de la mer, ou ilz trouverent le conflict mortel, et la nef chargée de richesses, avec la description de la triste pucelle contemplant son amy à demy mort.

Le jour ne faisoit gueres que commencer à poindre, et le soleil à rayer sur les cimes des montaignes, quand il se trouva une troupe d'hommes armez et embastonnez à la façon des brigandz au dessus du mont qui s'eleve le long de l'une des bouches du Nil, que l'on appelle Heracleotique, lesquelz s'arresterent illecques un peu pour courir de l'œil la mer qui bat le pied de la montaigne. Et apres avoir jecté leur veuë sur l'eau, voyans qu'il ne se presentoit rien à leurs yeux dont ilz peussent faire butin qui ne cinglast en haulte mer, ilz descendirent au prochain rivage, pour voir aussi s'il y auroit rien à voler : et là trouverent ce qui s'ensuit. Premierement il y avoit une nef à l'ancre, vuide de gentz, mais pleine nonobstant, et bien chargée d'autres choses, comme l'on pouvoit aysément juger à la voir seulement de loing, pourautant que la pesanteur de sa charge l'enfonçoit en l'eau

jusques à la troisiesme ceinte. Au demourant le rivage estoit tout couvert de gentz freschement navrez, dont les uns estoyent desja tous roides mortz, les autres ne l'estoyent qu'à demy : et y avoit quelques parties de leurs corps qui battoyent et remuoyent encore : ce qui donnoit à cognoistre qu'il n'y avoit gueres que le combat estoit finy. Et n'y virent pas tant seulement les marques et enseignes d'un combat, mais aussi les pitoyables reliques du malheureux festin qui s'estoit terminé en une telle desconfiture : c'est asçavoir, des tables encore toutes couvertes de viandes, et d'autres renversées par terre entre les bras de ceux qui gisoyent estenduz sur la place, lesquelles leur avoyent servy de pavois durant le combat, à cause que ce conflict s'estoit faict à la chaulde, avecq' tout ce qu'ilz peurent trouver sur le champ. Il y en avoit d'autres qui couvroyent entierement aucuns de ces hommes mortz, lesquelz (comme il est vray semblable) s'estoyent cachez dessouz : force coupes jectées par terre, dont les unes tomboyent encore des mains de ceux qui les avoyent prinses, aucuns pour y boire, autres pour les ruer à la teste de leurs ennemys, au lieu de pierres : car la soudaineté de l'esmeute fut cause de ceste nouvelle usance, et leur enseigna d'user de vaisseaux à boire au lieu de pierres et d'armes offensives. Vous en eussiez veu l'un porté par terre, et fendu d'un coup de coignée, l'autre assommé d'un caillou prins et amassé au lieu mesme sur la greve, un autre froissé d'un levier, un autre bruslé d'un tison, et un autre meurdry de quelque autre sorte, mais la plus grande partie avoit esté defaicte à coupz de traict : et avoit la fortune en peu de lieu produict infinies sortes de divers inconvenientz, en contaminant le vin de sang, faisant sourdre un mortel combat en un festin, meslant le meurdre parmy la bonne chere, et conjoignant l'effusion du sang humain avec la coustume usitée es banquetz de boire les uns aux autres en nom d'amitié : lequel spectacle elle presenta aux yeux

de ces brigandz d'Egypte, qui estoyent sur la montaigne, et voyoyent bien devant eux tout ce que nous avons recité, mais ilz ne pouvoyent entendre quel estoit le subject et la cause d'une si merveilleuse tragedie : pourautant qu'ilz trouvoyent bien ceux qui avoyent esté vaincuz, et non pas ceux qui avoyent vaincu, et qu'ilz voyoyent tres bien la victoire evidente, et que neantmoins on n'avoit encore point touché aux despoüilles. Ilz voyoyent la nef toute seule, sans qu'il y eust personne dedans pour la defendre, et toutesfois non plus saccagée que s'il y eust eu grand nombre de gentz à la garder, flottant en la rade, comme si elle fust en grande paix et seureté. Mais neantmoins, combien qu'ilz fussent merveilleusement estonnez, et qu'ilz ne sceussent par qui ne comment pouvoit avoir esté faicte ceste desconfiture, si ne laisserent ilz point pourtant à regarder au butin, ainçois se porterent pour vainqueurs.

Et comme ilz estoyent desja esbranlez, ilz apperceurent, assez pres de la nef et de ces gentz mortz estenduz, un autre spectacle, qui les estonna encore plus que le demourant. C'estoit une jeune pucelle assise dessus un rocher, de beauté si rare et si esmerveillable, qu'à la voir seulement on l'eust prinse pour une déesse. Vray est qu'elle estoit triste et dolente, à cause du piteux estat auquel elle se voyoit pour lors reduicte : mais toutesfois encore monstroit elle à son maintien la noble et vertueuse grandeur de son courage. Elle avoit le chef couronné d'un chapeau de laurier, et des espaules luy pendoit par derriere un carquois qu'elle portoit en escharpe, son bras gauche estoit appuyé sur son arc tout debout, et laissoit pendre negligemment contre bas le reste de sa main, sur sa cuysse droicte reposoit le coude de son autre bras, et voit la jouë dedans la paulme de sa main, dont elle soustenoit sa teste, tenant les yeux fichez en terre à regarder devant elle un jeune damoyseau estendu tout de son long, lequel estoit tout meurdry et detaillé de coupz,

et qui sembloit se revenir un petit (ne plus ne moins que d'un profond sommeil) des confins de la mort, dont il avoit approché de bien pres, combien qu'en si piteux estat encore florissoit il en virile beauté : car la grande blancheur de son taint reluysoit d'avantage, pour le lustre que luy donnoit le sang qui luy estoit coulé sur le visage. Quant à ses yeux, la douleur que son corps enduroit les luy abattoit : mais le regard de la pucelle les rouvroit et attiroit à soy, et n'y avoit autre chose qui les forçast de regarder, sinon l'affection et le plaisir de la voir. Apres doncques qu'il eut un peu rassemblé ses espritz, il se print à luy dire d'une voix foible et basse, avecq' un souspir trenchant, partant du profond du cueur : Las ! estes vous veritablement encore, ô doulce amie ! ou si comme nous vous avez accreu le nombre de ceste malheureuse desconfiture ? Quant à moy, je croy qu'il n'est possible autrement que vous n'ayez esté defaicte, ny aussi que vous puissiez (non pas apres la mort mesme) vous esloigner de moy : ains croy que ce que je voy est vostre esprit, et vostre ame, qui encore accompaigne et honore mes aventures. Il est en vous, respondit adoncques la pucelle, que je vive, ou non : et n'y a rien en ce monde qui m'ayt engardée jusques icy que je ne me sois ferue de ceste espée (en luy monstrant une espée qu'elle avoit en son giron), sinon que je vous voyois encore respirer. Quant et quant en disant ces paroles, elle descend hastivement du rocher, et les brigandz qui devaloyent de la montaigne, transportez d'esbahissement et d'effroy qu'ilz eurent de voir une si belle chose, comme si ce eust esté quelque estourbillon de fouldre, ou quelque coup d'esclair qui les eust esblouyz, s'enfuyrent cacher souz des buissons, l'un deçà l'autre delà : car elle leur sembla encore bien plus grande et plus divine chose quand elle se fut dressée sur ses piedz, qu'elle n'avoit pas faict auparavant : mesmement pour ce que les sagettes qui estoyent dedans son carquois alloyent sonnant et cliquant

à chacun pas qu'elle faisoit, et que sa robe, qui estoit de drap d'or, resplendissoit aux rayons du soleil, et ses cheveux par dessouz le chapeau de laurier espars à la guise des Bacchantes, luy descendoyent bien fort bas par derriere, de sorte que ces brigandz estoyent encore plus effroyez et estonnez de ne cognoistre point qui estoit ceste pucelle, qu'ilz n'estoyent pas de ne sçavoir qui avoit faict la desconfiture qu'ilz voyoyent. Les uns disoyent que c'estoit une déesse, et notamment la déesse Diane : les autres pensoyent que ce fust Isis la déesse du païs : aucuns cuydoyent que ce fust la prophetisse et religieuse devoüée au service de quelque dieu, laquelle par luy incitée à fureur eust faict une si grande desconfiture. Voylà ce qu'ilz en pensoyent et cognoissoyent quant à eux : car de la verité ne sçavoyent ilz encore rien. Mais elle (si tost qu'elle fut à bas) se print à embrasser affectueusement le jouvenceau, et commença à pleurer, à le baiser, à essuyer ses playes, et à souspirer, à peine s'asseurant qu'elle le tint entre ses bras. Ce que voyans ces voleurs egyptiens, changerent tantost bien de pensée et d'opinion, disans entre eux : Comment seroit il possible que ce fust une déesse à voir ce qu'elle faict? et comment une divine essence baiseroit elle ainsi affectueusement un corps mort? Et ainsi s'encouragerent l'un l'autre d'en approcher de plus pres pour sçavoir à la vérité que c'estoit. Et apres qu'ilz se furent un peu revenuz de la frayeur qu'ilz avoyent euë, ilz tirerent tous ensemble vers la pucelle, laquelle ilz trouverent ententive à nettoyer et accoustrer les blesseures du damoyseau. Si s'arresterent tout court derriere elle, sans luy oser rien faire ne dire : mais le bruit qu'ilz firent à l'entour d'elle, et aussi leur umbre qui tomba droict devant ses yeux, luy firent tourner la teste pour voir que c'estoit. Puis quand elle les eut veuz, elle se rebaissa comme devant, sans que la couleur estrange de ces gentz noirs et bruslez, ny la veuë de ces brigandz armez et embastonnez, luy donnast aucun

effroy, et se tourna toute entiere à accoutrer les blesseures du damoiseau. Par ou l'on peut cognoistre qu'une affection vehemente et une amour entiere et parfaicte ne tient compte d'aucunes choses exterieures qui luy puissent advenir, soyent douloureuses ou plaisantes, ains qu'elle force le cueur d'avoir toujours l'œil fiché à regarder et l'entendement tendu à considerer la chose aymée.

Mais quand ces brigandz eurent passé oultre, et qu'ilz se vindrent presenter droict devant elle, adoncq' (pensant qu'ilz vousissent attenter de luy faire quelque chose oultre son gré) elle leva une autre fois la teste : et les voyant ainsi noirs et hideux, leur dist : « Si vous estes les umbres et ames de ceux qui gisent icy mortz estenduz, vous avez tort de nous venir encore une autre fois molester et troubler : car pour la plus grande partie vous vous estes defaitz les uns les autres de voz propres mains : et quant à ceux qui ont esté occis par nous, vous sçavez que c'a esté à bon droict, et selon la loy de juste vengeance, pour repousser l'injure et l'oultrage que vous attentiez faire à nostre pudicité. Mais si vous estes hommes vivans, vous menez vie de brigandz, comme il semble à vous voir, et estes survenuz opportunément. Si vous supplie que vous nous delivrez des maux et miseres qui nous environnent, et mettez fin à la tragedie de nostre malheureuse vie, en nous donnant la mort. Elle leur disoit ces pitoyables paroles : mais eux qui n'entendoyent pas un seul mot de ce qu'elle leur disoit, la laisserent là avec le jouvenceau, sans leur donner autre plus seure garde que leur debilité, et s'en allerent vers la nef, de laquelle ilz vuiderent et deschargerent en terre ce qui estoit dedans, ne faisans compte de toutes autres richesses, dont il y avoit grande quantité, et de toutes sortes, ains seulement en tirant dehors l'or et l'argent, les pierres precieuses, et les drapz de soye, autant comme chacun d'eux en pouvoit emporter. Quand ilz en eurent assez

tiré à leur advis, et qu'il y en eut tant que l'avarice et convoytise de ces brigandz en fut assouvie, ayant deposé leur proye sur le rivage, ilz en firent des faisceaux, et departirent tout ce pillage en certains lotz, non qu'ilz fissent ce partage à la raison et au pris de la juste valeur des choses, ains seulement les partageoyent au poix : et quant au jeune damoyseau et à la jeune damoyselle, ilz en devoyent disposer puis apres.

—

CHAPITRE II.

Autre arrivée d'une seconde troupe de brigandz, qui emporterent tout le butin de la riche nef, et emmenerent prisonniers le jouvenceau et la belle pucelle au lac des Pastres, en Egypte.

Mais en ces entrefaictes voicy survenir une autre troupe de brigandz, que conduysoyent deux hommes de cheval : et aussi tost que ces premiers les apperceurent, sans se preparer pour les combattre, et sans emporter aucune chose de tout ce butin, de peur que cela ne fust cause de les faire suyvre, ilz se mirent tous à fuyr tant qu'ilz peurent courir : car ilz n'estoyent que dix de leur bende, et les autres estoyent trois fois autant : par ainsi la pucelle et sa compaignie fut desja prinse pour la deuxiesme fois, et si ne l'estoit point encore. Or quant à ces secondz voleurs, combien qu'ilz eussent aussi bonne envie de butiner celle proye qui estoit en si belle prinse comme les premiers, si est ce que l'esbahissement et l'ignorance de ce qu'ilz voyoyent les engarda et retint pour quelque temps : car ilz pensoyent que tant d'hommes mortz estenduz sur la place eussent esté occis par les premiers brigandz. Et d'autre costé voyans ceste jeune pucelle parée de vesture si exquise, et estrange à eux, qui ne s'estonnoit de toutes ces choses si effroyables advenues à l'entour d'icelle, non plus que s'il n'y eust rien eu, et

qui n'entendoit à autre chose qu'à curer et accoustrer les blesseures du jeune damoyseau, en maniere qu'elle se douloit et passionnoit autant du mal qu'elle luy voyoit endurer comme elle eust sceu faire du sien propre, ilz en demourerent merveilleusement estonnez, tant pour la beauté singuliere et pour le gentil courage d'elle, comme aussi pareillement du jeune damoyseau navré, tant il estoit bien formé et de belle taille, et si commençoit desja à se revenir un petit et à reprendre son visage accoustumé.

Apres doncques avoir arresté un assez long temps à les regarder, finablement le capitaine de ces brigandz s'approcha, et mist la main sur la pucelle, lui commandant qu'elle se levast pour le suyvre. Elle qui n'entendoit rien de ce qu'il luy disoit, et neantmoins se doutoit bien de ce qu'il vouloit, tira quant et elle le jouvenceau, lequel aussi de son costé ne la vouloit point lascher, et approcha de son estomach la pointe de l'espée, menassant qu'elle s'en occiroit, si on ne les emmenoit tous deux ensemble : ce qu'entendant le capitaine, en partie par ce qu'elle luy disoit, mais plus par les signes qu'elle faisoit, et aussi esperant, si le jouvenceau pouvoit revenir en convalescence, qu'il luy serviroit à executer de grandes entreprinses, il fist descendre de cheval son escuyer, et se descendit aussi luy mesme, puis monta ces deux jeunes prisonniers sur les deux chevaux, et commanda à ses gentz qu'ilz chargeassent habilement tout le pillage, et qu'ilz s'en vinsent apres lui. Cela faict il se mist en chemin à pied, coste à coste de ses prisonniers, les souzlevant et redressant, si d'aventure ilz se laissoyent quelques fois aller par foiblesse. Ce qui n'estoit point sans une certaine gloire à ces deux jeunes prisonniers, que leur seigneur s'asservist à eux, et que celuy qui estoit maistre s'assubjectist volontairement à servir d'estafier à ceux qu'il avoit souz sa puissance : tant a de pouvoir et d'efficace l'apparence de no-

blesse, et le regard de beauté, qu'elle peult asservir à soy les cueurs mesmes des brigandz, et dompter les meurs des plus rudes et sauvages hommes.

Quand doncques ilz eurent cheminé le long du rivage de la mer environ la longueur de demy quart de lieüe, ilz tournerent tout court droict contremont la montaigne, laissans la mer à la main droicte, et, apres avoir surmonté la cime, ilz tirerent droict vers le lac, qui est de l'autre costé de la montaigne, tel comme je le descriray cy apres. Premierement, tout le lieu est appellé des Egyptiens Boucolia, comme qui diroit le sejour et la retraicte des bouviers et des pastres : et est une certaine vallée et fondriere de la terre, laquelle reçoit les exundations et regorgementz du Nil, dont il se faict un lac, au milieu duquel l'eau est haulte et profonde infiniment; mais aux rives, ce n'est que bourbier et marescage; car, comme la mer est bornée de rivages, aussi sont les lacz environnez de marestz ordinairement. Leans se retirent et demeurent tous les brigandz d'Egypte, qui vivent ensemble gardans quelque forme de police, et habitent les uns dedans quelques petites cabanes qu'ilz dressent sur de petites mottes qui se monstrent hors de l'eau en quelques endroitz du lac, les autres dedans leurs nacelles, et n'ont autre demourance que leurs barques mesmes, dont ilz sortent du lac en terre. Leans filent et besongnent leurs femmes, et font leans leurs enfantz, qui du commencement sont nourriz du laict de la mere, et peu de temps apres des poissons peschez dedans le lac, et rostiz au soleil. Puis, quand les meres voyent qu'ilz commencent à vouloir trotter, elles leur attachent quelques courroyes aux piedz, et les laissent ainsi pourmener tant que s'estend la courroye jusques au bout de la nacelle, ou bien de la cabane, ne leur baillant autre guide pour les apprendre à marcher, sinon ceste courroye qui les tient liez par l'un des piedz; et se trouve plusieurs de ces pastres qui ont esté nez et nourriz dedans ce lac, et qui n'ont ny

n'estiment autre païs leur que celuy lac, qui est une seure retraicte et forteresse pour brigandz. Voylà pourquoy tous ceux qui menent ceste vie y accourent et confluent de tous costez; car, premierement, l'eau leur sert à tous de muraille; et davantage la grande multitude de roseaux et de cannes qui croissent au long des bordz du lac dedans le marais leur vault un rempart; car ilz y ont faict et coupé à la main des conduictz et canaux tournoyans qui ont plusieurs destours et forvoyementz difficiles à tenir, lesquelz leur sont aysez, pour autant qu'ilz les ont accoustumez; mais ceux qui ne les cognoissent pas n'en peuvent sortir quand ilz y sont une fois entrez : ce qui leur est une grande fortification et defense, pour n'estre jamais endommagez par surprinse. Voylà que c'est que du lac, et de ceux qui y ont leur demourance.

Or, environ le soleil couchant, le capitaine de ces brigandz avecq' toute sa troupe y arriva. Si furent incontinent les deux jeunes prisonniers descenduz de dessus les deux chevaux, et tout le butin chargé dedans les barques. Et soudain voicy toute la brigade des autres brigandz qui estoyent demourez dedans le lac qui accourt au devant du capitaine, et sortent l'un d'un costé du marais et l'autre d'un autre pour luy faire honneur et reverence comme à leur roy. Et voyans la grande quantité du butin qu'ilz avoyent apporté, et contemplans la divine beauté de la pucelle, ilz estimerent, dans leur ignorance, que leurs compaignons eussent saccagé et pillé quelques riches temples, et qu'ilz en eussent d'avantage enlevé la religiense, ou bien que ce fust la statue mesme vive de quelque déesse : et en loüant grandement la vertu et proüesse de leur capitaine, le convoyerent jusques au lieu de son sejour, qui est une petite isle separée loing de toutes les autres, laquelle luy est reservée pour la demourance de luy et de quelque peu d'autres, qui sont ordinairement autour de luy. Auquel lieu quand il fut ar-

rivé, il commanda à tous les autres qu'ilz se retirassent chacun en son logis, et qu'ilz se rendissent le lendemain par devers luy, et demoura avecq' un petit nombre de ses familiers, qu'il fist souper, et soupa luy mesme legierement; puis bailla les deux nouveaux prisonniers à un jeune homme grec, qui peu de temps auparavant avoit aussi esté prins par les brigandz, pour deviser avecq' eux en une petite cabane tout joignant la sienne, enchargeant au jeune Grec, entre autres choses, qu'il pensast les playes du jouvenceau, et qu'il se donnast bien de garde que nul ne fist aucune force ou injure à la pucelle. Cela faict, pour ce qu'il estoit las et travaillé du chemin qu'il avoit faict à pied ce jour là, et aussi du soucy de ses affaires, il s'en alla reposer et dormir.

—

CHAPITRE III.

Complainte de Chariclée et consolation de Theagenes prisonniers, et de la nouvelle cognoissance qu'ilz eurent de Gnemon aussi prisonnier.

Ainsi, quand tout le monde fut retiré, de sorte que l'on n'oyoit plus bruit aucun dedans le lac, estant desja une quarte partie de la nuict avancée, la pucelle adoncq' print la solitude et absence d'autres divertissementz à occasion propre pour faire ses regretz, à cause (comme je croy) que le silence de la nuict luy renouvelloit et ramenoit en memoire ses douleurs, n'estant plus sa pensée divertie à regarder ny à voir autre chose, ains vaquant entierement à la rememoration de ses malheurs. Parquoy apres avoir bien souspiré et gemy à part elle (car par le commandement du capitaine elle avoit esté mise à part, estant couchée sur un petit lict bas), et qu'elle eut longtemps pleuré, elle se print à dire : « Helas ! Apollo, bien es tu aspre à te venger de nous, et à nous punir plus aigre-

ment que noz faultes ne l'ont desservy. Les maux que nous avons par cy devant endurez ne te sont ilz point satisfaction suffisante? Estre privez de noz parentz et amys, estre prins par les pyrates et escumeurs de mer, avoir souffert tant de perilz, de tourmente, et avoir d'avantage esté deux fois prisonniers entre les mains des brigandz sur terre, et l'attente de l'advenir encore pire que ce que nous avons jusques icy essayé? Ou doncques arresteras tu le cours de tant de miseres? Si c'est en mort, mais que ce soit sans vilanie, douce me sera telle yssue; mais si aucun d'aventure se met en effort de me cognoistre honteusement, moy que Theagenes mesme n'a encore point cogneuë, quant à moy, je previendray ceste injure en m'etranglant moy mesme, et me maintiendray pure et entiere jusques à la mort, emportant avecques moy pour honneur funeral ma virginité incontaminée; mais tu seras bien le plus severe et le plus cruel juge qui fut oncques. » Elle vouloit encore parler; mais Theagenes entrerompit son propos, disant: « Cessez, ma tres chere amie Chariclée, que j'ayme autant comme mon ame. Vous avez certes bien raison de vous lamenter et complaindre, mais pourtant en ce faisant vous irritez les dieux plus qu'il ne vous semble. Il ne leur fault rien reprocher; ains les requerir; car par prieres et oraisons s'appaisent ilz, et non pas par complaintes, murmures et accusations. — Adoncques, respondit Chariclée, vous dictes tres bien; mais comment vous trouvez-vous? — Je me sens, dist il, allegé, et me trouve mieux depuis l'appareil que ce jeune homme m'a appliqué ce soir, et qui a appaisé l'irritation de mes blessures. — Vous vous trouverez encore bien plus allegé demain au matin, dist alors le jeune homme auquel ilz avoyent esté baillez en garde; car je vous donneray d'une herbe qui vous guerira et consolidera voz playes dedans trois jours. J'en ay experimenté par plusieurs fois la vertu; car, depuis que j'ay icy esté amené prisonnier, toutes les fois qu'il s'est

faict quelque rencontre ou il y ayt eu quelqu'un des gentz du capitaine blessé, je l'ay veu guerir en peu de jours, en usant de ceste herbe. Et ne vous fault point esbahir si j'ay soing de vous; car il me semble que vous avez esté fortunez de mesme moy. Et si ay d'avantage occasion d'en avoir pitié, parce que vous estes Grecz et je suis aussi Grec. — O dieux! s'escrierent ensemble les deux nouveaux prisonniers, de joye qu'ilz eurent. — Oui veritablement, dist il, je suis Grec voirement, et de la gue et de naissance. — Peult estre, dirent ilz alors, trouverons nous icy quelque allegement en noz maux; mais comment vous appellez vous? luy demanda Theagenes. — Je m'appelle, dist il, Gnemon. — Et de quel quartier estes vous? que nous le sçachions. — D'Athenes. — Et quelle fortune vous ai cy amené? — Ah! dist Gnemon, ne me le demandez point, et ne remuez point ce propos là : c'est là le tragique de mes aventures; ce seroit une addition trop importune et hors de saison à voz malheurs, que raconter maintenant les miens. Et d'avantage, ce qui reste de la nuict ne suffiroit point à les vous reciter au long, attendu mesmement que vous avez besoing de vous reposer, pour les grandz travaux et labeurs que vous avez endurez. » Et comme ilz ne le laissassent point en paix, ains le suppliassent tres instamment de leur raconter comment que ce fust, estimans que ce leur seroit une grande consolation et grand reconfort en leurs maux que d'en ouyr conter d'autres semblables aux leurs, Gnemon commença en ceste maniere

—

CHAPITRE IV.

Comment Gnemon recite à Theagenes et à Chariclée l'amour folle que luy portoit Demeneté sa marastre, du refus qu'il en fist, dont elle print vengeance, et de ce qui en advint.

J'avois, dist il, un pere nommé Aristippus, natif d'Athenes, senateur en la cour souveraine, et qui avoit des biens mediocrement, lequel (apres le trespas de ma feüe mere) eut envie de se remarier une autre fois, disant que de n'avoir qu'un enfant, comme il n'avoit que moy, c'estoit autant que de n'en avoir point. Si espousa une jeune femme assez jolie, mais qui fut le commencement de tous nos maux. Elle avoit nom Demeneté, et n'eut pas plustost le pied en nostre maison qu'elle gaigna le bon homme, tellement qu'elle luy faisoit faire entierement tout ce qu'elle vouloit, en partie par les attraitz de sa beauté, et en partie aussi par ce qu'elle l'amadouoit et le caressoit merveilleusement. Car s'il y eut jamais femme en ce monde qui sceust bien enchanter et affoler un homme de son amour, et qui entendist l'art de flatter et attraire, celle là le sçavoit parfaictement. Toutes fois et quantes que mon pere alloit aux champs, elle souspiroit : quand il s'en retournoit, elle luy couroit saulter au col. S'il demouroit un peu trop, elle s'en plaignoit à luy, et l'en tensoit, disant qu'elle fust morte de desplaisir s'il eust un peu plus arresté. Et à chaque mot elle l'embrassoit, et pleuroit en le baisant. Par lesquelz alleschementz tous ensemble elle vous enveloppa tellement en ses filez mon pere, qu'il ne regardoit ny ne respiroit plus autre chose qu'elle. Et (qui plus est) elle faisoit semblant du commencement de me voir aussi voluntiers comme si j'eusse esté son propre filz, par ou elle gaignoit de plus en plus le bon homme Aristippus : mesme quelquesfois elle me venoit baiser, et prioit aux dieux ordinairement qu'un jour elle peust recevoir plaisir de moy. Quant à

moy, je prenois tout en bonne part, ne soupçonnant encore rien de ce qui estoit : ains seulement m'esbahissoit comment elle me monstroit ainsi affection maternelle. Mais peu à peu, quand je prins garde que ses approches estoient trop lascives et deshontées, et ses baisers plus chauldz qu'ilz ne devoyent, que son regard devoyoit d'honnesteté, toutes ces conjectures ensemble me firent entrer en soupçon, et deslors commençay à la fuyr, et repousser quand elle s'approchoit de moy. Il n'est ja besoing que je vous ennuye en vous racontant par le menu les appastz et attraitz desquelz elle me tenoit, les promesses qu'elle me faisoit, m'appellant tantost son petit filz, tantost son mignon, ores son heritier, et puis son petit cueur : et brief, entremeslant ainsi les honnestes appellations parmy les lascives et lubriques, et prenant soigneuse garde lesquelles j'aurois plus agreables, monstrant un semblant et apparence de mere es noms d'honneur, et es lascifz se declarant manifestement amoureuse.

Pour le faire court, il advint une telle chose. Un certain jour de la grande solennité que l'on appelle Panathenea, auquel les Atheniens font traisner par terre en procession un navire en l'honneur de Minerve, j'estois sur le commencement de mon adolescence, et avois chanté l'hymne qu'on a accoustumé de chanter ce jour là en l'honneur de la déesse, marchant le premier à la procession, ainsi que la costume le porte : puis m'en retournay chez nous tout ainsi comme j'avois esté accoustré pour la solennité, avecq'la mesme robe et les mesmes chapeaux de fleurs. Aussitost qu'elle me vid en cest accoustrement, elle sortit hors de son bon sens, et ne desguisa plus son amour, ains descouvrant sa meschante concupiscence, accourut à moy, et m'embrassa estroictement, disant : O nouveau Hippolyte ! ô mon Theseus ! Que pensez vous que je devins alors, veu qu'a ceste heure je rougis encore de honte en le vous racontant seulement? Or quand le soir fut venu, mon pere alla souper à l'hostel de ville, et, comme en une generale

assemblée et festin public, il y devoit passer toute la nuict. Parquoy elle s'en vint la nuict et se mist en effort d'obtenir de moy une chose detestable. Mais quand elle vid que je luy resistois en toutes sortes, et que je rejectois toutes les caresses, prieres, menasses et promesses qu'elle me pouvoit faire, elle se departit de moy, souspirant amerement, et du plus profond de son cueur. Si ne demoura que celle nuict seule la meschante à me dresser embusche : car premierement elle ne se leva point du lict le lendemain, ains quand mon pere retourna le matin en la maison, et qu'il luy demande que c'estoit à dire cela qu'elle estoit encore au lict, elle fist semblant qu'elle se trouvoit mal, et ne lui respondit autre chose la premiere fois. Et comme mon pere insistast à lui demander par plusieurs fois qui luy faisoit mal : Ce bon enfant, dist elle, mesmement envers moy, vostre filz et le mien, celuy que souventesfois j'ay plus aymé que vous, les dieux m'en soyent tesmoings, ayant entendu, ne sçay par qui ne comment, que j'estois enceinte (ce que je ne vous avois point voulu descouvrir jusques à ce que j'en fusse du tout assurée), a espié l'occasion que vous fussiez hors de la maison, et comme je l'admonestois, ainsi comme l'on remonstre coustumierement aux jeunes gentz, et l'enhortois de vivre chastement et se gouverner bien, et non pas adonner son cueur ni hanter folles femmes, ny à aymer le vin (car je sçavois bien qu'il suyvoit ce train là, mais je ne vous en avois jamais voulu rien dire, de peur que l'on ne soupçonnast que je le fisse par une haine et malveillance de marastre), ainsi que je luy faisois ces remonstrances, seule à seul, à celle fin que je ne le fisse rougir de honte si je luy eusse dict devant d'autres gentz, j'aurois vergoigne de vous reciter les autres vilaines et insolences qu'il a faictes, tant à vous comme à moy : mais bien vous veux je dire qu'il m'a saulté à deux piedz sur le ventre, et m'a ainsi accoustrée comme vous voyez.

Incontinent que mon pere eut ouy ce propos, sans me

dire rien, sans m'interroguer, sans me donner congé ne loysir de me defendre, croyant fermement que celle qu'il estimoit si bien affectionnée envers moy ne mentiroit jamais à mon préjudice, tout de ce pas me vint trouver ou j'estois en quelque lieu de nostre logis, ne sçachant rien de tout cecy, et commença à me battre de grandz coupz de poings : puis appella ses serviteurs, et m'oultragea vilainement d'escourgées, sans que je peusse deviner, à tout le moins, pour quelle cause j'estois ainsi vilainement dessiré. Apres qu'il eut assouvy son ire à me battre : Hé dea! mon pere, dy je alors, s'il n'estoit devant raisonnable, au moins me semble il que maintenant vous me deussiez dire quelle occasion vous avez eüe de m'oultrager ainsi de coupz. O la bonne piece, me respond il adoncq', il veult que je luy die les meschancetez qu'il a luy mesme commises. En disant cela, il me laisse là, et s'en reva vers Demeneté, laquelle, n'estant pas encore assouvie, me dressa une autre seconde embusche, qui fut telle. Elle avoit une jeune garse chambriere qu'on appeloit Thisbé, qui sçavoit assez bien chanter et joüer de la cithre, et si n'estoit point laide. Elle la vous attira encontre moy, et lui commanda qu'elle m'aymast. Thisbé tout incontinent devint amoureuse de moy, et là ou elle m'avoit auparavant souventesfois refusé, alors elle mesme commença à me solliciter par œillades, par regardz, par signes qu'elle me faisoit, et assignations qu'elle me bailloit : tellement que je, pauvre sot, pensay estre tout soudain devenu quelque beau jeune filz. Brief elle vint une nuict coucher avecques moy, et depuis qu'elle eut une fois commencé, elle continua sans y faillir : et comme je l'admonestasse souvent qu'elle se donnast bien de garde que sa maistresse ne s'en apperceust : O Gnemon, me dist elle, vous me semblez merveilleusement simple : car si vous estimez qu'il y ayt danger, ou que ce soit mal faict que moy qui suis serve, achetée à pris d'argent, je sois trouvée par ma maistresse couchée avecques vous, de quelle punition diriez vous qu'elle est digne, elle qui se

dict estre genti'femme, et qui a son mari avecques lequel elle peult habiter sans forfaire à son honneur, et qui sçait tres bien que peine de mort est establie par les loix à un tel mefaict, neantmoins encore est adultere? Tais toy, dy je adoncqu', car je ne le sçaurois croire. Comment? dist elle, je vous feray prendre l'adultere sur le faict, si vous voulez. Je le veux bien, dy je. Et moy aussi, respondit elle, tant pour l'amour de vous à qui elle a faict un si meschant tour, qu'aussi pour l'amour de moy mesme : car elle me faict tout du pis qu'elle peult, pour une jalousie qu'elle a sans raison conceüe à l'encontre de moy : et pour ce monstrez vous homme de cueur, et la prenez sur le faict. Je luy promis de le faire ainsi, et pour lors elle se retira.

La troisieme nuict ensuyvant, comme j'estois desja endormy, elle me vint esveiller et me dire que l'adultere estoit en la chambre de mon pere avecq' Demeneté, disant que le soir tout tard mon pere s'en estoit allé aux champs pour quelque affaire soudainement survenue, et que le mignon estoit n'agueres entré secretement, comme il avoit paravant faict son complot avecq' Demeneté : et pour ce, qu'il falloit que je m'apprestasse d'en faire la vengeance, et j'y allasse l'espée nue au poing, de peur que ce galand qui faisoit une telle injure à mon pere ne m'eschappast. Je le fis tout ainsi comme elle me dist, et prins en ma main une dague. La garse alloit devant, et me menoit portant un flambeau. Quand je fuz tout aupres j'apperceu la lueur d'une petite lampe qui esclairoit dedans la chambre, et comme j'estois transporté de courroux, je mis l'huis qui estoit fermé au dedans, et entray, criant : Ou est il le meschant? ou est il le bel amoureux de ceste bourgeoise, qui faict tant de la preude femme? Quant et quant en disant cela je m'approche du lict pour les defaire tous deux, et alors mon pere (ô dieux!) tout effroyé de peur se jecte hors du lict, et se vient prosterner à mes pieds, disant : Helas, mon filz arrestez vous un peu : ayez pitié de celuy qui vous a engendré! par-

donnez à la vieillesse de celuy qui vous a nourry ! Je vous ay faict tort, je le confesse : mais vous n'en devez pourtant prendre la vengeance si cruelle que de m'en faire mourir. Ne croyez pas du tout vostre courage, et ne contaminez voz mains du sang de vostre pere. Ainsi que le bon homme me faisait ces piteuses prieres et d'autres semblables, je demouray tout fiché, comme une personne transportée et estonnée, qui a esté ferue d'un estourbillon de fouldre, regardant antour de moy si je verrois point Thisbé, laquelle ne sçay comment s'estoit desrobée de moy, et suyvant de l'œil tout l'environ du lict et de la chambre, sans pouvoir rien dire ne rien faire en sorte que d'estonnement la dague que je tenois me tomba des mains, laquelle Demeneté ne faillit pas d'amasser tout incontinent.

—

CHAPITRE V.

Gnemon en poursuivant recite la harengue d'Aristippus son pere en jugement devant le peuple, le grand danger ou il se vid, finalement son bannissement de la ville d'Athènes.

Et adoncq' mon père, se voyant hors de danger, met la main sur moy, et commande qu'on me lie. A quoy faire Demeneté l'irritoit encore d'avantage, criant : Ne vous l'avois je pas bien dict, qu'il se falloit donner garde de ce meschant, et qu'il vous espieroit pour vous faire un mauvais tour, là où l'occasion s'en offriroit ? Ha je le voyois bien à sa mine, je cognoissois bien quel estoit son cueur. Vous le m'aviez bien dict voirement, respondit mon pere, mais je n'en pouvois rien croire. Et me tint pour lors ainsi lié et garrotté, sans me permettre que je peusse dire un tout seul mot de ce qui estoit vray pour ma justification : et tout aussi tost comme le soleil fut levé, il me mena comme j'estois enferré en l'assemblée

du peuple, et se sema toute la teste de poussier et de cendre, puis commença sa harengue en telle sorte : Je ne l'avois point elevé ne nourry en ceste esperance, seigneurs Athéniens ; ains, me promettant que ce seroit le baston de ma vieillesse, depuis le jour de sa naissance je l'avois toujours nourry et entretenu liberalement. Et apres lui avoir faict apprendre les elemens des belles lettres, je le fis enroller es registres de notre lignée, et encore depuis, quand il fut venu en son adolescence, je le fis emmatriculer, et avoüer au nombre de voz citoyens, pour user de voz privileges, et vivre souz voz loix. Brief je l'ay tant aymé, que ma vie ne dependoit que de la sienne : mais puisqu'il a esté si meschant, que, mettant toutes ces choses en oubly, il m'a premierement injurié par plusieurs contumelies, et a d'avantage battu et oultragé celle cy que j'ay legitimement espousée, et à la fin m'est venu surprendre et assaillir jusques dedans ma chambre, en mon lict, la nuict, l'espée tout nue au poing, pour m'occire, et ne s'en a fallu qu'il n'ayt perpetré ce patricide, sinon d'autant que fortune l'en a gardé par une tremeur insperée qui luy a faict tomber la dague des mains, j'ay eu recours à vous, et le vous suis venu deferer, n'ayant voulu user de la permission que me donnoyent les loix, lesquelles me permettoyent de l'occire moy mesme ; ainçois, remettant le tout à vostre bonne discretion, j'ay estimé qu'il estoit trop meilleur poursuyvre la vengeance de l'injure qu'il m'a faicte en laissant faire les loix, qu'en baignant moy mesme ma main au sang de mon filz. En disant ces paroles, les larmes luy tomboyent des yeux : et Demeneté d'autre costé souspiroit, faisant semblant qu'elle estoit bien desplaisante de ma fortune, disant : O pauvre malheureux ! bien seras tu à ceste heure condemné, et livré à mort justement : mais ce sera avant ton heure naturelle ! Les furies t'ont bien possédé, quand tu as esté incité de mettre la main sur celuy qui t'a engendré ! Ce qu'elle faisoit, non pas tant pour pitié qu'elle eust de mon malheur, comme pour

porter tesmoignage par ses lamentations à l'encontre de moy, et confirmer par ses souspirs et regretz l'accusation du crime à moy faulsement imposé. Et comme je requisse qu'il me fust permis de parler pour moy, le greffier criminel s'en vint à moy, et me fist cette brieve demande : si j'étois entré la dague au poing dedans la chambre de mon pere. Je respondy que ouy ; mais oyez, dy je, comment. Et adoncq' toute la tourbe du peuple commença incontinent à crier, sans me vouloir ouyr, disant qu'il ne me devoit point estre permis d'alleguer aucune defense, et vouloyent les uns que l'on me lapidast, les autres que l'on me livrast entre les mains de l'executeur de haulte justice, pour me lancer dedans l'abisme, ou l'on precipite les criminelz de mort, que l'on appelle le Baratre. Quant à moy, durant un si grand tumulte et crierie, je ne pouvois autre chose faire ce pendant qu'ilz balottoyent pour determiner de quelle mort je serois executé, sinon que crier : O mauvaise marastre ! marastre ! tu me fais condemner à mort sans m'ouyr. Ces miennes paroles toucherent plusieurs des assistans, qui commencerent un petit à se douter de la verité : et neantmoins encore ne fuz je point ouy, pour chose que je sceusse faire ne dire : car le peuple estoit si fort esmeu, qu'il n'estoit pas possible d'appaiser le tumulte.

Quand ce vint à nombrer les voix, il s'en trouva enviviron mil sept cens qui me condemnoyent à mourir, dont les uns me jugeoyent à estre lapidé, les autres à estre jecté dedans le precipice de Baratre. Il en restoit bien encore mil ou environ, lesquelz, meuz aucunement du soupçon qu'ilz avoyent conceu par mes paroles contre ma marastre, me condemnoyent à perpetuel exil ; et fut conclu selon leur sentence. Car combien qu'ilz fussent moins en nombre que n'estoyent les deux autres parties ensemble qui m'avoyent jugé à mort, ilz estoyent neantmoins plus que l'une des deux parties separées, lesquelles avoyent opiné diversement ; par ainsi je fus banny de mon païs, et chassé de ma maison paternelle. Mais la

meschante Demeneté, ennemie des dieux, n'en demoura pas impunie. Toutesfois quant à la maniere comment elle en fut punie, ce sera pour une autre fois que je le vous reciteray : car desormais il est temps de se reposer, pour ce que la plus grande partie de la nuict est desja passée, et vous avez grand besoing de repos. Comment ! dist adoncques Theagenes, vous nous travaillerez encore d'avantage, si vous laissez ceste meschante Demeneté impunie. Or escoutez doncques, dit Gnemon, puisqu'il vous plaist que je le die. Apres que j'eu esté condemné, je m'en allay droict au port d'Athenes que l'on appelle Pireus, et là trouvay tout à propos une navire qui partoit. Si montay dessus, et fis voyle en l'isle d'Egina, ayant autresfois ouy dire que j'y avois des cousins de par ma mere. Quand je fuz descendu de la navire, je m'en allay trouver ceux que je cherchois, et vescu pour quelque temps assez à mon ayse avecques eux. Quelque vingt jours apres, errant selon ma coutume, je descendis sur le port, là ou je trouvay une barque qui ne faisoit gueres qu'arriver. Si m'arrestay un peu pour voir dont elle venoit, et quelz gentz il y avoit dedans. A peine avoit on dressé la planche pour descendre, qu'il en sortit soudain un jeune homme, lequel accourut m'embrasser aussi tost comme il fut descendu. C'estoit l'un de mes compaignons, que l'on nommoit Charias. Si me dist :

—

CHAPITRE VI.

Discours de Charias à Gnemon, luy recitant la fin malheureuse de Demeneté, sa marastre, pour avoir esté surprinse en lict estranger par les cautelles et menées de Thisbé, servante d'Aristippus.

O Gnemon mon amy ! je vous apporte de bonnes nouvelles. Vous estes vengé de vostre ennemie, Demeneté est morte. Vous soyez le tres bien venu, dy je, amy Charias : mais comment passez vous ainsi tost par dessus

ceste bonne nouvelle, comme si c'estoit quelque malencontre que vous me vinsiez denoncer? Dictes moy le moyen et la maniere comment elle est morte; car j'ay peur que ce ne soit de mort naturelle, selon la loy à tous commune, et qu'elle n'ayt eschappé celle qu'elle meritoit. Justice, dist il, ne nous a pas du tout habandonnez, ainsi comme dict le poëte Hesiode, ains pouvons nous appercevoir qu'elle dissimule quelquesfois, et ne faict semblant de voir les faultes legieres des hommes, en differant la punition à un autre temps. Mais quant aux crimes si enormes et si execrables comme est cestuy cy, elle jecte incontinent et sans delay son œil de vengeance dessus, ainsi qu'elle a maintenant faict en punissant la malheureuse et meschante Demeneté. En quoy il ne s'est rien faict ne dict que je n'aye bien sceu par le moyen de Thisbé, laquelle, pour la privauté et la frequentation qu'elle avoit avecque moy, telle que vous sçavez, m'a tout raconté. Car apres que contre droict et justice vous fustes par sentence banny de vostre païs, vostre pauvre pere, se repentant de ce qu'il en avoit faict, se retira aux champs en une sienne terre, là ou il s'est depuis toujours tenu, rongeant son cueur, comme dict le poëte. Et incontinent le remords de conscience et les furies commencerent à tourmenter et travailler la malheureuse Demeneté : car elle vous ayma encore plus furieusement absent qu'elle n'avoit pas faict paravant, tellement qu'elle ne cessoit ne nuict ne jour de lamenter et plaindre en apparence vostre fortune, mais à la verité la sienne. Elle crioit sans cesse, O Gnemon, mon tres doux enfant, et vous appelloit son ame, de sorte que ses familieres et voysines qui la venoyent voir s'en esmerveilloyent et la loüoyent grandement de ce que vous estant marastre elle monstroit affection de mere naturelle en vostre endroit. Si taschoyent à la consoler et reconforter : mais elle leur disoit que son mal estoit plus grief qu'il peust recevoir aucune consolation, et qu'elles ne sçavoyent pas quel esguillon luy poignoit le cueur.

Puis quand elle estoit seule retirée, elle se plaignoit de Thisbé et la maudissoit, comme celle qui ne l'avoit pas bien servie. Ceste bourgeoise, disoit elle, qui est si diligente à nuire et à mal faire, et ne m'a pas sceu ayder à jouyr de mes amours, qui a bien sceu (aussi tost faict que dict) me priver de la personne que j'aymois le plus en ce monde, et ne m'a donné le loysir de changer d'advis et de m'en repentir ! Tellement qu'il estoit aysé à cognoistre qu'elle feroit quelque mauvais tour à Thisbé, laquelle voyant sa maistresse courroucée tout oultre et desplaisante autant qu'elle le pourroit estre, la cognoissant temeraire et prompte à faire quelque trahyson à ceux à qui elle en vouloit, mesmement lorsqu'elle estoit forcenée de courroux et d'amour, elle se delibera de prevenir et d'asseurer sa vie en lui dressant premier à elle mesme embusche. Et pourtant, ainsi comme Demeneté faisoit à part elle ses plaintes et doleances, Thisbé entrant en sa chambre luy commença a dire : Ma maistresse, que dictes vous ? pourquoy accusez vous, sans cause ny raison, vostre humble servante ? Ne vous ay je pas tousjours, tant au passé que maintenant, servy et obey à vostre volunté ? S'il est advenu quelque chose contre vostre vouloir, il s'en fault prendre à la fortune. Et quant à moy, je suis toute preste d'inventer quelque moyen pour vous tirer de l'ennuy auquel vous estes. Lors dist Demeneté : Et quel moyen sçaurois tu trouver, quand celuy qui seul m'en pouvoit oster n'est plus maintenant au païs, et que la clemence et humanité de ceux qui l'ont jugé autrement que je n'avois esperé m'a destruicte et affolée ? Car s'il eust esté lapidé, ou bien livré à mort par quelque autre maniere, ma passion s'en fust necessairement estainte, pourautant que ce qui est une fois hors d'esperance sort aussi tost du desir et de l'entendement : et quand on est resolu de ne pouvoir plus attendre ny esperer une chose, cela faict que ceux qui en estoyent paravant travaillez ne s'en tourmentent plus. Là ou maintenant il m'est toujours advis que je le voy. Je songe

que je t'entends parler avecques moy, me reprochant la meschante trahyson que je lui ay faicte. J'ay (ce me semble) honte de me trouver avecq' luy. Tantost je suppose qu'il retournera, et que je joüirai de luy, ou bien que je l'iray moy mesme trouver en quelque quartier de la terre qu'il soit. Et voylà qui m'enflamme, voylà qui me met hors du sens. Mais, helas! je souffre ce que j'ay bien merité; car que ne l'ay je gaigné par doulceur, et non pas chassé par trahyson? Que ne l'ay je humblement supplié, et non pas poursuivy par voye de faict? Il m'a refusée la premiere fois, mais c'a esté avecq' bonne cause. Il a eu honte d'entrer au lict d'autruy, mais c'estoit le lict de son père. Et peult estre qu'avecq' le temps il fust devenu plus doux et plus traictable, mesmement en le maniant avecq' dexterité et doulceur. Et moy, sauvage et farouche, comme si je n'eusse pas esté amoureuse, ains dame et maistresse de luy, ay trouvé estrange qu'il n'a pas voulu tout du premier coup obeïr à mon commandement, et qu'il n'a faict compte de Demeneté, laquelle il surpasse en fleur d'aage et de beauté. Mais, Thisbé mamie, quel moyen est ce que tu me disois? Ma maistresse, dist elle, on pense que Gnémon, obeissant à la sentence qui a esté donnée par justice contre luy, soit sorty hors de la ville, et qu'il ayt habandonné le païs d'Attique; mais moy qui ay conduict tout l'affaire, pour l'amour de vous, sçay bien le contraire; car je sçay qu'il est en quelque lieu icy pres hors la ville caché. Vous avez bien ouy parler d'une Arsinoé qui jouë des flustes, il l'entretenoit. Et apres sa fortune, cette garse l'a receu en sa maison, et luy a promis qu'elle s'en ira avecq' luy. Cependant elle le tient caché en son logis, jusques à ce qu'elle aura troussé ses hardes pour s'en aller quant et luy. Lors Demeneté ne se peut tenir de dire : O Arsinoé, combien tu es heureuse, tant pour le plaisir que tu as eu par le passé, que pour l'esperance de t'en aller avecques luy! Mais apres tout, dist elle, de quoy me sert cela? De beaucoup, respond Thisbé, car je ferai semblant d'être devenue amoureuse

de luy, et prierai Arsinoé (laquelle je cognois de long temps, par ce que nous sommes toutes deux d'un mesme mestier) qu'elle me laisse une nuict coucher avecques luy au lieu d'elle, et donneray ordre avecques cela qu'à certain jour que nous adviserons il sera bien pencé, et qu'il aura beu quand il s'en viendra coucher. Si elle s'y consent, à l'heure ce sera à vous à joüer le personnage d'Arsinoé. Et lors si vous jouyssez de ce que vous desirez, il est grandement vraysemblable que vostre amour en diminuera. Car il y en a beaucoup à qui le desir passe et s'estaint en la premiere jouyssance, pour ce que l'accomplissement de l'œuvre est l'assouvissement de l'amour. Mais si d'aventure l'amour vous demeure encore apres la jouyssance, nous aurons recours aux rames, quand nous ne pourrons ayder de la voyle, comme l'on dict en commun proverbe, et prendrons autre advis; pour le present taschons à appaiser un peu le desir.

Demeneté trouva ce conseil fort bon, et pria Thisbé de se haster. Elle demanda à sa maistresse un seul jour de delay, pour faire ce qu'elle luy promettoit, et puis s'en va vers Arsinoé, et luy dist : « Cognoissez vous point un jeune filz qui s'appelle Teledemus? Arsinoé respondit que ouy. Je vous prie, dist Thisbé, que vous nous recevez en vostre logis : car je luy ay promis de coucher aujourd'huy avecques luy. Il doit venir le premier, et moy apres luy, quand j'auray couché ma maistresse. Cela arresté, elle s'en court vistement aux champs, là ou estoit son maistre Aristippus, et luy dict : Mon maistre, je viens vers vous pour m'accuser moy mesme, faictes de moy ce qu'il vous plaira. Vous avez perdu vostre filz par mon moyen, non que je l'aye faict voluntairement, mais si en suis je neantmoins aucunement coulpable : car m'appercevant que ma maistresse se gouvernoit mal, et qu'elle deshonoroit votre lict, craignant qu'il n'en mescheust à moy mesme, et que je n'en eusse affaire si la chose estoit descouverte par un autre que par moy : et aussi estant marrie que vous, qui la traictiez si doulcement et si hon-

nestement, receussiez d'elle une telle injure pour recompense de vostre bon traictement, je ne le vous osay pas dire quant à vous, ains m'en allay secretement une nuict, afin que personne n'en vist rien, en la chambre de mon jeune maistre votre filz, et luy racontay tout au long comment il en alloit : et luy dy qu'il y avoit un galand qui entretenoit ma maistresse, et couchoit avecq' elle. Luy, qui (comme vous sçavez) estoit des auparavant fort indigné contre elle, pensa que je disse que l'adultere estoit à l'heure mesme couché en votre lict. Si s'enflamma tellement, de courroux que je ne le peuz oncques retenir, et print en sa main une dague, combien que je m'efforçasse de toute ma puissance de l'en garder, et que je luy disse par plusieurs fois que pour lors l'adultere n'y estoit pas : mais il n'escoutoit point ce que je luy disois, ou bien il pensoit que je me repentisse de luy en avoir tant dict, combien qu'il fust vray. Si s'en alla tout espris de fureur en vostre chambre : vous sçavez ce qu'il en advint puis apres. Mais maintenant vous avez moyen, si vous voulez, de vous descharger envers vostre filz, combien que pour ceste heure il soit absent, et de vous venger de celle qui vous a faict un si grand tort à tous deux. Je vous monstreray, si vous voulez, aujourd'huy Demeneté couchée avecq' son adultere, en maison estrange, et encore hors de la ville. Si tu le fais, dist adoncq' Aristippus, je te prometz que pour loyer je te donneray liberté. Et quant à moy, je reprendray, peult estre, volunté de vivre, quand je me seray vengé de celle mienne ennemie : car il y a long temps que j'en ay le cueur fort pressé de douleur et de regret. Et combien que je me doutasse bien de cecy, si n'en osois je rien dire, pour ce que je ne l'eusse sceu averer ne prouver. Mais que fault il que je face? Vous sçavez (dist Thisbé) le verger ou est le monument des Epicuriens : venez vous y en, et m'y attendez jusques au soir.

Apres qu'elle luy eut dict cela, elle s'en retourna courant vers la ville, et vint à sa maistresse luy dire : Or

vous accoustrez, car il est besoing que vous soyez un peu plus cointe et plus jolie que de coustume : ce que je vous ay promis est tout prest. Demeneté l'embrassa, et fist ce qu'elle luy commandoit. Puis sur le soir Thisbé la mena au lieu de l'assignation : et quand elles approcherent de la maison, elle s'en courut devant prier Arsinoé qu'elle se retirast en quelque autre chambre, et qu'elle ne les vint point destourber : pourautant, dist elle, que le jeune filz est honteux, à cause qu'il n'y a gueres qu'il est initié aux mystères de Venus. Arsinoé le voulut, et Thisbé retourna au devant de sa maistresse la querir, et la fist entrer, la mist dedans le lict, et puis osta la lampe, de peur que Demeneté ne fust cogneuë de vous, qui estiez en ceste isle d'Egina. Et apres l'avoir admonestée qu'elle accomplist son plaisir sans dire mot : Je m'en vois, dist elle, le vous querir : car il est icy pres, là ou il boit. En disant cela elle sort, et s'en va querir Aristippus au lieu ou elle luy avoit donné assignation de se trouver, et luy dict qu'il se haste pour venir surprendre et lier l'adultere. Aristippus la suit, et s'en court en la chambre, là ou il trouva à toute peine la couche à la clarté de la lune qui alors rayoit un petit, et commença à crier : Je te tiens, meschante ennemie des dieux. Comme il disoit ces paroles Thisbé vient à la porte de la chambre, et la faict bruire le plus fort qu'elle peult, et quant et quant s'escrie : O dieux ! la grande faulte, le galand nous est eschappé ! Et pour ce, mon maistre, gardez vous bien que vous ne faciez une autre seconde faulte, la laissant elle mesme eschapper. Ne te soucie, dist il, je la tiens la meschante que je cherchois principalement. Si la vous prend et la traine vers la ville. Adoncq' elle, reputant en soy-mesme (comme je croy) les malheurs qui luy estoyent advenuz tout à un coup, la frustration de ce qu'elle attendoit, l'infamie qu'elle avoit encourue d'estre ainsi prinse sur le faict, la peine par les loix ordonnée aux adulteres, estant desplaisante d'avoir esté surprinse, et forcenée d'avoir esté deceuë, quand elle fut aupres de celle creuse

fosse qui est (comme vous sçavez) en l'Academie, là ou les capitaines ont accoustumé de faire un certain sacrifice aux demy dieux pour la prosperité de la ville, elle se secoüa de si grande roideur, qu'elle fist lascher prinse au vieillard, et se jecta la teste devant dedans celle fondriere, là ou la malheureuse mourut malheureusement. Et lors dist Aristippus : Or suis je doncques vengé de toy avant que les loix y ayent mis la main. Le lendemain il alla en pleine assemblée raconter tout du long au peuple comme il alloit à la verité de tout cest affaire. Et à grand'peine luy fut il pardonné : mais il employoit tous ses familiers et amys, pour voir s'il pourroit faire tant que vostre ban fust revoqué. Et ne sçay pas si depuis il en aura esté faict quelque chose : car j'ay esté pressé de m'en venir icy, comme vous voyez, pour quelque mien affaire. Toutesfois vous devez esperer que le peuple aysément consentira que vous soyez rappellé, et que vostre pere vous viendra chercher : car il le promettoit ainsi. Voylà ce que Charias m'en raconta lors. Mais de vous reciter ce qui suit apres, comment je suis icy venu, et quelles fortunes j'ay euës, ce seroit un trop long discours, et qui auroit besoing de trop long temps.

—

CHAPITRE VII.

Le songe de Thyamis capitaine des brigands, et sa harengue, voulant esponser Chariclée.

En disant cela Gnemon se print à pleurer, et aussi firent les deux nouveaux prisonniers, comme pour compassion de ses miserables aventures : mais à la verité ce fut pour ce que chacun d'eux se souvint des siennes. Et n'eussent pas si tost cessé de larmoyer, si ce n'eust esté un gracieux sommeil qui leur tomba sur les yeux, pour le soulagement qu'ilz sentirent au pleurer, lequel estan-

cha leurs larmes : et commencerent par ce moyen à dormir. Mais Thyamis (c'estoit le nom du capitaine de ces brigandz), qui avoit bien reposé à son ayse la plus grande partie de la nuict, eut en dormant quelques songes fort estranges, qui l'esveillerent en sursault. Si veilloit en grande peine et perplexité, pourautant qu'il ne pouvoit conjecturer que vouloyent dire ces songes : car environ le temps que les coqz chantent sur le matin, soit ou que, pour un naturel sentiment et cognoissance qu'ilz ont (comme l'on dict) du retour du soleil par devers nous, ilz soyent incitez à saluer sa divine lumiere, ou que, pour une chaleur qui est en eux et aussi pour un appetit de tost se paistre et se mouvoir, ilz esveillent (avecq' un cry qui leur est propre) ceux qui sont en la mesme maison pour besongner : environ ce temps là (dis je) par le vouloir des dieux, il se presenta un tel songe à son entendement. Il luy fut advis qu'en entrant dans le temple d'Isis, en la ville de sa naissance Memphis, il y voyoit tout reluire pour une fort grande multitude de torches allumées qu'il y avoit, et que les autelz estoyent tous baignez du sang des bestes de toutes sortes que l'on y avoit immolées, et que les cloistres et portiques qui sont à l'entour du temple estoyent pleins d'hommes qui menoyent fort grand bruit, et faisoyent grand tumulte : puis quand il voulut entrer dedans le chœur et sainctuaire du temple, que la déesse Isis luy vint au devant, et luy bailla en main Chariclée, disant : Thyamis, je te baille ceste pucelle : mais tu l'auras, et si ne l'auras point : ains feras injustice, et occiras l'estrangere, et elle ne sera point occise. Ceste vision le mist en grand perplexité, à tourner deçà et delà l'interpretation de ce songe, pour voir s'il pourroit deviner qu'il vouloit signifier. Quand il fut bien las d'y penser et resver, à la fin il en tira l'intelligence à son vouloir : car il interpreta en ceste maniere, comme si la déesse luy eust voulu dire : Tu l'auras femme, et si ne l'auras pas vierge. Quant à ce mot, tu occiras, il l'exposa : Tu blesseras sa virginité, de laquelle

blesseure Chariclée ne mourroit pas. Voilà comment il interpreta son songe, ainsi comme son desir luy suggeroit.

Et si tost que le soleil fut levé, il envoya signifier aux principaux de ses gentz qu'ilz eussent à s'en venir promptement par devers luy, et qu'ilz apportassent leur proye en commun, l'appellant les despoüilles, pour plus honnestement et magnifiquement nommer la chose, et manda quant et quant à Gnemon, qu'il amenast aussi les prisonniers qui luy avoyent esté baillez en garde, lesquelz (ainsi comme on les menoit) s'entredisoyent : Hélas! quelle fortune maintenant nous attend? Et prioyent affectueusement Gnemon de leur estre favorable, s'il avoit moyen de leur ayder en quelque sorte. Il leur promist qu'ainsi le feroit il, les admonestant qu'ilz eussent bonne esperance, et les asseurant que le capitaine n'estoit point totalement homme barbare, ains qu'il avoit quelque humanité, pourautant qu'il estoit de tres noble maison, et qu'il ne menoit celle maniere de vivre seulement que par contrainte. Quand ilz furent devant le capitaine, et que pareillement aussi toute la tourbe des brigandz fut assemblée, Thyamis s'assist sur un lieu un peu eminent (car son isle estoit deputée à faire les assemblées et harengues), et commanda à Gnemon qu'il fist entendre aux prisonniers grecz ce qu'il diroit : pource qu'il entendoit desja bien la langue des Egyptiens, et Thyamis ne sçavoit pas fort bien parler grec. Si commença sa harengue en ceste sorte : Vous cognoissez de long temps quel je suis, mes compaignons, et comment je me suis tousjours porté envers vous : car estant (comme vous sçavez) filz du grand pontife et prestre de Memphis, et ayant esté privé de ceste dignité du pontificat, laquelle m'estoit affectée et deuë, comme à l'aisné, apres le departement de nostre pere, par les trames iniques et injustes menées de mon frere puisné, je fus contraint de recourir à vous pour venger le tort que l'on m'avoit faict, et pour recouvrer la dignité qui m'appartenoit par le moyen de vostre ayde,

là ou vous me fistes tant d'honneur que de m'eslire pour vostre capitaine, en laquelle charge je me suis tellement gouverné jusques aujourd'huy, que je n'ay jamais voulu rien avoir d'avantage que l'un d'entre vous. Car s'il a esté question de distribuer quelque argent, je me suis contenté de part esgale aux autres: et si j'ay vendu quelques prisonniers, j'en ay rapporté le pris en commun, estimant que celuy qui veult s'acquitter honnestement en la charge de capitaine doit prendre sur soy la plus grande part de la peine, et neantmoins se contenter du profit esgal aux autres. Et quand nous avons surprins par les champs quelques prisonniers, si c'estoyent hommes qui eussent assez force de corps pour faire service, je les ay retenuz pour estre de nos souldatz : s'ilz estoyent foibles et debiles, j'en ay faict argent. Quant aux femmes que nous avons prinses, je n'en forçay oncques une : car si elles ont esté de noble sang, je les ay mises à finance, ou bien les ay laissées aller, sans rien payer, seulement par pitié et compassion de leur fortune : et si elles ont esté roturieres, et telles que la captivité ne les contraignist pas tant de servir, comme leur estat et condition naturelle et accoustumée, je les vous ay à chacun distribuées pour servantes. Mais maintenant de tout le butin que nous avons gaigné, je vous requiers et demande seulement un don, c'est que vous me donnez ceste pucelle estrangere. Et combien qu'il fust en moy la prendre d'authorité, il m'a neantmoins semblé meilleur, et ay mieux aymé l'avoir du consentement et octroy de toute la communauté. Car ce seroit peu sagement faict à moy, que, pour forcer une prisonniere seulement, j'encourusse en vostre soupçon de vouloir attenter quelque chose au desceu et contre le gré de vous autres mes amys. Et si ne vous demande point ceste grace sans recompense : car en la me donnant je vous cede et quitte entierement la part et portion de tout le reste du butin qui me pourroit appartenir. Mais pourautant que nous qui sommes de race prophetique tenons à grand reproche et offense

de se mesler indifferemment avec toutes femmes, j'ay advisé de prendre ceste pucelle, non pour en abuser à accomplir mon plaisir, mais pour en avoir lignée qui soit apte à me succeder en la dignité pontificale.

Si vous veux rendre les raisons pour lesquelles je la desire. Premierement elle me semble extraicte de quelque hault et noble parentage : ce que je conjecture par les grandes richesses qui ont esté trouvées avecq' elle, et pourautant que je ne voy point qu'elle soit faillie de cueur en ses tant griefves adversitez ; ains voy qu'elle retient encore la grandeur de courage convenable à la haulteur de son premier estat. D'avantage, j'estime que son cueur soit vertueux et pudique. Car si estant si belle qu'elle surpasse toutes les autres en beauté, neantmoins pour l'honnesteté de son maintien, et son humble et posé regard, elle compose tous ceux qui jectent les yeux sur elle à continence et à chasteté, comment seroit il possible de concevoir d'elle autre opinion que bonne? Et, qui est encore plus que tout ce que je vous ay dict, elle est, à mon advis, la servante et prophetisse de quelque dieu, à ce que je puis conjecturer : car pour malheur qui luy soit advenu, elle a pensé que ce seroit mal et irreligieusement faict, que de laisser son habit sacré, et ses sainctz chapeaux de laurier. Quel mariage doncques, ô seigneurs assistans, pourroit estre mieux sortable, que si un homme extraict de race prophetique espouse une vierge consacrée aux dieux?

Il n'eut pas plustost dict cela, que toute la tourbe assistante approuva son dire avecq' grandes acclamations, et cria qu'il l'espousast à la bonne heure. Adoncq' Thyamis reprenant la parole : Je vous remercie (dist il) : mais nous ferons ce que requiert le devoir, ce me semble, si nous enquerons quel vouloir en a la pucelle : car s'il ne falloit que seulement abuser de la licence de la force, ce me seroit assez que de le vouloir ; pour ce que le demander est superflu quand on peult prendre de force. Mais si ce que nous voulons contracter est un mariage, il est

necessaire que le consentement de l'un et de l'autre y soit. Si destourna adoncq' sa parole, et dist à Chariclée : Dictes nous doncques, la belle, si vous me voulez avoir à mary, et nous declarez quant et quant qui et de quelz gentz vous estes.

—

CHAPITRE VIII.

Harengue de Chariclée faisant response à Thyamis, faignant seulement de quel pays elle et Theagenes estoyent, la cause et la fortune qui les avoit conduictz au port ou ilz avoyent esté trouvez avecq' tant de meurtres, luy faisant promesses faintes de l'espouser après avoir accomply ses vœux à Apollo.

La pucelle adoncq', avant que respondre, tint assez long temps la chere basse, et les yeux fichez en terre, en remuant un peu la teste; et estoit bon à voir qu'elle propensoit ce qu'elle avoit à respondre. A la fin, elle dressa son chef, jectant ses yeux sur Thyamis, lequel fut encore plus que devant esblouy de la lueur de sa grande beauté, pourautant que les discours qui luy estoyent venuz en pensée pour faire sa response luy avoyent colouré le visage plus que de coustume, et son regard en estoit devenu un peu plus audacieux ; puis respondit en ceste sorte par Gnemon, qui servoit de truchement à faire entendre son dire : Ceste response (dist elle) estoit, peult estre, mieux convenable à ce mien frere Theagenes; pour ce qu'il me semble que le taire est mieux seant à la femme, et le respondre à l'homme, mesmement entre les hommes; mais puis que vous me donnez congé de parler, et me monstrez ce premier signe d'humanité, d'essayer à avoir les choses honnestes et raisonnables par amitié, et de gré plustost que par force, attendu mesmement que le tout gist en moy, je suis contrainte de transgresser les bornes et les loix de moy et des autres vierges aussi, faisant response moy mesme à la demande de mon seigneur, qui me parle de mariage, et ce en une

si grande assemblée de tant d'hommes. Quant est doncques à nostre estat, nous sommes du païs d'Ionie, de l'une des plus nobles familles de la ville d'Éphese, ayans pere et mere. Et pourtant que la coustume du païs porte que telz nobles enfantz facent le service divin, il m'est à moy escheu de servir à la déesse Diane, et à ce mien frere à Apollo. Cest honneur doit durer un an; et quand nostre temps a esté complet et revolu, on nous a envoyez conduire en l'isle de Delos l'appareil d'un solennel sacrifice : là ou nous devions faire celebrer des jeux de pris, tant de lettres et de musique, que d'exercices du corps, et nous deposer de celle dignité et charge des sacrifices, selon la coustume usitée et gardée en nostre païs; pour quoy faire on nous avoit chargé un navire d'or, d'argent, de riches drapz, et de toutes autres choses convenables a faire tournois, jeux, festins solennelz et publicz. Et ainsi nous montasmes sur mer, et nous mismes à la voyle, sans noz pere et mere, lesquelz, tant pour leur grand aage que pour le danger de la mer et du long voyage, ne s'oserent embarquer avecq' nous, et sont demourez en leurs maisons. Mais aucuns des bourgeois de la cité, en grand nombre, s'estoyent en partie embarquez avecq' nous dedans le mesme navire, et en partie dedans d'autres vaisseaux, qu'ilz avoyent faictz equiper pour eux. Quand nous avons esté bien avant en mer, et que nous avons eu avancé la plus grande partie de nostre voyage, il s'est levé soudain un orage impetueux, avecques estourbillons de fouldre et de tempeste, qui ont troublé tellement la mer, que nostre navire en a esté devoyée de son droict cours, en sorte que le pylote fut contraint luy mesme de ceder à la violence de la tourmente et à la force de la navire, en laissant le gouvernement à la fortune. Ainsi avons esté l'espace de sept jours et autant de nuictz à la mercy des ventz, qui ont tousjours soufflé fort impetueusement, tant qu'à la fin ilz nous ont jectez en la coste ou vous nous avez prins, et là ou vous avez peu voir un grand meurtre, par ce qu'une troupe

de gentz de marine nous est venue assaillir et surprendre, ainsi que nous faisions le festin de joye pour nostre delivrance et salut, et se sont mis en effort de nous defaire tous, pour avoir nostre bien, jusques à ce qu'avecq' la perte universelle d'eux et de noz gentz aussi, qui se sont tous entretuez, nous sommes demourez nous deux tous seulz. Que pleust aux dieux que nous ne fussions point eschappez, pour estre si pitoyables reliques! Un seul bien avons nous rencontré entre tant de miseres : c'est que quelque dieu a voulu que nous soyons tombez entre voz mains; car, au lieu qu'estions en crainte de mort, vous nous faictes offre, et donnez option de mariage, lequel je ne voudrois quant à moy aucunement refuser. Car, quand il n'y auroit autre chose, sinon que le seigneur fist tant d'honneur à son esclave et captive, que de la vouloir choysir pour son espouse, si seroit ce un heur qui surmonteroit toute autre prosperité de fortune; mais qu'il soit escheu qu'un filz de prophete, et qui est prophete luy mesme, espouse une pucelle devoüée aux dieux, il semble que cela ne se soit point faict sans quelque provoyance divine. Parquoy, seigneur Thyamis, je vous requiers un seul poinct : c'est que me permettez que je puisse (premier que vous espouser) aller en la prochaine ville, ou autre lieu plus voysin, ou il y ayt temple, et autel consacré à Apollo, là ou je puisse me deposer de la charge des sacrifices, et en quitter les marques et enseignes : ce qui, à mon advis, sera meilleur en la ville de Memphis, mesmement apres que vous aurez recouvré vostre dignité de pontife. Car les nopces en seront plus plaisantes et joyeuses, quand elles seront conjointes avecq' la victoire, et quasi comme le coronnement de voz glorieux actes; ou bien, s'il vous plaist que ce soit devant, je le laisse à vostre bonne discretion, moyennant qu'il vous plaise seulement que j'accomplisse les sainctes ceremonies usitées en nostre païs : ce que je sçay bien que vous m'octroyerez, attendu (comme vous dictes) que des vostre enfance vous avez esté devoüé au

service divin, et que vous avez en grande reverence la religion et devotion envers les dieux.

En cest endroit Chariclée acheva de parler, et commença à plorer. Quant aux assistans, tous les autres louerent grandement son dire, et commanderent à Thyamis qu'il le fist ainsi, et que d'eux ilz estoyent bien deliberez de lui ayder. Thyamis luy mesme s'y accorda à la fin, moytié de gré, et moytié par force; car l'ardent desir qu'il avoit de jouyr de Chariclée luy faisoit estimer qu'une seule heure de delay estoit un temps infiny. Mais d'autre costé la grande douceur de son langage, comme si c'eust esté le chant d'une serene, luy destrempoit et amollissoit le cueur, de sorte qu'il estoit contraint luy consentir ce qu'elle luy requeroit, avecq' ce qu'il rapportoit cela à son songe et concevoit esperance que ces nopces se feroient en la ville de Memphis. Parquoy il donna congé à la tourbe assemblée, apres qu'ilz eurent premierement distribué leur butin : dont il eut une bonne partie du plus beau et du meilleur, que les autres voluntairement luy donnerent. Et leur commanda que dedans dix jours ilz fussent tous pretz pour aller assaillir la ville de Memphis. Quant aux deux jeunes prisonniers, il les renvoya en la cabane qui leur avoit esté destinée le jour de devant, et voulut que Gnemon logeast aussi avecq' eux : non tant desormais pour garde, que pour compaignie; et si les traicta plus delicatement qu'il ne se souloit traicter luy mesme auparavant, faisant quelquefois manger avecques lui Theagenes, pour l'honneur de sa sœur. Mais quant à elle, il proposa de ne la voir pas souvent, de peur que la veue de sa beauté n'enflammast d'avantage le desir qu'il avoit empraint en son cueur, et qu'il n'en fust contraint d'attenter quelque chose contre ce qu'il avoit deliberé, et contre ce qu'il pensoit que son songe lui eust signifié. Pour ces raisons Thyamis se defendoit à luy mesme de la voir, estimant qu'il estoit impossible de la regarder, et de se contenir de la desirer.

CHAPITRE IX.

La tristesse de Theagenes, pour la fainte promesse de Chariclée, et les prudentes responses qu'elle luy fist.

Quand tout le monde se fut retiré, et que tous les pastres furent serrez en leurs gistes, les uns deçà, les autres delà, Gnemon sortit de dedans le lac, et s'escarta un peu loing, pour aller chercher l'herbe qu'il avoit promise le jour de devant à Theagenes; lequel ce pendant, prenant l'occasion de la solitude, se print à larmoyer et souspirer, ne disant pas un tout seul mot à Chariclée, mais invoquant continuellement les dieux à tesmoings. Et elle luy demanda adoncq', si c'estoyent leurs communes miseres qu'il lamentoit à la maniere accoustumée, ou s'il luy estoit point survenu quelque nouvelle douleur, qui le fist ainsi fort gemir et souspirer. Et que peult il estre (respond Theagenes) plus nouveau, ne plus contre Dieu et raison, que violer son serment et faulser la foy promise, et que Chariclée m'ayt mis en oubly, inclinant à en vouloir espouser un autre que moy? Ah! ne dictes jamais cela, dist la pucelle, et ne me soyez en le disant plus grief que ne sont les maux que j'endure; et veu que vous avez faict espreuve suffisante de moy, et de mon vouloir, par tant d'effaictz et d'experiences, ne soupçonnez point ma loyauté maintenant pour quelques paroles accommodées au temps et dictes pour le bien de vous et de moy; autrement, ce sera tout le contraire de ce que vous dictes, et plustost semblera il que vous mesme soyez mué de courage, que vous m'en trouviez changée. Car, quant à moy, je ne nye point que je ne sois malheureuse et infortunée; mais aussi puis je bien asseurer qu'il n'y a force ne violence si grande qui peust faire varier la pudicité de mon vouloir. Il n'y a qu'un tout seul poinct en quoy je sçache jamais avoir failly à estroictement garder toutes les loix de temperance, ce fut quand, premiere-

ment, je mis mon amour en vous, combien que l'amour fust sainct et legitime; car je n'ay jamais obtemperé à vostre vouloir comme à un amant, ains vous ay la foy promise comme à mon espoux des le commencement que je me donnay du tout à vous, et jusques icy me suis maintenue nette et impollue, non seulement de l'effet, mais aussi du parler, en vous repoussant plusieurs fois que vous avez attenté de faire vostre plaisir de moy, attendant l'opportunité que le mariage arresté et juré entre nous souz les plus sainctz et plus estroictz sermentz qu'il est possible de faire se consomme selon les loix et ordonnances des hommes. N'estes vous doncques pas bien loing de sain jugement de croire que j'aye vouloir de preferer un barbare à un Grec, un brigand à un amy? Et que vouloit doncques dire ceste vostre belle harengue? (dist alors Theagenes). Car de faindre ce que je fusse vostre frere, je le trouvois le plus sagement faict du monde, pourautant que c'est un grand moyen d'oster à Thyamis la jalousie qu'il pourroit avoir contre moy, et de faire que nous peussions estre sans soupçon ensemble; et si voyois bien que tout le discours faint et controuvé que vous avez faict, et du païs d'Ionie, et de nostre voyage en l'isle de Delos, estoit une bonne couverture pour cacher la verité de nostre faict, et pour abuser ceux qui vous escoutoyent. Mais de consentir ainsi franchement le mariage, et l'accorder expressément, et nommément en definir le temps et le lieu, je n'ay ne sçeu ne voulu deviner que c'estoit à dire; mais bien ay je faict priere aux dieux d'estre plus tost vif englouty en terre, que de voir une telle yssue de mon esperance et des labeurs que j'ay endurez pour vous.

A ceste parole, Chariclée vint embrasser Theagenes, et en lui donnant mil et mil baisers, le mouilla tout de ses larmes, et dist : O dieux! combien agreable et plaisante m'est, amy Theagenes, ceste vostre doute et crainte de moy, quand elle me donne clairement à cognoistre que tant de calamitez et de malheurs n'ont en-

core nullement diminué l'affection et bonne amour que vous me portez ! Mais soyez seur, Theagenes, que nous n'aurions pas maintenant la liberté d'avoir ensemble cet entretién, si je ne l'eusse ainsi promptement accordé et promis : car (comme vous sçavez) qui combat ouvertement contre l'impatient desir de celuy qui est le plus fort, il ne faict que l'enflamber et augmenter d'avantage. Mais qui par doulce parole luy cede, et condescend à son vouloir, il attiedit ceste premiere fureur bouillante, et rebouche la premiere pointe de la cupidité par le plaisir de la promesse presente. Car je croy que ceux qui ayment plus rudement estiment que le premier essay de la jouyssance soit en la promesse, et, cuydans desja tenir ce qu'on leur a promis, ilz n'en sont pas apres si impetueux ne si farouches, à cause qu'ilz flottent et nagent en l'esperance qui les entretient : ce que prevoyant, je me suis moy mesme donnée de paroles, commettant la conduicte du reste au bon esprit qui des le commencement a entreprins de conduire et garder nostre amour. Une seule journée ou deux souventesfois apportent plusieurs expedientz et moyens de salut, et donnent des accidentz et aventures que les hommes avecques tout leur conseil n'eussent jamais sceu imaginer. Voilà pourquoy maintenant, aux discours que je faisois en mon entendement, il m'a semblé que je devois differer et reculer, repoussant, par ce moyen, ce qui estoit certain par ce qui est incertain. Et pourtant, mon tres doux amy, fault il tenir secrete ceste fainte et simulation, comme une ruse de lucte : et la fault celer, non seulement à tous les autres, mais aussi à Gnemon : car combien qu'il use de grande honnesteté et courtoysie envers nous, et qu'il soit Grec, si est il neantmoins captif : et pour ce il est vray semblable qu'il aymera mieux complaire à celuy qui est le plus fort, si l'occàsion s'en presente ; car nous n'avons ny longueur de temps, ne loy de parenté ou de consanguinité qui nous soit suffisant plege ny respondant de sa feauté envers nous. Parquoy, si d'aventure par quelque soupçon il ve-

noit à se douter de nostre conseil, il luy faudra bien affermer du commencement qu'il n'en est rien : car le mentir n'est point reprehensible, ains est honneste, quand il profite à celuy qui le dict, et ne nuist point à celuy à qui il est dict.

—

CHAPITRE X.

Comme la premiere bende de brigandz vint assaillir Thyamis dans son lac, lequel fist enfermer Chariclée dedans une caverne.

Ainsi comme Chariclée faisoit ces remonstrances et advertissementz, Gnemon entra soudainement fort eschauffé, et monstrant, à le voir seulement, qu'il apportoit nouvelles de quelque grand trouble et effroy. Si dist à Theagenes : Je vous apporte de l'herbe dont je vous avois parlé l'autre soir : tenez, appareillez en vos blesseures, et en mettez dessus : mais il nous fault apprester à d'autres playes et d'autres travaux. Et comme Theagenes le priast de declarer un peu plus intelligiblement ce qu'il vouloit dire : Il n'est pas maintenant temps (dict il), car j'ay grand peur que l'effect ne previenne le dire : et pour ce, suyvez moy et Chariclée aussi. En disant cela il les mene tous deux vers Thyamis, lequel ilz trouverent fourbissant un armet, et aguisant un javelot. Si luy dist Gnemon : Vous faictes bien de preparer vos armes, mais vestez les habilement, et commandez quant et quant que chacun de vos gentz s'arme : car il vient contre vous plus grand nombre d'ennemys qu'il ne fist oncques, lesquelz sont si proches de nous, que les ayant vus gagner le sommet de cette colline, j'ay à peine eu le temps de courir jusqu'icy pour vous en donner avis : et en traversant le lac jusques icy, j'ai commandé à tous ceux de voz gentz que j'ay peu voir et rencontrer que chacun se preparast au combat.

Thyamis, oyant ces nouvelles, saillit incontinent en piedz, et demanda soudain : Ou est Chariclée? comme craignant plus pour elle que non pas pour luy mesme. Gnemon la luy monstra à l'entrée de la cabane, toute esperdue. Si luy dist Thyamis tout bas en l'oreille : Prenez la moy, et la menez en la caverne ou vous sçavez que nous cachons nostre tresor : puis quand vous l'y aurez descendue, et que vous aurez refermé l'entrée avecq' la pierre, comme vous sçavez que l'on faict, retournez vous en le plus legierement que vous pourrez vers moy, et ce pendant je pourvoiray au combat. Quant et quant il commanda à son escuyer qu'il luy amenast une victime pour l'immoler aux dieux protecteurs du païs, en intention d'aller puis apres au devant des ennemys commencer la bataille. Gnemon fist ce qui luy estoit commandé, et emmena Chariclée, laquelle se lamentoit amerement, et souvent retournoit la teste vers Theagenes : puis quand ilz furent à l'entrée de la caverne, il la devala dedans. Or n'estoit ce pas un œuvre de nature, comme il se treuve plusieurs spelunques et cavernes naturelles, tant dessus que dessouz la terre : ains estoit ouvrage de ces brigandz, qui par art avoyent imité nature, et une fosse que ces Egyptiens eux mesmes avoyent cavée fort artificiellement pour y mettre en seureté leur butin : et estoit faicte en ceste sorte.

Premierement la bouche estoit fort estroicte, et obscure au dessouz de l'entrée d'une petite logette secrete, tellement que la pierre qui faisoit le sueil de l'huys pour entrer en la loge, estoit un autre huys pour descendre dedans la caverne, et l'ostoit et remettoit on aysément comme l'on vouloit. Quand on estoit au dedans de la fosse, on la trouvoit courbée en plusieurs conduictz et canaux tortuz, qui tous alloyent tournoyans ingenieusement l'un deçà, l'autre delà, sans aucun certain ordre, et regnoit chacun à part jusques au bas de la fosse : mais ilz s'entremesloyent l'un parmy l'autre, et s'entrelassoyent comme font les racines des arbres, jusques à ce

que tous venoyent à se rendre dedans une grande et large place, qui estoit tout au fond, auquel il penetroit un peu de clarté trouble par un petit souspiral, qui alloit respondre tout au bord du lac. Apres que Gnemon eut là descendu Chariclée en la conduysant par la main jusques au plus profond de la caverne, pour ce qu'il sçavoit bien les estres, comme celuy qui y avoit esté plusieurs fois auparavant, il la reconforta le mieux qu'il pent, luy promettant que sur le soir il la viendroit voir avecq' Theagenes, et qu'il ne permettroit pas qu'il entrast au conflict à l'encontre des ennemys, ains luy feroit eviter la bataille. Puis la laissa toute seule, qui ne respiroit ny ne disoit un tout seul mot, et estoit aussi defaicte comme si elle eust esté jugée ou blessée à mort, de sorte qu'il sembloit proprement qu'on luy eust osté l'ame du corps, en l'ayant separée de Theagenes. Et à tant remonta Gnemon, lequel, sortant de la caverne, remist la pierre qui bouchoit l'entrée de la fosse : mais ce ne fut pas sans pleurer et regretter tant la contrainte de luy que le malheur d'elle, laquelle il avoit par commandement presque (en maniere de dire) enterrée toute vive, et avoit ensepvely en obscurité et tenebres la plus belle et la plus plaisante chose à l'œil qui fust en tout le monde. Si recourut vers Thyamis, lequel il trouva bouillant d'ardeur de combattre, armé magnifiquement avecques Theagenes, et qui desja encourageoit de combattre furieusement, et en hommes desesperez, ceux qui estoyent assemblez autour de luy : car se dressant en piedz, au milieu de ses gentz, il leur fist une harengue, dont la teneur fut telle : Mes compaignons, je voy bien qu'il n'est pas à ceste heure saison d'user de longue harengue pour vous encourager, tant pour ce qu'il n'en est point besoing envers vous, pour qui faire la guerre c'est vivre, qu'aussi pourautant que la soudaine incursion et surprinse de noz ennemys nous retrenche toute superfluité de paroles. Car ou les ennemys par voye de faict viennent courir sus, de n'aller promptement par mesme voye au devant pour

les rembarrer et repousser, c'est à faire à gentz qui different et reculent à leur devoir. Parquoy je ne vous veux advertir d'autre chose, sinon qu'il n'est pas question de combattre maintenant pour garder noz femmes et enfantz seulement (ce qui neantmoins à plusieurs est assez suffisante cause pour aiguillonner et irriter leurs courages à vaillamment combattre : car et cela dont nous faisons moins de compte, et toutes autres choses que l'on sauve ou que l'on acquiert, en gaignant la victoire, nous demoureront), mais qu'il nous fault combattre pour noz vies mesmes, et pour nos testes, pour ce que l'on ne cesse jamais la guerre commencée contre les brigandz souz un traicté de certaines conditions, ny ne faict on jamais ne paix ne treves avecques eux, ains fault necessairement, ou qu'ilz vainquent s'ilz veulent vivre, ou qu'ilz meurent de malle mort s'ilz sont une fois prins ou vaincuz. Et pourtant, cela consideré et cogneu, allons, irritez en courage, affronter et combattre nos plus mortels ennemys.

Apres qu'il eut dict cela, il regarda plusieurs fois autour de luy, s'il verroit point son escuyer, l'appelant par son nom Thermuthis. Mais voyant qu'il ne comparaissoit point, il s'en alla courant jecter dedans son bateau, menassant fort ledict Thermuthis : car la bataille estoit desja commencée, et pouvoit on voir de loing comment les ennemis prenoyent ceux qui demouroyent aux environs des bordz du lac, et comment ilz mettoyent le feu dedans les cabanes, loges et bateaux, tant de ceux qui tomboyent sous leurs coups, comme de ceux qui s'enfuyoyent. Et le vent qui estoit fort impetueux portoit la flamme à travers les cannes et roseaux du prochain marest, et les embrasoit tellement, que les yeux ne pouvoyent supporter la grande clarté enflambée qui en sortoit, ny l'ouye le grand bruit que la flamme faisoit. Il n'y avoit espece d'exploit de guerre qui ne s'y fist, et qui ne s'y ouyst aussi : par ce que les habitans du lac soustenoyent le combat de toute leur puissance, le mieux qu'ilz pou-

voyent : mais les ennemys, en partie pour ce qu'ilz estoyent en plus grand nombre, et en partie pour ce qu'ilz les avoyent surprins au despourveu, estoyent les plus fortz. Si en tuoyent les uns à coupz de main sur la terre, et en noyoyent les autres dedans le lac, avec leurs loges et leurs nacelles : dont il sourdoit en l'air un grand bruit confus, tant de ceux qui combattoyent sur la terre que sur l'eau. Le lac estoit tout taint de sang, autant de ceux qui tuoyent comme de ceux qui estoyent tuez, et avoyent les combattants affaire à se garder du feu et de l'eau.

—

CHAPITRE XI.

Comme Thyamis, mal interpretant son songe, plein de fureur et de jalousie, alla en la caverne pour tuer Chariclée, au lieu de laquelle il en occist une autre, puis estant au desespoir et combattant vaillamment contre ses ennemys fut prins et emmené prisonnier.

Ce que voyant et oyant Thyamis, il luy va souvenir de la vision qu'il avoit euë en dormant, comme il luy avoit semblé qu'il voyoit la déesse Isis en son temple plein de torches allumées et de sacrifices, et incontinent conclut en luy mesme que c'estoit ce qu'il voyoit alors devant ses yeux que son songe luy avoit pronostiqué, et l'interpreta tout au rebours de ce qu'il avoit auparavant imaginé : à sçavoir qu'ayant Chariclée, il ne l'auroit pas, par ce que ceste guerre la luy osteroit, et qu'il l'occiroit, et non pas seulement la blesseroit, et que ce seroit avecq' un glaive et non pas selon l'usage de Venus. Si dist plusieurs blasphemes et oultrages à la déesse Isis, disant qu'elle l'avoit cauteleusement abusé; et quant et quant se passionnant qu'un autre que luy eust la jouyssance de la belle Chariclée, il commanda à ceux qui estoyent autour de luy qu'ilz demourassent là, et qu'ilz attendissent qu'on les vint assaillir jusques au lieu mesme ou ilz estoyent, leur disant qu'en tournoyant autour de l'isle, et se cachant dedans les cannes du marest qui estoyent tout à l'envi-

ron, ilz fissent quelques saillies à la desrobée, et que ce seroit bien assez si encore en ceste maniere ilz pouvoyent soustenir, et resister à une si grande multitude d'ennemys. Et ce pendant il fist semblant d'aller chercher son escuyer Thermuthis, et quant et quant faire sacrifice et priere aux dieux domestiques, sans vouloir souffrir que personne de ses gentz le suyvist, et s'en alla tout espris de fureur vers la petite maisonnette ou estoit l'entrée de la caverne. C'est une chose malaysée à reprimer qu'une nature barbare, à quelque chose que ce soit que sa passion la pousse. Car là ou une fois les barbares desesperent de leur salut, ilz ont accoustumé de tuer et faire mourir premierement tous ceux qu'ilz ont aymez en leur vivant, ou pour ce qu'ilz estiment qu'apres la mort ilz seront encore avecq' eux, ou bien qu'ilz les veulent oster des mains de leurs ennemys, et par ce moyen les tirer du danger d'estre injurieusement violez et oultragez. Pour lesquelles raisons Thyamis oublia lors tous les autres affaires qu'il avoit entre mains, mesmement à l'heure qu'il estoit tout à l'entour enfermé, et environné d'ennemys, et s'en alla courant, comme il estoit forcené d'amour, de jalousie et de courroux, vers la caverne, et se jecta dedans, l'appelant et criant à haulte voix en sa langue egyptienne. Or rencontra il assez pres de l'entrée et de la bouche d'icelle caverne une jeune femme qui respondit à son cry en langage grec, la voix de laquelle le mena jusques là où elle estoit : et quand il fut tout aupres d'elle, il luy jecta la main gauche sur la teste, et de la droicte tira son espée, qu'il luy passa tout au travers du corps au dessouz de la mammelle, duquel coup elle tomba toute roide morte en terre, jectant un pitoyable et dernier souspir.

Cela faict, il sortit et remist la pierre dont on bouchoit l'entrée de la caverne, sur laquelle il sema un peu de pouldre, et dist en larmoyant : Voylà les estrennes nuptiales que je te donne. Puis s'en retourna tant qu'il peut courir vers les bateaux, là ou il trouva que tous ses gentz

regardoyent desja comment ilz se pourroyent sauver à la fuyte, des qu'ilz virent leurs ennemys approcher de pres. D'autre part, il vid Thermuthis qui lui apportoit une victime pour l'immoler. Si l'injuria et oultragea de paroles, et lui dist qu'il avoit desja faict le plus beau sacrifice qu'il eust sceu faire. En disant cela, il entra dedans son bateau, luy, Thermuthis, et encore un autre troisiesme pour ramer; car les nacelles qui sont en ce lac n'en sçauroyent porter d'avantage, pourautant qu'elles ne sont que d'une piece seulement, et de quelque gros tronc d'arbre cavé grossement et rudement. Theagenes et Gnemon entrerent aussi dedans un autre, et chacun des autres pareillement au sien, puis voguerent un peu en avant; mais plus tost autour que non pas au loing de l'isle. Quand ilz furent un peu esloignez, ilz cesserent de ramer, et disposerent leurs bateaux tout de front en bataille, comme pour attendre leurs ennemys; mais quand ilz en furent pres, ilz n'eurent pas la hardiesse de soustenir et attendre seulement le chocq des bateaux, ains se mirent en fuyte aussi tost qu'ilz les virent, et ne peurent pas les aucuns seulement endurer la clameur de l'alarme. Il est vray que Theagenes et Gnemon se retirerent aussi; mais ce ne fut pas de peur qu'ilz eussent.

Thyamis seul ayant (peult estre) honte de fuyr, et à l'aventure aussi n'ayant plus cueur de vivre apres Chariclée, s'alla ruer au mylieu de ses ennemys; et comme ilz estoyent desja jointz à combattre main à main, il y eut un qui s'escria : Voicy Thyamis, c'est luy mesme : que chacun garde bien de le tuer. Aussi tost que cela fut dict, ilz ordonnerent leurs bateaux en rond, pour enfermer entr'eux Thyamis, lequel se defendit vaillamment avecq' une javeline qu'il avoit en sa main, dont il en tuoit aucuns, et en blessoit des autres; et estoit une chose qui surpassoit toute admiration, des armes quil faisoit. Il n'y avoit pas un des ennemys qui luy tirast, ou jectast un coup d'espée, ains tous tant qu'ilz estoyent ne taschoyent à autre chose qu'à le saisir au corps, et le

prendre vif. Toutes fois il resista long temps, jusques à ce qu'à la fin plusieurs ensemble se jecterent sur luy, et luy arracherent des poingz sa javeline, et perdit d'avantage son escuyer, lequel avoit tres bien faict son devoir de combattre, et pensoit on qu'il fust blessé à mort; mais quand il vid que la chose estoit desesperée, et qu'il n'y avoit plus ordre de resister, il se jecta dedans le lac, et nagea entre deux eaux jusques à ce qu'il fust esloigné d'eux de la longueur d'un traict d'arc, et gaigna le marest à nage avecq' bien grand'peine. Personne des ennemys ne se travailla de le poursuyvre, pourautant qu'ilz avoyent desja prins Thyamis, et estimoyent la victoire entiere estre la prinse de luy tout seul. Et combien qu'ilz eussent perdu en ceste rencontre plusieurs de leurs gentz et de leurs amys, ilz estoyent neantmoins plus ayses de tenir en leurs mains celuy qui les avoit tuez de sa propre main, qu'ilz n'estoyent pas marriz ne meuz à compassion de ceux qu'ilz avoyent perduz.

Voylà comment l'argent et le gaing est plus cher aux brigandz que ne sont pas leurs propres vies, et comment ilz ne mesurent le nom d'amitié, ne de consanguinité, à autre chose sinon à leur particulier profit, comme firent ceux cy; car ilz estoyent de ces premiers brigandz qui avoyent fuy devant Thyamis et ses gentz au long du bras du Nil que l'on nomme Heracleotique, lesquelz, indignez qu'on leur eust ainsi faict lascher des poingz ce qu'ilz avoyent pillé à autruy, ne plus ne moins que si c'eust esté leur propre, allerent assembler leurs autres compaignons qui estoyent demourez au logis, et quant et quant les habitans de tous les bourgz circonvoysins, leur promettans portion esgale de ce qu'ilz gaigneroyent, et furent les chefs et conducteurs de ceste entreprise. Mais ce qui les faisoit tascher de prendre au corps Thyamis vif estoit une telle cause : il avoit un frere puisné appellé Petosiris, en la ville de Memphis, lequel, contre le droict et la coustume du païs, l'avoit debouté par trames et menées du benefice et de la dignité de souverain pontife :

et estant adverty que son frere Thyamis s'estoit retiré vers les brigandz, et qu'ilz l'avoient prins pour leur capitaine, craignant qu'il ne le vint assaillir quelque jour qu'il en choysiroit l'opportunité, ou bien doutant qu'à la fin le temps ne descouvrist sa trahyson, et d'avantage sentant qu'il y avoit une grande partie du peuple qui le soupçonnoit d'avoir occis son frere, pourautant que l'on ne le voyoit plus, il envoya publier par les bourgz que tenoyent ces autres brigandz qu'il donneroit une grosse somme d'argent et grand nombre de bestial à qui luy ameneroit Thyamis vif, lesquelles promesses firent que ces brigandz ne chasserent point de leur souvenance (non pas en l'ardeur mesme du combat) l'esperance du gaing. Et par ainsi le prindrent vif, apres qu'il en eut tué plusieurs, et puis le menerent lié et garrotté en la terre ferme, et ordonnerent la moytié d'entr'eux pour le garder. Quant à luy, il se plaignoit fort de l'humanité dont ilz sembloyent user envers luy en luy sauvant la vie : car il eust mieux aymé estre tué que d'estre lié. L'autre moytié de toute la troupe s'en alla dedans l'isle, pensant y trouver les richesses et tresors qu'ilz estoient venuz requerir : mais apres qu'ilz eurent bien couru et recherché toute l'isle, sans omettre à fureter un tout seul coing, finablement, voyans qu'ilz ne trouvoyent rien ou bien peu de ce qu'ilz avoyent esperé, comme si d'aventure on avoit oublié à serrer quelque chose dedans la caverne, ilz mirent avant que partir le feu dedans toutes les cabanes : pour ce qu'il approchoit fort de la nuict, ce qui leur faisoit peur de plus arrester en ceste isle, pour doute que ceux qui s'en estoyent fuyz du combat ne fussent quelque part embuschez, et ne leur vinsent par surprinse courir sus la nuict. Puis quand ilz eurent mis le feu par tout, ilz s'en retournerent vers leurs gentz.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Regretz de Theagenes voyant l'isle en feu, pensant Chariclée estre morte. Comme Gnemon et luy furent en la caverne, trouverent une femme occise, qu'ils cuydoyent estre Chariclée, mais, l'ayant regardée, Gnemon la recogneut pour Thisbé.

Ainsi doncques estoit toute l'isle en feu : mais Theagenes et Gnemon, tant que le soleil fut sur la terre, ne s'apperceurent point de cest inconvenient, pourautant que la trop plus grande clarté des rayons du soleil offusque et efface la splendeur du feu, tellement que l'œil de l'homme ne la peut en plein jour discerner ne choysir. Mais quand le soleil fut couché et la nuict venue, la flamme adoncq', n'ayant plus lumiere aucune plus grande qui la suffocast, commença à se faire voir de bien fort loing, et eux, se confians aux tenebres de la nuict, sortirent hors des cannes et roseaux du marest, ou ilz s'estoyent cachez durant le jour. Si virent adoncq' clairement toute l'isle esprise et embrasée de feu. Lors Theagenes, se frappant la teste et s'arrachant les cheveux par destresse, commença à crier : Ah ! c'est aujourd'huy faict de ma vie et de moy ! je ne quiers plus vivre. Craintes, dangers, soucys, esperances, amours, tout est expiré, tout est pery et consommé pour moy ! Chariclée est morte, Theagenes est perdu. O moy malheureux ! En vain doncques ay je evité le combat, en vain ay je esté si lasche que de m'en retirer pour à vous, ô doulce amie, me reserver. Toutes fois je ne vous survivray jamais, ô chere amie, puisque vostre vie est estainte. Helas ! encore n'a ce point esté selon la commune loy de nature que vous avez rendu l'esprit, ce qui plus faict à souspirer, ny entre les bras de celuy que vous eussiez bien voulu, ainçois avez esté

consummée par le feu. Telles flammes vous ont allumées les destinées, au lieu de flambeaux et de torches nuptiales : et est ores celle beauté qui fut la souveraine d'entre les hommes tellement effacée et perie, qu'il n'en est pas resté une seule marque, ny tant soit petit d'apparence. A tout le moins si le corps mort en fust demouré! O grande cruauté ! ô envie de fortune plus griefve que langue ne sçauroit exprimer ! qui m'a, oultre sa vie, osté le moyen de la pouvoir pour la derniere fois embrasser, qui m'a privé du bien de la pouvoir dernierement baiser, encore qu'elle fust toute morte.

Ainsi comme il disoit ces paroles, et qu'il vouloit desgainer son espée pour s'en occire, Gnemon soudainement luy vint arracher de la main, disant : Que veult dire cecy, Theagenes? Comment lamentez vous la mort de celle qui est en vie? Chariclée est saine et sauve, je vous en asseure, et m'en croyez. C'est à des enfantz, respond Theagenes, à qui il fault dire cela, ou bien à quelques folz insensez : vous me faictes mourir en m'empeschant de me donner la mort, qui me seroit tres doulce maintenant. Adoncq' Gnemon commença à jurer qu'il estoit ainsi comme il disoit, et luy conta tout au long ce que luy avoit commandé Thyamis, et comment il avoit luy mesme descendu Chariclée dedans la caverne, et luy declara toute la nature d'icelle, comme elle estoit faicte, et qu'il ne falloit point craindre que le feu peust penetrer jusques au fond, puisqu'il devoit estre interrompu par les innombrables circonvolutions de la caverne. A ces paroles Theagenes commença à se revenir un petit, et luy tardoit desja qu'il ne retournoit vistement en l'isle. Mais ce pendant il contemploit des yeux de la pensée celle que, pour estre absente, il ne pouvoit voir de l'œil corporel, et se promettoit en luy mesme que celle caverne seroit leur lict nuptial, ne sçachant pas les pleurs et lamentations qu'il y devoit espandre. Si se mirent à nager vers l'isle le plus diligemment qu'ilz peurent à force d'avirons, lesquelz ilz manioyent eux mesmes : car

celuy qui avoit conduict leur bateau le jour de devant avoit gaigné le hault, et s'en estoit enfuy belle erre des qu'il entendit crier à l'arme, aussi habilement que s'il fust deslogé de quelque barriere pour gaigner le pris d'une course : parquoy ilz tournoyoyent tantost à droicte, tantost à gauche, et ne pouvoyent conduire leur nacelle à droicte ligne, en partie à cause qu'ilz ne sçavoyent pas coucher les avirons tout l'un quant et l'autre, pour ce qu'ilz ne l'avoyent point accoustumé, et en partie aussi à cause que le vent leur estoit contraire.

Toutes fois à la fin l'ardent desir qu'ilz eurent de gaigner l'isle vainquit leur ignorance de ramer, et firent tant avecq' beaucoup de peine et de sueur, qu'ilz y aborderent : et le plustost qu'ilz peurent se mirent à courir vers les loges et cabanes, desquelles ilz trouverent les cannes desja toutes consummées et reduictes en cendres, tellement que l'on n'en recognoissoit plus rien, sinon le lieu ou elles avoyent esté. Bien trouvoyent-ilz la grosse pierre qui bouchoit l'entrée de la caverne encore evidemment apparente : car quand le vent commença une fois à donner dedans ces loges, lesquelles n'estoient faictes ne couvertes que de cannes de marais, entrelassées ensemble, il les eut tantost en passant seulement embrasées et consummées, tant il estoit impétueux, et rendu la place toute rase et unie : pourautant que la flambe s'amortit incontinent en cendres, lesquelles furent encore tantost espandues et jectées çà et là par la force du vent, si qu'il n'en estoit demouré qu'un bien petit, que le mesme vent avoit desja tellement refroidies, que l'on pouvoit, sans danger de se brusler, marcher par dessus. Parquoy ilz rallumerent quelques flambeaux qui n'estoyent qu'à demy bruslez, et quelque reste de ces cannes qu'ilz trouverent encore, et s'encoururent vistement ouvrir la bouche de la caverne. Gnemon alloit devant, lequel (quand ils furent un peu descenduz au dedans) se print à crier tout soudain : O Jupiter ! qu'est cecy ? nous sommes perduz ! Chariclée a esté tuée. En disant cela, il jecta

contre terre le flambeau qu'il portoit en la main, lequel s'estaignit; et mettant les mains au devant de ses yeux, tomba sur ses deux genoux en plorant et lamentant amerement. Theagenes d'austre costé, ne plus ne moins que si quelqu'un par grande violence l'eust poussé, se laissa choir tout de son long sur le corps de celle qui gisoit morte estendue par terre, et fut long temps ainsi joint à elle inseparablement, la tenant aussi estroictement embrassée comme s'il eust esté collé à elle. Mais Gnemon, le voyant oultré de douleur, et plongé au fond de destresse pour ce grand inconvenient, craignant qu'il ne se fist quelque mal à luy mesme, luy vint secretement oster l'espée du fourreau qui pendoit à son costé, et le laissant là tout seul, s'encourut allumer son flambeau.

Ce pendant Theagenes, jectant un cry lamentable et tragique, se print à dire : O douleur intolerable! ô malheur insupportable envoyé des dieux irritez! Qui est la furie tant implacable et tant insatiable qui prend si cruellement plaisir à nous tourmenter de toutes sortes de miseres, qui, apres nous avoir chassez de nostre païs, nous a jectez en peril de tourmente, nous a exposez au danger des pyrates et escumeurs de mer, nous a livrez desja par plusieurs fois es mains des brigandz, nous a privez et destituez de tous biens? helas! il ne m'en estoit pour tout demouré qu'un seul, lequel encore maintenant m'a esté arraché et ravy. Chariclée est morte, et a esté la creature que plus j'aymois en ce monde occise par main ennemie, et ce pour defendre sa virginité, ainsi comme il est aysé à voir, et pour se reserver à moy. Mais neantmoins la pauvrette, comment que ce soit, est tousjours morte avant qu'elle mesme ayt reçeu aucun plaisir de la fleur de son aage et de sa beauté, ne qu'elle ayt à moy miserable donné aucun contentement. O doulce amie! pour le moins dictes moy le dernier adieu, et les paroles que l'on a accoustumé de dire en mourant à ses loyaux amys. Commandez moy quelque chose, qui vous plaise estre faicte apres vostre mort, si vous avez encore quelque

peu de vie. Helas! vous ne respondez point! l'éternel silence clost celle bouche prophetique, celle bouche celeste qui parloit aux dieux. Les tenebres detiennent celle qui estoit la splendeur des sacrifices, la mort a saisy celle vierge sacrée qui estoit l'honneur des temples, et sont maintenant les deux yeux estaintz, sans lumiere ne clarté, qui n'agueres esblouyssoyent tous les autres de leur beauté, lesquelz le meurtrier qui vous a tuée ne regarda jamais, j'en suis bien asseuré. Helas! comment doncques vous appelleray-je? Sera ce ma fiancée? las, je ne vous puis plus espouser! mon espousée? las, vous n'avez jamais essayé que c'est que de nopces! Comment doncques vous nommeray je? par quel nom vous appelleray je desormais? Sera ce point par le vostre propre Chariclée, le plus doux qui sçauroit estre? O Chariclée! doncques asseurez vous que vostre amy est loyal. Vous me recouvrerez tantost : car pour les dernieres oblations et offertes funebres, je vous vois offrir ma mort et vous sacrifier mon sang amoureux. Par ainsi demourerons nous tous deux ensemble inhumez en ceste caverne, qui nous sera un tombeau naturel et sans artifice : et à tout le moins nous sera il loysible, apres la mort, estre et demourer ensemble, puis que les dieux ou la fortune, en nostre vie, ne nous l'ont jamais voulu permettre.

En disant ces motz, il jecte quant et quant la main à son costé, voulant desgainer son espée, et ne la trouvant point, se reprint à dire : O Gnemon, tu me tues! et si fais davantage injure à Chariclée, en la privant desja par deux fois de sa plus doulce et plus desirée compaignie. Comme Theagenes disoit ces paroles, il va ouyr le son d'une voix qui procedoit du plus profond de la caverne, laquelle voix appeloit Theagenes. Il l'entendit tres bien, et pourtant ne s'en effroya nullement, ains dist : Je m'y en vois, ame tres chere. Je cognois bien que vous estes vagabonde encore à l'entour de la terre, en partie pour ce qu'il vous faict mal d'habandonner un si beau corps comme celuy duquel par force vous avez esté jectée, et en

partie aussi pourautant (à l'aventure) que vous ne pouvez estre reçue en la region des umbres à cause que vostre corps n'a pas esté inhumé. Sur ce point Gnemon va retourner avecq' le flambeau rallumé, et ouyt encore de rechef le son de la mesme voix qui appelloit Theagenes. Adoncqu' s'escriant : O dieux, dist il, n'est ce la voix de Chariclée que j'entens? Elle est vivante, comme je croy, Theagenes : car celle voix, qui me fiert les oreilles, vient du plus profond de la caverne, et de là ou il me souvient tres bien que je la laissay. Dea, dist Theagenes, ne cesserez vous jamais de me vouloir abuser? Veritablement je vous abuse d'un costé, et moy mesme d'un autre, dist Gnemon, si nous trouvons que ceste morte cy soit Chariclée. En disant cela, il retourna le corps de celle qui gisoit estendue par terre le visage dessouz. Et apres qu'il l'eut un peu regardée en la face : O dieux des prodiges et miracles! s'escria il, qu'est cecy? c'est le visage de Thisbé. Si se tira arriere, et de frayeur qu'il eut demoura un espace de temps tout esperdu, sans pouvoir dire un seul mot.

Theagenes au contraire, par cela revenant un peu à soy, et tournant son courage à bien esperer, fist aussi revenir Gnemon, à qui le cueur presque defailloit, et le supplia de le vouloir conduire le plus vistement qu'il pourroit vers le lieu ou il disoit avoir laissé Chariclée. Gnemon, apres avoir demouré un peu de temps a se revenir et à reprendre ses espritz, se mist à regarder de rechef la morte gisante, et trouva certainement que c'estoit Thisbé elle mesme, et si recogneut d'avantage au manche l'espée dont elle avoit esté occise, laquelle estoit à terre tout aupres du corps, que Thyamis, estourdy et transporté de haste et courroux, y avoit laissée, apres qu'il en eut faict ce meurtre : et oultre print en son sein une lettre qui luy sortoit de dessouz l'aisselle, voulant lire ce qui y estoit escript. Mais jamais Theagenes ne le peut endurer, le priant à tres grande instance, et luy disant : Allons premierement voir si nous pourrons recou-

vrer ma tres chere amie, si ce n'est d'aventure quelque malin esprit qui m'abuse et me trompe encore à ceste fois aussi bien que n'agueres. Car quant à ceste lettre, nous aurons temps assez de voir puis apres tout à loysir ce qu'il y a dedans. Gnemon luy obtempera : parquoy ilz prindrent seulement la lettre, et amasserent l'espée.

—

CHAPITRE II.

Comme Theagenes et Gnemon trouverent Chariclée en la caverne, et des propos qu'ilz eurent ensemble.

Puis tirerent oultre, droict au lieu ou estoit Chariclée, laquelle s'estre traisnée des piedz et des mains le mieux qu'elle pouvoit vers l'endroit dont venoit la lumiere, accourut au devant de Theagenes, et luy saulta incontinent au col, repetant par plusieurs fois : Vous tiens je, amy Theagenes? Et luy d'autre costé disant : Estes vous doncques vivante, amie Chariclée? tant que finablement ilz tomberent tous deux ensemble par terre, sans parler ny muer, s'entretenans aussi estroictement embrassez comme si ce n'eust esté qu'un d'eux deux, et peu s'en fallut qu'ilz ne rendissent l'esprit en cet embrassement. Par ou l'on peult evidemment cognoistre qu'une joye excessive se termine souventesfois en tristesse, et que plaisir desmesuré tire douleur apres soy, ainsi que l'on peult voir par l'exemple de ces deux amantz, qui alors estans contre leur esperance eschappez du malheur ou ilz pensoyent estre encouruz, pour la grande joye qu'ilz en eurent furent en danger de perdre leurs vies, jusques à ce que Gnemon frottant et essuyant une roche, et en recueillant dedans le creux de sa main l'humeur qui en distilloit peu à peu, leur arrosa la face, et en leur mouillant et maniant souvent le nez les fist à la fin revenir de la pasmoyson ou ilz estoyent.

Quand ilz eurent reprins leurs espritz et qu'ilz cogneurent qu'ilz s'estoyent premierement rencontrez en autre estat, et que lors ilz se trouvoyent couchez par terre, ilz se redresserent soudain sur leurs piedz et rougirent de honte, mesmement Chariclée, se vergoignant que Gnemon les eust veuz en ceste contenance, et luy prierent qu'il leur pardonnast. Gnemon en se riant, et leur monstrant une chere joyeuse : Quant à moy, dist il, cela est (à mon jugement) digne de louange, et non seulement au mien, mais aussi de tous ceux qui ont quelque fois combattu contre l'amour, et en ce combat se sont trouvez heureusement surmontez et vaincuz, et qui ont pudiquement esprouvé sa puissance invincible, et à laquelle il est impossible de ne succumber. Mais bien est ce une chose que je ne sçaurois loüer, attendu qu'à la vérité j'en ay eu honte, Theagenes, que vous, tenant embrassée une femme estrangere et qui ne vous touchoit en rien, la ploriez neantmoins et lamentiez laschement, encore que je vous jurasse et asseurasse que vostre plus chere amie estoit vivante. Theagenes respondit : Cessez, Gnemon, je vous prie, de me mettre en soupçon et me calumnier envers Chariclée, laquelle je lamentois en un corps d'autruy, pensant que ce fust celle qui gisoit morte devant nous : mais puis que quelque dieu qui nous a regardez en pitié a faict que nous avons trouvé la chose n'estre telle que nous la pensions, c'est maintenant à vous mesme à vous souvenir de vostre foiblesse de cueur : car vous avez premier que moy commencé à lamenter ma fortune : et puis, quand inesperément vous avez cogneu au vray ce que c'estoit, ne plus ne moins que nous voyons es theatres ou l'on joüe les jeux fuyr ceux qui pensent voir les diables, aussi vous qui estiez armé et embastonné, vous en estes vaillamment fuy pour une femme, et encore morte : vous (dy je) qui estes un des tant renommez souldatz et champions d'Athenes.

A ce propos ilz se prindrent un bien petit à souzrire, mais c'estoit un ris contraint qui encore n'estoit point

sans larmes, et auquel, pour le pauvre estat ou ilz estoyent, il y avoit plus de dueil meslé que de liesse. Chariclée doncques, apres qu'ilz se furent un peu teuz, frottant tout doulcement sa jouë au dessouz de l'oreille, se print à dire : Je repute heureuse celle qui par Theagenes a esté lamentée, ou bien aymée, comme dict Gnemon, quiconque elle soit : mais (si d'aventure vous ne soupçonnez que ce soit quelque jalousie qui me poigne) je vous pric de me dire qui est celle là si bien fortunée qui a eu l'heur d'estre plorée de Theagenes, et comment il peult estre que vous ayez tant esté decèu que d'aymer une descogneuë pour et au lieu de moy : je le desirerois fort entendre si vous le sçavez. Vous vous en esbahirez grandement, respond Theagenes : car Gnemon dict que c'est Thisbé, celle menestriere d'Athenes, qui a esté l'inventrice des trahysons faictes à l'encontre de luy et de Demeneté. Chariclée fut fort estonnée de ce propos, et dist : Comment est il possible, Gnemon, qu'elle ayt ainsi esté, quasi comme avecq' quelque machine et quelque engin, transportée soudain du mylieu de la Grece aux extremitez de l'Egypte? et comment s'est il peu faire que vous et moy ne l'ayons point veuë quand vous me descendistes icy ? Gnemon respondist : Je ne vous en sçaurois que dire, mais bien vous conteray je ce que j'ay depuis sceu et entendu d'elle.

—

CHAPITRE III.

Gnemon, reprenant son propos contenu au sixiesme chapitre du premier livre, recite la fuyte de Thisbé hors d'Athenes. De la lettre trouvée en son sein apres sa mort. Comme elle fut recogneuë avoir esté occise par Thyamis au lieu de Chariclée.

Apres que Demeneté, ayant esté trahie et surprinse, se fut (comme vous avez ouy) elle mesme precipitée et submergée dedans la fosse que je vous ay dicte, mon pere en alla faire le recit au peuple en la premiere assemblée de

ville, lequel luy en donna impunité et pardon, et adoncq' le bon homme ne pensa plus qu'à faire que je peusse estre rappellé et restitué par le decret du peuple, se deliberant de monter puis apres sur mer pour me venir chercher. Ce pendant Thisbé prenoit du bon temps de la mesayse de mon pere, et tournoit l'empeschement de luy en loysir pour elle, ne craignant point de se loüer hardiment elle et son art, pour joüer es banquetz et festins que l'on faisoit par la ville, là ou quelquefois elle surmonta et effaça sa compaigne Arsinoé, laquelle avoit joüé la premiere de ses flustes assez froidement, et Thisbé au contraire sonna apres de sa cithre fort gayement, chantant quant et qnant dessus fort plaisamment, dont elle ne se donna garde, qu'elle provoca la jalousie de celle autre menestriere avecq' une tres grande envie contre elle : et encore beaucoup plus, quand un marchand de la ville de Naucratis, appellé Nausicles, homme bien garny d'or et d'argent, commença à caresser et prendre entre ses bras ceste Thisbé, et au contraire à repousser et coudoyer Arsinoé, laquelle il avoit au paravant entretenue : mesmement quand il se fut apperceu qu'en joüant de ses flustes elle enfloit les jouës, de sorte qu'à force de souffler elles luy passoyent le nez, ce qui estoit fort laid à voir : car tout le visage luy en devenoit si rouge et si enflambé, qu'elle en perdoit toute sa forme et figure naturelle.

Pour lesquelles raisons Arsinoé, enflée de despit et esprise de jalousie, s'en vint vers les proches parentz de Demeneté, et leur descouvrit tout au long le mauvais tour et la trahyson que Thisbé avoit faicte à sa maistresse : ce qu'en partie elle avoit conjecturé et deviné d'elle mesme, et en partie Thisbé, pour la grande privauté qu'elles avoyent ensemble, luy avoit conté. Parquoy les parentz et amys de Demeneté conspirerent ensemble contre mon pere, pour venger la mort et l'infamie de leur parente, et à force d'argent gaignerent les meilleurs advocatz, et les plus eloquentz orateurs de la ville

pour l'accuser. Ilz alloyent criant qu'elle avoit esté tuée meschamment, sans estre attainte ne convaincue par justice, et disoyent que l'adultere pretendu par mon pere n'estoit autre chose qu'une couleur et couverture fainte pour pallier son homicide : et à ces fins requeroyent qu'il monstrast celuy qu'il disoit estre l'adultere, vif ou mort, ou (à tout le moins) qu'il dist comment il avoit nom. Finablement ilz demanderent qu'il livrast sa servante Thisbé, pour luy donner la gehenne et faire confesser la vérité. Ce que mon pere promist; mais il ne le peut pas faire, pourautant que Thisbé, prevoyant bien que ce danger luy adviendroit, pendant que ce proces prenoit traict, s'enfuyt avecq' le marchand Nausicles, ainsi comme elle l'avoit paravant conclu et arresté avecq' luy. Parquoy le peuple, irrité contre mon pere, ne le declara pas pourtant attaint et convaincu de cest homicide, comme principal autheur et conducteur de toute la trahyson, ains jugea qu'il estoit consentant et complice, tant de la trahyson faicte à Demeneté, que de ce que j'avois esté iniquement banny et chassé de mon païs : si le condemna pour ces raisons à perpetuel exil, avecq' confiscation de tous ses biens. Voylà le profit et plaisir qu'il a receu de ses secondes nopces, pour s'estre remarié. Ainsi s'est la meschante Thisbé mise sur mer, et partie d'Athenes pour s'en venir icy devant mes yeux payer la peine qu'elle avoit desservie. Autre chose n'en sçay je que cela, que m'en raconta en l'isle d'Egina un autre mien amy nommé Anticles, avecq' lequel je suis venu par mer en ce païs d'Egypte, pour voir si je pourrois retrouver ceste Thisbé en la ville de Naucratis, afin qu'en la ramenant à Athenes je deschargeasse mon pere des charges que l'on luy a faulsement imposées, et que je luy fisse à elle payer tout à un coup les peines deuës aux meschantz tours et trahysons qu'elles nous a faictes à tous. Et maintenant suis icy detenu captif comme vous. Quant à la cause pourquoy et comment, et aussi quant à tout ce que j'ay enduré et souffert depuis, je le vous diray une autre fois.

Mais par quel moyen Thisbé soit icy venue en ceste caverne, et par qui elle ayt esté tuée, il faudra, je croy que quelque dieu le nous revele, si nous le voulons sçavoir.

Toutesfois, si vous le trouvez bon, ce pendant voyons qu'il y a dedans ceste lettre qu'elle avoit en son sein; car je pense que nous y trouverons quelque chose de ce que nous demandons. Ilz en furent tous d'advis : parquoy Gnemon l'ouvrit, et la leut, et estoit la teneur de la lettre telle : Thisbé, l'ennemie ensemble et la vengeresse de son maistre Gnemon, luy envoye salut. En premier lieu, monseigneur et maistre, pour la meilleure nouvelle que je vous sçaurois apporter, je vous annonce la mort de Demeneté, laquelle par moy et pour l'amour de vous a esté procurée; mais en quelle maniere, s'il vous plaist me recevoir, je le vous raconteray. Au surplus, je vous advertis qu'il y a dix jours que je suis en cette isle, prinse par l'un des brigandz, lequel se vente d'estre l'escuyer du capitaine, et me tient si estroictement enfermée. qu'il ne permet pas que je puisse seulement mettre la teste hors la porte de sa cabane, me tenant en ceste peine pour l'amour qu'il me porte, comme il dict; mais (comme je puis conjecturer) c'est à la verité de peur qu'il a que je ne luy sois ostée. Toutes fois, par la grace de quelque dieu, je vous ay n'agueres veu en passant et vous ay bien recogneu : pourtant vous ay envoyé secretement ceste lettre, par une vieille qui demeure avecques moy, luy ayant commandé qu'elle ne la baillast à nul autre qu'à ce beau jeune homme grec, qui est bien voulu du capitaine. Parquoy, monseigneur, je vous prie, retirez moy comme vostre naturelle servante, et me sauvez la vie, s'il vous plaist, attendu que ce que j'ay faict contre vous, je l'ay faict par force et contrainte : et au contraire ce que j'ay faict pour vous, je l'ay faict de franche volunté. Ou bien (si vous estes si fort courroucé à l'encontre de moy, que vous ne me vouliez aucunement pardonner) faictes de moy tout ce qu'il vous plaira; car il

me sera mieux d'estre occise par vos mains, et d'estre inhumée par vous à la guise des Grecz, que de vivre en ceste vie qui m'est plus griefve que la mort, et que soustenir l'amour de ce barbare, qui m'est plus desplaisante que ne seroit la haine d'un Athenien.

Telle estoit la teneur de la lettre de Thisbé. Et adoncq' se print à dire Gnemon : O Thisbé, à bon droict es tu morte, et nous as toy mesme apporté les nouvelles du meschef que tu as bien desservy, en nous mettant en la main, par maniere de dire, le discours de ta fortune, par ce papier prins et tiré presque de la blesseure dont tu es morte. Par ou il appert que la furie vengeresse de ta meschanceté, apres t'avoir chassée et poursuyvie par mer et par terre, n'a jamais cessé de te persecuter du fleau de justice, jusques à ce que tu sois arrivée en ceste terre d'Egypte, à celle fin que moy mesme, à qui tu avois faict un si meschant tour, visse devant mes yeux la peine que tu en as payée. Mais quelle autre tromperie et trahyson est ce que tu machinois à l'encontre de moy par ceste lettre, si la justice des dieux n'eust rompu tes entreprinses? Car quant à moy, pour les grandes meschancetez que j'ay veuës et cogneuës en toy, je t'ay encore suspecte, combien que tu sois morte. Et ay grand' peur que la mort de Demeneté, que tu m'annonces, ne soit un mensonge par toy controuvé, et que les autres qui me l'ont aussi dict ne m'ayent pareillement abusé, et que tu ne sois icy par long voyage de mer venue pour me joüer encore une autre telle tragedie en Egypte comme tu as faict à Athenes. Dea, dist alors Theagenes, ne cesserez vous aujourd'huy de nous monstrer vostre peu de cueur et de hardiesse, en redoutant et craignant les umbres des mortz? Car cela ne sçauriez vous dire, qu'elle m'ayt enchanté ne charmé les yeux, attendu que je n'ay rien commun avecques vostre tragedie : et ne me deçoy point, car elle est toute roide morte. Et pour ce, quant à cela, Gnemon, n'en faictes doute et n'en ayez plus de peur. Mais qui est celuy qui vous a faict ce bien de l'occire? et quant et

comment est elle icy descendue? j'en suis merveilleusement estonné. Du reste, je n'en sçaurois que dire, respond Gnemon : mais pour certain c'a esté Thyamis qui l'a tuée : ce que je conjecture par l'espée que nous avons trouvée tout contre sa blessure ; car je la recognois tres bien, pour ce que le pommeau, qui est d'yvoire, est taillé en forme d'aigle. Et nous sçauriez vous point dire, ce dist Theagenes, quand, comment et pourquoy il a faict ce meurtre? Gnemon respond : Et comment le sçaurois je? ceste caverne ne m'a point donné la science de prophetiser, ny de deviner, comme l'on dict que ceux qui ont une fois descendu dedans la fosse qui est en Delphy au temple d'Apollo Pythius, ou dedans le trou de Trophonius, quand ilz en sortent, devinent et revelent les choses incogneuës. Sur ce mot, Theagenes et Chariclée jecterent un souspir trenchant, et s'escrierent ensemble en larmoyant : O Pytho, et Delphy! Gnemon en fut fort estonné : car il n'entendoit point, et ne pouvoit conjecturer en quoy ne comment leur touchoit ce nom de Pytho. Voylà ou ilz en estoyent quant à eux.

—

CHAPITRE IV.

Comme Thermuthis, escuyer de Thyamis, descendit en la caverne pour y retrouver Thisbé sa mie, laquelle il avoit ostée à un marchand, et la trouvant morte s'adressa à Theagenes, et ce qui en advint.

Mais Thermuthis, l'escuyer de Thyamis, ayant esté blessé à la rencontre, se sauva à nage, et gaigna la terre. Puis quand la nuict fut venue, il trouva l'une des nacelles du naufrage, qui flottoit par le lac, dedans laquelle il se mist, et, à la plus grande haste qu'il peut, tira vers l'isle, pour aller voir Thisbé, laquelle peu de jours auparavant il avoit ostée à ce marchand Nausicles, ainsi comme il passoit par un destroit de montaignes, là ou

Thermuthis s'étoit embusché pour espier les passans. Mais comme Thyamis, au commencement de l'esmeute et de la soudaine incursion des ennemys, l'eust envoyé querir un mouton à sacrifier aux dieux pour obtenir la victoire, il voulut mettre Thisbé hors du danger des armes, et se la reserver. Si l'alla secretement descendre dedans ceste caverne : mais il estoit si hasté et si troublé, qu'il la laissa tout à l'entrée, là ou elle demoura au mesme lieu qu'il l'avoit posée, tant pour l'effroy de ceste alarme, dont elle fut si esprise qu'elle ne peut bouger d'une place, comme aussi pour ce qu'elle ne cognoissoit pas les conduictz et voyes par ou il falloit descendre jusques au fond de la fosse : et Thyamis, qui la rencontra là, pensa que ce fust Chariclée, et la tua au lieu d'elle. Thermuthis doncques, à qui (apres estre eschappé du combat) il tardoit qu'il ne fust aupres de sa Thisbé, incontinent qu'il fut abordé en l'isle, s'encourut tant qu'il peut courir droict vers les loges, qui n'estoyent plus rien que de la cendre seulement, et fist tant qu'à la fin il trouva à grand' peine la bouche de la caverne, et ce par le moyen de la grosse pierre qui la fermoit. Si ralluma quelques cannes et roseaux qu'il trouva là aupres bruslants encore, et puis s'en descendit le plus tost qu'il peut dedans la fosse, l'appelant par son nom Thisbé : car autre parole grecque ne sçavoit il : mais quand il la rencontra à ses piedz gisante en terre toute roide morte, il demoura un long temps tout piqué, sans pouvoir mot dire. Et apres il entr'ouyt un son de voix qui procedoit du plus profond de la caverne : car c'estoit Theagenes et Gnemon, qui devisoyent encore ensemble. Si pensa incontinent que ce fussent les meurtriers qui eussent tué sa Thisbé, et ne sçavoit qu'il devoit faire : car son courage de brigand, et son ire et courroux barbaresque, qui estoit irrité et rengregé par l'infortune qu'il avoit receuë en ses amours, l'aiguillonnoyent fort de s'en aller tout soudain au fond de la caverne, pour combattre ceux qu'il estimoit estre les homicides de son amie : mais d'autre costé, pour ce

qu'il n'avoit nulles armes, il estoit contraint malgré luy de prendre patience.

A la fin, quand il eut un peu pensé à ce qu'il avoit à faire, il luy sembla que le meilleur estoit aller vers eux, non comme ennemy de prime face, mais comme amy. puis s'il pouvoit recouvrer quelques armes, se venger apres d'eux. Ayant arresté d'ainsi le faire, il se vint presenter à Theagenes et à sa compaignie, les regardant d'un œil farouche et furieux, et decelant évidemment à son regard ce qu'il avoit en son courage. Quand ilz apperceurent cest homme survenu si inesperément tout nud et navré, et ayant envie de faire quelque coup de sa main, ainsi que l'on pouvoit juger à ses yeux et à son regard, Chariclée se retira au plus creux de la caverne : pourautant (à l'aventure) qu'elle eut honte de voir ce spectacle mal seant aux yeux d'une pucelle, de regarder un homme tout nud. Gnemon mesme se retira aussi un petit arrière, encore qu'il cogneust bien que c'estoit Thermuthis. Toutes fois, pour ce qu'il le voyoit ainsi survenu contre son attente, il pensa qu'il fust là venu expressément pour leur joüer quelque mauvais tour. Mais Theagenes, non seulement ne fut point estonné de le voir, ains plus tost en fut irrité. Si mist la main à l'espée, et la leva toute preste à le frapper, s'il entreprenoit de faire autre chose que bien à poinct, et lui dist : Demeure, qui que tu sois, si tu ne veux que je te frappe : car ce qui me retient de le faire, c'est que je te pense cognoistre, et ne sçay quel vouloir te mene en ceste caverne cy. Thermuthis se jecta incontinent à ses piedz, plus par crainte du danger que pour changement de volunté, et appella Gnemon à son ayde, disant que par raison il luy devoit sauver la vie, attendu qu'il ne luy avoit rien mefaict, et que le jour precedent il estoit des siens, affermant qu'il venoit vers eux comme amy, non pas comme ennemy.

Cela rompit le cueur à Gnemon, et en s'approchant de luy, le leva : car il estoit prosterné en terre, embrassant

les genoux de Theagenes. Si luy demanda plusieurs fois : Et ou est Thyamis ? Et Thermuthis leur conta tout, comment il avoit attendu et choqué les ennemys, comment il s'estoit jecté tout au mylieu d'eux, combattant vertueusement, sans espargner ne luy ny eux, comment il avoit mis à mort tous ceux qui s'estoyent rencontrez devant luy : mais qu'il avoit esté soigneusement environné et contregardé, pour un commandement faict de la part des ennemys, que l'on se gardast bien de le tuer et qu'on taschast à le prendre vif, et finablement qu'il ne sçavoit qu'il estoit devenu : mais que de luy il s'estoit sauvé en terre à nage tout blessé. Et que lors il estoit venu en ceste caverne pour y trouver Thisbé. Ilz lui demanderent tout soudain de quoy il la cognoissoit, et dont il avoit recouvré ceste Thisbé qu'il queroit. Il leur conta comment il l'avoit ostée à des marchandz passans, et comment il en estoit desesperément amoureux, et que les jours precedens il l'avoit tousjours tenue cachée en sa cabane, mais qu'à ceste alarme et surprinse des ennemys, il l'avoit descendue en la caverne, et maintenant trouvoit qu'elle avoit esté occise par quelques uns qu'il voudroit bien cognoistre pour sçavoir la cause qui les auroit meuz à ce faire. Et adoncq' Gnemon, le plus soudainement et au meilleur escient qu'il peut : C'a, dist il, esté Thyamis, se hastant, de peur que l'autre ne le mescreust de ce meurtre, et pour tesmoignage luy monstra l'espée qu'ilz avoyent trouvée tout aupres du corps mort. Quand Thermuthis la vid degouttant encore de sang, et que le fer tout chauld fumoit encore, par maniere de dire, du meurtre qui en avoit esté faict un peu devant, il cogneut bien que c'estoit voirement celle de Thyamis, et en souspirant amerement du profond de son cueur, ne sçachant pourquoy ny comment cela avoit esté faict, s'en retourna tout troublé, sans pouvoir parler, vers la bouche de la caverne. Et quand il fut pres du corps de la defunte, il mist sa teste sur la poictrine d'elle, et se print à dire : O Thisbé, en repetant souvent ce seul mot, et non autre

chose, jusques à ce qu'en syncopant puis l'une puis l'autre des syllabes de ce nom, il commença petit à petit à se laisser aller, et ne se donna garde que le sommeil l'abattit.

Quand doncques Theagenes, Chariclée et Gnemon furent tous seulz, la souvenance de leurs malheurs et de ce qu'ilz avoyent à faire leur vint en pensée, et en vouloyent prendre quelque resolution; mais la multitude des maux passez, la perplexité des calamitez presentes, et l'incertitude de celles qu'ilz attendoyent à advenir leur offusquoit et troubloit si fort l'entendement, qu'ilz ne faisoyent autre chose que s'entreregarder les uns les autres, chacun attendant que son compaignon commençast à ouvrir le propos de ce qu'ilz avoyent à faire. Puis, quand ilz voyoyent que personne ne s'avançoit de rien dire, ilz rejectoyent les yeux en terre, et puis les relevoyent de rechef pour reprendre aleine, et alleger un peu leur cueur serré de douleur par un souspir. A la fin, Gnemon se coucha par terre tout de son long, Theagenes se mist en son seant contre une pierre, et Chariclée se jecta en son giron, et en cest estat demourerent une espace de temps, taschans à se garder de dormir, afin de prendre quelque advis et conseil touchant ce qu'ilz avoyent à faire. Mais finablement, comme ceux à qui force defailloit, et qui estoyent aggravez et recreuz de travail, ilz furent malgré eux contraintz de ceder à la loy de nature. Et par ainsi, pour l'extrême tristesse qui les affoiblissoit, ilz se laisserent petit à petit aller et couler en un gracieux dormir, tellement que la partie intellectuelle de l'ame condescendit et ceda à la necessité du corps.

—

CHAPITRE V.

Du songe de Chariclée : double exposition d'iceluy : de l'yssue de Gnemon avecq' Thermuthis hors du lac et de l'isle. Comme Gnemon se desroba de Thermuthis, lequel peu après mourut par la morsure d'un aspic.

Quand doncques le sommeil les eut un peu mattez jusques à joindre seulement les bordz des paupieres, Chariclée, qui reposoit doulcement au giron de Theagenes, eut en sommeillant un tel songe. Il luy fut advis qu'il vint à elle un homme ayant les cheveux tous herissez et soüillez, le regard hideux, les yeux enfoncez en la teste, et la main sanglante, qui luy vint donner d'une espée dedans l'œil droict, de sorte qu'il le luy arracha. Si fut tellement effroyée de ce songe, qu'elle s'esveilla en sursault et se print à crier : O amy Theagenes! on m'a arraché un œil de la teste. Theagenes fut tout aussi tost esveillé, et aussi desconforté comme si en songeant il eust luy mesme senty la douleur. Mais elle jecta incontinent la main sur son visage, tastant la partie qu'elle pensoit avoir perdue en dormant. Et quand elle l'eut bien tastée, alors : Je songeois (dist elle), amy Theagenes, je songeois, n'ayez point de peur. Theagenes se revint quand il l'ouyt ainsi parler, et dist : Vous avez tres bien faict de contregarder ces deux beaux rayons du soleil; mais qu'estoit ce doncq' que vous aviez? et quelle frayeur vous avoit esprise? Un cruel et mauvais homme, respondit elle, n'ayant point eu de crainte de vostre force invincible, m'est venu assaillir l'espée au poing, comme je reposois sur voz genoux, et m'a semblé qu'il m'a tiré l'œil droict de la teste. Que pleust aux dieux, Theagenes, que l'illusion fust chose vraye, et non pas songe! Ja à Dieu ne plaise, respondit incontinent Theagenes; et pourquoy dictes vous cela? Pour ce, dist elle, qu'il eust mieux valu pour moy perdre l'un des deux yeux, que d'entrer en si grand soucy de vous; car je crains fort que ce songe ne vous touche, lequel je repute et

tiens comme mon œil, mon ame et mon tout. Cessez de penser cela, dist Gnemon (qui avoit tout ouy, à cause que le cry de Chariclée l'avoit esveillé en sursault); car il me semble que vostre songe se doit autrement interpreter et entendre. Et premierement dictes moy si vous avez encore pere et mere. Elle respondit que ouy. Et s'ilz vivoyent, que seroit ce à dire? Pensez, dist Gnemon, que vostre pere est mort. Et voicy la raison par laquelle je le conjecture ainsi. Vous sçavez que pere et mere sont les causes et moyens de nous faire entrer en ceste vie mortelle, et par lesquelz nous sommes participans et avons fruition de ceste lumiere : par quoy il y a raison grandement vray semblable, que les songes occultement nous signifient et donnent à entendre le pere et la mere par la couple des yeux, pour ce que c'est celuy des cinq sens de nature qui nous faict voir la lumiere et qui nous sert à discerner les choses visibles. Ceste interpretation, dist adoncq' Chariclée, me seroit griefve et calamiteuse aussi bien que l'autre : mais toutesfois encore ayme je mieux qu'elle soit vraye que la premiere. Et vueillent les dieux que vostre divination soit la plus certaine, et que je sois trouvée faulse prophetisse. Il adviendra ainsi, dist Gnemon, et le fault croire en la sorte. Mais veritablement il semble que nous songions et resvions encore de nous amuser à chercher les interpretations des visions et des songes, et ce pendant n'essayer pas de trouver quelque conseil pour pourvoir et donner ordre à noz affaires, mesmement ce pendant que nous en avons le loysir, tandis que cest Egyptien n'est pas icy (il entendoit Thermuthis) et qu'il est empesché à plaindre et regretter ses amours qui sont mortes.

Adoncq' se print Theagenes à dire : Puis que quelque dieu vous a associé avecq' nous, et a voulu que vous fussiez personnier et compaignon de noz mesaventures, commencez vous mesme à trouver quelque moyen et quelque bon advis, attendu que vous cognoissez les lieux, et sçavez la langue de ce païs. Et d'autre costé,

nous sommes trop hebetez et troublez maintenant pour pouvoir inventer et discerner ce qu'il seroit bon de faire ou non : pourautant que nous sommes abismez en une trop plus grande et plus profonde mer de miseres et de maux que vous. Gnemon demoura un peu d'espace sans respondre, puis dist : Je ne sçay lequel de nous est le plus comblé de malheurs, Theagenes ; car certainement, quant à moy, la fortune ne les a point espargnez en mon endroit. Mais puis que vous me commandez que comme le plus aagé je die ce qu'il me semble que nous avons à faire pour le present, je dis que ceste isle, ainsi que vous pouvez voir, est deserte, et n'y a nulz autres hommes vivans que nous : bien y a il grande quantité d'or et d'argent, et de drapz precieux; car vous en pouvez voir beaucoup icy dedans ceste caverne, que Thyamis et les autres brigandz ont pillez et raviz à vous et à d'autres; mais de bled et d'autres provisions necessaires pour vivre, à peine y est le seul nom demouré ; et pourautant y auroit il danger, si nous demourions icy, que nous ne mourussions de faim, ou bien que nous ne fussions tuez par l'incursion de quelques ennemys qui retourneront une autre fois, ou de ceux mesmes qui estoyent habitans avecq' nous icy dedans le lac, si une fois ilz se rallient ensemble pour venir piller l'or et l'argent du tresor qu'ils sçavent tres bien estre icy caché. Car alors n'y auroit il aucun remede de nous sauver, que nous ne fussions mis à l'espée, ou, pour le mieux qui nous en sçauroit advenir, que nous ne fussions exposez à toutes les indignitez, oultrages et vilanies qu'ilz nous voudroyent faire endurer. A cause qu'oultre ce que d'eux mesmes et de leur nature ces pastres icy sont gentz sans foy, encore le seront ilz beaucoup plus maintenant qu'ilz ont perdu leur chef et capitaine Thyamis, qui les refrenoit et les rengeoit un petit à la raison. Et pourtant nous fault il totalement sortir de ceste isle, comme d'une chartre et prison, en nous defaisant premierement de ce Thermuthis, souz couleur de l'envoyer devant enquerir si l'on sçauroit point

ouyr nouvelles de Thyamis. Car, quand nous serons seulz, nous pourrons et consulter et faire plus aysément ce qui sera besoing ; et en toute maniere il vault mieux trouver moyen de nous depestrer (comment que ce soit) de cest homme inconstant et naturellement barbare, qui faict estat et profession de briganderie, qui est querelleux de nature, et qui d'avantage a quelque soupçon sur nous : et pourtant ne cessera il jamais qu'il ne nous ayt dressé quelque embusche, quand il en pourra trouver l'opportunité.

Cest advis fut trouvé bon, et arresterent entr'eux qu'ilz le feroyent ainsi. Si tirerent ensemble vers la bouche de la caverne ; car ilz sentoyent desja bien que le jour approchoit. Et pour ce esveillerent Thermuthis, lequel estoit bien fort espris de sommeil, et luy communiquerent de leur conseil autant qu'il en estoit besoing, et luy persuaderent aysément tout ce qu'ilz voulurent, comme à un homme legier qu'il estoit. Puis mirent le corps de Thisbé dedans une petite fosse, et la couvrirent de la cendre des loges qui avoyent esté bruslées, au lieu de terre, et firent par pitié les ceremonies accoustumées de se faire es funerailles, selon la commodité que le temps leur en donnoit, luy offrant pour toutes expiations et offrandes funebres quelque peu de larmes ; puis envoyerent devant Thermuthis, pour faire ce qu'ilz avoyent advisé. Mais, quand il eut un peu cheminé, il s'en retourna tout court, et dist qu'il n'iroit point luy tout seul, et ne se mettroit point en si grand danger d'aller servir d'espie, si Gnemon n'y alloit quant et luy. Et lors Theagenes, voyant que Gnemon y restivoit et reculoit par crainte (car il estoit bien aysé à voir que, quand il leur interpretoit ce qu'avoit dict l'Egyptien, il le faisoit avecq' une merveilleuse peine) : Et comment? dist il, vous estes homme de si bon entendement et de si bon conseil, et avez le cueur lasche et failly comme une femme? je le voy bien, et l'ay cogneu par plusieurs autres preuves, et mesmement par ce que vous faictes maintenant. Es-

vertuez un peu vostre courage, et prenez en vous un cueur viril; car pour le present les choses sont telles qu'il fault necessairement que vous l'accordiez ainsi, de peur que ce barbare ne puisse tirer aucun soupçon que nous nous en voulions fuyr, et fault que vous cheminiez pour le commencement quant et luy; de quoy certainement vous ne devez avoir crainte, ny faire aucun doute de vous mettre sur les champs avecques luy, estant couvert comme vous estes, et ayant une espée au costé, veu que luy est tout nud et n'a baston ne verge dont il vous peust offenser. Mais il faudra espier quelque occasion et opportunité de le laisser secretement, et s'en venir vers nous en quelque lieu ou nous adviserons de nous rendre et trouver aujourd'huy, si vous voulez en quelque bourg icy pres, si d'aventure vous y en cognoissez quelqu'un. Il sembla à Gnemon qu'il disoit bien, et luy nomma un certain bourg prochain de là, qui s'appelloit Chemmis, riche et bien peuplé, et qui est assis sur une motte le long de la rive du Nil, qui luy sert de rempart et de defense contre les courses et invasions des pastres; et estoit loing, quand ilz seroyent sortiz de dedans le lac, un peu moins de six lieues, et faudroit incontinent prendre son chemin devers midy.

Theagenes eut grand' peine à respondre à cause de sa Chariclée, laquelle n'avoit pas accoustumé de faire si long chemin à pied. Tontesfois à la fin : Nous nous y rendrons (dist il) desguisez en belistres et mendians qui vont par le païs prochassans leur vie. Sans point de faulte, dist alors Gnemon, pour ce que vous avez les visages bien contrefaictz et laidz à voir, mesmement Chariclée, à laquelle n'agueres on a poché un œil. Quant à moy, il me semble qu'à vous voir telz que vous estes, on jugera que vous serez plus tost pour demander les potz d'or et d'argent, et les belles femmes qui sont les pris des tournois et des combatz, que non pas des bribes. A ces paroles, Theagenes se print à souzrire un demy ris contraint, et qui ne fist seulement qu'un petit entr'ouvrir les levres.

Et apres avoir, par serment, confirmé ce qu'ilz avoyent advisé entr'eux, et avoir donné la foy l'un de l'autre, en appellant les dieux à tesmoings, qu'ilz ne se laisseroyent jamais l'un l'autre, ilz se mirent à faire ce qu'ilz avoient advisé et arresté entre eux.

Si traverserent le lac, Gnemon et Thermuthis incontinent que le soleil fut levé, puis entrerent dedans une forest fort longue, et dont le boys estoit fort espes et malaysé à en sortir. Thermuthis alloit devant : car Gnemon le vouloit ainsi, faisant semblant que c'estoit pour ce qu'il cognoissoit mieux le chemin par ou il falloit sortir de ce grand boys, et luy donnant à entendre que c'estoit la cause pour laquelle il le faisoit marcher devant, afin qu'il luy servist de guide : mais à la vérité c'estoit pour sa plus grande asseurance, et pour ce qu'il espioit l'opportunité de s'en pouvoir fuyr. En cheminant par ceste forest, ilz rencontrerent en leur chemin des troupeaux de moutons. Les bergers qui les gardoyent, incontinent qu'ils les entrevirent, se jecterent en fuyte, et s'en coururent cacher es plus fortz endroitz du boys. Adoncq' Thermuthis et Gnemon saisirent l'un des beliers qui marchent les premiers devant le troupeau, lequel ilz tuerent, puis en prirent de la chair, qu'ilz firent un peu seulement essuyer et seicher au feu que ces bergers avoyent appresté pour eux, et s'en emplirent et en mangerent leur saoul, sans attendre qu'elle fust achevée de rostir, pour ce que la faim les pressoit fort. Si devoroyent les gros morceaux de chair, au pris qu'ilz les coupoyent, comme si c'eussent esté loupz cerviers ou loupz ravissans affamez, et ne la faisoyent qu'un petit eschauffer au feu, puis la mangeoyent à demy rostie, tellement qu'en la maschant le sang leur degouttoit et couloit encore au long des maschoires, et puis beurent force laict.

Apres qu'ilz furent bien saoulz, ilz reprirent leur chemin, qui estoit desja environ les vespres. Et quand ilz eurent monté une petite montaigne, au dessouz de laquelle Thermuthis disoit que le bourg estoit, auquel on

detenoit prisonnier à son advis ou bien on avoit tué Thyamis, Gnemon luy fist à croire que son ventre le pressoit, pour avoir trop mangé de ceste chair crue, et que le laict qu'il avoit beu le luy avoit devoyé. Si luy dist qu'il allast tousjours devant, et que de luy il le r'attaindroit bien tost, ce qu'il fist une fois, deux fois, et jusques à la tierce fois, sans luy faillir ne mentir : bien luy disoit il qu'il avoit grand' peine à le r'attaindre.

Quand il eut par si souvent retourner induict cest Egyptien à croire qu'il disoit vray, à la fin il y demoura tout à faict, et print sa course contre bas de la montaigne, tant qu'il peut fuyr au travers des plus aspres et plus escartez endroitz du boys. Et Thermuthis, quand il fut au hault de la montaigne, se coucha et reposa sur une roche qui là estoit, attendant le soir et la nuict, en laquelle ilz avoyent deliberé d'entrer dedans le bourg, pour y enquerir que l'on avoit faict de Thyamis : et quant et quant, voulant aussi attendre si Gnemon viendroit point de quelque costé : car ce barbare estoit tousjours en volunté et deliberation de luy faire un meschant tour, n'ayant point osté de sa fantasie le soupçon qui luy faisoit croire que Gnemon avoit tué sa Thisbé, et pensoit en luy mesme comme il le pourroit surprendre et occire, ayant esperance et singulier desir d'en faire autant, puis apres à Theagenes. Mais, quand il eut bien attendu, voyant que Gnemon ne comparoissoit point, et qu'il estoit desja nuict toute noire, il se print à sommeiller, qui fut un sommeil d'airain (comme disent les poëtes), et son dernier dormir : pourautant qu'un aspic le mordit, par le vouloir (peult estre) des déesses fatales, qui le conduysirent à celle fin propre et convenable au reste du cours de sa vie.

—

CHAPITRE VI.

De ce qui advint à Gnemon, apres avoir habandonné Thermuthis.

Quant à Gnemon, depuis qu'il eut une fois esloigné de veuë Thermuthis, il ne cessa jamais de courir jusques à ce que les tenebres de la nuict le surprirent, et arresterent sa fuyte. Si se cacha au mesme lieu ou la nuict le surprint, et coupa le plus qu'il peut de ramée et de branches d'arbres, souz lesquelles il se tapit, et y demoura la plus part de la nuict en grande peine et destresse, sans reposer ne clore l'œil, pensant de tout bruit qu'il oyoit (comme si le vent souspiroit tant soit peu, ou si quelque fueille se remuoit) que ce fust Thermuthis. Et si d'aventure le sommeil le gaignoit un petit, il lui estoit incontinent advis en songeant qu'il s'en fuyoit, et qu'il se retournoit et regardoit souvent derriere luy s'il verroit point celuy qui ne le poursuyvoit pas. Brief, s'il avoit envie de dormir, il en estoit bien gardé par les illusions et songes qui luy venoyent à l'entendement, et qui le travailloyent plus que n'eust pas faict Thermuthis, si veritablement il l'eust poursuivy. Il se fust voluntiers courroucé à la nuict pour ce qu'elle luy sembloit plus longue que les autres. Par quoy si tost qu'il vid à grande joie le jour poindre, premierement il retrencha et coupa de ses cheveux ce qui en estoit long oultre mesure, et qui luy estoit surcreu jusques à sentir son brigand, durant le temps qu'il avoit demouré entre les pastres, de peur qu'il ne fust soupçonné d'estre brigand luy mesme, par ceux qui le verroyent avecques ses grandz cheveux. Car les pastres, afin qu'ilz en soyent plus espouventables à voir, laissent croistre leurs cheveux jusques sur les yeux et sur les sourcilz par le devant, et par le derriere les font battre jusques sur les espaules, sçachant tres bien que les cheveux rendent ceux qui sont naturellement aymables plus plaisans et plus beaux à voir, et ceux qui

ont visage de brigandz plus hideux et plus effroyables à regarder. Si rongna de sa perruque autant qu'il s'en fault ordinairement que les jeunes hommes amoureux et mignons ne la portent aussi longue comme font les brigandz. Et puis se mist en chemin le plus diligemment qu'il peut pour gaigner le bourg de Chemmis, là ou il avoit prins assignation de se trouver avecq' Theagenes.

Comme il fut pres du fleuve du Nil, et qu'il le voulut traverser, il apperceut le long de la rive un beau vieillard tout melancolique qui se pourmenoit sur la greve, et alloit et venoit le long du fleuve plusieurs tours et retours, comme s'il eust conferé et communiqué ses ennuyz au fleuve du Nil. Il avoit les cheveux longz, sentans son prestre ou son prophete, et estoyent tous blancz : la barbe longue aussi, espesse, et qui luy donnoit une apparence tres venerable. Sa robe et le reste de son vestement approchoit assez de la guise de se vestir des Grecz : parquoy Gnemon s'arresta un peu à le regarder. Et comme le vieillard, en se pourmenant, eust passé par plusieurs fois tout contre luy, sans donner à cognoistre qu'il apperceust aucun aupres de soy, tant il estoit pensif et profondement ententif à ses cogitations, ne vaquant son esprit à autre chose aucune, sinon à celle que lors il pensoit, il se vint presenter tout droict de front devant luy, et le salua le premier à la grecque, disant : Cheré, qui vault autant à dire comme faictes bonne chere. Le vieillard respondit : Je ne sçaurois : car ma fortune, dist il, n'est point telle que je peusse prendre aucune resjouyssance. Gnemon, s'esbahissant de ceste response, luy demanda : Estes vous Grec, seigneur, ou bien estranger en ce païs? Et si vous estes estranger, de quelle autre contrée estes vous? Je ne suis, respondist il, ne Grec, ny estranger : mais je suis de ce païs d'Egypte. D'ou vient doncque, dist Gnemon, que vous estes vestu à la grecque? Mes defortunes, respondit le vieillard, m'ont faict prendre ce beau et honneste accoustrement. Gnemon s'esmerveillant comme il estoit possible

qu'en adversité un homme se vestist plus gayement et plus honnestement que de coustume, le pria de luy faire de bout en bout entendre que c'estoit qu'il vouloit dire. Vous me tirez d'Ilium, respondit le vieillard, comme s'il eust voulu dire : Vous me voulez faire entrer en une narration infinie de miseres et de malheurs, et provoquez à l'encontre de vous une ruche d'abeilles (en maniere de parler), et irritez leur bouinement importun, en me tirant à vous faire le discours de mes tribulations, qui sont en si grand nombre que jamais nous n'en sortirions. Mais vous (dist il) jeune filz, ou allez vous? d'ou venez vous? et comment vous qui estes Grec, à ouyr vostre langage, estes vous maintenant en Egypte? Il n'y a point de propos, dist Gnemon, que vous ayez la cognoissance de mes fortunes avant que de me faire entendre les vostres, attendu que je vous en ay le premier requis.

Je ne faindray point de les vous dire, respondit adoncq' le vieillard, pourautant que vous me semblez estre Grec, et aussi que (comme je croy) quelque defortune vous a tiré hors de vostre païs, et que vous avez si grand desir d'ouyr et entendre quelles sont mes aventures : car aussi bien suis je moy mesme gros (par maniere de dire) de les reciter à quelqu'un, de sorte, peult estre, les eusse je contées à ces cannes et roseaux, comme il y a en la fable, si je ne vous eusse rencontré. Mais tirons nous hors de ces rives du Nil, et laissons ce fleuve : car un lieu qui est comme cestuy cy eschauffé et bruslé du soleil du midy, n'est pas bien propre pour ouyr de longues narrations. Et pour ce allons nous en en ce bourg que vous voyez delà la riviere tout devant nous, si vous n'avez autre plus grand et plus urgent affaire qui vous en garde. Je vous y logeray et traicteray, non pas en ma maison, mais chez un mien amy, fort homme de bien, qui m'a receu chez luy, comme un esgaré et pelerin passant. Et là (si vous voulez) je vous feray entierement le recit de mes aventures, et vous reciproquement à moy des vostres. Allons, dist Gnemon : car aussi bien est ce là ou mon

leur si grieve qu'elle me puisse faire oublier ny omettre l'honneur et le service deu aux dieux.

Et en disant cela il versa en terre de l'eau toute pure d'une coupe qu'il tenoit, et dist : J'offre ceste effusion aux dieux, tant de ce païs icy d'Egypte que de la Grece, mesmement à Apollo Pythius : et d'avantage aux beaux et bons Chariclée et Theagenes : car quant à moy, je les adore, et les tiens au nombre des dieux. En disant ces motz, les larmes luy vindrent aux yeux, comme si c'eust esté une seconde effusion et libation qu'il leur eust offerte, que les pleurs et larmes qui distilloyent de ses yeux. Ces deux noms toucherent incontinent au cueur de Gnemon, quand il les ouyt nommer. Si se mist à contempler par tout hault et bas, et à regarder plus ententivement que devant ce vieillard, puis luy demanda : Que dictes vous? sont ce veritablement voz enfantz, que Chariclée et Theagenes? Ouy, mon amy, respond le vieillard, ce sont mes enfantz voirement, je les ay engendrez sans mere : car les dieux par heureuse fortune me les avoyent donnez, et les ay enfantez avecq' passion de l'ame, et non du corps. La vehemente affection que je leur ay portée a autant valu entre nous que la nature : dont est venu, que depuis ils m'ont tousjours estimé et appellé leur pere. Mais vous, dictes moy d'ou et comment vous les avez cogneuz. Je les ay non seulement cogneuz, respondit Gnemon, mais d'avantage je vous advertis d'une chose, dont vous vous devez bien resjouyr, c'est qu'ilz sont tous deux sains et saufz. O Apollo! dist adoncq' le vieillard, s'escriant à haulte voix, ô dieux! et en quel lieu de la terre sont ilz? declarez le moy, et alors je vous reputeray mon sauveur, et serez en mon endroit autant reveré et adoré comme un dieu. Mais quelle recompense en auray je, dist Gnemon? Pour le present, respondit le bon homme, je ne puis autre chose vous offrir, sinon qu'un cueur qui vous en remerciera, et qui à jamais se sentira obligé à vous : ce qui (à mon jugement) est la plus grande recompense, et le plus beau present que l'on sçauroit

faire à un homme de bon sens. Et en cognois plusieurs qui gardent ce don là en leur esprit comme un precieux tresor. Mais si nous pouvons parvenir jusques en mon païs et en ma maison (ce que les dieux me predisent et signifient devoir estre bien tost) je vous mettray à mesme mes biens, là ou vous pourrez puiser, et prendre tant de richesses comme il vous en plaira.

Ce sont choses futures et incertaines, dist Gnemon, que vous me promettez, là ou vous pouvez presentement me recompenser et amplement satisfaire. Dictes moy si vous voyez chose que promptement je vous puisse donner, dist le bon pere : car quant à moy je suis prest et appareillé de perdre plus tost quelque partie de mon corps. Il n'est point besoing, dist Gnemon, de perdre aucun membre ne partie de vostre corps : car j'estimeray que vous m'aurez donné tout tant qu'il est possible de donner, si vous me voulez dire au long d'ou ilz sont, qui sont leurs parentz, comme ilz sont venuz en ce païs, et quelles fortunes et aventures ilz ont euës. Vous aurez, respondit le vieillard, une recompense incomparable, et un loyer si grand, que l'on ne vous en sçauroit bailler de plus grand, non pas si vous eussiez demandé tout l'argent qui est au monde. Mais pour le present prenons un peu de refection, car il faudra et à moy beaucoup parler, et à vous beaucoup ouyr. Si mangerent quelques noix, quelques avelaines, figues, dattes, et autres telz fruictz et choses legieres, de quoy le bon homme avoit de tout temps accoustumé de se nourrir : car pour son vivre il n'osta jamais la vie à chose qui l'eust. Et puis beurent, luy de l'eau toute pure, et Gnemon du vin, lequel tantost apres commença à dire : Vous sçavez, mon pere, que Bacchus se delecte d'ouyr des contes, et qu'il ayme les comedies. Et pourtant maintenant que je l'ay logé chez moy, il m'incite à desirer d'en ouyr, et me contraint de demander le pris et le loyer que vous mesme volontairement m'avez accordé. Et pour ce est il temps que vous commenciez à disposer de paroles vostre comedie, comme

si vous entriez sur un eschauffault ou en un theatre pour la joüer. Si feray je, dist Calasiris : mais pleust aux dieux que le bon Nausicles fust icy present avecques nous, lequel m'a par plusieurs fois requis et importuné de luy en faire le conte, et je l'ay tousjours esconduict et renvoyé tantost par une excuse, et tantost par une autre.

Et ou seroit il bien maintenant? demanda incontinent Gnesmon ; car je l'ay bien autresfois ouy nommer. Il est, dist le vieillard, allé à la chasse. Gnemon derechef demanda : Et de quelles bestes? Fort sauvages, respond le vieillard, combien que ce soyent hommes que l'on appelle en ce païs les pastres : mais ce sont brigandz qui vivent de voleries, et sont tres malaysez à prendre. Car ilz ont un lac dedans lequel ilz se retirent, comme font les bestes dedans leurs troux, gistes et cavernes. Et quel tort luy ont ilz faict, demande Gnemon? Ilz luy ont ravy et volé, dict le vieillard, une jeune garse d'Athenes, de laquelle il estoit amoureux. O dieux ! dist Gnemon : mais il se teut aussi tost, comme se reprenant de ce peu qu'il avoit dict. Et le bon homme luy demanda soudain : Qu'avez vous? Gnemon, destournant le propos, respondit : Je m'esmerveille comment et avecques quelle compaignie il a osé les aller assaillir. Le bon homme lui dist : Oroondates est lieutenant du grand roy et gouverneur d'Egypte, souz lequel est un Mitranes, capitaine de la garnison establie pour la garde et defense de ce bourg icy. Nausicles l'a mené quant et luy, avecq' grand nombre de gentz de cheval et de pied, moyennant quelque grosse somme d'argent qu'il lui a promise; car il est fort marry de quoy ceste jeune garse luy a esté ainsi ostée, non seulement pour ce qu'il l'aymoit, et qu'elle estoit fort bien apprinse en l'art de musique, mais aussi pour ce qu'il avoit l'intention de la mener au roy d'Ethiopie, comme il disoit, afin qu'elle tint compaignie à la royne, et qu'elle luy fist passer le temps, luy apprenant les meurs et les lettres de la Grece. Et pourtant essaye il tous moyens de la pouvoir recouvrer, comme ayant perdu une grosse

somme de deniers qu'il en esperoit avoir du roy d'Ethiopie, s'il la luy eust menée. Et si l'ay davantage animé et esguillonné à ce faire, pour voir si d'aventure il me pourroit point par quelque maniere sauver et faire recouvrer mes chers enfantz. C'est assez parlé, dist Gnemon, des pastres, des satrapes et des roys : car je ne me suis donné de garde que vous m'avez cuydé transporter par vos paroles à la fin du conte, devant que j'en aye sçeu le commencement ny le mylieu, en me faisant ceste longue preface, qui n'est aucunement à propos. Et pour ce ramenez votre parole à ce que vous avez au commencement proposé et promis : car j'ay trouvé que vous ne faictes pas comme les poëtes disent que faisoit anciennement vostre Protheus, qui demouroit en l'isle de Pharos, lequel se transmuoit en quelque figure fainte, et par ainsi s'esvanouyssoit incontinent : car au contraire vous avez essayé de me transmuer et transporter moy mesme.

—

CHAPITRE VIII.

Narration du vieillard Calasiris, grand pontife de Memphis, lequel pour garder sa continence se mist en exil voluntaire : de son arrivée en la ville de Delphy : de l'oracle de la prophetisse Pytia, et des questions que luy faisoyent les sages.

Je vous conteray par ordre le tout entierement, dist le vieillard : mais premierement vous veux parler de moy mesme, non pour vous desguiser et esgarer finement la matiere de laquelle vous desirez ouyr le conte, comme vous cuydez, mais à celle fin que tout le discours soit digeré en meilleur ordre, et que vous entendiez mieux la continuation et dependence de la narration.

Je suis de la ville de Memphis, le nom de mon pere et de moy est Calasiris, mon estat et ma vie pour le present est celle d'un pelerin errant et vagabond comme vous voyez : mais paravant, n'a pas long temps, j'estois grand pontife et grand prestre. Je prins femme selon la cous-

tume de notre païs, laquelle est decedée selon la loy de nature. Apres qu'elle fust passée de ceste vie au repos de l'autre, je demouray un temps sans souffrir aucunes mesaventures, me resjouyssant et prenant plaisir à deux filz que j'avois euz d'elle. Mais peu d'années apres, la revolution fatale des corps celestes renversa sans dessus dessouz toute ma bonne fortune, et tourna le malin aspect de Saturne sur ma maison, qui fist une mutation universelle de tout bien en tout mal, laquelle sapience me predist et monstra bien avant le coup, mais elle ne me donna pas le moyen de la pouvoir eschapper, car on peult bien prevoir les arretz des fatales destinées, mais de les eviter il est impossible. Tout le mieux qui sçauroit estre en telle chose est de prevoir et cognoistre le mal à advenir : car la cognoissance precedente rebouche (par maniere de dire) la pointe, et adoucist l'inflammation du mal quand il est advenu : pourautant, mon filz, qu'une grande adversité qui survient a l'improveu, insperée, et non attendue, est intolerable, mais celle qui est preveuë en est plus aysée à supporter, pour ce qu'en l'une la raison et l'entendement prevenu de peur est si fort estonné qu'il ne sçait qu'il doit faire, mais en l'autre l'accoustumance de l'avoir long temps auparavant veu et sçeu faict que l'on s'en resoult, et en dispose l'on avecq' raison.

Or m'advint il une telle fortune : c'est qu'une jeune femme du païs de Thrace, estant en fleur d'aage, et seconde en beauté apres Chariclée, nommée Rhodopis, ne sçay d'ou ne comment sortie, à la mal'heure de ceux qui l'ont cogneuë, vint courir toute l'Egypte, et jà faisoit elle ses monstres en la ville de Memphis avecq' un gros train et grande suyte de gentz richement accoustrez à l'entour d'elle. Elle estoit si bien exercitée et apprinse en toutes caresses, alleschementz et attraitz d'amour, qu'on n'eust sçeu se garder d'en estre espris en la hantant, tant estoit inevitable et malaysé à s'en depestré le fillé et la seinne qu'elle tendoit et tiroit de ses yeux. Or venoit elle bien

souvent au temple d'Isis, de laquelle j'estois le grand pontife, et servoit ordinairement la déesse de force sacrifices qu'elle luy faisoit et de riches dons et presentz qu'elle luy offroit. Brief, en la voyant si souvent, j'ay honte de le dire, mais si le confesseray je, elle me gaigna et surmonta la continence en laquelle je m'estois soigneusement accoustumé et exercité toute ma vie. Car apres que j'eus long temps opposé les yeux de l'ame et de la raison à ceux du corps, à la fin finale je me trouvai vaincu, et cogneu que le repos ne m'avoit servy que de surcharger et augmenter ma passion amoureuse, par ou je descouvry que c'estoit le commencement des maux qui devoyent advenir, et que les dieux et les astres m'avoyent preditz. Et voyant que c'estoit la fainte couverte des malheurs qui m'estoyent predestinez, et que le malin esprit qui lors me vouloit affoler s'estoit vestu et desguisé de son corps comme d'un masque, je me deliberay de ne violer point l'ordre de prestrise, auquel j'avois esté nourry et devoüé des et depuis mon enfance, et y resistay pour ne contaminer et prophaner les temples et lieux consacrez aux dieux. Pour quoy faire j'estably et continuay la raison juge de mon faict. Et pour satisfaction convenable à la forfaicture destinée et fatale que je commis, non de faict (jà à Dieu ne plaise), mais seulement de volunté, je puny et chastiay ma concupiscence par exil voluntaire. Car de mon bon gré, je, malheureux, habandonnay le païs de ma naissance, obtemperant à la necessité fatale des destinées, et leur laissant faire ce qu'elles ont voulu de ma maison et de moy, et quant et quant fuyant la veuë et presence de celle pernicieuse creature Rhodopis : car je craignois, mon amy, si la raison qui lors dominoit et gouvernoit encore en moy, venoit à estre accablée, que je ne fusse tenté et forcé jusques à commettre chose illicite et deshonneste. Mais ce qui devant tout et apres tout me chassoit principalement de mon païs estoit que la divine sapience m'avoit plusieurs fois revelé que mes deux filz devoyent combattre

à oultrance l'un contre l'autre. A celle fin doncques que j'ostasse à mes yeux la veuë d'un si cruel et si horrible spectacle, que le soleil mesme desclinera, comme je croy, en opposant et mettant au devant de ses clairs rayons quelque espesse et obscure nue; afin, dis je, que je fisse ceste grace aux yeux paternelz, qu'ilz ne fussent contraintz de voir leurs enfantz se meurtrir et tuer l'un l'autre, je me banny volontairement moy mesme de mon païs et maison paternelle, sans declarer à personne la cause veritable de mon partement, ni le lieu ou je voulois aller : mais donnant à entendre à mes amys que je m'en allois en la cité de Thèbes la grande, pour y voir l'aisné de mes enfantz, qui lors y demouroit avecques son ayeul maternel. Cestuy mien filz aisné, amy estranger, avoit nom Thyamis. Gnemon fut de rechef aussi estonné d'ouyr nommer Thyamis comme si ce mot eust esté quelque baston dont on l'eust frappé: mais il se teut neantmoins, pour ouyr le demourant. Et Calasiris poursuyvit son propos en ceste sorte :

Je laisse à vous reciter par le menu toute la peregrination et le chemin que je fis entre deux, pourautant que cela n'appartient rien à ce que vous demandez : mais ayant de tout temps ouy dire qu'il y avoit en Grece une ville nommée Delphy, laquelle principalement estoit dediée et consacrée à Apollo, mais neantmoins estoit un commun temple à tous autres dieux, et (par maniere de dire) une escole de sages hommes, pourautant qu'elle estoit construicte en hault lieu, hors de tout trouble et tumulte populaire, je dressay là ma voyle, concluant et arrestant en moy mesme que ceste ville là, qui estoit toute dediée à sacrifice, ceremonies et service des dieux, estoit une retraicte et demourance bien propre et bien seante à un prophete, et cinglay par le golphe de Crissa, tant que je vins arriver et prendre terre en la ville de Cirra. Incontinent que je fuz descendu de la navire, je m'encouru soudain vers la ville de Delphy, de laquelle quand je fuz approché bien pres j'ouy une voix veritable-

ment divine, qui de leans me vint frapper aux oreilles, et au demourant me fut bien advis qu'à la verité ceste ville là sembloit bien estre un sejour des dieux, mesmement par la nature de la situation et de l'enceinte d'icelle Vous diriez que le mont de Parnassus, qui se leve hault en l'air, est un chasteau ou une forteresse naturelle et sans artifice, qui dedans ses flancz au dessus du pied, embrasse (par maniere de dire) la ville en son sein. Vous dictes tres bien, dist adoncqu' Gnemon, et aussi vray que si Apollo Pythius luy mesme vous avoit inspiré : car il me souvient que mon pere nous descrivoit la situation de Delphy toute telle que vous la dictes, quand la ville d'Athenes l'envoya comme son ambassadenr et deputé à l'assemblée des estatz des Amphictions. Comment (dist Calasiris) estes vous Athenien, mon filz? Ouy, dist encore Gnemon. Et comment avez vous nom? Gnemon, respondit il: mais pour ceste heure, suyvez vostre propos. Aussi feray je, dist Calasiris. Je montay doncques en la ville, et apres que j'eu bien consideré les belles plaines, les beaux champs, ruisseaux et fontaines qui sont à l'entour de la ville, mesmement celle de Castalia, en laquelle je puisay de l'eau pour m'arrouser et purifier, je m'en allay apres diligemment au temple. Car oultre la bonne envie que j'en avois, encore m'incitoit le bruit du peuple, pourautant que j'oyois dire à chacun que c'estoit l'heure à laquelle la religieuse du temple, qui rend les oracles, entroit en sa fureur prophetique. Incontinent que je fuz entré dedans le temple, et que devotement à deux genoux j'en faict à part moy mon oraison, la prophetisse d'Apollo, que l'on appelle Pythia, va prononcer ces vers :

Homme estranger, qui as voulu quitter
Le gras païs du Nil, par là cuydant
Le fil des sœurs fatales eviter
Et leur decret, loing des tiens te rendant
Ayes bon cueur, et endure, attendant
Qu'en peu de temps par moy seras remis

En la fertile Égypte, et cependant
Demeure icy comme un de mes amys.

Quand la prophetisse eut prononcé ces vers, je m'allay prosterner sur la face devant l'autel, priant Apollo qu'il luy pleust m'estre en toutes choses propice. Et toute la multitude du peuple, qui estoit à l'entour de moy, commença à loüer et glorifier Dieu qui, à mon arrivée et premiere rencontre, avoit donné cest oracle. Et de là en avant m'eurent tousjours en grand honneur et reverence, et me reputerent bien heureux, disans que j'estois celuy seul qu'Apollo avoit appellé son amy, apres un certain Lycurgus de Lacedemone. Si me permirent de demourer dedans le cloistre et l'enceinte du temple, ou je voudrois, et ordonnerent en conseil de ville que l'on me defrayeroit aux despens de la chose publique, tant que je serois en la ville. Brief, pour le faire court, j'y trouvay tant d'honnesteté, tant de contentement, et tant de bien, que je n'en eusse sceu desirer d'avantage. Car tout le jour j'estois occupé en sacrifices, oblations et service divin, que l'on y faict sans cesse au dieu patron et protecteur du lieu, autant les estrangers comme ceux de la ville, ou bien je conferois et disputois avecques ceux qui estudient en la philosophie : car il y a grande compaignie de ceux là qui conviennent ordinairement au temple d'Apollo Pythius. Et certainement la ville est comme une escole et college consacré aux muses : car je croy veritablement qu'elle est inspirée du dieu que l'on surnomme Musegetes, c'est à dire conducteur des Muses. Or, du commencement, l'un me demandoit d'une question, l'autre d'une autre : l'un m'interroguoit tantost comment et en quelle maniere nous autres Egyptiens adorons et servons noz dieux particuliers, l'autre après enqueroit pour quelle cause, en aucune partie d'Egypte, on adore une certaine espece de bestes, et en une autre partie, d'autres especes : aucuns desiroyent ouyr conter de la structure des Pyramides, l'autre du mouvement des

cannes : et, pour le faire court, ilz ne laissoyent rien à enquerir des nouveautez et singularitez d'Egypte. Car communement les Grecz prennent fort grand plaisir à en ouyr conter.

Finablement ilz venoyent tomber sur le Nil, et me demandoyent quelle est sa source et son origine. Et y en avoit des plus doctes qui me faisoyent demande d'ou venoit celle peculiere nature qu'il a entre tous les autres fleuves, qu'il regorge et deborde aux plus grandz jours de l'esté, environ le solstice, contre la coustume et maniere de toutes les autres rivieres. Je leur respondois ce que j'en sçavois, et ce qui en est escript en nos sainctz et prophetiques livres, qu'il n'est loysible ne possible à aucun autre de lire, s'il n'est prophete. Et leur recitois comme il prend son origine et sa source es montaignes d'Ethiopie, aux extremitez de la Libye, environ les confins ou s'acheve l'orient et commence le midy : et s'enfle si fort au mylieu de la saison d'esté, non pas (comme d'aucuns pensent) pour ce que les ventz que l'on nomme Ethesiens, qui soufflent à droicte ligne contre le cours du fleuve, le repoussent et le facent regorger, mais pour ce que ces mêmes ventz, qui soufflent environ le solstice d'esté, poussent et chassent du septentrion au midy toutes les nuës, jusques à ce qu'ilz les ayent conduictes et portées en la partie du monde que l'on appelle la Ceinture Bruslée, là ou ces nuës sont arrestées, et ne peuvent plus passer oultre, pour l'excessive chaleur d'icelle region. Car toute l'humidité, qui s'estoit auparavant amassée petit à petit, et espessie en corps de nuë, se lasche par la chaleur et se dissoult : au moyen de quoy il en tombe de grandz ravages d'eaux et de pluyes, dont le Nil enfle et regorge, ne pouvant plus se contenir en sa nature de fleuve, et sort de ses rives, tellement qu'il noye et couvre toute l'Egypte, comme une mer, fumant et engressant la terre en passant par dessus. Pour ceste cause est il fort doux à boire, comme celuy qui vient de l'eau du ciel, et tiede à taster à la main, pour ce qu'il n'est plus

chauld en Egypte comme il est au lieu dont il sourd, et neantmoins est encore tiede, comme celuy qui vient d'une region fort chaulde. Et est la raison pour laquelle seul entre tous les autres fleuves il n'engendre point de ventz : ce que necessairement il feroit, ainsi que la raison naturelle le requiert, s'il s'enfloit et se remplissoit de neiges fondues, comme aucuns grandz personnages d'entre les Grecz (à ce que j'entens) ont estimé.

—

CHAPITRE IX.

Recit de Charicles à Calasiris : comme sa fille fut bruslée par cas fortuit le jour de ses nopces. De son arrivée en la ville de Catadoupy, auquel lieu luy fut baillée avecques grandes richesses une jeune fille à nourrir.

Un jour comme je leur recitois telles et semblables choses, le grand prestre d'Apollo, qui se nommoit Charicles, avec lequel j'ay eu fort grande et privée familiarité, commença à me dire : Vous nous dictes merveilles, et suis moy mesme de vostre opinion : car j'ay souvenance d'en avoir autant ouy dire aux prestres et prophetes qui habitent en la ville de Catadoupy, qui est joignant les cataractes et precipices du Nil, c'est à dire ou le fleuve tombe de haultz rochers en des fondrieres fort basses. Et lors je luy demanday : Comment? Charicles, avez vous doncques esté là? Ouy, me respondit il, sage Calasiris. Et quelle affaire vous y menoit? luy dy je. Le malheur, respondit il, qui m'estoit advenu en ma maison, lequel toutesfois m'a esté cause d'un grand heur. Je m'esmerveille (dy je adoncq') grandement d'un propos si estrange que cestuy. Vous ne vous en donnerez point de merveille, me dist il, quand vous aurez entendu comment la chose est advenue. Si le sçaurez quand bon vous semblera. Je le prins au mot tout soudain, et luy dy : Vous le pouvez doncques conter tout maintenant : car quant à moy je le desire sçavoir tout à ceste heure. Il fist

adoncq' retirer toute la tourbe assistante, et me dist : Je desirois moy mesme, Calasiris, que vous me vousissiez ouyr, pour ce que j'ay affaire de vostre ayde et conseil en quelque chose. Si commença à m'araisonner de ceste maniere :

Quand je me mariay, je fuz un bien long temps sans pouvoir avoir lignée : mais j'importunay tant de prieres et oraisons nostre dieu, qu'à la parfin, bien tard, estant desja au declin de mon aage, je devins pere d'une fille, et me predist encore l'oracle que finablement je ne me resjouyrois guere de sa naissance. Elle devint grande, preste à marier, et fut demandée en mariage par plusieurs jeunes hommes. Je la baillai à celuy qui me sembla le plus beau de tous ceux qui me la requirent : mais la premiere nuict de ses nopces, comme elle estoit couchée avecq' son mary, la pauvrette fut bruslée de la fouldre, ou bien d'autre feu de meschef qui se print en la chambre nuptiale ou ilz estoyent ensemble couchez, tellement qu'apres le chant nuptial, que l'on chantoit quasi encore, suyvit incontinent une lamentation funebre, et de la couche nuptiale fut au premier jour portée tout droict au tombeau. Les mesmes torches et flambeaux qui avoyent esté portées devant la mariée au jour des nopces servirent aussi à allumer le buscher et le feu auquel son corps fut ars et consummé. Et pour un renfort de malheur, la fortune (apres ceste pitoyable tragedie) m'accumula encore un autre meschef, c'est qu'elle m'osta la mere de la defunte, laquelle ne peut supporter le dueil de la mort de sa fille. Mais quant à moy, combien qu'il me fust bien grief de supporter une si cruelle malignité de fortune, je ne me voulu pas pourtant defaire, adjoustant foy aux theologiens, qui tiennent et afferment que c'est forfaict contre la majesté divine que de s'oster la vie à soy mesme : parquoy je me jectay hors de mon païs pour fuyr la solitude de ma maison. Car c'est un grand moyen d'oublier ses adversitez et ses maux que d'oster aux yeux la veuë des choses qui nous en peuvent ramener la me-

moire. Ainsi, apres avoir erré et couru plusieurs païs, je fuz à la fin en vostre Egypte, et mesmement en la ville de Catadoupy, pour voir les cataractes, c'est à dire les precipices du Nil.

Voilà (dist il), cher amy, quelle fut l'occasion de ma peregrination. Mais l'enclave de ce mien discours que je desire plus vous faire entendre, ou, pour plus veritablement dire, le principal poinct de ceste narration ou plus je veux venir, c'est que comme je m'allois esbattant par la ville, employant mon loysir à acheter quelques choses qui sont rares, et que l'on ne recouvre pas aysément en la Grece (car je pensois desja et proposois de m'en retourner en mon païs, pourautant que par le temps l'amertume de ma douleur commençoit à s'adoulcir), voicy venir à moy un homme de presence honorable et sage, et qui monstroit estre homme d'esprit et d'entendement à voir sa contenance, combien qu'il fust jeune, n'agueres sorty de son adolescence, estant au reste extremement noir. Il me salua, et me dist en assez mauvais langage grec qu'il avoit quelque chose à me communiquer. Je luy dy que je l'orrois voluntiers. Parquoy il me tira en un certain temple là aupres, et me commença à dire : Je vous ay veu acheter quelques herbes et racines que l'on transporte des Indes, de l'Ethiopie et de l'Egypte aux autres nations : si vous en voulez acheter de vrayes, ou il n'y ayt nul barrat ne tromperie aucune, j'en ay que je vous vendray. Ouy dea, dy je, monstrez les moy. Mais gardez vous, dist il, d'estre chiche à acheter. Mais bien, vous, respondy je, deliberez vous de n'estre point cher à vendre. Et lors il ouvre une certaine bouge qu'il portoit souz son aisselle, et me monstre un grand nombre de pierres precieuses, fort riches, entre lesquelles il y avoit des perles de la grosseur d'une petite noix, qui estoyent parfaictement polies en rondeur, et fort reluysantes en blancheur : force esmeraudes et hyacinthes, les unes verdes comme est un blé en herbe en la saison de la prime vere, avecques une polisseure qui leur donnoit un

lustre quasi comme l'huyle : les autres estoyent de telle couleur qu'est la mer au long d'une rive creuse, au dessouz de quelque hault rocher, quand un gracieux vent la frise par le dessus, et qu'elle apparoist au dessouz d'une couleur azurée ou de verd brun. Brief il en yssoit de chacune une lueur et splendeur differente qui resjouyssoit l'œil à merveilles.

Quand je les eu bien veuës : Mon amy, luy dy je, il vous fault aller chercher autres acheteurs que moy : car quant à moy, à peine pourroyent mes facultez fournir à payer l'une de ces pierres que je voy. Il me respondit alors : Si vous ne les pouvez acheter, au moins les pouvez vous bien prendre en pur don. Il est vray, dy je, que j'en prendrois bien voirement qui me les donneroit : mais je ne sçay pas pour quelle cause vous vous moquez de moy. Je ne me moque point, dist il, ains le dis à bon escient, et jure par le dieu patron et protecteur de ce lieu, que je vous les donneray toutes, si vous voulez encor d'a antage recevoir un autre present beaucoup plus precieux que ne sont ces pierres icy, que je vous donneray. Je me prins à rire de ces paroles, et il me demanda que j'avois à rire. Pour ce, dy je, qu'il me semble que c'est une moquerie de dire que, pour me faire recevoir en pur don un si riche present, vous me donnerez un loyer encore plus precieux que n'est le present, si je le veux prendre de vous. Assurez vous en, dist il, moyennant que vous vueillez jurer que vous userez le plus honnestement qu'il vous sera possible du present que je vous donneray. Je fuz fort esbahy : car je ne sçavois qu'il vouloit ne faire ne dire. Et toutesfois je juray, pour l'esperance d'avoir de si belles et precieuses choses. Apres que je lui eu faict serment, ainsi comme il me le dicta et nomma, il me mena en son logis, et me monstra une jeune fille d'une beauté incomparable et divine, laquelle il disoit estre aagée de sept ans. Mais quant à moy, il me sembloit qu'elle estoit preste à marier, tant une excellente beauté a pouvoir de faire supplier aux yeux de

ceux qui la voyent le default de la grandeur. Je demouray tout ravy sans mot dire, tant pour ce que je n'entendois point qu'il vouloit faire, que pourautant que je ne me pouvois saouler de contempler ce que je voyois.

Et adoncq' me commença il à dire : La mere qui enfanta ceste pucelle que vous voyez, amy estranger, l'exposa en son maillot pour la cause que vous sçaurez cy apres, commettant ce qu'il en devoit advenir à l'incertitude de la fortune. D'aventure je la trouvay et l'enlevay : car c'eust esté meschamment faict à moy de laisser en tel peril une ame qui avoit une fois esté infuse en un corps, pour en faire une creature raisonnable : et est l'un des preceptes et commandementz que nous enseignent noz sages, qui vivent tous nudz, et que pour cela nous appellons les Gymnosophistes, desquelz j'ay esté long temps, encore depuis n'agueres, auditeur et disciple : avecq' ce que des lors il me sembloit qu'il reluysoit es yeux de cest enfant je ne sçay quelle grandeur et divinité, par maniere de dire, tant elle regardoit franchement et ensemble doulcement. Avecq' elle avoit aussi esté exposé un carcan de ces pierres precieuses, que je vous ay tantost monstrées, et un tissu de soye, auquel estoit emprainte quelque escripture en lettres et caracteres de nostre païs, laquelle contenoit tout le recit de la fortune de l'enfant. Et pense que c'avoit esté la mere qui avoit providemment exposé ces marques et enseignes avecq' sa fille, par lesquelles elle peust au temps à venir une fois estre recogneuë. La lecture de cest escript me donna à entendre d'ou estoit l'enfant, et à qui elle estoit. Si la portay aux champs bien loing de la ville, et la donnay à nourrir à mes bergers, leur defendant avecq' grosses menasses qu'ilz n'en dissent rien à personne du monde, et retins ce que je trouvay avoir esté exposé avecq' elle, de peur qu'il ne fust cause que l'on fist mourir l'enfant. Voylà comment elle fut nourrie à cachettes du commencement.

Mais par succession de temps, voyant la taille et vigueur

de cest enfant croistre tellement qu'elle se monstroit beaucoup plus faicte et plus meure que n'ont accoustumé les autres enfantz en si bas aage, et que sa beauté devenoit telle, que quand on l'eust cachée souz terre on ne l'eust toustefois sceu celer, ains encore (à mon advis) eust elle faict voir de là sa splendeur, craignant que, s'il venoit à estre descouvert et eventé comment elle avoit esté exposée, et par moy enlevée et nourrie, cela ne fust cause de la faire mourir, et que je n'en receusse quant et quant moy mesme quelque desplaisir, j'ay tant faict que l'on m'a icy envoyé ambassadeur vers le Satrape et gouverneur d'Egypte, et ay amené cest enfant quant et moy en intention de donner ordre à la sauver. Or me fault il tout à ceste heure aller parler à ce seigneur, vers lequel je suis envoyé, car il m'a promis de m'ouyr et me despecher aujourd'huy : parquoy maintenant je recommande ceste pucelle aux dieux et à vous, entre les mains duquel je la livre (puis que les dieux l'ont ainsi permis et voulu) souz les conditions que vous avez promises et jurées : c'est que vous la maintiendrez franche en liberté et la donnerez en mariage à homme de franche et libre condition, ainsi comme vous la prenez de mes mains, ou plus tost de la mere qui l'a exposée : et croy que vous ne voudriez faillir à faire asseurement ce qui a esté dict entre nous, me confiant au serment que vous en avez faict : et aussi que depuis quelques jours qu'il y a que vous estes en ceste ville, j'ay curieusement recherché, enquis et observé voz conditions et voz meurs, qui sont veritablement dignes d'un homme né et nourry en la Grece. C'est ce que je vous puis dire sommairement pour ceste heure, à cause que le devoir de mon ambassade m'appelle autre part. Quant à ce qui reste de vous faire sçavoir plus exactement et plus au long ce qui concerne ceste pucelle, je le vous conteray amplement et par le menu demain au temple d'Isis, là ou nous nous trouverons ensemble. Je l'accorday ainsi, et prins cest enfant, que j'amenay couverte et cachée en mon logis : et tout

le jour je fuz embesongné à luy faire la meilleure chere dont je me peu adviser, rendant graces aux dieux de quoy elle estoit tombée entre mes mains. Et des ce jour là la nommay et la reputay ma fille.

Le lendemain, au jour poignant, je ne failly pas de me rendre le plus tost qu'il me fut possible au temple d'Isis, ou j'avois prins assignation de me trouver avecq' cest estranger. Après que je m'y fuz bien pourmené, et que je ne le peu nulle part appercevoir, je m'en allay au palays du gouverneur, et là demanday s'il n'y avoit personne qui eust veu l'ambassadeur d'Ethiopie. Il y eut quelqu'un qui me respondit qu'il s'en estoit allé, ou plus tost qu'il avoit esté chassé, pour ce que le Satrape l'avoit menassé de luy faire trencher la teste, s'il n'estoit hors des frontieres d'Egypte avant que le soleil fust couché. J'en demanday la cause, et on me respondit que c'estoit pourautant qu'il estoit venu denoncer au Satrape gouverneur d'Egypte qu'il se deportast de faire ouvrir et foüiller es mines des Esmeraudes, pour ce qu'il disoit qu'elles appartenoyent au roy d'Ethiopie. Si m'en retournay en mon logis aussi desplaisant et fasché comme qui m'eust battu : pourautant que je n'avois sceu entendre parfaictement qui estoit ceste pucelle, de quel païs, ne de quelle parenté. Ne vous en esmerveillez pas, dist alors Gnemon, car moy mesme suis bien marry que je ne l'ay ouy : mais peult estre que l'orray apres. Ce ferez mon, dist Calasiris, mais maintenant je veux continuer de dire ce que me raconta alors Charicles.

CHAPITRE X.

Continuation du récit de Charicles, grand prestre d'Apollo, à Calasiris, touchant la pucelle à luy donnée, de sa chasteté et virginité : de la venue des Enianiens en Delphy : de l'oracle de la prophetisse pour Chariclée.

Quand je rentray, disoit il, en ma chambre, cest enfant me vint à l'encontre sans dire mot, car elle n'enten-

doit point encore la langue grecque, et me print par la main de si bonne grace, que je fuz incontinent tout resjouy de la voir seulement, et m'esvermeillay que, comme les gentilz levriers font chere et feste à tous ceux qu'ilz ont tant soit peu cogneuz, ainsi elle en si petit de temps avoit apperçeu la bienveillance que je luy portois, et me reveroit et honoroit comme son pere : parquoy je me deliberay de ne faire plus de sejour en la ville de Catadoupy, de peur que quelque envie de fortune ne me privast de rechef de ceste mienne seconde fille. Si me mis sur le Nil jusques à ce que je fuz à la mer, là ou je trouvay tout à poinct une navire qui partoit, sur laquelle je me mis pour retourner en mon païs, et y ay gardé jusques à aujourd'huy ma fille. Car je l'ayme comme si elle estoit naturellement mienne, et luy ay donné mon nom, de sorte que ma vie ne pend aujourd'huy que d'elle. Et quant à toutes autres choses, je les ay trouvées en elle plus grandes et meilleures que je ne les eusse sçeu souhaiter, tant elle a promptement, et en peu de temps, apprins la langue grecque, et est soudain venue en fleur de beauté et parfaicte vigueur, comme une belle plante bien prinse et en bonne terre. Et a de tant surmonté en beauté de corps toutes les autres pucelles, qu'il n y a œil ny de Grec ny d'estranger qu'elle n'attire à soy. Et quelque part ou elle soit en veuë, soit en un temple, ou en un theatre, ou en la place publique, elle tourne à soy les yeux ou la pensée de tous les assistans, comme celle qui est estimée le moule de parfaicte et accomplie beauté.

Mais avecq' tant de belles perfections, elle me faict mourir d'une chose, c'est qu'elle ne veult point ouyr parler d'estre mariée, et dict qu'elle gardera virginité toute sa vie, s'estant devoüée à la déesse Diane, et vaquant ordinairement à chasser et s'exercitant à tirer de l'arc, dont j'ay regret à ma vie : car j'avois esperance de la bailler en mariage au filz de ma sœur, qui est un tres gentil et tres honneste jeune homme, tant en lettres et

sçavoir, comme en bonnes meurs et loüables conditions, mais je m'en trouve frustré par les dures responses qu'elle me faict : pour ce que ny par prieres et caresses, ny par promesses, ny par raisons que je luy sçache alleguer, il ne m'est possible de l'induire à ce poinct : ainçois (qui est le pis) elle use de mes armes mesmes à l'encontre de moy, employant la cognoissance des lettres, que luy ay faict apprendre, à inventer des argumentz et raisons pour confuter les miennes, et me prouver qu'elle a choisy la meilleure vie, exaltant la virginité jusques au ciel, et l'approchant par loüenges aux dieux immortelz, l'appelant pure, incontaminée, immaculée, abhorrissant et refuyant au contraire tout amour, toute feste et tout plaisir nuptial. C'est en quoy je viens implorer vostre ayde, en embrassant l'opportunité, et l'occasion qui s'est ne sçay comment presentée d'elle mesme. Et est pourquoy je vous ay tenu si long temps à vous faire ce discours. Si vous supplie, Calasiris, mon cher seigneur et amy, que vous vueillez en cest endroit desployer vostre sapience, et user de quelques attraitz de persuasion (comme vous autres sages d'Egypte sçavez si bien faire) pour luy mettre en la teste, et luy persuader par paroles, ou bien par quelque autre effect, qu'elle cognoisse son sexe et sa nature, qu'elle regarde comment elle est née femme. Si vous le voulez entreprendre, il vous est bien facile : car elle n'est point celle qui fuye la frequentation des hommes, et qui ne les vueille point ouyr parler, ains est tousjours demourée vierge incorrompue, hantant neantmoins et conversant ordinairement avecques eux, et si demeure dedans un mesme pourpris que vous, c'est à dire dedans l'enceinte et le cloistre du temple. N'esconduysez point, je vous supplie, ma priere, et ne permettez que je demeure sans enfantz, sans confort, destitué de toute esperance de lignée et de posterité, en ma triste et caduque vieillesse, je vous en supplie au nom d'Apollo et de tous les autres dieux de ce païs. Je me prins à pleurer, Gnemon, en oyant ces tant affectueuses prieres

et supplications, car luy mesme ne les fist pas sans pleurer, et luy promis que je m'y employerois de toute ma puissance.

Comme nous estions encore en ces termes, voicy accourir quelqu'un qui vient advertir que le capitaine et le chef de l'ambassade des Enianiens, envoyé pour faire leur solennel anniversaire, estoit à la porte qui s'y faschoit : car il y avoit long temps qu'il y attendoit, et demandoit le grand prestre du temple pour commencer le sacrifice. Je demanday incontinent à Charicles qui estoyent ces Enianiens, et quel estoit cest anniversaire qu'ilz solennisoyent ainsi. Il me respondit que les Enianiens estoyent un certain peuple de Thessalie, et que c'estoyent les plus vrayz Grecz qui fussent en toute celle contrée, qui se disent estre descenduz d'un Hellen, filz de Deucalion, et habitent au long du golphe de Malea : leur ville capitale est nommée Hypata, qui vault autant à dire comme supreme, pourautant qu'elle commande, et est par dessus toutes les autres, ainsi qu'ilz disent eux, ou (comme d'autres estiment) elle a esté ainsi nommée pourautant qu'elle est située au dessouz du mont d'Oetha. Or envoyent ilz ceste ambassade et cest appareil de sacrifice de quatre ans en quatre ans, quand on celebre la feste et les jeux que l'on nomme Pythia, qui sont maintenant comme vous sçavez, et ce font ilz en l'honneur de Neoptolemus, filz d'Achilles, qui fut icy occis en trahyson, joignant l'autel d'Apollo, par Orestes, filz d'Agamemnon. Et est ceste ambassade et commission de cest anniversaire et sacrifice solennel plus honorable que toutes les autres : car il fault tousjours que celuy qui en est le chef soit descendu du sang d'Achilles. Je parlay hier au gentilhomme qui est chef de ceste cy, et me semble veritablement digne de la race d'Achilles, tant il est beau de visage et de belle taille : car à le voir tant seulement on se pourroit asseurer en ceste opinion, qu'il soit certainement descendu d'une si noble lignée.

Quant à moy, je fuz esbahy comment il estoit possible

que luy, qui estoit Enianien, fust de la race d'Achilles; car, si nous croyons à la poesie du poëte egyptien Homere, Achilles estoit de la ville de Phtia. Toutesfois, dist Charicles, ce jeune gentilhomme et les Enianiens s'attribuent ce demy dieu Achilles, comme né en leur païs; car ilz afferment que Thetis sortit de ce golphe de Malea, quand elle fut mariée à Peleus, et que toute celle coste du golphe s'appelloit anciennement Phtia, et pour ce, que les autres, qui attirent à eux et s'attribuent la naissance d'Achilles pour la gloire et grandeur du personnage, ne disent pas vray. Et autrement encore maintient il qu'il est tousjours et en toutes sortes extraict du sang des Eacides, soy disant estre par droicte ligne descendu d'un Menesthius, l'un de ses ancestres, filz de Sperchius et de Polydora, fille de Peleus, lequel fut quant et Achilles en la guerre de Troye entre les premiers, et eut charge de la premiere bende des Myrmidons, pour la consanguinité qu'il avoit avecques Achilles. Et pour se joindre et attacher encore plus de tous costez à Achilles, et l'approprier totalement aux Enianiens, entre les autres preuves et argumentz qu'il amene pour le confirmer, il allegue encore ce solennel sacrifice funebre, que l'on envoye de son païs à Neoptolemus, lequel tous les autres Thessaliens ont cedé et quitté aux Enianiens, comme leur reñdant tesmoignage par là qu'ilz sont les plus prochains du sang d'Achilles. Touchant cela, dy je lors à Charicles, je n'empesche point, quant à moy, que l'on ne leur concede de grace, ou bien qu'il ne soit vray lequel qu'ilz voudront; mais, je vous prie, commandez qu'on face entrer ce jeune gentilhomme, qui est envoyé pour la conduicte de ce sacrifice, car je desire merveilleusement le voir.

Charicles fist signe qu'on l'appellast, et adoncq' entra il. Et veritablement à le voir, il sentoit bien je ne sçay quoy d'Achilles, et en avoit le regard et la contenance, tenant la teste droicte, les cheveux rejectez en arriere, le nez tel qu'il promettoit bien un homme de grand cueur,

les naseaux ouvertz, les yeux non pas du tout verdz, mais tirans sur le brun, et dont le regard estoit fier, et neantmoins doux et amyable tout ensemble, comme est la mer quand, apres une grosse tourmente, elle commence à se pollir et r'assoir. Apres qu'il nous eut saluez à la mode accoustumée, et que nous luy eusmes aussi rendu son salut, il nous dist qu'il estoit heure d'aller faire au demy dieu les sacrifices et immolations ordinaires, à celle fin qu'ilz eussent assez de temps et de loysir puis apres, pour accomplir le reste des ceremonies accoustumées en cest anniversaire, et en la monstre ou procession qui s'y faict. Soit ainsi, dist Charicles en se levant, et me dist : Vous verrez aujourd'huy Chariclée, si jamais auparavant vous ne l'avez veuë; car la coustume est que la devote d'Apollo soit presente à la monstre et aux autres ceremonies du sacrifice de Neoptolemus. Mais quant à moy, Gnemon, je l'avois desja plusieurs fois veuë; car souventes fois avoit elle esté presente quand j'avois faict au temple quelques sacrifices, et s'estoit voluntiers trouvée quand elle sçavoit que je disputois et parlois des choses celestes : toutesfois je n'en dy mot à Charicles, attendant ce qui devoit advenir.

Quant et quant nous nous en allons droict au temple; car les Thessaliens avoyent desja appresté tout ce que faisoit besoing pour le sacrifice. Quand nous fusmes pres de l'autel, et que ce jeune gentilhomme commençoit desja à immoler des victimes, apres que le prestre eut faict quelques oraisons, la prophetisse Pythia du plus secret et plus sainct lieu du temple, ou il n'est loysible aux laiz d'entrer, prononça haultement un tel oracle :

Celle de qui par Charis se commence
Le nom, et fine en Cleos, et aussi
Cil dont le nom signifie en substance
Né de déesse, en peu de jours d'icy
Se partiront (Delphiens, oyez cy)
De mon sainct temple, et apres longuement

Avoir erré sur mer, finablement
La region du soleil noire et tainte
Ilz attaindront, ou de leur vie saincte
Se trouveront dignement guerdonnez,
Car leurs beaux chefz tous deux de blanche enceinte
Ilz y auront à la fin coronnez.

Quand Apollo par la bouche de sa prophetisse eut proferé ces vers, tous les assistans furent en grande perplexité à examiner cest oracle, ne sçachans qu'il vouloit dire : car l'un le tiroit en un sens, l'autre en un autre, et tel comme estoit le vouloir et le desir de chacun, telle interpretation luy donnoit il ; mais personne n'avoit encore touché la vraye intelligence. Car les oracles et les songes s'interpretent le plus souvent par les evenementz. Et d'autre costé, tous ceux de la ville de Delphy avoyent si grand' haste, et si impatient desir de voir la monstre et procession qui se doit faire apres le sacrifice, qu'ilz ne se soucierent pas beaucoup de rechercher fort curieusement l'interpretation veritable et certaine de l'oracle.

LIVRE TROISIESME.

—

CHAPITRE I.

Poursuyte de la narration de Calasiris à Gnemon descrivant l'ordre de la procession en Delphy par les Thessaliens, dont Theagenes estoit chef, et de la beauté et ornement de Chariclée yssant du temple de Diane.

Apres que la procession et toutes les ceremonies de l'anniversaire furent entierement parachevées : Comment parachevées? dist Gnemon enterrompant la parole : certes, mon pere. elles ne sont point achevées en mon endroit, au moins ne me les avez vous point par vostre recit mises devant les yeux : ains avez passé tout oultre, sans vous arrester à satisfaire au passionné desir que j'ai de les ouyr, et (par maniere de dire) de voir à l'œil ceste solennelle assemblée, et ne plus ne moins que si je fusse arrivé apres la feste, comme l'on dict en un commun proverbe : et m'est advis que vous m'avez ouvert et fermé tout aussi tost le theatre. Quant est de moy, respond Calasiris, je ne vous voulois point ennuyer en vous racontant telles choses qui sont totalement hors de nostre premier propos, pourautant que je me hastois de venir à ce qui est le principal de ma narration, et que vous m'avez demandé des le commencement : mais puis que vous avez si grand desir de voir l'assemblée en passant (ce qui monstre assez que vous estes Athenien), je vous reciteray en peu de paroles tout l'ordre de celle monstre, ou procession, laquelle fut aussi memorable qu'il s'en face gueres, tant pour elle mesme, que pour ce qui en advint. Premierement, il y avoit cent hommes, gentz de vie rustique, et habillez aussi rustiquement, lesquelz mar-

choyent devant, vestuz de hoquetons blancz, troussez et ceintz par le mylieu du corps avecq' courroyes de cuyr, ayans tout le bras dextre, et une partie de l'espaule et de la mamelle nue, et portoyent chacun en la main une coignée bien trenchante, et devant eux touchoyent des bœufz noirs, qui tous vous avoyent un col gros et gras, et le portoyent un petit relevé et courbé en voulte, la corne point trop grande, ny tortue, mais fort aigue, aux uns dorée, aux autres entortillée de bouquetz et de chapeaux de fleurs, le pied gros et court, et chacun l'herbiere pendant jusques sur les genoux, en nombre veritablement d'une hecatombe, c'est a dire une centaine. Apres lesquelz suyvoit une autre grande multitude de toutes sortes de bestes, que l'on a accoustumé de sacrifier aux dieux, et les menoit on chaque troupeau à part en bonne ordonnance, et y avoit des flustes et haubois, qui sonnoyent un certain chant mystique, qui denonçoit le prochain sacrifice. Quand tous ces troupeaux de bœufz et d'autres bestes, avecq' les bouviers qui les conduysoyent estoyent passez, suyvoyent deux bendes de jeunes filles thessaliennes, ayans toutes fort beau et long corps, et les cheveux pendans, dont celles de la premiere bende portoyent de petitz paniers pleins de toutes manieres de fleurs et de fruictz, les autres de petites corbeillettes pleines de confitures et dragées, avecques force bonnes senteurs et perfuns, qui remplissoyent d'une tres soüeve odeur tous les lieux par ou elles passoyent : et si n'employoyent point leurs mains à les porter, ains les portoyent sur leurs testes, et se tenoyent toutes de reng par les mains en danse, de sorte qu'elles dansoyent, et si cheminoyent leur droict chemin tout ensemble : mais celles de la premiere danse bailloyent la note et la cadence à celles de la seconde bende; car elles avoyent la charge de chanter une hymne, au son de laquelle elles devoyent toutes danser. Et ne contenoit ceste hymne autre chose en somme, sinon les loüenges de Thetis et de Peleus, de leur filz Achilles, et encore du filz de leur filz Neoptole-

mus. Apres tout cela Quoy ! dist alors Gnemon, vous me frustrez de rechef de ce à quoy je prens le plus de plaisir, en ne me recitant pas la teneur de l'hymne, comme si vous me vouliez rendre seulement spectateur de ce qui fut faict en celle procession, et non pas aussi auditeur de ce qui y fut dict ou chanté. Escoutez doncques, dist Calasiris, puis qu'il vous plaist ainsi, leur hymne estoit telle :

Chantons la nymphe immortelle
Thetis fille à Nereus,
Que Jupiter fist pucelle
Espouser à Peleus.

C'est la beauté souveraine,
Dont la mer est honorée,
C'est nostre Nymphe et Serene,
Nostre Venus cytherée.

C'est celle qui enfanta
Le second Mars en prouëssc,
Achilles, et qui porta
Celle fouldre de la Grece,

Dont la claire renommée
Des cieux la haultesse fend,
Duquel Pyrrha bien aymée
Conceut un tresbel enfant,

Qui de Pyrrhus eut le nom,
Ruyneur des Phrygiens,
A qui est deu le renom
Du sauveur des Argiens.

O genereux demy dieu !
Filz d'Achilles, dont les os
Souz ce sainct delphique lieu
Gisent en heureux repos,

Veuille nous estre propice,
Et prendre amiablement
En gré l'hymne et sacrifice,
Que nous t'offrons humblement.

Preserve nostre contrée
De toute crainte et meschef,
Chantons de Thetis sacrée,
De Thetis au doré chef.

Voylà presque en somme ce que contenoit leur hymne, Gnemon, de tant qu'il m'en peult souvenir : mais leur danse estoit compassée de si bonne mesure, et leur demarche se rapportoit si à propos au son et à la cadence de leur chant, que le contentement de l'ouye faisoit oublier à l'œil le plaisir de la veuë, de sorte que les assistans suyvoyent tousjours ces jeunes filles au pris qu'elles cheminoyent en dansant, comme si la resonance de leur chant les eust tirez apres elles, jusques à ce qu'à leur queuë une compaignie de jeunes jouvenceaux à cheval, et specialement leur capitaine, commença à reluyre, lequel monstra qu'il n'est nul si grand plaisir de l'ouye, que la satisfaction que l'on sent en voyant une beauté singuliere ne surmonte. Les jeunes hommes n'estoyent en nombre que cinquante, divisez en deux bendes, vingt et cinq d'un costé, et vingt et cinq d'un autre, et enfermoyent au mylieu d'eux leur capitaine et chef de l'ambassade du sacrifice. Ilz avoyent tous au pied une certaine chausseure faicte d'un cuyr rouge entrelassé, laquelle se venoit joindre et serrer au dessus de la cheville du pied, chacun un manteau blanc, qui se serroit sur la poictrine, avecq' une boucle d'or, bordé tout à l'entour d'une pourfileure de couleur azurée. Les chevaux estoyent tous du païs de Thessalie, sentans tresbien la liberté et commodité de courir qu'ilz ont es plaines et campaignes thessaliques : car ilz se joüoyent à leurs mords, bavans et escumans sans cesse, comme s'ilz eussent voulu monstrer que le mords n'estoit point leur

maistre, et que neantmoins ilz enduroyent de le porter en la bouche, comme estant l'instrument de la raison de ceux qui les chevauchoyent. Tous estoyent couverts de beaux caparençons et de chanfrains, les uns d'argent simplement, les autres d'argent doré, que les jeunes gentilzhommes avoyent faict faire les plus braves qu'ilz avoyent peu à l'envy l'un de l'autre. Mais combien qu'ilz fussent tous beaux, et bien en ordre, neantmoins les yeux de toute l'assistance passoyent oultre, et se convertissoyent seulement à contempler leur capitaine, qui estoit Theagenes, mon travail et soucy, ô Gnemon! tellement que vous eussiez dict que c'estoit un coup d'esclair par la lueur duquel la beauté de tout ce qui avoit precedé estoit offusquée, tant la splendeur de sa grace et beauté nous esblouyt. Quand nous le vismes, il estoit à cheval, comme les autres, tout armé, et portoit en sa main une javeline, dont la hante fut de fresne, et la pointe d'arain. Il ne portoit point d'armet, ains avoit la teste nue, ayant un manteau taint en pourpre assez long, sur lequel d'ouvrage de broderie estoit pourtraicte toute d'or la bataille des Centaures contre les Lapithes, et la boucle qui le fermoit par devant estoit l'ymage de Pallas, engravée en un camayeu d'ambre, avecq' son grand escu, ou estoit la teste de Meduse. Il faisoit d'aventure un petit vent, lequel encore donnoit grace à tout cela, souzlevant doulcement, et luy rejectant ses cheveux en arriere, qui luy voletoyent sur le col. Les bordz et extremitez du manteau s'en enfloyent, et s'estendoyent sur la croppe et sur les cuysses du cheval : vous eussiez dict que le cheval mesme cognoissoit bien la beauté et bonne grace de son maistre, et sentoit bien que luy mesme estoit beau, mais que celuy qu'il portoit estoit encore plus beau, tant il s'embridoit bien, et fronçoit le col, portant la teste haulte et l'oreille droicte, remuant de fierté et d'ardeur les sourcilz des yeux, et maniant ses membres bravement, adroict à la main, s'il en fut oncques, se marchant tousjours en travers, tantost à droict, tantost

à gauche, ne touchant qu'un petit en terre du bout de l'ongle seulement, et se mouvant si souplement que son train en estoit fort doux : lesquelles choses apportoyent un grand esbahissement à tous ceux qui les regardoyent, et n'y avoit pas un des assistans qui ne donnast sa voix, et ne jugeast que sur tous les autres le capitaine emportoit le pris, tant de gentillesse comme de beauté, tellement que desja toutes ces femmes vulgaires, qui ne pouvoyent dissimuler ne couvrir la passion de leur cueur, luy jectoyent des fruictz et des fleurs, pensans par ce moyen attraire sa faveur, et s'insinuer en sa bonne grace : car il n'y avoit celuy en toute la compaignie, qui n'eust conclu cest arrest en son entendement, qu'il n'estoit pas possible qu'entre les hommes il se trouvast quelque chose qui surmontast la beauté de Theagenes.

> Mais quand sortit de son doré séjour,
> Au plus matin la belle Aube du jour,

ce diroit icy Homere : quand la belle et sage Chariclée sortit hors du temple de Diane, alors cogneusmes nous qu'il estoit bien possible que Theagenes fust vaincu en beauté ; mais vaincu, d'autant qu'une parfaite et accomplie beauté de femme est plus doulce et plus attrayante que la plus grande et plus esquise qui sçauroit estre en un homme. Elle vous estoit assise sur un chariot traîné par une paire de bœufz tous blancz, vestue d'une longue robe de pourpre toute pourfilée de rayons d'or, et estoit ceinte par le mylieu du corps d'une ceinture, ou celuy qui la fist mist et employa tout son sçavoir : car il n'en avoit jamais ouvré de telle, ny jamais plus n'en pourra faire de semblable. C'estoyent deux serpentz, qui avoyent les queuës entrelassées en un nœu sur les reins de la pucelle, puis leur faisoit passer le col par dessouz ses tetins, et les entortilloit en laz d'amour sur le devant, de sorte que les testes sortoyent hors du laz comme les boutz de la ceinture, et pendoyent l'un d'un costé et l'autre

de l'autre. Vous eussiez proprement dict à les voir que les serpentz n'estoyent point contrefaictz apres le vif, mais que veritablement ilz estoyent vifz : non qu'ilz fussent espouventables à voir, pour estre leurs yeux representez effroyables et horribles, mais comme s'ilz fussent par un moiste sommeil assopiz et endormiz pour le plaisir qu'ils sentoyent de reposer sur l'estomach de la pucelle. La matiere estoit d'or, et la couleur perse : car l'ouvrier avoit esmaillé de noir l'or, afin que le roux et le noir meslez ensemble representassent celle couleur aspre et changeante, de laquelle sont les escailles des serpentz.

Voylà quelle estoit la ceinture de la jouvencelle. Ses cheveux n'estoyent ny totalement amassez en tresse, ny aussi vagues et du tout desliez, mais bien ce qui passoit au dessouz du col luy voletoit sur les espaules, et le reste autour du front et du sommet de la teste estoit couronné et bendé d'un chapeau faict et entortillé des plus tendres branchettes de laurier, qui luy tenoit ses cheveux (blondz comme le soleil) serrez, et ne les laissoit point de mauvaise grace troubler et desarroyer au vent. Elle portoit en sa main gauche un arc doré, et le carquois de mesme en escharpe dessus l'espaule droicte, et en l'autre main un flambeau de feu ardent, combien qu'elle reluysoit plus pour la grande lumiere qui sortoit de ses yeux, que non pas du flambeau qu'elle portoit. Voy les là eux mesmes, Theagenes et Chariclée, se print à crier tout hault Gnemon en cest endroit. Et en quel lieu ? monstrez les moy, je vous prie, dist adoncq' Calasiris, pensant que Gnemon les eust apperceuz. Il m'estoit advis (mon pere), respondit Gnemon, que je les voyois, encore qu'ilz fussent absentz, tant vostre dire me les a clairement representez tous telz que je les ay veuz. Je ne sçay pas, dist Calasiris, si vous les avez jamais veuz telz que le soleil et la Grece les virent ce jour là, tant affectueusement regardez et beniz de chacun, tant souhaitez, luy des femmes, et elle des hommes : car il n'y avoit celuy, ne celle, qui

ne resputat en son cueur que ce luy seroit un heur equiparable à l'immortalité, que de pouvoir jouyr autant de l'un que de l'autre esgalement, sinon que ceux du païs avoyent en plus grande admiration le jouvenceau, et les Thessaliens la jouvencelle, trouvant chacun plus esmerveillable ce qu'il n'avoit jamais veu auparavant : car la veuë d'une chose nouvelle, et que l'on n'a point accoustumé de voir, apporte bien tout promptement plus grande admiration, que ne faict pas ce que l'on voit ordinairement. O doulce deception ! ô plaisante opinion ! Comment vous m'avez faict tressaillir de joye le cueur, ô Gnemon ! quand j'ay cuydé que vous les eussiez veuz, et que vous me les deussiez monstrer : mais à ceste heure cy voy je bien que vous m'abusez, il n'y a point de faulte ; car m'ayant promis des le commencement de ce recit qu'ilz viendroyent tout incontinent, et que je les verrois, m'ayant d'avantage requis, pour le loyer de ces nouvelles par vous apportées, que je vous fisse le conte de toute leur fortune, vous ne me les avez neantmoins encore pas sceu monstrer, combien qu'il soit desja tard, et que la nuict soit venuë. Ne vous souciez, dist Gnemon, et ayez bonne esperance, car je vous asseure qu'ilz viendront, mais ilz ont (peult estre) trouvé quelque empeschement sur le chemin, qui est la cause pourquoy ils viennent un peu plus tard que nous n'avions convenu entre nous ; mais encore qu'ilz fussent venuz, je ne les vous monstrerois pas, si vous ne m'achevez de parfournir la recompense que vous m'avez promise ; et pour ce, si vous avez envie de les voir, accomplissez vostre promesse, et menez à fin vostre narration.

—

CHAPITRE II.

La manière de faire les sacrifices entre les Grecz pour l'anniversaire des morts ; de la première entrevue de Theagenes et Chariclée au temple de Diane, et commencement de leur amour.

Oultre ce, dist Calasiris, que je craignois d'entrer en rememoration des choses qui me refreschissent mes douleurs, je pensois que mon parler vous deust fascher, et que desormais vous fussiez saoul, et ennuyé de m'escouter si longuement deviser. Mais puis qu'ainsi est que vous estes si couvoyteux d'ouyr et que vous ne vous pouvez saouler d'entendre de beaux contes, entrons en nostre propos, par là mesme ou nous en sommes sortiz, apres que nous aurons premierement allumé la lampe, et faict les prieres et oblations du coucher aux dieux de la nuict, à celle fin que, quand nous aurons faict le devoir accoustumé aux dieux, nous en puissions mieux, et en plus grande seureté, passer une partie de la nuict à en conter. Ainsi comme il disoit ces paroles, une servante vint apporter la lampe ardente, laquelle il print et fit la libation, invoquant les dieux, et mesmement entre les autres Mercure, ausquelz il pria, que la nuict en dormant il luy vint quelque plaisant et gracieux songe, leur suppliant que ceux qu'il aymoit le plus en ce monde se presentassent devant sa fantasie, à tout le moins en songe.

Apres doncques, dist il, ô Gnemon ! que toute celle procession eut environné la sepulture de Neoptolemus, et que les jouvenceaux à cheval eurent aussi volté à l'entour, les femmes commencerent à jecter un cry funebre, et les hommes un militaire : et adoncq' bœufz, chevres, et aigneaux (comme à un signe determiné) furent immolez aussi soudain que si d'un seul coup de main ilz eussent tous esté tuez. Puis chargerent un fort grand autel, que l'on avoit là basty, d'une infinité d'esclatz de

boys, et mirent dessus les extremitez des victimes, que l'on a appris de mettre à part aux dieux, requerans au prestre d'Apollo, qu'il vousist faire l'oblation accoustumée, et mettre le feu dedans ce boys appresté pour le sacrifice. Le prestre respondit que c'estoit bien luy voirement qui devoit faire l'oblation; mais il fault (dist il) que le capitaine et le chef de vous autres, qui estes envoyez pour ce sacrifice, mette le feu dedans, et qu'il le prenne en la main de la devote de Diane : car telle est l'observance et la coustume de ce païs. Cela dict, le prestre fist l'oblation solennelle, et Theagenes alla prendre le feu de la main de Chariclée, là ou nous cogneusmes evidemment, ô Gnemon! par experience, que noz ames sont divines, et qu'elles ont de lassus ne sçay quoy de convenance et de consanguinité les unes avecques les autres; car tout incontinent qu'ilz se virent l'un l'autre, comme si leurs ames de la premiere rencontre eussent recogneu leur semblable, et eussent couru au devant de ce qui par droict estoit leur propre, ilz demourerent premierement l'un devant l'autre tout picquez et estonnez. Puis elle luy bailla en main lentement le flambeau, et luy le receut de mesme, tenans par un assez long temps les yeux fichez l'un sur l'autre, comme s'ilz eussent ce pendant recherché en leur memoire s'ilz s'estoyent point veuz, ou cogneuz autresfois. Apres ilz se prirent à souzrire un bien petit si couvertement, qu'à peine l'eust on sceu appercevoir, sinon à une chere gaye de leurs yeux; puis (comme s'ilz eussent eu honte de ce qu'ilz en avoyent demonstré) le sang leur monta au visage, et rougirent. Finablement, quand la passion eut penetré jusques au cueur (comme je croy), ilz devindrent tous deux pales. Brief, en peu d'heure leurs faces et contenances changerent en infinies sortes, et muerent souvent de couleur et de visage. Ce qui tesmoignoit assez clairement en quel trouble et agitation estoyent leurs ames : il n'y eut personne des assistans qui prist garde à cela; car ilz s'amusoyent les uns à une chose, les autres à une

autre : Charicles mesme n'en apperceut rien, pource qu'il estoit empesché à faire l'oraison et invocation accoustumée de se faire en telz actes. Mais de moy je ne fis autre chose que soigneusement observer tout ce que feroyent ces deux jeunes gentz, depuis l'heure que j'eu ouy l'oracle qui fut prononcé à Theagenes sacrifiant au temple d'Apollo : et ce qui me mouvoit à conjecturer ce qui devoit advenir, c'estoyent leurs noms contenuz en l'oracle, combien que je ne sceusse point encore asseurément que signifioit le demourant de l'oracle. A la fin doncques Theagenes, apres avoir beaucoup demouré, comme s'il se fust par force et à regret esloigné de la pucelle, print le flambeau, avecques lequel il alla mettre le feu dedans le boys du sacrifice, et lors toute la compaignie se departit; car les Thessaliens se mirent à banqueter et faire bonne chere, et le reste du peuple se retira chacun en sa maison. Chariclée jectant sur elle un manteau blanc, s'en retourna avecques quelques siens domestiques en son logis, qui estoit dedans le pourpris et closture du temple; car elle n'habitoit pas mesme avecq' celuy qu'on estimoit estre son pere, s'estant du tout segregée, afin de vivre plus religieusement.

Je doncques devenu encore plus curieux que je n'estois au paravant, tant pour ce que j'avois ouy, que pour ce que j'avois veu, vins à rencontrer Charicles comme je le desirois, lequel me demanda incontinent : Et bien, avez vous veu ma fille Chariclée, l'honneur et l'embellissement de la ville de Delphy et de moy? Ce n'est pas la premiere fois, luy dy je : car je l'ay souvent veuë par cy devant toutes et quantes fois que le peuple est convenu au temple, et si ne l'ay pas seulement veuë en passant, comme l'on dict communément : car elle a souvent assisté aux sacrifices que j'ay faictz aux dieux : et quand elle a douté de quelque chose, soit divine, ou humaine, elle m'en a tousjours communiqué, et enquis : et je luy en ay enseigné ce que j'en ay sceu. Que vous a elle doncques semblé (dist il) maintenant? Je vous prie,

dictes le moy. Ne vous a il point esté advis, qu'elle ayt aucunement embelly et enrichy la pompe de la procession? Comment? embelly, Charicles, c'est autant comme si vous me demandiez s'il faict beau voir la lune entre toutes les petites estoilles. Il y en avoit (dist il) aucuns, qui donnoyent le second lieu de beauté au jouvenceau thessalien: aussi y en avoit il, dy je, qui ne luy donnoyent que le troisiesme: mais veritablement ilz s'accordoyent tous à cela, que vostre fille estoit le couronnement, et (par maniere de dire) l'œil de toute celle procession. Charicles estoit fort ayse d'ouyr ce que je luy disois, en quoy le but ou tendoit mon intention estoit faire, que totalement il se confiast et s'asseurast de moy: et adoncq' il me dist en riant: Je m'en vois tout à ceste heure la voir, s'il vous plaist de venir quant à moy, pour sçavoir si elle se sera point ennuyée, ou lassée, d'avoir esté si longuement parmy ceste foulle de peuple. Je fuz bien ayse de luy accorder, et si luy donnay à entendre, qu'il n'y avoit rien que j'eusse en plus grande recommendation que de pouvoir faire chose qui luy fust agreable.

Quand nous fusmes au logis ou elle se tenoit, nous entrasmes dedans sa chambre, et la trouvasmes sur un lict toute languissante, les yeux baignez et arrosez d'amour; et apres qu'elle eut salué et caressé son pere comme de coustume, il luy demanda qu'elle avoit. Elle respondit que c'estoit la teste qui luy faisoit mal, et qu'elle reposeroit voluntiers, si on luy permettoit: Charicles, tout troublé de ceste response, sort incontinent de la chambre, et commande tres expressément à ses servantes qu'elles ne facent bruit aucun; puis quand nous fusmes hors du logis: Hé dea! dist il, amy Calasiris, que veult dire cecy? quelle indisposition est survenuë à ma pauvre fille? Ne vous esbahissez pas de cela, dy je: car en une si grande multitude de peuple, parmy lequel elle a passé en la procession, elle a possible attiré à soy quelque œil envieux qui l'a ensorcelée. Charicles

se prend à rire, par maniere de moquerie : Comment? dict il, vous croyez doncq', comme le simple et rude vulgaire, qu'il en soit quelque chose de ces charmes et ensorcelleries des yeux? Ouy, dy je, autant que chose qui soit, et la raison est telle : Cest ær qui est espandu tout à l'entour de nous, penetrant es plus interieures et secretes parties de nostre corps, par les yeux, par les naseaux, par l'inspiration, et respiration ordinaire, et generalement par tous autres conduictz et ouvertures de nostre corps, et y portant quant et luy les qualitez exterieures qu'il a, tel comme il y flue et entre, telle passion imprime il dedans le corps de ceux qui le reçoivent : de sorte que quand quelqu'un regarde avecq' envie quelques belles choses, il infecte l'ær circunstant d'une qualité envieuse et maligne, et inspire en la personne qu'il regarde un esprit de malignité : et cest esprit (comme une chose legiere et de subtiles parties) penetre jusques dedans les os, et jusques aux moisles mesmes. Et y en a plusieurs qui prennent ceste maladie d'envie, laquelle a esté par propre nom appelée Bascanie en langage grec, c'est-à-dire, ensorcellement et charme procedant d'envie. Et qu'il soit ainsi, Charicles, considerez combien il se treuve de gentz, qui sont infectez du mal de yeux, ou bien d'une contagion pestilente, sans avoir jamais touché à ceux qui estoyent desja entachez de telles maladies, sans avoir couché, ne beu, ne mangé avecq' eux, seulement pour avoir alené, ou participé du mesme ær qu'eux : de quoy vous peult faire foy l'origine et naissance de l'amour autant que chose aucune qui soit : car il prend son commencement des objectz que l'on voit, lesquelz (par maniere de dire) lancent celle passion comme un vent au dedans de l'ame, par les conduictz des yeux, et non pas sans grande raison : car estant l'œil le plus remuant, le plus prompt, et le plus vif de tous les sens et conduictz naturelz de nostre corps, il en est plus susceptible de toutes derivations et defluctions, attirant à soy, par le moyen de ses espritz vifz et enflam-

mez, l'amour de ce qui luy est presenté. Jë vous en bailleray un exemple fort naturel, prins et extrait de noz sainctz livres prophetiques, ou il est traicté de la nature des bestes. Le petit oyseau que l'on appelle lauriot guerist ceux qui ont la jaunice ; et si le malade jecte son regard sur luy, il s'enfuyt et se destourne, en clignant ses yeux, non pour envie qu'il ayt du bien et du secours qu'il faict aux malades, comme d'aucuns pensent, mais pour autant que son naturel est tel, que quand il regarde un patient, il attire à soy sa maladie, ne plus ne moins qu'un rume : et pour ce fuyt il autant d'estre veu, comme d'estre blessé. Vous pouvez bien aussi (peult estre) avoir ouy dire qu'entre les serpentz, celuy qu'on appelle Basillic faict mourir et tue, de sa seule aleine ou de son regard seulement, ce qui se presente à luy ; et si aucuns ensorcellent de celle maniere de sorcellerie aussi bien ceux qui leur sont les plus chers, et qu'ilz ayment mieux que les autres, il ne s'en fault point esmerveiller : car pour autant que leur qualité naturelle est telle, ilz font ce à quoy ils sont nez, et non pas ce qu'ilz veulent.

Lors Charicles (apres y avoir un petit pensé à part soy) : Vous avez, dist il, tres sagement et vraysemblablement resolu ceste doute. Que pleust aux dieux qu'elle sentist une fois quelque desir et esguillon d'amour ! car à l'heure je l'estimerois guerie, et non pas malade. Vous sçavez que je vous ay prié et sollicité maintesfois de l'y inciter : mais il ne fault ja craindre que maintenant cela luy advienne, tant elle hayt le mariage et fuyt tout amour. Il m'est bien advis qu'elle est voirement malade de quelque ensorcellerie : mais je ne fais point de doute que n'ayez le vouloir, et le pouvoir quant et quant, de dissouldre ce sort, attendu que vous estes mon amy, et homme de bien, entendu en toutes choses. Je luy promis que si j'appercevois qu'elle eust aucun mal, auquel je peusse remedier, tres voluntiers j'employrois tout mon pouvoir à la secourir.

CHAPITRE III.

Du banquet que fist Theagenes, et propos qu'il eut avecq' Calasiris, lequel la nuict suyvante eut une vision confirmée par les vers d'Homère, lequel est reputé natif de Thebes aux cent portes, en Égypte.

Et comme nous tenions ces propos, voicy venir à nous un qui estoit fort eschauffé, si nous dist : Comment! seigneurs, il semble que l'on vous ayt mandez pour venir à un combat, ou à une bataille, tant vous estes longs à venir, et non pas conviez au festin que vous a faict preparer le gentil Theagenes, et qui se faict en l'honneur du demy dieu Neoptolemus : avancez vous doncq' de venir vistement, et ne faictes que le festin soit retardé pour vous jusques aux vespres : car on n'attend plus que vous. Lors Charicles, s'approchant de mon oreille, me dist tout bas : Voicy une semonce faicte par commandement, et un semonneur merveilleusement estourdy, et de mauvaise grace, combien qu'il ayt un peu beu : et pour ce allons nous y en, car il y a danger qu'à la fin il ne nous vueille battre. Vous vous jouez, dy je, mais pourtant allons nous y en. Quand nous fusmes au lieu ou estoit preparé le festin, Theagenes fist seoir Charicles tout au plus pres de luy, et me fist à moy aussi quelque honneur pour l'amour de luy. Il n'est ja besoing que je vous ennuye en vous racontant au long toutes les singularitez du banquet, comme les mommeries et danses des belles filles, les menestrieres qui jouerent des flustes, les jeunes hommes qui danserent la danse armée, que l'on nomme Pyrriche, et toutes autres telles joyeusetez, dont Theagenes rendit le festin plus gracieux et plus plaisant, en differentant la grande sumptuosité et affluence des metz et services divers : mais ce qui plus vous est necessaire d'ouyr, et à moy plus agreable de dire, c'est que Theagenes se parforçoit de demonstrer aux conviez une joyeuse chere, et se contraignoit de caresser et entretenir un chacun : toutesfois, quant à moy, je cogneu

bien incontinent que son esprit estoit transporté ailleurs : car tantost il regardoit contremont en l'ær, tantost il jectoit un souspir du plus profond du cueur, sans aucune raison qui apparust, tantost il jectoit les yeux contre terre sans mot dire, comme un homme qui pense fort profondement quelque chose en soymesme, tantost il se composoit tout soudain en une autre contenance joyeuse et deliberée, comme s'il eust bien apperceu qu'il se descouvroit, et comme s'il se fust repris luy mesme, se laissant ainsi subitement aller à toute mutation : car la pensée d'un amant est semblable à celle d'un homme qui a beu, aussi muable, inconstante, et peu arrestée l'une que l'autre, attendu qne l'esprit de l'un et de l'autre nage et flotte en une passion humide : d'ou vient que facilement et un amoureux encline à boire, et un qui a beu à aymer : mais quand oultre cela il commença fort à bailler, comme une personne qui ne peult arrester en place, et qui ne sçait sa contenance, alors aucuns des autres assistans cogneurent aussi bien que moy qu'il n'estoit pas à son ayse, tellement que Charicles mesme qui n'avoit veu autre chose que celle inquietude et inconstance, me dist tout bas en l'oreille : Quelque œil sorcier a regardé cestuy cy aussi, et me doute qu'il a le mesme mal que Chariclée. Tout un, dy je, par la déesse Isis, c'est bien dict à vous et jugé non sans grande apparence : car c'estoit le plus beau qui fust en la monstre apres elle.

Nous tenions ces propos luy et moy à part : et quand ce vint à la fin du festin, lorsqu'il fallut faire circuler les coupes, Theagenes beut à chacun en nom d'amitié, quoy qu'il luy faschast bien, et quand le tour de boire vint à moy, je dy que je recevois l'offre de sa bienveillance; mais pourtant ne pris point la coupe pour boire, dont il fut marry, et me regarda d'un œil indigné et marry, estimant que je le fisse par mespris de luy. Ce que cognoissant, Charicles lui dist incòntinent : Seigneur, il ne boit point de vin, et ne mange aucune chose

qui ayt eu ame. Il demanda la cause pourquoy. Pour ce, dist Charicles, qu'il est Egyptien, de la ville de Memphis, et prophete de la déesse Isis. Quand Theagenes ouyt dire que j'estois Egyptien, et d'avantage prestre et prophete, il fut incontinent tout resjouy, comme ceux qui par cas d'aventure rencontrent un tresor. Si se dressa en piedz, et commanda qu'on luy apportast de l'eau, dont il but en me disant : A tout le moins, sage seigneur, plaise vous me pleiger de ce breuvage, et boire à moy en signe de bienveillance, de sorte que ceste table et ce repas pris ensemble soit confederation d'amitié mutuelle entre nous. Soit, dy je, beau sire Theagenes, puis qu'ainsi vous plaist, combien que de ma part elle est de pieça contractée avecq' vous. En disant cela, je pris la coupe, et beu apres luy; et ainsi se termina le festin, et nous nous retirasmes chacun en son logis. Mais au departir, Theagenes me caressa et embrassa bien plus affectueusement qu'il n'avoit pas faict à l'arrivée.

Quand je fuz de retour en mon logis, j'y demouray long temps couché en mon lict, sans pouvoir dormir, remuant çà et là en mon entendement la cogitation, et le soucy que j'avois conceu en moy de ces deux jeunes gentz, et recherchant que pouvoyent signifier les dernieres paroles de l'oracle. Comme il fut environ le mynuict, je cuyday voir devant moy Apollo et Diane (au moins si c'estoit cuyder, et non pas chose veritable) dont l'un me livroit entre mes mains Theagenes, l'autre me bailloit Chariclée, et m'appellans par mon droict nom : Il est maintenant heure, ce me dirent ilz, de vous en retourner en vostre maison ; car ainsi le vous enjoint et commande l'eternelle loy des fatales destinées : et pour ce allez vous en, et recevez en vostre protection et sauvegarde ces jeunes gentz icy, que vous emmenerez quant et vous, les tenant en esgale affection comme s'ilz estoyent voz propres enfantz ; puis, quand vous serez en Egypte, convoyez les là ou il plaira aux dieux. Apres qu'ilz eurent dict ces paroles, ilz s'en allerent, mons-

trans que ce n'estoit point songe que celle vision, mais une reale et veritable apparition. J'avois bien entendu tout le reste de l'oracle des que je l'eu ouy, mais je ne pouvois entendre en quelle region je devois convoyer ces deux jeunes gentz.

En cest endroit Gnemon se print à dire : Quant à cela, mon pere, comme vous le sceustes apres, aussi le me conterez vous cy apres; mais en quelle maniere dictes vous que ces dieux vous apparurent? Je dis, mon fils, que ce ne fut point en songe, ains qu'ils m'apparurent realement en leur essence, ainsi comme le sage poëte Homere le donne couvertement à entendre; mais plusieurs qui le lisent passent par dessus, sans comprendre ce secret; car il y a un passage, là ou il dict de Neptune :

> Je vy couler ses deux jambes ainsi
> Qu'il s'en alloit, et ses deux pieds aussi :
> Car bien ayscz sont les dieux à cognoistre.

Certes, dist alors Gnemon, je suis l'un de ces plusieurs là que vous dictes, et (peult estre) que vous avez allegué ces vers expressement pour voir comme je les entens. Vray est que j'entens bien la sentence superficiaire, pour autant que j'ay autresfois appris la signification des motz particulierement; mais je ne voy, ny n'entens pas les secretz de theologie, qui sont cachez dessouz. Parquoy Calasiris adonq' s'arrestant un petit, et assemblant toute la force de son entendement, comme s'il eust deu parler de quelque hault mistere : Quand les dieux, dist il, et les espritz divins, ô Gnemon! veulent ou venir, ou s'en aller d'avecq' nous, ilz se transforment bien peu souvent en autres bestes, et le plus communément en hommes, pour plus induire nostre fantasie à les recognoistre en une forme semblable à la nostre. Ce que les ignorantz et meschantz ne cognoissent point, mais un homme sage ne faudra jamais à les recognoistre; car

il les remarquera aux yeux, lesquelz ilz tiennent tousjours constamment fichez en un lieu, sans jamais cligner, ou clorre les palpebres des yeux; mais encore les appercevra il beaucoup mieux au marcher; car ilz ne cheminent point en avançant l'un des piedz, et puis apres l'autre, ainsi comme nous faisons; mais c'est comme un vol par l'ær, et un mouvement non empesché : de sorte que c'est plus proprement fendre l'ær ce qu'ilz font, que non pas cheminer. Au moyen de quoy les Egyptiens, quand ilz dressent des ymages aux dieux, leur conjoignent les piedz et les mettent en un. Ce que sçachant Homere, comme celuy qui estoit Egyptien, et qui avoit esté instruit en la saincte et sacrée doctrine des Egyptiens, l'a inseré mistiquement et couvertement en ses escritz, laissant en ses vers à ceux qui les pourront entendre les marques pour recognoistre les dieux; car en un lieu il dict de Minerve :

> Ses yeux aguz comme feu reluysoyent;

Et en un autre lieu, parlant de Neptune, il dict :

> Je vy couler ses deux jambes ainsi
> Qu'il s'en alloit, et ses deux piedz aussi :
> Car bien aysez sont les dieux à cognoistre.

Comme s'il eust voulu dire que pour aller il couloit et glissoit, non pas comme aucuns l'interpretent faulsement, pensans qu'il vueille dire : Je le cogneu facilement en s'en allant. Vous m'avez là appris un grand secret, dist Gnemon; mais j'ay pris garde plusieurs fois que vous avez appellé Homere Egyptien : ce qui par aventure jusques icy n'a jamais esté ouy, ny entendu de personne, et toutesfois je ne vous en ose desdire. Et pourtant que je le trouve bien estrange, je vous supplie bien fort, que ne passiez point oultre, sans me declarer entierement ce qui en est. Combien que ce soit chose hors de propos, ô Gnemon! dist Calasiris, que de parler

à ceste heure de tout cela, toutesfois escoutez, je vous en diray en deux motz la verité. L'on renommera Homere dont l'on voudra, et l'un le dira estre d'une ville, l'autre d'une autre; l'on dira (si l'on veult) que toutes villes soyent son païs, mais à la verité il estoit de ceste region d'Egypte, natif de la cité de Thebes aux cent portes, comme luy mesme l'appelle. Son pere estimé estoit un prophete; mais celuy qui veritablement l'avoit engendré, pour certain c'estoit Mercure, duquel son pere putatif estoit le prestre et le prophete; car le dieu engrossa sa mere, ainsi comme elle estoit couchée dedans le temple, pour la solennité et ceremonie de quelque feste, qui lors se celebroit, et eut d'elle Homere, lequel apporta des le ventre de sa mere une marque de celle commixtion de genres dissemblables; car à l'une de ses cuysses il avoit grande quantité de poil fort long, et depuis, en errant par plusieurs quartiers du monde, et mesmement parmy les Grecz, chantant sa poësie, on luy imposa le nom d'Homere, non que ce fust son nom propre, ne qu'il nommast la ville, ne la nation dont il estoit, mais ceux qui sceurent celle marque qu'il avoit apportée du ventre de sa mere luy en donnerent le nom, qui signifie autant que la cuysse. Mais à quelle occasion, mon pere (dist Gnemon) taisoit il ainsi le lieu de sa naissance? Pour autant, respondit Calasiris, que ou il avoit honte que l'on le sceust estre fugitif (car son pere le chassa de sa maison quand on le voulut enroller au nombre des jeunes adolescens que l'on devoüoit au service des dieux, à cause qu'il fut lors trouvé bastard par celle marque et tache qu'il avoit en son corps) ou bien il fist cela sagement et finement, à celle fin qu'en taisant la ville, qui veritablement estoit son païs, toute ville luy fust sa patrie. Ce que vous dictes me semble fort vraysemblable, dist Gnemon, à considerer la subtilité mistique de ses escritz entremeslée de toute volupté et plaisir, qui me faict dire qu'il estoit Egyptien : et aussi à bien peser l'excellence de sa nature, laquelle me faict penser

qu'il n'eust sceu tant exceder et surmonter tous les autres hommes, si quelque divinité n'eust faict le fondement d'une si grande perfection. Mais apres que vous eustes recogneu les dieux, suyvant le stile d'Homere, que fistes vous, Calasiris?

—

CHAPITRE IV.

Theagenes descouvre à Calasiris la passion qu'il portoit pour l'amour de Chariclée, et comme Calasiris contrefist le magicien pour plus facilement advenir à l'accomplissement de sa vision et parler à Chariclée.

Pour revenir à nostre conte : De nouveau, Gnemon, veinrent insomnies, deliberations et soucis de la nuict, estant d'un costé bien ayse, par ce que j'esperois avoir rencontré quelque plus grande chose que je n'attendois, et que j'esperois de m'en retourner bien tost en mon païs : mais estant d'autre costé bien desplaisant, quand je considerois que Charicles perdroit sa fille. J'estois en grande perplexité, quand je pensois comment et par quel moyen je pourrois emmener avecq' moy ces deux jeunes gentz, et comment je les pourrois faire consentir qu'ilz se preparassent pour partir : aussi estois je en grande agonie de ceste fuyte, comment nous pourrions faire que l'on ne s'en apperceust, en quel lieu nous devions adresser premierement nostre chemin, et si je le devois faire ou par mer, ou par terre. Brief j'estois en une grande tourmente et agitation de diverses cogitations, qui me travaillerent fort, et me garderent bien de reposer tout le reste de la nuict.

Quand ce vint sur le matin, qu'à grand' peine estoit il parfaictement jour, j'entendy heurter à ma porte, et ouy quelque page qui m'appelloit. L'un de mes gentz sortit, et demanda qu'il avoit à frapper ainsi rudement à la porte, et quel affaire le menoit. Dictes à vostre maistre, respondit il, que c'est Theagenes le Thessalien qui veult

parler à luy. Je fuz bien ayse quand on me dist que c'estoit ce jouvenceau, et commanday qu'on le fist entrer, pensant que c'estoit une occasion opportune qui se presentoit de soy mesme pour acheminer, et trouver quelque expedient au soucy que j'avois en ma pensée. Et ce qui me le faisoit conjecturer, c'estoit pourautant qu'ayant Theagenes ouy dire que j'estois Egyptien et prophete, je me persuadois qu'il venoit devers moy me prier que je le vousisse ayder et secourir en ses amours, et qu'il fust en l'erreur, ou plusieurs gentz sont, lesquelz estiment que toute la sapience des Egyptiens soit une, et semblable. En quoy ilz s'abusent grandement : car il y a une magie vulgaire, qui (par maniere de dire) se traine par terre, laquelle sert aux ymages, et tousjours est à l'entour des corps mortz, adonnée totalement à je ne sçay quelles herbes, et dependant toute de quelques enchantementz, ne tendant à nulle bonne fin, ne n'y conduysant et adressant ceux qui en usent, attendu qu'elle mesme en ses preceptes fault et s'abuse souvent : et si elle a quelque effect, c'est bien peu, comme de donner des apprehensions de choses qui ne sont pas, comme si elles estoyent, frustrer les hommes des choses qu'ilz auroyent esperées, estant inventrice de choses maudites, et ministre de salles et ordes voluptez. Mais l'autre, mon filz, qui est la vraye sapience, de laquelle ceste premiere faulsement comme bastarde usurpe le nom, et laquelle nous autres prestres, et tous ceux qui sommes de race prophetique exerçons et en faisons profession, regarde en hault es choses celestes, converse tousjours avecques les dieux, et participe de la divinité, cherchant le mouvement des astres, et acquerant par là la cognoissance des choses futures, esloignant l'homme de tous ses maux et vices terrestres, et faisant tout pour instruire, et profiter à la société humaine, par laquelle me suis party de mon païs quand il en a esté temps, pour tascher à eviter les calamitez qu'elle me predisoit, comme je vous ay desja paravant recité, et mesmement pour ne

voir le combat de mes enfantz l'un contre l'autre. Mais le tout soit remis à la bonne volonté de tous les dieux, et specialement des destinées, lesquelz ont bien la puissance de le faire, et de le non faire, et m'ont (comme je croy) jecté hors de mon païs, non tant pour eviter les choses que j'ay paravant dictes, comme pour trouver Chariclée, et par quel moyen, cela vous le sçaurez puis apres.

Maintenant, pour retourner à Theagenes, il entra et me salua. Je luy rendy son salut, et le fis seoir aupres de moy, puis luy demanday : Et quelle affaire vous amene icy si matin? Il demoura long temps à me respondre, passant souvent la main sur son visage, puis à la fin me dist : Je suis en une peine la plus extreme du monde, mais j'ay honte de la vous descouvrir. Cela dict, il se teut. Et lors je me pensay qu'il ne seroit point mauvais de luy contrefaire un petit le magicien, et faindre de deviner ce que je sçavois tres bien. Et pour ce, le regardant d'un visage riant : Encore que vous faignez, luy dy je, de la me declarer, toutesfois si n'y a il rien incogneu aux dieux, ny à nostre sapience. Et m'arrestant un peu de temps tout coy, je fis semblant de conter quelque chose par mes doigtz, et si ne contois rien. En fin croulant la teste, et secouant les cheveux, imitant les possedez, je luy prononçay cest oracle : Mon enfant, vous aymez. Il tressaillit incontinent qu'il eut ouy ceste divination : mais quand encore j'adjoustay que c'estoit Chariclée, alors (pensant que je l'eusse sceu par quelque revelation et inspiration divine) peu s'en fallut qu'il ne se jectast par terre à genoux pour m'adorer. Mais je l'en engarday. Et il me vint embrasser, et baiser fort affectueusement, disant qu'il rendoit graces aux dieux, de quoy il ne s'estoit point trouvé deceu de ce qu'il avoit en moy esperé. Si me supplia de luy vouloir sauver la vie, laquelle il ne pourroit pas long temps retenir si je ne le voulois, et bien promptement secourir, tant estoit grief le mal qui l'oppressoit, et tant le brusloit la passion qu'il

sentoit, attendu mesmement que c'estoit la premiere fois qu'il avoit jamais experimenté que c'estoit que d'amour. Car il asseuroit fermement, avecq' grandz sermentz, qu'il n'avoit encore jamais eu compaignie de femme, et que tousjours jusques à ceste heure là il avoit haï et rejecté tout amour, toutes nopces, et toutes femmes, toutes les fois que l'on luy en estoit venu parler de quelqu'une, jusques à ce que la beauté de Chariclée l'avoit convaincu, que ce n'estoit pas tant par naturelle continence qu'il l'avoit faict, que pourautant que jusques à l'heure il n'avoit encore point veu de femme qui fust à son gré digne d'estre aymée. Et sur ce en disant cela les larmes luy vindrent aux yeux, monstrant que la beauté de la jouvencelle l'avoit vaincu par force. Je le reconfortay le mieux qu'il me fut possible, et luy dy : Ne vous souciez, puis que vous estes une fois recouru à moy, et que vous vous y fiez du tout, elle ne sera pas si rude, ne si forte, qu'elle puisse contemner, ne vaincre nostre sapience. Bien est il vray qu'elle est fort austere, et malaysée de surmonter à l'amour, desdaignant et mesprisant mesme le nom de Venus, de mariage, et d'Amour : mais toutesfois, pour l'amour de vous, il fault tout essayer, l'art surmonte mesme la nature. Ayez bon courage seulement, et pensez de faire et executer tout ce que je vous conseilleray. Il me promist de faire tout ce que je luy commanderois, voire mesme si je luy commandois de marcher sur des espées.

Ainsi comme il me supplioit tresinstamment, et me promettoit pour le loyer de mon labeur tout ce qu'il avoit vaillant, voicy venir un des gentz de Charicles, qui me vint dire : Charicles vous prie bien fort de vous en venir parler à luy, il est icy pres au temple d'Apollo, là ou il chante au dieu patron du temple un hymne, à cause de quelque songe qu'il a eu ceste nuict, dont il est fort troublé. Je me jectay incontinent en piedz, et renvoyay Theagenes, et m'en vois droict à l'église, ou je trouvay Charicles assis en une chaire fort triste, et sous-

pirant continuellement. Je luy demanday qu'il avoit à estre ainsi morne, et melancoliq'. N'ay je, dist il, bien occasion de l'estre, quand toute la nuict je n'ay cessé d'estre travaillé de songes effroyables? et que d'avantage l'on m'est venu dire, que ma fille se porte encore pis aujourd'hui, qu'elle ne faisoit hier, et qu'elle n'a point reposé de toute la nuict? Bien est il vray que sa maladie seule me donneroit en tout temps beaucoup d'ennuy, mais encore plus me tourmente elle maintenant, pourautant que demain est le jour prefix, auquel la devote de Diane doit tendre le flambeau à ceux qui courent armez, et leur donner le pris de la victoire, et est force que l'un des deux advienne, ou que les uz et coustumes des jeux sacrez soyent violées, et enfraintes, si elle n'y assiste, ou qu'elle en vaille pis si elle s'y treuve. Et pourtant, si vous ne l'avez faict cy devant, au moins à ceste heure le devez vous faire justement, tant pour le regard de moy, et de l'amitié contractée entre nous deux, que pour la reverence des dieux et de leur honneur : c'est que vous vous employez à la secourir, et à la garentir. Je sçay bien qu'il n'y a rien qui vous soit difficile, si vous voulez le faire : car (comme je vous ay autrefois ouy dire) il est aysé à vous autres prophetes, non seulement de guerir celle envieuse incantation et ensorcellerie, mais aussi venir à bout d'autres encore bien plus grandes choses. Je luy confessay, que je n'en avois pas esté voirement fort soigneux, contrefaisant aussi bien du magicien devant luy, comme devant Theagenes, et luy priay qu'il me donnast ce jour là seulement de loysir pour y penser : et qu'il me falloit faire quelque composition pour la guerir. Mais maintenant allons nous en vers elle, pour la considerer, et contempler plus ententivement que par avant, et pour la consoler au mieux qu'il nous sera possible. Et d'avantage, Charicles, je veux bien que vous luy teniez quelque propos de moy, et que vous me rendiez plus familier à elle, à celle fin qu'estant mieux affectionnée envers moy, elle me reçoive plus hardiment,

et asseurément, quand je la voudray medeciner. Je le feray ainsi, dist il, allons.

Quand nous fusmes aupres de Chariclée : Que vous diray je plus? nous la trouvasmes du tout supplantée, vaincuë, et mattée de sa passion amoureuse : et ja n'avoit elle plus es jouës celle vive couleur de son beau taint. Et ce feu qui ardoit paravant en ses yeux sembloit à demy estaint à force de plorer, combien qu'elle se voulut revenir un peu quand elle nous apperceut, et se parforça de reprendre son visage, sa contenance, et sa parole accoustumée. Charicles l'embrassant, et la baisant, avecq' toutes les caresses qu'il est possible de faire : Et dea (dist il) mon enfant, me celez vous ce que vous avez? et si l'on vous a ensorcellée, le taisez vous, comme si c'estoit vous qui eussiez offensé quelqu'un, et non pas esté offensée par ces yeux là qui à la mal'heure vous ont regardée? Ne vous souciez, je prie cestuy sage Calasiris de vous faire quelque medecine pour vous guerir : ce qui est bien en sa puissance, pour ce qu'il est excellent en la science divine, autant qu'homme qui soit aujourd'huy vivant, comme celuy qui est de l'estat de prophete, et qui a esté devoüé des son enfance à l'estude des sainctes lettres, et au service des dieux, et qui davantage est nostre amy autant que l'on sçauroit estre. Et pour ce vous ferez bien, et sagement, si vous le recevez, et vous laissez exorciser, et conjurer, ou autrement medeciner par luy, comme il advisera estre bon de faire, attendu mesmement que vous ne hayssez pas les hommes de lettres comme il est. Chariclée ne respondit mot : mais seulement fist quelque signe de la teste, comme si elle eust bien pris à gré le conseil de m'obtemperer que luy donnoit son pere. Et ainsi pour lors nous nous departismes d'avecq' elle, me ramenant tousjours Charicles en memoire ce que plusieurs fois il m'avoit desja dict, et prié au paravant : c'estoit que je misse peine, et employasse mon estude à luy donner quelque desir d'aymer, et d'estre mariée. Et je le laissay en bonne esperance,

luy disant qu'il ne se souciast de rien, et luy promettant que bien tost son vouloir en cest endroit seroit accomply.

—

LIVRE QUATRIESME.

CHAPITRE I.

Narration des jeux Pythiques, ou Theagenes fut vainqueur : de la fainte que fist Calasiris, faignant guerir Chariclée malade pour l'amour de Theagenes : des propos qu'ils eurent ensemble, et de ce qui en advint.

Le lendemain finissoit l'esbatement des jeux Pythiques. Et celuy de ces deux jeunes amantz augmentoit et venoit de plus en plus en vigueur, duquel Amour estoit le gouverneur, et celuy qui devoit adjuger le pris au vainqueur. Les combattans estoyent ces deux jeunes amantz qu'Amour avoit appariez ensemble, voulant (comme je croy) monstrer par une emulation que son combat est le plus grand de tous les autres qui soyent entre les hommes. Et voicy comment il en advint. Toute la Grece estoit assemblée pour voir l'esbatement de ces jeux Pythiques, dont les Amphictyons, c'est a dire les deputez de chaque peuple, ou communauté de la Grece, estoyent les juges : et apres que tous les autres combatz furent achevez magnifiquement, comme de la course, de la lucte, de l'escrime, des poingz, à la fin le heraud cria ; Les armez viennent en avant. Et adoncq' la pucelle Chariclée se presenta tout incontinent, et fist voir sa beauté resplendissante au plus hault bout de la lice ou elle estoit venue contre son vouloir, pour ne rompre point les coustumes usitées au païs en une telle solennité, ou plus tost (comme je pense) pour l'esperance qu'elle eut d'y voir en quelque lieu Theagenes. Si tenoit en l'une de ses mains un flambeau ardent, et en l'autre un rameau de palme. Et aussi tost qu'elle fut en lieu ou on la peust voir, elle tourna à soy les yeux de toute l'assistance du theatre : mais il n'y en eut pas un (comme je croy) qui les y tournast plus tost que Theagenes : car l'œil d'un amant est merveilleusement prompt à regarder ce qu'il

desire. Et d'avantage, luy qui avoit paravant ouy dire ce qui se devoit faire ne tenoit sa pensée tendue à autre chose qu'à prendre garde quand elle viendroit en avant, tellement qu'il ne se peut contenir de parler, ains me dist bas en l'oreille (car il s'estoit expressément venu seoir tout au plus pres de moy) : Voylà là Chariclée. Je luy dy seulement qu'il se tint coy.

A l'appeau et cry du heraud, voicy venir sur les rengz un qui estoit armé à la legiere, homme brave de contenance, et qui pensoit bien seul emporter le pris : car il avoit esté paravant couronné en plusieurs autres combatz, tellement que lors il n'y eut personne qui se presentast à l'encontre, pourautant (comme je croy) que nul n'osa prendre la hardiesse de contendre avecq' luy. Au moyen de quoy les Amphictyons desja le renvoyoyent, pourautant que la loy ne permet point que l'on adjuge et attribue la couronne à celuy qui n'a point combatu : et luy requist que l'on fist de rechef proclamer par le heraud, s'il y avoit aucun qui voulust courir à luy, qu'il vint en avant. Les juges le commanderent ainsi : et le heraud proclama, s'il y avoit aucun qui voulust courir à luy, qu'il se tirast en place. Lors Theagenes : Voylà, dist il, qui m'appelle. Comment dictes vous cela? luy dy je. Comme il sera faict, mon pere, me respond il : car il n'y aura autre que moy qui en ma presence, et devant mes yeux, emporte la branche de palme, signe de la victoire, des mains de Chariclée. Et ne faictes vous compte, luy dy je, du danger d'être vaincu, et du deshonneur qui vous en peut advenir? Et qui est celuy, dist il, qui si impatiemment et si furieusement desire voir et approcher Chariclée, qu'il me sceust avancer, et mettre le pied devant moy? Et qui est celuy à qui le regard d'elle peust à l'aventure mesme donner des æsles, et le faire voler par l'ær aussi viste que moy? Ne sçavez vous pas que les peintures paignent des æsles à Amour, donnant par là celément à entendre la legiereté de ceux qui en sont espris? et s'il m'est permis de dire quelque chose à ma

loüenge, je m'ose bien vanter que je n'ay jusques aujourd'huy trouvé personne qui se peust glorifier de m'avoir vaincu à la course.

En disant ces paroles, il se dresse en piedz, et se tire en avant pour aller faire enroller son nom, et declarer de quel païs il estoit : puis tira au sort avecques son compaignon la place dont il courroit, s'arma de toutes pieces, et se vint rendre à la barriere bouillant d'ardeur de courir, et attendant envis et avecq' grande peine et impatience le son de la trompette. Ce qui estoit un spectacle merveilleusement beau à voir, et digne d'estre regardé. Vous eussiez dict que c'estoit Achilles, tel comme Homere le represente, combattant sur le rivage du fleuve de Scamander : et n'y avoit personne de tous les Grecz assistans qui ne se sentist esmeu en soymesme de voir une chose si belle et si rare, et qui ne souhaitast en son cueur la victoire à Theagenes. Brief, chacun estoit passionné, comme si c'eust esté luymesme qui eust deu courir : car la beauté est un don de nature qui a grand'force et vertu d'attraire la bienveillance des regardans. Il ne fault pas demander si Chariclée estoit en extremité passionnée : j'avois de pieça l'œil sur elle, et luy vy changer de toutes les sortes de contenance qu'il est possible : car apres que le heraud eut proclamé si hault, que tout le monde le peut bien ouyr, les noms de ceux qui devoyent courir, et eut nommé Ormenus Arcadien, Theagenes Thessalien, que la barriere fut ouverte, et la course commencée de si grande roideur, qu'elle esblouyssoit presque les yeux de ceux qui regardoyent, adoncques ne peut la jouvencelle s'arrester plus en un lieu, ains se demenoit, et les piedz luy dansoyent, comme si son ame eust esté souzlevée quant et Theagenes, et qu'elle eust (comme je croy) de volunté couru quant et luy. Il n'y avoit celuy des spectateurs qui ne fust suspendu en grande doute de l'yssue, et plein d'une merveilleuse agonie : mais moy beaucoup plus, comme celuy qui avois de là en avant proposé d'avoir soing de luy, ne plus ne

moins que s'il eust esté mon propre filz. Ce n'est pas de merveille, dist Gnemon, si ceux qui estoyent presens, et qui le voyoyent, en estoyent passionnez : car je crains moy-mesme à ceste heure pour Theagenes, et vous prie me dire vistement s'il fut declaré vainqueur. Quand doncques, ô Gnemon ! il fut au mylieu de la lice, et qu'il eut couru la moytié de la course, il se retourna un petit et vid derriere luy Ormenus. Si leva en l'air son escu en dressant la teste, pour entierement jecter en veuë sur Chariclée, et s'esvertua tellement, que bien tost il eut attaint le but et la borne de la lice, laissant derriere luy l'Arcadien de plusieurs brasses, comme l'on le mesura puis apres. Si accourut à Chariclée, et se vint jecter tout à son escient sur son estomach, comme s'il n'eust esté en sa puissance de retenir et arrester l'impetuosité de sa course : et en prenant la branche de palme, je vy bien qu'il luy baisa la main. Vous m'avez faict un merveilleusement grand plaisir, dist Gnemon, de me dire qu'il gaigna et qu'il baisa : mais puis apres qu'advint il ? Vous n'estes doncques pas, dist Calasiris, seulement insatiable d'ouyr, mais aussi imprenable du dormir : au moins voy je qu'estant desja une grande partie de la nuict passée, vous tenez encore bon à veiller, et ne vous ennuyez point d'escouter une si longue narration. Mais je trouve mauvais, mon pere (dist Gnemon) ce que Homere a escript, que l'on se saoule quelques fois de toutes autres choses, et mesmement d'amour, lequel (à mon jugement) n'apporte jamais satieté, ny quand on en reçoit le plaisir, ny quand on en oyt le recit : et si l'on raconte les amours de Chariclée et de Theagenes, qui est celuy qui eust le cueur de si dur diamant ou de fer qui ne fust amolly et destrempé du plaisir d'en ouyr conter, voire tout un an ? et pource suyvez votre propos.

Theagenes doncques, ô Gnemon ! fut alors couronné et proclamé par la voix du heraud le vainqueur, et le convoya tout le peuple avecq' grandes loüenges et prieres aux dieux en sa faveur. Mais Chariclée fut manifeste-

ment toute esprise et possedée d'amour plus que devant, quand elle eut veu Theagenes la seconde fois : car le regard reciproque de ses amours resveille à un amant la memoire de sa passion, et la veuë rallume l'embrasement de sa pensée, comme un boys quand il est approché du feu : et estant retournée en son logis, elle eut une nuict pareille à celles de devant, ou encore plus aigre et plus mauvaise. Et moy aussi d'autre costé demouray sans pouvoir dormir, considerant à part moy comment nous nous en pourrions fuyr, sans que personne s'en apperceust, pensant en moymesme en quelle contrée de la terre Dieu vouloit envoyer ces deux jeunes gentz. Or quant à la fuyte j'arrestay qu'il la falloit faire par mer, jugeant que c'estoit le plus expedient par les paroles de l'oracle, là ou il disoit qu'apres avoir erré long temps sur la mer, ilz parviendroyent à la fin en la contrée noire du soleil. Mais de sçavoir en quelle terre c'estoit qu'il me les falloit convoyer, je n'en pouvois trouver autre moyen, sinon que je peusse avoir le tissu, dessus lequel Charicles m'avoit dict que tout le discours de la fortune de Chariclée (ainsi comme on luy avoit donné à entendre) estoit imprimé : car il me sembloit vraysemblable que par ce moyen je pourrois estre informé et du païs et des parentz de la pucelle, desquelz je commençois desja aucunement à me douter, et que par aventure c'estoit là ou leur destinée les envoyoit.

Si m'en allay le lendemain matin vers Chariclée, là ou je trouvay tous ses domestiques esplorez, et principalement Charicles, et m'approchant de luy : Quel trouble est cecy? luy dis-je. Et il me respond : La maladie de ma fille est empirée, et s'est trouvée plus mal la nuict passée qu'elle n'avoit pas faict toutes les autres. Allez vous en d'icy, lui dis-je, et tous vous autres aussi sortez, que l'on m'apporte seulement quelque peu de laurier, de l'encens et du feu, et que personne ne me vienne ici destourber, jusques à ce que j'appellerai. Charicles le commanda ainsi, et ainsi fut fait.

Quand je me vy seul pour faire à loysir ce que bon me sembloit, je commençay comme si j'eusse esté sur un eschauffault à joüer mon personnage, et à faire de telles mines. Premierement je mis de l'encens dedans le feu, faisant semblant de barboter quelques prieres, en remuant les levres avecq' un petit sifflement, et prins du laurier en ma main le secoüant puis haut, puis bas, tantost aux piez, tantost à la teste de Chariclée, et baillant sur elle comme font ceux qui ont envie de dormir, ou plustost les vieilles, jusques à ce qu'à la fin (apres avoir beaucoup faict de telles moqueries) je cessay. Et cependant elle secoüoit souvent la teste, en se souzriant à demy-bouche, et me donnant à entendre que je m'abusois en vain, et que je ne cognoissois pas sa maladie. Si m'assis aupres d'elle, et luy dy : Ne vous souciez, ma fille, vostre maladie est chose legiere, et bien aysée à guerir : vous avez esté attainte de quelque ensorcellerie, et par aventure a ce esté le jour que vous fustes à la monstre de la procession, ou encore plus tost le jour que vous donnastes le pris au vainqueur de la course : et si me doute bien qui est celuy qui plus vous a charmée, ç'a esté Theagenes le jouvenceau, qui courut armé. Je m'apperceu bien qu'il avoit tousjours l'œil sur vous, et qu'il vous regardoit un peu trop audacieusement. Quant est de luy, me respondit elle, soit qu'il m'ayt regardée comme vous dictes, ou non, à son commandement, ce m'est tout un. Mais de quelle race est il? et de quel païs? car j'ay veu plusieurs qui me sembloyent grandement esmerveillez de luy. Vous avez bien vous mesme ouy dire au heraud qu'il estoit Thessalien quand il a proclamé son nom : et de luy il se dict estre descendu de la lignée d'Achilles, en quoy il me semble qu'il ne ment point, à la conjecture de la taille et beauté du jouvenceau, laquelle veritablement tesmoigne une noblesse digne d'Achilles, excepté qu'il n'est pas ainsi fier, ne si superbe, et intraictable, comme estoit Achilles : ains accompaigne et adoulcist la haultesse de son courage et de sa noblesse d'une

grande doulceur et courtoysie : mais que puisse il tout tel qu'il est souffrir encore plus aigre peine, que celle qu'il vous a faict endurer, puisqu'il a l'œil si sorcier, et qu'il vous a de son seul regard ainsi charmée et ensorcelée. Je vous remercie (dist elle), mon pere, de ce que vous estes marry de mon mal. Mais pourquoy maudissez vous sans cause celuy qui (peult estre) ne m'a faict nul desplaisir? car ce n'est point sorcellerie de quoy je suis malade, ains quelque autre maladie, comme il me semble. Et comment, dy je, ma fille, la me celez vous? que ne me la dictes vous hardiment, à celle fin que nous vous y trouvions quelque remede? Ne suis je pas vostre pere quant à l'aage et plus encore quant à la bonne affection? ne suis je pas amy familier de vostre vray pere, et unanime avecq' luy? declarez moy que vous avez, vous vous pouvez bien fier en moy : et (si vous voulez) je m'en obligeray à vous par serment. Dictes hardiment, et ne croissez point vostre mal en le couvrant : car toute maladie promptement descouverte et cogneuë est plus facile à guerir, mais celle qui est enracinée par un long traict de temps est presque incurable, pour autant que le celer est le nourrissement des maladies, et le mal demonstré hors est aysé à alleger et à consoler.

M'ayant ainsi ouy parler, elle demoura quelque temps sans me respondre, et me donna bien à cognoistre par ses yeux, et son visage, mille et mille mutations de diverses voluntez, et deliberations, qu'elle eut en sa pensée, puis me dist : Donnez moy encore ce jour de respit, et je le vous diray apres si vous ne le sçavez devant par vous mesme, attendu que vous vous dictes estre prophete. Je me levay sur ce poinct, et m'en allay, donnant ce pendant loysir à la belle d'adviser comme plus honnestement elle me pourroit declarer ce dont elle avoit honte. En sortant Charicles me rencontra : Et bien, qu'en dictes vous? me demanda il. Tout ira bien, luy respondy je : car dedans le jour de demain elle sera delivrée du mal qui la travaille, et si fera quelque chose dont vous aurez

grand plaisir : mais ce pendant il n'y aura point de mal d'appeller quelque medecin. Quand je luy eu dict cela, je me desfis de luy, et m'en couru soudain, de peur qu'il ne m'interrogast d'avantage.

Je ne fuz pas gueres loing de la maison, que je vois rencontrer Theagenes, qui alloit et venoit autour du temple, et parloit à luy mesme, comme si ce luy eust esté un grand contentement, que de contempler tant seulement la maison de Chariclée. Je me destournay un petit, et passay oultre, faisant semblant de ne l'avoir pas veu. Et luy : O seigneur Calasiris ! s'escria il, Dieu vous gard : escoutez un petit, je vous attendois icy. Je me retournay subitement : Et beau sire Theagenes, dy je, je ne vous avois point apperceu. Comment m'appellez vous beau, dist il, quand je ne puis plaire à Chariclée? Je monstray adoncq' visage d'estre courroucé à luy pour ceste parole. Comment? dy je, faictes vous ceste injure et à moy, et à ma science? par laquelle elle a esté desia prinse, et contrainte de vous aymer, ne desirant pas moins de vous voir, que si vous estiez quelque dieu descendu du ciel? Que dictes vous? mon pere (dist il), Chariclée a elle desir de me voir? Que ne me menez vous doncques vers elle? Et quant et quant, en disant cela, il s'y en vouloit courir : mais je le prins par le manteau, et luy dy : Demourez, encore que vous soyez legier à la course : car cecy n'est pas une chose qu'il faille ravir par force, ne qui soit exposée à si bon marché à quiconque la voudra prendre : ains a besoing de grande et meure deliberation, pour en venir honnestement à bout, et de grandz preparatifz, pour l'accomplir seurement. Ne sçavez vous pas que le pere de la pucelle est le premier homme de toute la ville de Delphy? Ne pensez vous point aux loix qui establissent peine de mort contre ceux qui entreprennent telles choses? Je (dist il) ne me soucie point de mourir, mais que je puisse jouyr de Chariclée : toutesfois (si vous le trouvez bon) allons la demander en mariage à son pere : car je ne suis point de si bas lieu venu, que je sois indi-

gne de l'alliance de Charicles. Nous ne l'aurions jamais, luy dy je : non qu'il y ayt en vous chose aucune dequoy l'on se peust plaindre : mais Charicles pieça l'a destinée à un jeune homme, qui est filz de sa propre sœur. Il s'en trouvera mal quiconque il soit, dist Theagenes : car tant que j'auray vie au corps autre que moy n'espousera Chariclée. Ja à Dieu ne plaise que ma main et mon espée soyent ainsi lasches et oyseuses. Taisez vous, luy dy je, il ne sera point besoing de telle chose, croyez moy seulement, et faictes ce que je vous diray. Pour ceste heure retirez vous, et vous donnez garde que l'on ne vous voye souvent avecques moy, mais tout seul à part, secretement et sans bruit, faictes ce que je vous commanderay. Il s'en alla tout pesneux quand je luy eu dict ces paroles.

Et le lendemain incontinent que Charicles me vid, il me vint embrasser, et baiser, criant à haulte voix, et plusieurs fois : Voicy la sapience ! voicy l'amitié de ce monde ! vous avez faict le plus grand chef d'œuvre qu'il est possible ! Celle que jusques icy avoit esté imprenable est prinse, celle qui estoit invincible est maintenant vaincue, Chariclée ayme. Je commençay adoncq' à faire de resolu, et à lever les sourcilz, me marchant avecques une grande gravité, et luy dy : J'estois bien asseuré, qu'elle ne resisteroit jamais à mon premier assault, encore que je n'y aye employé nul de mes plus grandz et plus exquis moyens. Mais comment, ô Charicles, avez vous apperceu qu'elle aymoit? En faisant, dist il, ce que vous m'aviez dict : car j'ay envoye querir les plus renommez medecins que j'ay sceu choysir, et les ay menez la voir comme vous m'aviez conseillé, leur promettant pour salaire toute ma fortune, s'ilz la me pouvoyent guerir. Les medecins (incontinent qu'ilz furent entrez dedans sa chambre) luy demanderent que c'estoit qu'elle avoit. Elle ne leur respondit pas un mot, ains se retourna d'un autre costé, et dist ces vers d'Homere :

O Achilles de Peleus estant
Filz, et des Grecs le meilleur combattant!

Et lors Acestinus, ce sçavant medecin que vous cognoissez, luy prend le bras pour luy taster le poux, et chercher par le mouvement de l'artere sa maladie, comme par celle (ainsi que je cuyde) qui demonstre les mouvementz du cueur. Apres qu'il l'eut par un assez long temps bien regardée, considerée, et enquise, et qu'il eut à mont et à val bien contemplé et speculé toutes choses : ô Charicles! me dist il, il n'estoit point de besoing que vous m'envoyssiez querir pour venir icy : car un medecin ne sçauroit que faire, ne de rien servir à ceste jeune fille. Je me prins à escrier : O dieu! que dictes vous? ma pauvre fille est elle doncques perdue? n'y a il plus d'esperance? Ne vous tourmentez point, mais escoutez. Et me prenant par la main, me retira à part assez loing de la pucelle, et de tous les autres, puis me dist : Nostre science faict profession, et promet de guerir les maladies du corps, et de l'ame aussi : mais non pas proprement ne principalement, ains alors seulement que l'ame seuffre, et se sent de l'indisposition du corps : car alors elle se treuve mieux quand le corps est guery. Et ce que vostre fille a maintenant c'est bien une maladie, mais elle n'est pas du corps : car il n'y a point en elle d'humeur superabondante. Elle n'a point de douleur de teste qui l'aggrave, elle n'a point de fievre qui la brusle, il n'y a nulle partie en son corps, ny le tout ensemble, qui se deule : et pource ne fault penser que ce soit autre chose. Et comme je le priasse et suppliasse tresinstamment de me dire que c'estoit, s'il cognoissoit quelque chose. Qui est l'enfant, dist il, qui ne cognoistroit, que c'est une passion de l'ame, et la maladie toute evidente que l'on appelle amour? Ne voyez vous pas comment elle a les yeux enflez? comment elle a le regard vague et essoré? Le visage pasle, sans qu'elle plaigne aucune partie interieure? Ne voyez vous pas comment

elle a la pensée languissante, et ne sçait qu'elle veult, et comment elle dict ce qui luy vient premier en la bouche? Qu'elle a une inquietude grande, et ne peult reposer, sans qu'on en voye aucune cause, et comment elle a esté en peu de temps mattée? Il te fault chercher, ô Charicles, celuy qui doibt la guerir et ce ne sera que celuy qu'elle desire.

—

CHAPITRE II.

Comme Calasiris soy faignant le plus sage d'Egypte trouva le moyen de tirer de Charicles le tissu qui fut trouvé avecq' la petite pucelle Chariclée, par lequel fut cogneu qu'elle estoit fille de la royne d'Ethiopie, par les lettres y empraintes : puis comme Chariclée decela ses amours à Calasiris pour en avoir son advis.

Quand il m'eut dict cela, il s'en alla, et je m'en suis venu tout aussitost courant vers vous, qui estes pour le present mon sauveur, et mon dieu, qui seul me pouvez bien faire, je le sçay, et elle le cognoist bien aussi : car apres que je l'ay bien eu priée, et admonestée de me declarer que c'estoit qu'elle avoit, elle ne m'a respondu autre chose, sinon qu'elle ne cognoissoit point son mal : mais qu'elle sçavoit bien qu'il n'y avoit que Calasiris qui l'en sceust guerir, et m'a prié que je vous fisse appeller, et venir vers elle : par ou j'ay principalement conjecturé, que pour certain elle avoit esté prinse et gaignée par votre sapience. Et je luy demanday alors : Me sçauriez vous dire aussi bien de qui elle est amoureuse, comme vous m'avez dict qu'elle l'est? Non certainement, dist il : car comment, ne par quelle maniere le pourrois je sçavoir? Mais je desirerois bien que ce fust d'Alcamenes, le filz de ma sœur, lequel de long temps je luy ay destiné pour mary, aumoins quant à mon vouloir. Je luy dy qu'il falloit essayer, en luy amenant en sa chambre le jeune homme, et le luy monstrant, il le trouva bon, et s'en alla.

Et tantost apres me vint retrouver en plein marché

sur la place. Je vous veux, dist-il, communiquer une chose, qui me soucie fort. Vous diriez que ma fille est devenue hors de sens, et possedée de quelque malin esprit, tant elle nous a usé d'une façon estrange. Je luy avois mené mon neveu Alcamenes, comme vous m'avez conseillé, et luy monstrois tout doulcement : et incontinent (ne plus ne moins que si elle eust veu la teste de Meduse, ou quelque chose encore plus horrible à voir) elle s'est prise à crier tant qu'elle a peu, et a tourné ses yeux vers un autre costé de la chambre : et environnant son col de ses deux mains, comme d'un laz, elle nous a juré et menassé, qu'elle se deferoit elle mesme, si nous ne nous en allions vistement : Parquoy nous nous en sommes departiz plus soudain que l'on ne sçauroit dire : car qu'eussions nous faict voyans une si estrange maniere de faire? Et pource je viens de rechef à vous, pour vous supplier que vous ne vouliez ny la laisser perdre, ny nous frustrer de ce que nous vous avons requis. O Charicles, dy je alors, vous ne faillez point en disant que vostre fille est possedée de quelques espritz : car elle est voirement travaillée de quelques puissances d'espritz, lesquelz je luy ay moy-mesme envoyez, et non point encore des moindres, mais des telz qu'il estoit convenable pour la contraindre de faire ce a quoy ny elle n'estoit née, ny n'avoit volunté de le faire. Mais il me semble qu'il y a quelque jeune homme, qui empesche mon entreprinse, et combat a l'encontre de mes ministres : Et pource fault il necessairement que vous me montriez le tissu, qui fut exposé quant et elle, que vous dictes vous avoir esté baillé avecques les autres marques et enseignes de recognoissance : car j'ay crainte que quelque malin ennemy n'y ait empreint quelques enchantementz, et quelques charmes d'art magique, qui luy rendent l'ame ainsi aspre et rude, pour l'engarder d'aymer, et luy faire cauteleusement user ses jours en obstinée virginité, sans jamais avoir lignée.

Charicles trouva cela bon, et tantost apres me vint ap-

porter le tissu : lors je luy dy qu'il falloit que l'on me donnast un peu de loysir, ce qu'il fist : et aussi tost qu'il se fut retiré, je me mis à lire ce tissu qui estoit empraint de lettres ethiopiques, non pas des populaires, et dont le commun use : mais des royales, lesquelles sont semblables à celles que les Egyptiens appellent sainctes, et sacerdotales : et en les lisant je trouvay que l'escripture contenoit une telle sustance : Je, Persina royne des Ethiopiens, imprime et engrave ceste complainte par escript, pour le dernier don que je puis donner à celle qui ne sçay comment elle aura nom, et qui est ma fille, seulement jusques aux douleurs de l'enfantement. Je fuz bien estonné, ô Gnemon ! quand je vy le nom de Persina, et toutesfois je poursuivy de lire le demourant, qui estoit tel : Tesmoing me soit le soleil, autheur de nostre progenie, que ce n'a point esté parce que j'estois coupable, que je vous ay jectée, et exposée incontinent que vous avez esté née, et que je n'ay pas souffert que vostre pere Hydaspes vous ayt veuë : mais neantmoins encore m'en veux je purger et descharger envers vous, si d'aventure vous eschappez, et envers celuy qui vous enlevera (si bien les dieux envoyent quelqu'un qui vous recueille) et aussi envers tous les hommes vivans, en descouvrant le moyen, et la cause pour laquelle vous fustes exposée. Les ancestres de nostre maison sont entre les dieux le Soleil et Bacchus, entre les demydieux Perseus et Andromeda, et avecques eux Memnon ; ceux qui dans le temps ont basty le palais des roys d'Ethiopie, l'ont embelly de paintures tirées de l'histoire de ces dieux. Si ont mis es chambres des hommes, et dans les galleries, leurs portraitz et les tableaux ou sont representées leurs actions, et es chambres à coucher ont faict pourtraire les amours de Perseus et d'Andromeda. Or advint quelque fois, comme je me reposois sur jour dedans ma chambre, dix ans apres que mon mary Hydaspes m'eut premierement espousée, sans que nous eussions encore jamais peu avoir d'enfantz, m'ayant la

chaleur d'esté contrainte de me jecter sur un lict pour reposer, vostre pere survint, qui m'embrassa, jurant qu'il luy avoit esté commandé d'ainsi le faire par quelque vision qu'il avoit euë en dormant, et tout incontinent je me senty grosse de cest embrassement. Si fut tout le temps de ma portée jusques à ma gesine une continuelle feste et resjouyssance publique, avecques sacrifices ordinaires, pour rendre graces aux dieux, à cause que le roy esperoit qu'il luy naistroit un successeur de son sang : mais vous ayant enfantée blanche, qui est couleur estrange aux Ethiopiens, quant à moy j'en cogneu bien la cause, que c'estoit pour avoir eu tout droict devant mes yeux (alors que vostre pere m'embrassoit) la pourtraicture d'Andromeda toute nue, telle comme si Perseus l'eust nagueres retirée du rocher, là ou elle avoit esté exposée au monstre marin, qui fut la cause que vous fustes sur le champ conceuë et formée à la mal'heure toute semblable à elle. Si deliberay alors de me racheter de mort ignominieuse, estant asseurée que vostre blanche couleur me feroit soupçonner et mescroire d'avoir forfaict à mon honneur (pource que personne ne me croyroit quand je dirois l'aventure si estrange en la sorte qu'elle est advenue), et quant et quant vous donner le respit de l'incertitude de fortune. Ce qui me sembloit vous estre plus tost à choysir que la mort, qui vous estoit evidente et certaine, ou que le nom de bastarde : parquoy (faignant à mon mary que vous estiez morte subitement) je vous fis exposer secretement avecq' le plus de richesse que je peu, pour le loyer de celuy qui vous sauveroit, vous atournant d'autres precieux joyaux, et vous enveloppant de ce tissu sur lequel j'ay empraint de mon sang et de mes larmes ce piteux recit de vostre fortune, et de moy malheureuse, qui à mon premier enfantement ay tant d'occasion de me lamenter et complaindre. Mais, ô vous ma doulce geniture ! qui pour une seule heure serez ma fille, s'il advient que vous soyez elevée, souvienne vous du noble sang dont

vous estes descendue, en honorant pudicité, laquelle seule est la marque d'une vertueuse dame, et l'enseigne d'un cueur royal en une femme, et vous gouvernez en sorte, que l'on cognoisse de quelz parentz vous estes extraicte. Mais entre toutes les bagues qui auront esté exposées avecq' vous ayez souvenance de chercher un anneau, et le retenir pour vous en le gardant soigneusement. C'est celuy que vostre pere me donna quand il m'espousa, dedans le tour duquel est engravée la devise du roy, et au chaton est enchassée une pierre appellée Pantarbe, avecques une secrete vertu. C'est ce dequoy je vous veux advertir par le ministere de ceste lettre, puis que la fortune nous a privées du moyen de pouvoir en presence parler l'une à l'autre, et user de vive voix. Peult estre que ces advertissementz seront inutiles, et ne vous serviront de rien : et peult estre aussi, que quelque fois ilz vous serviront de beaucoup : car les evenementz de la fortune sont aux hommes incogneuz, tant il y a d'incertitude : mais aumoins les enseignes, et paroles qui sont contenues en ceste escripture, ô fille belle en vain, et de qui la grande beauté faict soupçonner ma loyauté ! si vous reschappez, vous serviront de marques pour estre à l'aventure une fois recogneuë. Et si autrement (ce que jamais ne puisse je seulement ouyr dire) ce seront mes deplorations de vostre mort, et mes larmes de vos funerailles.

Quand j'eu leu ceste escripture, ô Gnemon ! je cogneu, non sans grande admiration, l'ordonnance et disposition des dieux, dont je fuz non moins remply de tristesse que de joye, et m'en trouvay fort estrangement passionné, pleurant, et me resjouyssant tout ensemble, pourautant que d'un costé mon ame jouyssoit d'un grand plaisir d'avoir trouvé ce que je desirois sçavoir, mesmement la resolution de l'oracle que je n'avois sceu auparavant entendre, et d'autre costé elle estoit en trouble et perplexité grande pour la doute de ce qui estoit à advenir, et avoit commiseration de nostre vie humaine, comme

d'une chose instable et incertaine, et qui incessamment tourne, tantost çà, tantost là de quoy les fortunes de Chariclée estoyent un tresnotable argument et singulier exemple. Infinies cogitations me venoyent en l'entendement de quel parentage elle estoit née, et de qui fille on l'avoit estimée, de quelle distance et intervalle elle avoit esté esloignée et emmenée loing de son païs, et comme fortune luy avoit donné un nom de fille supposé, apres luy avoir osté sa royale parenté et son naturel païs d'Ethiopie. Si demouray un long temps tout fiché en grande doute, ayant tresbien dequoy la plaindre pour le passé, et non pas asseuré de la pouvoir dire heureuse pour l'advenir, jusques à ce que r'appellant toutes mes pensées et discours à la raison, je proposay de ne differer plus, ainçois de mettre la main à l'œuvre, et m'en allay tout incontinent au logis de Chariclée, laquelle je trouvay seule desja toute fondue et mattée de sa passion, combien que de courage elle se perforçast bien de se revenir : mais le corps ja trop vivement attaint estoit contraint de ceder à la maladie, et n'avoit plus de puissance pour resister à la force du mal. Je fis sortir tous ceux qui estoyent presens, et commanday que l'on ne me vint point destourber, ny interrompre, pource que j'avois à faire quelques prieres et invocations pour la pucelle.

Puis quand nous fusmes seulz : A ceste heure, luy dy je, est il temps, ô Chariclée, que vous me dissiez ce que vous avez : car ainsi me le promistes vous hier, et ne le vous fault point celer à un personnage qui veult vostre bien, et qui peult bien aysément cognoistre le tout, encore que vous ne luy en vouliez rien dire. Adoncq' elle me prit la main, et en pleurant la me baisa, disant : O sage Calasiris ! je vous supplie premierement de me faire une grace, souffrez qu'en silence je porte mon malheur, et cognoissez d'ailleurs comme il vous plaira ma maladie, à celle fin au moins que je gaigne ceste vergoigne de n'estre point contrainte de vous declarer moymesme ce mal, qui n'est point honneste à une fille de souffrir, et

encore plus deshonneste de le descouvrir : car quant à moy, vray est que la maladie me travaille, qui va tousjours de plus en plus en empirant : mais il me faict encore plus de mal de ce que je ne l'ay peu estaindre et suffoquer des le commencement, et qu'il faille que maintenant maugré moy je face joug à une passion, que je m'avois par cy devant tout le temps de ma vie interdite, reputant que le tressainct nom de ma virginité seroit pollu d'en ouyr tant seulement parler.

Je pris la parole en la reconfortant, et luy dy : Vous faictes bien de couvrir ce que vous souffrez, pour deux raisons ; car, quant à moy, je n'ay que faire d'entendre de vous ce que pieça j'ay sceu et cogneu par ma science, et quant à vous, il vous siet tresbien d'avoir honte de declarer ce qui est plus honneste aux femmes de celer : mais puisqu'une fois vous estes attainte d'amour au vif, et qu'aussi tost comme vous avez veu Theagenes il vous a prise (car l'inspiration des dieux me l'a ainsi revelé), sçachez que vous n'estes pas seule, ny la premiere, qui avez souffert cette passion, et qu'il y a eu plusieurs femmes nobles et illustres, et plusieurs filles aussi, au demourant pudiques et bien apprises, qui en ont esté saisies comme vous; car c'est un tres grand et puissant dieu qu'Amour, et qui a (comme l'on dict) maistrise et domination sur tous les autres dieux : et pour ce, regardez à y donner le meilleur ordre que vous pourrez. Bien estoit ce le plus souhaitable des le commencement de ne jamais experimenter que c'est que d'amour; mais puis que vous en estes surprise, le plus sagement que vous sçauriez faire est reduire vostre volunté à quelque chaste et honneste moyen : ce que vous pouvez aysément faire, si vous me voulez croire et chasser hors de vostre cueur l'infamie de concupiscence, en eslisant la legitime conjunction de loyal mariage, et convertissant vostre maladie en espousailles. La sueur luy couloit par tout le corps pendant que je luy disois ces paroles, ô Gnemon, et apparoissoit clairement qu'elle prenoit fort

grand plaisir à ce qu'elle entendoit, qu'elle estoit griefvement passionnée de ce qu'elle esperoit, et qu'elle avoit grand vergoigne de ce que prise elle se confessoit.

Apres doncq' qu'elle eut demouré un long temps sans parler, elle se prit à dire : Vous me parlez de mariage, et m'enhortez de le choysir, comme s'il estoit certain que mon pere s'y deust consentir, et que mon adversaire y voulut entendre aussi. Quant au jouvenceau, luy dy je, cela nous est tout asseuré, et à l'aventure est il plus espris d'amour que vous, esmeu des mesmes causes que vous l'avez esté; car (comme il me semble) voz ames, des la premiere fois que vous vous entrevistes, cogneurent bien l'excellence et perfection l'une de l'autre, et tomberent toutes deux en une esgale passion. Et d'avantage, pour l'amour de vous, je luy en ay encore par ma sapience plus enflammé le desir; mais celuy que l'on repute vostre pere vous prepare un autre mary, qui est Alcamenes, que vous cognoissez bien. Quant à Alcamenes, dist elle, qu'il luy prepare hardiment plus tost un tombeau, que non pas mes espousailles : car ou Theagenes m'espousera, ou ma destinée me delivrera. Mais je vous supplie me dire d'ou et comment vous avez sceu que l'on repute Charicles estre mon pere, et qu'il ne l'est pas au vray.

—

CHAPITRE III.

Calasiris declare à Chariclée le lieu de sa naissance, l'estat de ses pere et mere : puis comme il trouva le moyen de tirer du prestre Charicles les joyaux et pierres precieuses qui appartenoyent à Chariclée lorsqu'elle fut premierement trouvée.

Je l'ay sceu de cette bende, dy je, en luy monstrant le tissu que je tenois. Et de quel lieu, et par quel moyen, dist elle, l'avez vous euë? Car depuis que Charicles me prit en Egypte des mains de celuy qui m'avoit eslevée,

et nourrie, et qu'il m'amena, ne sçay comment, en ce païs, il la retira, et l'a toujours depuis gardée dedans une boiste, de peur que le temps n'y gastast ou effaçast quelque chose. Comme je l'ay retirée vous le sçaurez puis apres, dy je. Mais pour le present, dictes moy si vous sçavez bien ce qui est dessus escript. Nenny, dist elle, comment le sçaurois je? Vostre parenté, vostre païs, et tout le discours de vostre fortune cy est dedans declaré, luy dy je. Et comme elle me suppliast tres affectueusement de luy reveler et declarer tout ce que j'en sçavois, je luy comptay tout au long, luy lisant l'escripture de poinct en poinct, et luy interpretant de mot à mot. Quand elle eut cogneu qui elle estoit, et que je vy que, pour cette cognoissance, son courage s'en augmentoit, y monstrant avoir plus d'affection de retourner à ses naturelz parentz, que de demourer, avecq' ce qu'elle me demanda : et qu'est il doncques de faire? alors je commençay à luy exposer plus ouvertement tout mon conseil, luy descouvrant entierement comme tout en alloit, disant : Il y a quelque temps, ma fille, que je fuz en Ethiopie, pour le desir que j'avois de voir et apprendre la sapience des sages qui y sont, et là prins familiarité avecq' Persina, vostre mere; car les doctes et sages sont tousjours bien venuz, et recueilliz en la court du roy, oultre ce que j'estois encore en plus grand'reputation que n'estoyent les autres, pour ce que l'on reputoit estre chose beaucoup plus divine de ce que j'avois la sapience des Egyptiens conjoincte avecq' celle des Ethiopiens : et quand elle sentit que je m'en voulois retourner en ma maison, elle me raconta toute vostre fortune, en prenant premierement asseurance de moy par serment que je n'en dirois rien, et me dist qu'elle ne s'en oseroit descouvrir aux sages du païs; mais me supplia d'enquerir des dieux, si vous aviez esté sauvée quand vous fustes exposée, et puis en quel quartier de la terre vous estiez, pour ce qu'elle n'avoit point entendu qu'il y en eust une telle comme vous en toute la contrée d'Ethio-

pie, combien qu'elle s'en fust bien fort soigneusement enquise. Le tout me fut revelé par les dieux, et luy dy que vous estiez en estre, et en quelle region. Et adoncques elle me supplia de rechef de vous chercher et vous enhorter de retourner au païs de vostre naissance, pourautant qu'elle n'avoit peu jamais concevoir depuis qu'elle vous avoit enfantée, et qu'elle estoit preste (si vous retourniez) de confesser à son mary comme toute la chose estoit advenue : ce qu'elle estoit asseurée qu'il croyroit fermement, tant pour ce qu'il avoit faict assez suffisante preuve de sa loyauté par le long temps qu'elle avoit vescu avecques luy, que pour l'envie qu'il avoit de laisser de ses enfantz successeurs au royaume : ce qui adoncq' luy seroit insperément offert. Voylà qu'elle me disoit et qu'elle me supplioit de faire, en m'adjurant par plusieurs fois, et me le faisant promettre par le Soleil, lequel serment il n'est aux sages loysible de transgresser : et pour ce je viens pour accomplir sa priere, que j'ay jurée, non que je sois venu en ce païs principalement pour ce faire, mais par une tres grande providence des dieux j'ay gaigné ce moyen d'acquitter ma promesse en ce mien pelerinage et exil. Vous sçavez tres bien que depuis le long temps qu'il y a que je suis ordinairement à l'entour de vous, je n'ay jamais omis un seul poinct de mon devoir, et de la sollicitude qu'il estoit convenable que j'eusse de vous, sans toutesfois vous faire rien entendre de ce qui estoit (pourautant que j'espiois l'occasion et le moyen de pouvoir recouvrer ce tissu) pour me servir envers vous de tesmoignage de ce que j'avois à vous dire. Or maintenant (si vous me voulez croire et eslire de vous en venir d'icy avecques nous) avant que vous soyez contrainte par force d'endurer ce que vous voudriez le moins, à sçavoir le mariage d'Alcamenes, que Charicles haste et avance le plus qu'il peult, il est en vous de recouvrer vostre païs, voz parentz, vostre pere et mere, et d'estre mariée avecques Theagenes, lequel est tout prest de nous suyvre en quelque region du monde que

nous voudrons, et de changer une vie privée en païs estrange à une vie de princesse en vostre terre naturelle, ou vous serez royne couronnée avecques celuy que plus vous aymez et desirez en ce monde, s'il est ainsi que l'on doyve adjouster foy et aux autres dieux, et à l'oracle d'Apollo Pythius.

Et quant et quant, en disant cela, je luy ramenay en memoire la teneur de l'oracle, et luy declaray qu'il vouloit dire : car Chariclée en avoit bien ouy parler, attendu que plusieurs le chantoyent. Elle demoura un temps toute piquée, quand elle m'eut ouy ainsi parler. Et puis que les dieux, dist elle, le veulent, comme vous dictes, et comme je le croy, qu'est il doncques de faire, mon pere? Il fault, dy je, faindre que vous estes contente d'entendre au mariage d'Alcamenes. Ce m'est une chose bien grieve, respondit elle, et avecques ce deshonneste (à mon advis) de preferer de promesse, ou de parole seulement, un autre à Theagenes : mais toutesfois (puis que je me suis du tout commise à la volunté des dieux et à vostre discretion) mon pere, à quelle fin tend ceste fiction, et par quel expedient sera elle desliée, et dissoulte, tellement qu'elle ne soit mise à execution? Vous le cognoistrez, dy je, par effect. Il y a des choses, que, quand on les predit aux femmes, cela leur donne quelquefois crainte d'entrer en une entreprinse; mais quand on les execute tout chauldement sans les en advertir, elles se font plus hardiment bien souvent; et pour ce, suyvez seulement mon conseil, et en toutes autres choses, et en celle cy, de consentir de paroles à Charicles le mariage avecq' son neveu Alcamenes ; car il ne fera rien du tout, sinon ce que je luy suaderay et conseilleray. Elle m'accorda de le faire ainsi.

Je la laissay pleurant, et ne fuz pas plustost sorty de son logis, que je rencontray Charicles triste, morne, et pensif à merveilles, la teste courbée contre bas, sans dire un tout seul mot. Si luy dy : Vous estes une estrange personne, et un terrible homme, Charicles, d'estre ainsi

triste et melancolique, prest (en maniere de dire) de lamenter et pleurer à ceste heure que vous deussiez plus tost vous resjouyr, et venir avecques moy au temple sacrifier, pour rendre graces aux dieux, ayant obtenu ce que si long temps vous avez souhaité, et que Chariclée à la fin, par mon art et science, a esté amollie jusques à desirer maintenant d'estre mariée. Je ne sçay pas qu'il vous fault. N'ay je, dist il, pas bien cause de lamenter, quand ma fille, que j'ayme sur toute chose, sera à l'aventure jectée hors de ce monde avant que d'estre conjoincte par mariage comme vous dictes, au moins si l'on doit ajouster foy et à d'autres plusieurs songes, et mesmement à ceux qui m'ont travaillé et espoventé la nuict passée, en laquelle il m'a esté advis qu'une aygle, partant de la main mesme d'Apollo Pythius, est venuë fondre sur moy, et me ravir d'entre mes bras ma pauvre fille, qu'elle m'a emportée en je ne sçay quelle region extreme de la terre habitable, pleine d'ymages obscures, et umbres d'hommes noirs : et si ne sçay qu'elle en a faict à la fin, pourautant que la trop esloignée et infinie distance empeschoit que je ne peusse suyvre de la veuë son vol.

Quand il m'eut dict cela, je conjecturay bien incontinent là ou tendoit ce songe : mais pour le divertir de la melancolie en laquelle il estoit, et aussi pour l'esloigner le plus que je pourrois du soupçon de ce qui luy devoit advenir, je luy dy : Pour un prestre, et prestre du dieu le plus prophetique, et qui plus revele les choses futures aux hommes, il me semble que vous prenez bien mal l'interpretation de ce songe, vous melancoliant d'une vision, et vous tourmentant pour un songe, lequel vous pronostique les prochaines nopces de vostre fille, et qui par l'aygle vous figure et adumbre le mary qui la doit espouser, et qui heureusement vous annonce que ce sera du bon gré et consentement d'Apollo : car il vous amene par la main celuy qui l'espousera. Et pourtant ô Charicles ! je vous prie gardons nous de mal parler, et nous

conformons à la volunté des dieux, en convertissant nostre estude à tousjours de plus en plus mettre en teste à vostre fille ce mariage. Il me demanda : Et que pourrois je faire pour plus l'induire? Si d'aventure vous avez, dy je, encore quelques autres beaux joyaux, quelques robes de drap d'or, quelques chaisnes ou carcans bien precieux et riches, faictes les luy apporter, comme si c'estoit son fiancé qui les luy donnast, et l'appaisez ainsi, en luy en faisant don. L'or et les pierres precieuses ont une esmorche de si grande vertu envers les femmes, que jamais on n'est refusé : et d'avantage, il vous fault aussi preparer tout ce qui faict besoing pour la feste et la solennité des nopces : car il fault vistement séeller et boucler ce mariage, ce pendant que le vouloir contraint que je luy en ay imprimé par mon art luy dure encore. Pensez, dist il, que je n'y omettray chose que je puisse.

En disant cela il s'en fuyt tout resjouy, tant il avoit grand haste et ardent desir que mes paroles fussent reduictes à effect, et fist sans dilayer tout ce que je luy avois conseillé, ainsi que je sceu puis apres, et apporta à Chariclée, comme dons nuptiaux d'Alcamenes, force autres riches accoustrementz, et ces carcans de pierres precieuses venues d'Ethiopie, que Persina avoit faict exposer quant et sa fille, pour un jour luy servir à la faire recognoistre. Au partir de là je rencontray Theagenes, et luy demanday ou estoyent ceux qui avoyent esté avecques luy à la monstre du sacrifice. Il me respondit que les filles estoyent desja parties, et qu'ilz les avoyent envoyées devant, à celle fin qu'elles allassent plus à leur ayse : mais quant aux jeunes hommes, qu'ilz l'importunoyent tant qu'il ne sçavoit plus qu'en faire, tant ilz avoyent grand' envie et grand' haste d'eux en retourner en leurs maisons. Ce qu'ayant entendu je luy ordonnay ce qu'il leur devoit dire et ce qu'il avoit à faire : et au reste luy commanday qu'il eust soigneusement l'œil à observer l'heure et l'occasion que je luy assignerois pour executer nostre entreprise : et cela faict je me departy de

luy, et m'en allay droict au temple d'Apollo, pour le supplier de m'instruire et enseigner par son oracle, comment je devois fuyr avecques ces deux jeunes amantz.

—

CHAPITRE IV.

Comme Chariclée de son consentement fut ravie par Theagenes suyvant l'industrie de Calasiris, lequel avoit prins cognoissance avecq' des marchandz de Phenicie : et du serment que fist faire Chariclée à Theagenes de luy garder sa virginité.

Mais certainement la divinité est plus prompte que tout entendement humain, et favorise à ce qui est entrepris, et qui se faict selon sa volunté, de sorte que bien souvent par une grande benignité, avant que nous l'ayons invoquée, elle previent nostre priere et requeste, comme fist alors Apollo, qui avança la response devant que je luy eusse faict aucune demande, et par effect me donna mon instruction : car ainsi comme je m'en allois faire ce que j'avois propensé, et que je me hastois d'aller droict vers la prophetisse, qui prononce les oracles d'Apollo, j'ouy une voix qui m'arresta tout court en passant : Haste toy, homme de bien, ces estrangers t'appellent. C'estoyent des marchandz estrangers, qui faisoyent un sacrifice et festin en l'honneur d'Hercules, avecques force flustes et haulsbois. Je m'arrestay quand je les apperceu : car c'eust esté irreligieusement faict à moy de passer oultre la sacrée semonce de celle voix divine, qui m'avoit invité. Si pris de l'encens, dont j'encensay l'autel, et offry un peu d'eau. Il sembloit bien à les voir qu'ilz s'esmerveillassent de la sumptuosité grande de mes offrandes, et neantmoins me prierent que je vousisse estre de leur festin. Je leur obeïs en cela voluntiers, et me sis à table sur quelques petits litz, que ces estrangers avoyent faitz de branches de laurier et de myrte. Apres que j'eu gousté de ce que j'ay accoustumé de manger : Messeigneurs, dy je, je n'ay point eu icy faulte de tres delicieuses viandes,

la vostre mercy : mais je n'ay encore rien entendu de vous : et pour ce est il temps de me dire quelz gentz vous estes, et de quel païs : car cela seroit (comme il me semble) trop incivilement faict, et sentiroit trop ses gentz rustiques, si apres avoir esté au festin d'un mesme sacrifice, à une mesme table, et avoir commencé à contracter amitié par la communion d'un sainct et sacré repas, nous nous departions d'ensemble, sans avoir cognoissance les uns des autres.

Alors ilz me conterent qu'ilz estoyent Pheniciens, de la ville de Tyrus, et que d'estat ilz estoyent marchandz, que pour lors ilz nageoyent à Carthage en Afrique, et qu'ilz avoyent une navire chargée d'une infinité de marchandises, que l'on amene de Phenice, des Indes, et de l'Ethiopie : et que pour le present ilz sacrifioyent ce festin à Hercules Tyrien, pourautant que ce jeune homme là (disoyent ilz en me monstrant un qui estoit assis au hault de la table) a icy gaigné la coronne et le pris de la lucte, et qu'il a faict proclamer la ville de Tyrus victorieuse entre les Grecz. Car quand nous eusmes passé oultre l'escueil de Malea, pour ce que les ventz nous estoyent contraires, nous prismes terre en l'isle des Cephaleniens, et là il nous jura que ce dieu patron de nostre ville luy avoit predit en songe qu'il gaigneroit le pris es jeux Pythiques, et fist tant qu'il nous persuada de nous devoyer de nostre navigation entreprise, et venir icy aborder, là ou il a par effect comprouvé la prophetie qui luy avoit esté revelée en dormant, tellement que luy, qui jusques icy n'a esté qu'un marchand, a maintenant esté proclamé victorieux : en memoire de quoy il paye maintenant à Hercules ce sacrifice, pour le remercier de l'advertissement qu'il luy fist de sa future victoire. Du demourant demain (si Dieu plaist) seigneur, nous sommes deliberez de mettre la voyle au vent à la pointe du jour, si nous voyons que les ventz nous soyent propices. Partirez vous pour tout vray demain? leur demanday je. Ouy, respondent ilz. Et vous m'aurez doncques pour

compaignon, dy je, s'il vous plaist : car il me fault voyager pour quelque affaire que j'ay en la Sicile, et il convient passer au long de celle isle à ceux qui veulent aller en Afrique, comme vous sçavez. Mais bien s'il vous plaist à vous mesme, me dirent ilz : car nous estimerons que rien de bien ne nous faudra quand nous serons en la compaignie d'un homme sage Grec, et comme l'apparence nous le faict conjecturer, à l'aventure aymé et chery des dieux : Je le voudrois tres bien, leur dy je, si vous me vouliez attendre un jour seulement, pour donner ordre à mes affaires, et me preparer. Vous aurez tout le jour de demain, me dirent ilz, moyennant que vous vous trouviez demain au soir sur le bord de la mer : car on faict beaucoup de chemin à cingler la nuict, pour ce qu'il se leve de petitz ventz de la terre, qui poussent les vaisseaux, sans esmouvoir de grandes vagues.

J'arrestay avecq' eux que je le ferois ainsi, prenant asseurance d'eux, par leur foy et serment, qn'ilz ne partiroyent point devant l'heure qu'ilz m'avoyent assignée par leur promesse : puis les laissay là apres leurs flustes, et leurs danses, qu'ilz dansoyent souz certains instrumentz de musique, avecq' une note viste à la mode d'Assirie, tantost se souzlevans avecques gambades en l'air, tantost ployans le genoil en terre, et puis faisans des tours de tout le corps entierement, comme font ceux qui sont possedez des espritz prophetiques. De là je m'en allay vers Chariclée, laquelle avoit encore en son giron les joyaux que Charicles luy avoit apportez, et les regardoit : et apres vers Theagenes, les advertir tous deux de ce qu'ilz avoyent à faire, et quand, et comment : puis me retiray en mon logis aux escoutes de ce qui se devoit faire.

Le lendemain voicy qui fut faict. Quand ce vint sur la mynuict, que toute la ville estoit noyée de sommeil, une troupe de jeunes hommes armez vint assaillir la maison de Chariclée : Theagenes estoit le capitaine de ceste guerre amoureuse, et avoit faict un squadron de ces

jeunes gentilz-hommes, qui estoyent avecq' luy à la monstre du sacrifice, lesquelz se prirent soudainement à bruire et à crier fort hault, et du bruit qu'ilz firent, froissans leurs escuz et boucliers les uns contre les autres, estonnerent fort ceux qui s'esveillerent, et ainsi avecques flambeaux ardentz se ruerent dedans la maison de Chariclée; car ilz forcerent aysément la premiere porte, à cause que les verroux et serreures avoyent expressément esté fermez de sorte qu'il estoit bien facile de les ouvrir. Si entrerent dedans, et ravirent Chariclée, qu'ilz trouverent toute preste, bien advertie de tout, et qui voluntiers endura la force que l'on luy fist : et chargerent quant et quant du riche meuble, tant que la jeune pucelle voulut. Cela faict ilz sortent de la maison, et s'en vont crians : A l'arme, à l'arme! faisans sonner et bruire leurs harnois par le beau mylieu de toute la ville, de laquelle ilz jecterent les habitantz en un incroyable effroy, attendu l'heure indeuë de la nuict, qu'ilz avoyent choysie, pour estre plus effroyables, et que la montaigne de Parnassus respondant à leur cry retentissoit, et redoubloit le son de leurs harnois. Voylà comment ilz passerent par le travers de la ville de Delphy, crians continuellement les uns apres les autres, Chariclée, Chariclée.

Incontinent qu'ilz furent sortiz dehors, ilz monterent à cheval, et à la plus grande diligence qu'ilz peurent gaignerent les montaignes des Locriens, et des Oëteiens, et laisserent là Theagenes et Chariclée, comme il avoit esté advisé entre nous, lesquelz s'en accoururent secrettement devers moy, et se jectans tous deux ensemble à mes genoux, me les tindrent bien longuement embrassez, tremblans de peur, et me disans continuellement : Mon pere, sauvez nous, mon pere, sauvez nous. Chariclée ne disoit que ces motz là seulement, tenant tousjours les yeux fichez en terre, et ayant honte de ce ravissement encore tout freschement faict. Mais Theagenes me faisoit bien d'autres obsecrations, me disant : O Calasiris, sauvez ces deux pauvres estrangers! ces deux vostres suppliantz

exillez, qui de tous autres biens se sont privez, afin que pour tous biens ilz se peussent seulement gaigner l'un l'autre. Sauvez ces deux pauvres corps asserviz desormais à la fortune, et prisonniers de chaste Amour, banniz voluntaires; mais qui ont bon vouloir, et qui ont mis toute l'esperance de leur salut en vous. Ces paroles me destrempoyent et me perçoyent merveilleusement le cueur, ô Gnemon! tellement que je pleuray de la pitié que me firent ces deux jeunes amantz, non tant de l'œil que de l'ame. Ce qu'ilz n'apperceurent pas tant comme ilz me firent à moymesme d'allegement : puis les relevay, et les reconfortay, en leur donnant toujours bonne esperance de l'advenir, pourautant que par le commandement de l'oracle des dieux, l'entreprise avoit esté commencée; puis leur dy : Je m'en vois, quant à moy, faire ce qui nous reste. Ce pendant ne bougez d'icy, et vous donnez garde le plus qu'il sera possible que vous ne soyez veuz de personne.

Cela dict, je m'en voulois courir; mais Chariclée me reprit par la robe, et m'arresta, disant : Comment, mon pere, voicy deja commencement d'injure, ou plus tost de trahyson, que vous me faictes, si vous vous en allez en me laissant seule au commandement de Theagenes. Ne considerez vous pas que c'est un mal feable garde qu'un amant, quand il a à commandement ses amours en si belle prise, et mesmement quand il se voit escarté de ceux à qui il porte reverence? Car son desir s'enflamme d'avantage (comme je pense) quand il voit la chose desirée luy estre exposée en proye sans defense : parquoy je ne vous laisseray point aller, dist elle, tant que non seulement pour le present, mais aussi plus pour l'advenir, Theagenes m'ayt juré et asseuré par son serment qu'il ne me cognoistra point selon l'usance de Venus devant que j'aye recouvré ma maison et mes parentz, ou (si la fortune ne permet que je les puisse jamais recouvrer) à tout le moins que ce ne soit de mon consentement, et autrement non. Je m'esmerveillay grandement

de ceste sage parole de Chariclée, et jugeay que sans point de faulte il se devoit ainsi faire. Si allumay du feu au foyer au lieu d'autel, et y espandy de l'encens pour faire jurer Theagenes, lequel disoit bien que l'on luy faisoit tort de retrencher ainsi la confiance que l'on deust avoir en ses meurs, par obligation et prevention de serment, pourautant que desormais (disoit il) vous ne me laissez nul moyen de vous donner à cognoistre ma volunté, laquelle vous estimerez tousjours contrainte par la crainte des dieux, que j'auray jurez : et toutesfois si fallut il qu'il jurast Apollo Pythius, Diane, et Venus mesme, et tous les amours, que sur sa loyauté il feroit tout ainsi que le vouloit Chariclée, et qu'elle luy avoit prescrit.

Ainsi doncques appellant les dieux à tesmoings, ilz accorderent entr'eux par sermentz ces choses, et quelques autres encore : et de moy je m'en allay courant chez Charicles, là ou je trouvay une maison toute pleine de tumulte, de pleurs, et de lamentations, pour ce que les servans de Chariclée estoyent desja venuz vers luy, et luy avoyent apporté la nouvelle du ravissement de sa fille. Chacun y accouroit de toutes parts, et estoyent tous ceux de la ville amassez à l'entour de Charicles, qui se lamentoit, et ne sçavoyent ne comment tout estoit allé, ne qu'il estoit expedient de faire. Si me pris à crier apres eux : O pauvres malheureux ! il semble à vous voir que vous soyez tous hebetez ! jusques à quand voulez vous demeurer ainsi sans mot dire, ne sans rien exploiter, comme si avecques ce malheur vous aviez perdu le sens ? Ne voulez vous point prendre les armes, pour aller apres voz ennemys ? N'irez vous point prendre, n'irez vous point punir ceux qui vous ont faict un tel outrage ?

Charicles alors prend la parole, et dict : Ce seroit à l'aventure chose superflue et peine perdue, de vouloir combattre contre ceste defortune ; car je cognois bien que c'est par courroux et vengeance divine, que je porte

ceste punition, laquelle Dieu m'avoit bien predite des lors qu'estant entré dedans le sainctuaire du temple à heure induë, je vy ce qu'il n'est loysible de voir aux yeux des hommes, me menassant que je serois privé de la veuë de ce que j'aymerois le mieux, pource que j'avois voulu voir ce que je ne devois pas vouloir. Mais encore ne nous empescheroit point cela, dist il, de combattre contre les dieux mesme (par maniere de dire) si nous cognoissions au moins apres qui il nous faudroit courir, ou qui est celuy qui nous a mis en un si grand danger. Ç'a esté, dy je, ce beau Thessalien Theagenes, que vous admiriez tant, et que vous me vouliez rendre amy, et les jeunes hommes qui estoyent avecques luy. Vous en pourrez à l'aventure bien trouver encore quelqu'un en ceste ville : car jusques à ce jourd'huy ilz n'en sont point bougéz : et pour ce levez vous, et allez faire convoquer une assemblée de ville.

—

CHAPITRE V.

Complainte de Charicles pour la perte de Chariclée : et comme les Delphiens prindrent les armes pour le recouvrement d'icelle.

Comme je le dy il fut faict, et envoyerent incontinent les gouverneurs denoncer à son de trompe par toute la ville, qu'on eust à venir à l'assemblée. Le peuple y accourut aussi tost, et fut assemblé un conseil nocturne dedans le theatre, là ou Charicles se tirant en avant, fist incontinent fondre en larmes toute l'assistance du peuple à le voir seulement vestu d'une robe noire, et la face et la teste toute semée de cendre, si se prit à leur dire : Je croy bien que vous, seigneurs delphiens, à l'aventure estimerez que je me viens icy presenter au mylieu de ceste assistance, pour vous remonstrer qu'il est raisonnable que je meure, et que pour ceste occasion j'ay faict icy convoquer ceste assemblée, quand vous considererez

et regarderez l'excessive superabundance de mes calamitez; mais toutesfois ce n'est pas ce qui me mene, combien que mes defortunes sont telles, que je deusse souhaiter à mourir, non une fois, mais plusieurs, estant maintenant homme despourveu, haï, et persecuté des dieux, ma maison desormais deserte et vuide tout à un coup de toutes les personnes et compaignies que j'avois les plus cheres. Et neantmoins une vaine esperance, commune erreur de tout le monde, me persuade de durer en ceste miserable vie, me supposant qu'il se peult bien faire que je recouvreray ma fille : et encore plus me semont à vouloir vivre ceste ville, laquelle (premier que mourir) j'attends et desire voir prendre vengeance, et faire punition de ceux qui l'ont ainsi vilainement oultragée, si ces jeunes garçons thessaliens ne vous ont quant et ma fille ravy et emporté celle vostre ancienne generosité de courage, et la hardiesse de vous oser courroucer pour une telle injure faicte à vostre patrie et aux dieux patrons et protecteurs d'icelle; car ce qui plus est indigne et insupportable en ce ravissement, c'est que de jeunes danseurs, peu en nombre, ministres seulement d'un sacrifice, s'en aillent ainsi la teste levée apres avoir si vilainement foulé aux piedz une ville la premiere de la Grece, et avoir pillé le plus beau et le plus precieux joyau qui fust au temple d'Apollo Pythius, qui estoit, helas! Chariclée, toute ma liesse! O cruelle et implacable inimitié de la fortune encontre moy! laquelle (comme vous sçavez) avecq' les torches nuptiales m'estaignit ma premiere et naturelle fille : et pour plus aigrir et augmenter ma douleur, elle m'osta quant et quant la mere, et me chassa de mon païs; mais encore tout cela me sembla tolerable depuis que j'eu trouvé Chariclée. Chariclée estoit ma vie, mon esperance, la ressource de ma lignée. Chariclée estoit mon seul soulas, et (par maniere de dire) mon ancre de dernier respit : et ceste violente tempeste, qui m'est maintenant venuë assaillir, me l'a rompuë et emportée, et non pas encore simplement, ny

à heure que l'on peust dire le cas estre advenu temerairement; mais au mesme temps auquel elle a tousjours accoustumé de monstrer et exercer sa malignité et petulance à l'encontre de moy importunément et inhumainement : car elle me l'est quasi venuë arracher du lict nuptial, attendu que (comme vous sçavez) ses nopces vous estoyent desja à tous publiées et denoncées.

Il achevoit encore de dire ces paroles, et s'alloit du tout jecter en lamentations et commiserations, quand Hegesias le prevost l'arresta, et le retira, disant : Messieurs, Charicles aura assez de temps, et à ceste heure, et cy apres, de lamenter s'il veult : mais quant à nous, ne nous laissons pas opprimer à sa passion, et nous donnons garde que ses larmes ne nous emportent comme vagues, et que nous ne laissions escouler en vain le temps, qui en toutes choses, et mesmement es affaire de la guerre, est de tres grande importance : car quant à moy je pense que si tout de ce pas, au sortir de ceste assemblée, nous nous mettons à poursuyvre nos ennemys à la trace, nous les pourrons aysément attaindre, pendant qu'ilz chemineront assez laschement, pour l'opinion qu'ilz auront que nous nous amuserons à nous mettre en ordre, et nous preparer pour les suyvre : là ou si nous nous arrestons d'avantage à ces commiserations, ou (pour mieux dire) à ces feminines conditions, nous ne ferons autre chose que leur donner par nostre paresse tant plus d'avancement devant nous : dont il ne nous restera que d'estre gaudiz et moquez par ces jeunes rustres, lesquelz il nous fault aller saisir en la plus extreme diligence que faire se pourra, pour les pendre et mettre en croix, et condamner à l'infamie leurs enfantz, en estendant la peine jusques à leur posterité : ce qui sera facile, si nous excitons l'indignation des Thessaliens, si d'aventure il en eschappe quelques uns, en leur interdisant de plus envoyer icy gentz de leur nation pour faire ce sacrifice, et ordonnons en conseil public, que desormais ce solennel anniversaire du demy dieu Neoptolemus

soit celebré par nous mesmes, et aux despens de nostre chose publique.

Comme le peuple louoit et approuvoit merveilleusement ce conseil, et le confirmoit par son decret, le prevost va de rechef dire : Messieurs, si vous le trouvez bon, que cela sôit ainsi arresté, et passé par vos balotes, que desormais jamais plus la devote de Diane ne tende la branche de palme à ceux qui courront armez : car (comme je puis conjecturer) de là commença à s'embraser l'affection sacrilege de Theagenes, qui projecta en son cueur de ravir Chariclée des celle premiere rencontre : et pourtant sera ce sagement faict pour le temps à venir d'oster toute occasion de pouvoir attenter le semblable.

Apres que tout cela eut aussi esté unanimement par tous les suffrages conclu et arresté, Hegesias adonq' donna le mot du guet pour sortir de la ville. La trompette sonna l'alarme, et tous ceux qui estoyent dedans le theatre sortirent pour aller à ceste guerre, et s'en coururent droict du lieu de l'assemblée aux armes et au combat, de sorte que non seulement ceux qui estoyent fortz assez et en aage de porter armes, mais aussi plusieurs enfantz, ou qui n'estoyent encore qu'entre les deux aages d'enfance et d'adolescence, supplians le deffault de la force et de l'aage par affection et bon vouloir, oserent bien entreprendre d'aller à la poursuyte de ceste vengeance. Et y eut plusieurs femmes qui monstrerent un cueur plus viril que leur sexe ne portoit, lesquelles prindrent tout ce qu'elles peurent trouver à la chaulde en lieu de bastons, et s'en coururent apres, mais ce fut en vain : car elles cogneurent bien que pour leur sexe feminin et leur naturelle debilité et foiblesse, elles n'estoyent pas pour faire aucun exploit. Vous eussiez veu un vieillard combattre contre sa vieillesse, et quasi le cueur estriver à l'encontre du corps, le bon vouloir dire injure à l'imbecilité, tant fut toute la ville indignée et troublée de ce qu'on luy avoit osté Chariclée : et comme si d'une seule

passion elle eust toute esté irritée soudainement, sans avoir la patience seulement que le jour fust venu, tout le peuple entierement se jecta aux champs à la poursuyte.

CINQUIESME LIVRE.

—

CHAPITRE I.

Calasiris poursuyvant sa narration dict comme il chargea les deux amantz dans le navire Phenicien : et faisant fin à son conte pour le sommeil qui l'oppressoit, arriva son hoste Nausicles, lequel avoit emmené avecq' luy Chariclée oultre son gré, laquelle s'estoit nommée Thisbé et des regretz d'icelle.

Ainsi doncques estoit la ville de Delphy apres à poursuyvre ces Thessaliens : mais qu'elle fist ou non, je n'en sçaurois que dire : car leur poursuyte me donna à moy occasion et loysir de la fuyte. Si pris mes deux jeunes amants, et les menay au bord de la mer, à celle mesme heure de la nuict, et les embarquay dedans le vaisseau phenicien, qui vouloit (si nous eussions encore un peu arresté) lever les ancres : car les Pheniciens estimoyent qu'ilz ne m'auroyent point faulsé la foy promise, pour autant que l'aube du jour commençoit desja un petit à poindre : et ilz ne m'avoyent promis de m'attendre qu'un jour et une nuict seulement. Si furent fort ayses de nostre venuë, et nous receurent bien voluntiers : puis demarerent incontinent, premierement avecques les rames jusques à ce qu'ilz fussent hors du port. Et comme un doux vent se fust levé du costé de la terre, qui nous donnoit droict en poupe, et esmouvoit une petite onde, laquelle (par maniere de dire) se jouoit au derriere du navire, ilz estendirent les voyles au vent. Adoncques eussiez vous dict que le golphe de Cirrha, le pied du mont de Parnassus, les promontoires d'Etolie, et de Calydonie, s'en fuyoyent devant nostre navire, laquelle (par maniere de dire) voloit tout au long.

Quand nous eusmes cinglé tout le jour, et que ce vint sur le soleil couchant, nous commençasmes à voir la mer

de Zacynthe et les isles aguës de figure et de nom. Mais à quoy faire vois je ainsi au long racontant par le menu toutes ces choses hors de saison? et comment m'oublie je ainsi, et moy et vous? Qu'est il besoing que j'estende d'avantage ceste narration, m'allant veritablement precipiter en une mer, si j'entre une fois en ce qui suit apres? Et pourtant arrestons icy le fil de nostre conte, et nous allons reposer un petit : car combien que vous soyez merveilleusement attentif et convoyteux d'ouyr, et que vous resistiez le mieux que vous pouvez au sommeil, si pense je que desormais les jambes vous faillent, ô Gnemon ! et que vous vous lassez de m'escouter jusques à si avant de la nuict reciter mes fortunes. Et au reste, quant à moy (mon enfant) vieillesse m'aggrave, et la rememoration de mes fortunes affoyblissant mes espritz, m'assomme par faulte de dormir. Arrestez vous doncques, mon pere, dist Gnemon : non que je me fasche de vous ouyr conter : car il me semble que je ne m'en sçaurois jamais ennuyer, non pas si vous continuiez plusieurs jours et plusieurs nuictz à tousjours incessamment en parler : car le fil de vostre oraison me semble un doux chant de Serenes, duquel je ne me puis saouler. Mais pieça j'ay entendu un bruit d'une tourbe de gentz qui sont entrez ceans, et n'a point esté sans en estre estonné et troublé : toutesfois j'ay esté contraint de me taire, alleché et attiré par la cupidité d'ouyr tousjours de plus en plus avant ce que vous auriez à dire. Je n'en ay rien ouy, dist Calasiris, à l'aventure pource que l'aage m'a un peu hebeté l'ouye : car la vieillesse est une maladie et imbecilité de toutes les parties du corps, et mesmement des oreilles, à l'aventure aussi pour autant que j'estois du tout occupé à ma narration. Je pense que ce soit Nausicles le maistre de ceans qui soit revenu : mais, ô dieux ! qu'aura il faict? Tout ce que je voulois (dist adoncq' Nausicles lequel entra droict sur ce poinct), car j'ay bien ouy, ô bon Calasiris ! que vous estiez en esmoy de sçavoir de mes nouvelles, et que de pensées vous estiez sur les

champs avecques moy, dont j'ay souventesfois faict preuve par l'affection que vous m'avez tousjours portée, et mesmement par les propos que j'ay trouvé en entrant que vous teniez de moy. Mais qui est cest estranger? C'est un jeune homme Grec, dist Calasiris : et du demourant vous le sçaurez une autre fois. Au reste, je vous prie, dictes moy vistement, si vous avez faict quelque chose de bon, afin que nous soyons participans de vostre joye. Vous le sçaurez aussi demain le matin, dist il : pour le present suffise vous de sçavoir que j'ai recouvré une Thisbé plus belle que la premiere : car quant à moy j'ay besoing de m'aller un peu reposer, pour ce que je suis las et travaillé, tant du long chemin que nous avons faict, comme aussi d'autres cures et souciz.

En disant cela il s'en court faire ce qu'il avoit dict. Mais Gnemon s'attacha à ce nom de Thisbé, quand il l'eut ouy nommer, et entra en une si grande agonie et trouble d'entendement, qu'il ne cessa tout le reste de la nuict de se tourmenter, en souspirant tres fort, et continuellement, de sorte que Calasiris mesme, combien qu'il fust tres profondement endormy, l'entendit bien : au moyen de quoy le bon homme se souzlevant, et s'appuyant sur le coude, luy demanda qu'il avoit, et pour quelle cause il se demenoit si estrangement, qu'il sembloit proprement qu'il fust furieux. Et comment ne serois je furieux, dist Gnemon, et hors du sens, quand j'ay ouy dire que Thisbé est encore en vie? Et qui est ceste Thisbé? dist Calasiris. Comment? la cognoissez vous pour l'avoir ouy nommer? Et pourquoy vous met elle en si grand esmoy pour avoir seulement ouy dire qu'elle est en vie? Je vous diray le reste, dist Gnemon, une autre fois quand je vous feray le recit entier de ma fortune : mais je vous dis quant à ceste Thisbé, que je l'ay veuë et recogneuë de ces deux yeux toute roide morte, et qu'avecques ces deux mains je l'ay moy mesme ensepvelie en l'isle des pastres. Dormez, dormez vous, dist Calasiris : nous sçaurons puis apres comment il va de cela. Je ne sçaurois

dormir, dist Gnemon : mais vous, mon pere, ne vous bougez : car quant à moy je ne saurois vivre, ne durer, que je ne sorte vistement, et que je n'aille, comment que ce soit, chercher et enquerir quelle frenaisie a surpris Nausicles, s'il est transporté d'entendement, ou comment il est possible que les mortz ressuscitent seulement en Egypte. Calasiris à ces paroles se print un peu à souzrire, puis le sommeil l'abattit de rechef.

Mais Gnemon sortant de la chambre eut tout les heurtz, qu'il est vraysemblable que doit rencontrer un homme qui va errant de nuict et en tenebres parmy une maison incogneuë : et toutesfois il enduroit tout, tant il avoit grand'haste de se descharger du soupçon et de la crainte qu'il avoit de Thisbé, jusques à ce qu'à la fin, apres avoir longuement tournoyé, passé, et repassé par mesmes lieux et destours, pensant que c'en fussent toujours de divers, il entrouyt la voix d'une femme, laquelle (comme le rossignol sur la prime vere) avecques un chant pitoyable se lamentoit la nuict à voix basse et plaintive. Si tira vers la chambre dont venoit le son de celle voix, qui le guidoit comme par la main, et approchant l'oreille de la porte à l'endroit ou elle se fendoit en deux, il se tint coy aux escoutes. Si entendit qu'elle se complaignoit encore en ceste sorte : Je calamiteuse, qui pensois estre eschappée de la main des voleurs, qui cuydois avoir evité la mort sanglante que j'avois attenduë, et qui esperois desormais vivre avecques mon amy une vie, bien que vagabonde, et errante, qui neantmoins m'eust esté tresdoulce avecq' luy (car il ne me sçauroit advenir chose si dure que sa compaignie ne me la rendist tolerable) maintenant apperçoy bien que celle male destinée, qui des le commencement a entrepris de me travailler, n'estant encore assouvie, m'a mis au devant, et presenté un peu de plaisir, pour plus amerement me decevoir. Je pensois estre eschappée de servitude, et j'y suis tombée de rechef ! Je cuydois estre sortie hors de la prison, et je suis tenue en estroicte garde ! J'estois dedans une isle, et en

une caverne tenebreuse, j'ay semblable fortune maintenant, ou (pour dire la verité) encore pire, estant esloigné de moy, celuy qui seul me pouvoit et vouloit adoulcir ces amertumes! Hier ma retraicte et mon logis estoit une spelunque de larrons impenetrable et inaccessible, et quelle autre chose estoit une telle habitation, sinon un sepulchre? Neantmoins la presence de celuy que j'ayme sur toutes creatures m'allegeoit tout cela. Il a leans mené dueil funebre de moy qui estois encore vive, et m'y a deplorée, pensant que je fusse morte! Il m'y a lamentée comme y ayant esté occise, et maintenant je suis privée de ce reconfort! Las! j'ay perdu celuy qui participoit à mes miseres, et qui prenoit sur soy comme un commun fardeau partie de mes douleurs, et suis demourée seule deserte, prisonniere, captive, accompaignée de pleurs, exposée à la mercy d'amere fortune, n'ayant plus autre respit qui me tienne en vouloir de vivre, sinon que j'espere tousjours que celuy dont la compaignie m'est si doulce soit encore en vie! Mais, ô vous que j'ay cher comme mon ame! ou estes vous? Quelle fortune vous est advenue? Lasse moy, helas! n'estes vous point aussi bien comme moy detenu en servitude? Ce gentil cueur vostre, qui n'a jamais cedé ne servy qu'à l'amour, est il point en servage maintenant! Quelque chose qu'il y ayt, à tout le moins vivez, afin qu'une fois vous puissiez encore voir vostre Thisbé : car ainsi m'appellerez vous.

La force faillit en cest endroit à Gnemon, et ne se peut plus contenir quand il eut ouy ces motz, en maniere qu'il n'eut pas la patience d'attendre le reste, ains (ayant conjecturé par le commencement autre chose, et par la fin croyant asseurément que ce fust Thisbé) s'en fallut bien peu qu'il ne se laissast tomber tout de son long contre la porte mesme. Toutesfois se retenant le mieux qu'il peut, avecques grande peine, de peur qu'il ne fust trouvé là par quelqu'un de la maison (car les coqz chantoyent desja pour la seconde fois) il s'en retourna tout tremblant de frayeur, tantost frappant des piedz

contre quelque chose qu'il rencontroit en son chemin, tantost se heurtant contre quelque muraille, tantost donnant de la teste au-dessus d'un huys, ou quelques besongnes qui estoyent pendues aux soliveaux, jusques à ce qu'à la fin (apres avoir bien forvoyé çà et là) il retrouva la chambre en laquelle ilz estoyent logez, là où il se rejecta incontinent sur le lict. Le cueur luy battoit, tout le corps luy trembloit, les dentz luy claquetoyent, tellement qu'il fust par aventure tombé en extreme danger de la vie, n'eust esté que Calasiris (qui l'entendit incontinent) le vint embrasser pour le rechauffer, et luy dist tant de belles paroles, qu'il le fist revenir. Apres qu'il eut repris un peu d'aleine, il luy demanda quelle chose l'avoit ainsi effroyé. Gnemon luy respondit : Je suis perdu, c'est faict de moy ! Car veritablement la meschante Thisbé vit. Il n'eut pas plus tost dict ce mot, qu'il retomba encore tout pasmé, et le bon homme Calasiris fut de rechef bien embesongné apres à le faire revenir. C'estoyt quelque divinité qui se joüoyt un peu de Gnemon, ainsi comme veritablement toutes choses humaines ne leur sont que jeu et moquerie, et ne permettoyent point qu'il jouyst de son plus grand plaisir, sans luy entremesler quelque angoisse : ains pour ce que peu apres il luy devoit advenir une grande joye, desja luy vouloyent ilz entrelasser quelque tristesse, pourautant (à l'aventure) que telle est leur coustume, laquelle ilz monstroyent mesme en cest endroit, et à l'aventure aussi pourautant que la nature humaine n'est point capable d'une joye pure et simple : comme il peult apparoistre par cest exemple de Gnemon, lequel adoncques fuyoit ce qui estoit plus desirable, et estimoit formidable ce qui estoit si doux : car ce n'estoit point Thisbé celle femme qui lors se lamentoit, ains estoit Chariclée, de laquelle voicy comment il estoit advenu.

CHAPITRE II.

Comme Chariclée et Theagenes, apres leurs consolations d'amour honneste, voulans sortir du lac et isle des pastres, furent arrestez par Mitranes et sa bende, puis furent separez, et fut Chariclée baillée à Nausicles sous le nom de Thisbé, et Theagenes fut envoyé au lieutenant du roi de Perse à Memphis.

Apres que Thyamis eut esté pris et emmené prisonnier, et toute l'isle bruslée et totalement desertée des pastres qui y souloyent habiter, Gnemon et Thermutis l'escuyer de Thyamis traverserent le lac, et sortirent au plus matin pour aller espier, et sçavoir que l'on avoit faict du capitaine Thyamis, et leur advint ce que nous avons dict paravant. Ce pendant Chariclée et Theagenes demourerent tous seulz dedans la caverne, reputans ceste extremité des miseres et des maux auxquelz ilz estoyent, estre un tresgrand bien pour eux : car se retrouvans alors premier tous seulz à part eux, sans qu'il y eust personne qui les empechast, ilz se saoulerent d'accollades, d'embrassementz, et de baisers pris et donnez en privauté tresfranche : et oublians à un coup toutes leurs mesaventures, demourerent un long temps jointz l'un à l'autre, comme s'ilz eussent esté collez ensemble, prenans à cueur saoul fruition de leur amour, chaste toutefois encore et vierge, meslans l'un avecques l'autre leurs chauldes larmes seulement, et ne se joignans point de plus pres que des baisers netz et impolluz : car quand Chariclée sentoit que Theagenes s'eschauffoit un petit, et se vouloit monstrer homme, elle le refrenoit, en luy ramenant en memoire le serment qu'il avoit juré, et luy se reprimoit, et se contenoit facilement, estant bien vaincu d'amour, mais vainqueur de concupiscence.

Or quand ilz eurent bien longuement demouré en cest estat, à la fin leurs affaires leur retournerent en memoire, qui les contraignirent de croire qu'ilz s'estoyent assez aysez. Si commença Theagenes à parler en ceste maniere : Ce que plus nous souhaitons, et que plaise

aux dieux de la Grece nous octroyer, amie Chariclée, c'est de tousjours pouvoir vivre ensemble, et jouyr du bien que nous avons preféré à tout autre, et pour l'esperance duquel nous avons tout mal enduré : mais pourtant que les choses humaines sont si inconstantes et tant incertaines, qu'elles tombent tantost cy, tantost là, et que ayans desja beaucoup enduré nous attendons encore de beaucoup endurer, aussi que pour le present il nous est ordonné de nous rendre au bourg de Chemnis vers Gnemon, selon l'assignation que nous en avons prinse avecq' luy, et si nous est incogneu et incertain quelle fortune nous doit advenir entre cy et là et d'avantage qu'il y a encore une grande et infinie distance d'icy en la contrée ou nous aspirons et pretendons aller, je vous prie advisons à prendre quelques marques et quelques enseignes l'un de l'autre, par lesquelles nous nous puissions recognoistre quand nous nous retrouverons, et par lesquelles (s'il nous advient que nous soyons separez d'ensemble) nous nous puissions entrechercher : car c'est une bonne guide pour se retrouver quand on s'esgare, que de garder et retenir en memoire quelques marques et enseignes que l'on a prinses avecq' ses amys. Chariclée trouva bon ce conseil, et adviserent entre eux que s'il advenoit qu'ilz fussent separez l'un de l'autre, Theagenes escriroit aux plus notables temples des lieux par ou il passeroit, ou bien aux statues et ymages plus insignes de Mercure, et autres pierres que l'on dresse par les carrefours, ce mot icy : Pythicus, et Chariclée : Pythias, est allé à la main droicte, ou à la main gauche, en tel bourg, ou en telle ville, et telle contrée, en y cottant aussi le jour et l'heure. Et s'ilz se retrouvoyent quelquefois ensemble (apres avoir esté un temps separez) que ce seroit assez de s'entrevoir seulement l'un l'autre : pour autant qu'il ne passeroit jamais un si long temps, qu'il peust effacer les enseignes amoureuses l'un de l'autre, qui estoyent empraintes en leurs ames : et toutesfois Chariclée luy monstra l'anneau de son pere, lequel

avoit esté exposé avecq' elle, et Theagenes luy monstra une cicatrice blanche d'un coup de dent, qu'il avoit eu au genou, en chassant un sanglier, et pour marques de paroles ilz choysirent, elle le flambeau, et luy la palme. Cela faict, ilz s'entr'embrasserent l'un l'autre, et se prindrent de rechef à plorer comme si les larmes qu'ilz espandoyent eussent esté l'effusion du vin qu'ilz offroyent aux dieux, et leurs baisers le serment qu'ilz juroyent pour confirmer leur accord.

Ces choses ainsi constituées, ilz sortirent de la caverne, sans toucher aucunement aux tresors qui leans estoyent entassez, pource qu'ilz estimoyent celle richesse amassée de volerie et de pillerie estre une chose pollue et contaminée : mais bien chargerent ilz ce qu'ilz avoyent apporté de la ville de Delphy, que les brigandz leur avoyent depuis osté. Chariclée changea d'accoustrementz, puis mist dedans un petit sac ses carcans, ses couronnes, et sa robe sacrée : et pour plus se desguiser, elle se vestit d'une pauvre et meschante robe, et bailla à porter à Theagenes son arc et son carquois, qui luy estoit une charge fort plaisante, et armes très propres au dieu duquel il estoit devenu vassal.

Quand ilz furent sur le bord du lac, ainsi comme ilz vouloyent entrer dedans une nacelle, ilz apperceurent devant eux une troupe de gentz armez et embastonnez, traversans le lac pour venir en l'isle. Si ne sceurent qu'ilz devindrent quand ilz les virent, et demourerent un bien long temps tous esperduz, sans sçavoir qu'ilz devoyent faire, comme se courrouçans et despitans fortune, laquelle leur envoyoit coup à coup tant d'alarmes et de traverses, jusques à ce qu'à la fin bien tard et quasi sur le poinct que ceux qui leur venoyent à l'encontre aborderent en l'isle, Chariclée fut d'advis qu'ilz s'en refuyssent cacher, de peur que l'on ne les vist, dedans la caverne, et quant et quant en le disant se print à courir : mais Theagenes l'arresta tout court, disant : Jusques ou voulons nous fuyr celle maligne destinée qui nous poursuit

partout? Cedons à la fortune, ne resistons plus à ce qui nous emporte, vueillions ou non : rachetons nous de ceste vie vagabonde, et de ceste vexation d'estre ainsi tousjours errans çà et là par le monde, sans aucun avantage, et nous delivrons de l'importunité de fortune, laquelle ainsi continuellement nous faict injure sur injure. Ne voyez vous pas comment elle a incontinent attaché et conjoint à nostre exil les perilz des escumeurs de mer? et comment elle se parforce maintenant de nous travailler encore de plus grandz et plus griefz inconvenientz, tant par terre que par mer, nous envoyant tantost les perilz de la guerre, tantost nous soumettant à la mercy des brigandz? N'agueres elle nous detenoit prisonniers, asserviz au vouloir d'autruy : tantost apres elle nous a renduz tous seulz, elle a faict semblant de nous donner pleine delivrance et liberté de fuyr, et puis tout soudain nous a amené des ennemys pour nous tuer. Voylà la guerre qu'elle nous mene en se joüant, et faisant de nous une comedie, ou plustost une tragedie. Que n'abregeons nous doncques ceste tragique poësie? et que ne nous en allons nous rendre entre les mains de ceux qui nous veulent occire, de peur qu'elle voulant faire l'yssue de ses jeux encore plus magnifique, ne nous contraigne de nous deffaire nous mesmes avecques nos propres mains.

Chariclée consentoit bien à une partie de ce que disoit Theagenes : mais non pas à tout, disant, qu'il avoit bien raison d'accuser la cruauté de fortune, mais que pourtant elle n'estoit pas d'advis de s'aller voluntairement rendre entre les mains de telz ennemys : pour autant qu'il n'estoit pas asseuré qu'ilz les tuassent incontinent qu'ilz les auroyent pris, et qu'ilz n'avoyent point affaire à une fortune si traictable, qu'elle leur voulust octroyer si promptement delivrance totale de leurs miseres, ains que par aventure elle leur voudroit sauver la vie pour les reduire en servitude. Et quelle mort, disoit elle, est si grieve, que celle condition de vivre ne fust encore

trop plus amere d'estre exposée à l'injure de ces malheureux et meschantz barbares, telle qu'elle ne se peult, ne dire honnestement, ne penser sans horreur? Et pource destournons la par tout moyen qu'il nous sera possible, asseurans notre esperance de la pouvoir eviter sur l'experience du passé, attendu que desja par plusieurs fois nous sommes eschappez de perilz beaucoup plus esloignez d'apparence de salut. Theagenes respondit : Faisons ce qu'il vous plaira, et se mist à la suyvre, comme si elle l'eust trainé apres elle : mais ilz ne peurent jamais gaigner à temps la caverne : car ce pendant qu'ilz regardoyent ceux qui venoyent à eux de front, ilz ne se donnerent de garde qu'ilz furent enveloppez par derriere d'une partie des ennemys, laquelle avoit pris terre en l'isle par un autre costé. Si s'arresterent tous deux fort esperduz, mesmement Chariclée, laquelle se serra incontinent contre Theagenes, à celle fin que s'il luy falloit mourir, à tout le moins que ce fust entre les bras de son amy.

Il y eut quelques uns de ces gentz qui leur couroyent sus, qui haulserent les mains pour les frapper : mais quand ces deux jeunes amantz jecterent leur regard sur eux, ilz esblouyrent de la grande splendeur de leur beauté ceux qui venoyent de propos delibéré pour les offenser, tellement que soudain le courage de leur meffaire leur faillit, et leurs mains d'elles mesmes se laisserent aller. Ainsi voit on que mesme les cruelles mains des barbares reverent ceux que nature a douez d'excellente beauté, et que l'œil farouche de ceux qui n'ont nul sentiment d'amitié, s'apprivoise, et s'adoulcist en regardant une chose aymable. Si les prirent, et à grand'hâste les menerent incontinent à leur capitaine pour estre les premiers qui luy ameneroyent le plus beau butin qu'ilz eussent sceu gaigner : mais de faict ilz ne luy en apporterent du tout point d'autre : car il n'y eut pas un des autres qui trouvast aucune chose à butiner, et si coururent toute l'isle de bout à autre, et l'environnerent

d'armes, ne plus ne moins que de toiles, ou de filetz : mais le demourant de ce qui estoit paravant en l'isle avoit esté consommé par le feu à la premiere alarme et course des brigandz : et de la caverne qui restoit seule à piller ilz n'en sçavoyent rien. Ainsi les mena l'on au capitaine, qui estoit Mitranes, l'un des capitaines d'Oroondates, lieutenant general du grand roy de Perse et gouverneur d'Egypte, lequel (moyennant une grosse somme d'argent) estoit venu en l'isle avecques Nausicles chercher Thisbé, ainsi comme nous avons déclaré par cy devant.

Quand Theagenes et Chariclée, que l'on menoit à Mitranes, invocans souvent à leur ayde les dieux de salut, furent approchez si pres, que ce capitaine les peut clairement voir au visage, Nausicles qui estoit quant et luy se va adviser d'une ruse, qui sentoit bien son marchand actif apres le gaing, et son homme d'entreprise et d'execution. Il s'avance, et court au devant, criant : Voy la cy Thisbé, celle que les mauditz et meschantz pastres m'avoyent ostée, voy la cy, je la tiens, mercy aux dieux, et à vous, Mitranes. Et en disant cela il vous met la main sur Chariclée, et s'en saisit, monstrant en estre extremement ayse, et en s'approchant d'elle, luy dist tout bas en l'oreille en langage grec, afin que les autres ne l'entendissent, qu'elle confessast avoir nom Thisbé, si elle se vouloit sauver. Sa ruse luy succeda bien : car Chariclée l'entendant parler grec, et de là conjecturant que cest homme feroit quelque chose pour elle, elle luy ayda à ourdir sa finesse, et mener à chef son intention : car quand Mitranes luy demanda comment elle avoit nom, elle dist avoir nom Thisbé. Et adoncques Nausicles courut saulter au col à Mitranes : et en luy baisant plusieurs fois la teste, et faignant avoir sa bonne fortune en tresgrande admiration, enfla de vaine gloire ce barbare, disant qu'il apparoissoit bien qu'autrefois il avoit heureusement executé plusieurs grandz et memorables exploitz d'armes en plusieurs batailles, veu le grand heur, avecq' lequel il avoit conduict et mené ceste presente entre-

prise à chef. Le barbare destrempé par la vanité de ces loüenges, et quant et quant deceu par ce nom supposé, qui luy fist penser que ce fust celle mesme qu'ilz estoyent venuz chercher, fut neantmoins fort esmerveillé de voir une si grande beauté : car combien qu'elle fust pauvrement vestue, encore reluysoit elle en son vil accoustrement, comme faict la lune à travers une nuée. Toutesfois la vanité de cest homme estant empestrée de la subtilité de ceste ruse, et l'occasion de la refuser preoccupée, n'ayant le loysir de s'en repentir, il la mist entre les mains de Nausicles, et luy dist : Tenez, emmenez la doncques, puis qu'ainsi est qu'elle est vostre, combien qu'il eust tousjours l'œil sur elle, monstrant qu'il la luy bailloit et quittoit à regret, pour la paction de l'argent qui luy avoit esté baillé par Nausicles Mais cestuy cy (dist il de Theagenes) qui qu'il soit sera pour mon butin : qu'on me l'amene apres moy, à celle fin que je l'envoye en Babylone : car il est bien sortable pour servir à la table du roy.

Apres qu'il eut ordonné cela, il traversa le lac, et lors ilz se separerent d'ensemble. Nausicles avecques Chariclée s'en retourna en sa maison au bourg de Chemmis, et Mitranes avecq' ses gentz en d'autres bourgades, qui estoyent souz son gouvernement, là ou si tost qu'il fut arrivé, sans differer, il envoya Theagenes avecq' des lettres au lieutenant general du roy Oroondates, lequel estoit pour lors en la ville de Memphis. La teneur des lettres estoit telle :

Le capitaine Mitranes au Satrape et gouverneur Oroondates, salut. Je t'envoye un jeune homme grec, lequel (passant par le destroit de ma charge) j'ay arresté prisonnier, pource qu'il m'a semblé digne de servir seulement à l'entour de la personne du Grand Roy nostre Dieu, te cedant le moyen de faire un present à nostre commun maistre et seigneur, tel que jamais sa court royale n'en vid, ne jamais n'en verra de semblable. Voylà ce qu'il luy escrivit.

CHAPITRE III.

Comme Nausicles fist venir Chariclée en la presence de Calasiris et Gnemon, laquelle estant recogneue par eux, fut ledict Nausicles satisfaict d'une bague precieuse en un sacrifice qu'il celebra à Mercure : et comme ilz prierent Calasiris de parachever ses premieres narrations.

Mais avant qu'il fust du tout jour, Calasiris et Gnemon, de grand desir qu'ilz avoyent de sçavoir des nouvelles, s'en vindrent vistement vers Nausicles, et luy demanderent ce qu'il avoit faict. Nausicles leur conta tout de poinct en poinct comment il estoit allé en l'isle, comment il l'avoit trouvée deserte, sans y rencontrer personne du commencement, comment il avoit habilement affiné et circonvenu Mitranes, et qu'au lieu de sa Thisbé il avoit eu une jeune fille, qui s'estoit de bonne rencontre trouvée en l'isle, si belle qu'il avoit beaucoup plus faict d'avoir rencontré celle cy, que s'il eust recouvré celle là, et qu'il n'y avoit pas peu de difference, ains autant que d'une déesse à une femme : car elle estoit de si excellente beauté, qu'il n'estoit pas possible de plus, et qu'il ne la sçauroit assez exprimer de paroles, dont il n'estoit ja besoing, attendu qu'il la leur pouvoit monstrer tout presentement.

Quand ilz l'eurent ouy ainsi parler, ilz commencerent à entrer en soupçon de ce qui estoit, et le supplierent qu'il commandast que celle jeune fille vint vistement : car ilz se doutoyent bien que c'estoit la beauté indicible de Chariclée. Quand elle fut amenée, du commencement elle tint la chere basse, et les yeux fichez en terre : mais Nausicles luy dist, qu'elle n'eust point de peur : parquoy elle leva un peu la teste, et adoncq' contre esperance elle vid, et fut veuë de ceux qu'elle ne s'attendoit pas de voir. Si fondirent incontinent tous en pleurs, et comme s'ilz eussent au paravant entreprins quelque signe entr'eux, ou que l'on les eust frappez d'un mesme coup, ilz se pri-

rent tous ensemble à crier. Vous n'eussiez ouy que, O mon pere! ô ma fille! ô ma vraye Chariclée! et non pas la Thisbé de Gnemon. Nausicles fut fort esbahy de voir comme Calasiris embrassoit ainsi affectueusement Chariclée en pleurant, ne sçachant et n'entendant pas encore que vouloit dire celle recognoissance, semblable à celles qui se font quelquefois es comedies, quand on joüe des jeux, jusques à ce que Calasiris le vint estroictement accoler et baiser, en luy disant : O homme de bien! je prie aux dieux que pour ce grand plaisir que vous m'avez faict, il leur plaise vous envoyer tant de bien, que vous en soyez à vostre souhait largement satisfaict et content, m'ayant sauvé ma fille, que je n'esperois pas jamais revoir, et m'ayant donné à voir la chose de ce monde que plus j'ayme à regarder. Mais, helas! ma chere fille Chariclée m'amye, ou avez vous laissé Theagenes? Elle jecta un profond souspir à ceste demande, et demoura un peu sans respondre, et puis dist : Celuy qui m'a livrée à cestuy cy, qui qu'il soit, l'emmene prisonnier. Calasiris supplia incontinent Nausicles de luy declarer ce qu'il sçavoit touchant Theagenes, et qui estoit celuy qui de present l'avoit en sa puissance, et en quel lieu il l'emmenoit. Nausicles luy respondit à tout, cognoissant bien alors que c'estoyent ceux desquelz le bon vieillard luy avoit parlé tant souvent, et pour lesquelz chercher et retrouver, il alloit ainsi errant avecques pleurs et souspirs parmy les champs. Mais il adjousta, que ceste cognoissance n'apporteroit nul avantage à pauvres gentz, pour ce que ce seroit bien cas de merveille si l'on pouvoit induire Mitranes à rendre Theagenes, encore que l'on luy offrist une grosse somme d'argent. Nous avons de l'argent (dit Chariclée tout bas à Calasiris) et pourtant promettez en tant que vous voudrez. J'ay sauvé le carcan que vous sçavez, et l'ay icy avecques moy. Calasiris s'asseurant par cela, mais craignant que Nausicles n'entrast en quelque soupçon de ce que portoit Chariclée, luy parla sagement en ceste sorte : L'homme vertueux

et sage, ô Nausicles, n'est jamais indigent, encore qu'il le soit, ains a sa richesse en sa volunté : car les dieux luy envoyent tout autant de biens comme il sçait qu'il leur en fault demander : et pourtant dictes nous seulement en quel lieu est celuy qui a Theagenes en sa puissance, et j'ay bonne esperance que les dieux ne nous delaisseront point, ains nous fourniront autant d'or et d'argent comme nous en voudrons, pour gaigner et vaincre la cupidité et avarice de ce capitaine persien.

Nausicles se prit à rire, quand il l'ouyt ainsi parler, et luy dist : Je croiray que vous puissiez ainsi soudainement devenir de pauvre, riche, comme en maniere de dire, par quelque fœrie, si vous me pouvez payer l'argent de la rançon et rachat de vostre fille : car vous sçavez bien que les marchandz et les Persiens sont autant couvoyteux de gaigner, et de s'enrichir les uns comme les autres. Je le sçay bien voirement, dist Calasiris, et vous l'aurez aussi, c'est bien la raison, veu que vous n'omettez pas un seul poinct de courtoysie et d'humanité envers nous, ains prevenez mesme ma semonce, et requeste, en m'offrant de vostre propre mouvement, avant qu'en estre par moy requis, de me rendre ma fille : mais il me fault premierement faire ma priere aux dieux. A vostre commandement, dist Nausicles : quant à moy je m'en vois sacrifier aux dieux pour leur rendre graces de la bonne yssue de mon entreprise, si vous voulez y assister vous ferez ce pendant vostre priere aux dieux, et leur demanderez de la richesse pour moy : mais vous prendrez pour vous celle que vous en aurez. Ne vous moquez pas, dist Calasiris, et ne soyez incredule ne defiant : allez seulement devant preparer le sacrifice, puis quand tout sera prest nous nous y trouverons. Il le fist ainsi, et peu apres un valet de Nausicles leur vint dire qu'ilz se hastassent de venir vistement au sacrifice. Eux qui desja avoyent advisé ensemble ce qui estoit de faire, s'y en allerent joyeusement, à sçavoir Calasiris et Gnemon avecq' toute la tourbe de tous les autres conviez : car il

avoit faict preparer un solennel sacrifice : et Chariclée avecq' la fille de Nausicles, et les autres femmes, lesquelles firent tant par leurs prieres en la consolant, et priant, qu'elles l'y menerent quant et elles, combien qu'elle n'y fust à l'aventure jamais allée, si n'eust esté qu'elle pensa user de l'occasion du sacrifice, à faire priere et oraison pour le salut de Theagenes.

Quand ilz furent au temple de Mercure (car c'estoit à luy que Nausicles faisoit ce sacrifice, comme à celuy qui s'entremesle des negoces et trafiques des marchandz l'ayant en singuliere devotion sur tous les autres dieux), Calasiris contempla un petit les entrailles des victimes immolées, et monstra bien par les diverses mutations et changementz de son visage, que les dieux leur signifioyent à l'advenir de bien diverses aventures entremeslées de tristesse et de joye : puis jecta ses deux mains sur l'autel, ou le feu du sacrifice brusloit encore, et faisant semblant de tirer de dedans le brasier ce qu'il avoit par avant pris sur luy : Voylà, dist il à Nausicles, que les dieux vous envoyent par nous, pour la delivrance et rançon de Chariclée. Et en disant cela luy presente un des anneaux royaux, qui estoit une chose fort belle et singuliere à voir. Le cercle estoit d'ambre, et dedans le chaton estoit enchassée une amethysse ethiopique ardente, de la grandeur de l'œil d'une jeune pucelle : mais de beauté beaucoup plus excellente que ne sont celles qui viennent ou d'Espaigne, ou d'Angleterre : car elles ont par dessus une fueille rougeastre ressemblant aux boutons de roses, qui ne font encore que commencer à s'espanouyr, et à se rougir des rayons du soleil : mais en l'amethysse ethiopique vous voyez une couleur vive, et un feu qui estincelle du fond de la pierre : et si en la tenant en vostre main vous la renversez, elle vous jecte un rayon doré, non toutesfois tel qu'il esblouysse la veuë de sa lueur trop vehemente : mais plus tost l'illumine et la resjouyst de sa gaye vivacité, et si a d'avantage la vertu et puissance naturelle beaucoup plus certaine que

n'ont celles que l'on apporte des provinces de l'occident : car elle ne dement point son nom, ains veritablement est amethysse à celuy qui la porte : car elle le tient sobre, et le garde d'enyvrer es banquetz. Telles sont toutes amethysses que l'on apporte des Indes, ou de l'Éthiopie. Mais celle que Calasiris apporta lors, et offrit à Nausicles, estoit encore beaucoup plus precieuse, et plus riche : car elle estoit enrichie d'ouvrage engravé. L'engraveure estoit un petit garçonnet qui gardoit des moutons, estant tout debout dessus une roche, non gueres haulte, pour voir ses bestes à l'entour de luy : et faisant paistre son petit troupeau à la note qu'il sonnoit de son flageolet, il sembloit proprement à voir que ses moutons l'escoutassent, et qu'ilz allassent paissans à la cadence de sa fluste. Vous eussiez dict qu'ilz estoyent revestuz et chargez de toyson d'or, non que l'art leur donnast ceste grace, mais c'estoit la naïve couleur de l'amethysse, qui reluysoit ainsi sur leur dos. Il y avoit des aigneaux entaillez, qui sembloyent faire les petitz saultz de mouton, et d'autres qui accouroyent en troupe vers le rocher, les autres tournoyoyent à l'entour, et faisoyent un theatre pastoral de ceste roche, les autres s'esjouyssoyent du feu, et de la flambe de l'amethysse, ne plus ne moins que des rayons du soleil, et en saultelant grattoyent un petit la pierre du bout des piedz tant seulement : mais ceux qui estoyent ja moutons faictz, et plus brusques que les aigneaux, vous eussiez dict qu'ilz vouloyent tout d'un coup franchir le sault de tout le pourpris de la pierre : mais que l'art de l'ouvrier les en gardoit, comme si le chaton eust esté un parc, ou un tect, auquel il les eust enfermez, et eux, et la pierre aussi, laquelle estoit veritablement pierre, et non pas fiction, ou imitation artificielle : car l'ouvrier avoit reservé un coing de l'amethysse pour en faire la roche, et s'estoit servy de la chose veritable à representer ce qu'il vouloit contrefaire, estimant estre chose superflue de vouloir contrefaire une pierre en une pierre.

Voylà quel estoit l'anneau, de l'excellente nouveauté

duquel Nausicles esbahy, et quant et quant plus esjouy de la grande valeur, estimant que la pierre valoit autant comme tout son bien, dist : Quant à moy, ô bon Calasiris ! je ne faisois que me joüer et ne parlois point à bon escient, quand je vous ay demandé la rançon de vostre fille : car mon vouloir et intention estoit de la vous rendre, sans vous en faire rien payer : mais puis que (comme vous autres sages dictes)

Les dons des dieux ne sont à refuser.

Je reçoy ceste pierre envoyée des dieux, et croy fermement que c'est Mercure, le meilleur et le plus gentil de tous les dieux, qui (selon sa coustume) m'a adressé ceste bonne rencontre, vous ayant veritablement envoyé ce beau joyau, par le feu : car encore l'en peult on voir tout flamboyant. Et d'autre part, j'estime que celuy est treshonneste gaing, lequel sans apporter diminution, ou dommage à celuy qui le donne, rend plus riche celuy qui le reçoit. Cela dict et faict, il convia tout le monde à se seoir à table pour banqueter, ayant faict couvrir à part pour les femmes dedans le cueur du temple, et en la nef pour les hommes. Apres qu'ilz eurent pris leur refection à suffisance, que les tables furent levées, et les coupes apportées pour boire (selon la coustume) de reng les uns aux autres, les hommes chanterent et beurent en l'honneur de Bacchus, et les femmes danserent au son d'une hymne pour rendre graces à Ceres : mais Chariclée s'estant retirée à part pensoit à son affaire, priant aux dieux de luy octroyer ceste grace que Theagenes se peust sauver et se reserver à elle.

Et comme desja la compaignie commençast à s'eschaufer apres boire, et que l'un s'adonnast à une sorte de passetemps, l'autre à un autre, Nausicles tendant une coupe pleine d'eau pure à Calasiris, luy dist : O bon Calasiris ! je boy à vous de ceste eau toute pure comme vous l'aymez, ce sont nymphes toutes pures, non meslées

avec Bacchus, ains encore veritablement vierges : mais, s'il vous venoit à gré de nous pleiger des contes que tant nous desirons (comme vous sçavez) vous nous auriez ressasiez d'un tressavourez et delectable breuvage. Voyez vous pas comme pour se recréer les femmes se sont mises à danser apres le banquet? Quant à nous le recit de vostre voyage et peregrination seroit une tressortable et bien seante ajunction à ce festin (s'il vous plaisoit) laquelle nous seroit trop plus doulce, et plus plaisante, qu'aubade de flustes, ne danse quelconque : attendu mesmement que (comme vous sçavez) souventesfois par cy devant vous m'avez remis de jour à autre, lors que la frescheur de voz mesaventures vous plongeoit en abisme de douleur : et attendu aussi que vous ne le sçauriez garder, ne differer à meilleur temps, ne plus opportun que le present, veu que des ceste heure vous voyez l'un de voz enfantz, à sçavoir votre fille saine et sauve : et quant à vostre filz, vous le verrez (les dieux aydans) dedans peu de jours d'icy : aumoins mais que vous ne me faschiez point en me remettant encore de rechef à un autre temps cette narration. Et Dieu vous doint ce que vous desirez, ô Nausicles! dist àdoncq' Gnemon, qui ayant fait venir à ce festin toutes sortes d'instrumentz de musique, n'en faictes autrement point de compte, et les quittez aux autres qui ont des affections plus vulgaires, pour le desir que vous avez d'ouyr des choses veritablement sainctes et mistiques, et pour certain entremeslées d'une volupté divine. En quoy il me semble que vous entendez tresbien la nature de la divinité, de colloquer Mercure aupres de Bacchus, et de mesler la delectation de beaux contes avecques la bonne chere du festin. Quant à moy, je prise bien grandement toute l'autre sumptuosité et magnificence de vostre sacrifice : mais il me semble que l'on ne sçauroit faire chose plus agreable à Mercure, que de contribuer à son sacrifice et festin ce qui luy est le plus propre · c'est à sçavoir le parler.

CHAPITRE IV.

Calasiris reprend sa narration finie au premier chapitre, et dict comme la navire des Phéniciens arriva en l'isle des Zacynthiens, ou luy, Theagenes et Chariclée furent logez chez un bon homme pescheur, lequel luy descouvrit une embusche qui se dressoit contre eux.

Calasiris s'y accorda, en partie pour gratifier à Gnemon, et en partie aussi pour plus obliger à luy Nausicles, à cause de ce qu'il avoit apres affaire de luy. Si leur conta tout des le commencement, repetant sommairement en peu de paroles ce qu'il avoit premierement dict à Gnemon en passant tout de gré aucunes choses, qu'il estimoit n'estre point expedient que Nausicles entendist : puis reprit le fil de ce qui luy restoit à dire, et qui estoit consequent à ce qu'il avoit desja dict, en cest endroit : Que quand ilz furent embarquez dedans le navire phenicien, en leur enfuyant de la ville de Delphy, pour le commencement ilz cinglerent à souhait, estans poussez d'un petit vent qui leur donnoit en poupe : mais quand ilz arriverent au destroit de Calydonie, qu'ilz furent bien fort travaillez, pour autant que naturellement la mer est en cest endroit là tousjours tourmentée et turbulente. Gnemon icy le pria de ne passer point oultre, avant que de leur exposer, s'il sçavoit aucune raison, pour laquelle la mer fust tousjours agitée en ce lieu là. Il luy respondit : La mer Ionique d'une large et spatieuse estandue se vient à estressir là endroit, et à se respandre dedans le golphe de Crissa, comme (en maniere de dire) par un petit goulet : et se voulant aller mesler et conjoindre à la mer Egée, elle rencontre le destroit du Peloponese, qui arreste et repousse son impetuosité, la gardant de passer oultre. Ce qui a esté faict (à mon jugement) par une grande providence divine, qu'elle rencontre ainsi ceste encouleure du Peloponese, qui (comme une levée, ou une chaussée) la garde de noyer la terre

opposite : et de là vient ce reflux de la mer, comme il est vraysemblable, laquelle est plus pressée à l'endroit de ce destroit, qu'elle n'est pas en tout le reste du golphe, pourautant que la mer qui flue d'amont, et celle qui reflue d'aval, se viennent le plus souvent à rencontrer là, et se battre l'une l'autre, dont les eaux brament et bruissent horriblement, et de celle concussion sourd un bouillonnement qui escume, et s'en enfle la mer de grosses ondes, ne plus ne moins qu'en tourmente.

L'assistance trouva ceste raison bonne, et donna loüenge à ses paroles, tesmoignant que c'estoit voirement la vraye cause de celle agitation : et Calasiris suyvit le fil de sa narration, disant : Quand doncques nous eusmes passé ce destroit, ne voyans desja plus les isles, que l'on nomme aguës, il nous fut advis que nous voyions de bien loing le promontoire des Zacynthiens, ne plus ne moins que une nue qui est en l'ær si esloignée de nous, ou si peu apparente, qu'à peine nostre veuë la peult discerner. Adoncq' le pylote commanda qu'on calast la voyle. Nous luy demandasmes pourquoy il commandoit que l'on alentist, et retardast le cours du navire, qui ayant le vent à gré cingloit tant à souhait. Pourautant, respondit-il, que si nous cinglions tousjours à pleine voyle nous arriverions aupres de l'isle environ le premier guet de la nuict : et je craindrois d'aller donner de nuict que l'on ne voit goute en lieux pleins de rochers et de sequains. Pourtant est il meilleur que nous passions la nuict en haulte mer, ne prenant du vent qu'à demy, en compassant et proportionnant si bien nostre voyle, que nous ayons autant de vent qu'il nous en fault pour approcher de la terre environ l'aube du jour. Le pylote alleguoit ceste raison, Nausicles : mais il ne fut pas ainsi faict pourtant, et si arrivasmes environ le soleil levant, et jectasmes l'ancre. Ceux de l'isle qui demouroyent à l'entour du port, lequel n'est pas fort loing de la ville, accouroyent de toutes partz pour nous voir, comme quelque nouveau et estrange spectacle, s'esmerveillans (ainsi qu'ilz monstroyent) de la

facilité et legiereté de nostre vaisseau, qui estoit fort beau, et quant et quant grand et hault eslevé, facile à cognoistre que c'estoit ouvrage de Phenice, là ou l'on bastist ainsi de beaux-vaisseaux : et disoyent que fortune nous avoit merveilleusement favorisez, d'avoir eu le temps si doux, et navigation si aysée, sans peine ny danger aucun, sur la saison de l'hyver, et lors que les estoiles Pleïades estoyent desja absconsées. Incontinent que nous fusmes arrivez, tous les autres presque qui estoyent avecques nous dedans le vaisseau, ainsi que l'on attachoit encore les cordages, sortirent du navire, et s'en coururent en la ville de Zacynthe pour acheter ce qui leur estoit necessaire : mais je (qui avois ouy dire au pylote qu'ilz devoyent hyverner en ceste isle) m'en allay enquerir si je pourrois trouver quelque petit logis là au long du rivage de la mer, ne voulant point hyverner dedans la navire, estimant que c'estoit un sejour mal propre et peu convenable pour nous, à cause de toute celle confusion des matelotz, et gentz de marine, et la ville une retraicte mal seure pour celer la fuyte de ces deux jeunes gentz.

Je n'eu gueres cheminé, que je trouvay un vieux bon homme pescheur assis devant la porte de sa maison, qui raccoustroit un filé rompu. Si m'approchay de luy, et luy dy : Dieu vous gard, mon bon amy, dictes moy (s'il vous plaist) ou je peusse icy au long trouver logis. Il me respondit : Ce fut l'autr'hier qu'on le me jecta icy au long de cest escueil sur un rocher couvert de l'eau, dont il m'a esté ainsi dessiré. Ce n'est pas cela que je vous demande, luy dy je : mais vous me feriez un bon tour, si vous vouliez me recevoir en vostre logis, ou m'en enseigner un autre, qui me peust et voulust loger. Ce ne fut pas moy non, dist le bon homme, je n'estois pas dedans le bateau. Ja à Dieu ne plaise, que Tyrrhenus face une si lourde faulte, ne qu'il soit tant radoté et hebeté de vieillesse : ce fut la faulte de mes petitz garçons, lesquelz (pour ne cognoistre pas les endroitz ou il

y a des roches cachées souz l'eau) allerent jecter leurs retz, là ou il ne falloit pas. Je cogneu bien à la fin que le bon homme estoit un peu sourd, et me pris à crier plus fort. Je vous dy encore un coup, que Dieu vous gard, et que je vous prie de m'enseigner là ou nous, qui sommes estrangers, nous pourrions heberger. Et Dieu vous gard aussi, me respondit il alors : s'il vous plaist de loger chez nous, faire le pouvez, moyennant que vous ne soyez point de ceux qui cherchent les logis ou il y ayt beaucoup de chambres et force litz, et que vous n'ameniez point grand train avecques vous. Je luy dy que je n'avois que deux miens enfantz, et moy, c'estoyent trois en tout. Voylà, dist il, un bon nombre, et vous nous trouverez un d'avantage seulement : car j'ay aussi deux enfantz, qui demeurent encore avecq' moy, les autres plus grandz sont mariez, et se tiennent en leur mesnage, et une nourrice de mes petitz garçons, qui faict la quatriesme : car leur mere est morte n'a pas long temps : et pourtant, bon seigneur, ne differez d'y venir, estant asseuré que vous y serez le bien venu, et receu à bonne chere : car vous me semblez à la premiere rencontre quelque notable et honneste personnage. Je le fis ainsi, et tantost apres ce bon homme Tyrrhenus me receut d'un bon visage en sa maison, avecq' Chariclée et Theagenes, et nous bailla la meilleure et la plus chaulde partie de son logis : de sorte que nous passasmes le commencement de l'hyver assez joyeusement, estans le long du jour ensemble, et nous separans quand il falloit dormir. Chariclée couchoit avecques la nourrice, Theagenes et moy ensemble à part, et Tyrrhenus avec ses enfantz en une autre petite chambre : nous ne faisions qu'une table, et fournissions nous autres de toute chose, excepté que Tyrrhenus festoyoit mes jeunes gentz du poisson qu'il prenoit en la mer à grand'foison, peschant quelques fois luy seul, et quelques fois aussi que nous nous y esbations en passant le temps, et luy aydions à pescher, dont il sçavoit merveilleusement bien le mestier en toutes ma-

nieres, et en toutes saisons. Jamais ne jectoit les retz à faulte, et en prenoit tousjours une grande quantité, tellement que plusieurs attribuoyent l'effect de la longue experience de son art à un heur, et faveur de fortune.

Mais il n'estoit pas possible que le malheur ne suyvist les malheureux par tout, et ne pouvoit demourer la beauté de Chariclée sans tousjours quelque nouvel encombre, non pas mesme si elle eust esté en un desert; car ce jeune marchand tyrien, qui avoit gaigné un des pris es jeux Pythiques, avecq' lequel nous nous estions embarquez sur mer, me venoit souventesfois à part importuner, et me rompre la teste de prieres et de supplications, me demandant, comme au pere, Chariclée en mariage, se magnifiant fort soymesme : et tantost m'alleguoit la noblesse de son lignage, tantost me contant la richesse qu'il avoit là mesme quant et luy, et comment la navire estoit sienne, comment il estoit seigneur de la plus grande partie des marchandises qui estoyent dedans, lesquelles estoyent or et argent, pierres precieuses, et drapz de soye : et quant et quant (pour grande amplification et accroissement de sa noblesse) il mettoit aussi en ligne de compte la victoire qu'il avoit obtenue aux jeux Pythiques, et beaucoup d'autres telles choses. Au contraire je luy mettois en avant l'estroicte pauvreté en laquelle j'estois pour lors, et que jamais je ne pourrois avoir le cueur de donner en mariage ma chere fille à un estranger qui demoureroit en une autre nation, et en une region si esloignée de l'Egypte. Ne dictes plus cela, me disoit il, mon pere, il me sera advis que vous m'aurez baillé un tresgrand doire, quand vous m'aurez donné vostre fille, car je l'estime autant qu'un million de talentz, voire que toute la richesse du monde. Et d'avantage, j'abandonneray ma nation, et mon païs, et si me destourneray de mon voyage de Carthage, et feray voyle avecques vous en quel quartier du monde que vous voudrez. Je, voyant que ce Phenicien ne me laissoit point en paix, ains qu'estant extremement passionné de ce

desir, il ne failloit pas un jour à me venir molester d'une mesme chose, me deliberay de l'amuser par belles promesses, de peur qu'il n'attentast de nous faire quelque violence en celle isle, et luy promis que je ferois ce qu'il voudroit, mais que nous fussions en Egypte.

M'estant par ce moyen pour quelque temps depestré de luy, voicy la fortune qui nous vient redoubler vague sur vague, comme l'on dict en commun proverbe; car Tyrrhenus, peu de jours apres me retirant à part en un endroit là ou le rivage de la mer se courboit et faisoit un angle : O Calasiris! me dist il, je vous jure par le dieu de la mer Neptune, et par tous les autres dieux marins, que je vous voy aussi voluntiers, comme si vous estiez mon propre frere, et voz enfantz, comme s'ilz estoyent miens : et pource vous viens je exposer et reveler une chose qui se machine contre vous, laquelle certes me desplaist grandement; mais je ne puis neantmoins sainctement la vous celer, attendu que nous avons ja vescu quelque temps ensemble en une mesme maison, et qu'il est totalement necessaire que vous le sçachez. Je vous advertis qu'il y a un brigantin de corsaires et escumeurs de mer, qui espient ce navire phenicien, lesquelz sont à l'abry de ce promontoire en embusche, et envoyent continuellement des espies pour sçavoir quand il doit mettre voyles au vent : et pourtant regardez, pensez, et considerez saigement que c'est que vous ferez : car je vous advise qu'ilz machinent un si meschant et si malheureux cas (dont ilz sont pourtant coustumiers) principalement pour vous surprendre, ou plus tost votre fille. Je prie aux dieux, luy dy je adoncq', qu'ilz vous retribuent ce que vous meritez, pour ceste vostre bonté envers nous; mais d'ou, et comment, ô Tyrrhenus, avez vous descouvert ceste embusche? Je suis, dist il, cogneu d'eux, à cause de mon mestier; car je leur porte du poisson, pourautant qu'ilz m'en baillent meilleur pris que je n'en aurois ailleurs : et comme l'un de ces jours je levasse mes nasses et engins, que j'avois jectez au long des ro-

chers de cest escueil, le capitaine de ces coursaires me vint arraisonner, et me demanda, si je sçavois point quand ces Pheniciens devoyent partir. Et je (ayant incontinent entendu l'embusche de sa demande) luy respondis : De vous dire asseurément quand ce sera, ô Trachinus, je ne sçaurois; mais je croy qu'ilz demareront incontinent sur le commencement de ceste prime vere. Et ceste pucelle qui est logée chez toy, ne nagera elle pas quant et eux. Je n'en sçay rien, luy dy je : mais pourquoy me le demandez vous? Pource, dist il, que je suis homme perdu de son amour, pour l'avoir veuë une seule fois. Car je n'ay point de souvenance d'avoir veu une si grande beauté, combien que j'aye autresfois pris plusieurs prisonnieres, qui n'estoyent point ne laides, ne trop aagées. Et adoncq' luy tirant les vers du nez, à celle fin qu'il me descouvrist tout le dessein de son entreprise : Qu'avez vous doncques affaire, luy dy je, de vous attacher à combattre contre ces Pheniciens, veu que vous la pouvez bien avoir sans sang espandre, ne coup ferir, avant qu'elle se mette sur la mer, en la venant seulement ravir et enlever par force de ma maison? Il me respondit : Les brigandz retiennent encore quelque sentiment d'équité et humanité envers ceux à qui ilz ont quelque habitude et cognoissance : et est la raison pour laquelle je t'espergne, de peur que tu n'eusses à faire ceste volerie, et que l'on ne te voulust contraindre de representer tes hostes, qui auroyent esté logez en ta maison. Et d'avantage je veux tout par un mesme moyen faire, et gaigner deux choses : l'une la richesse qui est dedans la navire, et l'autre la jouyssance de la fille, dont il seroit force que je descheusse de l'un, si j'attentois d'exploiter mon entreprise par terre, oultre ce que je me mettrois en bien grand danger, pourautant qu'en un instant le bruit en seroit couru jusques à la ville, pour la proximité du port, et au mesme instant je serois poursuivy. Je luy louay fort son bon sens, et puis me departy d'avecques luy. Maintenant vous ayant descouvert l'es-

chauguette, que ces hommes damnez et mauditz des dieux vous dressent, je vous supplie de saigement y pourvoir, et penser de vous sauver, et vous, et voz enfantz.

—

CHAPITRE V.

Calasiris, par son astuce, fist embarquer les marchandz pheniciens, ensemble luy, Theagenes et Chariclée, cuydant eviter le danger des coursaires : du songe espouventable dudict Calasiris : plus la poursuyte desdictz coursaires, dont Trachinus estoit capitaine, et ce qui en advint.

Je m'en allay de là bien triste et pensif, quand j'eu ouy ces nouvelles, et ruminay à part moy en mon entendement toutes sortes et manieres d'advis, jusques à ce que par cas d'adventure voicy venir à moy le marchand phenicien, lequel (me parlant de rechef de ce qu'il avoit accoustumé de me dire) me donna occasion et ouverture d'un expedient, ce m'estoit advis : car luy taisant ce que bon me sembla de ce que Tyrrhenus m'avoit descouvert, je luy en declaray ceste seule partie, à sçavoir qu'il y avoit quelqu'un du païs, qui avoit entrepris et deliberé de me ravir ma fille, pour auquel resister, luy dy je, vous ne sçauriez estre assez puissant : et je choysirois beaucoup plus tost la vous fiancer qu'à luy, tant pour la cognoissance que nous avons desja entre nous, que pour voz biens et richesses : et aussi devant toutes autres choses, pourautant que vous m'avez promis de vous en venir demourer en nostre païs, moyennant que je la vous voulusse donner en mariage. Parquoy (si vous en avez du tout telle affection que vous me dictes) il vous fault haster vistement de partir d'icy premier que l'on n'anticipe de nous contraindre à faire quelque chose malgré nous. Il fut ayse à merveilles d'ouyr ces propos, et me dist : Vous parlez tresbien, mon pere; et quant et quant me vint accoler et baiser, me demandant : Quand

voulez vous que nous nous mettions à la voyle? Car combien, dist il, qu'il ne soit pas encore saison de se mettre sur mer, toutesfois en nous remuant en un autre port, nous nous mettrons hors du danger de l'embusche, dont nous nous doutons, et si pourrons attendre là en seureté la perfection du printemps. Je voudrois, dy je, si mon commandement est de quelque authorité envers vous, que nous partissions sur le commencement de la nuict. Il me respondit qu'il se feroit ainsi, et s'en alla.

Je m'en retournay en nostre logis, sans dire mot à nostre hoste Tyrrhenus; mais j'adverty mes deux enfantz, que le soir mesme il nous faudroit r'embarquer en la navire. Ilz en furent de prime face bien esbahiz, et me demanderent la cause pourquoy. Je leur dy que je leur ferois entendre une autre fois : seulement vous dy je, qu'il est expedient pour le present d'ainsi le faire. Nous soupasmes legierement, et puis nous retirasmes pour reposer un petit : et adoncques s'apparut en songe à moy un vieillard sec, et deffaict au demourant; mais qui monstroit une cuysse nouée, laquelle tesmoignoit bien la force de corps qu'il avoit autresfois euë en la fleur de son aage. Car pour lors il estoit retrait et cassé de vieillesse. Il avoit la teste couverte d'un armet, et alloit resvant en soymesme, comme un homme advisé, fin, et de profonde cogitation, trainant une cuysse, comme s'il eust cloché pour quelque blesseure. Si s'approcha de moy, et en se souzriant du bout des levres : Hé dea (dist il) beau sire, vous estes celuy seul qui n'avez tenu compte de moy : car tous ceux qui ont passé au long de l'isle des Cephaleniens sont tousjours venuz visiter ma maison, et ont bien daigné avoir soing de cognoistre et enquerir de ma gloire, et vous en avez tenu si peu de compte, que vous n'avez pas seulement daigné (ce que l'on dict communément) me saluer, au moins en passant, attendu que je demourois si pres de vous : pour ce vous advertis je, que de brief vous en payerez l'amende, et souffrirez de mesmes accidentz et fortunes que moy;

car vous tomberez entre mains d'ennemys, et par mer, et par terre : mais saluez la pucelle que vous menez de par ma femme, car elle luy envoye par moy salut, pour autant que sur toutes choses elle honore et garde pudicité, et luy en annonce une tresheureuse fin et yssuë. Je me resveillay en sursault, tout tremblant d'effroy : et comme Theagenes me demandast que j'avois : Peult estre, dy je, avons nous trop demeuré à nous aller embarquer, et est ce qui m'a ainsi troublé et esmeu quand je me suis esveillé. Mais levez vous, et troussez soudain vos hardes, je m'en vois faire apprester Chariclée. La pucelle fut aussi tost preste comme je luy eu commandé. Tyrrhenus mesme, qui nous sentit remuer, se leva, et nous demanda que c'estoit que nous voulions faire. Ce que nous faisons, dy je, c'est par vostre conseil : nous taschons à nous eschapper des mains de ceux qui nous aguettent. Au demourant, nous nous recommandons à vous, et prions les dieux qu'ils vous ayent en leur sauvegarde, pour le bon traictement que vous nous avez faict, comme un homme de bien, en vostre logis ; mais je vous prie, pour le dernier plaisir et grace dont je vous veux requerir, que vous passiez en l'isle d'Ithace, et sacrifiez pour nous à Ulisses, le priant qu'il luy plaise appaiser et remettre le maltalent qu'il a encontre nous, pensant que nous l'ayons mesprisé, ainsi comme luy mesme qui s'est apparu ceste nuict à moy le m'a dict. Il me promist de le faire, et nous vint convoyer jusques en la navire, pleurant tresfort à chaulds larmes, et priant aux dieux qu'ils nous voulussent preserver d'encombre, et de male fortune en nostre navigation, et nous conduire à port desiré.

Brief, qu'est il besoing que je vous ennuye en alongeant plus le conte? Incontinent que l'estoile du jour commença à poindre, nous nous mismes à la voyle, contre l'opinion des matelotz, qui y contredirent bien fort du commencement : mais ilz furent à la fin persuadez, et gaignez par ce marchand tyrien, qui leur donna

à entendre, que c'estoit pour eviter l'eschauguette et embusche susdicte des brigandz, comme je l'en avois embouché, et leur disoit verité, en leur cuydant dire mensonge. Quand nous fusmes en haulte mer, nous eusmes les ventz si violentz, la tourmente si tresforte, et la tempeste si tresgrande, que nous fusmes bien pres de perir : à la fin nous nous retirasmes à l'abry d'un escueil de l'isle de Crete, ayans perdu l'un de noz timons, et les verges du matz estans brisées. Et pour ce fut on d'advis, tant pour reparer le vaisseau, comme aussi pour nous refaire, et refreschir un petit, que nous sejournissions quelques jours en ceste isle : et cela faict, on nous commanda de nous r'embarquer de rechef. Il estoit le premier jour que la lune nouvelle commençoit à luyre, estant sortie de la conjunction du soleil, si montasmes sur mer, et nous mismes à la voyle, que desja le doux zephire de la prime vere commençoit à alener. Le pylote dirigeoit jour et nuict le cours du navire droect vers la contrée de Libye : car il disoit que nous eussions peu de là traverser à droict fil la mer, et directement nous y rendre, si le vent ne se tournoit : mais qu'il se falloit haster de gaigner quelque port, ou quelque rade : pour ce que c'estoit un brigantin de pyrates qu'il voyoit de loing de la poupe du navire : car depuis que nous sommes, dist il, partiz du promontoire de Candie, il nous a tousjours suyviz à la trace, et a tousjours tenu la mesme route que nous, comme s'il tendoit au lieu mesme, auquel nous allons. Et ay souvent prins garde qu'il faict tout autant de tours comme nous : car pour l'essayer j'ay plusieurs fois destourné tout à mon escient le vaisseau du droict cours. Aucuns de ceux qui estoient dedans la navire furent piquez de ces paroles, et s'entrecouragerent de se mettre en defense, les autres n'en firent compte, disans que c'estoit l'ordinaire qu'en pleine et haulte mer les petitz navires suyvissent la route des plus grandz, pour ce qu'on a opinion qu'il y a tousjours des pylotes et mariniers plus experimentez dedans les biens

grandz vaisseaux, qu'il n'y a pas dedans les petitz.

Comme ilz estoyent en ceste dispute, le jour declinoit desja fort, et estoit environ l'heure que le laboureur retournant du labourage deslie ses bœufz de la charruë : et adoncq' la force du vent se lascha fort, et alla tousjours en diminuant petit à petit, tant qu'il vint à n'avoir plus de puissance, en sorte qu'en donnant dedans la voyle, il ne la faisoit plus que secouer, sans la pousser, et à la fin il se termina du tout en calme, comme s'il se fust caché avecques le soleil, ou (pour dire plus veritablement) qu'il eust voulu servir et s'accommoder à ceux qui nous poursuyvoyent : car tant que nous cinglasmes à pleines voyles, nous avançasmes tousjours de beaucoup le brigantin qui venoit apres nous : pour ce que noz voyles, qui estoyent plus grandes et plus amples, prenoyent beaucoup plus de vent que les leurs : mais quand la tranquillité eut aplaty la mer, le brigantin nous eut tantost attaintz, pourautant que tous ceux qui estoyent dedans ramoyent, et que leur vaisseau estoit legier et aysé à voguer. Quand ilz furent bien pres de nous, il y eut quelqu'un des Zacynthiens qui s'estoyent embarquez avecq' nous, qui s'ecria : Mes amys, nous sommez perduz, c'est veritablement une compaignie de coursaires, je cognois bien le brigantin de Trachinus. Toute nostre navire fut esmuë et effroyée de ceste nouvelle, et en calme se trouva pleine de plus grande esmeute, qu'elle n'eust pas esté en tourmente, tant elle fut incontinent troublée de pleurs, de criz, d'allées et de venuës. Les uns descendoyent sous le tillac au fond, les autres se presentoyent sur les chasteaux, et sur les bordz, s'encourageans l'un l'autre de combattre. Il y en avoit qui vouloyent saulter dedans le petit esquif pour eux enfuyr, jusques à ce que par trop differer et attendre, le combat les surprint dedans la navire, et les y contraignit de demourer, et prendre en main ce qu'ilz peurent trouver, pour se defendre contre les coursaires. Theagenes bouilloit d'ardeur, et enrageoit de combattre, de sorte que

Chariclée, et moy, eusmes bien à faire à le retenir, en l'accolant : elle à celle fin (comme elle disoit) que non pas à la mort mesme elle ne fust separée de luy, ains que d'un mesme coup, et d'une mesme espée elle receust une commune mort. Et moy, pour autant que quand j'eu apperceu Trachinus venir contre nous, je me pensay qu'il nous pourroit bien servir de quelque expedient, comme il advint. Car ces coursaires incontinent s'approcherent, et vindrent costoyer nostre navire, essayans s'ilz pourroyent gaigner le vaisseau sans combattre. A raison dequoy ilz ne tiroyent encore nul traict, ny ne chargeoyent personne : mais en voltant, et tornoyant tout à l'entour de nous, ilz ne nous permettoyent ny aller avant, ny reculer arriere. Il sembloit proprement qu'ilz assiegeassent nostre navire, et qu'ilz la voulussent prendre par composition. Si se prirent à nous dire : O malheureuses gentz que vous estes ! comment estes vous si enragez, et comment osez vous lever les mains, et vous mettre en defense contre une si inexpugnable et trop plus grande puissance, que n'est la vostre, en vous ruant ainsi en vostre mort toute evidente? Nous vous faisons encore ce bon tour de permettre à ceux qui voudront sortir, qu'ilz s'embarquent dedans l'esquif, et qu'ilz se sauvent là ou ilz voudront.

Ceux de nostre navire tandis qu'ilz combattoyent seulement de paroles sans danger, et sans sang espandre, faisoyent des braves, et disoyent qu'ilz n'en sortiroyent point : mais quand l'un de ces brigandz le plus aventureux se fut jecté dedans nostre vaisseau, et qu'en frappant d'un poignard qu'il avoit en la main tous ceux qu'il rencontroit leur eust enseigné que la guerre se faict avecq' meurtre et effusion de sang humain, et que incontinent tous les autres coursaires y saulterent aussi apres luy, alors ces marchandz pheniciens se repentirent bien qu'ilz n'avoyent accepté le premier offre, et se jecterent à genoux en les suppliant de ne leur faire nul mal, et qu'ilz feroyent ce qu'on leur commanderoit. Et combien que

ces coursaires tuassent desja tout à bout (car depuis qu'on voit une fois le sang cela acharne, et aguise de plus en plus le courage), toutesfois par le commandement de Trachinus soudainement, contre toute esperance, ilz pardonnerent à tous ceux qui se mirent à genoux, et y eut une treve mal feable, qui fist cesser celle guerre aspre et cruelle, et se terminer en une paix fourrée avecq' un appointement qui leur fut ordonné beaucoup plus grief que le combat mesme : car il leur fut commandé de sortir du navire chacun avecques une robe seule, et non autre chose, sur peine de la mort à qui autrement feroit.

Mais il n'y a certainement rien qui soit plus precieux, ne plus cher aux hommes, qu'est la vie, pour laquelle cause les Pheniciens adoncq' despouillez de toute l'esperance de leur richesse, qui estoit dedans la navire, comme s'ilz n'eussent rien perdu, et plus tost qu'ilz fussent allez gaigner quelque grande chose, se hasterent à qui avanceroit son compaignon d'entrer le premier dedans l'esquif, aymant trop mieux chacun d'eux estre (quoy que bien à destroit) que d'avoir esté.

Et comme nous autres aussi obeïssans au commandement, voulions passer dedans l'esquif, Trachinus jecta la main sur Chariclée, disant : Ceste guerre, ma mignonne, n'est point contre vous, ains a esté faicte pour l'amour de vous : car il y a long temps que je vous poursuis des le jour que vous partistes du promontoire de Zacynthe, ayant couru tant de mer, et m'estant mis en un si grand danger pour vostre amour : et pource n'ayez point de peur, et sçachez que vous serez avecques moy dame de tout ce bien que vous voyez icy. Voylà ce qu'il luy dist. Chariclée qui est tressage, et advertie pour se sçavoir tresbien accommoder au temps, selon que l'affaire le requiert, et d'avantage qui avoit lors un peu esté instruite par moy, chassa incontinent de son visage la tristesse morne que luy causoit la circunstance des maux dont elle estoit assiegée, et se parforça de luy monstrer

face riante : Et je rends grace, dist elle, aux dieux, qui ont mis en vostre pensée une si grande honnesteté et humanité envers nous : mais si vous voulez que veritablement je m'asseure, et que je n'aye point de peur, je vous prie de m'octroyer ceste premiere apparence de vostre amour et bienveillance envers moy, que vous sauviez cestuy mien frere, et mon pere, et ne permettez qu'ilz sortent de ce navire : car il n'est aucunement possible que je vive estant separée d'eux. Et en disant cela quant et quant elle se jecta aux piedz de Trachinus, et les tint embrassez un long temps, pour le mouvoir à luy octroyer sa requeste, par ce que Trachinus estoit bien ayse de cest embrassement, et tout de gré differoit de luy promettre, afin qu'elle y demourast tant plus long temps : mais à la fin, quand par ses larmes il fut meu à pitié, et que par la doulceur de son regard il fut asservy et contraint à luy obeïr, il la releva, et luy dist : Quant à vostre frere, je suis bien ayse de le vous donner : car je le voy jèune, et plein à le voir de grande hardiesse, fort apte à mener nostre vie : et quant à ce vieillard, qui n'est (quant tout est dict) qu'autant de charge inutile pour nous, qu'il demeure pour l'amour de vous seulement.

—

CHAPITRE VI.

Comme apres que les pyrates eurent prins la navire des Phenniciens, en laquelle estoyent Theagenes et Chariclée, ilz furent jectez par la tempeste en la bouche du Nil, ou estant descenduz en terre, Trachinus voulant espouser Chariclée, fut empesché par la subtile invention de Calasiris.

Ainsi que ces choses se disoyent et se fesoyent, le soleil absconsé entierement en son giste ordinaire, fist celuy entremoyen du jour et de la nuict, que nous appelons entre chien et loup : et adoncq' la mer tout soudainement commença à se courroucer et irriter, à l'aventure que la

saison fut cause de ceste si soudaine mutation, et à l'aventure aussi que ce fut par le vouloir de quelque divine fortune. Nous entendismes incontinent un son loingtain du vent qui se levoit, et puis tout subitement un orage violent et impetueux se va esmouvoir sur nous, qui apporta à ces coursaires un tresgrand trouble et effroy, lesquelz ayans tous habandonné leur brigantin, estoyent demourez dedans la navire, pour en piller et saccager la charge : mais ilz ne sçavoyent comment il falloit gouverner, ny manier un si grand vaisseau, le premier qui s'y rencontroit prenoit à faire quelque office de marinier, là ou il n'entendoit rien, l'un entreprenoit temerairement une partie de l'art nautique, l'autre une autre : les uns laschoyent les voyles confusément, les autres distribuoyent entr'eux les cordages, l'un prenoit à regir la prouë, sans l'avoir jamais essayé, l'autre à guider la poupe et le timon. Si nous jecta en un tresgrand danger, non tant la violence de la tourmente (car la mer n'estoit point encore fort troublée) comme l'ignorance de celuy qui contrefaisoit le pylote, lequel toutesfois tint encore bon tant que la clarté du jour nous esclaira : mais quand il fut nuict toute noire, et que les tenebres vainquirent la lumiere, il quitta tout. Et comme desja presque ilz se noyassent, et qu'il s'en falloit bien peu que les ondes ne les engloutissent, il y eut aucuns de ces coursaires qui attenterent de retourner dedans leur brigantin : mais ilz desisterent, pourautant que l'orage les repoussa, et Trachinus aussi les engarda, leur remonstrant que s'ilz pouvoyent une fois sauver la navire et toute la richesse qui estoit dedans, ilz auroyent de quoy recouvrer dix mille telz brigantins. Et pourtant coupa il la corde, de laquelle leur brigantin estoit lié à la navire, disant que c'estoit une autre tourmente qu'ilz trainoyent apres eux : et d'avantage leur remonstrant qu'il falloit pourvoir quant et quant à leur seureté, par ce qu'il seroit soupçonneux d'aborder en quelque port avecq' les deux vaisseaux, et que l'on leur demanderoit

ou seroyent ceux qui auroyent esté dedans l'autre. Sa raison fut trouvée bonne, et par ce seul acte qu'il fist lors il acquist double estime : par ce qu'ilz trouverent la mer un peu plus doulce que paravant, quand il eut separé le brigantin d'avec la navire, non qu'ilz en fussent pourtant du tout hors du peril, ains plus que devant furent agitez de vagues redoublées et enlevées les unes sur les autres, tellement qu'ilz furent contraintz de jecter plusieurs choses de la navire.

Brief il n'y a sorte de peril au monde qu'ilz ne soustinssent, tant qu'ilz passerent à grand travail toute celle nuict, et le lendemain jusques environ les vespres, que la tempeste nous jecta en une rade aupres de la bouche de l'un des bras du Nil, que l'on appelle Heracleotique Et ainsi nous pauvres et miserables, par cas d'aventure, descendismes en ceste terre d'Egypte, dont ces coursaires et pyrates furent fort joyeux, et nous autres bien desplaisans, maudissans la mer, et luy disans plusieurs injures, de quoy elle nous avoit sauvez, comme à celle qui nous avoit envié une mort sans vilanie, et qui nous avoit livrez à la terre et à une attente qui nous estoit plus formidable que les perilz de la mer, en nous exposant aux desordonnées voluntez de ces larrons, veu ce qu'ilz attenterent de faire incontinent apres. Car ilz ne furent pas presque descenduz en terre, ces hommes mauditz et damnez, qu'ilz tirerent hors de la navire force vin de Tyrus, et plusieurs autres choses, disans qu'ilz vouloyent sacrifier à Neptune, pour luy rendre graces de leur delivrance, et envoyerent es bourgz circonvoysins quelques uns d'entr'eux, ausquelz ilz baillerent force argent pour acheter des victimes, leur commandans d'en bailler tout tel pris que l'on leur demanderoit du premier coup. Ces envoyez furent tantost de retour, et revindrent chassans devant eux tout un troupeau de moutons et de pourceaux. Ceux qui estoyent restez en place les receurent, et leur allumerent un grand feu : et escorchans les victimes qu'ilz avoyent immolées, leur preparerent le festin.

Et lors Trachinus me retirant à part si loing que les autres n'eussent sceu ouyr ce qu'il me vouloit dire : Pere, me dist il, j'ay fiancé vostre fille pour estre mon espouse, et veux aujourd'huy faire le festin des nopces, comme vous voyez, en conjoignant au sacrifice des dieux la plus delectable feste que les hommes celebrent point. Et pourtant, de peur que pour n'en avoir esté adverty par moy vous n'en fussiez triste et melancolique, et à celle fin aussi que vostre fille en estant par vous advisée soit plus contente, et plus ayse de ce mariage, et s'en tienne plus gaye, je vous ay bien voulu faire entendre mon vouloir, non que je quiere que vous le confirmiez : car j'ay la licence qui asseure assez ma volunté : mais je le fais pour ce qu'il me semble plus honneste, et quant et quant de meilleur presage, que l'espousée advertie de ses nopces par son pere, se prepare plus voluntiers, et de meilleur courage.

Je louay son dire, et monstray semblant d'en estre bien ayse, et d'en rendre tres grandes graces aux dieux, qui m'avoyent faict ce bien, et cest honneur, que celuy qui estoit seigneur de ma fille voulust estre son espoux. Puis me retiray un petit à part moy, pour penser à ce que j'avois à faire : et soudain retournay vers luy le supplier que les choses se fissent un petit plus honnestement : et pour ce faire, qu'il destinast à la pucelle la navire pour sa chambre nuptiale, defendant à ses gentz que personne n'y entrast, et ne luy fist aucun destourbier, à celle fin qu'elle eust le loysir de s'atourner en espousée, et de se parer et accoustrer au demourant selon le temps : par ce que ce seroit une chose merveilleusement laide, et mal seante, qu'une fille extraicte de noble sang, et de bonne maison, et principalement qui devoit estre la femme espousée de Trachinus, ne fust au jour de ses nopces parée, et atournée à tout le moins des vestementz et joyaux, dont elle pouvoit finer, puis que le temps et le lieu la privoyent des autres plus celebres appareilz de feste et solennité nuptiale. Trachinus fut fort ayse d'ouyr

cela, et tout joyeux me promist qu'il le feroit ainsi. Si commanda à ses autres compaignons, que chacun allast querir dedans la navire tout ce qui luy feroit besoing, à celle fin que personne s'en approchast plus puis apres. Ilz le firent ainsi qu'il leur estoit commandé, et en tirerent hors des tables, des coupes, force tapiz, force linge ouvré d'ouvrage de Tyrus, et de Sydon, et de tous autres meubles, et utensiles, qui servent à faire un festin, dont ilz prirent sans mesure, et chargerent sans ordre sur leurs espaules toute celle richesse, que tant de labeurs si eschars et si espargnans avoyent amassée, et que puis apres fortune leur avoit habandonnée, pour en un banquet dissolu en abuser ainsi prodigalement, et luxurieusement.

Je doncques prenant avecques moy Theagenes, m'en allay vers Chariclée, laquelle nous trouvasmes toute esplorée Si luy dy : Ce ne m'est pas chose nouvelle, ma fille, que de vous voir plorer, car c'est vostre ordinaire · mais toutesfois, m'amye, plorez vous maintenant ce que devant, ou si c'est quelque nouveau malheur que vous lamentez? L'un et l'autre, dist elle : mais sur tout le meschef que j'attends de l'ennemye amitié que me porte Trachinus, laquelle (comme il est vray semblable) le temps luy aura accreuë et augmentée : car il advient ordinairement qu'une prosperité desraisonnable et induë amene quant et elle les effectz et actes d'insolence. Quant est à moy, je me delibere bien de punir Trachinus avecques son odieux amour : car je le frustreray de son esperance, en anticipant la mort. Et ce qui me faisoit à ceste heure lamenter, c'estoit ce regret, et ceste cogitation, s'il falloit avant que mourir que je fusse separée de vous, et de Theagenes. Vous avez, luy dy je, deviné ce qui est : car Trachinus veult convertir leur sacrifice au banquet des nopces de vous et de luy. Il m'est venu descouvrir sa deliberation. comme à vostre pere, quoy que de pieça je sceusse tresbien la furieuse affection qu'il avoit conceuë envers vous, par ce que me declara Tyr-

rhenus devisant avecques moy en l'isle de Zacynthe : mais je ne vous en avois rien voulu dire, de peur que voz cueurs ne fussent avant le coup aggravez et recreuz de douleur, pour la triste apprehension des maux qui vous menassoyent, attendu mesmement qu'il me sembloit estre bien possible d'eviter ceste embusche : mais puis qu'ainsi est, mes enfantz, que la fortune en cela nous a contrariez et que nous sommes tombez tout au mylieu du peril que nous esperions eschapper, jouons au desespoir, et faisons une entreprise d'un cueur genereux et magnanime, de nous aller presenter à la pointe du danger, à celle fin que nous puissions, ou survivrê franchement et genereusement, s'il nous succede bien, ou que nous gaignions le mourir pudiquement, et vertueusement, s'il nous succede mal.

—

CHAPITRE VII.

Comme par l'industrie de Calasiris s'esmeut querelle entre Trachinus et Pelorus coursaires, à qui auroit Chariclée pour femme, dont s'ensuyvit que tous s'entretuerent et demourerent seulement vifz Calasiris, Chariclée et Theagenes, comme il est contenu au chapitre premier du premier livre.

Ilz me promirent de faire tout ce que je leur commanderois : parquoy (apres leur avoir ordonné ce que je voulois qu'ilz fissent) je les laissay se preparer, et m'allay adresser à celuy de ces coursaires, qui avoit la seconde authorité apres Trachinus. Il s'appelloit Pelorus, comme il me semble. Si luy dy, que j'avois à luy dire quelque chose en secret pour son grand proffit. Il entendit cela voluntiers, et s'en vint avecques moy un peu à l'escart, ou personne ne nous eust sceu ouyr : Escoutez, luy dy je, mon enfant, ce que je vous veux dire en deux motz : car la brieveté du temps ne permet que je puisse beaucoup parler avecques vous : ma fille est amoureuse de vous, et n'est pas de merveille si elle est vaincuë de l'a-

mour de celuy qui vault mieux qu'elle : mais elle se doute que vostre capitaine ne face apprester ce festin pour l'espouser, car il en a donné à cognoistre quelque chose, quand il luy a commandé qu'elle s'allast parer le plus gorgiasement que faire pourroit. Et pour ce, advisez comment c'est que vous pourrez rompre cela, et vous reserver plus tost pour vous ma fille, que pour luy. Ne vous souciez, me respondit il incontinent : car il y a ja long temps que j'estois aussi reciproquement passionné d'elle, et ne demandois qu'à trouver quelque occasion pour m'en saisir. Je vous advise, que ou Trachinus volontairement me cedera et quittera la pucelle qui m'est justement deuë, pour ce que je me suis jecté le premier dedans la navire, ou que je luy feray sentir de bien ameres nopces, en luy baillant de ceste main ce qui luy appartient. Je m'en fuy aussi tost comme j'eu ouy cela, de peur que je n'encourusse en quelque soupçon, et m'en allay reconforter, et asseurer mes enfantz, leur annonçant que nostre deliberation et entreprise estoit fort bien acheminée.

Tantost apres nous soupasmes, et quand je senty que mes gentz avoyent desja vin en teste, et qu'ilz se laissoyent aller à toute insolence et intemperance, je me pris à dire tout bas en l'oreille à Pelorus, car je m'estois assis expressement tout aupres de luy à la table : N'avez vous pas veu comment ma fille est parée? Non, dist il. Et vous le pouvez bien voir, dy je, si vous voulez aller secretement en la navire : car vous sçavez que Trachinus l'a defendu. Vous verrez Diane elle mesme : mais voyez la seulement, et vous gardez d'attenter laschement quelque autre chose pour le present, de peur que vous ne vous donniez la mort, et à vous, et à elle. Je ne luy eu pas plus tost dict cela, que sans differer il se leve incontinent de la table, comme estant pressé de ses affaires, et s'en court à la desrobée dedans la navire, là ou il vid Chariclée, portant sur la teste un chapeau de laurier, et flamboyant en une belle robe de drap d'or : car elle avoit vestu sa robe sa

crée, qu'elle apporta quant et elle de Delphy, en intention qu'elle luy seroit ou ornement de sa victoire, ou parement de sa sepulture : et vid d'avantage à l'entour d'elle tout embelly et composé en forme de cabinet nuptial, duquel regard il s'embrasa desesperément, comme il est facile à croire, estant entrepris d'amour, d'ire et de jalousie, tellement qu'il fut aysé à lire en ses yeux quand il en retourna, qu'il y avoit conceu quelque furieuse impression et deliberation en son cueur : car à grand'peine se fut il rassis à la table, qu'il se prit à dire tout fumé : Et à quoy tient il que je n'ay encore point eu le loyer, qui m'est deu, pour estre entré le premier dedans la navire? Pour ce que tu ne l'as point demandé, dist Trachinus, aussi n'a l'on point encore partagé le butin. Je demande doncq', dist Pelorus, la fille prisonniere. Demande ce que tu voudras, respond Trachinus, (excepté elle) tu l'auras. Quoy? dist Pelorus, tu veux doncq' enfraindre la loy des coursaires, laquelle a celuy qui premier est monté et entré dedans le vaisseau des ennemys, et qui s'est exposé et mis au hazard pour tous, attribue la prerogative d'eslire ce qui plus luy agrée en tout le vaisseau captif? Je n'enfrains nullement celle loy là, mon mignon, respond Trachinus : mais je la fortifie par une autre loy, qui commande de ceder, et obtemperer au vouloir de ses seigneurs. J'ay affection à la pucelle, et la veux avoir pour femme, c'est raison que je sois preferé. Et quant à toy, si tu ne fais ce que je commande, je t'en feray bien tost repentir : car je te rompray la teste de ceste coupe. Adoncq' Pelorus regardant ses compaignons : Voyez vous, dist il, voylà la recompense de mes labeurs, voylà comment chacun de vous un jour sera frustré aussi bien comme moy du loyer de sa vertu, et se sentira de ceste ordonnance tyrannique.

Que pensez vous, Nausicles, quel il les fist voir incontinent qu'il eut dict ces motz là? Vous eussiez proprement dict que c'estoit une playe de mer, qu'un soudain estourbillon de vent renverse sans dessus dessouz : car une

subite esmotion forcenée les jecta en si grand trouble (comme ceux qui estoyent enflammez de courroux et de vin) qu'il n'est pas possible de l'exprimer de paroles, les uns se tournans du costé de Trachinus, les autres de la part de Pelorus, crioyent, ceux cy, que l'on devoit entretenir la loy des coursaires, ceux là, qu'il falloit obeir au capitaine. A la fin Trachinus leva la main pour frapper Pelorus de la coupe qu'il tenoit : mais Pelorus, qui s'estoit devant appresté, s'avança, et luy donna d'un poignard qu'il tenoit, dedans la mammelle. Le coup fut adressé si à poinct, que Trachinus en tomba tout roide mort à la renverse : et lors s'alluma entre les autres une guerre sans mercy, et s'entretuerent les uns les autres, sans espargner personne : les uns comme vengeans la mort de leur capitaine, les autres comme defendans Pelorus en sa juste querelle. Vous n'eussiez ouy que cryz : car ilz s'entreassommerent de pierres, de leviers, de coupes, et des tables mesmes. Quant à moy je me retiray incontinent bien loïng sur un petit tertre, de là ou je regardois tout ce combat hors de danger. Toutesfois Theagenes n'estoit point exempt de ceste guerre, non pas Chariclée mesme : car selon ce que nous avions constitué entre nous, d'un costé Theagenes l'espée au poing se joignit premierement à l'une des parties, semblant à un homme hors du sens, tant il estoit aspre au combat, et Chariclée d'autre costé, quand elle vid l'estour bien allumé, leur tira du dedans de la navire force coupz de sagettes, sans jamais faillir ny espergner personne, que Theagenes seulement. Si tiroit non en un seul endroit de la bataille, mais par tout indifferemment, et enferroit le premier qu'elle pouvoit choysir en bute, n'estant veuë de personne, et voyant au contraire clairement ses ennemys à la lueur du grand feu, le long duquel ilz combattoyent, tellement qu'ilz ne pouvoyent penser dont leur venoit tant de mal, et y en avoit aucuns entr'eux qui estoyent en doute, que ce fussent coupz de vengeance divine. Tant et si longuement dura le combat, que Theagenes

demoura seul combattant à l'encontre de Pelorus, qui estoit gentil compaignon de sa personne tout oultre, et exercité en plusieurs meurtres et homicides. Chariclée ne pouvoit plus porter d'ayde à son amy Theagenes avecques ses flesches, non qu'elle n'eust tresgrand desir de le secourir, mais elle avoit trop peur de faillir, pourautant qu'ilz se joignoyent de bien fort pres, et combattoyent main à main : toutesfois Pelorus ne peut durer à la fin contre Theagenes : car quand Chariclée vid qu'elle ne le pouvoit plus ayder de faict en tirant de ses sagettes, elle luy tira et envoya sa parole au secours, luy criant : Courage, mon doux amy, courage. Et adoncq' fut Theagenes beaucoup plus fort que Pelorus, comme si la voix de son amye luy eust accreu et force et hardiesse, en luy declarant qu'elle (qui estoit le pris du combat) vivoit : car il reprit cueur, et renforça son courage, qui ja commençoit à se mater pour le grand nombre de playes qu'il avoit receuës, et se jecta sur Pelorus, luy pensant fendre la teste : mais il ne l'assena point à la teste, pourtant que l'autre se demarcha un petit, et le coup en devalant luy esgratigna un peu le bout de l'espaule, et luy tomba sur le bras duquel il combattoit, qu'il luy coupa tout net à l'endroit de la jointe du coude : parquoy Pelorus se tourna en fuyte, et Theagenes le poursuyvit à la course.

Ce qu'ilz firent puis apres je ne le sçaurois dire, sinon que je ne vy point depuis revenir Theagenes, pourautant que je demouray tousjours sur ma petite motte, et ne m'osay aller jecter de nuict en un lieu ou l'on combattoit : mais ainsi ne le fist pas Chariclée : car quand le jour fut venu, je vy Theagenes tout estendu par terre comme un homme mort, et Chariclée assise aupres de luy, qui se lamentoit, et monstroit à sa contenance avoir grande volunté de se defaire soymesme, si n'eust esté qu'un peu d'esperance, que le jouvenceau par aventure reschapperoit, la retenoit. Et de moy malheureux, je n'eu jamais le loysir d'aller parler à eux, pour alleger et

adoulcir par consolation l'aigreur de leur misere, et leur faire tout le support et soulagement qui m'eust esté possible, tant les maux et malheurs de la terre suyvoyent de pres et sans intervalle ceux de la mer. Car ainsi comme je descendois de cette petite colline, incontinent que je vy poindre le jour, voicy une troupe de brigandz d'Egypte, descenduz (comme il me fut advis) de la montaigne eslevée au long de ce rivage là, qui viennent prendre mes pauvres enfantz, et les emmenent, avecques tout ce qu'ilz peurent charger et emporter du plus beau et du meilleur qui fust dedans la navire. Je me mis en vain à les suyvre de loing, pleurant et gemissant leur fortune, et la mienne, n'ayant ny moyen pour lors de les recourir d'entre les mains de ces larrons, ny ne trouvant bon de m'aller joindre à eux, pensant qu'il valoit mieux me reserver à l'esperance de les pouvoir par autre voye secourir. A quoy toutesfois je ne leur ay de rien servy, pource que lors il s'en fallut beaucoup que je ne peusse, estant aggravé et cassé de vieillesse, consuyvre à la course les Egyptiens, en montant contremont des lieux roides et aspres : et maintenant il n'y a eu que la benigne clemence des dieux, et vostre bienveillance, ô Nausicles, envers moy, qui m'ayt n'agueres retrouvé et rendu ma fille, sans que j'y aye rien contribué de mon bien ny de mon œuvre, sinon force souspirs, pleurs, et gemissementz, que j'ay despenduz et employez pour eux.

En disant ces paroles, Calasiris se prit à pleurer, et aussi firent tous les assistans, et se tourna le festin en une lamentation meslée d'une doulce volupté (car le vin rend les yeux fort tendres et promptz à larmoyer) jusques à ce que Nausicles reconfortant Calasiris : Mon pere, dist il, ayez à tout le moins desormais le cueur alaigre et joyeux, puis que desja vous avez recouvré ceste vostre fille, et qu'il n'y a plus rien que la nuict seulement qui vous retarde et empesche de voir vostre filz, car demain au poinct du jour nous irons devers Mitranes, et essayerons, par tout moyen qu'il sera possible, de delivrer et racheter

vostre gentil Theagenes. Pleust aux dieux, dist Calasiris. Mais maintenant il est temps de terminer ce festin. Et pour ce rendons graces aux dieux, et qu'on apporte le vin du departement. Cela dict, on apporta les coupes, ou ilz beurent de reng l'un à l'autre, en prenant congé : et puis chacun se retira chez soy. Mais Calasiris, cherchant par tout s'il verroit point Chariclée, et regardant ententivement passer toute la tourbe qui se departoit, ne la pouvoit trouver, jusques à ce qu'il y eut quelque femme qui l'advertit qu'elle estoit entrée dedans le sanctuaire du temple. Il s'y en alla, et la trouva prosternée aux piedz de l'ymage, là ou pour le long traict de la priere et oraison qu'elle y avoit faicte, et pour la pesanteur de l'ennuy qu'elle portoit en son cueur, elle estoit tombée en un profond sommeil. Si s'en print à pleurer un petit, en suppliant aux dieux qu'il leur pleust convertir sa destinée en meilleure fortune : puis l'esveilla tout doulcement, et la remena au logis, rougissant de honte de s'estre ainsi laissée vaincre au sommeil en un tel lieu. Estant au logis, elle se retira à part en la chambre, ou il ne hantoit que les femmes seulement, et se coucha avecques la fille de Nausicles, sans faire autre chose toute la nuict que penser (en veillant) à ses ennuiz.

LIVRE SIXIESME.

—

CHAPITRE I.

Calasiris, Gnemon, et Nausicles, se mettent en queste pour trouver Theagenes : du recit que leur fist Gnemon de ses fortunes ; comme ilz trouverent l'amouteux de la belle Isias, lequel leur donna nouvelle que Thyamis avoit enlevé Theagenes qu'on envoyoit comme prisonnier à Memphis, et de leur retour vers Chariclée.

Incontinent que le reste de la nuict fut passé plus tard qu'ilz ne vouloyent, mais plustost qu'ilz ne pensoyent, à cause que le convy en avoit occupé une partie, et la prolixité des contes, dont ilz ne se pouvoyent saouler, une autre, Calasiris et Gnemon, qui estoyent couchez dans une des pieces de l'appartement, n'ayans pas la patience d'attendre qu'il fust parfaictement jour, s'en viennent devers Nausicles, et le prient de leur dire, ou il pense que soit Theagenes, et de les y mener le plus tost que faire se pourroit. Il leur consent, et les y mene. Mais Chariclée, qui fist toutes les prieres qu'elle peut pour y aller aussi, fut contrainte de demourer, luy affermant et promettant Nausicles qu'ilz n'yroyent gueres loing, et que bien tost ilz retourneroyent avecques Theagenes. Si la laisserent là flottant entre mesayse, pour ce que l'on la laissoit, et ayse, pour ce qu'elle esperoit.

Au sortir du bourg de Chemmis (comme ilz cheminoyent au long des rives du Nil) ilz apperceurent un crocodile qui vouloit traverser d'une rive à autre, mais le fil de l'eau et la roideur du fleuve le maistrisoit, et le plongeoit en l'eau. Il n'y eut personne en la compaignie qui le trouvast estrange, ne qui s'en souciast, non plus que d'une chose ordinaire, sinon de tant que Calasiris leur dist que cela signifioit qu'ilz trouveroyent en chemin quelque destourbier et empeschement de leur entre-

prise. Mais Gnemon s'en effroya bien fort, combien qu'il ne vist pas parfaictement la beste, ains son ombre seulement, dont encore la plus grande partie ne luy eust sceu apparoir, pour ce qu'elle estoit dessouz l'eau, de sorte que pour la frayeur qu'il eut il s'en cuyda fuyr arriere. Dequoy Nausicles se prit tresfort à rire, et Calasiris luy dist : Hé dea, Gnemon, je pensois que vous ne fussiez paoureux que de nuict, et que celle peur vous vint des tenebres : mais (à ce que je voy) vous estes trop hardy, et ne vous troublez pas seulement d'ouyr nommer un nom, mais aussi de voir des choses qui sont toutes familieres, et ou il n'y a nulle occasion de crainte. Et de quel dieu, ou demydieu est ce, dist Nausicles, que ce bon seigneur ne peult ouyr le nom? Je ne sçay pas, respondit Calasiris, s'il auroit peur d'ouyr nommer quelque dieu, ou demydieu : mais bien eut il grande frayeur d'avoir tant seulement ouy prononcer le nom d'une personne, et non pas d'un homme, qui est encore plus esmerveillable, ou de ceux dont la hardiesse et prouësse est tant renommée, ainçois d'une femmelette, et encore morte, comme il dict luymesme. Car la nuict que vous revinstes du lac des Pastres, amenant avecques vous Chariclée, je ne sçay d'ou, de qui, ne comment il ouy ce nom là : mais bien sçay je, qu'il ne me laissa pas dormir une seule minute d'heure, pour ce que continuellement il se tourmentoit, et quasi se mouroit de peur, tellement qu'il me donna beaucoup de peine à le faire revenir, et si n'estoit que je crains de le fascher, ou bien de l'effroyer, je vous dirois quel nom c'estoit, Nausicles, qui l'effroyoit ainsi, afin que vous en rissiez d'avantage : c'estoit Thisbé.

Nausicles n'eut plus envie de rire, quand il eut ouy ce nom, ains se resserra, et demoura une espace sans mot dire, tout pensif, resvant en soymesme pour quelle cause et raison, ne pour quelle acointance, ou cognoissance Gnemon se passionnoit ainsi d'ouyr le nom de Thisbé. De quoy Gnemon à son tour se prit à rire à pleine gorge,

et dist : Voyez vous, ô bon Calasiris, quelle force et efficace a le nom de Thisbé? et que cest un fantasme, qui effroye non seulement moy, comme vous dictes, mais aussi maintenant Nausicles? La chance est à ceste heure entierement tournée, et la passion transposée : car au rebours du devant, je m'en ris maintenant, pour autant que je suis asseuré qu'elle n'est plus vivante, et ce vaillant homme icy Nausicles, qui se rioit, et se moquoit tantost des autres, a luymesme la peur. Cessez, je vous prie, Gnemon, dist Nausicles, vous vous estes assez vengé de moy : mais par tous les dieux d'hospitalité, et d'amitié, et par le recueil et traictement que vous direz (à mon jugement) avoir eu gracieux et humain en ma maison, je vous supplie declarez moy d'ou, ne comment vous cognoissez, ou vous craignez ce nom de Thisbé, ou bien si c'est une venue que vous me donnez. C'est à vous à respondre, Gnemon, dist Calasiris, et à vous acquitter maintenant de la promesse, que souvent vous m'avez faicte, à sçavoir de me faire le conte de voz fortunes, ce que jusques icy vous avez tousjours par divers subterfuges delayé et differé, et ne le sçauriez conter à meilleure heure, ny plus opportune, que celle-cy : car vous gratifirez à cestuy Nausicles, et si nous allegerez le travail du chemin en l'accompaignant du plaisir de ceste narration.

Gnemon accorda de le faire, et leur conta sommairement tout ce qu'il avoit autrefois conté à Theagenes, et Chariclée : comment il estoit natif d'Athenes, que son pere avoit nom Aristippus, et qu'il avoit eu une marastre nommée Demeneté : et leur recita l'amour execrable d'elle envers luy, et comme n'ayant peu jouyr de luy, elle luy dressa embusche, par le moyen de Thisbé, qui fut ministre de la trahyson. Il adjousta comment il avoit esté par sentence du peuple d'Athenes banny de son païs, et que le peuple l'avoit condemné à ceste peine, le jugeant attaint et convaincu de parricide : et comme luy estant en l'isle d'Egina, il y eut premierement l'un de ses

compaignons, nommé Charias, lequel luy dist les nouvelles que Demeneté estoit morte, et en quelle maniere, par la trahyson que Thisbé luy avoit aussi dressée, et que depuis un autre sien amy Anticles luy fist entendre que son pere puis apres avoit esté aussi banny, et tous ses biens confisquez, s'estans bendez et conjurez à l'encontre de luy les parentz et amys de sa femme Demeneté, lesquelz mirent le peuple en opinion qu'il avoit tué sa femme, et comment Thisbé s'en estoit fuye d'Athenes avecques un marchand de la ville de Naucratis, qui l'entretenoit. Finablement il adjousta comment il s'estoit embarqué sur mer avecques Anticles, en intention de nager en Egypte pour aller chercher Thisbé, afin de la ramener à Athenes, s'il la pouvoit trouver, pour descharger son pere de la calomnie qui luy avoit esté mise sus, et la faire punir elle mesme : et comme tout le temps d'entre deux, apres avoir encouru plusieurs grandz dangers, et enduré plusieurs aventures, et diverses fortunes, il fut prins des escumeurs de mer, ausquelz il eschappa, vint aborder en Egypte, et fut de rechef prins par les pastres, et brigandz d'Egypte, là où il s'estoit rencontré avecq' Theagenes, et Chariclée, leur recitant en oultre, par quelle maniere Thisbé avoit esté occise, et consequemment tout ce qui suit, jusques à ce que Nausicles et Calasiris sçavoyent.

Pour lesquelles choses Nausicles eut mille pensementz et advis en son entendement, tantost ayant vouloir de leur declarer ce qui avoit esté entre luy et Thisbé, tantost estimant qu'il valoit mieux le differer encore à un autre temps. A la fin il se retint de leur dire à bien grand'peine, tant pour ce qu'il luy sembla meilleur d'ainsi le faire, que pourautant aussi qu'ilz trouverent sur le chemin une rencontre qui l'en divertit. Car quand ilz eurent faict environ trois lieuës de chemin, comme ilz approchoyent desja du bourg, auquel Mitranes faisoit sa residence ordinaire, ilz rencontrerent un que cognoissoit Nausicles, et luy demanderent là ou il alloit ainsi

hastivement. Vous me demandez là ou je vois à si grand'-haste (dist il), ô Nausicles, comme si vous ne sçaviez pas bien que pour le present toutes mes actions tendent et se dirigent à un but, qui est faire pour le service d'Isias du bourg de Chemmis tout ce qu'il luy plaist me commander : c'est pour elle que je labeure, c'est pour elle que j'amasse, c'est pour elle que je ne puis dormir, ne nuict, ne jour, ne me lassant toutesfois point de la servir, ainçois estimant que tout ce que je fais me soit perte, ou corvée, sinon ce que la belle Isias me commande, et maintenant je m'en cours, comme vous voyez, luy porter ce flambard de la riviere du Nil, qu'elle m'a commandé que je luy apportasse, ma bien aymée. Vous vous estes attaché, dist Nausicles, à une bien gracieuse maistresse : car les charges qu'elle vous donne sont merveilleusement petites de vous avoir demandé un Phœnicopterus seulement, et non pas le Phœnix luymesme, qui nous vient en ce païs des Indes, et de l'Ethiopie. Elle se jouë, dist il, ainsi ordinairement de moy, et de mon service : mais vous ou allez vous? et qui vous mene? Ilz luy respondirent qu'ilz alloyent vers Mitranes. Vous vous travaillerez, dist il, pour neant : car Mitranes pour ceste heure n'y est pas, ains est party ceste nuict pour aller contre les pastres habitans au bourg de Bessa, pourautant que ces Bessains et Thyamis, qu'ilz ont nagueres esleu pour leur capitaine, sont venuz par surprise enlever un jeune homme grec prisonnier, lequel Mitranes envoyoit en la ville de Memphis vers Oroondates, afin que de là il l'envoyast (comme je croy) pour un present singulier au grand Roy de Perse. Il n'eut pas plus tost achevé ces motz, qu'il s'encourut, disant : Il me fault haster de retourner vers ma maistresse Isias, laquelle (comme je cuyde) regarde à ceste heure de tous costez, si elle me verra point venir, de peur que ma trop longue demeure ne m'apporte quelque degrace envers ma dame : car elle est assez coustumiere de forger et faindre sans aucune apparence des plaintes et querelles contre moy,

pour puis apres avoir occasion de m'user de refus, et de dissimulation.

Calasiris et Gnemon demourerent une longue espace tous piquez, se regardans l'un l'autre, sans dire mot, quand ilz eurent ouy ces nouvelles, pourautant qu'ilz se voyoyent frustrez et decheuz de leur attente; mais à la fin Nausicles les reconforta, leur remonstrant qu'il ne falloit estimer une chose tout à plain desesperée, qui est seulement pour un peu de temps differée, et qu'il falloit pour le present retourner au bourg de Chemmis, afin d'adviser à loysir ce qu'ilz auroyent à faire, et se preparer à un plus long voyage, pour aller chercher Theagenes, quelque part qu'on leur diroit qu'il eust tourné son chemin, fust vers les pastres, ou ailleurs, en se proposant tousjours bonne et certaine esperance de le trouver, attendu mesmement que cecy ne semble point advenu, sans quelque providence divine, que nous ayons insperément rencontré en nostre chemin cest homme de cognoissance, lequel (par les nouvelles qu'il nous a dictes) nous a quasi menez par la main au lieu ou il nous fault aller chercher Theagenes, adressant nostre chemin comme à un but au bourg des Pastres de Bessa.

Ces remonstrances et raisons de Nausicles persuaderent aysément Calasiris, avecques ce (comme je croy) que les nouvelles qu'ilz avoyent ouyes luy engendroyent une nouvelle esperance, et que Gnemon particulierement l'admonnestoit qu'il eust bon courage, et qu'il ne se melancoliast point, asseurant que pour certain Thyamis ne faudroit point de sauver Theagenes : parquoy ilz conclurent d'eux en retourner, et s'en retournans trouverent Chariclée sur le sueil de l'huis, qui regardoit de tous costez du bourg, si elle les verroit point venir. Et quand elle ne vid point Theagenes avecq' eux, gemissant tout doulcement : Helas! dist elle, mon pere, vous revenez tous seulz comme vous estiez allez! Il fault doncq' dire que Theagenes est mort. Je vous supplie (si vous en sçavez quelque chose) dictes le moy vistement, et ne me

faictes languir, augmentant ma misere en differant de la me notifier. C'est quelque grace que l'on faict au malheureux, quand on luy declare promptement son malheur : car cela joint et approche de pres à son ame l'aigreur du mal, et faict que tant plus tost la douleur s'en amollist, et s'en passe. Parquoy Gnemon luy voulant retrencher toute inquietude et impatience : Vous avez, dist il, une mauvaise et fascheuse maniere de faire, Chariclée, estant tousjours prompte et encline à pronostiquer quelque chose de mal, prenant toutes choses au pis ; et si vostre conjecture et divination en cest endroit est heureusement faulse : car Theagenes est sain et sauf, la dieu mercy, et lui dist sommairement ou, et comment.

Et lors Calasiris : Les discours que vous tenez font voir que vous n'avez jamais aymé, Gnemon : car autrement vous sçauriez bien par experience, que mesme les choses ou il n'y a occasion aucune de craindre, sont espouventables aux amantz, et qu'ilz n'adjoustent foy quand il est question du salut de leurs amours à nulz autres tesmoings, qu'à leurs propres yeux, à cause que la seule absence et esloignement de ce qu'on ayme est une tremeur, et une agonie grande aux ames amoureuses, pourautant qu'elles se persuadent, que jamais autrement leurs amours ne se separeroyent, ou esloigneroyent d'elles, s'il n'y avoit quelque moleste empeschement qui les retint : et pourtant, mon amy, pardonnons à Chariclée, laquelle sent au vif, et jusques au bout, la passion d'amour, et entrons dedans, pour deliberer de ce que nous avons à faire. En disant cela, il print Chariclée par la main, avecques une sollicitude de charité paternelle, et la mena au dedans du logis.

—

CHAPITRE II.

Nausicles ayant deliberé de faire un voyage en Grece pour cause de son trafic, le declare à ses hostes : la response que luy en fist Calarisis : les plaintes de Gnemon ne voulant habandonner Chariclée : toutesfois soy deliberant retourner en son païs, fut arresté par Nausicles en luy baillant sa fille Nausiclea en mariage : et des regretz de Chariclee pour se voir separée de Theagenes.

Nausicles voulant que desormais ilz oubliassent tous ennuyz, et aussi ayant en la fantasie de conduire et traicter quelque autre menée, fist appareiller un souper plus sumptueux que de coustume, et ne convia à ce souper autres qu'eulx seulz, et sa fille, laquelle il fist accoustrer plus mignonnement qu'elle n'avoit accoustumé, et la vestir et parer plus richement que son ordinaire. Puis quand ilz furent suffisamment repeuz, il leur commença à dire un tel propos : Les dieux me soyent tesmoings de ce que je vous diray, mes amys, comme je serois tresayse qu'il vous pleust me faire cest honneur, de vouloir icy demourer en ma maison à jamais avecques moy, à la charge de vous faire part esgale à moy de tous mes biens entierement, et de ce que j'aurois le plus cher : car vous reputant desormais, non comme forains, ou passagers, ains comme mes bienveillantz, et chers amys, tout autant que si vous estiez de ce païs, je ne me penserois aucunement grevé, ne chargé de vous. Et si ainsi est que vous aymiez mieux aller chercher voz maisons, voz parentz, et amys, je suis tout prest et appareillé de vous y ayder de tout mon pouvoir, autant comme mes affaires permettront que je demeure avecques vous. Mais vous sçavez tresbien que ma vie et mon estat est de trafiquer, et que j'exerce marchandise, et si voyez d'avantage, que les doux Zephires pieça soufflans ont ouvert la mer pour nager, et annoncent aux marchandz bonne et heureuse navigation : au moyen de quoy les negoces de mon trafic, comme un son de trompette, m'appellent, et me contraignent de faire un voyage en la Grece. Et pourtant je vous prie de me dire quelle est

en cela vostre volunté et deliberation, à celle fin que je dispose mes affaires selon votre intention et resolution.

Calasiris s'arresta un peu apres que Nausicles eut ainsi parlé, puis luy fist ceste response : A la bonne heure, puissiez vous commencer et parfaire vostre voyage, Nausicles, et vueillent Mercure, autheur de gaing, et Neptune, protecteur des navigans, adresser et conduire vostre peregrination, en vous donnant la mer aysée et les ventz à gré, en vous rendant tous portz asseurez, et toute ville accessible et aymant le trafic des marchandz, en recompense de ce que vous nous avez si humainement recueilliz et traictez en vostre maison tant que nous y avons voulu demourer, et maintenant que nous nous en voulons aller, vous nous donnez un si gracieux congé, observant par ce moyen et accomplissant entierement de poinct en poinct les droictz et loix de saincte hospitalité et amitié. Certainement il nous faict bien mal de vous laisser, et vostre maison aussi, que vous nous avez tellement habandonnée, que nous l'estimons comme nostre: mais c'est une chose necessaire, et que nous ne sçaurions refuser, ny eviter, que de nous mettre en devoir de retrouver, ce qui nous est plus cher en ce monde, je dis à moy, et à Chariclée. Quant à Gnemon, il est icy present, qu'il die, et declare luy mesme ce qu'il a en son cueur proposé de faire, s'il a deliberé de vaguer encor' et errer parmy le monde avecques nous, ou si sa deliberation est autre.

Gnemon voulant respondre à cela, ainsi comme il cuyda ouvrir la bouche pour commencer à parler, se prit soudainement à souspirer avecques gros sanglotz, et les chauldes larmes, qui subitement luy vindrent aux yeux, luy estouperent la bouche, et empescherent la langue, jusques à ce que reprenant ses espritz, en souspirant encore, il parla en ceste maniere : O miserable fortune de la vie humaine, pleine de toute inconstance, et subjecte à toute mutation! quel flux et reflux de miseres tu as faict gloire de monstrer tant en plusieurs au-

tres hommes, qu'en moymesme souventesfois? Tu m'as privé de mes parentz, et de ma maison paternelle, tu m'as exilé et estrangé de mon païs, de ma ville, et de mes plus chers amys, tu m'as jecté en ceste terre d'Egypte, afin que point je ne die les maux d'entre deux, tu m'as livré entre les mains des pastres brigandz, et m'avois monstré un petit d'esperance, pour la compaignie de ceux que j'avois rencontrez, hommes infortunez comme moy, mais Grecz à tout le moins, avecques lesquelz j'esperois user le reste de mes jours : et maintenant (comme il appert) encore me viens tu oster ce reconfort. Car, que feray je? de quel costé me tourneray je? Habandonneray je Chariclée avant qu'elle ayt recouvré son Theagenes? O dieux ! ce me seroit chose trop griefve, et quant et quant un trop grand peché. La doy je doncques suyvre, et avecques elle aller chercher Theagenes? Si c'estoit chose asseurée que nous le deussions trouver, ce seroit honnestement faict à moy d'entreprendre ce labeur, souz l'esperance d'en venir à bonne fin : mais si l'yssue en est incertaine, et l'entreprise plus laborieuse et plus penible, n'estant encore nullement asseuré là ou se doyve arrester ce mien exil, et ceste vie vagabunde se terminer, ne doy je (en demandant pardon aux dieux protecteurs d'amitié, et à vous aussi) me souvenir de retourner en mon païs vers mes parentz et amys, à tout le moins à ceste heure, que quelque dieu m'en a si à propos presenté le moyen et l'opportunité, pour la compaignie de Nausicles, lequel (comme il dict) doit bien tost faire voyle en la Grece, de peur que si d'aventure mon pere (ce pendant que j'ay esté absent) a payé le devoir de nature, nostre maison ne demeure du tout deserte, sans heritier, ne successeur : car encore que je deusse estre pauvre toute ma vie, si me seroit ce cause honneste et raisonnable de retourner, afin de laisser au moins de mon corps quelque ressource de nostre race et lignée. Et pourtant, ô Chariclée ! car c'est à vous principalement à qui je me veux excuser, je vous demande et requiers

pardon, octroyez le moy, s'il vous plaist, je vous suyvray jusques au bourg ou habitent les pastres, priant Nausicles (encore qu'il soit fort pressé) qu'il m'attende quelques jours, pour essayer de vous rendre entre les mains de Theagenes, et me monstrer envers luy loyal gardien de son amoureux depost. En quoy faisant moymesme m'en iray avecq' meilleure esperance de l'advenir, ayant acquitté le devoir de ma conscience : et si nous faillons à nostre attente, encore ainsi me devrez vous pardonner, pource que lors je ne vous habandonneray point seule, ains vous laisseray en la garde de vostre bon pere Calasiris.

Mais Chariclée, qui desja par plusieurs signes s'estoit bien apperceuë que Gnemon estoit espris et ravy d'amour de la fille de Nausicles (car un amant est fort prompt et agu à descouvrir un qui est attaint de semblable passion que luy) et cognoissant aussi par les paroles que Nausicles avoit dictes, qu'il seroit bien ayse que ce mariage se fist, et qu'il y avoit ja long temps qu'il pratiquoit et marchandoit Gnemon, l'attrayant par tous moyens qu'il pouvoit, estimant aussi que desormais Gnemon ne luy seroit pas gueres seante compaignie sur le chemin par les champs, ny hors de soupçon, luy respondit en ceste sorte : Faictes en comme bon vous semblera : car pour les plaisirs et faveurs, que vous nous avez faictz par le passé, nous sommes et confessons estre grandement obligez à vostre courtoysie : mais pour l'advenir, il n'est ja besoing que vous vous donniez plus de soucy et de travail pour nous, ny que contre vostre vouloir vous vous mettiez en danger pour les fortunes d'autruy : et pour ce taschez à recouvrer vostre païs d'Athenes, vostre maison, et vos parentz, et ne rejectez point cestuy Nausicles, ny l'occasion opportune qui par luy vous est presentée, comme vous le dictes. Calasiris et moy combattrons contre les evenementz de fortune, jusques à ce que nous ayons attaint le but et la fin de nostre vagabonde peregrination, avecq' confiance (encore que nul des hommes

ne nous ayde) que les dieux nous guideront, et ne nous delaisseront point.

Nausicles prit la parole : Et plaise aux dieux, dist il, ô Chariclée ! que toutes choses vous adviennent selon vostre souhait, et soyent les dieux voz guides, comme vous l'avez tantost dict, à ce que vous puissiez recouvrer voz parentz, tant vous avez le cueur gentil, et l'entendement bon. Mais quant à vous, ô Gnemon, si vous ne pouvez remener Thisbé à Athenes, je vous prie n'en soyez marry, attendu que vous avez à qui vous prendre, et qui vous doit respondre de ce qu'elle vous a esté enlevée d'Athenes : car je suis celuy marchand de la ville de Naucratis, amoureux de vostre Thisbé, qui l'emmenay, et ne lamentez point vostre pauvreté, ayant peur qu'il vous faille encore cy apres mendier : car si vous voulez, je suis content de vous remener en vostre païs, là ou vous jouyrez de beaucoup de biens, et recouvrerez vostre maison paternelle, ou (si vostre intention est de vous marier) je vous donne en mariage ceste mienne fille Nausiclea, avecq' le plus grand doire que je luy pourray bailler : et si penseray encore que ce sera vous qui me l'aurez baillé, pour ce que je cognois la maison, la famille, et la race de laquelle vous estes yssu. Gnemon (qui pieça souhaitoit et desiroit ce que pourtant il n'esperoit) voyant que son souhait insperément luy estoit offert, sans attendre, ne delayer aucunement : Je reçoy, dist il, tres voluntiers tout ce que vous m'offrez, et quant et quant en disant cela luy tend la main, et Nausicles luy espouse et luy livre en mariage sa fille, commandant à ses domestiques qu'ilz chantassent la chanson nuptiale, et luy mesme le premier commença la danse, finissant ainsi le souper en ces nopces soudaines. Ainsi tous ceux qui estoyent en la maison se mirent à danser, et à chanter Hymen à qui mieux mieux, lors premier qu'il falloit mener coucher l'espousée : car paravant n'avoit il point esté invoqué, et toute la nuict les torches et flambeaux des nopces furent allumez par toute la maison.

Mais Chariclée se retira à part toute seule en son cabinet accoustumé, et apres qu'elle eut fermé les huys sur elle le plus seurement qu'elle peut, voyant qu'il n'y avoit plus personne qui la destourbast, estant desmesurément passionnée et tourmentée d'amour, elle se prend à deschirer et arracher ses cheveux, sans les espargner, et deschirant sa robe : Or sus, dist elle, dansons aussi bien que les autres à la mode que requiert la fortune, qui nous regente. Noz chantz soyent lamentations, noz danses pleurs et gemissementz, ausquelz les tenebres respondent, et la seule nuict obscure soit tesmoing de mes actions, en froissant et jectant contre terre par destresse la lumiere de ceste lampe. Voylà comment la fortune, qui me seigneurie me dresse une chambre nuptiale, voylà la couche des nopces qu'elle me prepare. Je suis desheritée et destituée de celuy qui est mon espoux de nom tant seulement, et non oultre. Helas! Gnemon danse maintenant, et se marie, et Theagenes est errant par le monde, prisonnier à l'aventure, enchesné et enferré, et encore reputay je le tout à bon heur, mais qu'il soit vif et sauf tant seulement. Helas! Nausiclea est maintenant espousée, et est separée de moy, celle qui jusques à hyer avoit tousjours esté ma compaigne du coucher, et Chariclée est seule et deserte. Je ne le dis pas pour envie que je porte au bon traictement que vous leur faictes, ô dieux et fortune! car je desire que toutes choses leur succedent à souhait, mais c'est pour ce que vous ne nous faictes le semblable, ains estendez en longueur infinie noz malheurs, qui d'oresenavant surpasseront tous argumentz de tragedies. Mais à quel propos fais je ces complaintes importunément à l'encontre des dieux? Leur volunté soit faicte en toute chose, autant à l'advenir comme au passé. O Theagenes! ô ma seule doulce pensée! si vous estes mort (ce que jamais ne puisse je sçavoir) mais que j'en sois asseurée, je ne dilayeray gueres à me rendre vers vous, et ce pendant voicy les offrandes dernieres que l'on faict aux mortz que je vous offre (ce disoit elle en s'ar-

rachant de ses cheveux et les jectant dessus sa couche) et vous espans de mes deux yeux, que tant vous aymez, ces funebres effusions, que l'on respand sur les sepultures de trespassez (et soudain son lict fut tout trempé et noyé de larmes) et si vous estes vif, ce que plaise aux dieux m'octroyer, venez vous en (amy) icy avecq' moy coucher, vous representant à ma fantasie, à tout le moins en songe : et neantmoins, ô gentil Theagenes, contenez vous encore lors, et vous reservez vostre pucelle entiere, jusques au jour de legitime mariage, et ne la vueillez embrasser, ne cognoistre amoureusement en dormant. Voyez, je vous accolle et embrasse, me faignant que vous soyez icy present, et supposant que je vous voye. En disant lesquelles paroles elle se jecte sur son lict le visage dessouz, et l'embrasse estroictement estandue tout de son long, en gemissant et souspirant amerement, jusques à ce que de la grande tristesse et desplaisance qu'elle sentoit un esblouyssement la surprit, qui (luy offusquant la partie intellective de l'ame) l'endormit petit à petit, et la retint endormie jusques à ce qu'il fut bien grand jour, tellement que Calasiris s'en esmerveillant, et la cherchant, pour ce qu'il ne la voyoit point au lieu et heure ou il avoit accoustumé de la voir, s'en vint à la porte de sa chambre, et frappa bien fort, l'appelant plusieurs fois par son nom, Chariclée, Chariclée, tant qu'il l'esveilla.

—

CHAPITRE III.

Calasiris consolant Chariclée luy dict Thyamis estre son filz : pour ceste cause, elle ayant quelque doute, il luy remonstre et l'asseure de n'avoir nulle crainte : parquoy ayans ensemble deliberé d'aller chercher Theagenes en habitz de pauvreté, trouverent plusieurs hommes mortz en la plaine de Bessa.

Elle esveillée en sursault, s'estonna quand elle s'ouyt appeler si fort, et tout en l'estat qu'elle estoit, s'en vint à la porte, en bien grand' haste tira le verrouil, et ou-

vrit au bon homme Calasiris, lequel, voyant ses cheveux ainsi gourfoulez et emmeslez, sa cote dessirée sur l'estomach, ses yeux encore tous enflez, tesmoignans la fureur d'impatience, en laquelle elle avoit esté avant que de s'endormir, en entendit incontinent bien la cause. Si la ramena seoir sur son lict, et luy mist un manteau sur elle, la racoustrant un peu plus honnestement, puis luy dist : Que veult dire cecy? Chariclée, comment vous tourmentez vous ainsi impatiemment, et comment laissez vous en ceste sorte vaincre vostre raison aux accidentz de fortune? Pourquoy ne vous voy je maintenant telle comme je vous ay tousjours cogneuë par cy devant, vertueuse, sage, et patiente à porter constamment les heurtz de fortune? Ne voulez vous point chasser de vostre entendement ceste desesperée impatience, recognoissant que vous estes de genre humain, qui est une chose inconstante, muable, et qui legierement se tourne en l'une et en l'autre fortune? Vous voulez vous perdre, lors que bonne esperance vous est presentée? Espergnez vous, mon enfant, espergnez vous, et vous contregardez, sinon pour l'amour de vous mesme, à tout le moins pour l'amour de moy, et de Theagenes, lequel ne veult jamais vivre, sinon avecques vous, et qui ne repute aucun gaing, ny aucun bien d'estre en ce monde, sinon de tant que vous y serez saine et en vie.

Chariclée rougit de honte en luy oyant dire ces paroles, et encore plus en pensant l'estat auquel il l'avoit trouvée, et pourtant se teut elle bien long temps. Mais comme Calasiris la pressast de luy respondre : Les choses dequoy vous me reprenez, dist elle, mon pere, sont veritables : mais toutesfois à l'aventure sont elles à moy pardonnables : car ce n'est point une vulgaire, ou nouvelle cupidité, qui moy miserable incite à faire telles demonstrations de ma vehemente passion : mais c'est un pur, sincere et pudique desir de celuy que je tiens pour mon espoux, combien qu'il ne m'ayt encore point cogneuë, et mesmement ayant les qualitez de Theagenes

duquel l'absence me travaille : pource que je ne suis avecques luy, et plus encore m'effroye la doute que j'ay s'il est ou mort, ou vif. Quant à cela, dist Calasiris, ne vous en tourmentez plus : car il est bien, et sera dedans brief temps avecques vous, à l'ayde des dieux, s'il fault adjouster foy (comme il fault) aux choses qui ont esté prophetisées de vous par l'oracle, et à celuy qui nous en dist hier des nouvelles, qu'il avoit esté pris par Thyamis, ainsi comme on l'envoyoit en la ville de Memphis : et s'il est pris, il n'y a point de doute qu'il ne soit bien, pour l'amitié et cognoissance qu'il a de par cy devant avecques Thyamis. Et pourtant n'est il plus temps de differer et attendre, ains nous fault à la plus grande diligence que nous pourrons mettre en voye vers le bourg de Bessa, pour illec aller chercher à vous Theagenes, et à moy Theagenes aussi, et avecq' luy mon filz : car je pense que vous avez bien ouy dire, que Thyamis est mon filz.

Chariclée demoura pensive quelque temps sans mot dire, puis respondit à Calasiris : Si Thyamis est votre filz, et que ce soit ce Thyamis que je pense, et non pas un autre, ny filz d'un autre pere que de vous, je me voy aller precipiter en un tresgrand danger. Dequoy Calasiris s'esbahyt bien fort, et luy demanda la cause. Vous sçavez, respondit elle, comment je fuz prise des pastres : durant que nous fusmes parmy eux, la malheureuse beauté, que Thyamis estima estre en moy, l'incita à me desirer : si ay peur maintenant que quand nous les aurons trouvez, en me voyant, il ne se souvienne que je suis celle mesme à qui il a presenté mariage, lequel je n'ay point refusé, ains seulement l'ay differé par une ruse qui me vint lors en la pensée, et qu'il ne me force maintenant d'accomplir et mettre à effect ce mariage. Ja à Dieu ne plaise, dist Calasiris, que sa cupidité soit si vehemente, et qu'elle le maistrise tant qu'il mesprise la face et presence de son pere, et que le filz ne porte reverence aux yeux de celuy qui l'a engendré, jusques à refrener un appetit desordonné, si aucun il en a. Et toutesfois (puis

qu'il n'y a rien qui vous empesche de ce faire) que ne propensez vous ce pendant quelque habilité, pour destourner ce que vous craignez? car vous estes ouvriere d'inventer finement des remises, subterfuges, et delayz encontre ceux qui attentent quelque chose sur vous. Ces paroles resjouyrent un peu Chariclée, laquelle luy respondit : Si c'est à certes que vous dictes ces choses de moy, ou bien en jeu, je ne m'y arreste point pour l'heure presente, ce m'est tout un : mais je vous veux dire à meilleure fortune (si Dieu plaist) la ruse que desja une fois j'avois paravant entreprise avecques Theagenes, de laquelle fortune nous a gardé d'user. Quand nous voulusmes sortir de l'isle des Pastres, nous fusmes d'advis de changer de robe, et nous vestir le plus simplement que nous pourrions, nous desguisans en pauvres mendians pour passer plus seurement par les villes et bourgz qu'il nous conviendroit traverser. Et pourtant, si ce conseil vous semble bon, desguisons nous ainsi, et contrefaisons les mendians : car par ce moyen nous serons moins sujectz à estre espiez et destroussez par les chemins de ceux que nous rencontrerons : car à telles gentz leur indigence et vilité sert de sauvegarde et d'asseurance, et est pauvreté plus prochaine de pitié que d'envie. D'avantage nous en trouverons plus facilement nostre vivre quotidian : car en pays estranger gentz incogneuz ne treuvent pas aysément qui leur vende, et trouvent plus tost qui leur donne par pitié ce qu'ilz demandent.

Calasiris trouva ceste invention bonne, et luy dist, qu'il se falloit haster de se mettre en chemin : parquoy ilz s'en vindrent parler à Nausicles, et à Gnemon, et leur communiquerent la resolution qu'ilz avoyent prise d'eux en aller : puis se mirent en voye trois jours apres, sans vouloir prendre ny monture que l'on leur offroit, ny homme aucun pour les accompaigner, et conduire. Nausicles et Gnemon, et tous ceux de la maison les convoyerent, aussi fist Nausiclea, qui l'obtint de son pere à force de prieres, et (contre la coustume des nouvelles mariées)

n'eut vergoigne de sortir de la maison, pour l'affection grande qu'elle avoit desja conceuë envers Chariclée. Quand ilz les eurent convoyez environ un quart de lieuë, ilz prirent congé, et s'entrebaiserent pour la derniere fois, selon leur sexe, et toucherent es mains les uns des autres en pleurant treschauldement, et faisans prieres aux dieux, puis qu'il leur convenoit se separer, que ce fust aumoins à meilleure fortune qu'ilz n'avoyent encore experimentée. Gnemon leur pria de luy pardonner, s'il ne s'en alloit avecq' eux, s'excusant sur ce qu'il estoit nouvellement marié, et faignant que bien tost il les iroit retrouver, incontinent qu'il auroit l'occasion de ce faire : et ainsi se departirent d'ensemble.

Nausicles et sa famille retournerent vers le bourg de Chemmis : mais Chariclée et Calasiris, avant que tirer oultre, se desguiserent en guise de pauvres mendians, avecques de meschantz palleteaux, qu'ilz avoyent preparez pour eux en affubler, puis Chariclée souilla son visage de suye, et se barbouilla de fange, et laissa pendre devant l'un de ses yeux le bout d'une meschante coiffe deschirée, qui luy battoit sur le front pour en voyler et cacher sa face, portant dessoubz son aisselle un bissac, qui sembloit proprement la besace d'un belistre à mettre des brides : mais c'estoit ou elle avoit serré sa robbe sacrée et ses coronnes, qu'elle avoit apportées de la ville de Delphy, avecq' les bagues et joyaux que sa mere avoit exposez quant et elle, pour une fois la recognoistre. Calasiris enveloppa sa trousse, dedans laquelle estoyent ses flesches, de quelques meschantz cuyrs tout rompuz et usez, comme si c'eussent esté quelques autres hardes, et la chargea sur ses espaules en escharpe : puis desbenda l'arc, duquel estant redressé il se servit au lieu de baston, en se soustenant et appuyant dessus, et se courbant plus que l'aage ne le contraignoit, quand il voyoit de loing venir quelqu'un sur le chemin, faignant de trainer l'une des cuysses, et se faisant quelquesfois mener et conduire par Chariclée.

Apres qu'ilz eurent bien appris à contrefaire naïvement les coquins mendians, et qu'ilz se furent entredict quelques petitz motz de risée, que cest habit et ce mestier leur estoit merveilleusement bien seant, ilz prierent la destinée et fortune qui les regissoit, qu'elle arrestast leurs miseres et leurs maux, au moins à ce but, et qu'elle se contentast de ceux qu'ilz avoyent ja endurez. Puis se mirent à toute diligence en chemin vers le bourg de Bessa, là ou ilz esperoyent trouver Theagenes et Thyamis : mais ilz furent deceuz de leur esperance. Car (comme ilz approchoyent de Bessa) environ le soleil couchant, ilz trouverent et virent devant eux un grand nombre de gentz freschement tuez tous estenduz par terre, lesquelz pour la plus part estoyent Persiens, et peu d'autres Egyptiens, à voir la façon de leurs accoustrementz, et de leurs armes. Si conjecturerent bien que ce devoit estre quelque faict d'armes, et un exploit de guerre : mais de qui, ne contre qui, ilz n'en sçavoyent rien, jusques à ce qu'en environnant çà et là, et regardant ces corps mortz, pour voir s'il y avoit point quelqu'un de ceux qu'ilz cherchoyent (car noz ames sont habiles à deviner tousjours en la pire part de ceux qu'elles ayment le mieux) ilz rencontrerent une femme aagée, laquelle estant au long du corps de l'un de ces Egyptiens mortz, faisoit toutes les lamentations qu'il est possible de faire, et delibererent de sonder s'ilz pourroyent sçavoir par ceste vieille quelque chose de ce qu'ilz desiroyent entendre. Si se poserent aupres d'elle, et essayerent de la reconforter, et adoulcir son trop grand dueil. Elle les escoutoit, et Calasiris luy demanda en son egyptien, qui estoit celuy qu'elle lamentoit, et quelle rencontre avoit esté faicte en ce lieu. La vieille leur conta tout en peu de paroles, disant que le dueil qu'elle menoit estoit pour la mort de son filz, et quant à elle, qu'elle desiroit tresaffectueusement trouver le chemin pour devaler à la region des mortz, si quelqu'un luy vouloit faire ce bien, que de la delivrer de sa vie, en la perçant

de quelque ferrement d'oultre en oultre. Et que ce pendant en pleurant et lamentant elle faisoit le devoir à son filz tel comme elle pouvoit. Quant à la bataille, elle leur conta en ceste sorte :

—

CHAPITRE IV.

Description de la deffaicte des Persiens et des Egyptiens, et l'occasion pourquoy recitée par une vieille sorciere à Calasiris et Chariclée.

L'on emmenoit un jeune jouvenceau estranger, de taille et de beauté singuliere, vers la ville de Memphis à Oroondates, lieutenant general du grand Roy de Perse en ce païs, et estoit (à mon advis) Mitranes, qui l'avoit pris prisonnier, et l'envoyoit comme un tresbeau present, à ce que l'on dict. Ceux de ce bourg (en leur monstrant le bourg prochain) coururent sur ceux qui le menoyent, disans qu'il estoit de leurs gentz, et qu'ilz le cognoissoyent bien. Je ne sçay s'ilz disoyent vray, ou si c'estoit une occasion faulse qu'ilz avoyent controuvée pour enlever ce jeune homme. Mitranes ayant ouy ces nouvelles, et en estant griefvement courroucé, comme vous pouvez penser, est venu avecq' un grand nombre de gentz de guerre il n'y a que deux jours, pour destruire nostre bourg : nos gentz qui sont hommes fort courageux et belliqueux, et qui de tout temps ont accoustumé de vivre de volerie, aventureux jusques à ne craindre nullement la mort, dont maintes femmes assez de fois sont demourées vefves de leurs mariz, et plusieurs meres (comme moy chetive maintenant) ont perdu leurs enfantz, quand ilz sceurent que Mitranes leur devoit venir courir sus, ilz s'embuscherent en quelques bocages sur le chemin, et à l'improuveuë vindrent de grand randon, et avecques grandz criz, les uns de front, les autres par derriere, ruer sur ces Persiens, lesquelz ne se doutoyent de rien, et ne se tenoyent point sur leurs gardes, tellement que Mitranes y mourut des premiers en com-

battant courageusement, et presque tous ses gentz aussi, pour autant qu'ilz estoyent enveloppez de tous costez, et n'eussent sceu trouver lieu vuide pour eux en fuyr, et aussi en mourut il quelques uns des nostres, entre lesquelz (par la maligne volunté de fortune) s'est rencontré mon filz, qui a eu la poictrine percée d'un coup de flesche persienne, comme vous voyez : et est celuy que je malheureuse mere pleure, et lamente maintenant: et si ay grand peur qu'il ne me faille encore lamenter l'autre, qui m'est demouré, estant ores avecq' les autres allé en la guerre contre ceux de la ville de Memphis.

Calasiris s'enquist quelle estoit la cause de ceste expedition, et voyage sur Memphis. Et la vieille luy conta qu'elle avoit entendu de son second filz, que leurs gentz ayans défaict la garnison du Roy de Perse, et occis le capitaine, sçavoyent tresbien que la chose leur tourneroit non en legier peril, mais en danger de leurs vies et de leurs biens, à cause que Oroondates (lequel avoit tousjours autour de luy une grosse puissance de gentz de guerre) incontinent qu'il en sçauroit les nouvelles, viendroit de premiere arrivée enclorre le bourg de Bessa avecques son armée, ne plus ne moins que dedans un retz, tellement qu'il ne s'en sauveroit pas un, et qu'il voudroit faire la vengeance de la deffaicte de Mitranes, avecques l'extreme destruction et extermination de tous ceux qui demouroyent dedans : et pourtant qu'ilz avoyent deliberé (comme ceux qui vouloyent tout hasarder et jouër au desespoir) d'amender les faultes de leur hardiesse par autres entreprises de hardiesse encore plus grande, s'il leur estoit possible, et de prevenir l'apprest et amas de gentz que pourroit faire Oroondates, en luy allant courir sus à l'improuveuë, et le tuant s'ilz le trouvoyent dedans la ville de Memphis, ou bien s'il estoit absent (comme le bruit couroit qu'il avoit de present la guerre contre le Roy d'Ethiopie) qu'il leur seroit plus facile de surprendre la ville de Memphis, estant vuide de gentz qui la peussent defendre, et qu'ilz auroyent pour

autant de temps eschapé le peril : et d'avantage, qu'ilz restitueroyent à leur capitaine Thyamis la dignité de grand Prebstre et Pontife, que son frere puisné occupoit contre droict et raison : et qu'en tout evenement (s'il leur succedoit mal) à tout le moins aymoyent ilz mieux mourir en gentz de guerre, combattans vertueusement, que de se laisser en toute autre sorte laschement prendre, et se soumettre aux contumelies, et tourmentz que leur voudroyent faire endurer les Persiens. Mais vous autres estrangers, dist elle, ou voulez vous aller maintenant? En ce bourg, respond Calasiris. Il n'est pas seur pour vous, dist elle, d'y entrer maintenant à heure indeuë, et n'estant point cogneuz, de vous aller mesler parmy ceux qui y sont demourez. Si vous nous y vouliez venir conduire, et adresser, dist Calasiris, nous aurions esperance de seureté. Je n'ay pas le loysir pour ceste heure, respondit la vieille, à cause que j'ay proposé de faire quelques nocturnes sacrifices pour les mortz : mais si vous pouvez (car aussi bien vous est il force encore que vous ne le voulez pas) avoir patience pour cette nuict, en vous retirant à l'escart un peu arriere d'icy, ou il n'y ayt point de corps mortz, demain le matin, au poinct du jour, je vous y meneray, et vous donneray asseurance. Quand elle luy eut dict cela, Calasiris l'exposa, et l'interpreta tout à Chariclée, puis se tira un peu arriere avecq' elle au dessus de la place, ou estoyent ces gentz mortz, là ou ilz rencontrerent une petite mote basse, sur laquelle le bon homme se coucha, et fist son chevet de la trousse et des flesches qu'il portoit, reposant sa teste dessus, et Chariclée se mist en son seant sur le bissac qu'elle avoit apporté.

—

CHAPITRE V.

De l'estrange magie de la sorciere pour faire parler le corps de son filz mort en ceste deffaicte, et ce qu'il revela : puis comme elle mourut.

Or, la lune, qui nagueres estoit levée, espandoit par tout une fort grande clarté, car c'estoit le troisiesme jour d'apres la pleine lune, et Calasiris affoibly de vieillesse, et travaillé du chemin qu'il avoit faict la journée, s'endormit. Mais Chariclée, ne pouvant resposer pour les ennuyz et souciz, qu'elle avoit en l'entendement, vid un spectacle detestable et meschant, qui neantmoins est familier et usité aux femmes egyptiennes : car ceste vieille (pensant avoir trouvé plein loysir ou personne ne verroit ny ne destourberoit ses conjurations magiques) premierement fist une fosse, et de l'autre costé alluma un grand feu, puis mist entre deux le corps mort de son filz, et prit en sa main de dessus une table qu'elle avoit dressée aupres une tasse de terre, et en versa un peu de miel dedans la fosse, et d'un autre y respandit du laict, et puis d'une tierce du vin, apres elle prit une image de paste formée en figure d'homme qu'elle coronna de laurier et de fenoil, et la jecta dedans la fosse : puis amassa une espée, avecq' laquelle elle se demena, et tourmenta, comme si elle eust esté forcenée et enragée, barbotant quelques invocations à la lune en paroles estranges et barbaresques. Cela faict, elle s'incisa le bras, et avecq' une branche de laurier s'essuya et recueillit le sang qui couloit de la playe, dont elle aspergea le feu allumé, et tout plein encore d'autres telles supersticieuses vanitez qu'elle fist. A la fin se baissant contre terre à l'oreille de son filz à force de je ne sçay quelles conjurations, elle le fist sourdre debout, et le contraignit par sa magie de se lever.

Chariclée (qui non sans grande peur avoit veu tout le precedent) alors fut extremement effroyée de l'horreur qu'elle eut voyant telles choses. Si esveilla Calasiris, afin

qu'il les vist aussi bien qu'elle. Or quant à eux, la vieille ne les eust sceu voir, pource que c'estoit la nuict, et si voyoyent bien tout ce que la vieille faisoit, pource que ilz estoyent dans l'obscurité, et oyoyent à clair ce qu'elle disoit, pource qu'ilz n'en estoyent pas fort loing, avecques ce que la vieille commençoit desja à interroguer ce corps mort à plus haulte et forte voix. L'interrogatoire qu'elle luy faisoit estoit : si son filz, qui luy estoit demouré, retourneroit de la guerre sain et sauf. Le mort ne respondit rien : mais fist seulement signe de la teste, et laissant sa mere en doute, si elle devoit esperer ce qu'elle desiroit, retomba tout incontinent, et cheut sur le visage contre terre, et elle le retourna tout aussi tost la face dessus, et ne cessa de l'interroger, luy chantant de rechef aux oreilles encore de plus violentes conjurations (comme il sembloit) et saultant l'espée au poing, tantost contre le feu, tantost contre la fosse, jusques à ce qu'elle le fist ressourdre de rechef. Quand il fut debout, elle l'interrogua des mesmes choses que devant, le contraignant de luy exposer clairement, ce qu'elle demandoit, non par signes de la teste, ains par vive voix.

Comme ceste vieille estoit ainsi apres sa necromance, Chariclée supplia Calasiris qu'ilz s'en approchassent, et qu'ilz demandassent aussi quelque chose de Theagenes. Ce que Calasiris tout à plein luy refusa, disant que la veuë seulement luy en estoit interdicte : mais qu'elle estoit excusée, pource que c'estoit maugré luy, et par contrainte, et que s'occuper de telles magiques conjurations, ou y assister, est chose prohibée aux prestres et prophetes, pourautant que toute la puissance de deviner et predire les choses futures, que les prophetes ont, leur vient de sacrifices legitimes et de devotes et sainctes oraisons; mais que aux prophanes et meschantz qui se veautrent ainsi contre la terre, à dire vray, et tousjours sont à l'entour de quelque corps mort, comme elle voyoit lors ceste Egyptienne, c'est quelque fortuite occasion qui leur donne.

Ainsi que Calasiris parloit encore, le mort avecq' une voix plaintive et casse, comme si elle fust venue pardessoubz la terre de quelque spelunque creuse, et de quelque profonde baricave, dist en gemissant : Je t'ay pardonné du commencement, mere, jusques icy, et ay souffert que tu ayes offensé contre nature humaine, en violant les sainctes loix des fatales destinées, et remuant par conjurations magiques les choses ausquelles l'on ne doit nullement toucher; car les trespassez gardent encore reverence envers leurs peres et meres, autant qu'il leur est possible : mais puis que tu me l'ostes par ton importunité, et la chasses de tant qu'il est en toy, n'ayant pas seulement attenté des le commencement choses illicites et damnées, ains perseverant tousjours de mal en pis, et estendant en infinie progression ton crime et ta forfaiture, attendu que tu forces un corps mort, non seulement de se dresser et faire signes de la teste, mais aussi de parler, et ce pendant tu ne tiens compte de m'inhumer, et faire mon obseque, empeschant que je ne me puisse mesler avecques les autres ames pour seulement venir à tes ataintes, escoute ce que j'ay jusques icy reculé à te dire : Ny ton filz ne reviendra jamais de là ou il est allé, ny tu n'eschapperas la mort de glaive, ains (pour autant que tu as consumé et employé toute ta vie à choses si abhominables) tu en souffriras bien tost l'yssue violente, laquelle est definie et destinée à tous ceux qui se mesleront de telle damnée magie : attendu qu'oultre tes autres forfaitures, ce ne t'a pas assez esté de faire à part toy ces misteres si secretz, et qui doivent estre baillez en garde aux tenebres et au silence de la nuict : mais as revelé les misteres des mortz en presence de tesmoings, dont l'un est prophete, et en luy y a moins de mal : car il est assez sage pour séeller de silence sa bouche, que jamais elle ne s'ouvre pour parler de telles choses, et si est d'avantage amy des dieux, à l'occasion dequoy (s'il se haste) il engardera par sa presence ses deux enfantz de combattre à oultrance l'un

contre l'autre, et de s'entredefaire : mais (qui plus agrave ton crime) c'est qu'une fille voit et entend tout ce à quoy tu me contraints, qui est une personne ravie et transportée d'amour, et qui pour je ne sçay quel sien amy va errant quasi par tout le monde, avecq' lequel (apres infiniz travaux et innumerables dangers) en fin elle vivra en tresglorieuse et royale fortune es extremitez de la terre habitable. Quand il eut dict ces paroles, il retomba soudainement de son hault par terre.

La vieille entendant que ces tesmoings, qui avoyent esté spectateurs de sa necromance, estoient les estrangers, ausquelz elle avoit parlé, tout ainsi comme elle estoit l'espée au poing personne forcenée, elle se met apres à les chercher, et court çà et là parmy la desconfiture de ces mortz, estimant qu'elle les trouveroit cachez entre les corps estenduz sur la place, se deliberant de les occire, si elle les pouvoit rencontrer, comme espies, qui avoyent nuy à ses charmes et conjurations de magie pour y avoir esté presens et les avoir veuz. Si se jecta en celle queste parmy les mortz si furieusement, et de si grande roideur, sans prendre garde ou elle se mettoit, qu'elle s'enferra en tombant dessus un tronçon de pique, qui estoit tout droict planté en terre, et s'en perça par l'aine d'oultre en oultre, de laquelle bleceure elle tomba morte par terre, et accomplit a bon droict et juste cause tout promptement la prediction et prophetie de son filz.

LIVRE SEPTIESME.

CHAPITRE I.

Comme Thyamis avec sa troupe de brigandz vint devant la ville de Memphis pour y reconvrer la dignité de grand Pontife dont il avoit esté chassé par la malice de son frère Petosiris : et de ce qui en fut ordonné par Arsacé en l'absence de son mary Oroondates grand Satrape.

Mais Calasiris, et Chariclée, qui avoyent approché si pres d'un si grand peril, tant pour se tirer loing de la frayeur ou ilz estoyent, que pour arriver à temps de ce que le mort leur avoit prophetisé, se mirent incontinent à toute diligence en chemin vers la ville de Memphis, et y arriverent à l'instant mesme que les choses (que le mort avoit predites) s'y faisoyent : car lors que Thyamis avecq' toute la troupe des brigandz de Bessa y survint, ceux de la ville n'avoyent fermé leurs portes qu'un bien petit au paravant, advertiz de ce faire par l'un des gentz de guerre de Mitranes, lequel s'en estoit fuy de la bataille, et ayant prevu l'entreprise des Bessains de venir surprendre Memphis, en avoit un peu devant adverty ceux de la ville. Et pourtant Thyamis fist arrester ses gentz à l'endroit de l'un des costez de la ville, pour les refreschir, et reposer un petit, à cause qu'il les avoit fort pressez et hastez d'aller, se deliberant de mettre le siege devant la ville.

Ceux de Memphis, qui avoyent premierement esté fort effroyez, pensans que ce fust une bien grosse armée qui les vint assaillir, quand ilz entendirent de ceux qui faisoyent le guet sur la muraille, qu'ilz estoyent en bien petit nombre, furent encouragez et esmeuz de sortir tout sur le champ, et leur aller donner la bataille, en prenant avecq' eux quelques gentz de cheval, et quelques

archers qu'on avoit laissez pour la garde de la ville, et en armant le menu peuple de tout ce qu'ilz pourroyent promptement recouvrer : mais il y eut un vieillard, homme sage, et d'authorité, qui les en garda de ce faire, leur remonstrant, que si bien le Satrape d'Egypte Oroondates, grand lieutenant du roy, n'estoit pour lors au païs, ains en estoit esloigné pour la guerre, qu'il avoit contre le roy d'Ethiopie, à tout le moins estoit ce raison que l'on communiquast l'affaire à Arsacé, sa femme, à celle fin que quand la chose seroit entreprise de son advis et authorité, les gentz de guerre du roy, que l'on trouveroit en la ville, leur aydassent plus voluntairement, et s'employassent à leur defense plus courageusement. Sa remonstrance fut trouvée bonne. Si allerent incontinent tous au palais royal : car les Satrapes y logent quand les Roys n'y sont pas en personne.

Ceste dame Arsacé estoit belle, et grande, bien advisée, et emparlée, pour entretenir toutes gentz, et avoit le cueur grand, comme celle qui estoit extraicte de tres-haulte noblesse, et sœur du grand Roy de Perse : mais au demourant de vie reprochable, et qui se laissoit aller et vaincre à volupté impudique et lascive ; et pourtant entre autres elle fut cause que Thyamis fut contraint d'habandonner la ville de Memphis ; car tantost apres que Calasiris se fut (au desceu de tout le monde) absenté et estrangé de Memphis, pour la revelation qu'il avoit euë touchant le combat de ses deux enfantz, quand on ne le vid plus, on estima qu'il fust allé de vie à trespas, et establit on Thyamis, comme l'aisné de ses enfantz, en la dignité pontificale : mais ainsi qu'il faisoit publiquement les ceremonies, et sacrifices de sa bienvenue et de son entrée, accoustumez en telle solennité, Arsacé d'aventure se trouvant au temple d'Isis, s'attacha à ce jeune homme, honneste, beau, et en fleur d'aage, et qui d'avantage estoit mieux paré que de coustume, pour la celebrité qu'il avoit lors à solenniser. Si commença à luy jecter des œillades impudiques, et luy faire des signes lascifz,

messagers de son orde et vilaine concupiscence, lesquelz adjournementz Thyamis ne recevoit, ny n'entendoit aucunement, à cause que et de nature et de nourriture il estoit fort bien né, et bien aprins à la continence, et estoit bien loing de soupçonner qu'elle fist toutes ces contenances et ces mines à l'intention qu'elle les faisoit, ains estimoit qu'elle les fist pour quelque autre consideration, et luy ce pendant ne pensoit ny ne vacquoit à autre chose qu'à ses sacrifices; mais son frere puisné, appellé Petosiris, ulceré d'une jalousie qu'il avoit de pieça conceuë à l'encontre de son frere, à l'occasion de ceste dignité de pontife, remarqua diligemment toutes les approches d'Arsacé, prenant sa meschante et desloyale sollicitation pour occasion et moyen de calumnier son frere. Si s'adressa secretement à Oroondates et luy declara non seulement ce qu'Arsacé à son deshonneur appetoit et pourchassoit, mais y adjousta faulsement, que Thyamis luy avoit desja consenty. Ce que Oroondates creut facilement, pourautant que de long temps au paravant il soupçonnoit la loyauté de sa femme; mais pourtant ne luy en avoit il ne meffaict ne mesdict aucunement, à cause qu'il n'en avoit point de preuve certaine, et quant et quant aussi qu'il estoit contraint de dissimuler et supporter patiemment son soupçon, si aucun en avoit, pour la crainte et reverence du sang royal. Mais il ne cessa jamais de menacer continuellement Thyamis de le faire mourir, jusques à ce qu'il l'eust contraint de s'en fuyr de la ville en exil, et qu'il eust estably et colloqué Petosiris, son frere puisné, en la dignité de pontife.

Ces choses avoyent esté faictes long temps au paravant, mais lors, comme une grande multitude de peuple fust accourue de toutes pars en l'hostel d'Arsacé, pour luy notifier la surprinse et subite arrivée des ennemys (ce que desja elle avoit bien entendu d'ailleurs) et la requerir de vouloir permettre, que les gentz de guerre du roy, qui estoyent en garnison dedans la ville, sortissent avecques le peuple hors, pour aller donner la bataille aux enne-

mys, elle leur fist response que cela ne permettroit elle point si temerairement, et si aysément, n'estant encore advertie, ny en quel nombre estoyent les ennemys, ne qui ilz estoyent, ne d'ou ilz venoyent, ny quelle occasion les mouvoit de venir assaillir la ville : et pourtant, qu'il falloit premierement aller monter sur la muraille de la ville, et apres avoir de là bien regardé, et consideré toutes choses, prendre avecq' eux quelques autres gentz de guerre du roy, pour executer ce qui seroit en eux, et ce qu'ilz verroyent estre expedient de faire. On trouva son dire bon, et sage. Si s'en courut tout le peuple incontinent sur la muraille, là ou par le commandement d'Arsacé fut incontinent dressé un beau pavillon de pourpre, tendu de riches drapz, et de tapis d'or, auquel (s'estant parée de fort precieux et riches atours) elle se vint seoir dessus une chaire hault eslevée, les archers de sa garde tout a l'entour d'elle en armes dorées, puis fist monstrer de la muraille aux ennemys une verge de heraud, que l'on appelle caducée, qui est le signe de surseance de guerre, et de vouloir amyablement parlementer, et demanda que les principaux et les chefz des adversaires approchassent de la muraille pour parler.

Thyamis et Theagenes furent esleuz par leur compaignie pour ce faire, et se vindrent presenter devant les murs, armez de toutes pieces, excepté qu'ilz n'avoyent point d'armet en teste. Et lors le heraud d'Arsacé leur dist à haulte voix : Arsacé, la femme d'Oroondates, premier des Satrapes, et sœur du Grand Roy, demande qui vous estes, et que vous voulez, et pour quelle occasion vous avez osé entreprendre ceste invasion. Ilz respondirent que ceux de leur troupe estoyent Bessains, et declara Thyamis qui il estoit, et le grand tort et injure que son jeune frere Petosiris et Oroondates luy avoyent faict, attendu que par leur trahyson et machination il avoit esté faulsement et meschamment privé de la dignité de pontife. Pour en laquelle le restituer et remettre, les Bessains estoyent illec venuz en armes : et si on luy vouloit

amyablement rendre sa prelature, que les Bessains s'en retourneroyent paisiblement en leurs maisons, sans rien gaster, ne faire tort aucun à personne, sinon qu'ilz prendroyent le hazard de la bataille, et commettroyent tout aux armes. Puis en adressant sa parole à Arsacé, luy dist, si elle avoit le cueur et le sens tel comme elle le devoit avoir, que l'occasion estoit venue de se ressentir, et venger de la trahyson que Petosiris luy avoit machinée, et de sa faulse calumnie controuvée envers Oroondates, par laquelle il l'avoit rendue suspecte et mescreuë à son mary de meschante et vilaine concupiscence, et luy en avoit esté banny et exilé de sa patrie.

A ces paroles, toute la multitude assistante du peuple de Memphis fut grandement esbahie : car ilz recognoissoyent tresbien Thyamis, de l'absence et bannissement duquel ilz n'avoyent paravant jamais sceu, ny entendu la cause : et lors premier par les paroles qu'il avoit dictes commençoyent à s'en douter, et à croire qu'il disoit verité. Mais Arsacé fut encore bien plus troublée et confuse en son entendement, que ne furent tous les autres ensemble, et son cœur assiégé de bien diverses passions; car d'un costé, ramenant le passé en memoire, elle boüilloit de courroux, et d'appetit de vengeance a l'encontre de Petosiris, et machinoit desja en son entendement le moyen par lequel elle se pourroit venger de luy, et d'autre costé voyant Thyamis et Theagenes, sa pensée estoit distraicte et divisée à couvoyter tantost l'un, et tantost l'autre, pour l'amour renouvellé de l'un, et plus aigrement imprimé de nouveau en son cueur de l'autre, tellement qu'elle ne sceut si bien se contenir, que les assistans ne cogneussent facilement qu'elle estoit extremement passionnée.

Et toutesfois apres quelque intervalle de silence, reprenant ses espritz comme ceux qui se reviennent d'une cheute du mal caduc, elle parla à eux en ceste maniere : C'est bien une grande fureur, mes amys, qui trouble le sens à vous tous Bessains universellement, d'avoir entre

pris ceste guerre : mais principalement à vous deux si beaux jeunes hommes, estans en fleur d'aage, et ayans le cueur si gentil, et si noble, comme il est aysé à voir : par ce que vous vous venez ainsi franchement exposer, et jecter en evident peril, pour et avecques des brigandz, attendu que, si l'on vient à la bataille, vous n'estes point pour soustenir la seule premiere rencontre : car ja à Dieu ne plaise, que la puissance du roy mon frere soit tant affoyblie, combien que son lieutenant soit absent pour ceste heure, qu'avecq' le reste de ses gentz de guerre, qui sont icy demourez, l'on ne vous puisse quand l'on voudra prendre et envelopper tous tant que vous estes. Mais il me semble qu'il n'est pas raisonnable que toute la troupe se face mettre en pieces, attendu que la cause de ceste vostre invasion est particuliere et privée, ny que ce different se decide au danger de toute la compaignie, puis que c'est pour chose qui ne touche point generalement toute la communauté, ains seulement deux particuliers. Au moyen dequoy ce n'est pas raison qu'elle prenne sur soy le hazard de l'yssue telle, que les dieux, et justice la voudront determiner. Pourtant suis je d'advis, et le vous commande, que tous autres, tant Bessains, que ceux de Memphis, ne bougent, et n'ayent à faire guerre sans occasion les uns aux autres; mais que les deux qui querellent ensemble de la dignité de pontife combattent seulz l'un contre l'autre, et que la prelature demeure pour pris et loyer de la victoire au vainqueur.

—

CHAPITRE II.

Thyamis et Petosiris freres venans au combat, Petosiris print la fuyte : et comme Calasiris leur pere au mesme instant s'y trouva et se donna à cognoistre à eux.

Quand Arsacé eut dict ces paroles, tous ceux de la ville se prirent unanimement à crier que c'estoit bien dict, et louerent fort ceste sentence, en partie meuz du soup-

çon qu'ilz conçurent, que Petosiris eust par voye indirecte occupé la dignité pontificale, et en partie aussi par ce que chacun estoit bien ayse de rejecter au debat d'autruy le danger qu'il se voyoit prochain, et evident devant ses yeux, et que presentement il attendoit : mais les Bessains monstroyent contenance de n'estre point contentz de cest appointement, et de ne vouloir permettre que leur capitaine se jectast seul pour eux en peril, jusques à ce que Thyamis mesme les y fist condescendre, en leur remontrant l'imbecilité, foyblesse de cueur, et peu d'experience des armes qui estoyent en Petosiris, les asseurant qu'il y avoit bien grand avantage pour luy en ce combat. Et ce fût aussi (à mon advis) la consideration qui meut Arsacé à ordonner qu'ilz combattroyent teste à teste, sçachant tresbien que sans aucune doute son intention en cest endroit sortiroit tel effect comme elle desiroit, et que c'estoit un tresbon et tresapte moyen de faire payer à Petosiris la peine qu'il avoit desservie, par ce qu'il seroit contraint de combattre contre Thyamis, qui estoit trop plus gentil compaignon de sa personne que luy.

Tout fut prest et appareillé pour executer son commandement plus tost que l'on ne sçauroit dire, en maniere de parler, tant Thyamis pressa avecques une grande allegresse son frere de venir au combat, et diligenta luymesme gayement de vestir ce qui lui defailloit de son harnois, pour estre mieux en poinct de combattre. A quoy faire Theagenes l'encourageoit fort, en luy mettant sur la teste son armet cresté d'un beau et grand panache, dont la splendeur dorée reluysoit au soleil comme feu, et luy laçant luy mesme toutes les autres pieces de son harnois pour plus grande seureté. Au contraire on ne cuyda jamais pousser à toute force Petosiris hors des portes de la ville, par le commandement d'Arsacé, et l'arma l'on maugré luy, criant, et alleguant plusieurs desfaictes et excuses, pour reculer à combattre. Quand Thyamis le vid hors de la porte : Voyez vous, dist il à Theagenes,

comment il tremble de peur. Je le voy bien, respondit il : mais comment vous gouvernerez vous en cest acte cy? car vostre adversaire n'est point simplement adversaire, ains quant et quant est vostre frere. Vous dictes vray, luy dist Thyamis, et au plus pres du but de ma pensée : et pourtant je vous advertiz, que j'ay intention et espoir de le vaincre, Dieu aydant, mais non pas de le tuer : car ja Dieu ne vueille, que le courroux des tortz et oultrages que j'ay receuz de luy ayt tant de puissance sur moy, que je desire acheter vengeance pour le passé, ny honneur pour l'advenir du sang de mon frere germain, et soüiller mes mains du meurtre de celuy qui est sorty d'un mesme ventre que moy. Voilà, dist Theagenes, parlé en homme de gentil cueur, et qui cognoist bien la reverence deüe à nature : mais ce pendant que me voulez vous commander? Thyamis luy respondit : Je n'ay nulle doute, ne defiance, que je ne vainque en ce combat : mais pourautant que la fortune produist bien souvent des effectz et aventures estranges, contre l'opinion et l'attente de tout le monde, s'il advient que je gaigne, vous vous en viendrez dedans la ville, et demourerez avecques moy en pareille condition que moy-mesme, et s'il advient quelque chose contre nostre esperance, vous vous en irez estre capitaine de ces Bessains, lesquelz vous portent fort bonne affection, et supporterez ceste vie de brigandz, jusques à ce que Dieu vous dresse et envoye une meilleure yssue de voz fortunes.

Ces paroles dictes ilz s'entr'embrasserent, et s'entrebaiserent en larmoyant, et Theagenes demoura au lieu mesme tout armé comme il estoit, attendant ce qui adviendroit, donnant ce temps pendant loysir sans y penser à Arsacé, qui ne regardoit autre chose que luy, de le contempler à son plaisir, et octroyer à ses yeux la jouyssance de leur desir. Mais Thyamis marcha droict à l'encontre de Petosiris, lequel n'attendit pas le choc, ains tourna le dos incontinent qu'il le vid desplacer, pensant regaigner la ville. Ce qu'il ne peut faire, pourautant que

ceux qui gardoyent les portes le repousserent, et ceux qui estoyent sur les murailles aux creneaux crioyent en quelque endroit qu'il se cuydast sauver, que l'on ne le laissast point rentrer : et pourtant se print il à fuyr tant comme il eut d'aleine à l'entour de la ville, ayant desja jecté ses armes. Thyamis le suyvit, et Theagenes se mist aussi à courir apres, tant pour le soing et le soucy qu'il avoit du salut de Thyamis, comme pour le desir de voir entierement tout ce qui se feroit en ce combat : mais c'estoit sans armes offensives, à celle fin qu'on ne soupçonnast qu'il courust apres pour ayder à Thyamis. Si laissa son escu et sa javeline à l'endroit de la muraille, ou il estoit assis devant Arsacé, luy baillant de rechef au lieu de sa personne à regarder, à tout le moins ses armes, et se mist à suyvre à la course Petosiris, lequel ny ne pouvoit être attaint par son frere, ny ne l'avançoit de gueres. Il sembloit tousjours qu'il s'en allast estre pris, et ne le precedoit sinon d'autant que luy, qui estoit sans armes, devoit courir plus legierement que Thyamis son frere, lequel estoit armé.

Si tournoyerent en cest estat deux tours tout à l'entour de la ville : mais quand ce vint au troisiesme tour, comme Thyamis touchoit quasi du bout de sa javeline aux espaules de son frere, et le menassoit de le frapper, s'il n'arrestoit, estant tout le peuple de Memphis espandu sur les murailles de la ville aux creneaux, ne plus ne moins que dedans un theatre, pour voir ce spectacle, alors, soit quelque divinité, soit quelque hasard, dirigeant les choses humaines, va susciter une entrée de nouvelle tragedie, comme si elle eust voulu mettre en avant le commencement et argument d'une autre seconde, pour la faire jouer au parangon de la premiere, et fist que le bon homme Calasiris se trouva ce mesme jour, et en ce mesme instant d'heure, comme si elle l'y eust transporté avecq' quelque engin, et quelque machine, tout à propos et à temps, pour courir quant et ses deux enfantz, et estre malheureux spectateur de leur

combat à mortelle oultrance, lequel avoit tant enduré de maux, tant essayé de moyens, s'estoit exilé volontairement de son païs, et avoit erré comme un vagabond par tant d'estranges regions, pour cuyder eviter un si cruel et inhumain spçctacle, et neantmoins en fin avoit esté forcé, et vaincu par la destinée, et rengé à voir ce que long temps au paravant les dieux luy avoyent predit.

Il les apperceut bien de loing courir l'un apres l'autre, et cogneut incontinent par ce qui luy en avoit esté tant de fois prophetizé, que c'estoyent ses enfantz. Si se perforça de courir plus legierement, et de plus grande vehemence, que son aage ne portoit, forçant sa vieillesse, pour tascher à les prevenir avant qu'ilz se peussent joindre, et attacher l'un à l'autre.

Quand il en fut approché si pres qu'il ne s'en falloit plus gueres qu'il ne courust quant et eux, il se print à cryer à haulte voix par plusieurs fois : Que veult dire cecy? Thyamis et Petosiris! Que veult dire cecy? mes enfantz! Mais eux ne cognoissans point leur pere, tant pource qu'il estoit encore vestu de meschantz panneaux de mendiantz, que pourautant aussi qu'ilz estoyent tous deux en grand' agonie, ententifz seulement l'un à fuyr, et l'autre à poursuyvre, passerent oultre sans s'y arrester, non plus que si c'eust esté quelque coquin, ou quelque homme insensé et blecé du cerveau. Quant à ceux de la ville, qui estoyent sur la muraille, les uns s'esmerveilloyent comme il n'avoit point de peur de se jecter ainsi entre ces deux jeunes hommes armez et embastonnez pour combattre, les autres s'en moquoyent comme d'un homme transporté d'entendement, et qui ne regardoit point là ou temerairement il se jectoit : mais quand le bon vieillard s'apperceut que l'on ne le cognoissoit point, à cause qu'il estoit si vilement et si pauvrement accoustré, il despouilla soudain les palleteaux deschirez, dont il s'estoit affublé, et laissa pendre en la denouant sa blanche perruque sacrée, jecta le fardeau qu'il portoit dessus ses espaulles, et le baston qu'il avoit en la main, puis se

presenta de front devant eux et leur fist voir sa venerable et sacerdotale presence en se courbant tout doulcement à genoux et estendant ses deux mains jointes comme font les supplians, et en voix gemissante se prit à escrier, pleurant à chauldes larmes : O mes enfantz ! je suis Calasiris, je suis vostre pere, arrestez vous en ce lieu, et mettez fin à ceste rage, et forcenerie fatale, en recognoissant et reverant la presence de celuy qui vous a engendrez.

Ces paroles leur percerent et fendirent les cueurs à tous deux, tellement qu'il s'en fallut bien peu qu'ilz ne tombassent de foiblesse par terre. Si vindrent tous deux ensemble se jecter aux piedz de leur pere, et embrasser ses genoux : mais ce fut apres l'avoir premierement regardé fort attentivement et perfaictement recogneu. Quand ilz cogneurent que ce n'estoit point fantasme ce qu'ilz voyoyent, ains que c'estoit reale verité, adoncq' sentirent ilz en eux plusieurs contraires passions toutes ensemble : car ilz furent bien joyeux de revoir leur pere sain et sauf, retourné contre toute leur esperance : mais aussi rougirent ilz de honte, et furent bien desplaisantz dequoy il les avoit surpris en un si malheureux acte, et se retrouverent au demourant travaillez de grande agonie, pour l'incertitude de ce qui en devoit advenir. D'autre costé, ceux qui regardoyent de dessus les murailles de Memphis furent extremement estonnez, de sorte qu'ilz n'eussent sceu ne faire ne dire aucune chose : et pource qu'ilz ne sçavoyent encore que c'estoit, ilz demourerent les yeux fichez, comme personnes ravies en ecstase, à regarder seulement ce spectacle, sans mouvoir ne muer, non plus que si c'eussent esté des ymages, ou statues paintes.

—

CHAPITRE III.

Comme Chariclée suyvant Calasiris recogneut son Theagenes, qui la decogneut pour son vil habit : et comme Calasiris fut reintegré en son pontificat, lequel il resigna à son filz aisné Thyamis.

Et en ces entrefaictes voicy arriver une autre nouvelle face de tragedie, c'estoit Chariclée, laquelle suyvoit Calasiris à la trace, et recogneut incontinent Theagenes de tout loing : car l'œil de l'amant est une chose merveilleusement prompte et soudaine à recognoistre ses amours, tellement que bien souvent le port, la taille, ou la contenance seulement, encore qu'on ne les voye que de bien loing, ou par derriere, apporte soudainement une apprehension de similitude. Si tost doncq' que Chariclée l'eut apperceu, ne plus ne moins que si ceste veuë eust esté quelque aiguillon qui l'eust piquée, elle se prit à courir de toute sa puissance vers luy, et se vint pendre à son col l'embrassant amoureusement sans le pouvoir autrement saluer que de pleurs et de plaintifz gemissementz. Mais Theagenes luy voyant la face ainsi sale et souillée, comme elle se l'avoit defigurée expressément en la plus laide maniere qu'elle avoit peu, et sa robe toute rompuë et deschirée, pensa que ce fust veritablement quelque belistresse, et quelque esgarée prochassant sa vie. Si la rejecta et repoussa du coude, et à la fin mesme, quand il vid qu'elle ne le vouloit point lascher, luy donna sur la jouë, pource qu'elle le faschoit, et l'empeschoit de voir ce que Calasiris faisoit. Adoncq' lui dist elle tout doulcement : O Pythycus ! et ne vous souvient il plus du flambeau ?

Ce mot ferut Theagenes, ne plus moins que si c'eust esté un coup de sagette, se souvenant que le flambeau estoit l'une des enseignes qu'ilz avoyent au departir prises ensemble pour s'entrerecognoistre, et la regardant plus attentivement en la face, il se trouva tout esblouy

des traictz de ses beaux yeux, comme des rays du soleil, qui penetreroyent et estincelleroyent à travers une obscure nuée. Si la print entre ses bras, et l'embrassa tres-affectueusement. Brief toute la place de devant l'endroit de la muraille, ou estoit assise Arsacé enflée de despit, et desja regardant Chariclée non sans grande jalousie, fut toute pleine de telles merveilles aussi estranges, comme si elles eussent esté faintes, ou paintes à plaisir. La guerre abhominable des deux freres fut appaisée, et le combat que les assistans s'attendoyent de voir vuider par la mort sanglante de l'un ou de l'autre des combattans, d'un commencement tragique se termina en une yssue comique. Le pere ayant trouvé ses deux enfantz prestz à combattre, les espées traites es mains l'un contre l'autre, ayant approché si pres du malheureux danger de voir occire devant ses yeux paternelz l'un de ses enfantz, par la main de son frere, leur fut autheur et mediateur de paix. Ainsi ne sceut il eviter ce qui luy avoit esté prefix par les fatales destinées : mais aumoins eut il cest heur de se rencontrer tout à poinct pour engarder que le mal predestiné ne tirast oultre. Les enfantz recouvrerent leur pere apres le dixiesme an de son exil voluntaire, et de sa peregrination, et eux mesmes tantost apres couronnerent celuy qui pour son absence avoit esté autheur de leur dissention procedée jusques aux armes, à cause de la dignité pontificale, et luy mettans eux mesmes la mitre sur la teste, et les autres enseignes de souveraine prestrise, le convoyerent jusques au temple.

Mais sur tout fist il bon voir en ce theatre et en ce jeu la partie amoureuse, à sçavoir Chariclée et Theagenes, deux si belles jeunes personnes, qui s'estoyent insperément recouvrées l'une l'autre : et fut ce qui plus tourna à soy le regard et les yeux de toute la cité. Car tout le peuple s'espandit incontinent hors des portes de la ville, et fut la place couverte de gentz de toutes sortes d'aages. Dont ceux qui estoyent encore en leur adolescence, et commençoyent à passer en la virilité, accouroyent tous

à Theagenes, les hommes faictz, et qui estoyent en fleur d'aage virile, à Thyamis, pour voir s'ilz le recognoistroyent bien encore. Tout ce qu'il y avoit de filles pensant desjà au mariage, environnoyent Chariclée : mais tous les vieilles gens, et tous les prestres, et le clergé, estoyent à l'entour de Calasiris, tellement que sans y penser il s'assembla comme une ordonnance de procession. Quant aux Bessains, Thyamis les renvoya, et les remercia grandement de la bonne volunté qu'ilz avoyent monstrée envers luy, leur promettant de leur envoyer de brief à la pleine lune cent bœufs, mille moutons, et dix drachmes d'argent à chacun : puis vint souzmettre son col au bras de son pere, pour le soulager en cheminant, et appuyer le bon homme, à qui la puissance de marcher et de se soustenir defailloit petit à petit, pour la joye insperée qu'il sentoit en son cueur. Autant en fist Petosiris de l'autre costé, et fut ainsi le bon vieillard conduit avecques torches ardentes jusques au temple de la déesse Isis, environné de toutes pars de grande multitude de gentz qui alloyent frappant des mains, et benissans les dieux de ce qu'ilz le voyoyent de retour : et quant et quant force flustes et instrumentz de musique, sonnoyent à ce convoy, et excitoyent à la danse la jeunesse folastre. Arsacé mesme ne demoura gueres derriere, ainçois trainant apres elle une autre grande caterve des archers de sa garde, avecques une court superbe, et suyte pompeuse, remplit tout le temple d'Isis des gentz de sa maison, tous diaprez, et dorez, faisant semblant qu'elle y venoit pour la mesme cause que les citoyens de la ville : mais à la verité c'estoit pour l'amour de Theagenes, sur lequel elle avoit tousjours l'œil fiché, et le regardoit trop plus affectueusement qu'elle ne faisoit pas tout le reste, combien qu'en cela sa joye n'estoit point pure : car ce que Theagenes conduisoit Chariclée en la tenant par le bras, et escartoit la foulle du peuple le plus qu'il pouvoit, pour engarder qu'elle ne fust pressée, lui poignoit asprement le cueur de jalousie.

Quand doncques Calasiris fut dedans le temple, il se jecta sur la face contre terre en embrassant les piedz de la statuë de la déesse Isis, et demoura en cest estat si long temps, qu'il s'en fallut bien peu qu'il n'y rendist l'esprit : mais les assistans le releverent, et le firent revenir à grand' peine. Et adoncq' fist il ses prieres à la déesse, et luy sacrifia : puis s'osta de dessus la teste la mitre et coronne de la dignité de pontife, et en coronna le chef à Thyamis son filz, disant publiquement à tout le peuple qui estoit là assemblé, que quant à luy, il estoit desja vieil et suraagé, et qu'il prevoyoit sa mort bien prochaine : au moyen dequoy les enseignes de la souveraine presbtrise desormais appartenoyent par droict à son filz aisné, qui estoit le plus aagé de sa race, et qui estoit d'oresnavant suffisant, et de corps, et d'esprit, pour faire les charges et l'office de celle prelature. A quoy tout le peuple en criant à haulte voix s'accorda, demonstrant par ses louënges, qu'il en estoit bien d'advis, et avoit agreable sa resignation. Cela faict il se retira en un certain quartier du pourpris du temple, lequel est destiné pour la demourance du grand pontife, ayant ses enfantz, et Theagenes et Chariclée aussi avecques luy. Le peuple semblablement se retira chacun en sa maison, aussi fist Arsacé, combien qu'à grand regret, en regardant souvent derriere elle (apres qu'elle eut bien fait de l'embesongnée à prier la déesse, pour demourer plus long temps dedans le temple) à la fin finale encore fut elle contrainte d'en sortir : mais ce fut le plus tard qu'elle peut, retournant plusieurs fois la teste, pour voir tant qu'elle pourroit Theagenes.

—

CHAPITRE IV.

Du fol amour d'Arsacé envers Theagenes et de la promesse que luy fist sa nourrice de l'en faire jouyr : et comme le bon Calasiris mourut.

Quand elle fut de retour au chasteau, elle s'en alla tout droict en son cabinet, et se jectant dessus son lict, tout

ainsi habillée comme elle estoit revenue, demoura là couchée, sans dire mot. Or estoit elle autrement femme aysée à se laisser aller à honteuse volupté : mais lors encore fut elle beaucoup plus enflammée d'amour qu'elle ne l'avoit jamais esté, pour la beauté incomparable de Theagenes, laquelle surmontoit grandement toutes les beautez d'homme, dont elle avoit jusques à ce jour là jamais eu cognoissance, de sorte qu'elle demoura toute celle nuict ainsi couchée, souvent se remuant, puis sur un costé, puis sur un autre, et souvent souspirant du profond de son cueur, tantost se dressant sus ses piedz, tantost se laissant retomber sus son lict, ores descouvrant quelque partie de son corps, et puis se rejectant dessus son lict, appellant quelque fois l'une de ses femmes sans occasion aucune, et puis la renvoyant aussi tost sans luy rien commander. Brief son amour s'en alloit pour certain tourner en forcenerie et fureur, n'eust esté une vieille appellée Cybelé, l'une de ses femmes de chambre, qui avoit accoustumé de l'ayder et servir en ses amours, laquelle accourut soudain à elle en son cabinet : car elle voyoit bien tout ce que sa maistresse faisoit à la lumiere d'une petite lampe qui ardoit, et qui (par maniere de dire) sembloit allumer et enflammer l'amour d'Arsacé. Si luy commença à dire : Et qu'est cecy, ma dame? quelle si estrange et nouvelle passion vous travaille? Qui est de rechef celuy de qui la veuë tourmente ainsi ma nourriture? Qui est celuy si presumptueux ou si fol, qui n'est du premier coup espris et vaincu de vostre singuliere beauté? qui ne repute à luy une tresgrande felicité de pouvoir joüir de vostre tant amyable compaignie, et qui ose bien mespriser vostre volunté, et un seul clin de vostre œil ? Dictes le moy seulement, ma chere fille : car il n'y a homme de si dur dyamant que je n'amollisse par mes appastz et allechementz : dictes le moy, et ne vous souciez, que vous ne faudrez point à accomplir vostre desir. Je croy que vous avez assez de fois experimenté par effect ce que je sçay faire en telles choses.

La vieille luy chantoit toutes ces belles paroles amadouantes, et encore d'autres semblables, en luy gratant les piedz, et la pressant par toutes manieres de flatteries et de caresses, de luy descouvrir sa passion. Parquoy (apres un petit de pause) elle luy dist : Mere, je suis attainte plus au vif que je ne fuz oncques, et combien que vous m'ayez faict autres fois plusieurs grandz services et secours en telles miennes necessitez, toutesfois je ne sçay pas si maintenant vous pourriez aussi bien venir à bout de me secourir en ceste cy : car ce combat qui presque a esté ce jourd'huy executé devant les murs de la ville, et tout soudain appaisé comme vous sçavez, s'est pour les deux combattans passé sans coup ferir, ne sang espandre, et s'est terminé en paix : mais il m'a esté un commencement de trop dure guerre, en laquelle une partie de moy seulement n'a pas esté navrée, ou un mien membre, mais toute mon ame entierement blecée à l'heure infortunée, que malheureusement s'est offert à mes yeux ce jeune jouvenceau estranger, qui couroit quant et Thyamis poursuyvant son adversaire. Vous sçavez bien, mere, lequel je veux dire : car il ne surpasse point de peu d'intervalle et de distance tous les autres en beauté, ains est tresaysé à cognoistre entre les autres, et fust ce à une villageoise, qui n'eust jamais rien veu, et qui ne fust nullement esmeuë de porter amoureuse affection à ceux qui sont douez d'excellente beauté, non à vous et à vostre longue experience : vous sçavez ma bleceure : et pource, ma tresdoulce mere, est il heure maintenant que vous employez toutes voz machines, tous les blandissementz, attraitz, et allechementz de vieille rusée, si vous voulez que vostre nourrissonne survive : car il est impossible que je peusse vivre si je ne jouys de luy en quelque maniere que ce soit.

Je sçay bien quel jouvenceau vous voulez dire, dist la vieille, c'est un qui a l'estomach relevé, les espaules larges, qui porte le col droict, la teste franchement levée, surmontant en haulteur les autres de toute la teste, qui a les yeux verdz, le regard doux et fier tout ensem-

ble, qui a une si belle cheveleure, à qui un petit poil blond ne faict encore que commencer à poindre au menton, et à qui une jeune garse estrangere, qui n'estoit point laide à la voir de loing, mais bien affaictée (à mon advis) est venue soudainement saulter au col, et l'a tenu long temps embrassé. Ne voulez vous pas dire celuy là? madame. C'est luy mesme, ma bonne mere mamye, vous avez bien remarqué ceste meschante là, qui doit estre quelque buissonniere du caignard, laquelle pour un bien peu de beauté commune et affaictée qu'elle peult avoir, se contente merveilleusement de sa personne, comme il est bon à voir : mais toutesfois encore est elle plus heureuse que moy, si elle jouyst d'un tel amy. La vieille se print en cest endroit un petit à souzrire, et dist : Ne vous chaille, madame, ce jouvenceau estranger l'a (peult estre) jusques icy trouvée belle, mais quand j'auray faict qu'il parle à vous, et qu'il voye de pres vostre beauté, il ne demourera gueres à changer (comme l'on dict en commun proverbe) le cuyvre à l'or, et rejectera de belle heure ceste petite putain, qui contrefaict la mignonne, et qui se plaist trop pour neant. Si vous le faictes ainsi, Cybelé ma doulce amye, dist Arsacé, vous me garentirez de deux maladies par un mesme moyen, d'amour et de jalousie, m'assouvissant de l'un et me delivrant de l'autre. Je feray tout ce qui sera en moy, dist la vieille, mais ce pendant (madame) il vous fault revenir et vous reposer, non pas à faulte de cueur vous laisser ainsi aller, ains avoir bonne esperance. Apres qu'elle luy eut dict cela, elle emporta la lampe, ferma la chambre, et s'en alla.

Le lendemain au plus matin, qu'à grand'peine estoit il jour, elle print avecques elle l'un des eunuches, et une servante, à qui elle commanda apporter apres elle quelques gasteaux, tartelettes, et autres telles oblations pour offrir à la déesse Isis, et s'en alla droict au temple. Quand elle fut au portail, elle dist qu'elle venoit offrir pour sa maistresse Arsacé, laquelle avoit esté travaillée de quelques songes la nuict, et vouloit que l'on appaisast et di-

vertist quelques visions qu'elle avoit euës en dormant. Mais l'un des secretains, qui ont la charge du temple, la garda d'y entrer, et la renvoya, disant : Que tout le pourpris du temple estoit en dueil et en tristesse, pourautant que le grand prophete Calasiris estoit decedé, lequel n'agueres revenu en sa maison (apres une si longue peregrination) avoit le soir de devant faict un beau festin à ses plus grandz amys, et s'estoit resjouy avecq' eux à la plus grande feste et à la meilleure chere qu'il estoit possible, et qu'apres le souper, ayant rendu graces à la déesse, et luy ayant faict plusieurs prieres et oraisons, il avoit predit à ses enfantz, que jamais plus ilz ne verroyent leur pere, leur commandant et enjoignant tresexpressément d'avoir le plus grand soing que faire pourroyent du jeune jouvenceau et de la jouvencelle Grecque, qui estoyent venuz quant et luy, en leur portant secours, ayde et confort, à leur entier pouvoir, en toutes choses qu'ilz auroyent vouloir de faire. Quand le bon homme a eu faict et dict cela, il s'est couché sur son lict, et ses enfantz l'ont veillé et gardé toute la nuict, pource qu'il leur avoit dict qu'ilz ne verroyent ce jour passé plus leur pere. Et ce matin, environ l'heure que les coqz chantent, ilz l'ont trouvé trespassé, soit ou pource que les voyes et conduictz des espritz se dilaterent et s'ouvrirent par trop, pour l'excessive joye qu'il eut, au moyen dequoy son corps affoybly de longue vieillesse seroit defailly tout à coup, ou pource ce que les dieux luy ont ainsi octroyé à sa requeste. Et pourtant, dist le secretain, a l'on envoyé convoquer tous les prestres, prophetes, et gentz d'eglise, qui sont en toute la ville, afin qu'ilz luy viennent faire son obseque et service, tel que la loy du païs le requiert : parquoy il vous convient retirer. Car non seulement il n'est pas licite de sacrifier, mais non pas d'entrer mesme dedans le temple sept jours durans, sinon à ceux qui se sont devouëz au service divin. Et ou logeront doncques ces deux jeunes gentz estrangers ce temps pendant? demanda Cybelé. Thyamis le nouveau prophete, respondit

le secretain, a commandé qu'on leur accoustrast un logis icy au plus pres, mais que ce fust seulement hors du pourpris du temple : Et (comme vous pouvez voir) les voicy qui s'en sortent, obeïssans à la loy, et se deslogent pour le present.

Cybelé saisit incontinent l'opportunité de ceste rencontre, et en fist (en maniere de parler) le commencement de sa chasse. Si luy dist : Vous avez doncques maintenant un grand moyen, ô tresaymé des dieux secretain ! de faire bien et à ces jeunes estrangers, et à moy aussi, ou plus tost à Arsacé, sœur du Grand Roy : car vous sçavez comment elle ayme naturellement les Grecz, et comment elle est courtoyse à bien recueillir et festoyer les estrangers : et pourtant dictes leur seulement que par le commandement de Thyamis on leur a appresté leur logis chez nous. Le secretain le fist ainsi, ne se doutant aucunement de la malice que Cybelé bastissoit au fond de sa pensée, ains estimant plus tost qu'il feroit plaisir à ses hostes de les loger en maison royale, et d'avantage qu'il gratifieroit en ce faisant à ceux qui luy requeroyent ceste grace, et ce sans faire dommage, ne desplaisir à personne, si dist à Theagenes et à Chariclée, qui estoyent assez pres de luy, les voyant tous deux desconfortez, et esplorez à merveille : Vous faictes chose illicite, et defendue par les loix et coustumes de ce païs, mesmement apres que l'on vous en a advertiz, en pleurant et lamentant un prophete, que noz sainctes et sacrées escriptures nous commandent accompaigner, et convoyer à son trespas avecques resjouyssance, benissementz, et louenges, comme celuy qui est passé en une trop plus heureuse et meilleure condition de vie que ceste cy : toutesfois il vous est à pardonner, attendu que vous plorez (comme vous dictes) celuy qui vous estoit pere, protecteur, et vostre unique esperance : mais neantmoins, si ne vous fault il pas tant desoler, ny vous desesperer ; car Thyamis son filz n'est pas seulement heritier de sa dignité et prelature, mais aussi de l'affection qu'il avoit envers vous : et

pourtant nous a il donné charge d'avoir sur toutes choses soing de voz personnes, suyvant le mandement duquel on vous a preparé un logis magnifique, et tel que souhaiteroit à trouver un bien grand et riche seigneur, fust il de ce païs, non pas des estrangers, et encore de bien petit estat, au moins à vous voir pour le present. Suyvez doncques ceste bonne femme (dist il en leur monstrant Cybelé) qui vous y conduira, et l'estimez vostre mere à tous deux, faisans tout ce qu'elle vous dira.

—

CHAPITRE V.

Comme Theagenes et Chariclée souz couleur d'hospitalité furent menez par la nourrice d'Arsacé au palays royal et conduictz en une chambre, ou ilz furent interroguez par elle : puis comme elle les y enferma, ou Chariclée fist ses complaintes sur la mort de Calasiris.

Ilz obeïrent au commandement du secretain, en partie pour ce que les cas qui estoyent survenuz contre leur esperance leur avoyent troublé et confondu l'entendement, et en partie aussi pour ce qu'ilz estoyent bien contentz d'avoir un lieu ou que ce fust, auquel ilz se peussent loger à part, et retirer : car autrement il est bien vraysemblable qu'ilz se fussent bien gardez d'aller là ou on les menoit, s'ilz eussent tant soit peu soupçonné la grande magnificence et sumptuosité du palays, auquel on les logea, et le mal qui leur en devoit advenir. Mais la fortune qui les regissoit et gouvernoit, les ayant laissé reposer pour quelque petit nombre d'heures, et leur ayant donné une courte joye d'un jour seulement, tout incontinent leur vint renouër et rattacher de nouvelles douleurs : et (comme s'ilz se fussent d'eux mesmes volontairement venuz rendre prisonniers) les amena piedz et poingz liez (par maniere de dire) à leur mortelle ennemye, souz le courtois et humain nom d'hospitalité, reduysant en captivité deux pauvres jeunes personnes en

païs estranger, qui ne se doutoyent aucunement de ce qui leur estoit à advenir. Voylà comment ceux qui vont errans par estranges contrées, et qui menent une vie vagabonde sont comme aveugles, par ignorer les meurs des gentz, et les lieux ou ilz sont.

Theagenes doncques et Chariclée, incontinent qu'ilz arriverent au palays du grand Satrape d'Egypte, et qu'ilz rencontrerent un front de logis et un portail trop plus magnifique et plus hault enlevé que ne sont ceux des maisons privées, force archers de la garde, force train de gentz de court à l'entrée, furent bien estonnez, voyant que c'estoit un logis trop plus superbe, que ne portoit la fortune en laquelle ilz estoyent pour lors; mais neantmoins ilz suyvirent Cybelé, laquelle les alloit fort preschant, en les appellant continuellement ses beaux et chers enfantz, et les admonestant, qu'ilz n'eussent point de doute, leur promettant qu'ilz seroyent si bien traictez qu'ilz ne se repentiroyent jamais d'y estre venuz. A la fin, quand elle les eut conduictz jusques au lieu ou elle faisoit sa demourance, qui estoit une maisonnette assez à l'escart de l'autre logis, elle fist retirer tous les autres, et s'assist seule aupres d'eux, puis leur dist : Je sçay bien, mes enfantz, quelle est la cause de la tristesse et desplaisance que vous avez maintenant, c'est que vous estes dolentz du trespas de Calasiris le grand prophete n'agueres decedé, lequel vous teniez, et reveriez comme vostre pere : mais il seroit bon que vous me dissiez qui, et d'ou vous estes. Bien sçay je que vous estes Grecz, et si est facile à conjecturer, par les signes que l'on voit en vous, que vous estes extraitz de quelque noble parentage : car vostre regard tant honneste, et voz visages si beaux, et si aymables, me donnent grande appercevance de noblesse; mais declarez moy de quel quartier de la Grece, et de quelle ville vous estes, et quelle occasion vous a amenez en ce païs icy. C'est pour vostre profit que je le desire sçavoir, afin que je le puisse aller redire à ma dame et maistresse, qui est sœur du Grand Roy de Perse,

et femme du plus grand des Satrapes Oroondates, laquelle ayme singulierement les Grecz, mesmement les belles personnes, et faict beaucoup d'honneur et de bien aux estrangers : et aussi à celle fin qu'elle vous reçoyve avecques plus grand honneur, et tel comme il appartient au lieu dont vous estes descenduz, et si le direz à une femme, qui ne vous est point du tout estrangere; car je suis de nation grecque aussi bien comme vous, native de l'isle de Lesbos, ayant esté amenée captive en ce païs, là ou je me suis trop mieux trouvée, que je n'eusse faict au païs de ma naissance, et en ma propre maison : par ce que je suis tout à ma maistresse, de sorte que non seulement elle ne voit, ny ne respire que moy, ains suis son cueur, sa pensée, ses oreilles, son tout, introduysant vers elle, et y donnant tousjours acces aux beaux et honnestes jeunes hommes et gardant fidelement tous ses secretz.

Theagenes rapportant icy les paroles de Cybelé, avecques les mines et les gestes qu'il avoit le jour de devant veu faire à Arsacé, et les conferant les unes aux autres secretement en soymesme, et ramenant aussi en memoire comment elle avoit tousjours eu l'œil fiché deshontément sur luy, le suyvant continuellement par tout d'un regard, qui descouvroit au dedans une cupidité desordonnée, jugea bien incontinent que l'yssue de tout cecy n'en seroit ja bonne : et comme il vouloit respondre à Cybelé, Chariclée s'approchant luy dist tout bas en l'oreille : Souvienne vous de vostre sœur, quelque chose que vous diciez. Il entendit soudain qu'elle vouloit dire. Si parla en ceste maniere : Nous sommes Grecz voyrement, mere, comme vous avez entendu, le frere et la sœur, qui estans partiz de nostre païs, pour aller chercher nostre pere, et mere, que les brigandz ont pris et emmenez, en les cherchant avons encouru pire fortune qu'ilz n'ont eux mesmes, estans tombez entre les mains de plus cruelz hommes, lesquelz nous ont volé et pillé tout le bien que nous avions apporté quant et nous en

grande quantité, encore à grand'peine avons nous peu seulement sauver noz personnes : et depuis, par heureuse fortune, nous avions trouvé la compaignie du sainct homme Calasiris, avecq' lequel nous estions icy venuz, en esperance de vivre tousjours desormais, et de demourer avecques luy : et maintenant (comme vous voyez) nous sommes demourez tout seulz, destituez de tous amys, ayans perdu apres tout nostre autre bien, celuy qui sembloit estre, et estoit veritablement pere envers nous. Voylà quant à nostre estat. Nous sommes tres-recognoyssantz, et de la reception que vous nous faictes maintenant, et de vostre hospitalité. Au demourant, vous nous feriez bien plus grand plaisir, si vous nous logiez seulz en quelque lieu retiré à l'escart, et nous cachiez quelque part, ou personne ne nous vist, sans vous empescher, pensant nous faire grace et plaisir (comme vous disiez n'agueres) de nous introduire et donner à cognoistre à Arsacé, ne presenter à une dame de si hault, si sumptueux, et si magnifique estat, de pauvres estrangers, vagabondz, à qui leur vie mesme desplaist : car vous sçavez bien que les cognoissances, et entreveuës, se doyvent faire de pareil à pareil.

Cybelé ne se peut contenir quand elle eut ouy ces paroles, et estoit bien clair à voir à son visage ouvert qu'elle avoit esté merveilleusement ayse d'entendre qu'ilz estoyent frere et sœur, pensant que Chariclée doncques ne luy feroit point de nuysance et d'empeschement à faire jouyr Arsacé de ses amours. Si luy dist : Vous ne direz pas cela d'Arsacé, mon beau filz, quand vous l'aurez une fois experimentée : car c'est une dame qui se rend commune et secourable à gentz de tous estats, et qui sur tout est prompte, et ayse de secourir ceux qu'elle voit estre plus abaissez, et deprimez qu'ilz ne meritent, et que leur estat ne porte. Et combien qu'elle soit Persienne de naissance, si a elle le cueur merveilleusement à la grecque, recevant et embrassant avecques grand plaisir tout ce qui vient de la Grece, et aymant les

meurs et la compaignie des Grecz, tant qu'il n'est pas croyable : et pource ne vous donnez esmoy de rien. Car quant à vous, vous recevrez tout l'honneur, et ferez tout ce qui est seant aux hommes, et vostre sœur tiendra compaignie à ma dame à jouër et deviser avecq' elle. Mais comment luy diray je que vous avez nom? Ilz luy respondirent : Theagenes, et Chariclée.

Or m'attendez doncques icy, dist elle, et s'encourut vers Arsacé. Mais devant elle commanda à une vieille, qui gardoit la porte de sa chambre, si quelqu'un d'aventure venoit pour y entrer, qu'elle n'ouvrist à personne, et que mesme elle ne souffrist pas que ces deux jeunes gens en sortissent çà, ne là. La vieille luy demanda : Et si vostre filz Achæmenes y vient, ne voulez vous pas qu'on luy ouvre? Car n'agueres, aussi tost que vous estes partie pour aller au temple, il s'en est allé faire habiller son œil, pour ce qu'il y a encore un petit de mal, comme vous sçavez. Non, dist Cybelé, je ne veux pas que luymesme y entre : mais tenez la porte fermée, et en gardez la clef, disant que je l'ay emportée.

Il fut ainsi faict, et Cybelé ne fut pas plus tost partie, que la solitude offrit à Theagenes et Chariclée occasion de se lamenter, et de rentrer en souvenance de leurs defortunes. Si commencerent à se complaindre l'un à l'autre, quasi en mesmes paroles et en mesme sustance, l'un repetant souvent en souspirant : O Chariclée! et l'autre : O Theagenes! L'un disoit : En quelle fortune sommes nous tombez? L'autre : A quelles aventures avons nous esté engendrez? Et à chacun mot ilz s'entracoloyent l'un l'autre, et s'entrebaisoyent en pleurant. A la fin il leur souvint de Calasiris, et adoncq', terminerent ilz leurs autres plaintes et regretz, en lamentation funebre de luy; mais plus encore Chariclée, comme celle qui pour avoir esté plus long temps avecques luy, et en avoir plus receu de grace, en avoit aussi conceu plus d'amytié, et de bienvueillance envers luy. Si s'escrioit en gemissant : O Calasiris! je ne puis plus user de ce doux nom de pere, car

Fortune s'est esvertuée de me desheriter, et me priver en toutes sortes et manieres de ceste tant doulcement sonante invocation. Je n'ay jamais cogneu celuy qui est mon pere naturel, j'ay abandonné, helas! celuy qui m'avoit adoptée pour sa fille, j'ay perdu celuy qui m'avoit depuis recueillie, celuy qui me nourrissoit, et qui me contregardoit, et encore ne m'ont les prophetes voulu permettre que je peusse faire mes dernieres lamentations sur son corps mort estendu : mais puis qu'ainsi est, ô mon jadis protecteur! mon nourricier, mon sauveur! j'adjousteray encore mon pere, combien que Fortune l'envieuse ne le vueille pas, je t'offre, et te presente (au moins au lieu et en la maniere que je puis) ces miennes larmes, et pour effusions funebres, que je devois espandre dessus ta sepulture, je te fais oblation de ma cheveleure. En disant cela elle s'alloit arracher une grosse poignée de cheveux : mais Theagenes luy print les deux mains, et la retint, la suppliant de ne se vouloir pas faire cest oultrage. Et adoncq' elle recommença à cryer : Et pourquoy doy je plus chercher à vivre? quelle esperance me doit plus traire à ce desir? quand celuy qui me conduysoit pauvre esgarée par la main, celuy qui estoit le baston et le soustien de mon pelerinage, celuy qui me devoit remener au païs de ma nativité, qui me devoit faire recognoistre à mes parentz, le reconfort de mes malheurs, le soulas, le support, et la delivrance de mes mesaventures, l'ancre, et l'asseurance de toute nostre fortune, Calasiris est perdu et pery pour nous? ayant laissé ceste miserable couple de nous deux esgarez en estrange contrée, ne sçachans que nous avons à faire. Tout chemin par terre, tout voyage par mer nous est trenché tout court, pource que toutes choses nous sont incogneuës? Ceste venerable, doulce, sage, et veritablement chenuë ame, s'en est allée, nous l'avons perdue avant qu'elle eust mené à chef les biensfaictz qu'elle avoit vers nous encommencez.

Ainsi que la pauvre Chariclée faisoit en grande com-

passion ces piteuses complaintes, et que Theagenes de sa part aussi quelquefois augmentoit sa lamentation, et quelquefois la reprimoit, pour espergner Chariclée, Achæmenes le filz de Cybelé va revenir, lequel trouvant la porte serrée, et fermée à clef, demanda à la portiere que vouloit dire cela? elle luy respondit, que ce avoit esté sa mere qui l'avoit ainsi fermée. Si s'arresta tout court contre la porte, resvant en luymesme pour quelle cause sa mere la pouvoit avoir ainsi fermée, et entr'ouyt la voix de Chariclée, qui se lamentoit : parquoy il se baissa, et regarda par le pertuys de la serrure, et vid ce qui se faisoit dedans la chambre. Si demanda de rechef à la portiere, qui estoit leans. Elle luy respondit, qu'autre chose n'en sçavoit elle, sinon que c'estoyent une jeune fille, et un jeune jouvenceau, estrangers comme on pouvoit le conjecturer, que sa mere avoit nagueres amenez, et logez leans. Il se rebaissa encore une autre fois, pour considerer plus à loysir ceux qu'il voyoit. Car quant à Chariclée, il ne la cognoissoit du tout point, et neantmoins s'esmerveilloit grandement de son extreme beauté, pensant en luymesme que ce seroit, si elle n'estoit ainsi desolée, et esplorée, tellement qu'il ne se donna garde que cest esbahyssement petit à petit le tira en amour : mais touchant Theagenes il eut bien quelque fantasie fort douteuse, et incertaine toutesfois, de l'avoir veu quelque part.

—

CHAPITRE VI.

Du retour de Cybelé la nourrice vers Theagenes et Chariclée en la chambre enfermez, du doute qu'eut Achæmenes sur Theagenes : comme elle les trouva pleurans : la maniere comme ilz furent traictez delicatement par les eunuches, lesquelz menerent Theagenes vers Arsacé, et la reverence qu'il luy fist.

Et comme il estoit en ceste cogitation, voicy revenir Cybelé sa mere, qui venoit de raconter à Arsacé comment

elle avoit faict de ces deux jeunes gentz, luy disant, qu'elle devoit bien benir le jour de sa naissance d'avoir la fortune tant à gré, qui d'elle mesme luy avoit faict un bien tel, que l'on n'eust osé esperer le pouvoir mener à chef par toutes les menées, ruses, et habilitez du monde, d'avoir celuy (qu'elle aymoit) logé en sa maison, qu'elle pouvoit voir et estre veuë de luy à son ayse sans danger. De telles flateries et fumées avoit ceste mauvaise vieille enflée Arsacé, laquelle estoit si passionnée d'amour, qu'à peine l'avoit elle peu contenir, tant elle avoit grand' haste, et impatient desir de voir Theagenes : mais pour l'arrester elle luy dist, qu'elle ne vouloit pas que le jeune homme la vist en l'estat qu'elle estoit, ainsi pasle, et deffaicte, les yeux batuz, pour n'avoir point reposé toute la nuict, et qu'il falloit qu'elle se reposast tout ce jour là pour reprendre son taint naturel, et sa beauté accoustumée. Par lesquelles remonstrances elle fist, que Arsacé se resjouyssant entra en grande esperance d'accomplir de brief sa volunté, et si luy enseigna, et ordonna ce qu'il luy falloit faire, et comment elle se devoit porter envers ses deux hostes.

Quand doncques Cybelé fut retournée à la porte de son logis, elle demanda à Achæmenes qu'elle y trouva : Qu'est ce que vous allez enquerant icy? mon filz. Je demande, dist il, qui sont ces estrangers qui sont leans, et d'ou ilz sont. Il n'est pas permis que vous le sçachez, respond Cybelé, et vous gardez encore qu'il n'en sorte un seul mot de vostre bouche, ne que vous dissiez à personne qu'ilz soyent icy, sans vous approcher d'eux ny les hanter : car ainsi plaist il à ma dame. Achæmenes s'en alla, sans contester aucunement à l'encontre du commandement de sa mere, se doutant que c'estoit quelque nouveau mignon pour servir Arsacé à couvert, comme il en voyoit assez d'autres ordinairement. En en s'en allant : Mais seroit ce bien, disoit il à soymesme, ce jeune gallant, que Mitranes n'agueres m'avoit baillé pour amener à Oroondates, afin qu'il l'envoyast au Grand Roy? lequel Thyamis et les

Bessains recoururent d'entre noz mains, et nous le vindrent oster, là ou je fuz en grand danger de ma vie, attendu qu'il n'y eut que moy de toute la trouppe qui le conduysoit, qui se peust sauver? Mes yeux ne m'abusent ilz point encore? Si est ce que je commence à m'en porter mieux, et me semble que j'ay quasi la veuë aussi bonne que j'eu oncq', et (qui plus est) j'entends que Thyamis arriva en ceste ville hier, et qu'ayant combattu son frere, il a recouvré sa prelature de grand Pontife. C'est luy sans autre : mais pour le present il ne m'en fault pas rien dire, ne faire semblant que je le recognoisse, et quant et quant me fault observer quelle volunté et affection ma dame a envers ces deux jeunes hostes.

Achæmenes alloit ainsi raisonnant tout seul à part luy, et Cybelé s'en entra hastivement en sa chambre, là ou elle surprit les indices et enseignes de ce que ces deux jeunes amantz avoyent faict depuis qu'elle les avoit laissez : car combien que quand ilz ouyrent le bruit de la porte qu'on ouvroit, ilz se parforçassent de se racoustrer, et missent peine de se reformer, et reprendre leur contenance et leur visage accoustumé, toutesfois ilz ne sceurent si bien faire, que la vieille ne trouvast encore leurs yeux baignez de larmes. Si se print à leur dire : Hé dea, mes tresdoux enfantz, pourquoy est ce que vous lamentez ainsi hors de saison, lors que plus tost vous vous deussiez resjouyr, et vous reputer bien heureux d'avoir rencontré fortune si prospere? attendu que Arsacé se delibere de vous traicter tres humainement, et de vous faire tout le bien, et honneur, que vous sçauriez souhaiter? m'ayant desja octroyé que demain elle vous verroit, et de ceste heure a ordonné que l'on vous fist tout le meilleur recueil, le meilleur traictement, et la meilleure chere qu'il seroit possible. Et pourtant vous convient il jecter au loing ces vaines larmes, et lamentations importunes, qui veritablement seroyent mieux seantes à de petitz enfantz, et regarder à vous, et vous composer, prenans une resolution en vous mesmes d'obeïr et servir

au bon vouloir et plaisir de Arsacé. Lors Theagenes luy dist : La souvenance du trespas de Calasiris, mere, nous a suscité ceste douleur, et nous a contraintz de larmoyer, en pensant que nous avons perdu celuy qui nous portoit volunté et affection paternelle. Ce sont moqueries, dist Cybelé, que d'alleguer toutes ces choses là, et de faire compte d'un pere faint comme Calasiris. C'estoit un vieillard qui a cedé à la commune loy de Nature, et qui a faict son temps, là ou icy tout vous est offert ensemble en un seul poinct, seigneurie, richesse, delices, plaisir propre à la fleur d'aage, en laquelle vous estes : et pour tout cela ne vous fault sinon que vous reputiez que Arsacé soit vostre bonne fortune, et que vous l'adoriez comme vostre déesse. Croyez moi seulement, et faictes ce que je vous diray, comment il vous faudra aller vers elle, et la voir quand elle le permettra, comment il vous faudra gouverner, et la servir quand elle vous commandera quelque chose : car vous pouvez penser qu'elle a le cueur grand et haultain, comme celle qui est de sang royal, et qui est encore davantage eslevée pour la fleur de jeunesse, et l'excellence de beauté dont elle est douée par nature, tellement qu'elle ne pourroit souffrir qu'on l'eust en mespris, et qu'on dedaignast ce qu'elle commanderoit.

Theagenes ne respondit rien à toutes ces belles instructions, pensant bien en soymesme que c'estoyent semonces de mauvaises et mal plaisantes choses à luy. Tantost apres vindrent les eunuches qui apporterent en vaisselles d'or les viandes tres delicieuses, et en grande opulence, qui avoyent esté desservies de la table d'Arsacé. Si dirent : Voicy dequoy ma dame traicte et honore ses hostes pour le present. Apres qu'ilz les eurent servies devant eux, ilz s'en allerent incontinent. Et adoncq' Theagenes, et Chariclée, en partie pource que Cybelé les en pressoit, et en partie aussi pour engarder que l'on ne pensast qu'ilz mesprisassent arrogamment le bon traictement d'Arsacé, tasterent un bien peu de ce qu'on leur

avoit mis devant eux. Autant leur en fist on au soir, et tous les autres jours de là en avant.

Le lendemain au matin environ la premiere heure du jour, ces eunuches ordinaires vindrent à Theagenes, et luy dirent : O tresheureux estranger ! ma dame vous demande, et nous a commandé que nous vous menions vers elle, venez jouyr de l'heur et de la grace qu'elle communique peu souvent et à peu de gentz. Theagenes demoura tout coy quelque temps, comme si on l'eust arraché de là par force, et se leva à la fin en leur demandant : A elle commandé que j'y aille tout seul, ou si elle entend que ceste mienne sœur y vienne quant et moy ? Ilz luy respondirent, qu'elle ne demandoit que luy seul, et que de sa sœur elle la verroit à part une autre fois, pourautant que lors il y avoit avecques elle quelques seigneurs Persiens, gentz d'authorité, oultre ce que c'est sa coustume d'ouyr et depescher les hommes separément en un temps, et les femmes en un autre. Theagenes oyant cela, se baissa, et dist tout bas en l'oreille à Chariclée : Cecy n'est point beau, ne sans matiere de soupçon. Et Chariclée luy respondit : Il ne vous faudra pas à la premiere rencontre luy resister, ains condescendre à son desir du commencement, et faire semblant que vous voulez en tout et par tout accomplir sa volunté.

Cela faict, il se mist à suyvre les eunuches, qui en allant l'instruisoyent comment il faudroit parler à elle, comment il la faudroit saluer, et comme la coustume estoit, que ceux qui entroyent en sa chambre s'enclinassent devant elle, et missent le genoil en terre : mais il ne leur respondit rien à cela, et entra dedans la chambre d'Arsacé, là ou il la trouva assise sur une haulte chaire, parée d'une belle robe de pourpre brochée d'or, reluysante de force carquans, force pierreries, et force jazerans : et d'avantage ayant sur sa teste, pour plus superbe pompe, le chapeau royal, que les Perses appellent la tyare. Brief il la trouva attiffée le plus mignonne-

ment, le plus bravement et en la plus grande magnificence dont elle s'estoit peu adviser; sa garde estoit à l'entour d'elle, les plus grandz seigneurs de sa court, et ses conseillers assis à ses deux costez : mais toute ceste pompe ne troubla point toutesfois l'entendement, ny n'abaissa point le cueur de Theagenes, ains (comme s'il eust oublié toute la simulation courtisane dont il avoit proposé avecq' Chariclée d'user quand ce viendroit là) le cueur luy creut d'avantage, et se monstra plus magnanime quand il vid toute celle vanité et arrogance persienne, et sans mettre le genoil en terre, sans s'enclincr, il s'en alla droict à elle la teste levée, et luy dist : Dieu vous gard, Arsacé, dame de sang royal. Tous les assistants furent fort courroucez de ceste entrée, et se leva entr'eux un bruit et murmure à l'encontre de Theagenes, pource qu'il ne s'estoit point prosterné en terre, et disoyent que c'estoit un mutin temeraire, et presumptueux : mais Arsacé en se souzriant : Pardonnez luy, dist elle, c'est un estranger qui ne sçait pas les coustumes de ce païs. Et quand tout est dict, c'est un Grec, qui se sent du vice ordinaire de celle nation, laquelle a toutes noz manieres de faire en grand mespris. Et quant et quant, en disant cela, elle osta le chapeau royal de dessus sa teste, bien que ceux qui l'entouroyent s'efforçassent de l'en detourner : car c'est la maniere de faire des princes de Perse, quand ilz veulent rendre le salut à qui leur faict la reverence. Puis luy fist dire par un truchement, combien qu'elle sceust bien parler Grec, mais pour lors elle n'en voulut pas user : Vous soyez le bien venu, ne vous esmayez de rien et demandez franchement ce dont vous aurez affaire, en asseurance que rien ne vous sera refusé. Et ainsi le renvoya pour ceste fois, faisant signe de l'œil aux eunuches, qu'ilz le remenassent.

—

CHAPITRE VII.

Des ruses dont usoit Cybelé pour attraire Theagenes en l'amour d'Arsacé : des propos qu'elle luy tint, et le colloque de Chariclée avec son amy Theagenes.

Si fut reconvoyé incontinent avecques force suyte, et Achæmenes le regardant de rechef ententivement le recongneut plus certainement qu'il n'avoit faict au paravant, s'esmerveillant fort du grand honneur que Arsacé lui avoit faict, quoy qu'il se doustast bien pour quelle cause elle le faisoit. Mais toutesfois il se teut, continuant ce qu'il avoit projecté en son entendement le jour mesme. Arsacé fist un festin aux grandz seigneurs de Perse, comme si ce n'eust esté pour autre cause que pour leur faire honneur, ainsi qu'elle avoit accoustumé de faire souvent : mais à la verité c'estoit pour festoyer, et bienvenir Theagenes, qu'elle le faisoit : car elle ne leur envoya pas seulement une portion des viandes qui furent servies à table devant elle, mais aussi de la tapisserie, linge, couvertures de lictz enrichies et ouvrées d'ouvrages de Sidonie, et Lydie : et leur envoya d'avantage, à Chariclée une jeune garse, et à Theagenes un jeune page pour les servir, tous deux du païs d'Ionie, et d'aage au dessouz de l'adolescence, pressant et sollicitant souvent Cybelé de se haster de la faire joindre, et advenir au but ou elle pretendoit, pourautant qu'elle ne pouvoit plus durer, ne supporter sa passion. Cybelë de sa part n'omettoit rien à faire, ains assiegeoit et environnoit Theagenes de tous costez, non qu'elle luy declarast nuëment et tout ouvertement la volunté d'Arsacé, mais elle alloit à l'entour, voulant le mener par paroles couvertes jusques à entendre, sans qu'elle l'exprimast, ce qu'elle vouloit dire. Tantost elle luy magnifioit le bon traictement, et l'humain recueil, dont sa maistresse usoit envers luy, tantost elle luy louoit sa grande beauté, non seulement celle qui estoit apparente, mais aussi celle de dessouz le linge, la luy

mettant devant les yeux, par quelques occasions palliées, qu'elle faisoit venir à propos tout expressément, tantost elle luy preschoit sa nature, et ses meurs, comment elle estoit amyable, doulce, et compaignable, et comment elle aymoit singulierement les beaux jeunes hommes, dispoz, et gailardz. Brief tous les contes qu'elle luy faisoit ne tendoyent qu'à tenter, si elle luy pourroit point faire venir appetit de servir d'amours Arsacé. Theagenes la louoit aussi de la grande humanité dont elle usoit en leur endroit, et aussi que naturellement elle aimoyt ainsi les Grecz, il confessoit qu'ilz en estoyent grandement obligez à sa courtoysie : mais quant aux autres allechementz, et attraitz de volupté deshonneste, il passoit par dessus, à dessein, comme s'il ne les eust point entenduz : parquoy la vieille estoit en une grande gehenne, et luy battoit le cueur de destresse, et d'angoisse, se doutant que Theagenes entendoit bien son maquerelage, et neantmoins qu'il reboutoit et rejectoit ainsi toutes ses sollicitations. D'autre costé elle ne sçavoit plus comment se gouverner avecq' Arsacé, tant elle l'importunoit, et luy rompoit la teste, disant qu'elle ne pouvoit plus durer, et la sommant de luy tenir la promesse, que Cybelé luy avoit souvent remise de jour à autre, tantost par une excuse, et tantost par une autre, luy donnant en payement une fois, que le jouvenceau le vouloit bien, mais qu'il avoit peur, une autre fois faignant qu'elle l'avoit trouvé tout changé.

Finablement (apres que cinq ou six jours furent passez en ces dissimulations, et qu'Arsacé eut envoyé querir Chariclée une fois ou deux, et luy eut faict bonne chere et beaucoup d'honneur pour l'amour de Theagenes) Cybelé fut contrainte de parler en propres termes à Theagenes, et luy descouvrir tout à nu l'amour de sa maistresse, luy promettant une infinité de biens, s'il y vouloit entendre, y adjoustant : Et quelle folle honte, ou crainte est ce que vous avez? qui vid oncques chose si estrange, et si mal gracieuse? et que un jeune homme si beau, si gentil, si

vigoureux refusast une jeune dame, belle comme luy, qui languist et meurt sur les piedz de son amour? Ains plus tost, qui fut jamais celuy qui d'un grand appetit ne se saisit d'un tel bien, et ne reputast estre à luy un grand heur d'avoir trouvé une si bonne rencontre, attendu mesmement qu'il n'y a en cest affaire aucun danger que l'on doive craindre, ny de son costé, ny du vostre? Car premierement son mary n'est pas au païs, et davantage, je (qui pourchasse ceste amoureuse assemblée) suis sa mère nourrice, qui ay tous ses secretz en main, et de vostre part vous n'avez icy ni fiancée, ni accordée, qui vous empesche, combien qu'encore plusieurs, et ceux qui ont tousjours eu le meilleur sens, ne se sont gueres arrestez à telz empeschementz, cognoissans tresbien qu'ilz ne nuysoyent point en ce faisant aux leurs, et si faisoyent plaisir à eux mesmes : pour ce qu'ilz en acqueroyent de grandz biens, et si en avoyent le plaisir. A la fin elle vint jusques à mesler parmy ses prieres des menasses : Car les jeunes dames, disoit elle, quoy qu'elles soyent gracieuses, doulces et amoureuses, si deviennent elles implacables, et irreconciliables, quand elles se voyent esconduites, se vengeans, et à bon droict, des orgueilleux qui les ont si peu prisées, que de les refuser : et pourtant pensez en vous mesme, que ceste cy est Persienne, et quelle est de sang royal, comme vous l'avez saluée, comment elle a grand'puissance, et pareille licence, au moyen de laquelle il luy est aysé, et de faire beaucoup d'honneur et de bien, à qui l'aymera, et de punir qui luy contredira, sans craindre qu'il luy en mesadvienne, là ou vous estes seul, estranger, et n'avez personne du monde qui vous peust, ou voulust defendre. Et pource ayez pitié et de vous en partie, et d'elle aussi. Elle est certainement digne à qui vous faciez grace, estant avecques si grande raison passionnée, et presque forcenée de vostre amour. D'avantage donnez vous garde qu'amour ne s'en courrouce contre vous, fuyez la juste vengeance de fier mespris. J'en sçay beaucoup qui s'en

sont bien repentiz. Je sçay mieux par experience que c'est de Venus, et d'Amour, que vous ne faictes. Ceste mienne teste blanche et chenue, que vous voyez, s'est trouvée en plusieurs telz destroitz : mais je n'en trouvay encore jamais un si rude, si dur, si sauvage, et si intraictable que vous. Puis en convertissant sa parole à Chariclée (car, forcée par la necessité, elle prit la hardiesse de tenir ce discours devant Chariclée qui l'entendoit) et vous aussi, ma fille (dist elle) incitez avecq' moy cestuy vostre frere, lequel je ne sçay comme proprement je doyve nommer, la chose vous tournera aussi à profit : car vous n'en serez pas moins aymée que vous estes, et si en serez plus honorée. Vous en aurez des biens tant que vous voudrez et en serez mariée haultement, lesquelles choses seroyent bien desirables, mesme à ceux qui seroyent bien appointez en leurs maisons, non pas à vous estrangers, qui estes pour le present en affaires, et qui avez indigence. Chariclée baissant les yeux, avecq' un petit ris entremeslé de douleur et d'ennuy, luy dist : Il eust esté plus souhaitable, et plus honneste, que la bonne Arsacé ne fust point tombée en cest inconvenient, et si elle n'a peu prevoir, ny prevenir, qu'elle ne fust surprinse d'Amour, le second estoit par continence vaincre, et amortir sa passion : mais puis qu'ainsi est, que ceste mesaventure humaine luy est advenue, et qu'elle s'est trouvée plus foyble que de pouvoir resister à sa cupidité, je conseillerois bien moy mesme à Theagenes (s'il y avoit seureté) qu'il ne luy refusast point ce qu'elle luy demande : mais qu'il se donne bien garde qu'il ne se perde, et luy, et elle, si cecy vient une fois en lumiere, et que le Satrape d'Egypte soit par quelque moyen adverty de leur illicite forfaicture. Cybelé tressaillit d'ayse, oyant ainsi parler Chariclée, et l'accolant, et baisant par plusieurs fois, luy dist : C'est bien et sagement faict à vous, mon enfant, d'avoir pitié d'une femme, d'un estre de mesme nature que vous, et d'estre quant et quant soigneuse de la seureté de vostre frere :

mais quant à cela, n'ayez aucune peur, car je vous asseure, que non pas le soleil (comme l'on dict en commun proverbe) n'en sçaura rien. Je vous prie ne m'en parlez plus pour ceste heure, dist Theagenes, et nous donnez un petit de loysir pour y penser, et en deliberer à part nous.

Cybelé s'en sortit incontinent, et quand ilz furent eux deux tous seulz : Voylà, dist Chariclée, les felicitez que Fortune nous envoye, là ou il y a beaucoup plus de mal asseuré, qu'il n'y a de bien incertain : mais nonobstant c'est faict de gentz bien advisez, et de bon entendement, d'user des malheurs qui se presentent au mieux qu'il est possible. Or quant à moy, je ne sçay pas si vous avez deliberé de passer oultre, et d'accomplir realement et de faict ce que l'on vous requiert, combien que je n'y ferois moymesme grande repugnance, si notre perte, ou salut, gisoit en ce seul poinct : mais si (comme vous devez) vous estimez, que ce que l'on vous demande soit chose illicite, et meschante, vous avez un expedient, qui est faire semblant de vous y condescendre, et entretenir de promesses la concupiscence de ceste femme barbare, en la tenant toujours en appetit, et la remettant de jour à autre, pour luy retrancher le mauvais vouloir qu'elle pourroit avoir de machiner promptement quelque mal a l'encontre de nous, adoulcissant d'esperance, et amortissant de promesse pour ceste heure la ferveur de son courroux, et probablement que le temps ce pendant, avecq' l'ayde des dieux, apportera quelque expedient pour nous tirer et delivrer de ceste captivité. Mais Theagenes mon amy, je vous supplie, gardez vous qu'en apprenant à faire semblant, vous ne vous laissiez couler à faire à bon escient chose qui soit vilaine. Theagenes se print à rire, et dist : Hé dea, pour quelques dangers ou nous soyons, encore ne vous estes vous sceu garder du vice et de la maladie emprainte au naturel des femmes qui est jalousie : mais je veux bien que vous sçachez, que je ne sçaurois seulement faindre de telles choses : car le dire, aussi bien comme faire un acte vilain, est

chose desconvenable à tout homme de bien : et d'avantage couper tout court la broche à Arsacé, de sorte qu'elle ne s'y attende plus, nous apporte quant et soy cette grande utilité, que plus elle ne nous en rompra la teste. Et s'il est ainsi qu'il m'en doyve advenir quelque meschef, la fortune et la raison m'ont desja assez accoustumé et apprins à porter patiemment tous les accidentz qui me pourroyent plus escheoir. Chariclée ne luy repliqua rien, sinon : Donnez-vous garde, que vous ne vous alliez precipiter en un bien grand mal.

—

CHAPITRE VIII.

Comme Theagenes refusa tout à plat à Cybelé l'amour et compaignie d'Arsacé : l'invention que trouva Achæmenes pour luy faire consentir : de la contre invention veritable et prudente de Theagenes pour eschapper à sa promesse.

Pendant qu'ilz estoyent en ceste consultation, Cybelé s'en estoit de rechef courue vers Arsacé la suspendre de nouvelle esperance, luy affermant que c'estoit lors qu'elle devoit se promettre asseurément bonne yssue de son entente, et que ja Theagenes en avoit monstré quelque grande apparence. Cela dict, elle s'en retourna tout aussi tost en sa maison, là ou pour ce soir elle ne demanda plus rien à Theagenes, mais bien toute la nuict fut elle apres Chariclée, qui couchoit avecq' elle, des le commencement, à la prier, qu'elle luy voulust ayder à obtenir de Theagenes ce qu'elle pourchassoit. Et le matin au poinct du jour elle vint demander à Theagenes, que c'estoit qu'il avoit proposé de faire. Et comme il luy eust refusé tout à plat, et luy eust tout oultre trenché le mot, disant qu'on ne s'y attendist plus, Cybelé s'en alla de rechef morne, et pensive vers Arsacé, et luy rapporta la dure responce qu'avoit faicte Theagenes : parquoy elle commanda que l'on jectast par les espaules hors de sa chambre ceste vieille, et s'en courut en son cabinet, se

jecta sur son lict, et dessira tous ses habillementz de despit qu'elle eut. Achæmenes trouva sa mere Cybelé, qui ne faisoit que sortir du logis des dames, et la voyant ainsi triste, et esplorée, luy demanda : Qu'y a il? ma mere : N'est il point advenu quelque mal'encontre? Est il venu quelque mauvaise nouvelle du camp, qui ayt troublé ma dame? Luy est on venu dire quelque desfaicte de noz gentz? Les Ethiopiens tiennent ilz point nostre maistre Oroondates fort à destroict en la guerre ou il est? Il luy faisoit beaucoup de telles interrogatoires : mais elle ne luy fist que dire : Vous ne faictes que babiller, et tira oultre son chemin. Achæmenes ne la lascha point pour cela, ains la suyvit, la tenant tousjours par la main, et la caressant, luy supplia de vouloir descouvrir à son propre filz ce qui la si mal menoit. Adoncq' le print elle, et le retira à part en un destour d'un verger, là ou elle luy dist : Je n'eusse jamais decelé à autre personne du monde mes maux, et ceux de nostre maistresse : mais puis que ainsi va que je la voy en peril de sa vie, et que je n'attens aussi moymesme que le danger extreme de perdre la mienne, pource que j'entens bien que la fascherie, ou (pour mieux dire) la forcenerie d'Arsacé tombera toute sur moy, je suis contrainte de le vous dire, pour voir si vous pourrez inventer quelque respit à celle qui vous a enfanté, qui vous a mis au monde, et qui de ces mamelles cy vous a alaité. Nostre maistresse est amoureuse de ce jeune filz qui est chez nous, mais c'est un amour non accoustumé, incurable, et irremediable, duquel nous avions pensé jusques icy qu'elle pourroit jouyr, et nous en sommes toutes deux trouvées deceuës. Et voylà pourquoy se faisoyent toutes ces grandes caresses, tout ce bon traictement, et grand recueil, que ma dame faisoit à ces deux jeunes estrangers. Mais ce jeune sot, glorieux, et oultrecuydé, nous a dict tout à plat, qu'il n'en feroit rien : Parquoy je sçay bien, que ma dame en mourra de despit, et quant et quant m'en fera mourir.

Voylà la cause de mon ennuy, mon filz : et pourtant

(si vous y sçavez quelque remede) aydez moy : sinon, à tout le moins quand je seray morte, faictes moy faire mon obseque. Et quelle recompense en auray je (dist il) ma mere, si je vous delivre de ceste peine? car il n'est pas temps que je me face prier, ny qu'avecques grand circuit de paroles je face le long à vous promettre tout le secours que je vous puis prester, vous voyant en telle destresse, qu'il semble proprement qu'il ne vous reste plus qu'à rendre l'ame. Cybelé luy respondit incontinent : esperez tout tant que vous sçaurez demander, car desja vous a ma dame (pour l'amour de moy) donné l'estat de premier eschanson de sa maison : mais si vous avez encore fantasie d'un plus grand estat, ne faictes que dire : car de biens et de richesses vous en aurez tant que vous ne les sçaurez nombrer, ny estimer, si vous pouvez sauver ceste malheureuse femme. Je me doutais bien pieça (dist il) ma mere, de ce que vous m'avez dict : mais je n'en disois mot, attendant qu'elle en seroit l'yssue. Et quant à moy, je ne vous demande ny plus grand estat, ny plus de biens que j'en ay : mais (si madame me veult donner en mariage ceste jeune fille que l'on dict estre la sœur de Theagenes) tout ce qu'elle desire sera executé : car je suis desesperément espris de l'amour de ceste jeune garce. Et pourtant ma dame qui par la peine qu'elle endure sçait tresbien qu'elle et combien griefve passion c'est que l'amour, à bonne raison doit ayder à celuy qu'elle voit malade de son mesme mal, attendu mesmement que je luy prometz un bien que tant elle desire. N'en faictes point de doute, dist Cybelé : car ma dame vous donnera indubitablement en mariage la fille que vous aymez, si vous luy faictes ce bien de luy sauver la vie : et d'avantage à l'aventure de nous mesmes y pourrons nous bien faire consentir la pucelle. Mais dictes moy, quel moyen avez vous de la secourir? Je ne le diray point, respond Achæmenes, que premier ma dame ne m'ayt par serment asseuré ceste promesse : et vous gardez bien d'en parler devant à la fille : car je la

trouve un peu bien haultaine, et de grand cueur, de peur qu'en cuydant bien faire vous ne gastiez tout.

Il sera ainsi faict, dist Cybelé. Et s'en va tout de ce pas le plus viste qu'elle peut en la chambre d'Arsacé, et se jectant à ses piedz : Ma dame, resjouyssez vous, dict elle, tout vostre affaire (si Dieu plaist) ira tresbien, seulement commandez que l'on vous face venir mon filz Achæmenes. Qu'on l'appelle doncq', dist Arsacé : si ce n'est que vous me vouliez encore une autre fois parler de vaine esperance. Achæmenes fut appellé, et vint. Et adoncq' la vieille conta tout à Arsacé, laquelle promist, et jura, de donner en mariage à Achæmenes la sœur de Theagenes. Parquoy Achæmenes commença à dire : Il ne fault point desormais ma dame, que Theagenes (qui est votre serf) face du brave envers sa propre maistresse. Arsacé luy demanda soudain : Comment dictes vous cela? Et il luy conta tout du long comment Theagenes avoit esté prins prisonnier, au moyen dequoy, par droict de bonne guerre, il estoit esclave, et comment le capitaine Mitranes luy avoit baillé entre ses mains pour le conduire au Satrape Oroondates, à celle fin qu'il l'envoyast en la court du Grand Roy, et comment il avoit esté recouru, et enlevé d'entre ses mains ainsi qu'il l'amenoit, par une course qu'avoyent osé faire sur luy, et sur sa compaignie, les Bessains, et Thyamis, tellement qu'à grand' peine s'estoit il peu sauver luymesme tout seul. Et apres tout monstra les lettres que Mitranes en escrivoit à Oroondates, lesquelles il avoit tout à poinct apprestées : et si elle en vouloit encore d'autres preuves, qu'elle en pourroit ouyr le tesmoignage de Thyamis mesme. Arsacé commença un petit à reprendre ses espritz, quand elle eut ouy ce compte, si sortit de sa chambre, et se vint seoir en sa chaire au milieu de la salle, ou elle avoit accoustumé de donner audience, et despescher affaires : puis commanda que l'on luy amenast Theagenes.

Quand il fut amené, elle luy demanda s'il cognoissoit Achæmenes le luy monstrant qui estoit tout debout au-

pres de luy. Il respondit qu'ouy. Elle l'interrogua puis, s'il estoit pas vray qu'il luy avoit esté baillé pour l'amener prisonnier. Theagenes confessa encore qu'ouy. Je vous declare doncques, dist elle, que vous estes mon serf : et pourtant fault il que vous faciez comme les autres esclaves de ma maison, obeissant jusques à tous les signes d'œil que je vous feray, vueillez ou non. Et quant à vostre sœur, je la fiance d'icy et desja à cestuy Achæmenes, qui est le premier des serviteurs de ma maison, tant pour l'honneur de sa mere, que pour le regard des autres bons et agreables services que luy mesme par cy devant nous a faictz. Et ne seront les nopces differées, sinon d'autant de temps que l'on demourera à en determiner le jour, et à faire les apprestz, à celle fin que le festin en soit plus magnifique. Ces paroles toucherent au vif Theagenes, comme qui luy eust donné un coup d'espée : mais neantmoins il se delibera de n'aller point directement à l'encontre du vouloir d'Arsacé, ainçois de se destourner, et decliner un petit (par maniere de dire) l'impetuosité de ceste mauvaise beste sauvage. Si luy dist: Je rends doncques graces aux dieux, ma maistresse, puis qu'ainsi est que nous, qui sommes extraictz de souveraine noblesse, avions à devenir serfz, à tout le moins qu'ilz nous ont faict ceste grace entre tant de malheurs, que nostre servitude s'est addressée non à autre qu'à vous, qui nous avez si doulcement recueilliz, et si humainement traictez, nous estans incogneuz et estrangers. Mais quant à ma sœur, laquelle n'est point prisonniere de guerre, et par consequence aussi n'est ny serve, ny esclave, et neantmoins est bien contente de vous servir et d'estre appellée telle comme il vous plaira qu'elle soit, faictes en à vostre bonne discretion, comme vous verrez estre le mieux. Lors Arsacé commanda que l'on le mist en l'estat des officiers de la bouche, et qu'Achæmenes luy monstrast comment il falloit faire l'office d'eschançon, à celle fin, dist elle, qu'il apprenne de bonne heure comment il luy faudra servir le roy mon frere.

Cela faict, ilz s'en sortirent tous deux, Theagenes triste et pensif, avecques un visage d'homme resvant bien attentivement à ses affaires, et Achæmenes au contraire riant, et se mocquant de Theagenes. Ce beau filz, disoit il, qui estoit n'agueres si fier et si presumptueux, qui n'eust pas voulu ployer le col, qui pensoit qu'il n'y eust que luy libre en tout le monde, qui n'eust pas daigné seulement incliner sa teste pour faire la reverence, à ceste heure que vous estes esclave comme les autres, je croy qu'on la vous fera bien ployer, ou beau battre ne vous coustera gueres : car ce sera le moyen par lequel je vous l'apprendray à force coupz de poing. Arsacé fist retirer tous les autres qui estoyent en sa chambre, fors que Cybelé, et puis luy dist : Or ça, maintenant nostre homme ne sçauroit plus alleguer d'excuse, pour laquelle il ne doyve obeir à mon commandement : et pourtant allez vous en vers luy le presumptueux qu'il est, et luy dictes, qu'en nous obeyssant, et faisant nostre volonté, il recouvrera sa liberté, et si vivra opulemment en affluence de tant de biens qu'il en voudra : mais s'il s'opiniastre au contraire, il sentira la vengeance et d'une amante refusée, et d'une maistresse courroucée : car je le soumettray au plus bas, plus vil, et plus ignominieux service, dequoy je me pourray adviser, et si luy feray porter toutes les sortes de peine qu'il me sera possible de penser.

Cybelé s'y en alla diligemment luy denoncer tout ce qu'Arsacé luy avoit dict, y adjoustant encore du sien pour plus l'inciter, tout ce qu'elle pensa estre utile et servir à la matiere. Theagenes la pria d'attendre un peu, et qu'il lui feroit responce, puis se retira à part avecq' Chariclée, à laquelle il dist : Nous sommes à ceste heure perduz, Chariclée mamie, tous noz cables de respit (comme l'on dict communément) sont rompuz, toutes noz ancres d'esperance sont arrachées, et ne sommes plus malheureux, au moins avecq' le nom de liberté, ains sommes de rechef faictz esclaves, et luy conta com-

ment. Desormais, dist il, nous sommes exposez à toutes les contumelies et oultrages de ces barbares, et fault, ou que nous facions ce qu'il plaira à noz maistres, ou que nous nous deliberions de venir au nombre des criminelz condemnez à mort. Et encore me seroit tout cela tolerable, mais (qui est plus grief que tout) Arsacé vous a promise en mariage, et fiancée à Achæmenes le filz de Cybelé, combien que je suis tout asseuré, que ou il ne s'en fera rien, ou s'il se faict, je n'en verray rien tant que je pourray recouvrer d'espée, ou d'autres armes pour l'engarder. Mais ce pendant que pourrions nous faire? quelle invention pourrions nous trouver pour rompre et empescher ceste odieuse conjunction et assemblée d'Arsacé et de moy, et d'Achæmenes et de vous? En consentant, dist Chariclée, ce qu'on vous demande, vous pouvez empescher la mienne. Ne dictes jamais cela, dist Theagenes. Ja à Dieu ne plaise que l'iniquité de fortune ayt sur moy tant de puissance, que n'ayant encore point jouy de Chariclée, je m'aille contaminer de la compaignie illicite d'une autre femme : mais il m'est tout à ceste heure venu en l'entendement un conseil, qui (à mon advis) ne sera pas mauvais à essayer. La nécessité est celle qui faict inventer les habilitez et subtilz moyens: et quant et quant en disant cela, il s'en va à Cybelé, et luy dict : Allez dire à madame que je voudrois bien parler à elle seule, qu'il n'y eust qu'elle et moy. La vieille pensa incontinent que ce fust ce qu'elle attendoit, et que le jouvenceau adoncq' se rendist. Si l'alla tantost annoncer à Arsacé, laquelle luy respondit, qu'elle le fist venir apres souper : ce qu'elle fist, et commanda en allant à ceux qui estoyent aupres de la chambre qu'ilz se tinsent loing, et laissassent ma dame en paix sans que personne s'entremist d'aller rien fureter à l'entour de la chambre. Puis y conduisit Theagenes, lequel ne fut apperceu de nully, pourautant que c'estoit de nuict, et n'y avoit dedans la chambre pour toute lumiere qu'une petite lampe ardente.

Quand elle l'eut mis dedans, elle se voulut retirer incontinent : mais Theagenes la retint, disant : Que Cybelé soit presente pour ceste heure, ma dame : je sçay bien qu'elle celera fidelement ce qui sera à celer ; et quant et quant il prit Arsacé par les deux mains, et parla en ceste maniere : Ce que j'ay differé jusques icy d'obeïr à vostre commandement, ma maistresse, n'a point esté pour ce que je voulusse fierement estriver et opiniastrer contre vostre vouloir, mais c'estoit pour ce que je voulois que la chose fust conduicte seurement : et maintenant que la fortune, pour mon grand bien à l'aventure, m'a faict vostre serf, je suis beaucoup plus prest de vous ceder, et obeïr à tout faire que devant : mais pour tout tant de promesses si grandes que vous m'avez faictes, je vous requiers qu'il vous plaise m'octroyer un don seulement, c'est que vous refusez à Achæmenes le mariage de Chariclée : car encore que je taise les autres indignitez, pour lesquelles il ne se doit point faire, ce seroit un sacrilege, qu'une si noble pucelle fust mariée à un serf, ou à un varlet : autrement je vous jure par le Soleil le plus clair des dieux, et par tous les autres dieux aussi, que je n'obtempereray jamais à vostre vouloir, et si me deferay plustost moymesme, que de voir que l'on marie ainsi indignement par force Chariclée. Arsacé luy respondit : N'ayez point de defiance, car je desire en toutes choses vous gratifier, attendu que je suis preste de m'abandonner moymesme à vous : mais je suis prevenue, et obligée par serment, que j'ay faict à Achæmenes, de luy donner en mariage vostre sœur. C'est bien dict à vous, ma maistresse (dist Theagenes) donnez luy tant que vous voudrez ma sœur, si j'en ay une : mais je sçay bien que vous ne luy voudriez point donner celle qui est mon accordée, ma fiancée, et (quand tout est dict) ma femme espousée. Et là ou vous le voudriez, si ne se fera il pas. Que dictes vous? dist Arsacé. Ce qui est vray, respond Theagenes : car Chariclée n'est point ma sœur, mais ma fiancée, comme je vous ay dict tellement que par ce

moyen vous estes delivre de vostre serment. Et si vous en voulez plus certaine preuve, quand il vous plaira, vous celebrerez les nopces d'elle et de moy. Cela poignit un peu de jalousie Arsacé, d'ouyr dire que Chariclée n'estoit pas sa sœur, mais sa fiancée, et toutesfois elle luy dist : Il se fera ainsi que vous voulez, j'appaiseray Achæmenes par une autre damoyselle que je luy donneray en mariage. Aussi feray je, dist Theagenes, de ma part ce que vous voudrez, ces choses ainsi arrestées. Theagenes se voulut baisser pour luy baiser la main, mais elle s'approcha, et luy presentant la bouche au lieu des mains, le baisa.

—

CHAPITRE IX.

Comme Theagenes descouvrit ses dissimulations à s'amie Chariclée pour se deffaire d'Arsacé : comme il servit d'eschanson à icelle Arsacé : de la jalousie d'Achæmenes sur Theagenes : et du recit que luy fist sa mere Cybelé de ce qui avoit esté dict entre Theagenes et Arsacé, et osta l'esperance au dict Achæmenes d'espouser Chariclée.

Ainsi se partit Theagenes baisé d'elle, et non pas elle baisée de luy : et si tost qu'il peut trouver occasion opportune conta le tout à Chariclée, laquelle (non sans quelque jalousie) en entendit conter aucuns pointz, et luy declara d'avantage pour quelle fin et à quelle intention il avoit faict ceste mauvaise et fascheuse promesse, et comme par un mesme moyen il avoit faict beaucoup de choses tout ensemble. Premierement je vous ay (dist il) rompu le mariage d'Achæmenes, et si ay trouvé une couleur et couverture pour reculer à la concupiscence d'Arsacé, et le principal poinct, c'est qu'il est vraysemblable qu'Achæmenes s'esforcera de troubler tout, passioné de ce qu'il se sentira frustré des nopces esperées, et courroucé de ce qu'il verra qu'Arsacé aura mieux aymé me gratifier qu'à luy : car sa mere ne faudra point de luy conter comme tout va, laquelle expressément j'ay faict

demourer, et ay voulu qu'elle fust presente, quand j'ay faict ceste response à Arsacé, à celle fin qu'elle l'allast redire à Achæmenes, et aussi qu'elle fust tesmoing que je n'ay eu compaignie plus prochaine avecq' Arsacé que de paroles. Car pour esperer le secours de la faveur des dieux, à l'aventure est ce assez de ne se sentir point en sa conscience coulpable d'aucune forfaicture : mais pour vivre en plus grande seureté et liberté de parler en ce monde, il est bon de se prouver et faire tesmoigner son innocence aux hommes, avec lesquelz on vit. Et puis adjousta encore d'avantage qu'il estoit bien vraysemblable qu'Achæmenes dresseroit quelque embusche à Arsacé, et luy machineroit quelque trahyson, estant homme serf de condition des sa naissance, et tout serf naturellement (pour le plus commun) hait celuy qui le maistrise, estant d'avantage oultragé par Arsacé, qui luy faulse son serment amoureux, et se persuadant que l'on faict plus de grace et d'honneur à un nouveau venu qu'à luy : et (qui plus est) sçachant la vilainie et meschanceté de sa maistresse, tellement qu'il ne luy est point besoing de rien faindre, ne controuver pour luy jouër un mauvais tour, jaçoit que souventesfois plusieurs l'ont bien osé faire seulement pour quelque despit, car il a à main occasion, et moyen de se venger d'elle par choses veritables. Theagenes faisoit tous ces discours, et beaucoup d'autres semblables à Chariclée, et l'enhortoit d'avoir un petit de bonne esperance.

Le lendemain, Achæmenes le vint querir pour servir à la table, comme Arsacé l'avoit commandé, laquelle luy envoya une robe à la façon des Perses, des plus riches qu'elle peut choysir, que Theagenes vestit, laissant la sienne, et luy mit on à l'entour du col moytié de gré, moytié par force, des chaisnes d'or, et des carquans de pierres precieuses. Achæmenes se voulut avancer de luy monstrer comment il falloit presenter le vin à la dame : mais Theagenes vint luy mesme aux trepieds porte-coupes, et prit l'une des plus belles et des plus riches

coupes qui y fust, disant : Je n'ay que faire de personne qui m'enseigne, je feray bien de moy mesme ce service, sans faire tant de l'embesoigné pour si peu de chose : car vostre condition servile (dist il), mon amy, vous contraint de sçavoir de telles ceremonies : mais à moy, mon naturel et le temps, et le lieu ou je me trouve, m'enseignent ce que je doy faire. Disant cela, il porta le vin à Arsacé, lequel il trempa d'eau tout doulcement, avec une fort bonne grace, et grande dexterité, ne touchant à la coupe que du bout des doigtz seulement : mais le vin que beut Arsacé, le prenant de sa main, la rendit encore plus forcenée, et plus enflammée d'amour, qu'elle n'estoit au paravant : car mesme en beuvant elle eut tousjours les yeux fichez, sans varier çà ne là, sur Theagenes, et avalla plus d'amour que de vin, expressement ne beuvant pas tout ce qui estoit dedans la coupe, ains avecq' artifice y laissant tout de gré un petit demourant, comme si elle eust beu à luy. De l'autre costé, Achæmenes s'ulcera, et s'irrita fort de voir cela, et conceut en luy un grand courroux et jalousie, de sorte qu'Arsacé mesme apperceut bien qu'il le regarda de travers, et murmura je ne sçay quoy tout bas à ceux qui estoyent aupres de luy.

Quand le disner fut achevé, Theagenes dist à Arsacé : Je vous requiers, ma dame, de me faire ceste premiere grace, que je ne sois point contraint de porter cest accoustrement, sinon quand je vous serviray à table. Arsacé fist signe qu'elle en estoit contente. Theagenes revestit aussi tost ses habillementz accoustumez, et s'en alla. Achæmenes sortit aussi quant et luy, le blasmant, et reprenant fort de sa folle hardiesse, et luy disant : Que s'ingerer ainsi temerairement estoit à faire à un jeune estourdy, qui n'avoit jamais rien veu, et que pour la premiere fois leur maistresse l'avoit souffert, et n'en avoit rien dict : mais s'il perseveroit à faire du brave, et du sot, qu'il s'en repentiroit, et qu'il l'en admonestoit pour son profit en amy, comme celuy qui bien tost de-

voit estre son prochain allié, par ce qu'il espouseroit sa sœur, ainsi que madame luy avoit promis.

Il luy alloit preschant tout plein d'autres telles remontrances : mais Theagenes regardant contre bas, fist semblant de n'en rien ouyr, et passa oultre jusques à ce que Cybelé les rencontra comme elle s'en alloit coucher Arsacé pour dormir sur jour apres le disner, elle voyant son filz tout melencolique, si luy demanda pour quelle cause il estoit ainsi triste. L'on prefere (dist il) à nous ce jeune galand icy, estranger, nouveau venu, qui tout recemment introduit a reçu l'ordre de donner du vin à ma dame, elle luy a permis, tellement que sans rien deferer, ny aux maistres d'hostel, ny aux eschançons, il baille la coupe à nostre maistresse, et approche le plus pres du sang royal, en nous repoussant arriere nous autres, qui n'avons plus que le tiltre, et le nom de l'estat seulement. Et encore nous seroit il moins grief, combien qu'il le nous doit beaucoup estre, de le voir honorer avecq' plus de faveur que nous, et de participer aux secretz plaisirs de ma dame, puis que nous sommes si meschantz que de le taire, et d'y ayder : mais elle pouvoit bien faire tout cela, sans faire tort ny injure à nous, qui la servons en honnestes choses. Toutesfois quant à cela, ma mere, nous en parlerons une autre fois. Maintenant je desire bien fort voir ma fiancée Chariclée : car c'est la chose de ce monde qui m'est la plus chere, pour essayer si en la regardant je pourray temperer un peu l'ardeur, et la poincture que je sens en mon cueur. Adoncq' Cybelé : Quelle fiancée dictes vous? mon filz, vous vous plaignez de saine teste, à ce que je voy, et en vous despitant ainsi du moindre de voz maux semble que vous ignorez ce qui est bien le pis. Ne vous attendez plus d'avoir Chariclée en mariage. Achæmenes s'escria incontinent : Que dictes vous? ne suis je pas digne d'espouser une servante comme moy? Pourquoy cela? ma mere, ne l'auray je pas? Pour la bestise de nous mesme, dist Cybelé, et pour la bienveillance, amytié et fidelité malheureuse et mes-

chante, que nous avons tousjours gardée à Arsacé : car apres que nous l'avons euë jusques icy plus chere que la seureté de nostre propre vie, et que nous avons bien preferé le service de sa cupidité à nostre propre salut, luy aydans en toutes choses à prendre et faire son plaisir, maintenant ce gentil amoureux icy des la premiere fois qu'il a entré en sa chambre, et qu'elle l'a veu, l'a si bien gaignée, qu'il luy a faict faulser le serment qu'elle vous avoit juré, et promettre à luymesme Chariclée en mariage, affermant qu'elle estoit sa fiancée, et non pas sa sœur. Comment? luy a elle promis? dist Achæmenes. Ouy, respond Cybelé, elle luy a promis, j'y estois presente, je l'ay ouy, l'on en doit faire les nopces magnifiquement dedans peu de jours d'icy : mais elle a promis qu'elle vous donnera en mariage une autre damoyselle au lieu de Chariclée.

Quand Achæmenes ouyt ces paroles, il jecta un souspir trenchant du fond de son cueur, et frappant des mains l'une contre l'autre : Ces nopces, dist il, leur cuyront à tous tant qu'ilz sont, aydez moy seulement, ma mere, à faire que ces nopces soyent reculées, et differées jusques à tant de temps que j'y puisse donner ordre : et si l'on me demande, dictes que je me suis blecé d'une cheute, m'estant allé esbattre aux champs. Ce gentil mignon icy appelle il sa sœur sa fiancée? comme s'il n'estoit pas aysé à voir, qu'il n'a projecté cecy pour autre cause, sinon pour me priver et debouter de ce mariage. Car s'il l'eust accolée, s'il l'eust baisée comme il fera maintenant, ou qu'il eust couché avecq' elle, c'eust esté une preuve pour monstrer, que veritablement c'estoit sa fiancée, et non pas sa sœur : mais j'y pourvoyray bien, et les dieux des jurementz aussi, lesquelz on a faulsement parjurez.

Il ne dist que cela, estant passionné tout oultre de courroux, ensemble d'amour, de jalousie, et du despit de ce rebut, lesquelles choses sont suffisantes pour troubler un autre bien sage homme, non seulement un

barbare comme luy. Si ne discourut point, avecq' raison, la deliberation qui sur l'heure luy vint en l'entendement, ainçois en chaulde colle, s'arrestant à sa premiere esmotion, quand le soir fut venu, il trouva moyen de tirer secretement de l'escuyrie un cheval armenien, cheval de parade, et que le Satrape avoit accoustumé de chevaucher seulement quand il se faisoit quelque monstre, ou quelque tournoy, monta dessus et s'en alla droict vers Oroondates, lequel pour lors estoit en la ville de Thebes la grande, là ou il amassoit son armée pour aller contre le roy d'Ethiopie, et assembloit toutes sortes de gens, et toutes provisions necessaires pour faire la guerre, et ja estoit prest à se mettre aux champs.

LIVRE HUICTIESME.

—

CHAPITRE I.

Ruse de guerre dont usa le roy d'Ethiopie pour surprendre la ville de Philæ : comme Achæmenes descouvrit l'amour d'Arsacé à Oroondates son mary, lequel envoya soudain querir Theageres et Chariclée estans à Memphis : et du debat qui fut entre Thyamis grand pontife et Arsacé pour les deux jeunes amantz.

Car le roy des Ethiopiens, l'ayant affiné par une ruse de guerre, s'estoit emparé de l'un des pris sur lesquelz estoit fondée sa querelle, et ayant reduit par surprinse en son obeyssance la ville de Philæ, pour laquelle il y avoit de tout temps eu debat entre les roys d'Ethiopie, et les seigneurs d'Egypte, l'avoit rengé à telle necessité, qu'il fut contraint de precipiter à grand'haste ce voyage, et de faire toutes choses à l'estourdie : pourautant que la ville de Philæ est assise sur le fleuve du Nil. un peu au dessus des petitz cataractes, au mylieu des citez de Syené et d'Elephantiné, environ cent stades distantes de chacune. Or y eut il anciennement quelques banniz d'Egypte qui l'occuperent, et s'y habituerent, dont est venu, que depuis elle a tousjours esté contentieuse entre les Egyptiens, et les Ethiopiens : pource que les Ethiopiens disent, que l'Ethiopie s'estend jusques aux cataractes du Nil, et les Egyptiens s'attribuent encore au dessus la ville de Philæ, comme à eux appartenant par droict de guerre, pource que leurs banniz la conquirent, et y habiterent. Au moyen dequoy elle estoit tantost aux uns, tantost aux autres, à qui la pouvoyent premiers occuper, et y estre les plus fortz. Et lors la tenoyent les Egyptiens, et Persiens, qui avoyent grosse garnison dedans. Pourquoy le roy d'Ethiopie envoya une ambassade devers Oroonda-

tes, pour le sommer de luy rendre ceste ville de Philæ, ensemble les mines des esmeraudes, combien qu'il y eust envoyé plusieurs années au paravant pour ces mesmes causes, comme nous avons desja dict autre part, et n'eust obtenu ne l'un ne l'autre. Si envoya ses ambassadeurs peu de jours devant, et puis les suyvit avecq' son armée qu'il avoit long temps devant preparée, faignant que c'estoit pour quelque autre entreprinse, sans descouvrir à personne en quel quartier il vouloit adresser son voyage: puis quand il pensa que ses ambassadeurs eussent desja passé oultre la ville de Philæ, le passage desquelz auroit mis en nonchalance et hors de soupçon les habitans de la ville, et la garnison des gentz de guerre aussi, par ce qu'ilz estoyent chargez de dire par tout ou ilz passoyent, qu'ilz estoyent envoyez de par leur maistre, pour traicter d'appoinctement, et de paix, il marcha en diligence, et surprint la ville au despourveu, dont il en chassa la garnison, qui ne soustint le siege que deux ou trois jours, et ceda à la trop grande multitude des ennemys, et quant et quant à leur baterie.

Voylà comment le roy d Ethiopie avoit occupé ceste ville de Philæ, sans faire le moindre tort à aucun habitant. Si Oroondates fut bien troublé de ceste soudaine surprinse, de la quelle il avoit esté amplement adverty par ceux qui s'en estoyent enfuyz, il le fut encore d'avantage quand il vid Achæmenes, lequel il n'avoit ny attendu ne mandé : parquoy il luy demanda : Qu'y a il? est il point survenu quelque inconvenient à ma femme, ou à quelque autre de ma maison? Achæmenes luy respondit qu'ouy : mais que c'estoit chose qu'il luy vouloit dire en secret. Il le retira un peu à l'escart: Et adoncques Achæmenes luy declara, et conta tout, comment Mitranes ayant prins prisonnier Theagenes, l'envoyoit vers luy pour en faire un present (si bon luy sembloit) et l'envoyer au Grand Roy, à cause que c'estoit un jeune jouvenceau digne d'estre en la court d'un tel prince, et de le servir à table, et comment les Bessains l'avoyent recouru d'entre

ses mains, et que depuis ilz avoyent occis Mitranes, comment il estoit venu en la ville de Memphis, entremeslant aussi parmy ce qu'avoit faict Thyamis. Finablement il vint tomber sur Arsacé, comment elle estoit amoureuse de Theagenes, et comment elle l'avoit faict loger au palais royal, les carresses qu'elle luy faisoit, comment il la servoit d'eschançon à la table, combien que jusques icy (dist il) je pense bien qu'ilz n'ont encore point forfaict, pourautant que le jeune homme y a tousjours resisté; mais il y a danger qu'à la fin elle ne le contraigne de passer oultre, ou bien que par lapz de temps de luy-mesme il ne se laisse aller, si on ne l'oste vistement de la ville de Memphis, et que l'on ne retrenche à Arsacé l'occasion, et le subject de son amour. C'est la cause pourquoy je suis venu en diligence vers vous, et me suis desrobé secretement, pour vous venir descouvrir ce qui touche vostre honneur; car pour le devoir de la loyauté que je vous doy, comme à mon seigneur et maistre, il m'a semblé que je ne le vous pouvois honestement celer.

Apres que par ces paroles il eut bien remply d'ire et de courroux Oroondates, et qu'il l'eut si bien mis hors des gons, qu'il ne pensoit plus à rien, sinon à se venger, il l'enflamma encore plus d'amour d'un autre costé, en luy parlant de Chariclée, et luy exaltant haultement comme elle le meritoit, disant que c'estoit une pucelle de divine beauté formée, de sorte qu'il n'en avoit jamais veuë de pareille, ne jamais n'en pourroit voir de semblable. Ne pensez pas, disoit il, que ce soit rien de toutes voz concubines, tant de celles que vous avez laissées à Memphis, que de celles qui vous suyvent, aupres d'elle. Toutes lesquelles esmorches Achæmenes luy mettoit en avant, esperant encore qu'Oroondates fist le premier son plaisir de Chariclée, que quelque temps apres, en la luy demandant il la luy pourroit bien donner en mariage, pour recompense de ce qu'il luy auroit descouvert. Brief il irrita d'une passion, et enflamma d'une autre ce Sa-

trape, en maniere qu'il estoit prins et environné comme entre deux toiles, d'un costé de courroux, et de l'autre d'amour. Et sans differer ne peu, ne prou, il appella l'un de ses eunuches, auquel il avoit plus de fiance, nommé Bagoas, et luy bailla cinquante hommes de cheval, luy commandant de s'en aller promptement à Memphis, et luy amener le plus tost que faire se pourroit Theagenes, et Chariclée, en quelque lieu ou il fust : et escrivit des lettres, qu'il luy bailla, l'une à Arsacé, dont la teneur fut telle :

Oroondates à Arsacé, salut. Envoyez moy Chariclée, et Theagenes, le frere, et la sœur, prisonniers du Roy, pour les luy transmettre; mais envoyez les moy de bon gré, si vous voulez : car aussi bien me seront ilz amenez par force, si vous ne voulez, et si ferez que je croiray asseurément ce que Achæmenes m'a raporté.

Il en escrivit une autre à Eufrates le maistre des eunuches, qui estoyent au chasteau de Memphis, dont la teneur estoit telle :

Je puniray cy apres ta negligence de garder l'honneur de ma maison : mais pour le present delivre entre les mains de Bagoas les deux jeunes estrangers grecz, prisonniers de guerre, pour me les amener, vueille ou non Arsacé : et les lui delivre comment que ce soit, ou bien sçache que j'ay commandé que l'on t'amene vers moy piedz et poingz liez, pour te faire escorcher tout vif quand tu seras icy.

Bagoas doncques, avecq' sa troupe, se mist en chemin pour faire ce qui luy estoit commandé, portant quant et soy les lettres du Satrape, signées, et cachetées, afin que ceux de Memphis y adjoustassent plus de foy, et que plus soudainement ilz luy delivrassent les deux jeunes prisonniers, dont il estoit question. Aussi se partit Oroondates pour aller faire la guerre aux Ethiopiens, et commanda à Achæmenes de le suyvre, le faisant secretement garder, sans qu'il s'en doutast, jusques à ce qu'on eust averé si ce qu'il avoit rapporté estoit veritable.

Au mesme temps que ces choses se menoyent ainsi, voicy qui advint en la ville de Memphis. Un peu apres qu'Achæmenes en fut party à la desrobée, Thyamis, qui desja jouyssoit entierement, et sans contredict, de la dignité et prelature de Grand Prophete et Pontife, et pour icelle avoit la premiere authorité en la ville, apres qu'il eut achevé l'obseque de Calasiris, et qu'il eut faict tous les sacrifices et oblations accoustumées en tel cas sur la sepulture de son pere, durant autant de jours comme il estoit ordonné, pensa à la fin de chercher Theagenes, et Chariclée, lors qu'il estoit bien loysible par les ceremonies prophetiques, que les laiz et prophanes conversassent dedans le pourpris du temple. Apres en avoir bien demandé et enquis, il sceut qu'ilz estoyent logez au chasteau. Si se transporta incontinent à la plus grande haste qu'il peut vers Arsacé, et luy demanda ses hostes, qui pour plusieurs autres causes luy touchoyent, et mesmement pour ce que son pere Calasiris en mourant luy avoit enjoint, et enchargé tresexpressement, d'en avoir soing, et de les ayder à son entier pouvoir, la remerciant de ce qu'elle les avoit ce pendant receuz, et si humainement traictez durant les jours des funerailles, esquelz il ne luy estoit pas licite de parler, ny hanter avecq' autres, que ceux qui estoyent devouez au service des dieux : mais que lors il estoit raisonnable, que le depost qui luy avoit esté laissé entre ses mains, par son pere mourant, luy fust rendu. Arsacé luy respondit : Je m'esmerveille comment vous, qui portez tesmoignage à ma liberalité, courtoysie, et bonté, en disant que je les ay bien traictez, me condemnez à l'opposite d'inhospitalité, en me les voulant soutraire comme si je n'avois bien, ou le vouloir, ou le pouvoir de penser d'eux, et les traicter, ainsi comme il leur appartient. Ce n'est pas cela, dist Thyamis; car je sçay bien qu'ilz seront ceans en trop plus grande affluence de tous biens, qu'ilz ne seroyent chez moy, s'ilz avoyent volunté de demourer en ce païs; mais estans yssuz de tresnoble sang, et ayans enduré plusieurs

oultrages, et contumelies de fortune en ceste vie errante, et vagabonde, ou ilz sont de present, il n'y a rien qu'ilz desirent plus, que de retourner en leurs païs, et à leurs parentz, à quoy faire mon pere avoit entrepris de les ayder et pource qu'il ne l'a sceu parfaire, il m'en a (comme à son heritier) par testament laissé toute la charge, outre les autres grandes et justes obligations d'amytié que j'ay envers eux. Je suis bien ayse, dist Arsacé, qu'en delaissant le prier, vous venez à alleguer le droict, et vouloir debattre par raison : car ainsi apparoistra il, qu'il y a beaucoup plus de droict de mon costé, que du vostre, d'autant que celuy qui est seigneur a droict plus valable de retenir son esclave, que celuy qui allegue seulement en vain qu'il en veult avoir soing. Thyamis tout esbahy : Quelle seigneurie m'alleguez vous? dist il, comment, et par quel droict sont ilz voz esclaves? Par le droict de la guerre, respondit Arsacé, qui rend esclaves ceux qui sont prisonniers.

Thyamis adoncques entendit bien qu'elle vouloit dire de la prise, que Mitranes en avoit faicte. Si luy repliqua : Mais maintenant, ô Arsacé, nous n'avons point de guerre, ains sommes en paix : et comme la guerre faict les personnes serves, ainsi la paix les delivre, l'un est vouloir desordonné de tyran, l'autre est ordonnance de roy. Ce n'est point tant la force des noms qui nous donne à cognoistre, que c'est que de paix, ou de guerre, comme l'intention de ceux qui en usent : et pourtant me semble il, que vous definirez beaucoup mieux et l'un et l'autre, en y adjoustant justice : mais quant à l'honneur, ou profit, je ne pense pas que personne en puisse faire doute. Car comment vous pourroit il estre, ou profitable, ou honorable, de faire que l'on estime, ou bien de confesser, que vous ayez si grande envie de retenir ces deux jeunes personnes estrangeres? Quand Arsacé ouyt ces paroles, elle ne se peut plus contenir, ainçois fist ce que font ordinairement presque tous les amantz : car tant qu'ilz cuydent que leur affection soit incogneuë, ilz ont

vergoigne de la confesser : mais quand ilz sont une fois descouvertz, ilz en deviennent eshontez : de sorte, que celuy qui ne se sent point cogneu est plus craintif, et celuy qui se treuve surpris en devient plus audacieux, et plus hardy, comme il en advint lors à Arsacé, de qui la conscience de se sentir coulpable fut ce qui descouvrit sa coulpe : car estimant que Thyamis se fust bien apperceu du but ou elle tendoit, elle oublia toute la reverence qu'elle devoit porter au souverain pontife, et à la dignité prophetique, rejectant arriere de soy la modestie, et vergoigne, que doit avoir une honneste femme, et se print à le menacer, disant : Vous vous repentirez et de ce que vous me dictes, et de ce que n'agueres vous fistes en la personne de Mitranes, et viendra le temps que Oroondates se vengera, et fera la punition des meurtriers qui l'ont occis, et ceux qui estoyent avecques luy. Quant à ces deux estrangers, je vous declare que je ne les vous delivreray point, et que pour le present ilz me serviront comme mes esclaves, et dedans peu de temps seront envoyez au Roy mon frere, selon la loy et usance persique : et pourtant faictes de l'orateur à l'encontre tant que vous voudrez, et definissez ce qui est juste, honorable, ou profitable : car celuy qui est le plus fort n'a besoing d'autre chose, sinon que de vouloir, faisant juste, honorable, et profitable, tout ce qui luy plaist, et luy vient à gré ; mais sortez vous en de ce chasteau, et tout promptement de vous mesme, si vous ne voulez que je vous en face jecter hors par les espaules. Thyamis oyant ces menaces sortit incontinent, appellant les dieux à tesmoings de l'oultrage que l'on luy faisoit, en luy denonçant seulement qu'il luy en prendroit mal, proposant en soymesme de faire entendre à ceux de la cité le tord qu'elle faisoit à ces deux jeunes gentz et quant et quant implorer leur ayde, pour recouvrer ceux qu'elle detenoit injustement ; mais Arsacé ne s'en soucia point : Je n'ay (dist elle) que faire de toute vostre dignité prophetique. Amour ne cognoist autre dignité que la jouyssance.

CHAPITRE II.

Des grieves passions d'esprit que souffroit Arsacé, comme elle et Cybelé conclurent d'emprisonner Théagenes : comme il fut battu et fouetté, et de sa grande continence : comme Cybelé voulut empoysonner Chariclée et beut le poyson elle mesme, dont Chariclée fut mise en prison.

En disant cela, elle se retire en sa chambre, et faict appeller Cybelé, avecq' laquelle elle consulte de son affaire : car desja commençoit elle à soupçonner qu'Achæmenes s'en estoit enfuy, à cause qu'elle ne le voyoit plus, et toutes les fois qu'elle le demandoit, Cybelé sa mère controuvoit quelques nouvelles excuses, tantost une, et tantost une autre, et l'induysoit à croire toutes choses plus tost que qu'il s'en fust fuy vers Oroondates. Et toutesfois, si ne pouvoit elle si bien faire, qu'Arsacé creust toutes les bourdes qu'elle forgeoit, ains (pour la longueur du temps) commençoit à descroire ce qu'elle luy avoit voulu faire croire. Et pource luy dist elle alors : Que ferons nous maintenant? Cybelé, quel moyen y a il que je puisse eschapper des maux et dangers qui m'environnent? Mon amour ne diminue point, ains accroist, et augmente, m'embrasant tousjours de plus en plus, en voyant ce jouvenceau, qui est la matiere et la nourriture de ma flamme, et il demeure tousjours obstiné, sans que je le puisse amollir, ny adoulcir aucunement, en sorte que du commencement il me sembloit plus gracieux envers moy, qu'il ne faict maintenant : car lors à tout le moins me paissoit il de faintes et cauteleuses promesses, mais maintenant il dict tout ouvertement, et tout rondement, qu'il ne fera rien de ce que je veux de luy. Ce qui plus me travaille, et me trouble, craignant qu'il n'ayt entendu quelque chose de ce que je soupçonne touchant Achæmenes, qu'il soit allé vers Oroondates : il luy persuadera, ou (à tout le moins) luy dira des choses fort vraysemblables : mais quant à moy, je ne veux seulement que voir Oroondates; car il ne pourra soustenir

une seule caresse, ou une larme d'Arsacé. Le regard des femmes, et mesmement de celles que l'on a espousées, a un grand attrait et merveilleuse efficace de persuader ce qu'elles veulent à leurs maryz : mais tout le pis est que, devant que jouyr de Theagenes, je ne sois prevenue de ceste accusation, ou par adventure de la punition mesme, si Oroondates se persuade cecy fermement premier que j'en aye receu aucun plaisir. Et pourtant, c'est à ceste heure cy, ou jamais non, qu'il vous fault tout remuer, et tenter tous les expedientz qu'il est possible d'inventer, voyant le poinct et l'extremité du danger, auquel mes affaires sont maintenant reduites, et pensant aussi que quand je me seray desesperée moymesme, je n'espargneray pas les autres, et que vous serez la premiere qui soufrirez la peine des attentatz de vostre filz, car je ne puis penser comment il soit possible que vous les ayez ignorez.

Cybelé luy respondit : Vous cognoistrez par effect et par experience, ma dame, que l'opinion que vous avez conceuë de mon filz, et de sa fidelité envers vous, est faulse : mais vous, qui allez si laschement en besongne, et poursuyvez si froidement voz amours, prenez vous en à vous mesme, si vous n'en jouïssez, et n'en blasmez point les autres qui n'en peuvent mais : car vous ne luy commandez pas comme sa maistresse, ains le caressez comme si vous estiez sa chambriere. Ce qui par adventure estoit bon de faire du commencement, quand vous estimiez qu'il eust l'ame jeune, tendre, doulce, et maniable : mais puis qu'il vous repousse comme amoureuse, qu'il vous cognoysse comme maistresse, et que fouetté et tourmenté, il cede à vos desirs : car c'est la coustume de ces jeunes jouvencaux icy, de mespriser ceux qui les caressent, et de faire joug à ceux qui les forcent, de sorte que cestuy cy en le rudoyant fera ce qu'il refusoit en le flattant. Il me semble bien, dist Arsacé, que vous dictes la verité : mais comment seroit il possible, ô dieux ! que je peusse endurer de voir foiter, ou autrement blecer et

outrager un si beau corps? Voylà que c'est, dist Cybelé, vous faictes de rechef de la mignarde, comme si ce n'estoit pas son grand profit à luy mesme de luy apprendre à choysir le meilleur, par un petit de peine que l'on luy fera endurer, et le vostre aussi, d'avoir un peu de mal au cueur, pour puis apres jouyr de vostre desir. Et si y a bien mieux : car vous le pouvez bien faire, sans en fascher voz yeux, il ne le fault que bailler à Euphrates, et luy dire qu'il le chastie pour quelque faulte que vous direz qu'il aura faicte : par ainsi vous n'en aurez point de desplaisir quand vous n'en verrez rien : car ce que l'on oyt ne faict pas tant de mal au cueur, et ne touche pas si vivement que ce que l'on voit. Et si nous sentons que son courage se change, il ne luy faudra qu'oster, disant qu'il aura assez esté chastié.

Arsacé creut ce conseil, car depuis qu'un amant est une fois desesperé, il ne pardonne aucunement à ses amours, ains a accoustumé de tourner le despit du refus en poursuyte de vengeance, si manda incontinent le maistre des eunuches, auquel elle commanda qu'il executast ce qui estoit advisé, et luy, qui naturellement estoit taré de jalousie, comme sont ordinairement tous les eunuches, et qui d'avantage de pieça avoit la dent sur Theagenes, pour ce qu'il voyoit, et que oultre il soupçonnoit, luy mist incontinent des fers aux piedz, et l'enferma en un petit cachot, ou l'on ne voyoit goutte, là ou il l'oultrageoit d'escourgées, et le faisoit mourir de faim. Theagenes sçavoit bien pourquoy c'estoit : mais il faisoit semblant de n'en rien sçavoir, et luy demandoit pour quelle cause il le meurtrissoit ainsi. Le meschant eunuche ne luy respondoit rien, mais seulement tous les jours de plus en plus luy augmentoit la peine, et le tourmentoit plus aigrement beaucoup que n'avoit commandé Arsacé, ne permettant à personne d'entrer ou il estoit, sinon à Cybelé, laquelle le venoit souvent voir, faisant semblant que c'estoit au desceu de la dame qu'elle luy apportoit secrettement à manger pour la pitié qu'elle

avoit de luy, à cause de l'assez long temps qu'ilz avoyent ja vescu et demouré ensemble, dont elle estoit meuë (ce disoit-elle) à compassion de le voir ainsi endurer. Mais (à la verité) elle ne le faisoit que pour sonder quelle seroit sa volunté en une telle affliction, et si les maux que l'on luy faisoit l'auroyent point un peu adoulcy et amolly. Mais plus on le pressoit, et plus il monstroit un courage viril, et combattoit plus asprement contre les sollicitations que l'on luy faisoit, fortifiant de continence son ame, d'autant que le corps estoit affoibly de martyre, et se glorifiant quant et quant à l'encontre de fortune, en se vantant que si bien elle le travailloit, et luy contrarioit en la plus grande partie de ses affaires, à tout le moins luy gratifiroit elle en ce qui estoit son principal, en luy donnant l'opportunité et moyen de monstrer en evidence son amour et sa loyauté envers Chariclée, reputant ses tourmentz lui estre un tresgrand bien, moyennant qu'elle en eust cognoissance, et appellant sans cesse Chariclée sa lumiere, sa vie, son cueur, et son ame, tellement que Cybelé voyant cela, et oyant que sa maistresse Arsacé tous les jours luy disoit qu'elle entendoit qu'on pressast tout doulcement Theagenes, et qu'elle l'avoit baillé non pour le faire mourir, ains seulement pour le contraindre de condescendre à son vouloir, là ou au contraire elle rapportoit ordinairement à Euphrates, que la dame luy commandoit de luy agraver la peine, quand elle cogneut qu'elle n'avançoit rien, et qu'elle mesme contre son esperance desespera de pouvoir plus rien faire par ses sollicitations, adoncq' entendit elle bien en quel danger elle s'estoit mise : car d'un costé elle attendoit de brief la punition que luy feroit porter Oroondates, si une fois il estoit adverty de tout cecy par Achæmenes : d'un autre costé, elle se deffioit d'Arsacé, qu'elle mesme ne la fist mourir premier, pensant qu'elle se seroit moquée d'elle, et auroit faint de luy ayder à jouyr de ses amours. Si se delibera de joindre encore de plus pres au danger qui la menassoit, et par quelque grande et insigne meschan-

cetè faire, ou qu'Arsacé accomplist sa volunté, et ainsi se tirer du peril que presentement elle attendoit d'elle, ou bien d'oster tous ceux qui pouvoyent tesmoigner des menées qu'elle y avoit faictes, proposant en soy mesme de les faire tous mourir. Si s'en vint devers Arsacé, et luy dist : Nous nous travaillons en vain, ma dame : car ce cueur de marbre ne s'amollist point, ainçois devient tous les jours de plus en plus dur, fier, et audacieux, ayant sans cesse ceste Chariclée en la bouche, et se confortant à invoquer son nom, comme si c'estoit une medecine contre tous ses maux et douleurs. Et pourtant (si vous le trouvez bon) jectons la derniere ancre, comme l'on dict en commun proverbe, et nous depestrons de celle qui nous empesche : car quand il sçaura qu'elle ne sera plus en vie, à l'aventure qu'il se changera, et obtemperera à ce que nous voulons, desesperant de jamais pouvoir jouyr d'elle.

Arsacé ravit incontinent ceste parole : car le despit qu'elle eut d'ouyr ces nouvelles de l'obstination de Theagenes luy aigrit la jalousie, qu'elle avoit de pieça conçeuë contre Chariclée. Si respondit : C'est tresbien dict à vous, laissez m'en faire, j'auray le soing de la faire tuer ceste meschante. Mais qui sera celuy, demanda Cybelé, qui vous y voudra obeïr? Car combien que vous ayez souveraine puissance de toute autre chose, si vous est il defendu par les loix de faire mourir personne qu'il n'ayt premierement esté condemné par les seigneurs et magistratz de Perse : et pourtant vous sera ce une chose difficile et malaysée : car il vous faudra controuver quelques crimes et charges contre elle, et encore est il incertain si les juges les croyront : mais (si vous voulez) pourautant que je suis preste et de faire, et de souffrir toutes choses pour l'amour de vous, je vous serviray à mener à chef ceste eschauguette avecques du poyson, et vous depestreray de vostre averse partie, avec un breuvage que je luy mixtionneray. Arsacé trouva cela bon, et luy commanda ainsi le faire.

Parquoy Cybelé s'y en alla tout incontinent, et trouva en son logis Chariclée pleurant, et lamentant : car qu'eust elle sceu autre chose faire que lamenter, et penser comment elle se pourroit jecter hors de ceste vie, ayant desja entendu la fortune de Theagenes? combien que Cybelé du commencement l'eust abusée de quelques mensonges qu'elle luy donnoit en payement, et luy eust controuvé plusieurs faulses excuses et causes mensongeres, pour lesquelles elle ne le voyoit plus venir au logis ordinairement comme il avoit paravant accoustumé. Si luy dist : Hé dea, pauvre fille, ne cesserez vous jamais de vous tourmenter, travailler, et consummer ainsi pour neant? Theagenes est à ceste heure delivré, et viendra icy aujourd'huy au soir : car ma dame s'estoit un peu courroucée à luy, pour quelque legiere faulte qu'il avoit faicte en la servant à table, et pource avoit dict que l'on le mist en prison : mais elle a aujourd'huy commandé qu'on le delivrast, pourautant qu'elle doit faire quelque festin solennel, et aussi que je l'en ay tresinstamment priée : et pource reprenez cueur, et vous revenez, et mangez, aumoins à ceste heure, un morceau avecques nous. Chariclée luy respondit : Et comment vous croyrois je? car vostre coustume ordinaire de me mentir me retrenche tout pouvoir d'adjouster foy à vostre dire. Je vous jure tous tant qu'il y a de dieux au ciel, dist adoncques Cybelé, qu'il vous sera delivré aujourd'huy, et que vous serez deschargée de tout ennuy. Gardez vous seulement que vous ne vous faciez mourir devant, attendu qu'il y a ja tant de jours que vous n'avez ne beu, ne mangé, et prenez un peu de nourriture, puis que les choses sont encore tout à temps advenues.

Chariclée (combien qu'à grande peine) se laissa neantmoins persuader, ayant d'un costé suspecte sa coustume ordinaire de tromper, et mentir, et d'autre costé adjoustant foy au grand serment qu'elle luy avoit faict, et recevant aysément la doulceur de ceste promesse : car nostre ame croit facilement ce qu'elle desire. Elles se

mettent à table, et prennent leur refection. La jeune garce Aura les servoit à table, Cybelé luy fist quelque signe de l'œil, qu'elle donnast premierement à boire à Chariclée : mais elle print une coupe pour l'autre, et la vieille but apres en l'autre coupe. Elle n'avoit pas encore achevé de boire, que les yeux luy commencerent à tourner en la teste. Si respandit en terre le peu du breuvage qui restoit en la coupe, regardant la servante d'un œil effarouché, et incontinent il luy print des esvanouyssementz, et pasmoysons tresviolentes, qui la presserent de si pres, que tous ceux qui estoyent en la chambre en furent fort esbahiz et effroyez, mesmement Chariclée, laquelle tascha à la relever : car le poyson estoit plus present, et plus violent, que ne seroit un coup de flesche envenimée, et eust bien esté assez fort pour suffoquer promptement une jeune personne en la fleur de son aage. Au moyen dequoy, quand il fut dedans ce vieil corps ja presque à demy estaint, il eut attaint et gaigné plus soudainement, que l'on ne sçauroit dire, les parties nobles, tellement que le visaige et les yeux de ceste vieille devindrent incontinent enflammez, ses membres (apres que la pasmoyson fut cessée) perdirent leur mouvement, la superficie exterieure de tout son corps se fit inde, et noire : mais encore (à mon jugement) estoit plus aspre l'ame trahystresse de la vieille, que n'estoit la force du venin : car la meschante ayant la mort entre les dentz, ne sceut encore oublier ses trahysons, ainçois en partie par quelques signés qu'elle fist, et en partie par quelques paroles qu'elle murmura en mourant, donna à entendre que c'estoit Chariclée, qui luy avoit faict donner ce poyson.

A l'occasion dequoy au mesme instant que la vieille rendit l'ame, la pauvre Chariclée fut prinse et enchaisnée, et incontinent menée devant Arsacé, laquelle luy demanda, si elle n'avoit pas preparé le venin, la menassant quant et quant de luy faire donner la torture, et luy faire souffrir infiniz tourmentz, si elle ne confessoit la

verité. Là fut ce un bien nouveau spectacle de voir la constance de Chariclée : car sans baisser la teste, et sans monstrer aucune contenance de courage affoibly, ou matté de peur, elle ne se fist que rire, et moquer de tout ce qu'on luy faisoit, ne tenant compte de la calumnie, que l'on luy mettoit sus faulsement, tant pour la conscience de son innocence, comme aussi pour estre bien ayse d'avoir trouvé l'occasion de mourir, pensant que Theagenes ne fust plus en vie, et ainsi d'avoir gaigné moyen de ne se contaminer point d'acte criminel, par ce qu'autres feroyent ce qu'elle avoit proposé de faire contre soymesme : parquoy elle luy respondit en ceste maniere : Si Theagenes est en vie (ô preude femme) je suis innocente de ceste mort dont tu me charges, mais si d'aventure il est mort par tes damnées machinations, tu n'as que faire de gehenne, ny de torture à l'encontre de moy, pour me faire confesser ce que tu veux. Je suis celle qui ay empoysonné ta nourrice, laquelle t'a enseignée de faire de si beaux actes. Et pource tuë moy, sans plus attendre : car il n'y avoit chose en ce monde que tant aymast Theagenes, le juste mespriseur de ton injuste et maudite concupiscence. Bien cuyda Arsacé enrager d'ouyr ces paroles, et apres luy avoir faict donner une couple de soufletz : Menez la moy (dist elle) la meschante en prison, tout ainsi liée et enchaisnée comme elle est, et luy monstrez son gentil amoureux, qui pour son demerite à bon droict est en mesme estat qu'elle : mais qu'il n'y ayt pas une partie de son corps qui ne soit chargée de fers et de chaisnes, et la baillez entre les mains d'Euphrates, qui la me garde jusques à demain qu'elle sera punie de mort amere par sentence des seigneurs persiens.

Ainsi comme on menoit Chariclée en prison, la jeune garce qui avoit donné le breuvage à Cybelé (laquelle estoit l'une des deux servantz du païs d'Ionie qu'Arsacé avoit envoyez des la premiere journée à ses deux hostes pour les servir) fust ou pour ce que Chariclée luy faisoit

pitié, envers laquelle elle avoit desja conceu une grande amitié pour le temps qu'elle avoit conversé avecques elle, ou par quelque divine inspiration, se print à pleurer et à souspirer, disant : Helas, la pauvre fille n'en peult mais ! Les assistans en furent tous esbahyz, et luy dirent qu'elle parlast plus hault, et qu'elle exposast clairement ce qu'elle vouloit dire. Adoncq' confessa elle avoir baillé le poyson à Cybelé, disant que Cybelé elle mesme luy avoit donné pour le bailler à Chariclée, mais qu'elle avoit pris une coupe pour l'autre, et qu'elle s'estoit troublée, ou pour la frayeur qu'elle avoit euë d'estre ministre d'un si meschant cas, ou pour quelques signes que Cybelé luy faisoit de la teste, l'advertissant de bailler à Chariclée la premiere, et qu'elle avoit baillé à la vieille la coupe, en laquelle estoit le poyson. La garce fut prise incontinent, et menée devant Arsacé : car il n'y avoit celuy qui n'eust pensé avoir gaigné quelque grand' chose, s'il eust peu faire que Chariclée fust trouvée innocente de ce cas. Pour ce qu'il n'est pas les barbares, qui ne soyent incitez à compassion et misericorde, de voir iniquement affliger un noble cueur, et une beauté singuliere. Mais combien que ceste garce le confessast ainsi devant Arsacé, toutesfois la cause de Chariclée n'en fut de rien meilleure : car elle ne fist autre chose que commander que l'on la liast, et qu'on la gardast pour le jugement, puis qu'elle confessoit avoir aydé à cest empoysonnement.

—

CHAPITRE III.

Les accusations d'Arsacé contre Chariclée pour l'empoisonnement de Cybelé, les confessions de Chariclée : comme elle fut jugée à estre bruslée, menée au supplice, exposée au feu et preservée par miracle.

Arsacé envoya convoquer pour le lendemain tous les seigneurs persiens, qui avoyent puissance de conseiller,

tant es matieres d'estat comme es affaires de judicature, pour rendre droict et punir chacun selon son demerite. Quand ilz furent venuz le matin, et assiz en leurs sieges, Arsacé accusa et chargea Chariclée de cest empoysonnement, et leur recita le faict tout au long en pleurant continuellement, et se plaignant qu'elle avoit perdu sa bonne nourrice, la creature de ce monde qui luy devoit estre plus chere, et qui plus luy portoit d'amour et de bonne affection, appellant les juges à tesmoings comme ayant receu en sa maison une esgarée estrangere, et luy ayant faict toute la gracieuseté et bon traictement qu'elle avoit peu, en recompense la desloyale luy avoit faict ce meschant et lasche tour. Brief, elle fist et dist tout ce qui luy estoit possible, pour plus aggraver et aigrir l'accusation. Chariclée au contraire n'allegua rien pour sa justification, ainçois confessa de rechef qu'elle avoit baillé le poyson, disant oultre, que voluntiers elle eust faict mourir Arsacé elle mesme, si on ne l'eust prevenue, et plusieurs autres telles choses, injuriant Arsacé directement, sans rien luy desguiser, ou celer, et taschant à provoquer par tout moyen les juges à la condemner à mourir: car elle avoit la nuict en la prison communiqué toutes ses deliberations à Theagenes, et reciproquement aussi avoit elle entendu de luy les siennes, et avoyent ensemble conclu de ne reculer point à mourir, ains chercher voluntairement la mort pour desormais se delivrer de ceste miserable vie, de cest exil infiny, et de la tyrannie de fortune, qui leur portoit une tant insatiable et irreconciliable rancune. Et en ceste resolution avoit Chariclée pris le dernier congé de son Theagenes pour tout jamais, comme elle pensoit. Or avoit elle tenu tousjours le plus secrettement qu'elle avoit peu les carquans de pierreries qui avoyent esté exposez quant et elle, et lors encore les ceignit elle à l'entour de son corps par dessouz sa cote sur son ventre, et les porta sur soy, en intention qu'ilz luy serviroyent de joyaux funebres, avecques lesquelz on ensepvelist les mortz.

Par ainsi elle confessa librement tout crime qu'on luy sceut imposer, et se presenta volontairement à toute mort, à laquelle on la voulut condemner, et oultre encore faignit elle elle mesme des crimes, dont personne ne la chargeoit. Au moyen dequoy les juges, sans autre inquisition, ne delay, la cuyderent soumettre à la cruelle peine de la punition persique; mais à l'aventure meuz à pitié pour sa jeunesse, et sa beauté incomparable, la condemnerent seulement à estre bruslée et consommée par feu en cendre. Si fut incontinent saisie par les executeurs de haulte justice, et menée un peu hors des murs de la ville, un huyssier marchant devant, qui crioit incessamment, que l'on la menoit brusler pour avoir donné du poyson. Une grande multitude du peuple de la ville alloit apres : car les uns l'avoyent veuë mener, les autres en ayans ouy le bruit, qui fut incontinent espandu par toute la ville, y accoururent soudain pour voir faire l'execution. Arsacé mesme ne faillit pas de s'y trouver, et se mist sur la muraille de la ville, pour mieux voir tout : car elle eust esté bien marrie de ne saouler ses yeux, et son cueur du supplice de Chariclée. Apres que les executeurs de justice eurent faict un grand feu, et qu'ilz l'eurent bien embrasé, ilz y voulurent tirer Chariclée, laquelle les pria qu'ilz eussent un peu de patience, et leur promist qu'elle y monteroit d'elle mesme volontairement; mais devant qu'y monter, elle tendit les mains jointes au ciel, mesmement du costé dont le soleil rayoit, et à haulte voix s'escria : O soleil! ô terre! et vous espritz, tant de dessus la terre, que de dessouz, qui cognoissez et punissez les hommes meschantz! vous sçavez, et je vous en appelle à tesmoings comme je suis innocente des crimes que l'on me met sus, et que volontairement je me suis offerte à la mort, pour eviter les intolerables injures de fortune : et pource recevez benignement mon ame, et punissez sans delay la damnée et maudite Arsacé, laquelle a faict tout cecy pour me priver de mon espoux.

Quand elle eut dict ces paroles, tout le peuple assistant commença à crier : Que respond Arsacé à cela? Que l'on differe l'execution jusques à ce qu'elle ayt esté une autre fois rejugée. Les uns se preparoyent pour empescher qu'elle ne fust executée, les autres y couroyent desja : mais elle les prevint, montant sur le buscher allumé, et se planta tout au beau mylieu du feu, là ou elle demoura long temps toute droicte, sans endurer aucun mal; car le feu couloit bien tout à l'entour d'elle, mais il n'en approchoit point, et ne l'offençoit aucunement, ains cedoit, et se reculoit de quelque costé, ou endroit que Chariclée se lançast, et ne faisoit qu'esclairer tout à l'entour d'elle, et monstrer à travers la flamme sa beauté reluysante, pour la grande clarté du feu qui l'environnoit tout autour, comme si elle eust esté couchée en un lict de flamme. Bien se jectoit elle tantost d'un costé du feu, tantost d'un autre, s'esmerveillant comme le feu ne la saisissoit, et ne cherchant autre chose que de pouvoir bien tost mourir : mais elle n'avançoit rien, pour autant que le feu luy cedoit tousjours, et (par maniere de dire) s'en fuyoit devant elle selon qu'elle se mouvoit. Les bourreaux ne laissoyent point pourtant à faire tout ce qui estoit en eux, ains s'en effo. çoyent d'avantage, oultre ce qu'Arsacé estant sur la muraille les sollicitoit avecq' des signes de menaces, qu'elle leur faisoit de la teste. Si jectoyent force boys, et force fagotz de cannes et roseaux du Nil, et faisoyent tout ce qui leur estoit possible, pour plus irriter et enflammer le feu ; mais tout ce qu'ilz faisoyent ne servoit de rien. Et pourtant l'esmeute du peuple croissoit de plus en plus, lequel estimant que ce fust un miracle, et une preservation divine, se print à crier : La jouvencelle est innocente, la jouvencelle ne peult mais de ce dont on la charge. Et s'approchoyent tous du feu pour l'en tirer, mesmement à l'instigation de Thyamis, lequel commença et encouragea la multitude du peuple à recourir et sauver la pucelle; car il n'arresta gueres à s'y trouver, quand le grand bruit qui

en couroit par toute la ville luy eut une fois faict sçavoir ce qui se faisoit. Et combien qu'ilz eussent tous bon vouloir de la tirer de dedans ce feu, si n'y avoit il personne qui en osast de bien pres approcher pour la violence de la flamme : mais ilz luy crioyent qu'elle en sortist, et que puis qu'elle se tenoit bien seurement au mylieu de la flamme, il ne luy seroit point dangereux d'en sortir.

Ce que voyant, et oyant Chariclée, et estimant aussi veritablement que c'estoyent les dieux qui la preservoyent de la mort, elle se delibera de n'estre point ingrate envers eux, en refusant, et mescognoissant leur grace. Si saulta hors du feu : et lors tout le peuple de grande joye, et quant et quant d'admiration, se prit à crier d'un accord, et à appeller les dieux justes et droicturiers. Arsacé ne se peut adoncq' contenir, qu'elle ne devallast de dessus la muraille ou elle estoit par une petite poterne, avecq' force archers de sa garde, et tous les seigneurs persiens. Si vint elle mesme jecter les mains sur Chariclée, et se tourna vers le peuple, avecq' un fier et superbe regard, leur dist : N'avez vous point de honte de vouloir recourir, et exempter du supplice une meschante convaincuë d'empoysonnement qui a esté prise sur le faict, et a confessé elle mesme avoir empoysonné ma servante? Ne voyez vous pas qu'en portant secours à ceste malheureuse, vous contrevenez aux loix de Perse? vous resistez au Roy mesme, à ses lieutenantz, et Satrapes, et quant et quant aux magistratz, et juges qui l'ont condemnée? et vous decevez vous mesmes, ayans pitié de la meschante, pour ce qu'elle n'a point bruslé, en attribuant la cause aux dieux? Que ne jugez vous plus tost, sans passion aucune, que cela prouve evidemment qu'elle est sorciere? veu qu'elle sçait tant de charmes et d'enchantementz, que mesme elle peult resister à la violence du feu? Trouvez vous demain si vous voulez à l'assemblée du conseil, et des juges, que j'assembleray publiquement, et là vous verrez qu'elle mesme le confessera, et que d'avantage elle sera convaincuë par le

tesmoignage de ceux que je tiens en prison, qui sont ses consors en ce malefice.

Quant et quant en disant cela, elle luy mist elle mesme la main sur le collet, et l'emmena, commandant à ses archers, qu'ilz fissent renger et reculer la presse du peuple, parmy lequel y en avoit aucuns qui s'en mutinoyent, et vouloyent engarder par force, que l'on ne la remenast en prison. Les autres cedoyent, pour le soupçon qu'ilz avoyent que ce ne fust un enchantement, les autres avoyent peur, pour la cruauté d'Arsacé, et des gentz de guerre, et seigneurs, qu'elle avoit à l'entour d'elle : parquoy elle fut de rechef remenée et rebaillée entre les mains d'Euphrates, et de rechef chargée de plus de chaisnes et de fers que paravant, gardée à un autre jugement, et à un autre supplice, là ou entre tant de miseres elle pensa avoir gaigné un grand heur de se retrouver encore avecques Theagenes, pour luy conter comment la chose estoit advenue. Car Arsacé (pensant les punir plus aigrement) avoit songé ce moyen de les faire resserrer tous deux bien enferrez en une mesme prison, pour plus oultrageusement se moquer de ces deux pauvres jeunes amantz, à celle fin qu'ilz se vissent ainsi en peines et en tourmentz l'un l'autre : pour autant qu'elle sçavoit tresbien, que le mal qu'un amant voit endurer à la personne aymée luy est plus grief, que n'est pas celuy mesme qu'il endure : et au contraire ce leur estoit une consolation, et s'estimoyent avoir beaucoup gaigné, si leurs peines estoyent pareilles, pour ce que quand l'un estoit plus griefvement tourmenté que l'autre, celuy se tenoit pour vaincu, qui avoit moins enduré, se reputant le plus mal party d'amour : et si d'avantage ilz avoyent le moyen de parler ensemble, et de s'entreconsoler et encourager l'un l'autre à porter vertueusement, et patiemment toutes les traverses de fortune, et les maux que l'on leur faisoit souffrir pour leur pudicité, et pour la grande loyauté qu'ilz se gardoyent l'un à l'autre.

CHAPITRE IV.

Des propos consolatoires entre Theagenes et Chariclée prisonniers, de la révélation à eux faicte par oracles, de la pierre de Pantarbe et de sa vertu.

Apres doncques qu'ilz eurent bien long temps devisé ensemble de plusieurs choses jusques à la nuict, comme l'on peult penser que firent deux passionnez amantz, qui apres celle nuict n'esperoyent plus jamais s'entrevoir, et qu'ilz se furent bien saoulez l'un de l'autre, en tant qu'ilz se peurent ayser, en fin ilz se mirent à rechercher la cause du miracle, par lequel elle estoit eschappée du feu embrasé. Quant à Theagenes, il en referoit la cause à la benignité et clemence des dieux, lesquelz avoyent abhominable l'inique calumnie d'Arsacé, et avoyent regardé en pitié celle qui estoit innocente, et nullement contaminée de crime : mais il sembloit que Chariclée en fist doute. Car ceste evasion estrange et miraculeuse (disoit elle) semble voirement bien estre une grace celeste, et un benefice divin : mais aussi estre continuellement travaillez de tant de miseres, estre affligez de tant de sortes, et de si griefves peines, et travaux, cela semble faire foy, que ce sont les dieux, qui nous poursuyvent, et que l'ire du ciel est sur nous. Si d'aventure vous ne voulez dire que ce soyent les miraculeux faictz des dieux, qui souvent depriment les hommes jusques au dernier poinct, et les ressourdent puis apres d'une desesperée perplexité. Comme elle disoit encore ces choses, Theagenes l'admonesta qu'elle se gardast de parler irreveremment des dieux, et l'enhorta de soy tenir non moins religieuse, que chaste, et pudique. Et adoncques Chariclée s'escria tout soudain : O dieux ! soyez nous propices. Quel songe me vient à ceste heure en pensée? aumoins si c'estoit songe, et non pas reale vision, ce qui m'apparut la nuict de devant celle cy? lequel ne sçay comment m'estoit escoulé de mon entendement, et à

cest instant m'est d'aventure revenu en memoire. Il me fut advis que le divin Calasiris s'apparut à moy, lequel me dist ces vers :

Portant sur toy ta pantarbe, ne crains
Aucunement du feu la violence,
Aysé à faire est aux dieux souverains
Ce que plus loing de tout espoir on pense.

Theagenes d'autre costé se secoua, comme font ceux qui sont espris de fureur prophetique, et tressaillit autant que ses chaisnes et ses fers le permirent, s'escriant : O dieux, soyez nous placables ! il me souvient aussi bien comme à vous des vers d'un autre oracle qu'un semblable prophete comme le vostre m'a revelez, soit que ce fust l'esprit mesme de Calasiris, ou bien quelque dieu sous la figure de Calasiris, lequel me dist (comme il me fut advis) ces vers :

En la contrée ethiopique iras
Partant d'icy avecques la pucelle
(Theagenes) et demain sortiras
De la prison d'Arsacé la cruelle.

Or sçay je bien là ou tend cest oracle : car par l'Ethiopie, il me semble qu'il entend la region tenebreuse des mortz, et que j'iray avecq' la pucelle, c'est à dire (à mon advis) avecq' Proserpine, et que je sortiray hors de ceste prison, cela signifie que mon ame sera delivrée de ce corps. Mais que peult signifier le vostre, qui est ainsi composé de paroles contraires l'une à l'autre? car le nom de la pierre pantarbe signifie, par l'etymologie et interpretation du mot, craignant tout : et neantmoins ces vers vous commandent que vous n'ayez peur de la violence du feu.

Chariclée luy respondit : O mon tresdoux Theagenes ! la longue accoustumance de tomber de malheurs en mal-

heurs vous faict penser, et conjecturer toutes choses au pis qui peult estre! car ordinairement l'homme tourne son entendement selon les fortunes qui luy adviennent. Mais il me semble que ceste prophetie, qui vous a esté revelée, nous pronostique meilleure aventure que vous ne cuydez, et (peult estre) que je suis la pucelle, avecques laquelle l'oracle vous promet que vous irez demain en Ethiopie, qui est mon païs, en eschappant de la prison, et des liens d'Arsacé : mais par quel moyen, ne comment, il ne m'est ny evident, ny aussi incroyable : car il est bien possible aux dieux, lesquelz (s'il leur plaist) conduyront à bonne fin l'oracle qu'ilz vous ont revelé, aumoins voyez vous que desja ilz ont accomply la prediction qu'ilz m'avoyent annoncée, et que je suis maintenant encore en vie, là ou j'estois nagueres totalement desesperée, et ne sçavois point lors qu'on me ramenoit quelle chose m'avoit sauvée : mais je le cognois bien à ceste heure, comme il me semble. Car bien avois je tousjours au paravant esté soigneuse de porter par tout quant et moy les marques de recognoissance, qui jadis furent exposées avecques moy : mais encore d'avantage lors que l'on me mena en jugement, lequel j'attendois me devoir estre le dernier, je les avois le plus secretement qu'il me fust possible ceintes sur mon ventre, à celle fin que si je reschappois ilz me servissent pour vivre, et pour en recouvrer nóz necessitez : et si je mourois, que ce fussent au moins les joyaux et derniers ornementz de ma sepulture. Or entre ces marques, Theagenes, il y a des pierres precieuses Indiques et Ethiopiques, fort riches, entre lesquelles y a un anneau, que mon pere donna à ma mere quand il l'espousa, au chaston duquel est enchassée une pierre, que l'on nomme Pantarbe, ou il y a quelques lettres sainctes engravées, lesquelles ont (comme je cuyde) quelque vertu mystique, et divine, qui donne l'efficace à la pierre de chasser le feu, et qui cause ceste sauvegarde à ceux qui la portent, que le feu ne leur peult faire nuysance, laquelle vertu

de la pierre (aydant la grace des dieux) m'a sauvé la vie, comme je conjecture maintenant par ce. Dequoy le divin Calasiris m'a autresfois advertie, me disant, que l'escriture, qui estoit emprainte dessus le tissu de soye qui fut aussi exposé avecques moy, et que j'ay maintenant ceint aussi sur mon ventre, faisoit mention de ceste grande singularité.

Cela (dist Theagenes) est bien vray semblable, ou plus tost vray, et accordant à ce qui est advenu : mais quelle autre pantarbe vous pourra respiter et preserver du danger, auquel vous serez demain? car celle cy ne vous promet point immortálité, comme elle faict preservation du feu, et il est aysé à croire, qu'Arsacé songera quelque autre plus estrange espece de supplice, pour vous martyriser, et faire mourir. Que pleust aux dieux qu'elle nous condemnast tous deux ensemble à une mesme mort, et à une mesme heure : car quant à moy, je ne reputerois point cela mort, ains plus tost un repos, et refreschissement de tous maux. Lors Chariclée : Ne vous souciez, dist elle, nous avons une autre pantarbe, c'est l'oracle qui vous a esté revelé, et en referant tout aux dieux, nous en eschapperons plus joyeusement, ou (s'il est besoing) nous en souffrirons plus religieusement. Ainsi discouroyent ces deux jeunes amantz de leurs revelations, et tantost se lamentoyent, et affermoyent par leur loyauté, que plus ilz sentoyent de douleur, et d'engoisse, pour le mal qu'ilz s'entrevoyoyent souffrir l'un à l'autre, que pour celuy qu'ilz enduroyent eux mesmes. Tantost ilz s'entrerecommandoyent l'un à l'autre, comme si jamais plus ilz ne s'eussent deu revoir, et juroyent par tous les haultz dieux, et par leurs presentes fortunes, qu'ilz s'estoyent gardez l'un à l'autre loyauté d'amour inviolée jusques au bout. Voylà l'estat auquel ilz estoyent.

—

CHAPITRE V.

Comme l'eunuche Bagoas se saisit des personnes de Chariclée et Theagenes pour les mener à Oroondates : la nouvelle qu'il receut qu'Arsacé s'estoit pendue et estranglée : comme ledict Bagoas et les deux amantz furent prins en une course faicte par les Ethiopiens.

Mais l'eunuche Bagoas, et les cinquante hommes de cheval, qui estoyent avecques luy, arriverent en la ville de Memphis, qu'il estoit encore bien avant de la nuict, laquelle tenoit toute la ville ensevelie en sommeil. Si esveillerent le plus coyement qu'ilz peurent les gardes des portes, qui leur ouvrirent, apres avoir ouy qui ilz estoyent, et les avoir recogneuz. Quand ilz furent entrez en la ville, ilz s'en allerent droict au chasteau du Satrape, à l'entour duquel Bagoas disposa ses cinquante hommes, afin que s'il y avoit quelque resistence à ce qu'il vouloit faire, qu'ilz vinsent à son secours : et de luy, il entra par une petite poterne secrete, que peu de gentz sçavoyent, de laquelle il faulsa aysément la serreure, pour ce qu'elle n'estoit pas forte, et dist au portier qui il estoit, luy defendant de dire mot. Et de là s'en alla tout droict au logis d'Euphrates, comme celuy qui sçavoit tresbien les estres de tout le chasteau, avecques ce que la lune luysoit un peu. Il le trouva couché au lict, et l'esveilla en sursault, dont Euphrates tout estonné s'escria : Qui est là? L'autre le reprima, disant : Je suis Bagoas, mais commande que l'on apporte de la lumiere. Euphrates appella un sien page, qui couchoit aupres de sa chambre, auquel il commanda allumer la lampe, et qu'il laissast dormir les autres. Apres qu'il l'eut allumée, et mise sur le chandelier, il se retira. Et adoncques commença à demander Euphrates : Quelle nouvelle nous apporte ceste tienne si insperee, et si soudaine venue? Bagoas luy respondit : Il n'est pas heure d'user de long propos : mais prens ceste lettre, et la lis : et premier que tu l'ouvres regarde le cachet, et le recognois, et cognoissant que c'est Oroon-

dates qui te commande, obeïs y, et fay ce qui t'est mandé par icelle, usant de la commodité de la nuict et de soudaineté pour t'ayder à n'estre point descouvert, et puis advise à part toy que tu bailles la lettre à Arsacé.

Euphrates print les lettres, et apres qu'il les eut leües toutes deux : Arsacé (dist il) ainsi comme est mal accoustrée, à ce que je voy, et si est d'autre part à l'extremité ainsi. Hier il luy print une fievre ardente, comme si elle luy eust esté divinement envoyée, et est en une extreme chaleur, qui l'a tousjours depuis tenue jusques icy, de sorte qu'elle ne monstre pas grande apparence d'en pouvoir jamais eschapper. Mais quant à ces lettres, je n'ay garde de les luy bailler, non pas si elle les me demandoit; car je sçay bien que plus tost elle mourroit, et nous feroit mourir quant et quant, qu'elle delivrast ces deux jeunes prisonniers voluntairement. Et soyez asseuré, que vous estes venu tout à temps, je les vous delivreray, et les emmenerez quand vous voudrez : et vous prie de leur faire tout le plaisir et support que vous pourrez, ayant pitié d'eux : car ilz sont grandement infortunez, et ont souffert infinies oultrages, et injures, non certes de mon vouloir; car il m'estoit commandé par Arsacé ainsi le faire. Mais au demourant ilz sont (à mon advis) yssuz de quelque noble parentage, et (comme l'effect et l'experience me l'a donné à cognoistre) chastes, et honnestes jusques au bout.

En disant cela, il le mena en la prison : et Bogoas voyant ces deux jeunes gens liez, et enchaisnez, combien qu'ilz fussent tous fonduz et deffaictz pour les tourmentz qu'ilz avoyent endurez en la prison, si fut il encore merveilleusement esbahy de les voir si beaux, et si grandz. Et eux pensans que ce fust ce qu'ilz attendoyent, et que Bagoas vint ainsi à heure indeuë pour les mener à leur fin, et à la mort, cela les troubla un petit de prime face : mais apres ilz se revindrent incontinent, et monstrerent evidemment aux assistans à leur visage ouvert, et à leur chere esjouye, qu'ilz ne s'en soucioyent

point, ains que plus tost ilz en estoyent bien ayses. Et comme Euphrates s'approchast d'eux pour deslier leurs chaisnes qui les tenoyent attachez à de grosses pieces de boys, Theagenes se prit à dire tout hault : La damnée et maudite Arsacé fait sagement de cuyder couvrir et cacher des tenebres de la nuict ses meschantz et execrables actes : mais l'œil de Justice est si clair, et si reluysant, qu'il esclaire et met en lumiere à la fin les cas si enormes comme cestuy cy, combien que l'on mette toute peine de les couvrir. Toutesfois, quant à vous, faictes ce qui vous est commandé, et soit que l'on vous ayt ordonné de nous tuer, ou par feu, ou par eau, ou par glaive, je vous supplie de nous faire ceste grace, que de nous occire tous deux ensemble, et d'une mesme sorte de mort. Autant leur en prioit Chariclée, tellement que les eunuches mesmes ne se peurent garder de pleurer : car ilz entendoyent un peu ce que les prisonniers leur disoyent.

Si les tirerent hors de la prison avecq' leurs fers, et quand ilz furent hors du chasteau, Euphrates demoura là : mais Bagoas et ses cinquante hommes de cheval, qu'il avoit amenez, deschargerent ces deux jeunes gens de la plus part de leurs fers, et ne leur en laisserent, sinon autant qu'il en failloit pour les garder, non pas pour les en gehenner, ny travailler. Puis les monterent chacun sur un cheval, et les enfermerent tout au mylieu d'eux : et en ceste ordonnance se mirent en chemin vers la ville de Thebes à la plus grande diligence qu'ilz peurent. Si chevaucherent continuellement tout le reste de la nuict, et jusques à environ les neuf heures du jour ensuyvant, sans s'arrester, ny reposer aucunement : mais ne pouvant plus porter l'excessive ardeur du soleil, attendu que c'estoit en esté, et en Egypte, et d'avantage qu'ilz estoyent aggravez de faulte de dormir, et plus encore pour ce qu'ilz virent que Chariclée deffailloit d'estre si long temps à cheval, ilz delibererent de se descendre en quelque lieu, tant pour se reposer eux mesmes, que

pour donner aussi aleine à leurs chevaux, et refreschir la pucelle.

Or trouverent ilz au long de la rive du Nil un petit tertre, qui rompt le cours de l'eau, laquelle faict comme un demy cercle à l'entour de ce tertre, et puis vient reprendre son droict fil à l'opposite de l'endroit ou elle a commencé à destourner, tellement qu'elle faict comme une peneinsule, laquelle n'est rien que pré, pourautant qu'elle est tout à l'entour environnée et arrousée d'eau, et produist d'elle mesme force herbe, et pasturage à foison pour les bestes, et si est couverte de peschers, figuiers, sycomores, et autres telz arbres, qui sont frequentz et familiers au fleuve du Nil. Là se devalla Bagoas avecq' sa troupe souz la ramée des arbres au lieu de pavillon, et print un peu de refection, et en fist aussi prendre à Chariclée, et à Theagenes, combien qu'ilz n'en voulussent du commencement point prendre, pource qu'ilz disoyent que c'estoit chose superflue de prendre nourriture à ceux qui s'en alloyent incontinent apres mourir : mais il leur osta ceste apprehension, les asseurant qu'il n'estoit rien de ce qu'ilz pensoyent, et leur remonstrant qu'il ne les menoit point à la mort, ains à Oroondates.

Et comme l'ardeur du midy se diminuast fort, pourautant que le soleil baissoit, et ne leur donnoit plus droict sur la teste, mais à costé de devers le Ponant, ainsi que desja Bagoas se preparoit pour remonter à cheval, voicy arriver un chevaucheur, qui de la grande roydeur qu'il avoit piqué estoit luy mesme hors d'aleine, et son cheval si trempé de sueur, et si eschauffé, qu'à peine se peut il revenir : et apres avoir dict à part quelque chose en l'oreille à Bagoas, s'alla reposer. Bagoas demoura quelque temps tout piqué, pensant aux nouvelles que le chevaucheur luy avoit apportées, puis dist : O jeunes estrangers! resjouyssez vous, vostre ennemie vous a payé la peine qu'elle avoit desservie. Arsacé est morte, et s'est pendue et estranglée elle mesme, en prevenant la mort contrainte par la voluntaire; car elle sçavoit bien qu'elle

n'eust sceu eschapper la punition d'Oroondates, ou du Roy mesme, et que ou elle eust esté occise, ou elle eust vescu en deshonneur et reproche toute sa vie. C'est ce que Euphrates m'a mandé par ce chevaucheur qui vient d'arriver. Et pourtant faictes bonne chere, et ayez bon courage, attendu que vous n'avez rien forfaict, comme j'ay sceu certainement, et que celle qui vous a meffaict est maintenant estaincte.

Bagoas leur disoit ces paroles pour les asseurer, mais c'estoit en begoyant mauvais langage grec, et encore travailloit il beaucoup à leur en faire entendre la plus grande partie par signes, et si le disoit d'un bon visage, tant pource qu'il hayssoit l'intemperance d'Arsacé, et son arrogance et fierté tyrannique, que pour aussi consoler et conforter ces jeunes prisonniers, esperant qu'il seroit en estime d'homme de service envers Oroondates, qui estoit un grand avancement pour luy, s'il luy pouvoit mener sain et sauf ce jouvenceau, lequel tantost effaceroit aysément en dexterité et beauté tout le reste de la famille et court du Satrape : et quant et quant aussi ceste jouvencelle, qui pour sa beauté incomparable ne faudroit pas à estre la femme de Oroondates, puis qu'Arsacé estoit morte. Non moins que luy estoyent joyeux Chariclée, et Theagenes, d'ouyr ces nouvelles, loüans et remercians les haultz dieux, et la justice divine, de sorte qu'ilz se promettoyent (puis que leur mortelle ennemie estoit ainsi morte) qu'il ne leur pouvoit plus mesadvenir, non pas si toutes les plus grandes malencontres du monde leur advenoyent, tant le mourir est doux à aucuns, moyennant qu'ilz soyent asseurez que leurs ennemys meurent aussi.

Quand ce vint doncques sur le soir, il se leva un petit vent qui refreschit l'ær, en maniere que l'on pouvoit à son ayse aller par païs. Adoncq' monterent ilz à cheval, et chevaucherent toute celle serée, et toute la nuict suyvante entierement, et d'avantage tout le matin du lendemain, se hastans à toute diligence, pour trouver en-

core Oroondates à Thebes la grande : mais il n'en advint pas ainsi. Car ilz rencontrerent sur le chemin un qui venoit du camp, lequel les advertit, que le satrape estoit party de la ville de Thebes, et qu'il l'envoyoit par tout pour haster toutes sortes de gentz de guerre, et les faire habilement marcher vers la ville de Syené, encore que ce fussent mortes payes qui eussent esté laissez en garnison es autres places, pourautant que tout estoit en grand trouble, et y avoit grand danger que la ville de Syené ne fust desja prinse, et que le satrape n'y peust jamais estre à temps : par ce que l'armée des Ethiopiens avoit cheminé plus legerement que la renommée : parquoy Bagoas laissa le chemin de Thebes, et print celuy de Syené.

Et comme il en estoit desja bien pres, il va tomber en une embusche d'avant coureurs ethiopiens, tous jeunes hommes, armez à la legere, qu'on avoit envoyez devant pour descouvrir le païs, et pour asseurer le chemin à toute l'armée, par l'essay qu'ilz en auroyent faict. Mais lors, tant pour la nuict qui les avoit surprins, que pourautant qu'ilz ne cognoissoyent pas les lieux, ilz n'oserent passer oultre, ny s'esloigner plus qu'il n'estoit besoing de leurs gentz, et se jecterent dedans des cannes, et roseaux du Nil, là ou toute la nuict ilz firent bon guet, sans dormir, tant pour se garder de surprinse, que pour tascher à surprendre quelqu'un des ennemys. Et le matin au poinct du jour, ilz sentirent passer au long d'eux Bagoas et ses gentz : et voyans à travers les cannes, qu'ilz estoyent en petit nombre, les laisserent un peu passer oultre, pour s'asseurer s'il y en avoit point d'autres à leur queuë qui les suyvissent : puis sortirent à l'estourdie du marais, avecques grandz criz, et coururent apres. Bagoas et ses gentz furent bien effroyez, quand ilz ouyrent ce cry, dont ilz ne se doutoyent aucunement, et cogneurent incontinent à la couleur que c'estoyent Ethiopiens, et si virent bien qu'ilz estoyent en trop plus grand nombre qu'ilz ne pourroyent soustenir : car ilz estoyent mille avant coureurs armez à la legere, qui avoyent esté envoyez

leur amenant un d'entr'eux qui parloit langage egyptien et persien, pour les interroguer, pensans qu'ilz sçauroyent toutes les deux langues, ou à tout le moins l'une des deux. Car tous avantcoureurs, explorateurs et espies, que l'on envoye devant pour espier ce que font, ou que disent les ennemys, ont apprins par experience qu'il leur fault tousjours avoir quant et eux quelques uns qui sçachent le langage et les meurs du païs ou ilz sont envoyez. Theagenes, qui pour la longue demourance qu'il avoit desja faicte avecques les Egyptiens, en entendoit un petit la langue, mesmement que la demande qu'on luy faisoit estoit courte, respondit premierement, qu'ilz estoyent au satrape d'Egypte, et que quant à luy, et à Chariclée, ilz estoyent Grecz de nation, mais qu'ilz avoyent premierement esté prisonniers aux Perses, et maintenant à meilleure fortune (s'il plaisoit aux dieux) estoyent tombez entre les mains des Ethiopiens.

Les Ethiopiens, cela entendu, proposerent de ne leur faire nul mal, ains les emmener prisonniers, pour en faire un present à leur roy, comme de leur premiere prinse, et de la plus belle, et la plus grande, qu'ilz eussent sceu faire : c'est asçavoir la plus precieuse chose que le satrape eust en sa possession. Car es courtz des roys de Perse, les yeux, et les oreilles des princes sont les eunuches, et n'ont ny enfantz si chers, ny parentz si bien aymez, qu'ilz s'y puissent autant fier comme en eux, ains attachent toute leur confiance à ceste sote maniere de gentz. Et d'autre part, ilz estimerent aussi que ces deux jeunes gentz seroyent un tresbeau present pour servir en la court et maison de leur roy. Et pourtant les chargerent ilz sur leurs chevaux, et les emmenerent. Bagoas, pource qu'il estoit blecé, et les deux autres pource qu'estans liez ne pourroient pas marcher si viste comme eux, qui avoyent besoing de tost despecher chemin. Cela estoit comme le prologue, et le preambule de ce qui ensuyvit apres. Deux jeunes estrangers prisonniers, liez et garrotez, qui peu de temps au paravant avoyent veu leur

mort devant leurs yeux, estoyent non tant menez, que convoyez en fortune de prisonniers de guerre, et accompaignez par ceux qui peu apres devoyent estre leurs subjectz. Et voylà l'estat, auquel ilz estoyent pour lors.

LIVRE NEUVIESME.

CHAPITRE I.

Comme Chariclée et Theagenes furent presentez au Roy d'Ethiopie. Description du siege que mist lediet Roy devant la ville de Syené, et comme il fut parlementer avec ceux de la ville.

Ja estoit la ville de Syené de toutes parts assiegée et environnée du camp des Ethiopiens, ne plus ne moins que quand on tend les toiles à l'entour d'un buisson pour prendre quelque beste. Car le satrape Oroondates, ayant entendu que les Ethiopiens s'avançoyent fort, de sorte qu'ilz le joindroyent bien tost, et que ayans desja passé les cataractes du Nil, ilz tiroyent droict vers la ville de Syené, se jecta dedans un bien peu devant qu'ilz y arrivassent, ferma les portes et fist munir les murailles de force traictz, dardz, flesches et autres telles armes, avecq' force engins à tirer, et battre au loing, se deliberant d'attendre la fortune du siege. Et le roy des Ethiopiens Hydaspes, ayant aussi de long temps propensé, et preveu que les Perses se jecteroyent dedans Syené, hasta son armée le plus qu'il peut, esperant les prevenir : mais il ne sceut oncques arriver à temps. Si alla mettre le siege devant, et espandit tout à l'entour des murailles un camp, que seulement à le voir on eust bien jugé invincible, foulant et gastant les terres des Syeniens de milliers innumerables d'hommes, d'armes et de bestes. Là le trouverent ses espies, et avantcoureurs, qu'il avoit envoyez devant pour descouvrir, et luy amenerent les prisonniers qu'ilz avoyent pris.

Il fut bien ayse de voir ces deux belles jeunes personnes, se montrant des lors doux et bening envers ses enfans, par quelque secrete inspiration et sugestion de son

ame, qui le devinoit, combien qu'il ne les cogneust point encore : mais encore fut il plus resjouy, pour le presage de ce que l'on les luy amenoit liez et garrotez. Si se print à escrier tout hault de joye : Voicy bonne rencontre, que les dieux pour nostre premier butin ont faict tomber entre noz mains noz ennemys liez, et enferrez. Mais puis que ce sont les premiers que nous avons prins, qu'ilz soyent gardez aux sacrifices de la victoire, et reservez pour immoler aux dieux, patrons et protecteurs d'Ethiopie, comme les primices du butin de ceste guerre, ainsi que la loy et coustume de nostre païs le requiert. Et apres avoir remuneré ces avantcoureurs de presens, il les envoya aux bagages avec leurs prisonniers, et leur destina quelques gens en nombre competant de ceux qui pouvoyent entendre, et parler leur langue, pour les garder, commandant que et en toutes autres choses on eust soing de leurs personnes, et mesmement que l'on les nourrist opulemment, et qu'on les contregardast immaculez de toute pollution, comme deux victimes ja devoüées et destinées au sacrifice. Et oultre que l'on leur changeast leurs chaisnes, leur mettant au lieu de chaisnes de fer, des chaisnes d'or : car on use d'or en Ethiopie à toutes les choses ausquelles on se sert de fer aux autres regions : ce qui fut faict. Quand ilz se virent desliez, et desenferrez, ilz entrerent en quelque esperance de vivre de là en avant en liberté : mais ilz n'eurent nonobstant rien de franchise d'avantage : car on les r'enchaisna incontinent d'autres chaisnes d'or. Et adoncq' se print Theagenes à rire : O dieux, dist il, le magnifique changement que voicy ! Ce sont les grandes courtoysies que fortune nous faict. Elle nous change noz liens et chaisnes de fer, en chaisnes d'or : et pour autant que nous sommes enchaisnez plus richement, nous en sommes prisonniers plus honorablement. Chariclée s'en print aussi à rire, et tascha de muer l'apprehension de Theagenes, se confiant aux revelations et predictions des dieux, et l'enchantant de bonne esperance.

Mais le roy d'Ethiopie Hydaspes ayant faict donner l'assault à la ville de Syené, laquelle il pensoit bien emporter au premier cry de son armée, fut repoussé par ceux de dedans, qui et de faict se defendirent vaillamment, et de paroles se mocquerent de luy, et le piquerent injurieusement. Il ne fault pas demander s'il en fut bien courroucé : car tout premier il estoit indigné dequoy ilz avoyent bien osé resister, et se defendre contre luy, et qu'à son arrivée ilz ne s'estoyent à grand'haste venuz rendre à sa mercy. Si delibera de ne perdre point temps à tenir siege long avecq' son ost devant la ville, ny d'essayer à la battre de machines, par lequel moyen il eust bien prins une grande partie de ceux qui estoyent dedans, et n'eust aussi sceu engarder qu'il ne s'en fust sauvé quelques uns : mais il resolut de perdre entierement de fond en cime, et plus promptement, la ville de Syené, par un siege de merveilleuse entreprinse, duquel il ne se pourroit sauver personne, ce qu'il fist en ceste maniere.

Premierement il divisa l'enceinte des murs de la ville en certaines parties de dix en dix brasses, et ordonna à chaque dizaine de brasses chaque dizaine d'hommes, pour faire un fossé fort large, et fort profond, selon une certaine mesure qu'il leur bailla. Ces dix hommes fossoyoyent, et y en avoit d'autres qui portoyent la terre, et d'autres encore qui l'amassoyent et la haussoyent, comme pour faire une douve, bastissans une muraille opposite à celle qu'ilz assiegeoyent. Personne ne les empeschoit, ny ne les destourboit, qu'ilz n'emmurassent Syené tout à leur ayse : car ceux de dedans n'osoyent faire saillies sur une si grosse, et si puissante armée, et si voyoyent bien qu'ilz ne leur eussent sceu mal faire à tirer des creneaux de leurs murailles : car la distance des deux murs avoit esté tellement compassée, que ceux qui besongnoyent estoyent hors de la portée de tous engins de batterie. Cest ouvrage fut achevé plus tost que l'on ne sçauroit dire, à cause qu'il y avoit un monde innumera-

ble d'hommes qui y travailloyent continuellement : et cela faict il en commença un autre tel. Il avoit faict laisser en ce pourpris de douve, ou levée, un certain endroit, large d'environ demy arpent, tout plein, sans le fossoyer, ny remparer de terre, et tira depuis les boutz de ceste ouverture deux chaussées, l'une d'un costé, et l'autre de l'autre, jusques à la rivé du Nil, menant tousjours ses deux chaussées contremont de lieux bas en lieux haultz, et droitz. Vous eussiez proprement dict, que c'estoyent deux longues murailles, entre lesquelles la largeur du demy arpent estoit tout du long egalement gardée, et la longueur comprenoit toute la distance qu'il y a depuis la ville de Syené jusques au fleuve du Nil.

Quand ces deux longues chaussées vindrent à toucher à la levée de la rive du Nil, adoncq' fist il une bouche par ou le fleuve couleroit dedans le canal de ces deux longues chaussées : et pourautant que l'eau venoit à tomber de hault en bas, et d'une vaste et infinie largeur du Nil dedans un conduict estroict, là ou elle estoit pressée de ces deux chaussées faictes à la main, elle faisoit à l'emboucheure un si grand son, que l'on ne le sçauroit exprimer, et tout le long du conduict un bruit si hault, que facilement on le pouvoit ouyr de bien fort loing. Ce que oyans et voyans ceux de Syené, cogneurent bien le grand danger ou ilz estoyent reduictz, et que l'occasion pour laquelle le roy d'Ethiopie les avoit ainsi environnez tout à l'entour estoit pour les noyer, et que de s'enfuyr de leur ville c'estoit chose impossible, à cause que tant l'enceinte de la levée qui environnoit la ville, que aussi l'eau qui approchoit desja bien fort de leurs murailles leur fermoit l'yssue : considerant aussi d'autre costé le grand danger qu'il y avoit à demourer, ilz se preparerent de faire tout ce qui estoit en eux pour se sauver, et premierement calfeutrerent les fentes des portes, là ou les ais ne joignoyent pas bien, avecques force mousse, et force limon gluant, que l'on nomme bitume, ou asphalté : puis remparerent et affermirent leurs murailles plus fort

qu'elles n'estoyent, les uns y portans de la pierre, les autres de la terre, les autres du bois, et chacun ce qui luy venoit premier à main, et n'y avoit personne qui chommast : ainçois esgalement tous, femmes, enfants, et vieilles gens mettoyent la main à l'œuvre : car ou il est question de la vie, il n'y a ny aage, ny sexe qui soit espargné : mais les plus robustes, et ceux qui estoyent en fleur d'aage pour porter armes avoyent esté destinez pour caver une mine estroicte, et un conduict par dessouz terre, depuis la ville jusques à la levée qu'avoyent faicte les ennemys : et voicy comment ilz y besongnoyent.

Assez pres de la muraille de leur ville ilz caverent à plomb comme un puys d'environ cinq brasses de profond, et passerent leur mine par dessouz les fondements de la muraille, puis en biaysant la tirerent à droicte ligne vers la levée, avecques torches et flambeaux, en baillant tousjours les premiers aux derniers de main en main la terre qu'ils vuidoyent, laquelle ilz portoyent en un certain endroit de la ville, qui de tout temps estoit en jardinage, et là l'amassoyent toute en un monceau. Ce qu'ilz faisoyent à celle fin que si d'aventure l'eau venoit à les gaigner, elle se peust escouler par ce conduit souterrain : mais ilz ne sceurent si bien diligenter, que le danger ne les prevint : car le Nil, qui desja touchoit de toutes parts à la grande levée, battoit de tous costez ce qui estoit contenu dedans le pourpris, et espandu tout à l'entour des murailles de la ville faisoit comme un grand lac de la distance d'entre les murailles et la levée des ennemys, de sorte qu'incontinent Syené fut close, et environnée d'eau, comme si c'eust esté une isle. Par ainsi une ville bastie au mylieu des terres se trouvoit au milieu des eaux, battue tout à l'environ des vagues et ondes du Nil.

Or pour le commencement, et pour quelque partie du jour, la muraille tint bon : mais quand l'eau fut montée haulte, et qu'elle vint à charger et presser la muraille, et à penetrer par les crevasses de la terre, laquelle estant terre grasse, et noire, avoit esté en plusieurs endroitz

fendue par l'extreme chaleur de l'esté, et qu'elle eut une fois gaigné jusques dessouz le fondement de la muraille, adoncq' succumba la terre et faillit souz sa charge, et à l'endroit auquel pour estre destrempée elle s'estoit affessée, et avallée, là prit coup, et s'avalla aussi la muraille, et signifia devant le danger par quelque tremblement : car les creneaux branslerent, et les gens de guerre qui estoyent dessus pour la defense de la ville furent esbranlez de celle agitation. Mais quand ce vint sur les vespres un certain pan de la muraille entre deux tours tomba, non qu'à l'endroit de celle ruine la muraille demourast plus basse que l'eau, en sorte qu'elle peust entrer dedans la ville : mais bien la mist elle en grande frayeur de prochaine inundation, dont elle la menassoit : car la muraille ruinée ne surmontoit plus l'eau que de cinq coudées. A l'occasion dequoy ceux de la ville se prirent tous ensemble confusément à crier, et lamenter si hault, que les ennemys mesme ouyrent bien leur cry. En en levant leurs mains vers le ciel, invoquerent pour leur derniere esperance les dieux de salut, et supplierent au satrape Oroondates qu'il envoyast un trompette vers Hydaspes pour parlementer. Il s'y consentit, par ce qu'il estoit contraint de servir malgré luy à la fortune : mais se voyant de tous costez enfermé d'eau, tellement qu'il sembloit impossible d'envoyer vers les ennemys, la necessité luy enseigna cest expedient. Il escrivit en un papier ce qu'il voulut, puis l'attacha à une pierre, laquelle il envoya aux ennemys au lieu d'embassade, avecques une fonde, pensant qu'il pourroit bien lancer sa requete et supplication oultre l'eau : mais cela ne servit de rien, par ce que le jet de la pierre fut plus court, que la distance depuis la muraille de la ville jusques à la levée des ennemys : et pour ce tomba elle devant en l'eau. Il fit rescrire la mesme lettre, et la lancer derechef, et derechef elle demoura en chemin. Il n'y avoit archer, ne tireur de fonde qui ne se parforçast de tirer assez loing, comme ceux qui tiroyent pour leurs vies : mais autant y faisoyent les uns comme les autres.

A la fin tendans les mains à leurs ennemys de dessus les rempars et murailles, et faisans un spectacle de leurs miseres, ilz declarerent par leurs contenances en grande pitié le mieux qu'ilz peurent ce qu'ilz avoyent voulu dire par ces pierres qu'ilz avoyent tirées. Maintenant leurs tendans les mains renversées, pour leur donner à cognoistre qu'ilz supplioyent, tantost les rejectans en arriere sur le dos, comme s'ilz les eussent baillées à lier, pour confesser qu'ilz estoyent prisonniers et captifz. Hydaspes cogneut bien qu'ilz demandoyent qu'on leur sauvast la vie, et avoit bon vouloir de ce faire. Car l'ennemy qui se soumet à la mercy de son adversaire, luy enjoint user de misericorde, si le vaincueur est homme debonnaire. Mais pourautant qu'il ne le pouvoit faire tout promptement, il delibera de sonder plus certainement le vouloir des ennemys. Si prit quelque nombre de bateaux, dont on passoit le fleuve du Nil, qu'il avoit de pieça preparez pour cest affaire, et les laissa couler par dedans le canal, jusques au pourpris de la grande levée : et quand ilz furent à l'endroit, il en choysit dix des plus fortz, et plus neufz, sur lesquelz il mist quelques archers tous armez à blanc, bien instruictz de ce qu'ilz avoyent à dire, et les envoya vers les Perses.

Ilz traverserent la distance qu'il y avoit depuis la levée jusques à la muraille de la ville, tous bien couvers et armez, à celle fin que si ceux qui estoyent sur la muraille attentoyent contre leur esperanse de leur faire aucun desplaisir, ilz fussent tous prestz à se defendre. Et estoit un spectacle le plus nouveau qui fut oncques, de voir des bateaux traverser d'une muraille à une autre, et de voir un batelier voguer sur terre ferme, et un bateau que l'on menoit à rames par dessus un champ labourable : mais c'estoit la guerre mere de toutes nouveautez, qui alors plus que jamais produysoit ses miracles qui n'avoyent oncques ailleurs esté veuz, joignant au combat des gardes de muraille contre des combatans par eau, et armant des gens de guerre de terre ferme

contre d'autres, qui combatoyent dedans un lac. Car ceux de la ville voyans de loing ces bateaux nager vers eux, et les gens de guerre, qui estoyent dessus tous armez, voguer droict vers le pan de la muraille qui estoit tombé, pensoyent asseurément que ceux qui venoyent pour leur sauver la vie, vinsent comme ennemys pour les perdre, tant ilz estoyent esperduz de peur, et transportez de leur bon sens, pour l'effroy du danger auquel ilz se voyoyent. Car à ceux qui sont ainsi reduictz à telle extremité de peril, toutes choses sont formidables, et suspectes. Et pourtant se prindrent ilz à tirer contre eux de la muraille, et à leur lascher quelques coupz de traict, par ou l'on cognoist que ceux qui desesperent de leur salut cuydent encore beaucoup gaigner de reculer tousjours l'heure presente de leur mort. Toutes fois ilz ne leur tiroyent point pour les blecer, ains pour leur defendre seulement d'approcher.

Les Ethiopiens d'autre costé leur tiroyent à l'encontre, et comme ceux qui avoyent l'avantage pour tirer droict à poinct nommé, et qui n'entendoyent point encore l'intention et le vouloir des Perses, ilz en percerent avecq' leurs traictz deux ou trois, lesquelz pour avoir esté ainsi soudainement frappez à l'impourveu trebucherent la teste la premiere au dehors de la muraille dedans l'eau, et se fust ce combat allumé bien d'avantage, les uns tirans à coups faintz tant seulement pour engarder les ennemys d'approcher, et les autres se defendans, et revenchans en courroux à bon escient, si n'eust esté un Syenien, homme d'authorité, et desja de grand'aage, lequel s'en vint sur la muraille, et parla en ceste maniere aux Perses : O hommes insensez, et transportez de vostre entendement, par les dangers ausquelz vous estes ! ceux que nous avons tant suppliez de venir, et humblement appellez à nostre ayde, les voulons nous maintenant chasser, quand oultre toute nostre esperance ilz s'en viennent de grace vers nous? attendu que s'ils viennent comme amys, et qu'ilz nous annoncent paix, ilz nous

sauveront la vie : et s'ilz viennent comme ennemys, encore qu'ilz abordent, ilz seront aysément par nous vaincuz. Et quand tout est dict, quel avantage nous seroit ce, quand nous aurions deffaict ceux cy, veu qu'une telle nuée d'ennemys, et par eau, et par terre, environne nostre ville? Et pourtant recevons les, et oyons ce qu'ilz nous voudront dire. Chascun fut d'avis qu'il disoit tresbien. Le satrape mesme loua son dire.

Et par ainsi les gentz de guerre se retirerent d'un costé et d'autre de la muraille ruinée, et se tindrent coy, sans plus user de leurs armes. Et quand cest intervalle de muraille entre deux tours fut vuide de combattantz, et que le peuple levant des drapz blancz en l'air monstra que l'on leur donnoit asseurance d'aborder à la muraille, lors les Ethiopiens approcherent, et de dedans leurs petites barques firent une telle harengue aux assiegez, comme s'ilz eussent esté en une assemblée de ville : O Perses et Syeniens, qui estes icy presentz, Hydaspes le Roy des Ethiopiens, tant de l'Orient, que de l'Occident, et le vostre aussi maintenant, sçait bien et destruire ses ennemys qui luy resistent, et pardonner à ceux qui se humilient devant luy, estimant l'un estre acte de prouësse, et l'autre de clemence, et l'un exploit de puissance militaire, l'autre de propre volunté : et pourtant, ayant maintenant vostre salut et vostre ruine en sa main, si vous vous voulez soumettre à sa mercy, il vous remet le peril de la guerre que vous voyez evidemment devant vos yeux et duquel vous ne pouvez eschapper : sans toutesfois vous prescrire autrement les conditions et capitulations, moyennant lesquelles vous pourrez vous tirer de danger, ains vous en permettant l'election : car il ne veult point tyranniser en se vengeant, mais tellement user de la fortune humaine, qu'il ne provoque point encontre soy la vengeance divine.

A ceste harengue les Syeniens firent response, qu'ilz se rendroyent à la mercy de Hydaspes, eux, leurs femmes, et leurs enfantz, pour en faire ce qu'il leur plai-

roit, et qu'ilz luy mettroyent leur ville entre ses mains, s'ilz pouvoyent eschapper le danger auquel ilz estoyent, mais que pour le present la ville flotoit en desespoir de salut s'il ne plaisoit aux dieux, et à Hydaspes, de grace speciale la preserver. Quant à Oroondates, il respondit, qu'il quitteroit au Roy Hydaspes toutes les choses querellées par ceste guerre, et luy cederoit la ville de Philæ, et les mines des esmeraudes : et au demeurant, qu'il le supplioit de ne le vouloir point presser jusques à le contraindre de mettre sa personne et ses gens de guerre entre les mains de son ennemy, ains (pour monstrer une entiere bonté et clemence envers eux) qu'il leur permist de se pouvoir retirer en la ville de Elephantiné, souz condition qu'ilz ne feroyent dommage à chose quelconque, ny ne prendroyent plus les armes contre luy : et qu'autrement il aymoit autant mourir tout presentement, qu'au lieu qu'on cuyderoit qu'il se fust sauvé, estre bien tost apres par le Roy des Perses son maistre condemné d'avoir par lascheté violé la discipline militaire, et en estre pour tout seur plus cruellement puny, qu'il ne seroit par son ennemy : pource que maintenant on ne luy feroit à l'aventure souffrir que la mort tout simplement, et à la maniere accoutumée : mais lors on la luy feroit endurer la plus cruelle que l'on pourroit, et que l'on en inventeroit quelque nouvelle sorte pour plus amerement le punir.

—

CHAPITRE II.

Poursuyte du siege de Syené par le Roy d'Ethiopie : de la solennité de la feste des Egyptiens nommée Niloa, et de la fuyte d'Oroondates estant assiegé dedans la ville.

Apres que Oroondates eut faict ceste response aux Ethiopiens, qui estoyent dedans les petitz bateaux, il leur pria d'avantage de recevoir avecques eux deux Perses, faisant à croire qu'il les envoyoit devant en la

ville d'Elephantiné pour sçavoir si ceux de la ville se voudroyent rendre aussi, et que de luy il ny mettoit point d'empeschement. Ce que ayant ouy les ambassadeurs du Roy, s'en retournerent, et emmenerent avecq' eux les deux Perses, et vindrent raporter le tout à Hydaspes, lequel s'en prit à souzrire, et dist qu'il s'esbaysoit grandement de la folie d'Oroondates, qui parloit de traicter et de capituler avecq' celuy qui tenoit sa vie et sa mort en sa main. Et toutesfois (dist il) ce ne seroit pas raison que la folie d'un seul fust cause de la perte de tant de gens. Si permist que les deux envoyez par Oroondates s'en allassent en la ville de Elephantiné, comme ne s'inquietant pas qu'ils allassent donner aux Elephantiniens quelque conseil pour les porter à se deffendre, et destina sur le champ quelque nombre de ses gens pour boucher l'ouverture du Nil, et d'autres pour en ouvrir une autre au pourpris de la chaussée, à celle fin que quand il ne couleroit plus de nouvelle eau, et que celle qui estoit ja flotante en forme de lac s'escouleroit, la ville de Sienè en fust tant plus tost hors de danger, et de crainte, et la terre de tant plus tost seiche, en maniere que l'on peust marcher à pied ferme par dessus. Ceux à qui ceste charge fut commandée se mirent incontinent apres : mais ilz laisserent la besongne imparfaicte jusques au lendemain, par ce que le soir et la nuict les surprit incontinent.

Toutesfois ceux de dedans la ville ne laisserent point ce pendant de faire tout ce qui estoit en eux pour se sauver, ne se depromettans aucun possible moyen de salut, combien qu'il fust hors de toute apparence. Les uns continuoyent la mine et le conduict souterrain, lequel sembloit desja approcher bien pres de la levée, à ce qu'ilz pouvoyent juger, en rapportant la distance qu'ilz estimoyent à l'œil depuis la ville jusques à ladicte levée, avecq' la longueur d'une corde, de laquelle ilz mesuroyent la mine, et le conduict qu'ilz fouyssoyent. Les autres toute la nuict à torches et flambeaux rebastissoyent et

relevoyent le pan de muraille qui estoit tombé. Ce que facilement ilz pouvoyent faire, pour autant que les pierres de ceste ruine s'estoyent en tombant versées en dedans de la ville : mais pensans avoir bien seurement pourveu à leur sauveté pour le present, ilz se trouverent en un autre grand effroy : car environ la minuict une partie de la grande levée, à l'endroit où les Ethiopiens avoyent commencé le soir de devant à caver pour y faire ouverture, sans que personne s'en doutast, se rompit tout soudainement, soit ou pour ce que la terre qui avoit esté amassée en ce quartier là estoit poudreuse et desliée, de sorte qu'elle ne se peut lier, ne tenir ferme, quand le dessouz pour estre destrempé se baissa, ou pour ce que les mineurs caverent tant là endroit, que la terre y faillit, et la levée quant et quant fondit, ou pour ce que estant l'endroit ou l'on commença à ouvrir un petit ceste levée le plus bas, quand encore on y vint besongner, et la caver d'avantage, l'impetuosité de l'eau qui estoit beaucoup creuë la nuict y donna.

Et depuis qu'une fois il y eut un pertuis faict, il ne demoura guere à croistre jusques au fond, si d'aventure l'on ne referoit ceste ouverture à la faveur des dieux, qui voulurent preserver la ville. Comment que ce soit, cest eboulement fist un si grand bruit, et si hault son, que ceux qui l'ouyrent en furent grandement effroyez. Et combien que ny les Ethiopiens, ny les Syeniens ne sceussent au vray que c'estoit, si se douterent ilz, que pour le moins une grande partie des murailles de la ville fust tombée par terre. Mais les Ethiopiens qui estoyent en seureté se tindrent coy dedans leur camp, pensans que le matin ilz sçauroyent assez à temps à la verité tout ce que c'estoit. Mais ceux de la ville incontinent coururent de toutes partz aux murailles, lesquelles ilz trouvoyent toutes entieres chacun à son endroit, et pensoyent que la ruine fust au costé les uns des autres, jusques à ce que l'aube du jour esclaircit toute la doute ou ilz en estoyent : par ce que tantost on vid la grande levée rom-

puë, et que desja l'eau s'estoit fort escoulée. Et ja estoyent les Ethiopiens apres à boucher l'ouverture de la levée du Nil par ou l'eau entroit dedans le pourpris de la longue levée, et y jectoyent des pales faictes d'ais, et de planches liées et chevillées ensemble, lesquelles ilz munissoyent et remparoient par le dehors avecques force gros troncz d'arbre, que l'on lioit l'un à l'autre, avecques force fagotz, force javelles, et force terre, que plusieurs milliers d'hommes y eurent tantost comblé, les uns de dessus la rive du Nil, les autres de dedans les petitz bateaux.

Voylà comment l'eau s'en alla. Toutesfois encore ne pouvoyent ilz aller les uns aux autres : car la terre estoit couverte de limon fort hault, dont le dessus fut tantost crousté, et sembla à voir qu'il fust sec : mais par dessouz il y avoit de la fange destrempée et molle cachée tellement, que quand on cuydoit marcher par dessus, on y enfondroit fort avant, autant les hommes comme les chevaux. Parquoy ilz demourerent quelques deux ou trois jours en cest estat, les Syeniens tenans les portes de leur ville ouvertes, et les Ethiopiens tous desarmez, en demonstrance et signifiance de paix. Et sembloit que ce fust une surseance de guerre, sans converser les uns avecq' les autres, de sorte que l'on ne se soucioit plus de faire guet ny deçà, ny delà, ny de se tenir sur ses gardes; mais plus encore ceux de la ville, lesquelz se donnerent à faire toutes bonnes cheres, pour autant mesmement que d'aventure c'estoit la saison, en laquelle les Egyptiens celebroyent leur grande solennité, qu'ilz appellent Niloa, environ le solstice, et les plus grandz jours de l'esté, au temps que le fleuve du Nil commence à croistre, et deborder, et c'est la feste que les Egyptiens solennisent le plus, et voicy la raison pourquoi : ilz estiment que le Nil soit un dieu, et le tiennent comme souverain entre tous les autres, l'appellans par un nom superbe, et magnifique, emulateur du ciel, comme celuy qui sans nuées et sans pluyes tombantes de l'air arrouse

leur labourage, et destrempe leurs terres tous les ans, sans faillir, à certain temps. Et voylà ce qu'en dit et pense le menu peuple.

Mais les sages estiment que la principale cause du vivre, et de l'estre des hommes, soit la conjunction et concurrence du sec avecques l'humide, et disent que les autres elementz subsistent et viennent tousjours en estre quant et ceux là, desquelz ilz tiennent que l'humide est le Nil, et le sec est leur terre. Cela disent ilz publiquement à tout le monde · mais en secret à ceux qui sont de leur profession, ilz donnent à entendre que la déesse Isis n'est autre chose que la terre, et Osiris le Nil, en designant ainsi de loing les choses par les noms. Car c'est pourquoy allegoriquement ilz faignent que la déesse Isis desire et regrette Osiris, quand il est absent, et se resjouyst quand il est present : et puis derechef le pleure et lamente quand il ne compare plus, et a en haine mortelle son ennemy le geant Typhon. Voylà comment les theologiens, et naturelz d'Egypte preschent au vulgaire les choses voylées de fables, sans leur descouvrir les secrettes intelligences qui sont cachées dessouz. Mais à ceux qui sont profez en leur religion, et qui ont desja penetré jusques au dedans du santuaire, ilz mettent les choses à descouvert devant les yeux avecq' la torche de verité. Au moyen dequoy ilz me pardonneront (s'il leur plaist) le peu que j'en ay dict : et au reste, je me tairay avecques reverence de leurs plus haultz mysteres, et suyvray le propos des choses qui se firent en la ville de Syené. Car (comme nous avons dict) estant escheuë la grande solennité, qu'ilz appellent Niloa, ceux de la ville, et de la contrée, s'adonnerent tous aux ceremonies et sacrifices de la feste. Et combien que leurs corps fussent lassez, et recreuz de travail, pour les maux qui les environnoyent, si est ce que leurs ames ne mirent point en oubly la devotion que l'on doit avoir envers les dieux, ains s'en acquiterent le mieux qu'ilz peurent, selon l'estat auquel ilz estoyent.

Mais Oroondates, ayant espié ceste occasion, que les Syeniens environ la mynuict s'estoyent mis à dormir de tresprofond sommeil, apres la bonne chere, et les festins du jour precedent, tira secretement dehors la ville la compagnie de gens de guerre qu'il avoit avecques luy, ayant paravant designé aux Perses la porte, et l'heure à laquelle il leur faudroit sortir. Et avoit esté commandé à tous les dizainiers, qu'ilz fissent laisser à leurs gentz tous leurs chevaux, et autres bestes de charge, à celle fin qu'ilz fussent delivres de tout empeschement, et aussi de peur que par le bruyt que feroyent les bestes en les emmenant, on ne s'apperceust de ce qu'il avoit propensé de faire, et qu'ilz n'emportassent rien que leurs armes seulement : mais bien qu'ilz fissent provision chacun d'une piece de bois, ou bien d'un ais. Quand ilz furent tous assemblez à la porte qui leur avoit esté designée, il fist jetter de travers les ais, et les pieces de bois que chaque dizaine des souldatz avoit chargées, et les fist coucher en sorte qu'elles se joignoyent l'une l'autre : puis ceux de derriere les rebailloyent tousjours de main en main à ceux qui marchoyent devant, en maniere que facilement en peu d'heure il eut incontinent passé toute sa troupe, ne plus ne moins que par dessus un pont. Quand il eut une fois gaigné la terre ferme, il s'eschappa aysément, sans que les Ethiopiens en ouyssent rien, à cause qu'ilz ne s'en doutoyent, et ne se tenoyent point sur leurs gardes, ny ne faisoyent point de guet, ains dormoyent sans aucune crainte, ne provoyance. Si ne cessa de courir à perte d'aleine, tant qu'il eut conduict toute son armée, sans en perdre un seul homme, jusques aupres de la ville d'Elephantiné, en laquelle il fut receu sans aucun empeschement, pour autant que les deux Perses, qui avoyent esté envoyez devant de la ville de Syené, estoyent au guet toutes les nuictz à attendre quand il viendroit, ainsi comme ilz avoyent paravant constitué ensemble. Et si tost qu'ilz eurent dict les uns aux autres un

certain mot qu'ilz avoyent arresté entr'eux, les portes luy furent ouvertes.

—

CHAPITRE III.

Comment les Syeniens se rendirent au Roy d'Ethiopie, et la maniere comme les hommes d'armes persiens sont armez.

Le matin (comme le jour commençoit desja un petit à poindre) les Syeniens cogneurent incontinent la fuyte d'Oroondates : premierement par ce que personne ne trouva ses hostes en son logis, et puis encore plus certainement quand ilz en eurent conferé plusieurs ensemble, et mesmement quand ilz virent ceste trainée de pieces de boys, par laquelle ilz se douterent bien qu'il estoit sorty. Si retomberent en une autre perplexité plus grande que devant, et s'attendoyent bien que le Roy d'Ethiopie les chargeroit de plus griefves offenses que paravant, de luy avoir esté trahystres, et d'avoir aydé aux Perses à eux enfuyr, après une si grande clemence, et bonté dont il avoit usé envers eux. Parquoy ilz deliberer-ent de sortir tous entierement de la ville, et s'aller rendre entre les mains des Ethiopiens, et leur faire tous les sermentz desquelz ilz se pourroyent adviser, que les Perses s'en estoyent fuyz sans leur sceu, pour voir s'ilz pourroyent mouvoir leurs cueurs à pitié. Si assemblerent tous ceux de la ville, de quelque aage qu'ilz fussent, et prirent en leurs mains des rameaux, pour monstrer qu'ilz venoyent comme suppliantz, avecq' force cierges, et torches allumées, et firent marcher devant eux tous les prestres, et gentz d'eglise, avecq' les images et simulachres de leurs dieux, au lieu de herauld avecq' leurs caducées, pour leur donner saufconduict.

Et en cest estat s'en allerent par dessus la trainée que les Perses avoyent faicte, en contenance de suppliantz,

luy sauvast la vie. Ce qui luy avoit esté accordé par le Roy Hydaspes, envers lequel il se monstra puis apres le plus desloyal de tous les vivantz. Car il fist traverser avecq' les Ethiopiens, qui estoyent venuz dedans les nacelles pour parler à ceux de la ville, deux de ses gens, souz couleur de les envoyer en la ville d'Elephantiné, pour sçavoir souz quelle condition les gens de guerre qui y estoyent voudroyent faire appointement avec le Roy Hydaspes : mais à la verité c'estoit pour sçavoir s'ilz auroyent vouloir de se preparer au combat, quand il auroit peu trouver le moyen d'eschaper du lieu ou il estoit assiegé, et si mena à effect le faux et malin projet de sa pensée. Car trouvant son armée toute preste et appareillée pour combattre, il la mist incontinent aux champs, sans dilayer tant soit peu son partement, cuydant par sa soudaineté trencher tout court à ses ennemys le loysir de s'apprester.

Ja le pouvoit on voir de loing en bataille du camp des Ethiopiens, pource que la splendeur de la pompe et insolence persique prevenoit la portée des yeux, et flamboyoyent les champs à l'environ de la lueur de leurs harnois argentez et dorez, ne plus ne moins que des coupz de l'esclair : mesmement à cause que le soleil levant donnoit droict aux visages des Perses, dont il yssoit une splendeur incroyable, qui rayoit jusques bien fort loing, avecques ce que leurs armeures bien fourbies reluysoyent de leur propre lueur. Or estoyent à la pointe droicte de la bataille persique les naturelz Perses, et Medois, dont les mieux armez marchoyent les premiers, et les archers et gentz de traict suyvoyent apres, à celle fin qu'estans nudz, et desarmez, ilz peussent tirer plus seurement quand ilz seroyent targez et couvertz de ceux qui estoyent armez à blanc de toutes pieces. A la pointe gauche estoyent les Egyptiens, Africains, et tous autres estrangers, ausquelz Oroondates avoit d'avantage joint force tireurs de fondes, et jecteurs de dardz, et leur avoit commandé qu'ilz fissent des courses sur les ennemys,

pour les ficher et larder par les flancz. Quant à luy il estoit tout au beau mylieu de son armée, monté magnifiquement dessus un chariot armé de faulx, et estoit de costé et d'autre environné de toutes ses bendes, pour plus grande seureté de sa personne, ayant devant son chariot ordonné en bataille ses hommes d'armes, armez de toutes pieces, ausquelz il avoit si grande confiance, que pour l'asseurance d'eux, plus que d'autres, il avoit osé entreprendre de venir donner la bataille aux Ethiopiens : car aussi ce bataillon là est tousjours la force de l'armée persienne, et comme (par maniere de dire) une muraille inexpugnable, qu'ilz jectent au devant de leurs ennemys.

La maniere de leur armeure est telle : premier il fault que ce soit un homme choysy, et fort robuste de corps, qui porte en sa teste un armet gros, et massif, tout d'une piece, et qui est contrefaict sur le visage d'un homme, ne plus ne moins qu'un masque, et luy couvre cest armet toute la teste entierement depuis la cyme jusques au bas du col, excepté les troux des deux yeux pour voir seulement. En sa main droicte il porte un certain bourdon plus long qu'une lance, et de la gauche tient la bride du cheval, et l'en guide : au costé il porte une hache penduë. Et n'a pas seulement la poictrine armée, mais tout le corps entierement d'une sorte de harnois, dont la manufacture est telle. Ilz forgent des lames de fer, et d'arain, quarrées, environ de la longueur d'une paulme, les joignans les unes aux autres par les boutz, en maniere que celle de dessus porte tousjours sur le bord de celle de dessouz, et de celles qui sont couchées de travers l'une chevauche tousjours sur l'autre, qui est joignant à costé d'elle, et les cousent ainsi toutes les unes aux autres, tellement qu'ilz en font un certain haubert faict et composé en maniere d'esquailles, lequel ne froisse, ny ne mache aucunement le corps, et si y joint de tous costez. Et combien qu'il soit juste à chaque membre, si est ce qu'il s'estend et se serre si à poinct, qu'il n'empesche

aucun mouvement d'iceluy : car il a des manches tout de mesme, et prend depuis le col jusques aux genoux. Il n'y a seulement qu'une fente à l'endroit des cuysses, ou il fault necessairement qu'il soit fendu, afin que l'homme d'armes puisse monter à cheval.

Voylà quelle est l'armeure de tout le corps, laquelle resiste non seulement aux coupz de traict, mais aussi à toute autre bleceure. Puis ilz ont d'avantage des greves aux jambes, qui leur prennent depuis les tallons jusques aux genoux, là ou elles s'attachent aux cuyssotz du haubert, et si bardent le cheval tout de mesme : car ilz luy attachent des jambieres à l'entour des piedz, luy arment la teste d'un chanfrain, et luy couvrent le corps de pareilles bardes faictes de lames de fer, cousues ensemble, pendantes de costé et d'autre jusques au dessouz du ventre, lesquelles le defendent, et si ne l'empeschent point de courir, pource qu'il a le dessouz du ventre à delivre. L'homme d'armes ainsi accoustré, et (par maniere de dire) enchassé, monte à cheval, non qu'il y puisse se soulever tout seul : car il fault pour sa pesanteur que d'autres l'y guindent : puis quand il est heure de combattre, il lasche la bride à son cheval, le broche des esperons, et court de grand randon contre l'ennemy semblant un homme tout de fer, ou bien quelque statuë de fonte qui se remuë. Quant au bourdon qu'il a en la main, la hante en est fort longue, et droicte, soustenuë vers le fer avecq' un lien attaché au col du cheval, l'autre bout vers la poignée est attaché aux cuysses du cheval, avecques un laqs qui garde le bourdon de reculer en arriere quand ce vient à chocquer, et ayde la main de l'homme d'armes, laquelle n'a peine sinon de guider et adresser le coup. Et quand d'avantage l'homme d'armes roidist le coup, et se guinde pour choquer plus ferme, et faire plus grande faulsée, l'impetuosité en est si grande, qu'il perce tout ce qu'il trouve au devant de luy, tellement que d'un seul coup il en emporte bien souvent deux à la fois embrochez tout à travers du corps.

CHAPITRE IV.

Ordre des deux armées, sçavoir des Perses et Medes contre les Ethiopiens : de la bataille entre le Roy d'Ethiopie et Oroondates ; la victoire des Ethiopiens et prise d'Oroondates, avec la mort d'Achæmenes.

Oroondates doncques le satrape, avecques une telle gendarmerie, ayant ordonné son armée, comme nous avons dict, marchoit en bataille tout de front contre son ennemy, laissant tousjours à dos le Nil, afin que le fleuve le gardast de pouvoir estre environné par derriere, pourautant qu'il avoit beaucoup moins de combattantz que n'estoyent les Ethiopiens. Le Roy Hydaspes d'autre costé luy marcha à l'encontre, opposant aux Perses, et Medoys, qui estoyent à la pointe droicte de leur armée, ceux de la contrée de Meroë, gentz de pied bien armez, et qui estoyent fort exercitez à l'escrime, pour combattre de main à main. A l'autre pointe contre les gentz de traict, et les tireurs de fonde des ennemys, il mist en bataille ceux de la region Troglodytique, et ceux qui habitent pres l'Arabie, portant la cinamome et canelle, qui sont gentz legierement armez, vistes du pied, et fort bons archers : puis se presenta luy mesme à l'encontre du front de leur bataille, ou estoit la gendarmerie persique, de laquelle il sçavoit que les ennemys se fioyent et glorifioyent le plus, et mist à l'entour de luy ses elephantz avec leurs tours, au devant desquelz il mist quelques gentz de pied Blemmyens, et Seriens, les ayant instruictz de ce qu'ilz auroyent à faire quand ce viendroit à coupz frapper.

Apres que les enseignes furent levées, et que les Perses sonnerent de leur costé la charge, avecques force trompettes, et les Ethiopiens du leur avecques force tabourins, Oroondates cryant à haulte voix fist courir ses gentz de grand randon : mais Hydaspes commanda aux siens, que du commencement ilz marchassent à l'encontre tout bellement le petit pas, de peur que les elephantz ne

fussent trop esloignez de leurs defenseurs, et aussia fin que les hommes d'armes persiens, pour le long espace d'entre les deux armées qu'ilz auroyent couru, eussent perdu la moytié de leur impetuosité avant que de pouvoir joindre leurs ennemys : mais quand ils furent pres l'un de l'autre moins d'un traict d'arc, et que les Blemmyens virent que ces hommes d'armes brochoyent tant qu'ilz pouvoyent des esperons leurs chevaux, qui ja estoyent presque hors d'aleine, pour les faire courir de plus grande roydeur, adoncques firent ilz ce que le roy Hydaspes leur avoit commandé, et se prirent à courir tant qu'ilz peurent bien loing hors de leurs rengz à l'encontre de ces hommes d'armes, laissans derriere eux les Seriens pour couvrir et defendre les elephantz. Si sembloit proprement que ce fussent hommes forcenez à les voir ainsi courir si peu de gentz de pied contre tant d'hommes d'armes si bien armez. Les Perses de l'autre costé, quand ilz les aperceurent venir, se perforcerent de courir à bride avalée encore plus royde que devant, estans bien ayses de leur temerité : car ilz pensoyent bien qu'incontinent à la premiere rencontre ilz les emporteroyent.

Mais quand les Blemmyens en furent si pres qu'ilz eussent bien presque peu combattre main à main, prests d'estre enferrez des fers de lance, tout soudain (à un signal) ilz se ruerent tous ensemble par terre, et se jecterent souz les chevaux, se soustenans seulement sur un genoil, de sorte que les lances et bourdons des hommes d'armes ne firent seulement que frayer en passant par dessus leurs testes, et leurs doz. Mais ilz firent du mal beaucoup aux chevaux, leur détaillans les ventres par dessouz avecques leurs espées, ainsi comme ilz passoyent au long d'eux, tellement que plusieurs en tomboyent, qui pour la douleur qu'ilz sentoyent ne se laissoyent plus guider à la bride, et renversoyent leurs maistres par terre, ausquelz estenduz par la place, sans se bouger non plus que troncz d'arbres, les Blemmyens venoyent couper les jarretz. Car homme d'armes de Perse, quand il

est armé de toutes pièces, ne se sçauroit mouvoir, s'il n'a qui le mene par la main : mais ceux de qui les chevaux n'estoyent point blecez, passerent oultre droict contre les Seriens, lesquelz se retirerent, quand ilz les virent approcher, derriere les elephantz, comme en un fort ou sur quelque montaigne. Et là y eut grand meurtre de ces hommes d'armes, qui presque tous y furent defaictz : car leurs chevaux s'effroyerent de trouver ainsi soudainement devant eux à descouvert ces grandz elephantz, qu'ilz n'avoyent point accoustumé de voir, desquelz la grandeur inusitée leur apportoit telle frayeur, que les uns s'en refuyoyent, les autres en pensant fuyr s'entremesloyent les uns parmy les autres, tellement que toute leur bataille par ce moyen fut incontinent desarrayée, et rompuë.

D'avantage il y avoit des gentz de traict sur les elephantz, six en chaque tour pour tirer de front, et deux à chacun costé, qui tiroyent des flancs, de sorte qu'il ne demouroit que le seul endroit de devers la queuë, ou il n'y eust des gentz pour combattre. Ces archers tiroyent si continuellement, que les Perses cuydoyent que ce fust une nuë de sagettes qui pleust sur eux, tant elles voloyent drues et espesses parmy l'air, et si ne tiroyent point à coup perdu, ainçois ne plus ne moins que s'ilz eussent esté aux creneaux de quelque chasteau, ilz se proposoyent en butte et visoyent droict aux yeux de ces hommes d'armes de Perse, comme s'ilz n'eussent point combattu en champ de bataille contre les ennemys en aussi grand danger comme eux, ains eussent joué à qui gaigneroit le pris de l'arc, tant ilz les assenoyent droict à la visiere sans y faillir. Ceux qui en estoyent percez s'en couroyent puis parmy la troupe çà et là, sans sçavoir où ilz alloyent, portans deux sagettes fichées en leurs yeux, qui sembloyent deux flustes. Et s'il y en avoit d'aventure aucuns, que leurs chevaux ne pouvans pas arrester l'impetuosité de leur course eussent maugré eux jectez entre les elephantz, aussi bien y mouroyent ilz : car ou

ilz estoyent renversez et debrisez aux piedz par les elephantz, et ou bien estoyent occiz par les Seriens, et Blemmyens, qui leur couroyent sus en sursault de derriere les elephantz, là ou ilz estoyent cachez comme en embusche, et choysissoyent quelque endroit descouvert pour les navrer à poinct, ou bien les embrassoyent au corps, et les portoyent par terre : et ceux qui en eschappoyent s'en alloyent sans avoir faict nul mal aux elephantz. Car oultre ce que en guerre on les arme de bardes de fer, ilz ont de nature le cuyr fort dur, et sont par dessus leur peau muniz naturellement d'une certaine crouste si espesse, et si ferme, qu'il n'y a pointe qui ne s'y rompe.

Quand Oroondates vid ce peu d'hommes d'armes qui lui estoyent demourez rompuz et tournez en fuyte, il descendit de dessus son chariot, et montant sur un cheval de la contrée de Nyssa, se mist à la fuyte plus honteusement que nul des autres, sans que les Egyptiens, et Lybiens, qui estoyent à la pointe gauche en sceussent encore rien : car ilz combattoyent d'aussi grand cueur qu'il estoit possible. Et combien qu'ilz receussent plus de dommage de leurs ennemys qu'ilz ne leur en faisoyent, si tenoyent ilz bon neantmoins, et duroyent vertueusement aux dangers, ayans affaire à ceux de la region ou croist la cinamome, qui les travailloyent fort, et les tenoyent en grande perplexité : pource que quand les Egyptiens leur couroyent sus ilz s'en fuyoyent devant eux, et les passoyent de beaucoup à la course, et si ne laissoyent pas en fuyant de tirer en arriere : et quand ilz se cuydoyent retirer, ceux ci les venoyent recharger par les flancs, les uns à grandz coupz de pierres, qu'ilz leur tiroyent avecq' des fondes, les autres avecques de petites sagettes taintes en sang de dragon, qui apportent une mort prompte et soudaine à ceux qui en sont attainctz, et si semblent proprement qu'ilz se jouent et qu'ilz ne combattent pas à bon escient quand ilz tirent de leurs arcs : car ilz portent en la teste un certain tortis tout

rond, auquel ilz fichent des flesches tout à l'entour, dont les empennons touchent à leurs testes, et les tirent de là toutes prestes en combattant comme s'ilz les prenoyent dedans un carquoys, et s'en vont ainsi en bataille la teste couronnée de flesches, le corps tout nud, sautans et jectans gambades en l'air, comme satyres : mais se courbant avec souplesse pour lascher en dessoulde à leurs ennemis un coup de traict, duquel la poincte n'est point armée de fer : car ilz prennent un os de l'eschine d'un dragon, et le dressent tout droit pour en faire le fust de la flesche, puis l'aguisent par l'un des boutz le plus pointu qu'ilz peuvent, et font par ce moyen le fust et le fer de la sagette d'un mesme os, et de là est à l'aventure que les anciens grecz ont appellé une flesche Oiston, estant le nom derivé d'Oston, c'est à dire os : pource que les premieres flesches anciennement en ont esté faictes.

Les Egyptiens doncques tindrent quelque temps, et se tenans serrez, leurs targes et pavois bien jointz ensemble, soustindrent les coupz de flesches, et de traictz, à cause que naturellement ilz sont gentz qui durent fort à la peine, et s'estoyent obstinez à vouloir mourir vaillamment en gentz de guerre, plus tost par opiniastreté, que pour aucun profit qu'il en peust avenir à leur party : et à l'aventure aussi pource qu'ilz sçavoyent bien la peine qui leur estoit preparée, s'ilz eussent laissé leurs rengz. Mais à la fin, quand ilz sceurent que les hommes d'armes qui estoyent la meilleure partie, et la plus grande esperance de toute leur armée, avoyent esté rompuz et defaictz, que le satrape luy mesme s'en estoit enfuy, et que les gentz de pied Medoys, et Persiens, dont on faisoit si grand cas, avoyent semblablement esté deffaictz par ceux de Meroë, que l'on leur avoit opposez, sans avoir au combat gueres endommagé leurs ennemys, ains au contraire ayans par eux esté bien battuz et beaucoup endommagez, ilz cederent aussi au reste de ceux qui les poursuyvoyent, et se mirent à fuyr comme les autres.

Adoncq' Hydaspes voyant de la tour de son elephant

(ne plus ne moins que s'il eust esté en quelque haulte guette) la victoire toute evidente et asseurée, envoya par tout vers ses gentz qui chassoyent, les trompettes, et herauldz, leur commander qu'ilz ne tuassent plus personne : mais qu'ilz prinsent vifz ceux qu'ilz pourroyent prendre, et qu'ilz les menassent, et sur tous Oroondates : ce qui fut faict. Car les Ethiopiens eslargirent leur bataille sur la gauche, et estendirent leurs rengz en long d'un costé et d'autre, qui paravant estoyent ordonnez en profond, puis courberent les deux pointes pour embrasser et enfermer tout à l'entour l'armée des ennemys, ne leur laissant qu'une seule voye ouverte, par ou ilz pouvoyent fuyr vers le fleuve du Nil tant seulement, dedans lequel la plupart tomberent qui y furent poussez et jectez par les chevaux, par les chariotz de guerre, et par la multitude et presse des fuyantz. Et adoncq' cogneurent ilz par experience, oultre la grande temerité, que le conseil et la ruze du satrape, qui sembloit du commencement faire contre leurs ennemys, avoit esté mal considerée et maladvisée pour eux mesmes. Car le satrape ayant eu peur du commencement d'estre environné, avoit ordonné son armée en bataille, de sorte qu'elle avoit la riviere du Nil au dos, qui l'enfermoit par derriere : mais il se trouva, à la fin, qu'il s'estoit luy mesme fermé le passage, et le chemin de la fuyte : et pourtant fut il pris. Là ou Achæmenes le filz de Cybelé faillit à le tuer devant qu'il fust pris : car ayant entendu tout ce qui avoit esté faict en la ville de Memphis, et se repentant d'avoir revelé d'Arsacé ce qu'il en avoit descouvert, à cause que les preuves et moyens de la convaincre luy estoyent ostez, il espia l'occasion pour tuer Oroondates au tumulte de ceste roupte. Si le navra bien fort : mais non pas à mort, et si en paya la peine tout sur le champ : car un Ethiopien qui le vid, et qui recogneut le satrape Oroondates, le voulant sauver comme il leur avoit esté mandé, tua tout royde ce thraystre Achæmenes d'un coup de traict, ayant en abomination l'iniquité, et la meschan-

cetë de son entreprise, veu qu'en fuyant les ennemys il alloit courir sus à ses amys, et avoit cherché et espié l'occasion de ceste publique fortune, pour se venger de son privé ennemy.

—

CHAPITRE V.

Comme Oroondates fut pris et mené devant le Roy d'Ethiopie, lequel entra en la ville de Syené : de la croissance et descroissance du Nil, des horologes des Egyptiens, et comme Theagenes et Chariclée furent presentez au Roy Hydaspes, lequel les reserva pour en faire sacrifice.

Si fust le satrape emmené par celuy qui l'avoit prins prisonnier devant le roy Hydaspes, lequel voyant que le cueur luy deffailloit à cause qu'il perdoit tout son sang, le fist soudainement estrancher par certains enchantementz, à quelques gentz qui faisoyent profession de charmes, et se deliberant de luy sauver la vie, s'il pouvoit, pour le reconforter luy parla en ceste maniere : Il ne tiendra point à moy, beau sire, que tu ne vives, et est ta vie, quant à mon vouloir, asseurée : car c'est chose honorable de vaincre ses ennemys ce pendant qu'ilz sont debout, par prouësse d'armes, et quand ilz sont tombez, par beneficence. Mais je voudrois bien sçavoir, pour quelle raison tu t'es monstré ainsi desloyal envers moy. Oroondates luy respondit : Desloyal à toy me suis je voyrement monstré : mais loyal à mon maistre. Hydaspes luy repliqua : Et quelle punition penses tu doncq' avoir maintenant meritée? Celle (dist il) que le Roy mon maistre feroit payer à l'un de tes capitaines, qui t'auroit gardé foy et loyauté. S'il le prenoit, il le loueroit grandement, dist Hydaspes, et le renvoyroit en sa maison avecques dons et presentz, s'il est vray Roy, et non pas tyran, pour faire par le moyen de ceste liberalité envie à ses gentz d'ensuyvre et imiter la loyauté, qu'ilz verroyent ainsi loüée et remunerée es ennemys, et estrangers. Mais puis que tu dis que tu as esté fidele à ton

maistre, tu ne sçaurois nier que tu n'ayes esté fol et inconsideré de te venir presenter en champ de bataille si temerairement, avecq' si petit nombre de gentz de guerre, devant tant de miliers de combattantz. Je n'ay (respondit il) à l'aventure point esté inconsidéré de servir à la volunté, et m'accommoder au naturel de mon souverain, lequel punist beaucoup plus ceux qui se monstrent lasches et recreantz en guerre, comment que ce soit, qu'il ne honore pas ceux qui s'y portent vaillamment. Et pourtant me deliberay je de hazarder la bataille, et de faire quelque grand et memorable exploit d'armes, contre l'opinion de tout le monde, comme il advient souvent beaucoup de telles adventures en guerre, ou bien (si je reschappois) encore que je perdisse la bataille, à tout le moins me reserver moyen d'excuse envers luy, comme ayant faict pour son service tout ce qui auroit esté en moy.

Apres que le roy Hydaspes eut ouy parler le satrape en ceste manière, et qu'il luy eut ainsi respondu, il le loua de ceste response, et l'envoya en la ville de Syené, commandant à ses medecins, et chirurgiens, qu'ilz le pensassent soigneusement, et y entra aussi luy mesme en personne, avecques l'eslite de son armée. Tous ceux de la ville, de quelque aage qu'ilz fussent, luy allerent au devant, espandans force chapeaux, et bouquetz des fleurs du Nil sur les gentz de guerre, et chantans chantz de triumphe à la loüenge du roy Hydaspes. Incontinent qu'il fut entré dedans, monté dessus son elephant au lieu de char triumphant, il s'en alla droict sacrifier, et faire prieres aux dieux, pour leur rendre graces de la victoire, demandant aux prestres quelle estoit l'origine et premiere institution de la solennité du Nil, et les enquerant s'ilz luy sçauroyent rien monstrer en leur ville qui meritast d'estre regardé et admiré. Ilz luy montrerent un certain puys fort profond, par lequel se cognoist la croissance et descroissance du Nil, semblable à celuy qui est en la ville de Memphis : car il est basty de pierre de

taille, et y a par le dedans des lignes engravées de coudée en coudée, par où ceux du païs cognoissent combien le Nil est monté, ou combien il est avallé, selon que l'eau de la riviere, qui y entre par dessouz terre, couvre ou descouvre plus ou moins de ces lignes, lesquelles demonstrent la quantité de l'inundation et diminution du Nil.

Ilz lui monstrerent d'avantage leur quadrans et horologes, à cognoistre leurs heures au soleil, desquelz les aiguilles ne faisoyent umbre aucune quand il estoit midy, par ce qu'au solstice et plus grans jours d'esté, le soleil est directement et à droict plomb sur la teste de ceux qui habitent environ la ville de Syené, de sorte que l'umbre ne peut tomber ne çà, ne là, à cause que le soleil esclaire tout à l'entour esgalement. Et pour ceste mesme raison le fond des puys, quelque profondz qu'ilz soyent, est pareillement illuminé du soleil de tous costez en plein midy. Et de cela Hydaspes ne s'en esmerveilla pas fort, comme de chose inusitée ou estrange : car il s'en faict autant en la ville de Meroë en Ethiopie. Apres cela ilz luy exalterent et magnifierent divinement la solennité du Nil, le nommans Orus, c'est à dire le Soleil, et Zedeas, c'est à dire qui donne vie et nourriture, l'appelans aussi le sauveur de la haulte Egypte, et le père et createur de la basse, qui tous les ans rameine du nouveau limon pour fumer les terres, dont il en a eu le nom de Nilus, pource que tous les ans il amene nean ilyn, c'est adire en langage grec nouveau limon. Et disent oultre plus, que c'est luy qui notifie les saisons de l'année, premierement l'esté quand il croist et regorge, l'automne, quand il descroit et se retire, la prime vere, par les fleurs qui croissent au long de ses rives : et quant et quant parce que lors les crocodiles font leurs œufz. Brief ilz luy affermoyent que l'année n'est autre chose que le Nil. Ce que le nom mesme declare, et conferme : car qui mettroit ensemble la valeur de toutes les lettres grecques, qui sont en ceste diction Neilos, il trouveroit qu'elles

feroyent en nombre trois cens soixante et cinq, autant comme il y a de jours en l'an.

Et comme ilz luy declarassent d'avantage les natures de quelques plantes, fleurs, et bestes qui sont propres et peculieres au Nil, et plusieurs autres telles choses, Hydaspes leur dist : Toutes ces singularitez que vous me contez ne sont point egyptiennes, ainçois ethiopiques : et pourtant deussiez-vous avoir en honneur et reverence la terre d'Ethiopie, laquelle vous envoye un tel fleuve, ou bien un tel dieu, comme vous l'estimez, et tout ce que contient le canal d'iceluy, puis qu'elle est mere de voz dieux. Aussi l'adorons nous, respondirent les prebstres Syeniens, tant pour autres raisons que pour ce qu'elle vous a porté, vous qui maintenant estes nostre sauveur et nostre dieu. Hydaspes les reprit de ceste parole, disant : qu'il faloit que les louanges que l'on donne aux hommes soyent sans blasphemes envers les dieux, et au demeurant estant entré dans sa tente tout le reste du jour il se mist à faire bonne chere, festoyant les princes et seigneurs Ethiopiens, et les gens d'eglise de Syené, et permettant à tous les gens de guerre de faire le semblable. Car ceux de Syené leur livrerent force bœufz et moutons, force troupeaux de chevres et de porcz, avecques grande quantité de vin, partie en don, et partie pour de l'argent.

Le lendemain le Roy Hydaspes assis sur un perron hault eslevé, distribua aux souldatz toutes les bestes de voyture, les chevaux, et tout le reste du butin qui avoit esté pris, tant en la ville, qu'en la bataille, en s'enquerant diligemment du merite de chacun, là ou entre les autres se vint presenter celuy qui avoit prins prisonnier le satrape Oroondates, auquel le roy Hydaspes dist : Demande moy ce que tu voudras. Il respondit : Je n'ay que faire de rien vous demander, sire, car j'ay loyer qui me suffist assez, si tant est que vous me le voulez laisser. Je l'ay osté à Oroondates en luy sauvant la vie, selon vostre commandement. Quant et quant en disant ces paroles, il

luy monstra le fourreau de l'espée du satrape tout couvert de pierres precieuses, fort riche, et magnifique, et qui avoit cousté grosse somme de talentz à faire, tellement que plusieurs des assistantz s'escrierent que c'estoit un tresor qui n'appartenoit point à un homme privé, ains plus tost à un Roy. Adoncq' leur respondit Hydaspes en souriant : Et que peult il estre plus royal, que de monstrer que ma magnificence est encore plus grande que l'avarice de cestuy? D'avantage le droit de la guerre donne la despouille à celuy qui prend au corps son ennemy Et pourtant je veux qu'il ayt de mon gré et consentement ce que (s'il eust voulu) il eust bien peu retenir maugré moy en le recelant.

Apres celuy là, vindrent en place ceux qui avoyent pris Chariclée et Theagenes, lesquelz parlerent en ceste maniere : Le butin que nous avons pris, sire, n'est point or, n'argent, ny precieuses choses, qui soyent de peu de valeur en Ethiopie, et dont vous avez à tas et à monceaux en voz royales maisons : mais nous vous amenons un jouvenceau, et une pucelle, Grecz de nation, le frere et la sœur, lesquelz surpassent tant en beauté qu'en belle taille, tous les hommes vivantz, excepté vous. Et pour ceste cause estimons qu'il est raisonnable que nous nous sentions aussi bien que les autres de vostre royale magnificence. Je suis bien ayse, respondit le Roy, dequoy vous m'en avez faict souvenir : car je ne les viz qu'en passant seulement, en bruit, et en tumulte, quand vous les m'amenastes premierement : et pource qu'on me les ramene maintenant, et tous les autres prisonniers quant et quant. Ilz furent incontinent amenez : car on envoya soudain un laquais hors des murailles de la ville, où estoit tout le bagage, lequel commanda à ceux qui les avoyent en garde de les amener tout sur le champ au Roy.

Et eux ainsi que l'on les menoit, demanderent à un de leurs gardes, qui parloit à demy grec, en quel lieu on les conduysoit. Il leur fut respondu que le Roy Hydaspes

vouloit voir tous les prisonniers. Adoncques se prindrent les deux jeunes captifz à escrier ensemble : O dieux sauveurs! car jusques à ceste heure là ilz avoyent tousjours esté en doute si c'estoit Hydaspes qui fust Roy pour lors, ou quelque autre. Et pourtant Theagenes tout bas en l'oreille dist à Chariclée : A ceste heure, ma chere amie, declarerez vous au Roy qui nous sommes : car vous oyez que c'est Hydaspes, lequel vous m'avez souventesfois dict estre vostre pere. Chariclée luy respondit : Les grandz affaires, mon doux amy, ont besoing de grandz preparatifz : car il est force que des choses, dont la fortune a si fort embroüillé le commencement, la fin en soit longue à desmesler : et si n'est point expedient de desployer ainsi soudainement ce qu'un si long traict de temps a confondu et emmeslé, attendu mesmement que celle qui est le chef de tout cest affaire, et de laquelle pend toute la perplexité de ma recognoissance, c'est à sçavoir la Royne Persina ma mere, n'est pas cy presente : et j'ay entendu que (graces aux dieux) elle est encore vivante. Mais si l'on nous sacrifioit devant, dist Theagenes, ou si le Roy faisoit un present de nous, comme d'esclaves à quelqu'un, et que par ce moyen toute l'esperance d'aller en Ethiopie nous fust retrenchée? C'est tout au contraire, respondit Chariclée, car vous sçavez que nous avons souvent entendu de ceux qui nous ont en garde, que l'on nous reserve comme victimes pour nous immoler aux dieux de Meroë, quand le Roy y sera de retour. Parquoy il ne fault pas avoir crainte, que nous soyons donnez, ny tuez, devant que nous soyons en Ethiopie, attendu que nous sommes devoüez et consacrez aux dieux par promesse, laquelle il n'est pas loysible d'enfraindre à ceux qui tant honorent la religion, comme font les Ethiopiens. Là où si nous nous laissons tant aller à l'ayse, et à la resjouyssance, que nous sentons maintenant de nostre bonne fortune, que promptement nous revelions, et declarions qui nous sommes, à cest'heure que ceux qui nous pourroyent recognoistre, et approuver nostre dire, ne sont

pas icy presens, cela pourroit estre assez pour irriter, et faire justement indigner contre nous celuy à qui nous le cuyderions faire à croire, lequel à l'aventure estimeroit que ce fust à nous insolence, et le prendroit à mocquerie, de dire que deux esclaves destinez à servitude, par une faintise esloignée de toute verissimilitude, tout soudain, comme par un miracle, se facent enfans du Roy.

Voire mais, dist Theagenes, les enseignes et marques de recognoissance que vous avez sauvées et que je sçay bien que vous portez sur vous, ayderont à prouver qu'il n'y a point de fainte ny de tromperie en nostre faict. Chariclée luy respondit : Ces enseignes que vous dictes ne sont enseignes sinon à ceux qui les recognoissent, et qui les ont exposées avecques moy : mais à ceux qui ne les cognoissent point, ou (à tout le moins) pas toutes, elles ne sont point marques de recognoissance : ains seulement un tresor, et recueil de pierres precieuses, sans aucun profit, sinon de faire par aventure soupçonner ceux qui les portent de volerie, ou de larcin. Et encore que le Roy Hydaspes en recogneust quelques pieces, ou est celuy qui luy persuadera que ça esté Persina qui les a données, et qu'elle les a données comme mere à sa fille? Là ou je vous advise, Theagenes, que la nature maternelle est une enseigne et marque de recognoissance, que l'on ne sçauroit dementir, et à qui l'on ne pourroit contredire, par laquelle la mere sent en son cœur à la premiere rencontre, et conçoit envers sa geniture une doulce affection de charité maternelle, esmeuë d'une secrete compassion. Vouldriez vous doncques maintenant, Theagenes, que nous laississions derriere, et ne fissions compte de celle enseigne, sans laquelle toutes les autres ne seront point trouvées vraysemblables?

En allant ainsi devisant ensemble par le chemin, ilz se trouverent aupres du Roy, et estoit avecq' eux l'eunuche Bagoas, que l'on menoit aussi devant le Roy. Soudain que Hydaspes les vid approcher, il se souleva sur sa chaire, disant : Les dieux me soyent en ayde. Puis se

rassist comme devant, tout pensif : parquoy les princes et seigneurs ethiopiens qui estoyent autour de luy, luy demanderent qu'il avoit. J'ay songé (dist il) ceste nuict, que ma femme m'avoit enfanté aujourd'huy une telle fille que ceste cy, et que tout subitement elle estoit ainsi creuë en fleur d'aage, et de beauté. Depuis je n'avois point pensé à ce songe, jusques à ceste heure, que la veuë de ceste belle jeune fille m'a ramené mon songe en memoire, par ce qu'elle est toute semblable à celle que j'ay songée. Les seigneurs assistens luy respondirent que c'est l'imaginative partie de nostre ame qui bien souvent nous represente ainsi en dormant les formes des choses qui nous doyvent advenir.

Ainsi ce propos passa, et ne fist le Roy point autrement de compte de la vision qu'il avoit euë en dormant : mais il leur demanda qui, et d'ou ilz estoyent. Chariclée ne dist mot, et Theagenes respondit qu'ilz estoyent le frere et la sœur et qu'ilz estoyent de la Grece. Bien soit à la Grece, dist Hydaspes, laquelle de tout temps porte de beaux et vertueux hommes, et maintenant nous fournist de si propres et bien seantes victimes pour faire noz sacrifices de la victoire. Mais pourquoy est ce (dist il en riant à ceux qui estoyent autour de luy) que ma femme ne m'a enfanté un filz en songe aussi bien qu'une fille, puis que ce jouvenceau est frere de ceste pucelle? Car puis que je le devois voir, il faloit, selon ce que vous dictes, que sa forme se representast aussi bien à ma fantasie, comme celle de sa sœur. Et en destournant sa parole à Chariclée, luy dist en langage grec (car ceste langue est en usage entre les Gymnosophistes et en la court des Roys d'Ethiopie) : Mais vous, la jeune fille, pourquoy vous taisez vous, et que ne me respondez vous quelque chose à ce que je demande? Adoncques respondit Chariclée : Quand nous serons pres des autelz, ausquelz nous sçavons bien qu'on nous reserve pour nous immoler, alors vous cognoistrez qui je suis, et qui sont mes parens. Et en quel lieu de la terre sont ilz? demanda le Roy. Ilz sont

icy, dist la pucelle, et seront presens quand on nous voudra immoler. Hydaspes se print derechef à rire : Veritablement ceste mienne fille que j'ay songée, songe : laquelle resve que ses pere et mere se transporteront en un moment du mylieu de la Grece en la ville de Meroë. Que l'on les y mene doncques en les gardant soigneusement, et les nourrissant opulemment selon la coustume, à celle fin que puis apres ilz honorent noz sacrifices. Mais qui est celuy là aupres d'eux qui ressemble à un eunuche? Lors quelqu'un de ceux qui les servoyent luy respondit : C'est veritablement un eunuche, sire, nommé Bagoas, que le satrape Oroondates souloit tenir entre ses plus precieuses choses. Que l'on le mene aussi quant et eux, dist le Roy, non pas pour une victime, mais pour engarder l'une de noz victimes, asçavoir ceste jouvencelle, laquelle pour son excellente beauté a grand besoing d'estre fort soigneusement gardée, à celle fin qu'elle demeure vierge impollue jusques au temps du sacrifice. Les eunuches sont naturellement jaloux : car ilz s'opposent à ce que les autres jouyssent du bien dont ilz se sentent privez.

—

CHAPITRE V.

De la grande humanité du Roy Hydaspes envers le satrape Oroondates, son prisonnier, le remettant en sa pleine liberté, lui ayant par avant sagement remonstré comme justement il avoit entrepris ceste guerre.

Apres qu'il eut dict cela, il regarda passer devant luy les uns apres les autres tous les prisonniers, et enquist qui ilz estoyent, en donnant les uns, qui des leur naissance avoyent esté serfz, et laissant aller francz et delivres ceux qui estoyent extraictz de noble sang, excopté qu'il choysit dix jeunes filz, et autant de filles, des plus belles, et plus en fleur d'aage, qu'il fist mener avecques Theagenes et Chariclée pour une mesme intention. Et apres qu'il eut despesché tous les autres, qui luy vou-

loyent dire ou demander quelque chose, finablement il manda Oroondates, que l'on luy apporta sur une litiere à braz, auquel il parla en ceste maniere : Je (dist il) ayant reconquis les choses, pour lesquelles a esté meuë ceste guerre, et ayant remis en mon obeissance les occasions sur lesquelles estoit fondé nostre different, c'est asçavoir la ville de Philæ, et les mines des esmeraudes, ne veux point faire comme font ordinairement les autres conquerans, ny ne veux point que la fortune serve à mon avarice, ny estendre infiniment les limites de mon empire, par la victoire que j'ay gaignée, ainsçois me contente des bornes que Nature elle mesme a fichées des le commencement du monde, laquelle a divisé l'Egypte d'avecq' l'Ethiopie, par les cataractes ou precipices du Nil. Et pourtant ayant regaigné ce pour quoy j'estois venu, et assemblé mon armée, je m'en retourne en ma maison, pour l'honneur et reverence que je veux porter à justice. Quant à toy, si tant est que les dieux te veulent sauver la vie, je n'empesche point que tu ne retournes en ton païs, et n'obtiennes ton gouvernement comme devant. Et fais sçavoir au Roy de Perse, que son frere Hydaspes l'a vaincu de main, et de volunté luy a rendu tout ce qui estoit sien : pource qu'il desire avoir avecq' luy amytié, laquelle il estime la plus belle richesse que les hommes puissent acquerir, ne refuyant toutesfois point la bataille, s'il luy prend envie de recommencer la guerre. Quant aux Syeniens, de mon authorité, et grace speciale, je leur remetz tous les impos, tailles et subsides ordinaires, qu'ilz ont accoustumé de payer jusques à dix ans, et te commande que tu ayes à les entretenir en celle immunité et franchise.

Quand il eut achevé de dire ces paroles, tous les citoyens de Syené assistens, et les gens de guerre ensemble, se prirent à le benir, et louer, avecques grandes clameurs, et batementz de main, que l'on ouyt de bien fort loing. Et Oroondates estendant les deux mains, et croisant les bras l'un sur l'autre, s'enclina devant luy,

et l'adora. Laquelle adoration les Perses n'ont jamais accoustumé de faire à autre qu'à leur Roy seul, et puis dist : Il me semble, seigneurs assistens, que je n'enfrains point la loy de nostre païs envers le Roy, qui m'a donné le gouvernement du royaume d'Egypte, et que je ne fais point contre droict en adorant le plus droict et le plus juste de tous les hommes, lequel ayant pouvoir de me faire mourir, par sa bonté et clemence m'a permis de vivre, et estant en sa puissance de me tenir esclave, m'a remis en estat de seigneur. Pour lesquelles causes (si je puis eschapper du peril auquel je suis) je prometz de ma part entretenir cy apres les Perses et Ethiopiens en bonne paix, et amytié sempiternelle, et confirmer aux Syeniens l'exemption et immunité, qui par luy m'a esté commandée. Et s'il advient que je meure, je prie aux dieux, qu'il leur plaise payer pour moy à Hydaspes, et à toute sa posterité et maison, condigne recompense des graces, biens et honneurs qu'il m'a faictz.

LIVRE DIXIESME.

CHAPITRE I.

Comme le Roy Hydaspes, après avoir remis et quitté aux Syeniens tous impos et tailles, et mis bon ordre sur ses frontieres, retourna en son royaume : des lettres par luy envoyées aux sages Gymnosophistes et à la Royne Persina, les advertissant de sa victoire. Description de la ville de Meroë, capitale d'Ethiopie, et fertilité du païs.

A tant avons nous assez parlé des choses qui furent faictes à l'entour de la ville de Syené, laquelle ayant approché si pres du danger de sa ruine, soudainement au contraire receut un si grand bien, par la bonté, justice et preudhommie de ce prince. Au partir de là, Hydaspes (qui avoit desja envoyé devant la plus grande partie de son armée) print son chemin pour s'en retourner aussi luy mesme en Ethiopie, accompagné de tous les Perses et Syeniens, qui le suyvirent jusques bien fort loing avecques remerciementz, louenges et prieres aux dieux en sa faveur. Si costoya tousjours pour les premieres journées la riviere du Nil, et n'esloigna gueres les regions voysines de sa rive : mais quand il fut arrivé aux cataractes, apres y avoir sacrifié au Nil, et aux dieux de toute la contrée, il commença de là en avant à tirer plus arriere du fleuve au dedans des regions mediterranées. Puis quand il fut en la ville de Philæ, il y sejourna environ deux jours pour refreschir un peu ses gens, desquelz il envoya derechef tout le menu peuple devant, et tous les prisonniers aussi. Et quant à sa personne, il demoura quelque temps derriere avecq' ceux de sa maison, à faire munir et fortifier la ville, dedans laquelle il mist bonne garnison. Et cela faict, il se remist en chemin : mais premier il fist partir devant luy deux courriers qui changeoient de cheval à chaque bourg, et chaque ville

par ou ilz passoyent, pour faire plus grande diligence, par lesquelz il manda à ceux de Meroë les nouvelles de sa victoire, et escrivit aux sages, qui sont appellez Gymnosophistes, c'est à dire sages nudz, conseillers et collateraux du Roy, quand il est question de grandz affaires, une lettre, dont la teneur s'ensuit :

Au tressainct consistoire, le Roy Hydaspes salut. Je vous advertis que nous avons gaigné la victoire contre les Perses, non que je me glorifie de ceste prosperité : car je sçay assez combien la fortune est prompte, et facile à se tourner, et pource crains je d'irriter son inconstance : mais ce que je vous en escry est pour honorer et cherir vostre saincte prophetie, laquelle et en tout temps, et maintenant j'ay trouvée par experience veritable. Si vous admoneste, et vous prie de vous en venir au lieu accoustumé, afin que les sacrifices que nous y ferons aux dieux, pour leur rendre graces de la victoire qu'ilz nous ont octroyée, en soyent par vostre presence plus sanctifiez, et plus meritoires pour le bien universel de l'Ethiopie.

Il escrivit une autre missive à sa femme Persina, dont la teneur fut telle :

Sçachez que nous avons obtenu la victoire sur noz ennemys, et d'avantage que je suis sain et sauf, ce qui vous est plus cher que la victoire. Et pourtant apprestez nous toutes choses necessaires pour faire sacrifices, et jeux magnifiques aux dieux, en actions de graces, et solicitez les sages de s'y trouver, selon ce que je leur en escry, en la grande plaine, qui est devant la ville, consacrée aux dieux, patrons et protecteurs de nostre païs, le Soleil, la Lune, et Bacchus, et vous y trouvez aussi.

Quand ces lettres furent apportées à la Royne Persina : Voylà, dist elle, le songe que j'ay pensé voir ceste nuict en dormant, car il m'a semblé que j'estois enceinte, et que je me suis delivrée tout incontinent de mon enfant, qui estoit une belle fille, laquelle a tout aussi tost esté

preste à marier : car par le mal d'enfant que je songeois endurer, mon songe obscurement me signifioit et predisoit les travaux de la guerre : et par ceste belle fille, la victoire. Il ne s'en fault rien : mais ce pendant allez vous en, dist elle aux courriers, publier ceste bonne nouvelle par toute la ville. Ilz firent ce qui leur estoit commandé, et mirent dessus leurs testes des chapeaux faictz de lotus, plante du Nil, semblable au lis, et prirent en leurs mains des branches de palme, et s'en allerent passer à cheval par les plus hantées et plus grandes rues de la ville, publiant assez la victoire par ceste seule contenance, encore qu'ilz n'eussent rien dict.

Si fut incontinent la ville de Meroë toute pleine de resjouyssance, de danses, et de sacrifices, que toutes sortes de gentz y firent nuict et jour, par tous les quantons et quarrefours, et allerent par tous les temples et eglises rendre graces aux dieux, non tant de la victoire, comme de la santé et bonne prosperité du Roy Hydaspes, lequel pour sa grande preudhommie, et pour l'humanité et douceur, de laquelle il usoit envers ses sujetz, avoit imprimé es cueurs de tout son peuple une amour et charité paternelle. La Royne Persina envoya devant en ce grand champ, qui estoit devant la ville, dedié à telz actes, force troupeaux de bœufz, de vaches, de chevaux, et de moutons, grand nombre de cailles, de gryphons, et de toutes autres sortes de bestes, tant pour l'appareil du solennel sacrifice (afin que de chacune espece il y en eust veritablement une hecatombe, c'est à dire une centeine d'immolez) comme aussi pour le festin que le Roy y devoit faire à tous allans et venans.

Puis cela faict, elle s'en alla vers les sages Gymnosophistes, lesquelz se tenoyent au temple de Pan, et leur presenta les lettres du Roy Hydaspes, les priant oultre ce que le Roy leur escrivoit, qu'ilz vousissent tant faire pour l'honneur du Roy, et pour l'amour d'elle aussi, que d'honorer la celebrité des sacrifices de leur presence. Ilz luy respondirent qu'elle attendist un peu, et qu'ilz luy

en rendroyent responce. Puis entrerent dedans le saintuaire de leur temple, pour prier les dieux selon leur usage, et apres avoir enquis des dieux ce qu'ilz avoyent à faire, ilz retournerent aussi tost vers la Royne, à laquelle le maistre et gouverneur du college de ces sages nommé Sysimethres, presens tous les autres qui ne dirent mot, parla en ceste maniere : Quant à nous, nous irons à l'assemblée du sacrifice, car les dieux le nous permettent : mais la Divinité nous advertist, et predit, qu'il s'excitera durant les ceremonies de ce sacrifice quelque esmeute et tumulte, lequel toutesfois se tournera en bonne et plaisante yssue, comme si quelque membre de nostre corps avoit esté perdu, ou quelque partie du royaume perie, et que finablement les destinées la nous deussent rendre, et representer contre toute esperance. Persina leur respondit : Toutes choses, encore qu'elles fussent effroyables, se tourneront en bonne fin, quand vous y serez presens. Et pource quand je sçauray que le Roy approchera, je vous en advertiray tout aussi tost. Il ne fault point, dist Sysimethres, que vous nous en advertissiez : car il arrivera demain au matin, et vous en recevrez tantost des lettres, qui le vous feront sçavoir. Ainsi fut il faict : car comme la Royne s'en retournoit, et qu'elle estoit ja bien pres du palays royal, un courrier arriva, qui luy presenta des lettres du Roy, qui annonçoient qu'il devoit arriver le lendemain.

Incontinent les heraux furent envoyez par la ville, pour signifier au peuple la venue du Roy, et le contenu de ses lettres, et quant et quant pour defendre aux filles et femmes de sortir hors de la ville audevant du Roy, et pour permettre, et commander seulement aux hommes de se trouver au sacrifice de la victoire : car ce n'est point la coustume que les femmes se meslent parmy les hommes et assistent à un tel sacrifice, qui se faict aux plus clairs, purs et netz de tous les dieux, à sçavoir au Soleil, et à la Lune : de peur que d'aventure il n'entrevienne bon gré mal gré les assistens quelque pollution

durant le sacrifice : et n'estoit permis d'y assister à aucune autre femme, sinon à celle qui estoit devoüée au service de la Lune, et qui estoit Persina, à cause que la loy et coustume d'Ethiopie porte, que le Roy soit celuy qui face les sacrifices au Soleil, et la Royne à la Lune. Chariclée devoit bien assister à ces ceremonies, non pour les regarder, mais pour y estre immolée comme victime à la Lune.

Si tost que la venue du Roy eut esté proclamée par la ville, le peuple fut si fort incité du desir de le voir, qu'ilz n'eurent pas la patience d'attendre jusques au jour qui leur estoit prefix, ains des le soir mesme du jour de devant traverserent le fleuve Astaboras, les uns par dessus le pont, les autres dedans des petites nacelles, faictes de cannes, dont il y avoit fort grand nombre, qui flottoyent par plusieurs endroitz de la rive du fleuve, pour passer promptement ceux qui demouroyent trop loing du pont : car elles sont fort legeres, tant pour la matiere dont elles sont faictes, que pourautant qu'elles ne peuvent porter plus de deux ou de trois hommes à la fois, à cause que ce n'est qu'une canne fendue en deux, dont l'une et l'autre moytié sert de nacelle pour passer l'eau. Car la ville de Meroë, capitale, et metropolitaine de toute l'Ethiopie, est en une isle de forme triangulaire, tout à l'entour environnée et arrosée de fleuves navigables, sçavoir du Nil, de l'Astaboras, et de l'Asasobas, desquelz le Nil venant à droit fil d'amont se part en deux bras, dont il embrasse la ville, et les deux autres passent au long des murailles en biaisant, l'un d'un costé, l'autre de l'autre : et puis au dessouz de la ville se viennent tous joindre ensemble, et se rendre dedans le Nil, là ou les deux autres perdent leur nom pource que le Nil est le plus fort d'eau. Ceste isle, ou Meroë est assise, est si grande, qu'elle ne semble point isle, mais terre ferme : car elle a environ cent quatre vingtz sept lieuës de longueur, et soixante deux lieuës et demie de largeur : et y naissent de fort grandes et grosses bestes, mesmement

des elephans. Quant aux autres arbres, et aux fruictz, elle en porte de toutes sortes, et d'aussi bons que les autres regions : excepté que les palmes y sont beaucoup plus haultes qu'ailleurs, et portent beaucoup plus, et de plus grosses dates. Les fromentz et les orges y croissent si beaux et si haultz, qu'il n'est homme à cheval qui n'y fust caché, et quelque fois le chameau, avecques celuy qui seroit dessus, et sont de si grand rapport, que d'un grain il en revient bien trois cens. Et si porte d'avantage des roseaux, ou cannes, telles comme nous avons dict.

Le peuple doncques de Meroë alors toute la nuict ne cessa de passer les fleuves pour aller au devant de leur Roy Hydaspes, lequel ilz benissoyent et loüoyent comme un dieu. Et quant au vulgaire, il alla jusques bien loing au devant de luy : mais les sages Gymnosophistes l'attendirent un peu par delà le champ sacré, ou se devoit faire le sacrifice. Là ou ilz luy toucherent en la main, et le baiserent. Apres lesquelz Persina à l'entrée du temple, et au dedans du sacré pourpris, en l'embrassant le baisa aussi, puis s'en allerent ensemble faire devotement à genoux leurs prieres et oraisons, pour rendre graces aux dieux, tant de la victoire, comme de la santé et bonne prosperité du Roy. Et cela faict, ilz sortirent hors du pourpris, et closture du temple, pour aller faire l'oblation du sacrifice publique au mylieu du champ, sur lequel on leur avoit preparé un pavillon de ramée quarré, duquel chaque coing estoit soustenu d'une canne freschement couppée, au lieu de coulonne, et se courboyent ces cannes par le hault en maniere de berceau, avecques force rameaux de palme, pour clorre et couvrir le dessouz. En un autre pavillon tout aupres estoyent les images des dieux, tuteurs et protecteurs du païs : et aussi les statues des demy-dieux, asçavoir celle de Memnom, de Perseus, et d'Andromeda, que les Roys d'Ethiopie reputent leurs ancestres, et autheurs de leur race, et maison. Or estoyent ces images sur un hault d'ais fort

elevé, et à leurs piedz à un autre second estage estoyent assis les sages Gymnosophistes : puis tout à l'entour estoyent ordonnez en rond les gentz de guerre appuyez sur leurs targes et escuz, lesquelz ilz joignoyent les uns aux autres, pour faire tenir arriere toute la foule du peuple espars à l'environ, à celle fin qu'ilz n'empeschassent point ceux qui devoyent faire le sacrifice au mylieu de la place.

—

CHAPITRE II.

De la maniere de sacrifier aux dieux par les Ethiopiens, apres avoir obtenu victoire des estrangers : par quoy furent presentez (entre les prisonniers) Theagenes et Chariclée pour estre immolez au soleil et à la lune, et de ce qui en advint.

Et adoncq' le Roy Hydaspes, apres avoir faict une petite harengue au peuple, par laquelle il leur declara la victoire qu'il avoit gaignée sur ses ennemys, et ce qu'il avoit faict pour le bien universel de l'Ethiopie, commanda puis aux prestres ministres des sacrifices, qu'ilz commençassent à immoler. Or y avoit il en tout trois autelz seulz, hault elevez, dont les deux conjoinctz ensemble estoyent dediez l'un au Soleil, et l'autre à la Lune : et un autre tiers à part consacré à Dionysus, c'est à dire Bacchus, aupres duquel ilz immolerent de toutes sortes et especes de bestes, pourautant (comme je croy) que c'est un dieu commun, et agreable à tous. Au moyen dequoy ilz le pacifioyent, et remercioyent de tous genres de victimes. Mais devant les autres deux autelz, ilz amenerent au Soleil quatre chevaux blancz, consacrans à mon advis au plus viste dieu qui soit la plus viste et plus legere victime, et à la Lune une paire de bœufz tous blancz aussi, luy sacrifians ces animaux qui aydent l'homme à labourer la terre, pourautant (à mon avis) que c'est la planette et deesse la plus prochaine de la terre.

Ainsi comme l'on faisoit encore ces premieres immolations, il s'enleva tout soudain une grande clameur meslée, et confuse, comme devoit estre celle d'une si grosse multitude d'hommes amassez ensemble, qui estoyent espanduz tout à l'environ, et crioyent : Que l'on face comme de coustume, que l'on face le sacrifice accoustumé pour le salut de la patrie, que l'on offre les primices de la guerre. Lors Hydaspes entendant qu'ilz demandoyent au surplus que l'on sacrifiast des hommes, comme estoit leur ancienne usance d'immoler des prisonniers, quand ilz avoyent gaigné quelque victoire contre les nations estrangeres seulement, il leur fist signe de la main, et de la teste, que l'on feroit apres ce qu'ilz requeroyent, et commanda que l'on amenast les prisonniers, qui avoyent esté mis à part, et destinez à ce sacrifice. Si furent les prisonniers amenez, et entre les autres Theagenes et Chariclée, tous desliez : mais bien tristes et mornes, comme l'on peult penser, au moins les autres; car Theagenes l'estoit beaucoup moins : et de Chariclée, tant s'en faloit qu'elle eust la contenance triste, qu'elle s'en vint avecq' un visage riant, et une chere ouverte, jectant ses yeux droict sans varier ne çà ne là, sur la Royne Persina, tellement que de la voir tant seulement elle sentit une secrette esmotion en soy mesme, et en jecta un souspir du profond du cœur. O mon seigneur ! dist elle au Roy, quelle pucelle vous avez choysie pour le sacrifice? Je n'ay point souvenance d'avoir jamais veu une telle beauté : comment elle monstre bien, à son regard asseuré seulement, qu'elle est yssue de quelque bon lieu ! Quelle est constante en son adversité ! Hé Dieu ! que c'est grand'pitié de la faire ainsi mourir en la fleur de son aage et de sa beauté ! Si la fille unique que j'avois enfantée, et que nous avons si malheureusement perdue estoit maintenant en vie, elle seroit de l'aage de celle cy. Pleust à Dieu (mon seigneur et espoux) qu'il fust possible de l'exempter de ce sacrifice, ce me seroit une grande consolation de l'avoir pour servante, et encore

à l'aventure est elle Grecque : car son visage n'est point le visage d'une Egytienne.

Elle est Grecque voyrement, luy respondit Hydaspes : mais de quelz parens, et de quel lieu elle est née, elle le nous dira maintenant : mais de le prouver elle ne sçauroit, et toutesfois si le m'a elle promis. Au demourant il est impossible de la sauver d'estre sacrifiée, combien que je le desirerois fort : car je me sens, ne sçay comment, affectionné envers elle, et en ay grand' pitié. Mais vous sçavez que la loy et coustume veult, que l'on offre et sacrifie un jeune filz au Soleil, et une jeune fille à la Lune. Et pourautant qu'elle a esté la premiere prisonniere que l'on m'a amenée, et qu'elle a esté incontinent destinée à ce sacrifice, le peuple ne souffriroit jamais qu'elle en fust exemptée. Il n'y a qu'un seul poinct qui luy peust ayder, c'est qu'en montant sur le foyer de l'espreuve, que vous sçavez, elle fust trouvée non conservée pure de la compaignie des hommes, par ce que la loy veult et commande, que celle qui est offerte à la Lune soit nette et entiere : et semblablement celuy qui est immolé au Soleil. Quant aux sacrifices de Bacchus, c'est tout un quelles soyent les victimes. Mais aussi regardez, si d'aventure il se trouvoit qu'elle eust eu affaire aux hommes qu'il ne vous soit pas honneste, ne bien seant de la recevoir en vostre maison. Ce me seroit tout un, dist la Royne, quelle elle fust trouvée, moyennant qu'elle fust sauvée. Sa captivité, la guerre, l'esloignement si loingtain de son païs, me faict croyre, encore que l'on la trouvast non entiere, que sa volunté neantmoins est innocente, et non coulpable, et que si elle a esté violée, c'a esté maugré elle, par force, pour sa singuliere beauté.

Ainsi comme elle disoit encore ces paroles, et autres semblables, en pleurant, et taschant neantmoins à cacher ses larmes, que les assistantz ne les vissent, Hydaspes commanda que l'on apportast le foyer de l'espreuve et pourtant les ministres allerent prendre entre

la tourbe du peuple quelques jeunes enfantz, n'ayans encore point de barbe (car il n'y a que telz innocens qui y puissent toucher sans lesion) lesquelz allerent querir le foyer au temple et l'apporterent au mylieu de la place. Puis commanderent à tous les prisonniers qu'ilz montassent dessus : mais ceux qui y monterent se bruslerent toute la plante des piedz, et y en eut aucuns qui n'y peurent pas à peine toucher, ni durer dessus une seule minute d'heure. Car c'est un foyer à faire le feu des parfuns es sacrifices, lequel est faict de broches, ou verges d'or, entrelassées comme une cage, et a telle vertu, qu'il brusle ceux qui ne sont pas entiers, et vierges, ou qui sont parjures, ou autrement contaminez de quelque grand et enorme peché. Et au contraire, il seuffre marcher sur luy les autres, sans aucune lesion, ne douleur. Or ceux qui ne peurent arrester dessus, furent mis à part pour estre sacrifiez à Bacchus, et aux autres dieux, et ne s'en trouva que deux ou trois jeunes filles Grecques, qui par l'espreuve de ce foyer se trouverent pucelles.

Quand ce vint à Theagenes, et que montant sur le foyer il fut trouvé pur et entier, adoncq' n'y eut il celuy qui ne l'eust en tresgrande admiration, tant pour sa belle taille, et son exquise beauté, que pour voir un si beau jeune homme en fleur d'aage, et vigueur de son corps estre encore puceau. Si fust mis à part, et preparé pour estre sacrifié au Soleil, et dist tout bas en l'oreille à Chariclée : Le loyer que l'on rend en Ethiopie à ceux qui ont vescu purement, est doncques que l'on les immole : et le pris de continence et de chasteté, à ce que je voy, est d'estre meurtry. Mais dea, Chariclée, que ne declarez vous maintenant qui vous estes? Quel temps attendez vous plus? Voulez vous differer jusques à ce qu'on vous trenche la teste? Descouvrez, je vous prie, et declarez à ceste heure vostre fortune, à l'aventure me sauverez vous la vie quand vous serez cogneuë, et que vous me requerrez : et s'il ne se peult faire, à tout le moins evi-

terez vous certainement, quant à vous, le danger auquel vous estes. Et lors quand je sçauray que vous serez sauvée, je n'auray plus de regret à mourir. Chariclée luy respondit : A ceste heure cy est ce à moy à jouer mon personnage, à ceste heure tourne le sort de mon costé.

En disant ces paroles, sans attendre que les ministres lui commandassent qu'elle montast sur le foyer de l'espreuve, elle tira d'un petit sac, qu'elle portoit quant et elle, la robe sacrée qu'elle avoit apportée de Delphi, toute semée de rayons d'or, et desliant ses cheveux en chef pendant, comme si elle eust soudainement esté esprise de divine fureur, elle accourut et saulta d'elle mesme à deux piedz dessus le foyer, et y demoura long temps toute debout, sans sentir aucune douleur, esblouyssant les yeux de tous ceux qui estoyent à l'environ de la lueur de sa grande beauté, laquelle resplendissoit lors encore plus que paravant, à cause qu'elle estoit montée dessus ce foyer un petit eslevé : de sorte que l'on la pouvoit bien voir de tous costez, et sembloit à la façon de son accoustrement plus tost l'image d'une déesse, que non pas une fille mortelle : en maniere que tous les assistantz qui la virent en furent espris d'un grand estonnement, et en sourdit parmy le peuple un bruyt et murmure : non pas si distinct, et si entendible que l'on peust discerner ce que le monde disoit, mais bien demonstroit il qu'il n'y avoit celuy en toute l'assistance, qui n'en fust bien esbahy, et qui ne la louast et admirast, tant pour toutes choses, que pour ce qu'elle avoit jusques là gardé impoluë sa beauté plus qu'humaine, et maintenuë sa virginité entiere et incorrumpue, en la vigueur de son corps, et fleur de sa jeunesse, rendant encore plus honorable la chasteté de son cueur, par la fleur de beauté incomparable de son corps. Si estoit tout le peuple bien marry dequoy elle se trouva si propre et idoine au sacrifice : et combien qu'ilz fussent superstitieux jusques à vouloir que les ordinaires sacrifices se fissent, si eussent

ilz esté tous bien ayses de la voir retirer, et sauver divinement par quelque miracle.

Mais sur tous en estoit dolente Persina, jusques à dire à son mary : Hé dieux ! tant ceste pauvre fille est infortunée et mal'heureuse, qui à la mal'heure pour elle est si fort louée, et exaltée de sa chasteté, quand, helas ! il fault que ces belles louanges maintenant luy coustent la vie ! Mais, mon seigneur, qu'y sçauroit-on faire? Vous m'importunez en vain de me demander cela, dist le Roy, et avez pitié d'une fille, que l'on ne sçauroit sauver : car pour l'excellence de sa nature (comme il me semble) dés qu'elle nasquit, elle fust destinée et devouée aux dieux. Mais vous, seigneurs (dist il en adressant sa parole aux sages Gymnosophistes), puisque tout est appareillé, que ne mettez la main à l'execution de ce sacrifice? Ja à Dieu ne plaise, respondit Sysimethres en langage grec, afin que le peuple ne l'entendist, assez nous sommes nous contaminez d'en avoir ouy, et veu ce que nous en avons veu, et ouy jusques icy : et pourtant nous retirons nous dedans le temple. Car quant à nous, nous ne sçaurions approuver un si execrable sacrifice d'immoler des hommes, et si n'estimons point qu'il puisse estre agreable aux dieux. Qu'à la mienne volunté peussions nous defendre et prohiber les immolations des autres bestes aussi : car les dieux (à nostre jugement) se contentent d'oblations, de prieres, et oraisons, encensementz, et parfuns : mais vous (pource qu'un Roy est quelque fois contraint d'obtemperer, et servir à l'impetueux vouloir de son peuple, quoy qu'il soit desordonné) demeurez icy pour accomplir ce sacrifice, qui n'est ne sainct, ne juste, et neantmoins ne se peult eviter, ny omettre, à cause de la loy, et coustume receuë et observée de toute ancienneté en ce païs. Si est ce pourtant, si vous le faictes, qu'il vous en faudra ci apres estre rehabilité et purifié, et à l'aventure n'en sera il point de besoing : car il ne m'est pas advis que ce sacrifice s'accomplisse, à ce que je puis conjecturer, tant par autres signes et presages

celestes, qu'aussi par une certaine lumiere, qui resplendist autour de ces deux jeunes estrangers, qui me signifie qu'il y a quelque dieu qui les defend.

—

CHAPITRE III.

Comme Chariclée ayant faict l'espreuve du foyer se declara estre fille du Roy Hydaspes et de la Royne Persina, leur monstrant les enseignes qui furent recognenes par ladicte Royne et le sage Sysimethres : des propos qu'ilz eurent ensemble sur cest affaire : par quoy Chariclée fut finablement recognene et receue pour leur fille.

En disant ces paroles, il se leva : aussi firent tous ses compaignons. Et comme ilz se disposoyent pour eux retirer, Chariclée saulta de dessus le foyer à bas, et accourut se jeter aux genoux de Sysimethres, combien que les ministres du sacrifice la vousissent engarder de ce faire, pensans que la requeste qu'elle luy vouloit faire fust pour se respiter de la mort. Si leur dist Chariclée : Tres-sages seigneurs, je vous supplie, demourez encore un petit : car j'ay une cause à plaider contre le Roy et la Royne, par devant vous : pour autant que je suis advertie, que vous seulz estes leurs juges. Et pource je vous prie qu'il vous plaise decider presentement le proces de ma vie : car je vous feray entendre, qu'il n'est ny juste, ny possible, que je sois immolée aux dieux. Les sages ouyrent voluntiers ces paroles, et dirent au Roy : Sire, oyez vous la sommation que vous faict ceste estrangere, et ce qu'elle allegue? Hydaspes respondit en riant : Et quel proces est ce? D'ou, comment, ny par quelle occasion, et de quelz droitz pourroit il entrevenir, ou sourdre proces entre elle et moy? On le verra par ce qu'elle deduira, dist Sysimethres. Comment? dist Hydaspes, cela ne sembleroit pas jugement : mais plus tost une farce, ou moquerie, que moy qui suis Roy m'allasse soumettre à jugement contre une mienne esclave et prisonniere. Sysimethres luy respondit : Justice ne revere, ny ne

recognoist aucune préeminence, ne dignité : ains en jugement celuy seul est le Roy qui a le meilleur droit, et qui allegue de meilleures raisons. Voire mais, repliqua le Roy, notre loy et coustume, ne vous permet d'estre juges des Roys, sinon quand ilz ont proces contre leurs subjetz, et non pas contre des estrangers. Les gens de bien, respondit Sysimethres, ne doyvent pas seulement regarder à quelles personnes ilz plaident, quand il est question de justice : mais aussi à leur conscience, et à leurs ames. Il est tout certain, dist le Roy, qu'elle ne vous alleguera rien qui vaille, et qu'elle controuvera quelques mensonges, comme est la coustume de ceux qui se voyent en si extreme danger, pour cuyder un peu reculer et differer sa mort. Mais pourtant qu'elle die ce qu'elle voudra, puis qu'ainsi plaist au sage Sysimethres.

Chariclée, qui au demourant estoit bien ayse, pour l'esperance qu'elle avoit d'estre bien tost delivrée des miseres qui l'environnoyent, fut encore plus joyeuse quand elle ouyt nommer Sysimethres : car c'estoit celuy qui premierement l'avoit recueillie, quand elle fut exposée, et qui depuis l'avoit mise entre les mains de Charicles, dix ans au paravant, quand le Roy l'envoya en la ville de Catadoupi vers le satrape Oroondates, pour le sommer de ne plus faire fouiller es mines des esmeraudes. Et n'estoit en ce temps là que l'un des communs Gymnosophistes tant seulement : mais de present il avoit esté esleu president de tout le consistoire. Or quant au visage, Chariclée ne le recognoissoit plus, à cause de la grande jeunesse en laquelle elle avoit esté separée de luy : car elle n'avoit que sept ans. Mais se souvenant bien de son nom, elle fut encore plus resjouye que devant, esperant qu'il ayderoit à la faire recognoistre. Si tendit les deux mains vers le ciel, et s'escria si hault que chacun la peut ouyr, en disant : O clair Soleil, le premier de mes ancestres ! et tous les autres dieux, et vous demy dieux chefz et autheurs de nostre race ! soyez moy tesmoings

comme je ne diray rien qui ne soit veritable, et me vueillez estre en ayde à defendre mon bon droit en ce jugement, auquel je commenceray à deduire mes raisons, en vous faisant une demande, sire : Si vous entendez que l'on immole des estrangers, ou bien de ceux de vostre païs. Des estrangers, respondit le Roy. Il fault doncques, dist Chariclée, que vous en cherchez d'autres que moy pour estre immolez : car vous trouverez que je suis Ethiopienne, et née en ce païs. Et comme le Roy s'esmer eillast de ce propos, et dist que c'estoit chose controuvée, Chariclée poursuyvit en disant : Vous vous esmerveillez de petite chose, mais il y en a bien de plus grande : car vous trouverez que je suis non seulement née en ce païs, mais (qui plus est) du sang royal, voyre des premiers, et des plus proches. Et comme Hydaspes derechef rejectast ces paroles, comme choses sottement controuvées : Cessez (dist elle) mon pere, je vous prie, et ne veuillez ainsi mespriser vostre fille.

Et adoncques le Roy ne monstra pas seulement semblant de contemner ce qu'elle disoit, ains s'en courrouça à bon escient, disant à Sysimethres, et aux autres sages : Voyez là ou est maintenant reduite ma patience. Ne cognoissez vous pas tout evidemment, que ceste fille pour certain est maniaque et insensée? taschant à eviter la mort, par ces temeraires faintes et mensonges, et se faisant ma fille, quand elle ne sçait plus quelle autre chose faire pour sauver sa vie? comme si nous jouyons sur un eschaufault quelque farce, en laquelle par un divin miracle elle fust d'une estrangere descogneuë soudainement devenue et trouvée ma fille? Là ou vous sçavez tresbien que je n'ay jamais eu l'heur d'avoir lignée, sinon une seule fois, que j'eus aussi tost nouvelle de la mort que de la naissance de l'enfant que ma femme avoit faict. Et pourtant qu'on la meine, et que le sacrifice ne soit plus pour elle differé. On ne me menera point, sire, dist Chariclée hault et clair, si les juges ne le commandent : car quant à vous vous estes partie en ceste cause, et non pas juge. Vostre

loy permet à l'aventure d'occire les estrangers : mais de tuer ses enfantz, la loy ne le permet point, et Nature le defend, mon pere, mon pere, dy je : car les dieux vous prouveront aujourd'huy estre tel, combien que vous le nyez. En toute procedeure, et tout jugement, sire, il y a deux sortes de probations, l'une par lettres, l'autre par tesmoings. Je vous prouveray par l'une et par l'autre voye, que je suis vostre fille. Premierement, quant aux tesmoings, je ne produiray point le tesmoignage de quelque personne vulgaire, ains vous allegueray celuy mesme qui est notre juge : or ne peult il estre de plus urgente, ne plus peremptoire preuve, que la certaine science et cognoissance de celuy qui juge : et quant à l'autre voye, je vous produiray l'escrit auquel est contenu au long le recit de vostre fortune, et de la mienne.

En disant cela, elle tire de dessouz sa cotte le tissu, qui avoit esté exposé avecques elle, qu'elle portoit dessus son ventre, et le presenta tout desployé à la Royne Persina, laquelle (si tost qu'elle l'eut veu) comme une personne esperduë, et transportée, demoura un long temps à regarder tantost ce qui estoit escrit dedans le tissu, tantost la pucelle, l'un apres l'autre. Tous les membres luy trembloyent, le cueur luy battoit et la sueur luy couloit par tout le corps, pour la doubte et l'agonie ou elle se retrouvoit : car d'un costé elle estoit bien joyeuse de sa fille qu'elle recouvroit, et d'autre costé elle estoit en grande peine et destresse, comme il seroit possible de faire croyre au Roy son mary une chose si esloignée de vraysemblable apparence, et si loing de toute esperance. Car elle craignoit, si ces choses estoyent descouvertes, que Hydaspes n'entrast en quelque soupçon de sa loyauté, et qu'il ne creust pas ce qui en estoit, ou qu'il ne se courrouçast (peult estre) aigrement, et qu'il la voulust faire punir. Tellement que Hydaspes voyant l'estonnement, et l'angoisse de sa femme, ne peut se tenir de luy dire : Dea, ma femme, qu'avez vous? que veult dire cela, que l'escrit qu'elle vous a monstré vous passionne

si fort? La Royne lui respondit : O mon seigneur, mon roy, et mon espoux ! je ne vous en diray autre chose, sinon que je vous prie de lire vous mesme ce qui est escrit en ce tissu, et vous sçaurez tout au long que c'est.

Hydaspes le print, et pria les sages Gymnosophistes de s'approcher, pour lire avecques luy ceste escripture. Si fut luy mesme bien esbahy en lisant ce qui estoit escrit sur le tissu, et en voyant Sysimethres merveilleusement estonné aussi, lequel monstroit evidemment à son visage le trouble, et la perturbation grande de sa pensée, jectant d'une merveilleuse affection les yeux, tantost sur le tissu, tantost sur la pucelle. Finablement apres que le Roy Hydaspes, par la lecture de ce qui estoit escrit en ce tissu, eut esté bien au long informé comment sa fille avoit esté exposée, et quant et quant de la cause pourquoy, il se print à dire : J'ay bien souvenance qu'il y a quelque temps que Persina ma femme me fist une fille, qu'elle mesme me dist lors estre morte tout subitement, et maintenant je cognois que non, et qu'elle fut exposée. Mais qui est celuy qui la trouva? qui l'enleva et nourrit? ou qui la porta en Egypte, là ou elle a esté prinse prisonniere? Brief, comment pourroit on sçavoir, ny averer, que ce soit ceste cy mesme et que celle qui fut lors exposée ne soit morte et perie? Ne se peult il faire que quelqu'un ayant trouvé, par cas d'aventure, ces marques et enseignes de recognoissance, les ayt faulsement attribuées à ceste pucelle cy? luy faisant jouer ce rolle d'enfant trouvé, pour abuser et tromper le grand desir que nous avons ma femme et moy d'avoir lignée, et nous voulant faire succeder au royaulme à faulses enseignes un part supposé, en s'aydant de ce qu'il a tout à propos trouvé escrit en ce tissu, pour adombrer et cacher la verité?

Sysimethres adoncques print la parole, et dist : Quant aux premieres doubtes, que vous faictes, je les vous soudray et esclarciray : car je suis celuy qui enleva ceste vostre fille, qui fut exposée, et qui la fist nourrir secre-

tement, et depuis la portay en Egypte, lors que vous m'y envoyastes en embassade. Je ne le dirois point, s'il n'estoit vray : car vous sçavez assez de pieça, qu'il ne nous est point loysible de mentir. Je recognois ce tissu empraint de lettres ethiopiques royales, ce qui oste tout soupçon, que l'escripture ayt esté ailleurs composée, ou contrefaicte. Et si pouvez vous mesme, mieux que tous les hommes du monde, voir et cognoistre que ces lettres ont esté escrites et empraintes de la propre main de la Royne Persina. Mais il y avoit encore d'autres enseignes, qui furent exposées quant et elle, et que je donnay aussi avecq' elle à un homme grec, qui me sembla homme de bien, et d'honneur à le voir. Elles sont icy, dist Chariclée. Et quant et quant monstra les carquans de pierres precieuses : dont Persina fut encore plus estonnée que devant. Et comme le Roy lui demanda : Qu'est ce la? y a il quelque autre chose dequoy vous me vouliez informer, et faire sage? Elle ne luy respondit rien, sinon qu'elle recognoissoit bien ces bagues : mais qu'il vaudroit mieux faire ceste inquisition à part en la maison : parquoy Hydaspes demoura derechef tout piqué, ne sçachant qu'il devoit faire. Et adoncq' Chariclée luy dist : Les enseignes que j'ay produites et monstrées sont les enseignes de ma mere : mais cest anneau cy est le vostre. Et en ce disant luy monstra l'anneau, auquel estoit enchassée la Pantarbe. Hydaspes cogneut bien que c'estoit l'anneau, duquel il avoit espousé Persina, et luy dist : Mamye, je recognois tresbien que ces enseignes sont venues de moy : mais que vous soyez ma fille, qui maintenant en usez pour vous faire recognoistre, et que vous ne soyez point quelque estrangere, qui par fortune les ayez trouvées, je n'en cognois encore rien : car oultre les autres doubtes que j'en fais, vostre couleur si blanche et si luysante n'est point la couleur d'une Ethiopienne. Celle que je trouvay, dist alors Sysimethres, et que j'emportay, estoit blanche aussi. Et davantage, le nombre des ans se rapporte à l'aage que monstre avoir ceste pucelle, car il y a en tout

environ dix-sept ans : et si m'est advis que je voy devant moy le mesme regard. Brief je recognois tous les traitz du visaige, l'excellence de sa beauté entierement correspondante et semblable à celle que j'ay eslevée.

Vous dictes tresbien, seigneur Sysimethres (dist le Roy Hydaspes) combien que vous faictes plus office d'advocat affectionné au party de ceste fille, que non pas de juge. Mais donnez vous de garde qu'en cuydant soudre une doubte vous n'en excitiez une autre bien plus fascheuse, et dont ma femme ne se pourroit nullement descharger. Car comment est il possible qu'elle, et moy, qui sommes tous deux Ethiopiens, ayons engendré une fille blanche? Sysimethres le regarda en se souriant un peu, et luy respondit : Je ne sçay pas, sire, comment contre vostre nature vous me reprochez maintenant que je fais office d'advocat plus tost que de juge. Ce n'est point deshonneur d'estre nommé advocat : car nous definissons un vray juge, l'advocat et le defenseur de justice. Mais que ne dictes vous que j'advocasse plus tost pour vous, que pour ceste fille? quand je m'efforce avecq' l'ayde des dieux de prouver et monstrer, que vous estes pere, ne voulant point destituer du secours que je luy puis faire vostre fille et heritiere, que je vous ay nourrie, et eslevée depuis son maillot, maintenant que les dieux l'ont preservée jusques en la fleur de son aage? Quant à nous, vous en estimerez ce que bon vous semblera, cela ne nous meut en façon du monde : car nous ne vivons point au plaisir, ny à la volunté d'autruy, ains n'aimants autre chose que le bien, et la vertu, nous contentons de nous prouver à nous mesmes, et satisfaire à nostre conscience. Mais quant à la doubte que vous faictes du taint, et de la couleur de ceste fille, l'escripture de ce tissu vous en donne la solution. Car Persina par icelle vous declare qu'elle attira par imagination et conceut à la semblance de la belle Andromeda, dont elle avoit la painture droict devant les yeux durant l'embrassement duquel vous l'engrossastes. Et qu'ainsi soit, si autrement vous le voulez

averer, l'original de la painture est encore en son entier, auquel vous verrez le portrait d'Andromeda, en tout et par tout un et semblable en la painture et au visage de ceste jouvencelle

Le tableau fut incontinent apporté par les domestiques du Roy, qui le dresserent à l'opposite de Chariclée, dont il se meut soudainement un si grand bruyt de clameurs, et battement des mains de tous les assistants, qui declaroyent les uns aux autres ce qu'on faisoit, et s'esmerveilloyent en ecstase de voir une si perfaicte semblance, que le Roy Hydaspes ne sceut plus que dire, ne dequoy plus doubter, ou se deffier : et demoura un long temps tout ravy, et transporté d'ayse et d'esbahissement. Et lors Sysimethres : Il reste, dist il, encore un seul poinct : car puis qu'il est question de la coronne d'Ethiopie, et de la vraye et naturelle heritiere d'icelle, et devant toutes choses de la verité, il ne fault rien obmettre à enquerir et decider. Monstrez vostre bras nud, ma fille. Ce qu'elle fist, et se trouva qu'elle avoit au dessus du coude un sein noir, qui estoit comme une petite piece d'hebene toute ronde, tachant son bras blanc et poly comme yvoire. En quoy elle ne faisoit rien qui ne fust honneste, descouvrant la marque et le tesmoignage de sa parenté et de sa race.

Adoncq' ne se peut plus la Royne Persina contenir, qu'elle ne se levast de sa chaire, et ne la courust vistement embrasser. En la tenant embrassée les larmes luy couloyent sur le visage, et de la vehemence de joye dont elle estoit surprise, elle jectoit une voix gemissante, qui sembloit un mugissement. Car il advient souvent qu'une excessive liesse nous contraint de gemir, et larmoyer. Brief, elle tomba à terre avecques Chariclée, qu'elle tenoit entre ses bras. Hydaspes de son costé avoit aussi pitié de voir sa femme ainsi lamenter, et ja flechissoit son cueur à mesme compassion : mais neantmoins encore se tenoit il debout tout piqué, les yeux tenduz et fichez à les regarder, sans mouvoir ne varier non plus

que s'ilz eussent esté de fer, ou de pierre, ayant grand'-peine à resister aux larmes, dont ses yeux estoyent groz et enflez : de sorte que par quelque espace de temps son ame flotta entre affection paternelle et constance virile, et son opinion entre le si et le non, qui l'attiroyent chacune de son costé, comme les undes en tourmente agitent et poussent çà et là une navire. Toutesfois à la fin il ceda à la nature, qui surmonte toutes choses : et non seulement creut qu'il estoit pere, mais aussi sentit et souffrit toutes les passions d'un pere. Car en relevant Persina, qui estoit tumbée par terre (et par maniere de dire) collée avecques sa fille, il ne se peut abstenir d'embrasser Chariclée, et (par l'effusion de ses larmes) declarer qu'il l'avouoit pour sa fille.

—

CHAPITRE IV.

De la harengue que fist le Roy Hydaspes au peuple estant assemblé pour voir le sacrifice, declarant vouloir faire immoler sa fille nouvellement recouvrée, pour ne contrevenir aux lois du païs, dont il fut empesché par les prieres des assistants; et comme Chariclée fut troublée par son amy Theagenes que l'on veuloit sacrifier.

Cela neantmoins ne luy fist point oublier du tout ce qu'il avoit à faire, ains s'arresta un peu à regarder le peuple esmeu de mesme passion que luy. Car il n'y avoit celuy en la compaignie, qui de joye, et de pitié ensemble, ne pleurast à chauldes larmes, et n'en jectast une clameur dont le son montoit jusques au ciel, considerant les estranges effectz de fortune, desquelz la consideration les transportoit, tellement qu'ilz n'entendoyent point la voix des heraux, qui commandoyent que l'on fist silence, et si ne declaroyent point ouvertement ce qu'ilz vouloyent dire par leur clameur et leur bruyt. Parquoy Hydaspes estendit sa main, et en la secouant fist signe que l'on prestast audience, et appaisa en ce faisant le tumulte du peuple, puis parla en ceste maniere :

Vous pouvez voir et ouyr, mes amys qui estes icy assistants, comment les dieux, contre toute esperance, m'ont declaré aujourd'huy pere, et comment ceste pucelle par plusieurs preuves et enseignes a esté trouvée et recogneuë pour ma fille : toutesfois la bienveillance et charité que je porte, tant à vous, comme à la patrie, est si grande, que sans avoir esgard de laisser successeur au royaulme procedant de mon corps, et sans faire compte du doux nom de pere, lesquelles deux choses je pouvois avoir par le moyen de ceste mienne fille, je suis tout prest et appareillé de l'immoler aux dieux pour vostre salut. Je voy bien que comme à moy les larmes vous coulent des yeux, et que par là vous vous monstrez passionnez d'affection humaine, laquelle vous semond à avoir pitié de ceste pauvre pucelle, qui si miserablement s'en va mourir devant ses jours, et de moy aussi, à qui en vain esperance de lignée s'estoit presentée. Et non pourtant il est force, encore que par aventure vous ne le voulussiez pas, que j'obeïsse à la loy et coustume du païs, en preferant le bien commun de toute la patrie à mon utilité particuliere. Or si telle estoit la volunté des dieux de la me donner pour me l'oster tout aussi tost, ce qui m'est deja advenu par deux fois, l'une quand elle nasquit, et l'autre maintenant qu'elle a esté retrouvée, je n'en sçaurois que dire, et le vous laisse à considerer, ne si c'est par providence divine qu'elle a premierement esté transportée du païs de sa naissance jusques aux extremes parties du monde, et puis qu'elle soit derechef miraculeusement retournée entre mes mains en estat d'esclave et de prisonniere, je n'en sçay, dy je, rien. Mais tant y a, que les dieux la recevront offerte pour le bien publiq' en sacrifice par moy : et là ou je ne l'ay point voulu occire par droit de guerre, lors qu'elle m'estoit encore comme ennemye, ny violer, quand elle estoit comme mon esclave et captive, je ne reculeray point à l'immoler maintenant qu'elle est ma fille avouée et recogneuë, estimant que tel est vostre vouloir, ny ne feray

point ce qui seroit à l'aventure pardonnable à un autre pere, s'il le faisoit, de mettre le genoil en terre pour vous supplier de me pardonner pour ceste fois, et en faveur de Nature me dispenser à ce coup de la rigueur de la loy. Ce que vous feriez plus pour la compassion que vous avez d'elle et de sa fortune, que pour autre chose, en vous remonstrant qu'il y a bien autre moyen de faire honneur aux dieux. Ains, d'autant plus vous vous estes montrez passionnez de nostre mal, et grievement desplaisants de noz particulieres aversitez, d'autant me sera plus cher ce qui touche et concerne vostre bien universel, sans avoir esgard, ny à la perte de celle qui devroit estre mon heritiere, ny aux larmes et lamentations de ceste miserable mienne espouse Persina, qui tout ensemble aura mis au monde et perdu sa seule fille unique. Et pourtant je suis d'advis que vous cessiez de lamenter et de plaindre en vain nostre malheur, et que nous nous mettions apres à accomplir et parfaire ce sacrifice. Et vous, ma fille, que j'appelle pour la premiere et derniere fois par ce doux et desiré nom : vous, dy je, ma fille, en vain souveraine en beauté, en vain ayant retrouvé voz parents, vous qui tant estes infortunée, que toute autre region vous a esté plus doulce que celle de vostre naissance, vous qui en païs estranger avez trouvé salut, et si tost que vous estes arrivée au vostre y avez rencontré la mort : vous, dy je, ma chere fille, je vous prie, ne me fendez point le cueur en faisant voz regretz. Ains monstrez à ce coup une genereuse magnanimité et constance royale, si jamais vous l'avez monstrée, et suyvez vostre pere, lequel ne peult vous orner de la robe nuptiale, ny vous conduire au cabinet et chambre nuptiale de vostre espoux, ains est contraint de vous mener au sacrifice, et au lieu d'allumer torches nuptiales pour vous conduire, luy convient allumer le feu du sacrifice, auquel vous serez consummée, pour offrir aux dieux comme une victime ceste fleur de beauté incomparable. Mais neantmoins, ô dieux! pardonnez moy, si j'ay en quelque

parole irreveremment parlé de vous, estant vaincu et troublé de douleur de ce qu'il fault que je sois homicide et meurtrier de ma fille au mesme jour que je l'ay peu telle appeller.

En disant ces tristes paroles, Hydaspes jecta les mains sur Chariclée, monstrant semblant de la vouloir mener vers les autelz, ou estoit ja appareillé le feu du sacrifice, combien qu'il eust en l'estomac un plus ardent feu d'amertume et de douleur, qui luy brusloit le cueur, et qu'il eust bien grande peur que l'on ne luy laissast ou commandast parachever ce que finement en sa harengue il avoit monstré vouloir faire. Mais tout le peuple Ethiopien fut si fort esmeu des paroles qu'il leur avoit dictes, qu'il ne peut souffrir qu'on fist seulement semblant de mener sacrifier Chariclée, ainçois se prirent tous d'une voix à crier : Sauvez la pucelle, sauvez le sang royal, sauvez celle que les dieux ont jusques icy sauvée. Nous vous sçavons autant de gré, comme si vous l'aviez immolée. Nous tenons la coustume pour accomplie : nous vous avons cogneu Roy, cognoissez vous vous mesme pere. Les dieux nous pardonneront ceste offence, si aucune offence y a : car plus tost semble il qu'il y auroit offence, si nous contrevenions à leur volunté. Que l'on ne perde point celle qu'ilz ont voulu preserver. Monstrez vous pere envers vostre sang aussi bien comme vous vous estes monstré pere envers le peuple.

Ces clameurs, et autres telles infinies, jectoit ce peuple, et monstroit apparence de vouloir empescher ce sacrifice par force, en y resistant, et demandant que l'on appaisast les dieux par autres oblations, et sacrifices. Parquoy Hydaspes tresvoluntiers, et à grand'joye se laissa vaincre, et de son bon gré souffrit que l'on luy fist la force qu'il desiroit. Et voyant toute ceste multitude de peuple prendre plaisir à bramer et à jecter gambades en l'aer à qui mieux mieux, en criant vive le Roy, pensa de les laisser saouler de ceste volupté, attendant qu'à la fin ilz s'appaisassent, et se teussent voluntairement d'eux

mesmes. Et ce pendant, estant au plus pres de Chariclée, luy dist : Ma bien aymée, les enseignes que vous avez produites ont tresbien prouvé que vous estes veritablement ma fille, et le sage Sysimethres l'a tesmoigné aussi : et sur tout la benignité et faveur des dieux l'a confirmé. Mais qui est ce jouvenceau cy, qui a esté prins quant et vous prisonnier, que j'ay faict garder pour estre avec vous immolé aux sacrifices de la victoire, et qui maintenant est joignant les autelz prest à y estre sacrifié? comment l'appelliez vous vostre frere la premiere fois que vous fustes amenez devant moy en la ville de Syené? Car cela est certain, qu'on ne trouvera pas qu'il soit mon filz, pour ce que vostre mere Persina ne fust jamais enceinte qu'une fois, et de vous tant seulement. Chariclée en rougissant jecta ses yeux contre bas, et luy respondit : Je faignois qu'il estoit mon frere, pour ce qu'il me sembla lors expedient pour nous d'ainsi le faire : mais il vous sçaura mieux dire à la verité qui il est, et aura moins de honte de le dire franchement, estant homme, que moy qui suis fille. Hydaspes n'entendant pas le secret là ou tendoyent ces paroles : Pardonnez moy (dist il), ma fille m'amye, si je vous ay fait rougir en vous demandant de ce jouvenceau, qui est une demande impertinente à vostre honteuse virginité. Mais séez vous icy en ce pavillon aupres de vostre mere, en luy rendant plus d'ayse et de plaisir de vous voir, qu'elle ne sentit de mesayse et de douleur à vous enfanter, luy augmentant de plus en plus le plaisir et le contentement qu'elle a de vous avoir recouvrée, en luy contant de voz adventures, ce pendant que j'auray le soucy de choysir une autre pucelle prisonniere pour estre sans respit immolée avecques le jouvenceau au lieu de vous, si aucune en y a qui soit digne de vous estre substituée. Peu s'en falut que Chariclée ne jectast tout hault un cry, tant elle eut le cueur attaint de douleur, quand elle ouyt parler de sacrifier Theagenes : mais à toute peine mettant l'utilité à l'encontre de la violence de son amoureuse passion, et se

parforçant de porter patiemment ceste parole, pour ce qu'il estoit expedient d'ainsi le faire, elle se revint à son but, et luy dist : Voyre mais, mon seigneur, il me semble, puisqu'une fois le peuple vous a dispensé d'immoler une victime femelle pour l'amour de moy, que vous ne vous devez plus travailler de chercher une autre pucelle : ou bien si aucun s'oppiniastre jusques à dire qu'il faut que le sacrifice soit complet, et en entier de l'un et l'autre sexe, il est besoing que vous cherchiez non seulement une autre pucelle que moy, mais aussi un autre jouvenceau que celùy cy : ou si vous ne le voulez faire, il ne fault ja chercher d'autre pucelle, ains fault que vous me sacrifiez avec luy.

Et comme le Roy luy dist : Ha, m'amye ! ne dictes jamais cela, et luy demanda la cause pour laquelle elle le disoit : Pourautant, respondit elle, que les dieux ont predestiné cest homme à vivre et à mourir quant et moy. A quoy Hydaspes, qui n'entendoit point encore ce qu'elle vouloit dire, luy repliqua : Je loüe en cela vostre humaine douceur, ma fille, qui avez pitié comme vous devez d'un compaignon de voz fortunes, jeune homme, Grec, de vostre aage, qui a esté prins prisonnier quant et vous, et avecq' lequel vous avez eu familiarité durant le temps de vostre peregrination, et que vous desirez le sauver : mais il est impossible de l'exempter du sacrifice. Car oultre ce que je ferois conscience d'abolir ainsi de tout poinct la loy et coustume des sacrifices de la victoire, confirmée par si long usage en ce païs, le peuple jamais ne le souffriroit, lequel à bien grand' peine, par une singuliere benignité des dieux, a esté inspiré et incité de permettre que vous en fussiez exempte. Alors dist Chariclée : O sire ! (car à l'aventure ne m'est il pas permis que je vous appelle mon pere) si par la benignité des dieux ce mien corps a esté respité de mort, par la mesme benignité en deust aussi estre respitée mon ame. Je dy celle ame, que les dieux mesmes sçavent bien qu'ilz l'ont créée pour le soustien de ma vie : mais s'il se trouve que

les fatales destinées ne le vueillent ainsi permettre, et qu'il faille que ce jouvenceau estranger par son sang honore ce sacrifice, à tout le moins accordez moy une seule grace : Ordonnez que moy-mesme j'en face l'execution, et de me donner l'espée pour ce faire, que je recevray de vous comme un tresor, à celle fin que j'aquiere renommée de magnanimité et de courage viril entre les Ethiopiens.

Hydaspes, tout troublé de ces paroles, luy respondit : Je n'entens pas que veult dire ceste soudaine mutation de volunté si contraire. N'agueres vous taschiez à sauver cest estranger, et maintenant me priez vous permettre que le puissiez tuer de vostre propre main, comme si c'estoit quelque ennemy. Et si ne voy point quel honneur, ny quelle gloire vous peust avenir d'un tel acte : mesmement en l'aage ou vous estes. Et encore qu'il vous fust honorable, il n'est pas possible : car cest exploit est reservé seulement par la coustume de ce païs aux personnes devouées au Soleil et à la Lune : et encore non pas à toutes, ains fault, si c'est un homme, qu'il soit marié, et si c'est une femme, qu'elle soit aussi espousée, pour faire ce sacrifice : et vostre virginité empesche ceste vostre je ne sçay quelle demande. Quant à ce dernier poinct, dist Chariclée à sa mere Persina tout bas en l'oreille, il n'y a aucun empeschement : car s'il ne tient qu'à un espoux celuy est prest qui en aura le nom, s'il vous plaist. Il nous plaist bien, dist Persina en riant. et ne demourera gueres (les dieux aydants) que vous ne soyez espousée à un mary, que nous choysirons digne de vous et de nous. Et adoncques Chariclée luy repliqua tout hault : Il n'est point besoing d'en choysir, quand il y en a desja un tout choysi.

Et comme elle vouloit exposer son dire plus clairement (car la necessité urgente luy donnoit la hardiesse de mettre en arriere toute virginale vergoigne, et le danger de Theagenes qu'elle voyoit evidemment devant ses yeux la contraignoit de ce faire), Hydaspes ne se peut

plus tenir de dire : O dieux ! comment vous nous entremeslez du mal parmy du bien, et m'empeschez partie de l'heur et de la felicité d'estre pere, que vous m'aviez octroyée contre mon esperance, m'ayant bien rendu insperément ma fille, mais hors du sens, et troublée d'entendement ! Car qui diroit qu'elle ne soit insensée à luy ouyr tenir les estranges propoz qu'elle tient tous contraires les uns aux autres? Elle appelloit son frere celuy qui ne l'estoit pas. Quand je luy ay demandé qui estoit ce jeune prisonnier, elle m'a dict qu'elle ne sçavoit : et puis apres s'est efforcé de preserver de la mort, comme son amy, celuy qu'elle ne cognoissoit point. Quand elle a cogneu que sa demande estoit impossible, elle m'a supplié luy permettre de l'occire, comme s'il fust son mortel ennemy. Quand nous luy avons remonstré que cela ne luy estoit point loysible, pource qu'il n'y a qu'une qui soit devouée à faire ce sacrifice, et qu'il fault qu'elle ayt un mary, elle nous a donné à entendre qu'elle en a un, et ne dict point qui. Car comment le pourroit elle dire, veu qu'elle n'en a point, ny n'en eut jamais, ainsi que l'espreuve du foyer l'a demonstré? si d'aventure celle touche infalible de ceux qui ont virginité entiere n'a voulu mentir en ceste cy seule, et la laisser descendre de dessus elle sans la brusler, luy concedant à faulses enseignes qu'elle soit pucelle. Et si d'aventure il ne luy est à elle seule permis de dire, que mesmes personnes luy soyent en un moment de temps, et amyes, et ennemyes : ou de faindre que ceux qui ne luy tiennent rien soyent ses freres, et ses maryz. Parquoy, ma femme, retirez vous leans en ce pavillon, et luy remonstrez qu'elle se maintienne, et parle desormais plus sagement. Il peult estre que quelque dieu, qui estoit venu à ce sacrifice, la travaille, ou bien que l'excessive joye d'une si grande prosperité, qui insperément luy est avenuë, luy trouble et transporte le sens. Quant à moy, je donneray charge à quelqu'un de chercher et trouver une autre pucelle pour immoler aux dieux au lieu d'elle, ce pendant que je

vaqueray à ouyr les embassades, que plusieurs nations m'ont envoyées, et à recevoir les presentz qu'ilz m'auront apportez pour s'esjouyr avecques moy de la victoire.

—

CHAPITRE V.

Comme de divers païs vindrent plusieurs embassadeurs (avecq' grandz presentz) au Roy Hydaspes qui les recent humainement; d'un geant que luy presenta son nepveu Meroëbus, et du combat de Theagenes contre le taureau eschaufé, dont il fut victorieux.

Apres qu'il luy eut dict cela, il s'assist sur un perron hault eslevé, qui avoit esté dressé aupres de son pavillon, et commenda qu'on fist venir tous les embassadeurs, et qu'ilz apportassent les presentz de ceux par qui ilz estoyent envoyez, si aucuns y en avoit. Adoncq' le maistre des ceremonies, nommé Harmonias, qui avoit la charge d'introduire et adresser les estrangers, luy demanda s'il les feroit venir tous ensemble, ou bien les uns apres les autres, et chaque nation à part. Le Roy luy respondit qu'il vouloit qu'ilz vinsent separément, chacun en son ordre : à celle fin qu'il leur fist honneur, selon le merite et la dignité de chacun. Et adoncques ce maistre des ceremonies luy repliqua : Le filz de vostre frere Meroëbus viendra doncques le premier, lequel est arrivé n'a pas long temps, et attend là devant hors du pourpris et enceinte, que voz gentz de guerre environnent, que l'on vous vienne faire sçavoir sa venue. Et dea, sot mal entendu que vous estes, luy dist Hydaspes, que ne me l'estes vous doncques venu dire tout aussi tost comme il est arrivé? Veu que vous sçaviez bien que ce n'est point un embassadeur, mais un Roy, et encore le propre filz de mon frere, lequel est mort n'a pas long temps, et au siege royal duquel j'ai colloqué son filz, que j'ayme comme s'il estoit mien. Harmonias respondit : Je sçavois bien tout cela, sire : mais j'avois proposé d'attendre oc-

casion oportune de le vous venir dire, qui est une chose à laquelle ceux qui introduysent les personnes doyvent principalement, et sur toutes autres choses, avoir regard Et pourtant pardonnez moy, sire, si je n'ay pas osé entrerompre les propoz ou j'ay pensé que vous preniez fort grand plaisir en parlant à la Royne vostre femme, et à la princesse vostre fille. Faictes le doncques venir aumoins à ceste heure, dist le Roy.

Et lors Harmonias à toute diligence s'en alla faire entrer Meroëbus, qui estoit un bien fort beau jeune prince, environ de l'aage de dix sept ans, passant de haulteur presque tous ceux qui estoyent presents, accompaigné d'une grande suyte de gentilzhommes et archers de sa garde bien en ordre. Et adoncques les gentz de guerre ethiopiens, qui fermoyent le pourpris ou estoit leur Roy, s'ouvrirent en grande reverence pour luy donner passage. Hydaspes mesme ne l'attendit pas en son throsne, ainçois luy alla audevant, et l'embrassant d'une amour et caresse paternelle, le fist seoir au plus pres de luy, et luy touchant en la main luy dist : Vous estes venu à bonne heure, mon filz, tant pour celebrer avecques nous la feste et resjouyssance de ma victoire, que pour faire aussi et solemniser voz nopces : car les dieux et demy dieux ancestres de nostre race m'ont faict recouvrer ma fille, et à vous une femme, comme j'espere. Or quant à voz affaires de plus grande importance, je vous orray en privé cy apres tant que vous voudrez : mais pour ceste heure, si vous avez quelque chose à me dire pour le peuple de vostre royaulme, dictes le. Quand Meroëbus ouyt parler que le Roy son oncle luy vouloit donner sa fille en mariage, de joye et de honte ensemble le sang luy monta au visage, tellement que l'on le vid bien rougir, encore qu'il fust noir, comme qui verroit une rougeur de pourpre à travers de la suye. Et apres avoir un peu arresté, se print à dire : Tous les autres embassadeurs qui sont icy presens, mon seigneur et pere, vous viennent icy offrir des plus excellentes choses qu'ilz ayent chacun en leurs païs,

pour honorer et solemniser vostre memorable victoire : mais pourantant que vous vous estes monstré chevalereux, et vaillant prince en guerre, j'ay pensé qu'il seroit bien seant de vous faire un present semblable et convenable à vostre vertu. Et pource vous ay je amené un champion, que nul combattant n'oseroit attendre en combat à oultrance, et qui au combat de la lucte, et de l'escrime des poingz, n'a pas son pareil au monde.

Et quant et quant en disant ces paroles, il faict signe de la teste à son homme qu'il vinst en avant, lequel se tira en place, et vint faire la reverence au Roy Hydaspes. C'estoit un homme de si haulte stature, que combien qu'il s'enclinast pour baiser le genoil du Roy, encore estoit il presque aussi hault comme luy, qui estoit assis en son siege eslevé sur un hault dais. Et sans attendre que l'on luy commandast, posa incontinent ses habillementz, et se presenta tout nud, provoquant au combat quiconque vouldroit venir, fust ou pour combattre avecq' les armes à oultrance, ou bien avecq' les poingz tant seulement. Il fut long temps que personne ne s'y osa offrir, combién que le Roy fist par plusieurs fois demander à son de trompe, s'il y avoit personne qui vousist combattre à luy. Je te donneray, dist Hydaspes, un loyer tout de mesme toy. Et en disant cela, il commanda que l'on luy donnast l'un des plus vieux et des plus grans elephans, que le souldat print tresbien en gré : mais tout le peuple saillit presque hors de soy d'ayse et joye qu'il eut de ceste facessie et rechange du Roy : et leur sembla que la confusion et honte qu'ilz cuydoyent avoir reçeuë, quand personne d'eux ne s'estoit osé presenter au combat contre le geant de Meroëbus, estoit reparée par ceste facessieuse mocquerie de sa fole oultrecuydance.

Apres celuy là furent introduictz les embassadeurs des Seriens, qui firent present au Roy de la fileure et tissure des vers de leur païs, à sçavoir deux robes, l'une blanche comme neige, l'autre taincte en escarlate. Le Roy receut leur present : et ilz requirent que l'on leur delivrast

quelques criminelz qui de long temps estoyent detenuz en prison. Ce que le Roy leur octroya. Apres lesquelz vindrent ceux de l'Arabie heureuse, qui apporterent du baume, de la canelle, de la cinamome, et de toutes autres sortes d'espiceries, dont l'Arabie est parfumée, plusieurs quintaux de chacune espece, qui emplirent tout le lieu d'une tressoüeve odeur. Apres vindrent ceux de la marche Troglodytique, qui offrirent de l'or que les formys gardent en leurs païs, et avec cela une couple de griphons, que l'on menoit et conduysoit avecques des chaisnes d'or. Puis vindrent les embassadeurs des Blemmyens, qui presenterent des arcz et des flesches faictes d'os de dragon, et entrelassées les unes dedans les autres en forme de couronne, et dirent : Voylà, sire, le present que nous vous faisons, lequel en sumptuosité et richesse cede beaucoup à ceux des autres nations : mais qui au long du fleuve du Nil en la bataille contre les Perses fut de grande valeur, et servit beaucoup, tesmoing vostre majesté royale. Il m'est plus precieux, dist le Roy, que ne sont tous ces autres presens qui valent bien grande somme d'argent, attendu qu'il est cause dequoy tous les autres me sont maintenant apportez. Et quant et quant leur permist de parler, s'ilz avoyent quelque chose à luy dire, ou requerir. Ilz requirent que l'on leur diminuast un peu du tribut qu'ilz payoyent annuellement. Et le Roy leur remist tout, et les affranchit de tous subsides pour dix ans.

Apres que ces embassadeurs eurent presque tous esté veuz et ouyz, et que chacun d'eux eut esté remuneré par le Roy d'autant que valoit le present qu'il avoit apporté, et plusieurs de beaucoup plus, finablement vindrent en place les embassadeurs des Axiomites, lesquelz ne sont point subjetz, ne tributaires aux Roys d'Ethiopie : mais alliez et confederez. Et pour monstrer qu'ilz estoyent bien joyeux de la prosperité de ses affaires luy avoyent apporté des presens aussi : et entre autres, une certaine espece de beste d'une estrange et merveilleuse forme et

nature. Premierement elle est environ de la haulteur d'un chameau, et a la peau pardessus tavelée et mouchetée comme un leopard. Les parties de derriere, depuis le dessouz du ventre, sont basses, et tiennnent du lyon : mais les parties des espaules, les piedz de devant, et la poictrine, sont eslevez oultre mesure et proportion des autres membres. Son col est gresle, et sortant d'un grand corps, va en amenuïsant et s'alongissant comme le col d'un cigne. La teste ressemble de forme à celle d'un chameau : mais de grosseur elle est un plus grosse que deux fois celle d'une austruche de Lybie. Elle a les yeux de diverses couleurs, dont elle jecte un regard fort effroyable et hideux. Son marcher est estrange aussy et contraire à tout autre genre de beste, soit terrestre ou aquatique : car elle ne remue pas un pied d'un costé, et puis un autre d'un autre, ains advance les deux piedz droictz tous ensemble, et les deux gauches puis apres ensemble aussi. Tellement qu'elle a tousjours en marchant l'un des costez suspendu. Au demeurant si privée et si doulce à trainer et remuer, que le maistre qui la gouvernoit la menoit ou bon luy sembloit, seulement avecques une petite corde, dont elle avoit la teste enchevestrée, et le suyvoit par tout ou il vouloit, comme si elle eust esté attachée de quelque bien gros et bien fort lien.

Quand le peuple vid ceste beste, il en fut bien estonné, et luy bailla tout soudainement un nom, pris et tiré de sa forme : car il l'appella camelopardalis, pourautant que des plus notables parties de son corps elle rassembloit à un chameau et à un leopard. Mais elle esmeut un grand trouble et tumulte en ceste assemblée : car il advint un tel cas. Il y avoit tout contre l'autel de la Lune une paire de taureaux, et aupres de celuy du Soleil quatre chevaux blancz, que l'on tenoit là tous pretz pour les sacrifier. Cette beste si estrange et si monstrueuse les espouventa et effaroucha de prime face quand ilz la virent : pour ce qu'ilz n'en avoyent jamais plus veu, et les remplit d'effroy, comme si c'eust esté quelque

fantasme : tellement qu'ilz rompirent les cordes dont ilz estoyent attachez, aumoins l'un des taureaux, et deux des chevaux : car il n'y eut que ceux là (à mon advis) qui l'apperceussent. Si se prirent à courir de telle roydeur, que personne ne les pouvoit arrester : toutesfois ilz ne peurent pas yssir du pourpris, que les gens de guerre embrassoyent : car il estoit bien environné tout à l'entour en rond des souldatz à plusieurs rengz, qui tenoyent leurs escuz et pavois bien joinctz et serrez ensemble : mais ilz courroyent çà et là sans guide, et renversoyent par terre tout ce qu'ilz rencontroyent devant eux au dedans de ceste enceinte, fust homme, beste, utensile, ou autre chose quelconque : tellement qu'il s'en leva une grande clameur confuse, en partie de peur qu'avoyent ceux de qui ces bestes effarouchées s'approchoyent, et en partie de joye et du plaisir que prenoyent ceux qui en estoyent loing, et qui les voyoyent regiber aupres des autres, et briser tout ce qu'ilz trouvoyent à leurs piedz. Le bruyt en fut si grand, que Persina et Chariclée ne se purent tenir à recoy, ains entr'ouvrirent un peu la tapisserie de leur pavillon pour voir que c'estoit.

Et là Theagenes, soit qu'il fust incité de sa seule gentillesse de cueur, ou que les dieux l'eussent inspiré à ce faire, voyant que ceux qui l'avoyent en garde s'estoyent escartez de la peur qu'ilz avoyent euë à ce trouble, se redressa vistement sur ses piedz (car il estoit à genoux devant l'autel du Soleil, s'attendant d'estre pour tout seur bien tost apres sacrifié), print en sa main un esclat du boys que l'on avoit appareillé pour faire le feu du sacrifice, et se jecta sur l'un des chevaux qui ne s'en estoit pas fuy, et de l'autre main le saisit aux crins, au lieu de bride, pour le guider, luy battant le ventre avecques les talons. Puis en cest estat se mist à poursuyvre le taureau eschappé, le frappant continuellement avecq' l'esclat de boys qu'il tenoit en sa main pour l'eschauffer d'avantage. Ce que voyans les assistens cuyderent du

commencement que Theagenes s'en voulust fuyr, tellement que chacun avecq' un grand cry enhortoit celuy qui estoit aupres de luy de tenir bon et de ne le laisser point eschapper à travers l'enceinte et la closture de leurs armes : mais à la poursuyte de son entreprinse, ilz cogneurent tantost bien que ce n'estoit point pour crainte qu'il faisoit cela, ny pour eviter d'estre immolé : car il eut incontinent attaint le taureau, et le chassa quelque peu de temps par derrière, en le poignant et irritant pour le faire courir plus royde, sans jamais le lascher, ny l'esloigner quelque part qu'il prist sa course, se tenant toutesfois sur ses gardes, et se destournant habilement quand le taureau se jectoit çà et là, ou qu'il se retournoit tout court contre luy.

Mais quand il eut un peu accoustumé le taureau à le voir autour de luy, et à endurer les bastonnades qu'il luy donnoit, adoncques se jecta il coste à coste de luy, si pres que le corps du cheval touchoit à celuy du taureau, et que la sueur et aleine de l'un se mesloit avecq' celle de l'autre, compassant si esgalement la vistesse du cours de l'un à l'autre qu'il sembloit à ceux qui les voyoyent de loing, que les extremités des deux bestes fussent collées ensemble, de sorte que chacun en estima grandement l'habileté et l'adresse de Theagenes, qui reunissoit cet attelage estranger, mi-cheval, et mi-taureau (par maniere de dire) en un, que l'on pourroit nommer hippocentaure. Et voylà quant au peuple : mais touchant Chariclée, elle trembloit comme la fueille de voir ce dangereux spectacle : car elle ne sçavoit encore que vouloit dire ceste entreprinse de Theagenes, et si craignoit avecques non moins de destresse, que si elle eust deu estre elle mesme immolée, de le voir desbriser et meurdrir à ceste beste eschauffée, si d'aventure il failloit à la joindre de pres, et la poursuyvre tousjours. Tellement que Persina s'aperceut bien de l'angoisse en laquelle elle estoit. Si luy dist : Dea, qu'avez vous m'amye? Il semble à vous voir que vous soyez vous mesme au peril

de ce jouvenceau estranger. J'en ay certes peur aussi et pitié avecques, à cause de sa jeunesse : et prie aux dieux qu'il puisse eschapper de ce danger, afin qu'il soit reservé à leur sacrifice, et que du tout les ceremonies anciennes du service divin ne demeurent par nous imparfaictes.

Alors luy dist Chariclée : C'est grande simplesse de prier aux dieux qu'il ne meure, à celle fin que l'on le tue. Mais je vous prie, ma mere (s'il est au monde possible), que vous le sauvez pour l'amour de moy. Persina qui n'entendoit pas la vraye cause pourquoy elle la prioit si affectueusement, et toutesfois se doutoit que c'estoit quelque amoureuse affection, lui respondit : Il n'est possible de le sauver : mais neantmoins dictes moy qu'il y a entre vous et luy, que vous avez si grand soing de sa personne. N'ayez point de honte desormais de le descouvrir hardiment à vostre mere. Si c'est d'aventure quelque passion de jeunesse peu seante à vostre virginité, nature maternelle sçaura bien excuser la faulte de sa fille, et le naturel feminin couvrir par compassion l'erreur de sa semblable. A ces paroles, Chariclée cuyda fondre en larmes, et dist : Entre les autres miens malheurs, cestuy cy en est un, que des mieux advisez, et plus entenduz, mon dire n'est point entendu : et combien que je declare assez mes mesaventures, il ne semble toutesfois point que je les die : et fault desormais necessairement que nuement et à descouvert je m'accuse moymesme. Elle luy faisoit ceste response, et comme elle vouloit tirer oultre pour luy descouvrir toute la verité entierement, elle fut derechef entrerompue par une fort grande clameur, que tout le peuple jecta : car Theagenes laissa courir son cheval tant qu'il peut, et quand il fut si avancé que les espaules du cheval furent justement à l'endroit de la teste du taureau, il laissa courir son cheval ou il voulut, et se jecta dessus le col du taureau : puis mist sa teste droict au milieu des deux cornes, lesquelles il embrassa entre ses deux bras, comme s'il luy en eust

faict un chapeau, et entrelassa ses doigtz les uns entre les autres dessus le front du taureau, laissant pendre le demeurant de son corps sur l'espaule droicte du taureau qui l'emportoit ainsi suspendu, et l'alloit un petit secoüant à chaque sault qu'il faisoit.

Mais quand Theagenes vid que sa pesanteur accabloit la teste du taureau, et qu'il sentit que les nerfz du col se laschoyent, apres qu'il l'eut porté jusques à l'endroit du lieu ou le Roy Hydaspes estoit assis, il jecta ses piedz devant ceux du taureau, et luy en croisa les jambes pour le faire trebucher : car à chaque pas qu'il faisoit ses ongles hurtoyent aux piedz de Theagenes, tellement que rencontrant ce choc devant ses piedz en courant de toute sa puissance, et quant et quant estant aggravé de la pesanteur et force de ce jeune homme puissant et royde, les genoux tout à coup luy faillirent et trebucha la teste la premiere sur les espaules, par telle violence et roydeur, qu'il en demoura longtemps estendu sur l'eschine les piedz contremont : car les cornes se ficherent en terre, voire si avant qu'il n'eust sceu remuer la teste, seulement remuoit il les cuysses et les jambes, dont il battoit l'aer en vain, se tourmentant fort impatiemment de se voir vaincu. Theagenes se jecta incontinent dessus, s'appuyant de sa main gauche, et secouant la droicte en l'ær avecq' une chere gaye et riante, dont il regardoit le Roy Hydaspes, et tout le peuple circonstant, comme s'il les eust conviez de son rire à s'esjouyr avecques luy, et que du mugissement du taureau il se fust servy au lieu de trompette pour chanter la fanfare de sa victoire. A quoy la clameur du peuple s'accordoit, non qu'il jectast aucune voix signifiante en sa louenge : mais seulement à gueule bée laissait aller du gosier en l'ær un cry d'admiration, qui dura long temps en un mesme ton, sans haulser ne baisser. Finablement par le commandement du Roy les ministres acoururent, qui firent lever Theagenes, et le ramenerent, et les autres attacherent une corde aux cornes du taureau, et le retrainerent tout pesneux avec-

ques le cheval qu'ilz reprirent, et les r'atacherent tous deux comme devant aupres des autelz.

—

CHAPITRE VI.

Du combat de Theagenes contre le geant, dont il eut victoire : comme il fut remené au sacrifice pour estre immolé, et des lettres qu'envoya le satrape Oroondates au Roy Hydaspes en faveur de Charicles pour luy faire rendre Chariclée, sa fille adoptive.

Et ainsi comme le Roy vouloit faire, ou dire quelque chose à Theagenes, le peuple qui avoit pris plaisir à sa gentillesse, et des la premiere rencontre en avoit eu quelque compassion, avecques ce qu'il fut lors merveilleusement estonné de sa force, et plus encore piqué (comme je croy) de jalousie et d'envie contre l'oultrecuydé champion de Meroëbus, se prit à crier unanimement : Qu'il soit mis à l'encontre du champion de Meroëbus. Que celuy qui a pris l'elephant combatte contre celuy qui a pris le taureau. Et repetoit cela à haulte voix par plusieurs fois, avecques bien grande instance. Ce que voyant Hydaspes, le consentit estre faict. Si fut l'Ethiopien amené en place, lequel alloit jectant les yeux fierement et felonnement çà et là, tout à l'entour de luy, marchant sur le bout des artueilz, et haulsant les espaules, en se prenant tantost par un costé, tantost par un autre, avecques un branslement de bras. Quand il fut aupres du pavillon des sages Gymnosophistes, Hydaspes regardant Theagenes : Il vous faut (dist il en langage grec) combattre contre cestuy cy, le peuple le veult ainsi. Je le veux aussy, respond Theagenes, puis qu'il vous plaist. Mais en quelle sorte combattrons nous? A la lucte, respond Hydaspes. Et pourquoy ne combattons nous, dist Theagenes, aussy bien à l'espée, ou à quelque autre maniere d'armes? à celle fin qu'en faisant, ou souffrant, j'assouvisse Chariclée, laquelle a bien en

cueur de taire jusques icy ce qui est entre elle et moy, ou qui m'a (comme je croy) du tout mis en oubly? Je ne sçay pour quelle occasion vous entremeslez le nom de Chariclée parmy voz propoz, dist Hydaspes, et m'en rapporte à vous. Mais il vous fault lucter, et non pas escrimer à l'espée : car il n'est pas loysible de voir du sang espandu devant le temps du sacrifice.

Theagenes entendant bien que le Roy avoit peur qu'il ne fust occis avant le sacrifice, luy respondit : Vous faictes bien de me reserver aux dieux, lesquelz (comme j'espere) auront cure de moy. Et en disant cela il prend du poucier à terre, dont il se seme les espaules et les bras, qui estoyent encore tous molz et trempez de sueur d'avoir chassé le taureau : puis secoua ce qui n'y peut tenir, et estendit ses deux bras en avant, s'affermissant sur sa marche pour estre plus stable et plus royde, ployant le jarret, courbant les espaules et l'eschine, tournant un peu le col : et brief roydissant universellement toutes les parties de son corps, en attendant avecq' une grande ardeur les prinses de la lucte. L'Ethiopien le regardant se print à souzrire du bout des levres, et en secoüant la teste par mocquerie, monstra au peuple qu'il faisoit bien peu de compte de son adversaire : puis tout à coup se rua sur luy, et luy jecta son bras sur le col, ne plus ne moins qu'un levier. Le coup sonna si hault, qu'il fut bien entendu : dont l'Ethiopien derechef se mocqua, et se print à rire en brave.

Mais Theagenes, comme celuy qui estoit faict et apprins de jeunesse aux exercices du corps, et qui sçavoit parfaictement les ruses de tous telz combatz de Mercure, se delibera de ceder du commencement, quand il eut experimenté la puissance de son adversaire, et de ne combattre pas de force contre une telle masse de geant, qui se ruoit ainsi brutalement sur luy ; ains pensa qu'il faloit escorner ceste bestiale force par quelque tour de ruse. Parquoy tout premierement, comme l'Ethiopien l'eust un petit esbranlé et enlevé de terre, il faignit en avoir

senty bien plus grand mal qu'il n'avoit faict, luy presentant tousjours l'un des costez du col descouvert expressement, à celle fin qu'il le frappast. A quoy l'Ethiopien ne faillit pas : mais Theagenes obeït au coup, et fist semblant d'en estre presque tombé par terre sur le visage, tellement que l'Ethiopien ne faisoit plus compte de luy, et s'asseurant d'avoir ja gaigné, ne se tenoit point sur ses gardes. Mais ainsi qu'il venoit le recharger pour la tierce fois, et qu'il estendoit le bras pour ramener de loing, Theagenes se jecta souz luy tout courbé, destournant la descente du coup, et luy soulevant le bras gauche du sien droit, luy deslascha une grande buffe sur la joüe comme il se panchoit contre bas, tant pour la prinse de son adversaire, que pour la descente de sa propre main, laquelle tomba en vain sans rien rencontrer. Et cela faict, il se coula legerement par dessouz son aisselle, et le saisit estroictement au corps par derriere, à peine le pouvant embrasser par le ventre avecques ses deux mains, tant il estoit gros et gras. Et quand il le tint une fois serré entre ses bras, il le guinda et secoüa tant, et de si grande force, puis d'un costé, puis d'autre, luy froissant les talons et les chevilles des piedz, qu'il le fist à la fin tomber sur les genoux, puis se jecta sur luy jambe deçà delà, le tenant entre ses cuysses, et luy abattit les deux mains sur lesquelles il s'appuyoit en se soulevant pour luy faire donner du nez en terre : puis luy print les deux bras qu'il luy passa au long des temples les tirant sur son doz et sur les espaules, comme s'il les eust voulu lier, tellement qu'il l'estendit par terre tout de son long sur le ventre.

Quoy voyant le peuple, se print à crier bien plus hault qu'il n'avoit encore point faict paravant, et le Roy mesme ne se peut plus tenir en son siege; ains se descendit en disant : O dure necessité ! quel homme la loy nous contraint de sacrifier ! Et quant et quant l'appellant à soy : Jouvenceau mon amy, dist il, bien vous est preparée une autre couronne, que l'on vous mettra sur la teste, selon

la coustume, quand vous serez immolé : mais neantmoins soyez encore maintenant couronné pour ceste vostre honorable, mais peu proffitable victoire, dont l'honneur ne vous durera point oultre ce jour. Et puis qu'il ne m'est possible (encore que je le desire) vous respiter de la mort qui vous est proposée, à tout le moins feray je pour vous tout ce qui me sera possible. Et pourtant demandez moy tout ce qu'il vous peut venir à gré, pour ce peu de temps que vous avez à vivre. En disant ces paroles, il luy met sur la teste une couronne d'or enrichie de plusieurs pierres precieuses, et ne se peut tant refraindre, que l'on ne le vist larmoyer. Theagenes luy respondit : S'il est du tout impossible d'eschaper que je ne sois sacrifié, je vous feray une requeste, et vous prie que vous la m'octroyez, comme vous l'avez promis : c'est que vous commandez à tout le moins à vostre fille, qui maintenant a esté recogneuë, qu'elle me sacrifie elle mesme de sa propre main.

Ce mot frappa incontinent Hydaspes au cueur, par ce que soudain il luy va souvenir que Chariclée en avoit autant requis. Mais toutesfois il ne luy sembla point qu'il en deust faire promptement plus grande inquisition, ains luy repliqua : Je vous ay permis de demander, et promis de donner seulement les choses possibles, mon amy. Or la loy expressement commande que celle qui doit faire le sacrifice soit mariée, et non pas pucelle. Aussy en a elle quelque chose de ce que commande la loy, dist Theagenes. Ces parolles, dist Hydaspes, sont d'un homme qui resve, et qui veritablement a deja la mort entre les dentz. Le foyer de l'espreuve n'a il pas monstré qu'elle estoit vierge entiere, sans jamais avoir eu compaignie d'homme? Si vous ne voulez dire que cestuy Meroëbus soit son mary, l'ayant sceu je ne sçay comment, non pas qu'il le soit encore : car je ne luy ay seulement que destiné et nommé. Adjoustez y hardiment, et qu'il ne le sera pas pourtant, dist Theagenes, si je cognois quelque chose de la gentillesse du cueur de Chariclée, et m'en croyez

comme à une victime qui prophetise les choses à advenir. Meroëbus print adoncques la parole, disant : Voyre mais, mon amy, les victimes ne prophetisent pas tant qu'elles sont vives : mais bien quand elles sont tuées et ouvertes, à ceste heure là monstrent elles aux gens entenduz en l'art de deviner quelques signes des choses futures en leurs entrailles. Et pourtant à bonne raison disiez vous tantost, monsieur mon pere, qu'il avoit la mort entre les dentz, et qu'il ne sçavoit qu'il disoit. Et pource qu'on le remene (s'il vous plaist) aux autelz, et achevez ce pendant de depescher le reste des affaires, si aucun en y a, afin que vous en faciez vistement le sacrifice. Cela dict, Theagenes fut remené : car il estoit commandé.

Mais Chariclée, qui pour la victoire de Theagenes s'estoit un peu revenue, et avoit reprins un petit d'esperance, quand elle le vid remmener, recommença derechef à lamenter. Persina la reconfortoit le plus qu'elle pouvoit, et luy disoit : Encore y a il esperance que l'on le pourra bien saulver, m'amye, mais que vous me voulez declarer tout apertement en quoy il vous touche, et ce qui est entre vous et luy. Et lors voyant Chariclée que le peril urgent ne luy donnoit plus d'autre delay, se mist à luy compter au vray comme toute la chose alloit. Et Hydaspes demanda au maistre des ceremonies s'il y avoit plus d'embassadeurs à ouyr. Harmonias luy respondit : Il ne reste plus, sire, que ceux de Syené, lesquelz vous apportent des presentz, et quant et quant des lettres du satrape Oroondates : mais ilz ne font que d'arriver tout à ceste heure. Le Roy commanda que l'on les fist venir. Ilz vindrent, et luy presenterent leurs lettres, lesquelles il desroula et leut, et en estoit la teneur telle :

Au treshumain et tresheureux Roy des Ethiopiens Hydaspes, Oroondates, lieutenant du grand Roy en Egypte, salut. Si m'ayant vaincu en bataille, tu m'as encore mieux vaincu en bonté et noblesse de cueur, et m'as volontairement permis de retourner en ma seigneurie

et mon gouvernement, ce ne sera pas grande merveille, si maintenant tu me concedes et accordes une petite requeste que j'ay à te faire. Entre les autres prisonniers de ceste guerre a esté prinse une jeune fille que l'on m'amenoit de Memphis, et suis adverty par ceux qui estoyent avecques elle, et qui se sauverent de vistesse, que par ton commandement elle a esté envoyée prisonniere en Ethiopie. Je te requiers qu'il te plaise la delivrer pour l'amour de moy : non seulement pour ce que je l'ayme, mais plus pour ce que je veux la rendre et restituer à son pere, lequel apres avoir couru une grande partie de la terre pour recouvrer sa fille, finablement s'est trouvé durant ceste guerre en la ville d'Elephantiné, là ou je l'ay veu ainsi que je faisois reveuë de mes gens, pour sçavoir ceux qui s'estoyent sauvez de la bataille. Et m'a le bon homme requis que je l'envoyasse vers ta clemence. C'est l'un de ceux que j'envoye maintenant vers toy en embassade, lequel à ses façons de faire et à ses meurs monstre bien qu'il est homme de noble sang, et à la majesté de sa face digne d'obtenir ce qu'il demande. Si te prie, ô puissant Roy, que tu me le renvoyes en joye, ayant non seulement recouvré le nom, mais aussy l'effect de pere.

—

CHAPITRE VII.

Comment le vieillard Charicles, n'ayant pu trouver Chariclée entre les prisonniers, mena un merveilleux dueil ; mais ayant trouvé Theagenes, le declara devant le Roy estre celuy qui luy avoit ravy sa fille en Delphy ; ce que voyant Chariclée, declara Theagenes estre son legitime espoux, par quoy ilz furent du consentement de tous espousez : qui fut l'heureuse fin de leurs chastes amours.

Quand Hydaspes eut leu ces lettres, il demanda aux embassadeurs : Qui est celuy d'entre vous qui cherche sa fille ? On luy monstra un vieillard, auquel il dist : Je suis prest de faire tout ce qu'Oroondates me demande : mais

je n'ay commandé que l'on amenast que dix jeunes filles prisonnieres, tant seulement, et de celles là il y en a une qui ja a esté recogneuë et n'est pas votre fille : et pource regardez les autres, pour voir si vous y trouverez la vostre : et si vous la trouvez prenez la. Le bon vieillard s'enclina en terre, et baisa les piedz du Roy. On luy amena toutes les prisonnieres, qu'il regarda les unes apres les autres : mais il n'y trouva point celle qu'il cherchoit, dont il fut derechef bien triste et dolent, et dist au Roy : Ce n'est pas une de celles là, sire. Vous voyez qu'il ne tient pas à moy, respondit le Roy : et pourtant, si vous ne trouvez celle que vous cherchez, accusez en seulement la fortune : car que l'on n'en ayt point amené d'autre, et qu'il n'y en ayt point en toute mon armée, vous le pouvez voir en visitant par tout. Adoncques le bon homme commença à se battre le visage, en pleurant amerement.

Mais ainsi qu'il jectoit les yeux contremont au ciel, et qu'il regardoit la tourbe du peuple qui estoit à l'entour de luy, il se prit soudainement à courir comme un homme furieux vers les autelz, et prend le bord d'une robe longue à la grecque, qu'il avoit vestue, qu'il jecta au col de Theagenes, comme une corde, et le tire en criant si hault que chacun le peut entendre : Je te tiens, meschant : je te tiens, homme damné, et maudit. Et combien que les gardes de Theagenes luy voulussent resister, et luy oster d'entre les mains, ce neantmoins il le tint si bien, et si estroitement serré, qu'il les parforça tous de l'amener devant la face du Roy, et du consistoire des sages. Et quand il y fut : Voicy, dist il, sire, le larron qui m'a desrobé ma fille : voicy celuy qui a desherité ma maison d'enfans, celuy qui a ravy celle que j'aymois comme mon ame, du mylieu du temple et des saintz autelz d'Apollo Pythius : et maintenant il s'ose presenter encore devant les autelz des dieux, comme s'il eust la conscience nette et entiere. Il ne fault pas demander si tous les assistans furent bien esmeuz : car combien qu'ilz

n'entendissent point les paroles qu'il disoit, si furent ilz extremement esbahyz de voir ce qu'il faisoit. Si luy commanda Hydaspes de donner à entendre plus clairement ce qu'il vouloit dire.

Adoncq' le vieillard, qui estoit le bon homme Charicles, taisant la verité de l'origine et parentage de Chariclée (de peur que si d'aventure durant le temps de sa fuyte elle avoit oublié honte et honneur, et qu'elle fust devenue effrontée, les vrays parentz d'elle ne luy en feissent à luy mesme la guerre, comme l'ayant de jeunesse mal instruite) exposa sommairement ce qu'il pensa ne luy pouvoir nuyre, et dist :

J'avois une fille, sire, si sage et si belle, que si vous mesmes l'aviez veuë, vous croyriez que je n'en dy point plus qu'il en y a. Elle estoit vierge, s'estant dévouée au service de Diane en la ville de Delphy. Ce galant icy, qui est de nation Thessalien, ayant esté envoyé par ceux de son païs chef d'une ambassade en ma ville de Delphy, pour y faire quelque solennel sacrifice, qu'ilz ont d'ancienneté accoustumé d'y faire, me l'a ravie et volée de dedans le santuaire mesme du temple (par maniere de dire) et du temple encore d'Apollo. Au moyen de quoy vous devez à bon droit estimer qu'il vous a vous mesmes offensez, attendu qu'il a violé Apollo, patron de vostre païs : car c'est un mesme dieu que le soleil, et a pillé son sainct temple : à commettre lequel sacrilege l'ayda un certain faux prophete de Memphis : parquoy je m'en suis allé premierement en Thessalie, et l'ay demandé à ceux du païs, ou je ne l'ay peu trouver : mais les Thessaliens le m'ont habandonné, jusques à me donner congé de le tuer, en quelque quartier du monde qu'il s'en seroit enfuy, si je le pouvois retrouver. Si pensay alors que la retraite de leur fuyte devoit estre Memphis, la ville de ce faux prophete Calasiris, et m'y en suis venu, là ou j'ay trouvé que Calasiris (comme il meritoit) estoit desja mort. Mais son filz Thyamis m'a au long instruit et adverty comme il alloit de ma fille, et qu'elle avoit esté

menée à Oroondates en la ville de Syené. Je m'y en vins : mais je n'y peuz entrer, ny parler à Oroondates, pour la guerre, et fuz contraint de me retirer en la ville d'Elephantiné. Et depuis suis icy venu vers vous, sire, ainsi qu'avez peu voir par la missive du Satrape, vous suppliant treshumblement, qu'il vous plaise faire chercher ma fille, faisant ce bien et ceste grace, tant à moy pauvre desolé, comme à vous mesme, qui par ce moyen obligerez à vous le seigneur Satrape, lequel intercede et vous en prie pour moy.

A tant se teut le bon homme Charicles, finissant sa harengue en pleurs et gemissementz. Et Hydaspes parla à Theagenes, luy demandant : Que voulez vous respondre à cela? Theagenes respondit : Tout ce dont il m'accuse est veritable. Je suis le sacrilege. Je confesse luy avoir faict tort et injure : mais c'a esté pour vous faire plaisir à vous. Or luy rendez doncques sa fille, dist Hydaspes. Et pour ce que vous avez desja esté destiné aux dieux, vous souffrirez la mort honneste par immolation de sacrifice, et non pas telle comme vous meritez par execution de justice. Voyre mais, dist Theagenes, ce n'est pas celuy qui a commis le larcin, mais celuy qui l'a, qui le peult et doit rendre. Et vous estes celuy qui l'avez, et pour ce rendez luy, si luy mesme ne confesse qu'elle soit vostre. Adoncques n'y eut il celuy en toute l'assistence qui sceust plus estre maistre de soy, tant tout le monde fut transporté et ravy : et entre autres Sysimethres, qui s'estant longuement contenu à considerer ce que l'on faisoit et disoit, attendant tousjours que les dieux amenassent toutes ces choses qui s'estoyent commencées à descouvrir, en si claire et certaine evidence, qu'il n'y restast plus aucun poinct de doute, accourut à Charicles, et le vint embrasser en luy disant : Elle est saine et sauve celle que vous estimez vostre fille, et que moy mesme jadis vous mis entre les mains : mais elle est veritablement fille du Roy et de la Royne que vous voyez, et telle a esté trouvée et recogneuë.

Et sur ce poinct Chariclée se jecta hors du pavillon, ou elle estoit avecq' sa mere. Et rejectant arriere toute vergoigne, tant du sexe que de l'aage dont elle estoit, s'en courut comme une personne transportée et hors de son sens, et se venant prosterner aux piedz de Charicles : O mon pere ! dist elle. O celuy que je doy non moins reverer que ceux qui m'ont engendrée ! punissez maintenant de telle peine qu'il vous plaira moy malheureuse et meschante parricide ! Et encore que l'on puisse referer à la volunté des dieux, et à leur disposition et providence ce que nous avons faict, n'y ayez point d'esgard. De l'autre costé Persina vint embrasser Lydaspes son mary, et luy dist : Croyez, mon seigneur, que tout ce qu'ilz ont dit est vray : et sçachez que ce jeune homme icy Grec est veritablement l'espoux de nostre fille : car elle mesme, combien qu'à grande peine me l'a n'agueres declaré. Le peuple d'autre part dansoit de joye avecq' grandes clameurs et remercimentz aux dieux, et benissementz des hommes. Et n'y avoit celuy de quelque aage, estat ou condition qu'il fust, qui tout d'une voix et accord ne demonstrast une grande ayse et resjouyssance de ces choses. Car combien qu'ilz n'entendissent pas la plus part des paroles, si est ce qu'ilz conjecturoyent bien ce que c'estoit, par la recognoissance qui avoit desja esté faicte de Chariclée. Et par aventure que c'estoit une certaine inspiration de la divinité, laquelle avoit ordonné et conduit toutes ces miraculeuses aventures, qui leur reveloit insensiblement, et leur donnoit intelligence de toute la verité. Et ne peult aultrement estre, que ce ne fust une divine puissance, qui accordast ainsi ensemble des choses si contraires de nature, ne qui liast en un joye et douleur, qui meslast le ris et les larmes, l'un parmy l'autre, qui tournast la tristesse de mort en resjouyssance de feste et de nopces, ne qui fist que chacun ensemble rist et pleurast, s'esjouyst et lamentast, trouvast ceux qu'il pensoit avoir perduz, et perdist ceux qu'il cuydoit avoir trouvez. Et finablement que les execrables meurtres

fussent muez en bons, sainctz, et devotz sacrifices. Car Hydaspes se prit à dire au sage Sysimethres : Qu'est il doncques de faire? ô tressage Sysimethres : car de frustrer les dieux de leurs sacrifices, ce ne seroit pas religieusement faict : de tuer aussi ceux qu'ilz nous ont donnez, ce seroit un sacrilege. Parquoy il fault considerer comment nous en ferons.

Sysimethres luy respondit, non en langage grec, mais en ethiopien, afin que tout le monde l'entendist : Je voy bien, Sire, que mesme les plus sages hommes sont quelques fois aveuglez par une trop grand' joye : car autrement vous eussiez par vous mesmes desja de pieça apperceu et entendu que les dieux n'ont point agreables telz sacrifices, comme vous vous apprestiez de leur faire : pour ce que premierement ilz vous ont (par maniere de dire) osté de dessus l'autel (ou elle estoit preste d'estre immolée) ceste bien heureuse Chariclée, et vous ont monstré qu'elle estoit vostre fille, et si vous ont icy amené du mylieu de la Grece, comme par quelque engin à poinct nommé, celuy qui la vous a eslevée et nourrie. En apres ilz ont envoyé une terreur et frayeur aux taureaux et chevaux, qui estoyent liez aux autelz pour le sacrifice, pour vous donner à entendre et vous faire cognoistre que l'usance d'immoler les victimes, qui jusques icy ont esté estimées les plus parfaictes et les plus sainctes, seroit desormais abolie et cassée. Et finablement, comme pour le couronnement de tous les biens qu'ilz vous ont faictz et pour la conclusion de tout ce mistere, ilz ont declaré qu'ilz vouloyent que ce jeune jouvenceau grec soit l'espoux de vostre fille. Et pour ce cognoissons les œuvres miraculeuses des dieux, soyons coadjuteurs de leur vouloir, et leur faisons des sacrifices sainctz et licites, en cassant et abolissant pour tout jamais l'immolation et sacrifice de creatures humaines.

Quand Sysimethres eut ainsi parlé hault et clair, afin que chacun l'entendist, Hydaspes, qui sçavoit aussi la langue vulgaire, print Theagenes et Chariclée, l'un

d'une main, et l'autre de l'autre, et dist : Seigneurs assistantz, puis qu'ainsi est que ces choses ont esté faictes par le vouloir des dieux, ce seroit crime de vouloir aller au contraire : et pourtant en les appellant à tesmoings, eux qui ont aussi predestiné ces choses, et vous aussi, qui par signes exterieurs monstrez assez que vostre vouloir s'accorde avecques celuy des dieux, je fiance ces deux jeunes personnes cy pour estre en legitime mariage espousez l'un avecques l'autre, et leur permetz qu'ilz habitent desormais ensemble souz le lien de justes espousailles, pour procréer lignée : en confirmation et asseurance de quoy mettons nous à faire les sacrifices. Toute l'armée à l'environ approuva et loüa ces paroles avecques grandes clameurs, en frappant des mains comme si ja les nopces se fissent. Parquoy Hydaspes s'approchant des autelz, comme s'il eust voulu commencer à immoler les victimes, tournant les yeux vers le ciel : O cler Soleil, dist il, notre seigneur! Et toy Lune, nostre dame et déesse! puis que c'est par vostre vouloir que cestuy Theagenes, et ceste Chariclée sont mariez ensemble, il leur est doncques loysible de faire voz sacrifices, et exercer vostre prestrise. En disant cela, il s'osta de la teste, et à sa femme Persina aussi, les mitres blanches, enseigne de souveraine prestrise, et en mist la sienne sur la teste de Theagenes, et celle de Persina sur celle de Chariclée. Quoy faict il va souvenir à Charicles de l'oracle qui en avoit esté respondu au temple d'Apollo en la ville de Delphy, et trouva là confirmé par effet ce qui jadis avoit esté predict par les dieux en ces vers de l'oracle :

La region du Soleil noire et tainte
Ilz attaindront, ou de leur vie saincte
Se trouveront dignement guerdonnez :
Car leurs beaux chefz tous de blanche enceinte
Ilz y auront à la fin coronnez.

Ainsi ces deux jeunes gentz coronnez de mitres blan-

ches, portans autour de leurs testes les enseignes de sacristie, comme Hydaspes, immolerent eux mesmes les victimes, lesquelles se trouverent tresheureuses et agreables aux dieux. Et apres furent convoyez en la ville de Meroë, avecques force torches ardentes, et joyeuse melodie de flustes et haultbois, Theagenes dessus un chariot traîné à chevaux, avecques le roy Hydaspes, Sysimethres avec le bon homme Charicles en un autre, et Chariclée avecques sa mere Persina sur un autre, traîné par des bœufz blancz. Et furent accompagnez de tout le peuple, et des gentz de guerre, avecques batementz de mains, criz de joye, danses, et toutes les resjouyssances qu'il est possible de faire, jusques dedans le palays royal de la ville. Là ou puis apres furent les plus secretz mysteres des nopces joyeusement accompliz.

C'est la fin du livre de l'hystoire ethiopique des amours de Theagenes et de Chariclée, qu'a composé un Phœnicien, natif de la ville d'Emessa, de la race du Soleil, nommé Heliodorus, filz de Theodosius.

FIN.

LA LUCIADE, OU L'ANE

DE LUCIUS DE PATRAS,

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. DENNE-BARON.

NOTICE

SUR LUCIUS DE PATRAS.

Cette fable charmante est-elle l'ouvrage de Lucius de Patras, ou appartient-elle à Lucien de Samosate, spirituel conteur qui florissait sous les Antonins? Ce dernier avis est celui du savant patriarche de Constantinople Photius, et de l'évêque Huet. On croit que, par un badinage qui lui était familier, il aurait caché son nom de Loukianos sous celui de Loukios. D'autres critiques pensent que ce conte n'est ni de Lucius ni de Lucien, et sans désigner son auteur, ils n'y voient qu'une de ces fables milésiennes dont Apulée fait mention dès le début de son *Ane d'or*, et qui faisaient les délices des grands, des sages et du peuple, qui les croyaient des histoires véritables. Ces critiques allèguent, pour raison de leur sentiment, la naïveté, la simplesse du style de ce petit conte, où nulle part n'éclatent ces formes ambitieuses si à la mode parmi les rhéteurs de cette époque. Photius et Huet veulent que Lucien ait resserré la fable très diffuse de son modèle. Et comment l'auteur de la *Véritable histoire*, un amplificateur enfin, aurait-il pu se contraindre ou trouver plaisir à faire un abrégé de l'œuvre d'autrui, lui, esprit si original? Par quel prodige, ou du moins par quelle étude inouïe la langue prétentieuse de sophiste ne s'y révèle-t-elle pas sous un seul mot qui sente l'école?

Photius, qui vivait au neuvième siècle, assure avoir lu la *Métamorphose* en plusieurs livres, et dit expressément, en son *Myriabiblion*, que la *Luciade* est un des extraits des deux cent quatre-vingts ouvrages dont plusieurs ne nous sont point parvenus. Ce critique ignore si Lucius est antérieur à Lucien. Auquel donc attribuer la *Luciade*, abrégée ou non abrégée? S'en fiera-t-on à ce que rapporte de lui-même et de sa famille l'auteur à la fin de son ouvrage? « Je suis, y dit-il, de Patras en Achaïe; mon père a nom Lucius, j'ai un frère dont le prénom est Caïus, nos noms sont les mêmes. J'ai écrit plusieurs histoires, mon frère composa des élégies, et est de plus un habile devin. » Ce passage serait une conviction, sans doute; mais que doit-on penser de toutes ces ap-

pellations de Lucius surnom aussi d'Apulée, et puis de celle de Lucien, presque homonyme, qui, s'occultant tour à tour, viennent obscurcir le flambeau de la plus subtile critique ? Tant il est vrai que Fabricius même doute si Lucius doit être distingué d'un écrivain du même nom, ami d'Aristide le rhéteur, dont parle Philostrate dans ses *Vies* des sophistes. Bien mieux, il y eut, comme l'histoire l'atteste, un Lucius, frère puîné de Caïus, et fils de M. Agrippa et de Julie, qui tous deux vivaient dix sept ans avant l'ère chrétienne. La fameuse Maison-Carrée, à Nimes, passe pour être un temple dédié à ces deux petits-fils d'Auguste. Loin de nous toutefois l'idée de faire le moindre rapprochement entre l'un de ces jeunes princes et l'auteur de la *Métamorphose*. Mais toute cette homonymie est si étrange et si bizarre, qu'on la prendrait encore pour un jeu de l'imagination du conteur Au milieu de ces ténèbres, acceptons cette bouffonne légende grecque pour une fable milésienne, et même d'une certaine antiquité, ce que ses vieux hellénismes et sa diction naïve indiquent assez.

Quoi qu'il en soit de son origine, ce conte merveilleux fut lu par presque tous les Pères de l'Église, par saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, Arnobe, saint Justin martyr, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze, et saint Augustin, qui, à l'envi, se complaisaient à commenter Lucien, et se servaient des écrits de ce dernier comme d'une arme, dans leur lutte contre le paganisme. Or, il est remarquable que plusieurs passages dans les œuvres ascétiques de l'évêque d'Hippone attestent qu'il n'était pas sans avoir foi aux œuvres magiques, comme instruments et moyens du Démon. A leur exemple, Amyot et Huet, tous deux pontifes, lisaient la *Métamorphose*, et en leur foi naïve se disaient, ainsi que le bon La Fontaine :

> Si Peau-d'Ane m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Ce qui est incontestable au milieu de toutes ces opinions contradictoires sur l'auteur incertain de la *Métamorphose*, c'est qu'au second siècle l'Africain Lucius Apulée, philosophe platonicien, composa en onze livres un roman latin ayant pour titre l'*Ane d'or*, c'est-à-dire par modestie d'auteur, l'*Ane par excellence*, duquel un vigoureux génie, Machiavel, fit une imitation, sous le titre d'*Asino d'oro*, badin délassement d'une plume si sévère. On fait honneur à Apulée de la fable de *Psyché* et de *Cupidon* : c'est sans contredit le mythe le plus délicieux qui soit éclos du panthéisme. La mysticité de la vie humaine, qu'il cache sous un voile frais et

transparent comme celui de l'Aurore, le met à côté des plus gracieuses conceptions d'Homère.

Ce célèbre épisode, qui tient presque le quart du roman d'Apulée, est un si admirable hors-d'œuvre, qu'il fait pardonner à son auteur les nombreuses *fioritures* déjà dans la forme italienne dont il a semé son ouvrage, et qu'un goût difficile lui reproche avec justice.

La plus récente traduction de la *Luciade* est celle de P.-L. Courier. Elle est en vieux langage. Tout en rendant justice au savoir de ce philologue, à sa plume élégante, ou incisive selon les sujets ou les circonstances, nous dirons qu'il n'a pas toujours respecté le texte de son auteur. Il passe quelquefois par-dessus certains usages, certaines façons locales de s'exprimer chez les Hellènes, et altère souvent la phraséologie. Cela l'aurait gêné dans son allure gauloise. Ce rude vigneron aimait à émonder; il a prétendu avoir corrigé le vieux français d'Amyot. Gardons Amyot avec ses fruits gaulois, agrestes, bons ou mauvais, tels qu'ils sont, et n'y portons point la serpe.

Il ne nous reste plus qu'à faire ressortir et à développer le fond moral de cette milésienne. Nul doute que mère ou sœur de celle d'Apulée, elle ne soit un symbole de l'initiation aux mystères de la grande Déesse ou de la nature. Tout d'abord, le titre la *Métamorphose* annonce l'un des moyens les plus rationnels de la palingénésie, ou l'universelle et perpétuelle transformation des êtres, dogme que Pythagore reçut des mages dans la Chaldée, et des brahmes dans l'Indoustan. Ce sage, tout pénétré de sa doctrine, n'assurait-il pas avoir été, dans l'origine, un certain Euphorbe portant lance et bouclier au siége de Troie? Sa dernière transformation, avant d'être lui, Pythagore, avait été celle d'une jeune fille d'une ravissante beauté du nom d'Alké, qui signifie la Force, ou plutôt la Vertu, car aux yeux des philosophes elle est la belle des belles. La métempsychose ou palingénésie est une des croyances qui parlent le plus logiquement à la raison, par l'immense et incontestable analogie qui existe entre notre espèce et les animaux. Chez eux, même structure, mêmes appétits, mêmes passions qu'en nous. Calme et fureur, haine et reconnaissance, terreur du danger, sentiment tendre ou fougueux de la reproduction, amour de la vie et de sa conservation en font sur ce globe les multiples de l'homme. Il y a ce dogme dans la religion hindoustani : « Tous les êtres inanimés vivent de la vie universelle. » Ce dogme est le plus conforme à la beauté de l'ame humaine, ce reflet de la divinité; il inspire la pitié pour tout être vivant. Ce fut

encore le but philosophique de l'auteur de cette fable milésienne.

En effet, combien l'œil du critique et surtout du philosophe voit rayonner de lumières psychologiques du fond terne en apparence de ce petit conte milésien qui semble écrit un jour de fête de la Vénus populaire ; merveilleuse subtilité de l'auteur qui, dans un écrit comique, sans prétention aucune, mais brûlant d'intérêt, à travers de gaies ou tristes péripéties, arrive au dénoûment, et y met sur la tête de son héros la couronne éternellement fleurie de la Vénus-Céleste, récompense des rudes épreuves qu'il a faites de la vie, à laquelle un père de l'Église, le mélancolique Origène, n'attache que ce seul prix : « Qu'elle conduit à Dieu ! »

L'école de la grande Grèce, du pythagorisme, et celle de l'académie, du platonisme, sont échelonnées dans ce roman avec un art prodigieux, sur un dévergondage apparent d'historiettes où la magie joue le premier rôle. Toute la terre y croyait alors ; Zoroastre, Pythagore, le divin Platon lui-même, Apulée, et, bien des siècles après eux, Raymond Lulle, tous philosophes que les sciences spéculatives avaient initiés aux mystères de la nature, passèrent pour de grands magiciens.

Cette historiette n'est donc point et ne peut être une débauche d'esprit ; c'est le cycle de la vie humaine ; c'est une succession d'heurs et malheurs, de souffrances physiques et de matérielles voluptés sous une incarnation. Ce n'est point celle du dieu de l'Hindoustan, du grave et impassible Vischnou, c'est l'incarnation d'un pauvre âne. Le choix de ce plaisant quadrupède n'a point été fait au hasard par l'auteur qui, lui-même, s'identifie, s'incarne et réciproquement corps et ame avec ce baudet fameux. Parmi les animaux domestiques, l'âne n'est point au bas de l'échelle des êtres dans l'esprit du physiologiste. Buffon en fait un bel et touchant éloge. Comme le cheval et le chien, ne brille-t-il pas dans les mythes, les poëmes et les romans ? L'âne si stoïque, si patient, et presque toujours avec raison si obstiné, l'âne passionné d'amour jusques à en mourir de langueur, tout méprisé qu'il est par gens plus ânes que lui, ne fut-il pas aux siècles antiques la monture du père nourricier du Bacchus indien, Silène, ce vieillard bon et simple comme la nature dont il était le symbole ? Ne fut-il pas bien des siècles après le coursier aux longues oreilles du plus grotesque, du plus spirituel et du plus désintéressé des valets, de ce Sancho, dont les lèvres naïves, tout en riant d'un gros rire, laissent tomber par centaines des proverbes ou plutôt des sentences dont eussent été jaloux les sept sages. Ces reflets, ces imitations lointaines ne prou-

veraient-ils pas que tous les grands et beaux-esprits de chaque époque gravitent, à leur insu, vers un centre commun, ainsi que le chœur des planètes vers l'astre du jour?

Nous ne ferons pas l'analyse de cette délicieuse milésienne, ce serait détruire tout le charme de son invention. Nous dirons seulement que, quelle que soit sa futilité apparente, elle renferme un grand sens, ou plutôt une grave et profonde moralité, parce qu'elle roule tout entière sur cette belle pensée de saint Augustin, *Vita est militia*, à laquelle un grand poëte, l'auteur de *Jocelyn*, a ajouté un sublime et consolant corollaire dans ce beau vers :

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

DENNE-BARON.

LA LUCIADE, OU L'ANE.

Je faisais route pour la Thessalie, où m'appelaient quelques affaires de famille auprès d'un homme de cette contrée. Un unique cheval portait maître et bagage ; un seul domestique m'accompagnait. Je poursuivais directement mon chemin, lorsque, par hasard, je rencontrai plusieurs personnes qui retournaient à Hypate, ville de Thessalie, d'où ils étaient. Nous mîmes en commun notre sel [1], et de société nous achevâmes gaiement un voyage assez pénible.

Comme nous étions tout proche de la ville, je m'enquis de mes Thessaliens s'ils connaissaient à Hypate un de leurs concitoyens du nom d'Hipparque. Je leur dis que j'étais porteur de lettres, lesquelles je desirais lui remettre en main propre, et que même je comptais loger chez lui. « Nous connaissons Hipparque, répliquèrent-ils en m'indiquant le quartier de la ville où il demeurait. C'est un homme fort riche, bien que toute sa maison ne se compose que de son épouse et d'une servante ; il est, ajoutèrent-ils, terriblement avare. » Comme nous touchions déjà aux murs de la ville, j'aperçus presque à l'entrée une espèce de jardin et une maisonnette assez propre : c'était l'habitation d'Hipparque. Après nous être embrassés, mes compagnons et moi, ils poursuivirent leur route ; quant à moi, me dirigeant vers la maisonnette, je frappai à la porte. Ce ne fut pas sans peine que je me fis entendre dans l'intérieur. Enfin une femme vint m'ouvrir. Je lui demande : « Hipparque est-il chez lui ? — Il y est, reprit-elle ; mais qui êtes-vous ? et que voulez-vous ? — J'ai, lui repartis-je, des lettres à lui re-

[1] Rompre le pain et manger le sel ensemble, était chez les Grecs, comme encore aujourd'hui en Orient le témoignage non équivoque de la franchise et de l'hospitalité.

mettre de la part de Décrianus de Patras, le sophiste. — Attendez-moi un moment ici, » dit-elle; puis en même temps elle rentre, ferme la porte, revient un instant après, et nous invite à entrer moi et mon valet. Je la suivis; j'embrassai d'abord Hipparque, et en même temps je lui présentai les lettres dont j'étais porteur. Le hasard voulut que ce fût l'instant où il allait souper. Il était couché, sa femme près de lui, sur un lit fort étroit; auprès était une table où rien n'était encore servi. Sitôt qu'il eut pris lecture de mes lettres, il s'écria : « Je regarde Décrianus comme un des hommes les plus distingués parmi les Grecs; ah! quel bien bon ami, de m'adresser en pleine confiance ses amis à lui-même; je lui en rends graces! Vous voyez ma demeure, ô Lucius; ma maison est bien petite, mais il y a encore de la place pour un hôte aussi digne; et si vous voulez être assez indulgent pour vous y arrêter, elle s'agrandira de votre seule présence. » Sur cela, il appelle sa jeune servante. « Palaistra, dit-il, donne à notre hôte une chambre à coucher; déposes-y son bagage, s'il en a apporté; ensuite conduis-le au bain, car ce n'est pas un petit voyage qu'il vient de faire. »

A peine achevait-il ces mots, que Palaistra, tout en me conduisant, m'indiqua de la main une jolie chambrette. « Voilà, ajouta-t-elle, votre lit de repos; quant à votre valet, je vais lui dresser un grabat avec un oreiller. » De là, nous allâmes à la salle de bain; j'avais eu soin de donner à cette fille quelques monnaies pour acheter de l'orge à mon cheval.

De son côté, elle sortit pour mettre à couvert tous mes effets, qu'elle rangea dans ma chambre. Au sortir du bain, nous rentrâmes aussitôt dans la salle à manger, où Hipparque, m'offrant la main, m'invita à prendre place sur le lit à ses côtés. La chère fut loin d'être mesquine; le vin était d'un cru extrêmement agréable, et de plus il était vieux. Après le souper, on but, et l'on causa, comme c'est l'usage quand on a un hôte à sa table; pour

tout dire, nous passâmes la soirée entière à boire, puis nous allâmes nous coucher.

Le jour suivant, au matin, Hipparque me demanda quelle route je comptais prendre, et si mon dessein était de me fixer pour toujours à Hypate. « Je vais à Larisse, lui répondis-je, et je pense séjourner ici trois ou cinq jours au plus. » Tout cela n'était qu'une feinte, car je desirais ardemment rester, dans l'espoir de rencontrer une de ces femmes si versées dans l'art des enchantements, et d'être témoin de plusieurs de ses prodiges, comme de voir un homme qui vole par les airs, ou qui devient pierre. Tout entier au desir de me procurer un semblable spectacle, je parcourus un jour la ville, ne sachant à qui j'adresserais le premier mot au sujet d'une enquête de cette nature; toutefois je marchais toujours, lorsque je vis venir à moi une femme jeune encore et d'une classe élevée, comme le faisait présumer sa suite. Ses vêtements étaient tout brodés de fleurs; elle était couverte de bijoux d'or, et un nombreux cortége d'esclaves l'accompagnait.

Comme je m'approchais de sa personne, elle me fit un salut que je lui rendis. Alors, m'adressant la parole : « Je suis Abrœa, me dit-elle; tu n'es pas sans avoir ouï nommer cette amie de ta mère; je n'aime pas moins ses enfants que ceux que j'ai mis au jour. Pourquoi donc, ô mon fils, n'es-tu pas descendu chez moi? — Mille graces je vous rends, lui repartis-je; mais je rougirais de quitter aussi brusquement la maison d'un si aimable homme, qui craindrait d'avoir à se faire le moindre reproche envers son hôte. Du reste, ô ma chère dame, dès l'instant même mon cœur prend logis chez vous. — Où demeurez-vous donc? reprit-elle. — Chez Hipparque, lui dis-je. — Cet avare? — Belle maman, vous vous trompez, repartis-je; il s'est montré à mon égard magnifique et somptueux, au point qu'on pourrait même l'accuser de prodigalité. » Là-dessus elle sourit, me prend la main, et me tirant à l'écart : « Garde-toi bien, me dit-elle en confidence, de la femme d'Hipparque; ses artifices sont sans

nombre : c'est une terrible magicienne, une libertine qui lance des œillades à tous les jeunes gens; malheur à celui qui n'y répond point, elle s'en venge. Au moyen de son art surnaturel, elle en a changé une foule en bêtes, et les autres, elle les a fait disparaître, on ne sait comment, de ce monde. Toi, mon enfant, jeune et beau comme tu es, tu ne peux manquer de lui plaire à l'instant; et quel souci d'ailleurs a-t-on d'un étranger? »

Apprenant que l'objet dont j'étais depuis si longtemps à la recherche se trouvait dans mon logis même, et tout proche de moi, je ne fis plus attention à ce qu'elle me dit. Je la quittai, et m'en retournai à la maison, devisant ainsi à part moi : « Allons donc, toi qui desires si ardemment de voir des choses merveilleuses, sors de ton sommeil, mets en œuvre, mais avec prudence, tout ce que tu as d'imaginative, afin de jouir de ces choses que tu brûles de voir. Fais l'amour à la servante, à Palaistra, mets-lui à nu ton cœur. Quant à la femme de ton hôte, de ton ami, tu dois te tenir d'elle à distance respectueuse. Mais, luttant avec Palaistra, roulant avec elle sur l'arène, les membres enlacés, elle défilera tout ce qu'elle sait, car les valets connaissent jusqu'aux moindres actions des maîtres, honnêtes ou honteuses. » Tout en me faisant ce colloque en moi-même, j'étais déja dans la maison; je n'y trouvai ni Hipparque, ni sa femme, mais bien Palaistra, devant le foyer, seule et préparant le souper. Cela me servit de texte, et de suite je lui dis : « O gentille Palaistra, comme tu tournes et remues avec grace et avec un parfait accord et la casserole et les hanches; il me semble que tu communiques ta souplesse à tout mon corps. Heureux celui qui peut seulement tremper le bout du doigt dans ton ragoût. — Fuis, reprit-elle vitement (car cette jeune fillette était pleine de graces et de vivacité), fuis, jeune homme, si tu n'as pas encore perdu la raison, et si tu tiens à l'existence : vois comme je suis environnée de flammes et de fumée; que si tu me touches, tu te feras une brûlure si vive que tu n'auras

plus la force de me quitter. Nul ne te pourra guérir, pas même le dieu-médecin[1]; il n'y aura que moi, moi seule qui t'aurai brûlé jusqu'au vif. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que j'augmenterai ton mal, et que, pénétré d'une douleur, effet du remede, tu resteras comme attaché à moi, et quand je te jetterais des pierres, tu n'aurais garde de te soustraire à une si douce souffrance. Qu'as-tu à rire? tu vois devant tes yeux l'une des plus habiles fricasseuses d'hommes. Je ne prépare pas seulement des mets ordinaires, mais, ce qui est d'un talent non moins relevé que beau, j'excelle à égorger un homme, à le dépouiller, à le dépecer, et je fais à plaisir griller son cœur et ses entrailles. — Ah! tu ne dis que trop vrai, Palaistra, repris-je; par Jupiter, c'est de loin, mais non de près, que tu m'as, non pas brûlé, mais incendié. Tu me lances une flamme invisible qui, m'entrant par les yeux, me descend dans les entrailles, et me rôtit, et contre toute justice. Au nom des dieux, guéris-moi avec ces remèdes que tu dis être en même temps et si amers et si doux. A l'instant même, prends-moi, tue-moi, écorche-moi à ton bon plaisir. » Là-dessus Palaistra partit d'un grand éclat de rire, mais d'un rire plein de charme ; dès ce moment, elle fut mienne ; alors nous convînmes que sitôt qu'elle aurait mis au lit ses maîtres, elle me viendrait trouver dans ma chambre, et que nous passerions la nuit ensemble.

Bientôt après Hipparque rentra ; le bain pris, nous nous mîmes à souper. On n'avait cessé de causer et de boire, lorsque, feignant d'avoir sommeil, je me levai, et pensant à ma besogne, je me retirai dans ma chambre. J'y trouvai déja tout préparé avec une certaine recherche. Le lit de mon valet était dehors, une petite table avait été dressée près du mien, et dessus étaient une coupe pour deux, du vin, et de plus, de l'eau froide et de l'eau chaude, prêtes à leur usage. Tous ces préparatifs étaient de la main de Palaistra. Ma couche entière était parsemée de

[1] Esculape.

roses, les unes près de s'entr'ouvrir, comme sur la tige, les autres effeuillées ou tressées en couronnes. Trouvant le banquet ainsi dressé, j'attendis mon convive.

Palaistra n'eut pas plutôt couché sa maîtresse qu'elle accourut me trouver en toute hâte. Alors, que de joies! Nous nous enivrions à qui mieux mieux de vin et de baisers. Déja maintes libations nous avaient fortifiés pour la nuit, quand Palaistra se mit à dire [1] : « Souviens-toi bien, jeune homme, que c'est aux mains de Palaistra que tu es tombé; c'est en ce moment qu'il te faut, entre tous tes compagnons, faire montre d'agilité et d'aptitude à toute espèce de luttes. — Certes, repartis-je, sur un tel défi tu ne me verras pas reculer; quitte ta robe et combattons de suite. — Soit, réplique-t-elle, allons, fais tes preuves, et à ma volonté; à cette heure, maître à la fois et chef de gymnase, je te prescrirai, et en les nommant par leurs noms, les luttes qui sont à mon bon plaisir. Surtout sois docile et attentif à exécuter tout ce que je te commanderai. — Ordonne donc, lui dis-je, et regarde avec quelle dextérité, quelle souplesse, quelle vigueur ces exercices vont s'exécuter. » Elle, aussitôt, se déshabille, et, nue et se tenant droite, débute par ce commandement : — Allons, jeune homme, dit-elle, jette là ta tunique, frotte-toi le corps de ce parfum, et étreins ton antagoniste [2]. . . . . .

. . . . . .

Enfin, après que je me fus montré obéissant à ses leçons, et que nous eûmes passé par toutes ces luttes bien comptées de la palestre, je dis en riant à Palaistra elle-

[1] Ici Lucius fait allusion au nom de Palaestra, en grec παλαίστρα, lutte. On sait que les jeunes filles, à Lacédémone, luttaient nues dans l'arène avec les athlètes, destinées qu'elles étaient à être la mère de héros.

[2] Femur stringens utrumque supinam reclina : tum superior ipse subjiciens te inter femora, eaque distinens, tolle et sursum tende crura : tum demittens atque insistens, illi inhære ac subiens, feri, jamque vulneratum fode jam undique donec defatigeris : robusti sint etiam lumbi : tum extractum telum secundum latitudinem per ipsum inguen adige : et rursus ad parietem impelle : deinde percute. Ubi vero laxum quid videris, tunc jam inscendens, et circa lumbos constringens contine, et tenta non festinare; sed paullum ubi te continueris, tum concurre. Jam dimissus es.

même : « Tu vois, maître, avec quelle adresse et quelle docilité je me suis tiré de tous ces exercices, mais, de grace, pour l'ordre, n'ajoute pas encore à leur nombre tel qu'il est fixé. Tes commandements à toi se succèdent coup sur coup. » Mais Palaistra, me donnant un petit soufflet de sa gentille main : « Tais-toi, bavard, ce dit-elle, pauvre écolier, attends-toi à de prochaines corrections, si tu n'exécutes à l'instant bien d'autres luttes que je te vais commander. » A ces mots, elle se leva droite, et après s'être parfumée : « Voyons à présent, reprit-elle, si tu es un lutteur jeune et vigoureux ; c'est là qu'il te sera besoin de force dans les genoux [1]. . . . . »

. . . . . .

Ainsi s'écoulait cette nuit de délices, de jeux et de luttes, où, tour à tour vainqueurs, nous nous passions la couronne; j'y trouvai tant de charmes que j'oubliai totalement Larisse, ce but de mon voyage ; toutefois me revint-il à l'idée de m'instruire sur ce que je brûlais de savoir. Je dis donc à Palaistra : « Ma chère petite amie, fais-moi voir ta maîtresse au milieu de ses opérations magiques, ou se métamorphosant elle-même : le spectacle de ces merveilles est depuis si longtemps l'unique objet de mon desir. Mais plutôt, si toi-même tu mets la main à l'œuvre, rends-moi témoin de tes prodiges, et transforme-toi à mes yeux ; car je pense bien que tu n'es pas novice en ce métier, et ce n'est pas d'un autre que je le sais, mais bien de moi, de mon propre cœur, que naguère les femmes disaient être de diamant. Moi, qui

[1] Atque in lecto concidens in genu : « Age sane, ait, luctator, habes media. Quatiens ergo acutam, protrude intro et profunde. Nudum vides hic expositumque jacere, hoc utere : primo autem ut ratio postulat, velut nodum stringe : deinde reflexum impelle et contine, et cave concedas intervallum : si vero laxetur celerius instans transfer altius ; et impulsum occulta : et cave ne celerius imperato retrahas : sed multum incurvans illum, subtrahe ; ac infra rursus irruptionem subjiciens contine teque move. Deinde illum dimitte. Cecidit enim et solutus est, et aqua totus est tuus adversarius. » Ego vero, clarum jam videns, « Volo inquam, ipse quoque magister, numeros paucos quosdam imperare : tu vero obedi, surge et asside, deinde manu præbens, tracta cæterum et subige, et me, per Herculem, complexa, jam sopi.

n'avais encore fixé sur pas une d'elles un tendre regard, voilà que par ton art tu saisis ce cœur, que tu en fais un captif, et qu'après un amoureux combat tu le traînes enchaîné à ta suite. » Mais Palaistra : « Trêve de plaisanterie, dit-elle, goguenard que tu es ; et quels enchantements se soumettrait l'Amour, lui passé maître en telle science ; quant à moi, je n'y entends rien. Je te le jure, ô le bien-aimé de mon ame, et par ta tête, et par cette bienheureuse couche, je ne connais seulement pas mes lettres ; et d'ailleurs ma maîtresse est par trop jalouse de son art. Mais, dès que s'en présentera l'occasion, je ferai tout ce qui me sera possible pour te la montrer à l'instant qu'elle se métamorphosera. » Là-dessus nous nous endormîmes.

Quelques jours s'étaient écoulés à peine, quand Palaistra vint m'avertir que sa maîtresse se devait changer en oiseau, et prendre son vol vers le logis d'un de ses amants. Et moi : « O Palaistra ! lui dis-je, voici l'instant d'accomplir ta promesse ; ce service satisfera l'ardente curiosité qui dévore depuis si longtemps celui qui est suppliant à tes genoux.— Fie-t'en à moi, » reprit-elle. A la nuit tombante, elle me vint prendre, et me conduisit devant la porte de la chambre où couchaient ses maîtres, et là elle me dit d'appliquer l'œil sur une petite fente qui s'y trouvait, et de regarder à travers ce qui se passait dans l'intérieur. Je vis la femme se déshabiller, et toute nue s'approcher d'une lampe allumée, puis prenant deux grains d'encens, les jeter sur le lumignon, et se tenant debout, adresser à cette lampe je ne sais combien de paroles qu'elle marmottait entre ses lèvres ; ensuite je la vis ouvrir un long coffret où étaient renfermées grand nombre de petites fioles, en choisir une, et l'en tirer.

Cette fiole contenait quelque chose de liquide que je ne saurais nommer, mais qui avait assez l'apparence d'huile ; elle en prit, et s'en frotta entièrement depuis les ongles des mains jusques à ceux des pieds ; aussitôt je vois force plumes lui pousser à vue d'œil, lui couvrir le

corps, et son nez devenir une corne dure, et puis un bec crochu ; enfin, et les habitudes et la forme, elle avait déja tout d'un oiseau ; elle n'était rien moins qu'un chathuant. Dès qu'elle se sentit des ailes, jetant un cri effroyable, comme fait cet oiseau, elle s'éleva de terre et prit sa volée par la fenêtre. Quant à moi, je crus que c'était un rêve ; je me frottais les paupières avec mes doigts ; je ne pouvais m'en fier à mes yeux, et ne savais s'ils étaient ouverts ou fermés. A la fin, et à grand'peine, lorsque je fus bien convaincu que je ne dormais pas, je suppliai Palaistra d'oindre mon corps avec cette essence, de me donner des ailes, et de faire de moi aussi un oiseau. Je voulais savoir, par expérience, à quel degré d'homme devenu volatile, cette métamorphose influerait sur mon ame. Aussitôt elle ouvre doucement la porte de la chambre, et en rapporte une des petites fioles.

Pour moi, sans perdre un moment, je me déshabille et me frotte, de la tête aux pieds, de l'essence qui y était contenue. Mais, ô malheur insigne ! ce n'est pas en oiseau que je me vois transformer : il me pousse une queue par derrière ; mes doigts, je ne sais ce qu'ils deviennent, de leurs cinq ongles il ne leur en reste plus que quatre, et encore n'est-ce que de la corne ; mes mains, mes pieds, deviennent les pieds d'une bête de somme ; mes oreilles s'allongent ; ma face grossit démesurément. De quelque côté que je m'examine, je me vois un âne complet. Voulant me plaindre à Palaistra, je n'avais plus voix humaine : toutefois le mouvement de ma lèvre, ma tête baissée vers la terre, comme ont coutume de la tenir les ânes, et mon œil se tournant piteusement vers elle, l'accusaient, autant que possible, de m'avoir fait âne au lieu d'oiseau. Quant à Palaistra, se frappant le visage de ses deux mains : « Ah ! malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle, quelle triste erreur j'ai commise, que viens-je de faire ? Trop empressée de te satisfaire, trompée par la ressemblance de ces fioles, j'ai pris l'une pour l'autre, et ce n'est pas celle qui fait pousser les plumes. Mais rassure-toi, mon

pauvre bon ami, il est contre cet accident un remède facile ; car pour peu que tu avales quelques roses, tu dépouillera sur-le-champ la forme d'animal, et tu redeviendras l'amant, l'amant chéri de Palaistra. Un peu de patience, mon doux ami; reste âne cette nuit encore, et demain, dès l'aube, je courrai te quérir des roses, tu les mangeras, et tu seras sauvé. » En parlant ainsi, elle me caressait les oreilles de la main, puis me la passait sur le dos. J'étais bien complétement âne d'encolure, en effet; mais quant à l'esprit et à l'ame, j'étais toujours et Lucius et homme, à la voix près.

Cependant, non sans en vouloir au fond du cœur à Palaistra de son étourderie, me mordant la lèvre, je m'en allai droit à l'écurie, où je savais qu'étaient et mon cheval et le véritable âne, celui d'Hipparque. Sitôt qu'ils me sentirent à leurs côtés, dans la crainte que je ne prisse aussi ma part du fourrage, couchant les oreilles, ils s'apprêtaient, par des ruades, à prendre fait et cause de leur ration. Je m'en aperçus, et prudemment je me retirai loin de la mangeoire, dans un coin, où je ne pus me défendre de gémir ; hélas ! ce fut à braire que je me pris. C'est alors que je descendis en moi-même, et me dis : « O fatale curiosité ! que deviendrais-je si un loup, ou toute autre bête féroce, venait à entrer ici, moi qui jamais ne fis de mal à personne, ils me mettraient en lambeaux. » Tout en ruminant de la sorte, je ne prévoyais pas, pauvre malheureux ! le sort qui m'attendait.

Déja il faisait nuit noire, tout était silencieux, c'était l'heure où le sommeil est le plus doux et le plus profond, lorsqu'il se fit derrière la muraille un bruit tel que si on la voulait percer ; on la perçait en effet ; déja un trou y était pratiqué, large à recevoir un homme, et aussitôt un homme y passe, puis un autre, enfin toute une bande armée d'épées. Ils traversent l'écurie, entrent dans les chambres, et lient Hipparque, Palaistra et mon valet, puis font à leur aise maison nette, emportant et entassant dehors argent, hardes et vaisselles. Comme il ne restait

plus rien à prendre que nous, ils nous bâtèrent, sellèrent, puis mirent et lièrent leur butin sur notre dos; nous en avions plus que notre charge. De suite, eux, à grands coups de triques, nous chassèrent devant par des chemins impraticables, à travers lesquels ils cherchaient à se réfugier dans la montagne. Quant aux deux autres pauvres bêtes, je ne saurais dire ce qu'elles souffrirent; quant à moi, non accoutumé à marcher pieds nus, forcé de trotter sur les pointes des rocailles, et ployant sous le faix, je n'en pouvais plus. A tout moment la jambe me bronchait, mais défense à moi de tomber; car par derrière un de ces bandits m'appliquait à l'instant sur les cuisses force coups de bâton. Dans cette misère, que de fois je voulus m'écrier : O CÉSAR [1]! mais je ne faisais autre chose que braire; il sortait bien de mes lèvres un O long et retentissant, mais jamais César ne pouvait l'accompagner. Alors il me pleuvait sur les reins une volée de coups, dans la crainte où ces gens étaient d'être trahis par mon exclamation. Or donc, sentant que ma voix, exprimant tout autre chose, me trompait, je résolus de garder le silence tout le long de la route, et de me racheter ainsi quelques coups de trique.

Le jour paraissait à peine, et déja nous avions franchi plusieurs collines. On nous avait muselés de peur que nous ne broutions l'herbe chemin faisant, et qu'il ne s'allongeât par tant de repas et de haltes. C'est alors que je me reconnus bien pour âne, forcé que j'étais de rester âne encore. Sur le midi, nous atteignîmes une espèce de métairie dont les gens semblaient pairs et compagnons avec cette bande, comme il me fut aisé de le voir, car après s'être affectueusement embrassés les uns les autres, les premiers invitèrent les nouveaux venus à se remettre de tant de fatigues dans leurs logis, et ils leur servirent à dîner. Quant à nous, pauvres bêtes, on

[1] Dans les extrêmes dangers, les matelots français criaient : « *Vive le roi!* » comme si leur souverain eût été leur Dieu sauveur.

nous donna de l'orge à pleine mangeoire; mes compagnons s'en gorgèrent à qui mieux mieux, et moi, à côté d'eux, je me mourais de faim. N'ayant jamais fait mon dîner d'orge non bouilli, je regardais tout autour de moi s'il ne se présentait pas quelques aliments à ma convenance, lorsqu'à l'extrémité de la cour, j'aperçus un jardin plein de très beaux légumes, parmi lesquels s'élevaient et brillaient des rosiers.

Aussitôt, sans être vu de personne dans l'intérieur, tout occupé qu'on était à dîner, j'entrai dans le potager, aussi bien pour me remplir l'estomac de ces excellents légumes, tout crus qu'ils étaient, que par envie des roses, car je pensais bien qu'homme j'allais redevenir sitôt que j'aurais mangé de ces fleurs. Sans perdre de temps, je me mis à parcourir le jardin, me remplissant le ventre de laitues, de raves, de persil, autant que peut supporter de ces légumes crus l'estomac d'un homme. Quant aux roses, elles n'étaient point de vraies roses, c'étaient les fleurs d'un laurier sauvage que nous nommons Rhododaphné[1], très mauvais repas pour âne ou cheval, car on assure que sitôt que l'un d'eux en a goûté, il tombe mort sur-le-champ.

Sur ces entrefaites, le jardinier, s'apercevant de mon équipée, saisit un bâton; à peine est-il entré dans le potager, qu'il voit l'ennemi et le dégât fait dans ses légumes; alors, comme un propriétaire sans pitié pour les bandits, quand il a surpris un voleur, il m'assomme de coups, me frappant sur les côtes, sur les cuisses, sur les oreilles et sur la tête, qu'il faillit me briser. Je n'y tenais plus, je lui détachai de mes deux pieds de derrière une ruade, et le laissant étendu tout de son long au milieu de ses légumes, je me mis à fuir vers la montagne; mais lui, me voyant détaler si lestement, cria qu'on lâchât sur moi les chiens; ils étaient nombreux, d'une taille énorme, et dressés à combattre les ours.

[1] Laurier-rose.

Aussitôt je réfléchis qu'à l'instant atteint par cette meute, elle me mettrait en pièces; je fis donc un circuit et retournai à l'étable, bien persuadé de ce proverbe : « Qu'il vaut mieux rebrousser chemin que de courir malencontreusement. » Les gens de la maison rappelèrent les chiens lancés à ma poursuite, et les ayant remis à l'attache, ils me rouèrent de coups, et ils me frapperaient encore, je crois, si l'excès de la douleur ne m'eût fait leur lâcher au nez, par en bas, tous les légumes dont j'avais le ventre plein.

Toutefois, étant venue l'heure de se remettre en route, c'est sur mon dos qu'ils chargèrent la plus grande partie et la plus lourde de leur butin, et puis nous cheminâmes. Battu tout le long du chemin, ployant sous le faix, la corne de mes pieds usée par les cailloux, déja je n'en pouvais plus. Il me vint alors à l'esprit de m'abattre, et dût-on, à force de coups, me tuer sur la place, j'espérais qu'il résulterait de cet expédient un grand avantage pour moi; car je pensais que mes voleurs, rebutés par mon obstination, diviseraient ma charge entre le cheval et l'autre âne, et me laisseraient là, à la merci des loups. Mais quelque jaloux démon, pénétrant mon projet, le tourna contre moi-même. En effet l'autre âne, s'imaginant semblable ruse, se laissa choir sur le chemin, et aussitôt ceux-ci de faire jouer le bâton sur ce malheureux animal, pour le forcer à se relever. Les coups ni les blessures n'y sauraient que faire, ils le prennent donc, les uns par les oreilles, les autres par la queue, essayant, pour ainsi dire, de le ressusciter; mais rien n'y peut, il était couché gisant à travers la route, ni plus ni moins qu'une pierre. La bande alors délibéra que toute cette peine était inutile, et que dans leur fuite un instant perdu auprès d'un âne demi-mort était irréparable; ils prirent donc tout l'attirail dont il était chargé, et le partagèrent entre moi et le cheval; puis, saisissant mon misérable compagnon d'esclavage et de misère, avec leurs épées ils lui coupèrent les jarrets, et le poussèrent

tout palpitant dans un précipice : jusques en bas, sa mort ne fut qu'une danse de roche en roche.

Ne prévoyant que trop, par le sort de mon compagnon de voyage, quel serait le résultat de mon projet, je me résolus à supporter bravement ma destinée, ferme sur mes jambes, et à marcher de bon cœur, ayant toujours espérance de trouver enfin des roses, dont j'attendais ma délivrance. Aussi bien, avais-je entendu les voleurs disant : « Qu'il ne restait plus que peu de chemin à faire, qu'on allait bientôt s'arrêter, et nous mettre la bride sur le cou.» Il fallut voir alors comme notre charge devint légère, et comme nous trottions. On arriva au gîte au coucher du soleil. Une vieille femme était assise dans l'intérieur, où un bon feu était allumé. C'est là que les larrons déposent le butin, dont le hasard nous avait chargés, puis gourmandent la vieille de ce qu'elle restait sur sa chaise au lieu de leur préparer à dîner. « Eh ! tout est prêt ! se récria-t-elle ; il y a du pain en abondance, plusieurs tonnes de vin vieux, et du gibier accommodé à ma façon.» Eux, tout en complimentant la vieille, se déshabillent et se frottent les membres avec des essences devant le feu, et là, puisant avec la main dans une chaudière pleine d'eau chaude, chacun s'asperge le corps, et s'improvise un bain.

Un instant après, arriva une bande de jeunes gens chargés de vases, pour la plupart d'or et d'argent, de hardes et de bijoux d'hommes et de femmes. Le tout fut transporté dans l'intérieur, et alla grossir le dépôt commun. Cela fait, ils se lavent aussi de la tête aux pieds. Un dîner des plus copieux leur est immédiatement servi, et bientôt, le long de la table, il s'établit entre ces brigands mille bruyants colloques. Dans cet intervalle, la vieille vint mettre de l'orge dans la mangeoire, pour moi et le cheval. Celui-ci, comme il est naturel, de peur que je ne prisse largement ma part du commun repas, s'emplissait le ventre en toute hâte. Mais moi, sitôt que je vis la vieille dehors, je mangeai du pain de la provision qui,

par hasard, était à ma portée. Le lendemain, les bandits, un seul excepté et la vieille, sortirent dès le matin pour travailler (c'était leur expression). Je gémissais en moi-même de l'exacte vigilance de mes deux gardiens. Quant à la vieille, je m'en moquais; je me serais bien esquivé sans qu'elle en vît rien; mais le jeune bandit était d'une haute stature, son regard était terrible, son épée ne le quittait jamais, et de plus il tenait toujours la porte close.

Trois jours après, vers le milieu de la nuit, les voleurs étaient de retour: ils ne rapportaient ni or ni argent, ni quoi que ce soit; ils amenaient pour tout butin une jeune fille, nubile à peine, merveilleusement belle, tout en pleurs, la robe déchirée et les cheveux épars. Ils la font asseoir sur un lit de feuillage, l'invitent à se remettre, et la laissent sous la garde de la vieille, à laquelle ils enjoignent de ne point la quitter d'un instant. La jeune fille ne voulut ni manger ni boire; elle ne faisait que pleurer, et s'arracher les cheveux; de sorte que moi, qui étais tout proche, debout sur mes jambes devant ma mangeoire, je me mis à pleurer aussi de concert avec cette charmante créature. Pendant ce temps, les voleurs étaient à souper dans le vestibule.

A la pointe du jour, l'un d'entre eux, désigné par le sort pour aller épier sur les routes, accourut annonçant qu'un étranger, menant à sa suite un riche bagage, devait passer non loin de là. Soudain de se lever tous de table, de s'armer, de nous bâter, moi et le cheval, et de nous chasser devant eux. Moi, pauvre malheureux, qui savais que nous marchions à l'ennemi et au combat, je cheminais d'un pas nonchalant; mais à l'instant je sentais jouer sur mon dos le bâton de ces misérables, hâtés qu'ils étaient, eux, d'arriver. Nous ne tardâmes pas à nous trouver sur le chemin où allait passer le voyageur. Tous nos brigands à la fois, tombant sur ses équipages, le tuent lui et sa suite, et choisissant ce qu'il y a de plus précieux dans le butin, ils nous en chargent tant et plus,

le cheval et moi ; le reste, ils le cachent dans la forêt, et de suite ils nous chassent vers le logis. Pressé que j'étais dans ma marche par force coups de trique, je donnai du sabot contre une roche aiguë, et m'ouvris le pied. Ma plaie était si douloureuse, que je boitai tout le reste de la route. « A quoi bon, se disaient entre eux ces drôles, de nourrir cet âne, qui, à chaque pas qu'il fait, tombe? Jetons dans l'un de ces précipices cette bête de mauvais augure.—Oui, jetons-le, ajoute un autre, qu'il soit pour la troupe une victime expiatoire. » Je les écoutais, et les voyant disposés à me faire faire le saut, tout le reste du chemin je me mis à trotter, comme si ma blessure n'était mienne, mais celle d'un autre ; la frayeur de la mort avait anéanti en moi le sentiment de la douleur.

Rentrés au logis, nous respirâmes un peu. Les bandits ôtèrent de dessus notre dos tout le bagage, le déposèrent en bon lieu, puis se couchèrent tous autour d'une table, et se mirent à souper. La nuit venue, ils sortirent pour aller chercher le reste du butin, ne le croyant pas en sûreté dans la forêt, quand l'un d'eux se prit à dire : « Ce misérable âne, qui a la corne d'un de ses pieds toute démantelée, à quoi bon l'emmener? Nous nous chargerons d'une partie du butin, et le cheval portera le reste. » Il faisait clair de lune ; la nuit était magnifique. Je me dis alors en moi-même : « Pauvre malheureux ! eh ! veux-tu donc rester encore longtemps ici? Te plaît-il d'attendre que les vautours et leurs petits dînent de ta chair? N'as-tu pas de tes oreilles ouï ton jugement? Ne te fait-il rien d'être précipité dans une de ces fondrières? Allons, profite de cette nuit ; la lune est dans son plein, tes maîtres sont partis ; sauve-toi de ce repaire d'assassins. » Tout en faisant ces réflexions, je m'aperçus que je n'étais pas attaché, et que le licol qui servait à me traîner par monts et par vaux était là pendu au mur. Ce fut pour moi comme un aiguillon ; je sortis soudain de l'écurie, et allais détaler, quand la vieille, me voyant prendre ma course, me saisit par la queue et me tira de toutes ses

forces; mais moi, auquel un saut dans les fondrières et mille autres morts eussent été préférables à la honte de me laisser prendre par cette décrépite femelle, je tirais de mon côté et l'entraînais. Elle se mit à crier à tue-tête, appelant la jeune captive à son aide. Celle-ci, étant aussitôt accourue et voyant cette vieille Dircé pendante à la queue d'un âne, se sentit animée d'une généreuse audace, digne d'un cœur de jeune homme le plus déterminé : elle saute sur mon dos, s'y assied, et du talon me presse vivement les côtes, et moi de détaler au plus vite. L'ardeur de m'évader et l'intérêt que je portais à ma cavalière me faisaient fuir de la course d'un cheval. Nous avions déja laissé la vieille bien loin derrière nous, se démenant dans la poussière.

La jeune fille priait les dieux de protéger sa fuite, de la sauver; puis, s'adressant à moi : « Bon et gentil baudet, me dit-elle, si tu me ramènes à mon père, je t'exempte à jamais de tout travail, et chaque jour de ta vie, je te ferai servir pour dîner un boisseau ras de belle orge. »

La joie de me soustraire à mes bourreaux, l'espérance d'un meilleur sort, et surtout d'être choyé par si gente demoiselle, dont j'étais le libérateur, me faisaient voler plutôt que courir; je ne pensais plus à ma blessure. Parvenus là où la route se sépare en deux, nos ennemis, qui revenaient, nous rencontrent, malheureux captifs que nous étions; ils nous avaient déja reconnus de loin au clair de la lune. Courant sus, ils nous saisissent, et tous de dire : « Ah, ah! jeune innocente! où allez-vous donc à cette heure, pauvrette? Il paraît que vous n'avez pas frayeur des Esprits; venez çà, la belle, nous nous chargeons de vous remettre à votre famille. » Et ils accompagnaient chaque parole d'un rire sardonique. Ils me firent lestement rebrousser chemin. Ce malheur réveilla chez moi le sentiment de ma blessure : j'allais boitant. « Dispos tout à l'heure, se prirent-ils à dire, et vite comme un coursier, tu t'enfuyais à toutes jambes et

semblais avoir des ailes, et maintenant que te voilà pris, tu vas clopinant. » Et les drôles assaisonnaient chacun de leurs propos d'un énorme coup de bâton, tant qu'à force de remontrances, ils me firent à la cuisse une large plaie. A notre retour au logis, nous trouvâmes la vieille pendue à une roche; il est probable que, dans la frayeur où elle était de la colère de ses maîtres pour avoir laissé évader la jeune fille, elle s'était passé une corde au cou et s'était étranglée. Les bandits louèrent la vieille d'une si belle action. Ils coupèrent la corde, et la jettent tête en bas, et le chanvre encore au cou, dans la fondrière. Pour cette fois, soigneux avant tout de lier la prisonnière, ils se mettent à souper et à boire d'autant.

Durant cette orgie, toute la conversation roula sur la jeune fille. «Que ferons-nous, dit l'un d'eux, de notre fugitive? -- Eh! répliqua un autre, faisons-lui faire le même saut qu'à la vieille; châtions ainsi cette voleuse d'âne, si elle ne nous a pas volé autre chose, cette traîtresse femelle, qui a failli faire découvrir toute la boutique. Car mettez-vous bien dans la tête, mes amis, que, si elle eût réussi à s'échapper, une fois dans sa famille, bientôt pas un de nous ne fût resté vivant. Après de bonnes mesures, on aurait fait main basse sur nous, et tous nous eussions été pris, sans en excepter un seul. Vengeons-nous donc de cette peste; toutefois ne la tuons pas d'un coup, tout en lui faisant faire la culbute de la roche. Inventons une mort, mais des plus cruelles et des plus lentes; prolongeons-en autant que possible la durée et les tortures, et qu'elle rende l'ame, si elle veut, après. » Il parlait encore, qu'on les eût vus tous cherchant quelque nouveau genre de supplice, quand l'un d'eux se prit à dire : « Déja je vous vois applaudir à ma superbe imaginative. D'abord l'âne a mérité la mort, par sa paresse, par sa malice à faire le boiteux, et par sa complicité avec cette audacieuse pucelle, compagnon qu'il était de sa fuite. Demain donc, dès la pointe du jour, égorgeons-le, ouvrons-lui le ventre, arrachons-en les entrailles, je-

tons-les, et dans sa peau donnons un logis à la gentille demoiselle, bien entendu qu'on lui laissera passer la tête, de peur qu'elle n'étouffe sur-le-champ. Quant au reste du corps, cousons-le tout de son long et de notre mieux dans cette même peau, et après qu'elle aura été ainsi emballée, jetons-les tous deux dehors, et les abandonnons; ce sera pour les vautours un festin d'un nouveau goût. Faites attention, mes amis, à tout l'horrible de ce supplice. D'abord, avoir pour logis un âne mort; au milieu de l'été, demeurer dans le ventre d'un animal, s'y voir cuire aux ardeurs d'un soleil brûlant, puis s'y sentir expirer dans les tortures d'une faim incessante, et enfin n'avoir point ses mains libres pour s'étrangler soi-même. Je ne dis pas tout ce que celle-ci aura à souffrir de la puanteur de cet âne en putréfaction, toute rongée des vers qu'elle sera elle-même; et enfin des vautours qui, pénétrant dans cette charogne, en arracheront la chair par lambeaux, en même temps que celle de cette misérable respirant encore. »

Toute la troupe alors de s'écrier, comme d'une invention superbe, inouïe, merveilleuse. Quant à moi, je gémissais, pensant que, sitôt le soleil levé, j'allais être égorgé; que je serais privé du seul bonheur des morts, celui de reposer dans un tombeau, et qu'au contraire j'allais recevoir cette malheureuse fille dans mon sein, et servir moi-même de sépulture à une pauvre innocente.

Mais voici qu'à la petite pointe du jour un fort peloton de soldats fond à l'improviste sur la métairie. Envoyés contre ces scélérats, ils vous les garrottent tous, et vous les traînent devant le gouverneur de la province. Par bonheur, le fiancé de la jeune fille était de l'expédition; ce fut lui qui à leur tête leur indiqua le repaire des voleurs. Ayant donc repris sa prétendue, il la mit lui-même sur mon dos, et ainsi la reconduisit-il chez elle. Du plus loin que purent nous distinguer les villageois, ils ne doutèrent point de notre succès; car mon braire

joyeux annonçait une bonne nouvelle. Ils accoururent à notre rencontre, nous saluèrent, et nous accompagnèrent jusques au logis de la belle.

Ma jeune maîtresse ne cessait de faire de moi des éloges mérités, moi naguère son compagnon de captivité, de fuite, et de mort peut-être ! A dîner elle me faisait servir un boisseau d'orge tout ras et du foin à remplir le ventre d'un chameau. Ce fut alors que je maudis Palaistra de m'avoir, par son art, changé en âne plutôt qu'en chien, lorsqu'aux noces des époux, qui étaient fort riches, je voyais entrer dans la rôtisserie toute la meute, et tant et plus s'y gorger de viandes. Quelques jours après ce galas, ma maîtresse, racontant à son père mes bons offices, le pria de vouloir bien me payer d'un juste retour, et le père de suite ordonna qu'on me mît en liberté, et qu'on me laissât, en plein air, paître avec ses cavales. « Oui, ajouta-t-il, c'est un affranchi, qu'il vive désormais dans les délices, et qu'à son bon plaisir il s'ébatte avec mes juments. » En disant cela, il appela un de ses palefreniers, et m'abandonna à ses soins. Au jugement de tout âne, la récompense eût été des plus raisonnables ; cependant j'avais grande joie de ce que mon dos ne porterait plus de charges. Sitôt que nous fûmes arrivés aux champs, mon conducteur me lâcha en compagnie des cavales, et nous mena en troupeau au pâturage.

Mais il était de ma destinée qu'il m'arrivât comme à Candaule[1]. En effet, le chef du haras me laissa au logis à sa femme Mégapole ; et celle-ci, m'attachant à la meule, me faisait moudre tout ce qu'elle avait de froment et d'orge. Encore eût-ce été une peine bien supportable à un âne reconnaissant de sa nature de moudre seulement pour ses maîtres ; mais, voyez la bonté de cette femme, elle louait mon pauvre cou aux villageois d'alentour

[1] Ce Candaule, dont fait mention Hérodote, fut roi de Lydie ; il eut l'imprudence de montrer à Gygès, possesseur d'un anneau qui le rendait invisible, la reine sa femme, qui était d'une beauté merveilleuse. Pour se venger, elle força Gygès à poignarder Candaule. (*Voyez* Hérodote, livre I.)

(les dieux savent combien ils étaient!) et se faisait payer en farine. Bien mieux, l'orge qu'on m'avait mesuré, mon dîner, après me l'avoir donné à moudre, elle le mettait griller au feu, et en faisait des gâteaux dont elle se régalait, et à moi, pour mon repas, il ne me restait que le son. Si, d'aventure, celui qui mène les juments au pré me lâchait au milieu d'elles, reçu à coups de pieds, mordu par les étalons, j'étais près de tomber mort; car, me soupçonnant épris d'adultères desirs pour leurs belles poulinières, ils m'allongeaient force ruades, et me donnaient la chasse. Cette jalousie d'étalons m'était insupportable, de sorte qu'en peu de jours encore je devins si maigre, que je n'avais plus forme d'âne; et quel bon temps pouvais-je avoir? Au logis je tournais la meule, et au pré j'étais assailli par mes compagnons.

Souvent aussi on m'envoyait au haut de la montagne, d'où je rapportais du bois sur mon dos. Ces jours-là mon mal était à son comble : d'abord il me fallait gravir, sans être ferré, une côte fort élevée par un sentier presqu'à pic et horriblement rocailleux. On m'avait donné pour ânier un scélérat d'enfant qui me faisait souffrir mille morts. Bien que j'allasse grand trot, il me frappait sur la cuisse, non avec une simple trique, mais avec une épine pleine de nœuds et toujours à la même place, de sorte qu'il s'y ouvrit une plaie sur laquelle il prenait plaisir à appliquer ses coups sans se relâcher d'un moment. Parfois il me mettait sur le dos une charge telle qu'un éléphant aurait eu peine à la porter; puis là, où la pente était la plus rapide, il me frappait à tour de bras. S'il voyait ma charge pencher et prête à tomber, alors qu'il n'eût fallu que retirer du bois d'un côté pour en ajouter de l'autre, où le poids était moindre, et de cette façon rétablir l'équilibre, il se serait bien gardé d'un tel expédient; au contraire, il ramassait de grosses roches le long de la montagne, en chargeait le côté léger, et ainsi faisait le contre-poids. Et moi, pauvre âne, je descendais la côte chargé, jusque dessous le ventre, de bois et de pierres

inutiles. Comme à travers le chemin il passait un ruisseau dont l'eau était toujours courante, le petit garnement, ménager de sa chaussure, sautait sur ma croupe, et, se tenant derrière les fagots, passait ainsi à l'autre bord.

Que si, n'en pouvant plus, je tombais sous la charge, mes souffrances alors étaient insupportables. Il ne descendait pas afin de me relever à l'aide de mon licol, et d'alléger mon fardeau comme il l'eût dû faire. Le mauvais enfant, bien loin de sauter à bas et de me prêter la main, me frappait d'abord de son bâton sur la tête et sur les oreilles, puis me coupant les flancs avec, à force de coups me faisait remettre sur mes jambes. Un jour il s'avisa d'un divertissement ou plutôt d'un supplice plus cruel encore. Il prit une poignée d'épines, les plus aiguës qu'il put trouver, et les lia en un tortillon qu'il suspendit sous ma queue. Chemin faisant, comme il ne pouvait manquer, ces épines m'allaient battant le long du derrière, et me piquaient jusqu'au sang. Il m'était impossible de me dégager de ces dards ; ils étaient attachés à mon corps, ils me suivaient. Si, pour éviter le contact de leurs pointes, je marchais d'un pas plus lent, j'étais assommé de coups de trique, et si, de peur de la trique, je me mettais à courir, les épines, ballottées sous ma queue, m'entraient plus douloureusement encore dans les chairs. Décidément mon conducteur, vrai petit bourreau, s'avisait de tout pour me tuer.

Un beau matin que mes maux étaient au comble, perdant enfin patience, je lui lançai une ruade : cette ruade, il l'avait toujours sur le cœur. Il arriva qu'un jour ordre lui fut donné de transporter d'un village à un autre de l'étoupe. M'ayant donc amené avec lui, il ramassa cette étoupe en un tas, la mit sur mon dos, et l'y assujettit, ou plutôt ce fut moi qu'avec une forte hart il lia vigoureusement à ma charge, tout en machinant contre moi quelque mauvais tour. En effet, comme nous étions déja loin de la métairie, il fourra dans les étoupes un tison

ardent qu'il avait dérobé au foyer à l'instant de partir. En un clin d'œil l'étoupe prit feu (et pouvait-il en advenir autrement?) ; ce ne fut plus un fardeau que je portais, ce fut un incendie ; je m'attendais à être grillé sur la route, quand, par hasard, s'offrit devant moi une mare profonde ; soudain je m'y jetai, là où l'eau était la plus épaisse, et m'y roulant, m'y vautrant de çà de là avec mes étoupes, cette charge si fatale à mon dos, j'éteignis dans la vase cet incendie ; et ainsi j'achevai la route avec plus de sécurité, car le malin enfant était dans l'impossibilité de rallumer les étoupes si trempées et souillées de limon qu'elles étaient. A peine au logis, ne voilà-t-il pas que le petit drôle, prévoyant tout, eut le front de m'accuser de m'être, en passant, frotté avec intention au long d'un fourneau allumé. Toutefois, et contre mon espérance, j'avais échappé au feu des étoupes.

Mais bientôt mon scélérat d'enfant machina à ma ruine quelque chose de plus atroce encore. Un jour, comme de coutume, m'ayant emmené sur la montagne, il me mit sur le dos plus que ma charge de bois, qu'il vendit, chemin faisant, dans le voisinage, à un homme de la campagne, puis me ramena, allégé et leste que j'étais, à la maison, où le petit fourbe m'accusa devant son maître d'un acte abominable. «Maître, dit-il, je ne vois point pourquoi nous nourrissons cet âne, on n'en pourrait trouver un plus lourd ni un plus paresseux. Il n'y a qu'une seule chose qui le réveille, c'est s'il aperçoit femme ou fille fraîche et jolie, ou un jeune garçon ; alors, dans sa gaieté, il se met à ruer, puis à courir sus ; il est ni plus ni moins qu'un jouvenceau à la vue d'une maîtresse adorée. Bien mieux, voulant lui donner un baiser, il la mord, et la serre de près. Croyez-m'en, il vous adviendra de ce maudit âne malheur et procès, à cause de ses outrages et de ses attaques. Tout à l'heure encore, chargé de fagots, voyant une femme qui allait traverser la plaine, ne voilà-t-il pas que, par une brusque secousse, il jette à

terre ses fagots, court sur cette femme, la renverse sur le chemin, et veut se marier avec elle. Et si près de là quelques gens ne fussent accourus à son secours, ce joli galant l'eût laissée là toute déchirée. »

Mon maître crut tout cela. « Eh bien, dit-il, si ce méchant baudet ne veut ni marcher ni porter charge, si, de plus, il est vrai qu'il soit épris d'humaines passions, et soit féru de desirs à l'aspect de garçons et filles, éventrez-le, jetez ses entrailles aux chiens, et gardez-en la chair pour les ouvriers; et si l'on vous demande qui l'a ainsi égorgé, répondez que c'est le loup. » Qui fut joyeux alors, ce fut ce bourreau d'enfant, mon conducteur; il lui tardait de me tuer à l'instant même, quand de hasard un bon villageois du voisinage survint, et m'arracha à une mort certaine, en quelque façon plus douce pour moi que le conseil qu'il donna. « Pourquoi, dit-il, tuer inutilement cet âne, encore bon à tourner la meule, et à porter charge? J'ai pour lui un remède bien simple, le voici : quand, piqué de l'aiguillon des desirs, il se ruera sur homme ou femme, saisissez-le, et le châtrez. Une fois la cause de sa fougueuse passion absente, sur l'heure il deviendra doux, il engraissera à vue d'œil, et il portera légèrement les plus lourds fardeaux. Si vous n'êtes expert en tel genre d'opération, je viendrai ici entre trois ou quatre jours, et je rendrai votre bête plus soumise qu'une brebis. » Et tous les gens de la maison d'applaudir au donneur de conseil. Quant à moi, je versais des larmes, dans l'affliction où j'étais de perdre dans l'âne ce qui me restait d'homme; je résolus de renoncer à la vie plutôt que d'être fait eunuque. Mon dessein était donc de ne prendre désormais aucune nourriture, ou de me précipiter du haut d'une roche, et de périr ainsi de la plus triste fin; mais, mort, d'offrir du moins aux regards un corps non profané et auquel rien ne manquait.

Mais, assez avant dans la nuit, voilà qu'il arrive aux champs et à la métairie un exprès du bourg voisin, annonçant que la nouvelle mariée, naguère captive chez

les voleurs, ainsi que son époux, se promenant un soir, après la collation, sur la plage, avaient été emportés tous deux par les flots, qui soudainement s'étaient soulevés, qu'ils n'avaient plus reparu, et qu'ils y avaient trouvé en même temps la fin de leur existence et de leurs infortunes amoureuses. A la nouvelle que la maison ne reverrait jamais ses jeunes maîtres, que font nos gens? Tous saisissent cette occasion de se soustraire à la servitude, s'emparent de tout ce qu'ils trouvent dans l'intérieur et se dérobent au châtiment par la fuite. Quant au maître du haras, qui de son côté avait mis la main sur ce qu'il avait pu, et du butin duquel je faisais partie, il me chargea, moi et les cavales, de ce bagage. Je portais le fardeau d'un véritable âne, et ne laissais pas que de souffrir; mais grande était ma joie d'échapper, par cet événement, à ma mutilation. Nous marchâmes la nuit entière par des sentiers difficiles, et au bout de trois jours nous arrivâmes à Béroë de Macédoine, ville grande et peuplée.

C'est là que nos conducteurs avaient résolu de se fixer; en conséquence nous fîmes halte, et de suite il fut arrêté que nous, bêtes de somme, serions vendues. Donc on nous mena au marché, au milieu duquel un crieur à la voix perçante, se tenant debout, nous cria à l'encan. Comme de juste, les acheteurs voulurent faire notre inspection, ils nous ouvrirent la bouche, et s'assurèrent par nos dents de l'âge de chacun. Il n'y en eut pas un de nous, moi excepté, qui n'ait trouvé son acheteur : déja le crieur donnait ordre de me renvoyer à l'écurie, disant: « Vous le voyez, celui-là seul n'a pu rencontrer chaland. » Mais Némésis, qui ne cessait de me faire tourner sous ses coups et de me jeter d'ornière en ornière, me réservait un maître comme j'étais loin d'en souhaiter un. C'était un de ces vieux débauchés qui par les campagnes et villages font faire une tournée à la déesse de Syrie, et la forcent, toute déesse qu'elle soit, à mendier en chemin. Je fus vendu trente drachmes, c'était assurément un bon

prix. Je suivis en gémissant mon nouveau maître, qui me tenait par la longe.

Après que nous fûmes arrivés à la demeure de Philèbe (car c'était le nom de mon acheteur), voici qu'à peine au seuil de la porte, il se mit à crier à tue-tête : « Holà ! ho ! gentilles fillettes, je viens de vous acheter un beau et vigoureux serviteur, il est de race cappadocienne. » Ces jeunes tendrons n'étaient autres qu'une bande d'infâmes au service de Philèbe, qui tous alors de pousser un cri de joie, dans la croyance où ils étaient que Philèbe avait fait achat d'un tout jeune homme. Mais sitôt qu'ils virent que ce prétendu bel esclave n'était qu'un âne, c'est alors qu'il eût fallu les entendre railler Philèbe : « Ma bonne, lui dirent-ils, ce n'est pas un esclave, mais un époux, et un époux pour toi seule que tu as amené de nous ne savons quel endroit. Heureuse te soit une si brillante alliance, et bientôt puisses-tu mettre au monde des enfants dignes d'un tel couple ! » C'est de la sorte qu'ils allaient se moquant.

Le lendemain, selon leur expression, ils se mirent à l'œuvre. Ils habillèrent la déesse et la dressèrent toute parée sur mon dos; puis nous sortîmes de la ville et parcourûmes les campagnes. Toutes les fois que nous approchions de quelque bourg, moi, porteur de la déesse, je m'arrêtais tout court; alors une troupe de flûteurs exécutait, à en perdre le souffle, des airs propres à inspirer la fureur. Durant ce tintamarre, mes fourbes de jeter leurs mitres à terre, et la tête baissée, de se la faire pivoter sur leurs cous, de se percer les bras avec des épées, et tirant la langue entre leurs dents, de se la taillader, de sorte qu'en un instant le sol tout autour d'eux fut rempli de leur lâche sang. Quant à moi, resté sur mes jambes, témoin de ce spectacle, je tremblais que le sang d'âne fût aussi du goût de la déesse. Après qu'ils se furent ainsi déchiquetés, ils firent le tour des assistants, desquels une assez bonne collecte d'oboles et de drachmes leur plut dans les mains. Celui-ci leur

donnait des figues ou un fromage, celui-là un baril de vin, un autre un médimne de froment, et aussi d'orge pour leur âne. Avec ces dons ils se nourrissaient et fournissaient au culte de la déesse confiée à mon dos.

Voilà qu'un jour étant tombés à un village déja connu d'eux, ils amènent un paysan de belle taille, et tout jeune, à la chasse duquel ils avaient été, et le font entrer dans leur logis, où ils obtinrent du rustre ce qui a coutume d'être si agréable à ces abominables débauchés. Ce fut alors que je souffris impatiemment de ma métamorphose, que je songeai à tous les maux que j'avais endurés jusqu'à ce jour. Je voulus m'écrier : « O cruel Jupiter ! » Hélas ! ce ne fut point une véritable voix qui sortit de mon gosier, mais bien un braire d'âne, et des plus éclatants. Or, comme il advint que des paysans qui avaient perdu leur âne étaient à sa recherche, lorsqu'ils m'entendirent braire de cette force, ils entrèrent brusquement, sans s'adresser à personne, dans le lieu où j'étais, et y surprirent ces infâmes consommant des actes que l'on n'ose nommer. Ces villageois partirent aussitôt de grands éclats de rire, dont il se fit un redoublement lorsqu'ils furent dehors. Vous pensez si, courant par le bourg, ils racontèrent à tout venant l'infamie de ces prêtres. Ceux-là, dans la terrible appréhension où ils étaient de voir, eux présents, leurs débauches rendues publiques, sitôt la nuit venue, délogèrent et s'enfuirent au plus vite. Ce ne fut que parvenus à l'endroit le plus désert du chemin que, ne se tenant plus de colère, ils se déchaînèrent en invectives contre moi, m'accusant d'être le révélateur de leurs mystères. Jusques là mon mal eût été supportable, car mes oreilles étaient peu sensibles à leurs imprécations; mais ce qu'ils me préparaient était bien autre chose.

D'abord il m'ôtent la déesse de dessus le dos, la déposent à terre et m'arrachent ma housse avec violence; puis, ainsi nu, après m'avoir attaché à un grand arbre, ils me frappent avec un fouet garni d'osselets jusques à

faillir me tuer sur la place, m'exhortant bien, porteur d'une déesse que j'étais, à savoir désormais me taire. Ils en vinrent jusques à se demander si, après cette flagellation, ils ne me couperaient pas le cou, tant ils étaient courroucés contre moi d'avoir mis au grand jour leurs turpitudes, et de les avoir forcés à quitter clandestinement le village avant qu'ils eussent eu le temps d'y travailler. Certes, ils m'auraient tué s'ils n'eussent été touchés au cœur d'une certaine vénération pour la déesse, qui était à terre gisante, et qui sans moi n'eût su comment faire le chemin.

Déja la déesse avait été remontée sur mon pauvre dos sillonné par le fouet : je me remis donc en route avec elle. Vers le soir, nous descendîmes à la ferme d'un homme riche qui de hasard s'y trouvait; il y reçut la déesse avec transport, il lui offrit même des sacrifices. Je garderai à jamais le souvenir du danger imminent que je courus en cette maison. Un des amis du maître lui avait envoyé en cadeau une cuisse d'âne sauvage. Le cuisinier, l'ayant prise pour l'accommoder, l'avait, faute de surveillance, laissé emporter par les chiens, qui s'étaient glissés dans la rôtisserie. Le pauvre malheureux, dans la crainte des coups d'étrivières, et d'une torture peut-être pire encore, à cause de la perte de cette maudite cuisse d'âne, s'en prenant à son cou, avait résolu de se pendre, quand sa femme, et à mon grand malheur, se prit à lui dire : « Toi que j'aime par-dessus tout, oh! garde-toi de te donner la mort. Pourquoi te laisser aller à un si violent désespoir? Fais ce que je vais te dire, et tu te tireras de ce mauvais pas. Prends l'âne de ces immondes, et le mène dans un lieu écarté; là, après l'avoir égorgé, coupe lui une cuisse et la rapporte au logis; tu l'accommoderas de ton mieux, puis tu la serviras au maître de séant. Quant au reste de l'animal, tu le jetteras dans la prochaine fondrière. On croira qu'il aura pris la clef des champs, et qu'il aura à toujours disparu. Ne vois-tu pas comme il est bien en chair, et comme en tout point il est préférable à l'autre gibier? » Le cuisinier loua fort l'expédient de

sa moitié. « O ma bonne, ô ma petite femme, ce dit-il aussitôt, tu as trouvé l'unique moyen de me sauver des étrivières. En moins d'un instant je vais me mettre à l'œuvre. » Et c'était à mes côtés que cet assassin de cuisinier et sa femme délibéraient ainsi de ma peau.

Moi qui voyais d'avance où ils allaient en venir, je pensai qu'il n'était que temps de me sauver de cette boucherie; je rompis soudain la longe avec laquelle ils eussent pu m'emmener, et, tout en ruant et en courant, j'entrai dans la salle où mes goinfres de prêtres soupaient avec le maître de la campagne; lancé que j'étais, et ruant toujours, je renversai tout, et la table et la lampe. Quant à moi, je croyais avoir imaginé pour mon salut le plus fin des expédients : que le maître de la métairie donnerait des ordres pour me renfermer sous clef, et me garder de près. Bien au contraire, cette prétendue finesse me jeta dans le dernier péril. Tous, me croyant enragé, fondirent sur moi avec des épées, des épieux et de longues triques, dans l'intention de me tuer sur la place. De ma part, voyant l'imminence du danger, je me précipitai de toute ma course dans la chambre où mes maîtres devaient passer la nuit. Le lendemain, à la petite pointe du jour, prêtant derechef mon dos à la déesse, je me remis en route avec mes quêteurs. Nous arrivâmes à une grande bourgade, fort peuplée, où, par un nouveau manége, mes charlatans persuadèrent aux habitants que la déesse avait manifesté la volonté de ne point entrer en aucune demeure d'hommes, mais de reposer dans le temple vénéré de la divinité du lieu. Ceux-ci accueillirent avec empressement la déesse étrangère, et la logèrent de compagnie avec leur divinité; quant à nous, on nous assigna pour gîte une maison de pauvres gens. Après avoir séjourné un assez long temps en cette bourgade, mes maîtres arrêtèrent de se rendre à la ville prochaine : ils redemandent donc leur déesse aux habitants du lieu; introduits dans le temple, ils la remportent, et, comme de coutume, me la posent sur le dos, et se re-

mettent en route. Mais ne voilà-t-il pas que mes profanes, avant de sortir du temple, y avaient dérobé une coupe d'or, don votif d'un grand prix, qu'ils avaient cachée sous la robe de leur déesse ! Ce qu'apprenant les gens de la bourgade, ils montèrent tout de suite à cheval, se mirent aux trousses de nos larrons, qui, ayant encore fait peu de chemin, ne tardèrent point à être atteints sur la route; on les traite de sacriléges, de voleurs de vases sacrés, et on leur redemande la coupe volée, qui, longtemps après une fouille générale, se retrouva dans le sein de la déesse; toute l'efféminée sequelle est ramenée bien garrottée à la bourgade, et jetée en prison. On gratifie quelque temple de la déesse, dont mon dos sortait d'être porteur, et la coupe d'or est rendue à la divinité particulière de la bourgade. Le jour d'après, on résolut de me mettre en vente, moi et les ustensiles qui avaient appartenu à ces mendiants. J'échus, non à un habitant du pays, mais à un homme du village voisin. Son métier était de cuire pains et galettes. Le quidam me prit donc, puis, après m'avoir chargé de dix médimnes de froment qu'il venait d'acheter, il me chassa devant lui par un chemin presque impraticable : sitôt arrivés à sa demeure, il me conduit au moulin, où je vois grand nombre de bêtes de somme, dont j'allais être commensal ; il y avait aussi force meules, que toutes ces pauvres bêtes faisaient tourner ; enfin là tout était plein de farine. Comme serviteur nouveau venu, comme ayant porté une très grosse charge, et ayant fait une route si pénible, on m'envoya tout de suite reposer au logis. Mais le jour suivant, dès le grand matin, après qu'on m'eut couvert les yeux d'une espèce de toile à voile, je fus attaché au timon de la meule, et gens aussitôt de me la faire tourner; je connaissais trop bien ce que c'était que de moudre, plus d'une fois j'avais fait ailleurs cet apprentissage, mais je feignis de ne savoir comment m'y prendre; je fus trompé dans mes vues, car tous les gens du logis, prenant chacun une trique, font cercle autour de moi, et à tour de bras

me rouent de coups, moi qui ne m'attendais à rien, n'y voyant pas. A l'instant je tournai sous les bâtons, aussi rapide qu'un sabot. Alors l'expérience m'apprit qu'il ne faut pas que l'esclave, pour faire son devoir, attende la main du maître.

Je devins à rien, mon corps était exténué; toutefois je sus que mon maître était sur le point de se défaire de moi; en effet il me revendit à un homme, maraîcher de son état, et qui avait pris un jardin à louage; il l'exploitait, c'était là notre seul ouvrage. Dès la pointe du jour, mon maître, après m'avoir mis sur le dos ma charge de légumes, me conduisait au marché, d'où sitôt que les revendeurs m'avaient débarrassé de ces denrées, il me ramenait au jardin. Là, tout de suite, il bêchait, il plantait sans relâche, ou arrosait son potager, et moi je restais, tout ce temps, oisif sur mes jambes. Cependant je menais une existence horriblement pénible. Déja se faisait sentir l'hiver; comment alors mon pauvre maître, qui n'avait pas seulement de quoi acheter pour se couvrir lui-même, eût-il pu me mettre la moindre loque sur le dos? J'étais déferré; tantôt j'enfonçais dans une boue épaisse, tantôt je marchais sur un sol durci par la gelée, ou trottais sur des glaces tranchantes; des laitues amères et coriaces étaient ce que tous deux nous avions à manger.

Un jour, comme nous retournions au jardin, voici que de hasard nous fîmes la rencontre d'un homme de bonne mine, et enveloppé dans une casaque de soldat, lequel, nous adressant d'abord la parole dans la langue des Italiens, demande au maraîcher : « où il va avec son âne. » Mon maître, comme j'ai lieu de le penser, ne comprenant rien à son langage, ne lui répondit mot. Le soldat, qui croyait qu'on faisait fi de sa personne, se prit soudainement de colère, et frappa le maraîcher de son fouet Mais celui-ci, saisissant mon homme à bras le corps, lui donne un croc en jambe, et l'étend tout de son long sur la route; puis des pieds, des poings et d'une pierre qu'il avait ramassée sur le bord du chemin, il vous l'arrange de

belle façon. Le soldat qui, d'abord, se défendait de son mieux, menace son adversaire, s'il venait à se relever, de lui passer son épée au travers du corps. Mon maître alors, se tenant pour averti, prend ses précautions; il lui arrache son épée du fourreau, la jette loin de là, puis il vous le frappe de plus belle, abattu qu'il était. Ce dernier, se voyant dans l'impossibilité de résister davantage, fait le mort. Le maraîcher, effrayé, le laissa gisant sur la place, et, s'emparant de l'épée, monte sur mon dos et prend en hâte le chemin de la ville.

Sitôt arrivé, il laissa aux soins d'un autre jardinier, son confrère, la culture de son potager, et lui, dans la frayeur où il était du meurtre qu'il venait de commettre sur la route, courut se cacher avec moi chez un autre de ses camarades qui logeait dans la ville même. Le jour suivant, ses amis s'étant consultés entre eux, on résolut de cacher mon maître dans un vieux coffre. Quant à moi, suspendu à une perche, la tête en bas et les pieds liés, on me porta dans le grenier à l'aide d'une échelle. Une fois juché là haut, on m'enferma. Le soldat, cependant, comme il nous a été dit depuis, s'étant relevé, quoique avec bien de la peine, du chemin où il gisait, avait pu, la tête pesante et meurtrie de coups, se traîner jusques à la ville, où, rencontrant plusieurs de ses camarades, il leur raconta l'état où, comme ils le voyaient, l'avait mis l'audacieux maraîcher. Ceux-ci aussitôt de faire cause commune avec leur camarade, et de faire une battue pour découvrir où nous étions cachés, réclamant de plus l'assistance des magistrats. De hasard, ils arrivent à la maison où nous étions cachés. Ils s'y montrent accompagnés d'une sorte de licteur qui entre et signifie à tous ceux qui étaient dans l'intérieur de sortir à l'instant même : tous dehors, point de maraîcher qui se montrât. Les soldats soutiennent que ce mauvais marchand d'herbes et son âne sont dans le logis. Les autres jurent que tout le monde a évacué la maison du haut jusques en bas, et qu'il n'y a ni homme ni âne.

Toute la ruelle était en rumeur, c'étaient des cris à ne pas s'entendre ; moi toujours incorrigible et curieux à l'excès, je voulus savoir pour quelle cause ces gens criaient ainsi ; alors, du grenier où j'étais niché, je passe la tête par la lucarne et regarde en bas. On m'aperçut tout de suite; alors la populace de pousser des clameurs. Il ne fut pas difficile de convaincre de mensonge les gens du logis ; les magistrats y entrèrent, et n'y laissèrent point un recoin sans le fouiller. Enfin on trouve mon maître blotti dans le coffre. On le saisit, et tout de suite on l'envoya en prison s'expliquer sur la cause de son audacieux méfait. Quant à moi, je fus encore cette fois porté à bras en bas de l'escalier, et tout de suite donné en dommages et intérêts au soldat. Ce ne fut longtemps qu'un rire inextinguible parmi tout ce monde qui m'avait vu sortant la tête par la lucarne du grenier, et trahir ainsi mon pauvre maître. A mon sujet, vint ce proverbe si commun parmi les hommes : *l'âne regarde par la fenêtre* [1].

Le jour suivant, ce que devint le maraîcher, mon malheureux maître, je n'en sais rien. Quant au soldat, il ne pensait qu'à me vendre ; vingt-cinq drachmes attiques furent ce qu'il retira de ma personne. Mon acheteur était au service d'un homme excessivement riche, et citoyen de la capitale de la Macédoine, de Thessalonique. L'office de ce serviteur était de préparer les mets pour son maître ; il avait avec lui un frère esclave aussi, très habile dans la cuisson de toutes sortes de pains, et la confection des gâteaux au miel. Ces deux frères restaient sous le même toit, vivaient en commun, et communs aussi étaient entre eux les ustensiles de leur métier. Ce fut dans leur logis même, et près d'eux, qu'ils me postèrent. Or, après le dîner du maître, ceux-ci emportaient dans leur chambre, et tous deux de concert, force reliefs :

[1] Selon le spirituel auteur de *l'Éloge de la Folie*, ce proverbe grec s'appliquait lorsque l'on faisait un crime à un homme de la plus légère faute, ou lorsqu'on citait quelqu'un devant les juges pour une vétille. C'est dans le même sens que chez nous on dit : *Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.*

l'un de viandes et de poissons; l'autre, de pains et de gâteaux. Chaque jour, après m'avoir enfermé, ils s'en allaient au bain, me laissant l'unique gardien de tant de délicieuses choses. Alors moi, souhaitant le bonsoir à l'orge que j'avais sous le nez, je me mettais à faire honneur au talent et aux profits de mes maîtres en m'emplissant copieusement le ventre à même ces mets, nourriture habituelle des gens délicats.

Mes maîtres, à leur retour au logis, ne s'aperçurent point d'abord le moins du monde de ma gourmandise, tant à cause de l'abondance de ces provisions étalées devant moi, que de la réserve que je mettais dans mes larcins et mes repas, dans la crainte d'être découvert. Mais bientôt, sur la foi de leur négligence, je dévorai les plus belles pièces, et bien d'autres friandises. Le dommage alors devint si sensible, qu'ils en firent la remarque. Au commencement, ils se soupçonnèrent l'un l'autre en secret, puis bientôt ils finirent par se traiter réciproquement de voleurs de la communauté, et d'infâmes; si bien, que, dès ce moment, ils exerçaient, à part eux-mêmes, une grande surveillance, et que chacun tenait un compte exact des pièces desservies.

Toutefois, je menais une existence aussi douce que sensuelle. Cette nourriture succulente et réglée avait redonné à mon corps son premier embonpoint, et mon poil, qui refleurissait à vue d'œil, brillait du plus beau lustre. Or, mes bonnes gens me voyant si gras, bien qu'ils eussent remarqué déja que ma mesure d'orge ne diminuait aucunement dans la mangeoire, vinrent enfin à avoir quelques soupçons de mon effronterie. Un jour donc, ainsi que de coutume, ils sortent comme pour aller au bain, après avoir fermé la porte sur eux; puis, ils appliquent l'œil à l'une de ses fentes, et regardent ce qui se passait au dedans. Moi, qui en rien ne me doutais de la ruse, je m'étais mis à l'instant en train de dîner. Ceux-ci, témoins de cet incroyable repas, partirent d'abord de grands éclats de rire, puis appelèrent à ce spectacle jus-

qu'au dernier de leurs camarades; ce ne fut alors qu'un rire général qui vint aux oreilles du maître, tant était grande la joyeuse rumeur dans la maison. Le maître s'étant informé de la cause de tous ces rires, l'un de ses gens la lui ayant racontée, il se leva soudain de table, colla son œil sur la fente de la porte, et me vit dévorant un quartier de sanglier. Vous l'eussiez aussitôt entendu rire à gorge déployée. Il entra précipitamment dans la chambre, où je restai confus de honte de passer aux yeux de mon maître pour un voleur et un gourmand. Mais lui de rire de plus belle encore. Tout de suite il donna ordre de me conduire dans sa salle à manger, où il dit à ses gens de dresser une table devant moi, et d'y servir de tout ce qu'un autre âne ne saurait manger, des viandes rôties, de la marée, des ragoûts, et même toutes sortes de poissons, les uns baignant dans la saumure de garum [1], où dans l'huile; les autres dans la moutarde. Quant à moi, voyant une si douce fortune me sourire, et que ce qui ne paraissait qu'un jeu serait peut-être bientôt la cause de mon salut, bien que je fusse déja rassasié, je me mis à table et dînai derechef. Que de rires alors n'éclatèrent point dans la salle, lorsque l'un des convives se prit à dire : « Mais cet âne boirait bien du vin si quelqu'un lui en présentait qui fût mélangé à son goût! » Et le maître à l'instant d'ordonner qu'il m'en fût servi, et moi à l'instant de le boire.

Or le maître, comme on doit bien le croire, voyant en moi un animal merveilleux, donna ordre à l'un de ses intendants de compter à celui qui m'avait acheté la valeur de ce que je lui coûtai, et autant encore par-dessus le marché. Il me confia tout de suite aux soins d'un jeune homme, son affranchi, lui enjoignant de veiller sur moi et de m'enseigner une foule de choses nouvelles propres à ses divertissements particuliers. Ce ne fut pas difficile à cet affranchi, si obéissant que j'étais, et si prompt à

[1] Cette saumure, très estimée des anciens, était faite avec des poissons salés, et aussi, selon Dioscorides, avec de la chair macérée de tous autres animaux.

tout apprendre. D'abord, il m'enseigna à me placer sur un lit, et à m'y tenir comme un convive décent, le coude appuyé; puis à m'enlacer corps à corps avec lui, comme les lutteurs; puis à danser, à me tenir droit sur mes jambes de derrière; à dire d'un signe de tête : « oui ou non » à qui m'adressait la parole; toutes choses enfin que j'eusse faites sans maître. Bientôt il ne fut bruit que de moi, on ne parlait que de l'âne de Méneclès, l'âne qui buvait du vin, l'âne qui luttait et dansait, qui de la tête disait : « oui ou non, » et toujours à propos, à qui lui parlait; qui, sitôt qu'envie lui prenait de boire, d'un seul mouvement de l'œil appelait l'échanson. Tous étaient en extase devant moi, tous criaient à la merveille; ils ne savaient pas que, sous cette peau d'âne, respirait un homme. Leur ignorance n'était pas le moindre des plaisirs que je goûtais. On m'enseignait encore diverses sortes de trot, à plier mon dos selon les caprices du maître, à aller l'amble avec mollesse, et enfin à rendre mes allures presque insensibles à mon cavalier. Mon équipage était des plus riches : la housse était de pourpre, je mordais un frein incrusté d'argent et d'or, et des clochettes pendues à mon cou me donnaient un concert des plus agréables.

Or, Méneclès, notre maître, comme déja je l'ai dit, était venu de Thessalonique en cette bourgade, et voici à quel sujet. Il avait promis à ses concitoyens un spectacle de gladiateurs, qui, s'étant longtemps exercés sous ses yeux, se trouvaient prêts à partir pour la capitale. Nous nous mîmes donc en route dès le grand matin. J'étais la monture du maître, sitôt que nous entrions dans un pays où les chemins, roides et pierreux, étaient peu commodes aux chars. A peine entrés dans Thessalonique, il n'y eut point un habitant qui n'accourût, comme à un spectacle, pour me voir; car ma renommée m'avait précédé de loin. On savait déja dans la ville sous combien de rapports je pouvais payer de ma personne, et quels étaient mes talents dans la danse et la lutte.

Toutefois mon maître ne me fit d'abord voir qu'aux personnes de distinction parmi ses concitoyens; il se plaisait à les inviter tour à tour à un banquet, et là me faisait vider devant eux force coupes de vin, spectacle merveilleux dont chacun se divertissait beaucoup.

Toutefois mon gouverneur tirait de moi un grand profit : il lui pleuvait des drachmes. Il me tenait sous clef, et n'ouvrait que moyennant une certaine rétribution à ceux qui desiraient être témoins de mes actes merveilleux. C'était l'un, c'était l'autre qui m'apportaient, selon leur bon plaisir, quelque chose à manger; ils choisissaient de préférence ce qui répugne à l'estomac d'un âne. Quant à moi, je mangeais tout. Dînant chaque jour avec mon maître et les citoyens de la ville, je devins en peu de temps d'une force et d'un embonpoint étonnants. Sur ces entrefaites, le hasard voulut qu'une dame étrangère, fort riche, d'une physionomie attrayante, ayant été admise dans la salle où je dînais, se prit pour moi d'une brûlante passion, enchantée qu'elle était tout ensemble et de la beauté de l'animal et des actes prodigieux dont il était capable; elle n'avait qu'un desir, celui de jouir de ma société. A cet effet, elle eut un entretien avec mon gouverneur, et lui offrit une large rétribution, s'il me permettait de reposer une nuit auprès d'elle. Celui-ci, se souciant peu de ce qu'elle voudrait faire de moi, accepta la somme. Le soir venu, le maître nous ayant congédiés après le banquet, nous retournons coucher au logis. Nous y trouvâmes la dame, qui depuis longtemps nous attendait sur ma couche. On avait apporté pour elle des oreillers et des matelas dont on nous fit à terre un lit de repos des plus moelleux. Les valets de la dame sortirent et se couchèrent contre le seuil de la porte. Après quoi, elle alluma une grande lampe, qui répandait une vive lumière; puis, dépouillant ses vêtements, toute nue et debout devant cette lampe, elle verse d'un vase d'albâtre une certaine essence sur elle, s'en frotte le corps, m'en parfume aussi, et surtout m'en emplit les

narines. Puis elle me donne des baisers, accompagnés de tendres paroles, ainsi qu'elle eût fait à un sien amant; puis, me prenant par le licol, elle m'entraîne sur les coussins : nul besoin n'était d'un tiers pour m'y laisser conduire.

Arrosé comme j'étais à l'intérieur de vin vieux et de suaves parfums par tous les pores, mes sens ne pouvaient manquer d'être aiguillonnés, surtout à la vue d'une femme d'une beauté sur tous les points si accomplie. Je me couchai donc à ses côtés, mais avec précaution, ayant grand'peur de la blesser, de la tuer même, et d'être puni ensuite comme homicide. Mais je vis bientôt que mes craintes n'étaient point fondées. Toutefois je m'éloignais d'elle autant que possible[1].

Sitôt que le jour parut, ma dame se leva, et, avant de s'en aller, elle paya mon gouverneur, et convint de lui compter pareille somme chaque nuit qu'elle passerait avec moi. C'est ainsi qu'il allait s'enrichissant de mes propres œuvres. Voulant donner au maître un nouveau divertissement qu'il disait m'avoir enseigné, un beau soir il m'enferma avec la dame qui, cette fois, en usa avec moi d'une terrible façon. Lui, tout de suite, alla raconter la chose au maître, qui accourut, et qui, regardant par la fente de la porte de la chambre où nous étions couchés, me vit, sans que je n'en susse rien, dans les bras de la matrone. Charmé d'un tel spectacle, voilà l'envie qui lui prend de me montrer, en tel exercice, au peuple, enjoignant à ses

[1] Sed vehementer in eo anxius eram quomodo mulierem inscenderem. Ex quo enim tempore asinus fueram, venerem ne asinis quidem consuetam attigeram, neque asina femina fueram usus. Verùm hoc quoque metum mihi non mediocrem incutiebat, ne mulier non capiens me, laceraretur : et ego deinde ut homicida egregie pœnas darem : Ignorabam scilicet, me sine caussa metuere. At mulier multis osculis iisque amatoriis, me alliciens, cum videret me non jam continere, tanquam ad virum se applicans me amplectitur, et tollens intra se totum recipit Et ego meticulosus adhuc verebar et sensim me subducebam. At illa lumbis inhæret meis, ut subtrahere me non possem, et ipsa, quod fugere videbatur, insequitur. Cum quidem satis accurate edoctus essem, adhuc deesse mihi aliquid ad voluptatem et delectationem mulieris, sine metu quod superat subserviebam, cogitans, non deteriorem me esse Pasiphaés adultero. Mulier autem adeo erat parata ad Venerem, adeo insatiabilis ejus quæ ex coitu petitur voluptatis, ut totam in me noctem contriverit.

gens de n'en rien dire à qui que ce fût du dehors, afin qu'au jour de la représentation, ajouta-t-il, on m'amène au milieu de l'arène avec l'une des femmes condamnées, et que tous les yeux me voient couché près d'elle côte à côte[1].....Quelques jours après notre préambule, on introduit dans ma chambre une femme condamnée aux bêtes, puis on lui ordonne de s'approcher de moi, et tout d'abord de me caresser de la main,

Enfin arriva le jour des largesses de mon maître; l'on me conduisit au théâtre, ainsi qu'il avait été résolu. Telle fut mon entrée :

Là était un grand lit fait d'écaille de tortue des Indes, et à clous d'or ; on nous y fit coucher moi et cette femme, puis on le plaça sur une certaine machine qui, nous transportant sur le théâtre, nous déposa au milieu de l'arène. Alors tous les spectateurs de s'écrier d'admiration, alors toutes les mains de faire éclater un tonnerre d'applaudissements. Près de nous, sur une table, était dressé un service des plus variés, tel enfin que se compose le souper des gens d'un goût raffiné. A nos côtés se tenaient de jeunes et beaux échansons qui nous versaient du vin dans des coupes d'or. Debout derrière moi, mon gouverneur m'ordonna de manger; je n'en pus rien faire, tant, d'une part, j'avais honte d'être à table en plein théâtre; et, de l'autre, appréhension de voir s'élancer sur moi quelque ours ou quelque lion. Sur le moment passe non loin de moi un homme portant une corbeille de fleurs; parmi ces fleurs j'aperçois des feuilles de roses fraîches cueillies. A cette vue, sans tarder un instant, je m'élance et me jette à bas du lit. On s'imagine que c'est pour exécuter une danse que je me mets ainsi sur pied; mais, parcourant et flairant tous les bouquets, j'y choisis lestement les roses une à une, et les avalai. Soudain, aux yeux de l'assemblée stupéfaite, ma forme de bête de somme allait s'effaçant, puis, s'évanouissant tout à fait,

[1] Ibique in omnium oculis, mulierem inscendet.

elle laissa, à la place de ce qui tout à l'heure était un âne, Lucius debout et nu de la tête aux pieds.

Un tel prodige, un spectacle si inattendu frappèrent d'étonnement et même de frayeur tous les assistants; deux sentiments les partagèrent sur mon compte. Ceux-ci demandaient qu'on me brûlât vif à l'instant même comme un homme passé maître dans l'art abominable des enchantements, et doué de la funeste puissance de revêtir toutes les formes; ceux-là auparavant voulaient en connaître, et que je ne fusse jugé qu'après un interrogatoire. Quant à moi, je m'avançai précipitamment vers le préfet qui, par hasard, assistait à ce spectacle, et lui racontai d'en bas comme quoi une femme de Thessalie, esclave elle-même d'une Thessalienne, m'avait frotté d'un certain onguent propre aux maléfices, et m'avait fait âne. De plus, je le suppliai de me tenir en prison jusqu'à conviction entière que je ne lui en imposais point. Alors le préfet: «Quel est votre nom? dit-il; quel est votre père? à quelles personnes êtes-vous allié? enfin de quelle ville êtes-vous?—Mon père, lui répondis-je, se nomme Lucius; j'ai un frère dont le prénom est Caïus; quant au premier nom, il nous est commun à tous deux. Je suis historien et auteur de divers ouvrages; mon frère est un poëte élégiaque, et de plus un habile devin; l'Achaïe est ma patrie, et je suis né à Patras.» A peine ce magistrat m'eut-il entendu, qu'il s'écria: « Et mais vous êtes fils de gens qui sont mes plus intimes amis, de mes hôtes, qui m'ont fait un si bon accueil dans leur maison, et m'y ont comblé de présents! Vous n'avez rien dit qui ne fût vrai, je vous reconnais pour leur fils.» Aussitôt il s'élance de son siége, me saute au cou, m'embrasse, puis m'embrasse encore, et me conduit à son logis. Sur ces entrefaites, mon frère était arrivé, m'apportant de l'argent et divers objets qui m'étaient nécessaires. Tout de suite le préfet, à haute voix, me déclara libre à la face des assistants. Nous descendîmes mon frère et moi sur le rivage de la mer, où, ayant trouvé un vaisseau, nous

y déposâmes notre bagage. Toutefois je crus qu'il était de la bienséance, avant mon départ, de faire mes adieux à cette dame si éprise de moi alors que j'étais âne, m'imaginant que je lui paraîtrais beaucoup plus beau sous forme d'homme. Elle m'accueillit de très bonne grace, se divertissant fort, je pense, de pareils prodiges et aventures. Elle me pria de vouloir bien souper et passer la nuit avec elle. Je me rendis sans peine à son invitation, persuadé que je serais digne de blâme si d'âne choyé comme je fus, redevenu homme, je dédaignais celle qui m'avait tant aimé.

Je soupai donc avec elle, puis je me parfumai, et mis sur ma tête une couronne de roses, mes chères libératrices, auxquelles je devais le bonheur d'être encore compté parmi les hommes. La nuit étant déja fort avancée, et l'heure de se coucher étant venue, je me lève, et, croyant faire quelque chose de galant, je me déshabille et me montre nu la tête haute, assuré du triomphe par la comparaison qu'elle ferait de moi avec l'âne de naguère. Mais sitôt qu'elle me vit entièrement homme : « Sors, dit-elle, en me crachant à la figure, sors de ma présence et de mon logis, va à tous les démons ; cours, et bien loin d'ici, coucher où tu pourras. » Comme je lui demandais quel si grand crime j'avais commis : « Par Jupiter, reprit-elle, ce ne fut point de toi ainsi fait que j'étais éprise, mais bien de toi âne ; c'est à ses côtés et non aux tiens que je passai la nuit ; j'avais lieu de croire que tu avais gardé et portais toujours certain grand insigne auquel je t'eusse reconnu. Point du tout, et quelle métamorphose ! au lieu de ce charmant et tant serviable animal, qui se présente à moi ? un vrai singe d'Egypte ! » Et déja elle avait appelé ses esclaves ; elle leur ordonna de me prendre par les épaules, et de me jeter à la porte. Ainsi lancé au milieu de la rue, nu, charmant, couronné de roses, parfumé, je me trouvai réduit à n'embrasser que la terre, et à dormir sur son sein. Dès le point du jour, nu comme j'étais, je courus au navire, et racontai

à mon frère ma mésaventure qui nous fit beaucoup rire. Déja un vent favorable venant de s'élever, nous faisions voile, laissant la ville derrière nous; quelques jours après, j'étais rendu dans ma patrie. J'y sacrifiai aux dieux sauveurs; je suspendis des offrandes dans leur temple, en reconnaissance de m'avoir tiré, non de la gueule du chien, comme dit le proverbe, mais de la peau de l'âne, où ma curiosité folle m'avait si longtemps retenu prisonn

FIN DE LA LUCIADE.

L'EUBÉENNE,

OU

LE CHASSEUR.

NOUVELLE EXTRAITE DES DISCOURS
DE DION CHRYSOSTOME.

Ce que je vais vous raconter, je ne l'ai point entendu dire à un autre, je l'ai vu de mes propres yeux, et c'est pour cela même que je vais vous le raconter; car j'aime à causer, je l'avoue, et je ne repousse guère une parole qui me vient à la bouche. La faute en est peut-être à mon âge, peut-être aussi à mes courses lointaines, où j'ai rencontré tant de choses, dont un vieillard ne se souvient jamais sans plaisir. Je dirai donc quelle espèce de gens j'ai trouvée presque au cœur même de la Grèce, et quelle singulière vie ils menaient en ce lieu.

Je m'étais embarqué à Chio avec quelques pêcheurs : nous n'étions plus dans la belle saison, et notre navire était fort petit. Au milieu de la traversée, nous fûmes assaillis d'une tempête dont nous nous sauvâmes à grand'-peine, en gagnant les côtes de l'Eubée. Là, après avoir échoué leur nacelle sur une pointe de cette rive escarpée, mes compagnons me quittèrent. Ils allèrent joindre quelques pêcheurs de pourpre établis sur un promontoire voisin, espérant y trouver assez d'ouvrage pour s'y fixer, et y gagner leur vie. Resté seul, et ne connaissant nul lieu habité sur lequel je pusse porter mes pas, je me mis à marcher le long du rivage, pour voir si je ne découvrirais pas quelque vaisseau faisant voile au large, ou

amarré à la côte. Il y avait déja longtemps que je marchais, quand tout à coup j'aperçus à mes pied un cerf qui venait de se précipiter du haut des rochers qui bordaient le rivage Il respirait encore, et les flots venaient battre son corps étendu sur la grève. Peu après, je crus entendre au-dessus de ma tête comme des aboiements de chiens. Le bruit des vagues m'empêchant d'ouïr distinctement, je m'avançai du côté d'où venait le son, et ayant gravi, non sans peine, une petite colline assez élevée, j'aperçus en effet des chiens qui couraient çà et là et paraissaient en défaut. Je jugeai que c'était pour échapper à leur poursuite que le cerf s'était jeté en bas des rochers. Au même instant parut un homme : sa mine et ses vêtements annonçaient un chasseur; sa barbe était longue, et ses cheveux, rejetés en arrière, lui pendaient avec grace sur les épaules. Tels Homère [1] nous dépeint ces Eubéens qui vinrent au siége de Troie, et dont il semble se moquer en passant, parceque, seuls entre tous les Grecs, ils ne coiffaient que la moitié de leur tête. Cet homme s'avança vers moi : « Étranger, me dit-il, « n'auriez-vous pas vu passer un cerf fuyant de ce côté ? « — Oui, lui répondis-je, et même je vous puis indiquer « où il est. Vous le trouverez là-bas, sur la grève, où « l'eau commence à le gagner. » Tout en parlant ainsi, je le conduisis sur la place, et je lui montrai l'animal. Je l'aidai de mon mieux à le tirer des flots : puis il se mit à le découper avec un grand couteau de chasse, et plaça ensemble sur son dos la peau et les pieds de derrière. Cependant il m'invita à le suivre jusqu'à son habitation, qu'il disoit peu éloignée, pour manger avec lui la chair de la bête. « Ce soir, ajouta-t-il, vous coucherez chez « nous, demain vous serez toujours à temps pour revenir « sur la plage. Car, pour le moment, comme vous voyez, « il serait fou de songer à s'embarquer. Au reste, que « cela ne vous inquiète pas. Je voudrais bien que le vent

[1] *Iliade*, liv. II, v. 49.

« tombât, depuis cinq grands jours qu'il règne : mais la « chose est peu probable aujourd'hui, à en juger par la « noirceur des nuages qui enveloppent les sommets de « nos montagnes. » En même temps, il me demanda d'où je venais, quel hasard m'avait jeté sur cette côte, et si mon navire s'y était brisé. Je lui fis en peu de mots le récit de ma mésaventure ; comment m'étant embarqué seul, pour affaire, avec quelques pêcheurs, la tempête nous avait forcés de venir nous échouer en ce lieu. « Oh, « oh ! me dit-il, remerciez les dieux d'en être quittes à « ce prix. Voyez combien est sauvage et terrible le côté « de l'île qui regarde la mer. Ce sont ici les fameux « écueils de l'Eubée dont jamais vaisseau n'approcha « sans y faire naufrage. Rarement voit-on quelques pas- « sagers échapper, et encore faut-il que leur navire soit « aussi léger que l'était le vôtre : mais venez, suivez-moi, « et ne craignez rien. Vous paraissez avoir besoin de « vous refaire un peu de vos fatigues : c'est à quoi nous « songerons aujourd'hui. Demain, quand nous aurons « fait connaissance, nous aviserons de notre mieux à « vous remettre dans votre chemin. Vous m'avez l'air « d'un habitant de la ville : car votre figure n'est ni celle « d'un marin, ni celle d'un homme de peine. On dirait, à « voir votre maigreur, que vous êtes attaqué de quelque « maladie. » Tout en disant ces choses, il commença à marcher. Je le suivis volontiers. Que pouvais je craindre? Je n'avais sur moi qu'un méchant manteau ; et, grace à mes longs voyages, l'expérience m'avait appris que la pauvreté est de soi une chose sacrée et inviolable, et qu'on ne touche à un homme pauvre, non plus qu'à un héraut armé de son caducée. Je marchais donc hardiment, et avec toute la confiance d'un homme qui n'a rien à perdre. Il y avait environ quarante stades pour arriver à l'habitation de mon hôte. Tout en cheminant et devisant de choses et d'autres, il vint à parler de ses affaires, et du genre de vie qu'il menait avec sa femme et ses enfants.

« Nous sommes deux amis, me dit-il, qui habitons le

même lieu. Nous avons épousé les sœurs l'un de l'autre, et en avons eu chacun plusieurs enfants, garçons et filles. Nous vivons en grande partie de notre chasse, et du produit d'un petit jardin que nous cultivons de nos mains. Le terrain n'est point à nous : nous ne l'avons reçu ni acheté de nos pères. Nos pères, citoyens libres d'ailleurs, n'étaient guère moins pauvres que nous : ils étaient salariés par un riche habitant de l'île dont ils gardaient les bœufs. Cet homme possédait beaucoup de haras et de troupeaux : toutes les montagnes que vous voyez lui appartenaient, ainsi qu'un grand nombre de belles terres et beaucoup d'autres richesses. Après sa mort, ses biens furent confisqués : on dit même qu'il périt par ordre du roi, à cause de sa trop grande fortune. Ses troupeaux furent alors emmenés pour être égorgés, et parmi le reste, nos pauvres bœufs, dont personne ne nous paya le prix. Par nécessité, mon père, et celui de mon ami, restèrent où ils se trouvaient lors de ce fâcheux événement. C'était un endroit dans les montagnes, où ils avaient accoutumé de garder leurs bœufs pendant l'été ; ils y avaient construit quelques huttes pour leur demeure, et une cloison de pieux, qui, sans être ni grande, ni forte, l'était assez toutefois pour renfermer nos jeunes veaux durant la belle saison. Aux approches de l'hiver, ils descendaient dans la plaine, où l'herbe des pâturages, jointe au peu qu'ils avaient mis en réserve, suffisait à la nourriture de leurs bestiaux. Mais au retour de l'été, ils regagnaient leurs montagnes, et se fixaient de préférence dans le lieu dont je vous parle. C'est une vallée fraîche et profonde. Au milieu coule un ruisseau paisible : la tranquillité de son cours et la douce pente de ses bords permettent aux génisses d'y entrer facilement et sans danger. L'eau en est pure et abondante, elle sort d'une source voisine : un vent d'été parcourt sans cesse et rafraîchit la vallée. Les bois d'alentour, plantés de chênes et de sapins, ne nourrissent ni le taon, ni aucun insecte malfaisant. De tous côtés s'étendent de riches prairies où

croissent sans culture des arbres hauts et clairsemés. Enfin les plantes potagères les plus succulentes y viennent pendant l'été en abondance, de telle sorte qu'en un espace très circonscrit ce séjour renferme tout ce qu'il y a d'agréable et de commode. Ces avantages qui avaient appelé nos pères en cet endroit, aux beaux jours de l'année, les déterminèrent à s'y fixer, lors de leur désastre, jusqu'à ce qu'ils pussent trouver de l'ouvrage ou un nouveau maître. Cependant, ils se nourrissaient des productions du petit champ qu'ils cultivaient tout près de leur demeure, et dont le sol, fertilisé par l'engrais qu'y avait déposé leur troupeau, suffisait par son rapport à leurs modiques besoins. Toutefois, comme ce travail leur laissait bien des moments de loisir, et que leurs bœufs d'ailleurs ne les occupaient plus, ils commencèrent à se tourner vers la chasse, exercice auquel ils se livraient d'abord seuls, mais qu'ils firent ensuite avec des chiens, et cela de la manière que je vais vous raconter :

« Parmi la troupe nombreuse des chiens qui avaient suivi les bœufs lorsqu'on les emmena, il s'en rencontra deux qui, ne trouvant plus leurs bergers, quittèrent le troupeau et s'en revinrent à l'habitation. Comme ils suivaient partout leurs maîtres, ils les suivirent à la chasse. Dans les commencements, ils s'attachaient à la poursuite des loups, et laissaient là les cerfs et les sangliers. Quelquefois, quand ils apercevaient un homme, soit de grand matin, soit un peu tard dans la soirée, ils aboyaient et se jetaient dessus avec acharnement. On profita de cette férocité naturelle : on les accoutuma à goûter le sang et à manger la chair des bêtes tuées : peu à près ils en vinrent à se nourrir indifféremment de pain ou de viande. D'abord on les avait forcés à prendre de la chair faute de tout autre nourriture : bientôt ils en devinrent avides au point de se jeter dessus, même quand ils étaient rassasiés : et, avec le temps, leur odorat acquit une finesse qu'il n'avait pas. Ils apprirent à connaître les traces, à se lancer indistinctement sur toute bête qui s'of-

frait à eux. En un mot, de gardiens de troupeaux qu'ils étaient, ils devinrent apprentis tardifs, mais fort habiles, du métier de la chasse. Cependant l'hiver approchait : mon père et son ami n'ayant aucune affaire qui les obligeât de descend e à la ville ou dans le bourg voisin, se décidèrent à passer la mauvaise saison au lieu où ils étaient, et ayant fortifié leur habitation et resserré les pieux de la cloison, ils se livrèrent avec plus d'ardeur que jamais à la culture de leur champ. Quant à la chasse, vous n'ignorez pas, sans doute, combien cet exercice est plus facile en hiver : le sol, toujours humide dans cette saison, conserve plus fidèlement l'empreinte du pied des animaux, surtout quand il a tombé de la neige. Alors le chasseur n'a pour ainsi dire rien à faire : il n'a qu'à se laisser conduire par la trace : l'animal engourdi de froid semble presque l'attendre. C'est alors, comme vous le savez, qu'on parvient souvent à saisir dans leurs gîtes les lièvres et les daims. Pour en revenir à mon récit, nos parents, voyant qu'il ne leur manquait rien dans ce lieu, prirent goût au genre de vie qu'ils y menaient, et s'y établirent pour toujours. Ils eurent bientôt le plaisir d'y marier chacun son fils à la fille de son ami. C'est là qu'ils sont morts, il y a environ un an. Ils disaient avoir vécu bien des années, et cependant leurs membres conservaient encore la force et la fraîcheur de la jeunesse. Ma mère seule vit encore. Mon compagnon est un homme d'une cinquantaine d'années. Il n'est jamais descendu à la ville Pour moi, j'y suis allé deux fois seulement. La première, encore enfant, avec mon père, dans le temps que nous avions le troupeau : la seconde, il n'y a pas longtemps, à l'occasion que je vais vous dire.

« Un homme de la ville, un collecteur, je crois, vint chez nous. Il demandait de l'argent, et en cas de refus, nous sommait de le suivre. Nous lui répondîmes que nous n'avions pas d'argent, ce qui était vrai, protestant que pour peu que nous en eussions, il serait tout entier à son service. Cette réponse ne parut pas le satisfaire.

Néanmoins, nous l'accueillîmes de notre mieux, et nous lui fîmes accepter deux superbes peaux de cerf. Puis, sur la demande qu'un de nous l'accompagnât pour donner les éclaircissements nécessaires, je le suivis à la ville.

Je revis donc ce qu'une fois déja j'avais vu, beaucoup de maisons grandes et belles, un mur fort et solide qui les environnait, et un grand nombre de bâtiments carrés très élevés. Le mur était flanqué de tours fort hautes. Dans le port, était une foule de navires, qui demeuraient là aussi tranquilles que dans un lac, ce qui est bien différent du lieu où vous avez échoué, vous et tant d'autres avant vous. Tout en considérant ces choses, j'étais saisi d'étonnement à la vue de la foule immense, qui se pressait sur mes pas, et mes oreilles étaient assourdies des cris et du tumulte que j'entendais; tumulte si violent que plus d'une fois je crus que ces gens en allaient venir aux mains. Cependant je fus conduit chez les archontes. Mon conducteur me présenta à eux en riant; et dit : « Voilà l'homme après qui vous m'avez envoyé : il « ne possède rien au monde que la hutte où il demeure, « et la cloison destinée à renfermer ses troupeaux. » Les archontes ne répondaient rien : ils allaient au théâtre. J'y allai avec eux.

« Ce qu'on appelle théâtre est une espèce d'enceinte semblable à une vallée, avec cette différence que les côtés, au lieu d'être allongés, s'arrondissent en demi-cercle. Cette vallée n'est pas naturelle, comme les nôtres, elle est construite en pierres. Mais à quels détails m'amusé-je? Vous savez, sans doute, beaucoup mieux que moi ce que je me tue de vous dire, et peut-être vous riez tout bas de ma simplicité. Je poursuis. Arrivé au théâtre, j'y trouvai une grande multitude rassemblée; elle s'occupait d'une manière qui me parut fort extraordinaire : elle ne cessait de crier. Tantôt c'était un murmure flatteur ou de vives acclamations; tantôt c'étaient des cris d'indignation et de fureur. Ces démonstrations de colère paraissaient faire beaucoup d'effet sur les personnes qui en étaient

l'objet : les uns couraient çà et là, tendant des mains suppliantes : d'autres jetaient leurs vêtements de crainte. Moi-même je faillis une fois tomber de frayeur à un cri soudain qui s'éleva si fort que la foudre éclatant à côté de moi, ou une vague se brisant sur ma tête, n'auraient pas fait plus de bruit. Cependant quelques personnes se levèrent du milieu de l'assemblée, et se mirent à haranguer le peuple. Les uns parlaient fort longtemps, les autres disaient à peine quelques mots ; d'autres étaient accueillis tout d'abord par des cris d'improbation, et à peine leur permettait-on d'ouvrir la bouche. Enfin tout le monde s'assit : il se fit un grand silence, et l'on me mit en face de l'assemblée. A ma vue, un homme que je ne connaissais pas se leva, et me montrant au doigt :

« Citoyens, s'écria-t-il, vous voyez un de ces hommes « qui se sont approprié les terres de la république. Ces « hommes font paître leurs troupeaux sur nos monta- « gnes, ils labourent nos champs, ils chassent, ils plan- « tent des vignobles, sans que tant de riches possessions « rapportent rien au peuple, ni qu'elles soient un don de « sa munificence. Et cette munificence, par quoi l'au- « raient-ils méritée ? Détenteurs enrichis de nos biens, « jamais on ne les a vus remplir aucune fonction publi- « que ; jamais ils ne rendirent à l'état la moindre partie « de ce qu'ils lui ont injustement enlevé. Et cependant, « citoyens obscurs et inutiles, ils vivent comme les bien- « faiteurs de la république. Je crois même, ajouta-t-il, « que c'est la première fois qu'on voit paraître celui-ci « parmi nous. » Oh ! pour le coup, m'écriai-je ! c'est faux. Là-dessus, il s'éleva dans l'assemblée un rire universel. L'orateur en fut si piqué que, se retournant vers moi, il commença à m'accabler d'injures, puis, s'adressant de nouveau au peuple : — « Si donc, continua- « t-il, votre complaisance doit autoriser plus longtemps « de pareils abus, que sert de veiller davantage au salut « de l'état ? Aussi bien, y a-t-il déja longtemps que cha- « cun travaille à la ruine commune, les uns en dilapidant

« le trésor, et ceux-là, je n'ai pas besoin, sans doute, de « les nommer : les autres en s'enrichissant du produit « usurpé de nos terres ; et c'est ce qu'ont fait jusqu'ici « ces deux misérables, et ce qu'ils feront encore long- « temps, si vous souffrez qu'ils possèdent gratuitement « plus de mille arpents d'excellente terre, qui, bien cul- « tivés, vous rendraient par tête trois mesures de fro- « ment attique. » — En entendant ces mots, je ne pus m'empêcher de rire. Mais cette fois le peuple ne riait plus : il paraissait agité et tumultueux. L'orateur, de son côté, avec un air d'indignation et me jetant un regard terrible : « Voyez, s'écria-t-il, voyez l'audace de ce co- « quin ! l'impudent n'ose-t-il pas se moquer de cette vé- « nérable assemblée ? Je ne sais qui me tient de le faire « conduire en prison lui et son complice : car j'apprends « qu'ils sont deux chefs principaux de cette bande qui « infeste nos montagnes. Bien plus, citoyens, faut-il vous « dire tout ce que je pense ? J'ai de fortes raisons de « soupçonner que leurs mains ne respectent même pas « les malheureux que la tempête jette sur les écueils de « Capharée, voisins de leur demeure. Car enfin, d'où « pourraient leur venir tant de champs fertiles, tant « d'habitations magnifiques, tant de troupeaux, d'atte- « lages, d'esclaves ? Peut-être avez-vous été étonnés de « la simplicité de son extérieur, et du peu de valeur de « la peau qui le couvre. Mais ce n'est là qu'un grossier « artifice ; il veut vous en imposer, et vous faire croire à « sa pauvreté. Mais il n'a pas trompé mes regards ; et j'ai « pâli à sa vue, comme à celle de Nauplius même, arri- « vant de Capharée [1]. Oui, citoyens, croyez-moi, il est « certain que ces hommes allument des feux trompeurs « au haut de leurs rochers et qu'ils attirent par là sur les

[1] On racontait que Nauplius, père de Palamède, pour venger l'injuste mort de son fils, avait allumé des feux sur les côtes de l'Eubée, afin d'appeler les vaisseaux grecs contre les écueils dont cette île est bordée. Ils y vinrent échouer en effet ; mais l'auteur de la perte de Palamède, Ulysse, échappa, et Nauplius se jeta de désespoir dans la mer. (V. Strabon, liv. VIII.)

« écueils les navigateurs qui voguent dans ces parages. »
Ces paroles avaient porté au plus haut point l'indignation du peuple. Pour moi, je me troublais, et je commençais à craindre qu'ils ne me fissent du mal, quand tout à coup un autre homme se lève du milieu de l'assemblée ; sa mine et ses discours annonçaient une personne douce et bien élevée. Ayant demandé et obtenu silence, il commença en ces termes :

« Mes concitoyens, je ne conçois pas les reproches « qu'on adresse à ceux qui défrichent et labourent les par- « ties autrefois incultes de notre territoire. Il me semble « que, s'il y a lieu de s'indigner contre quelqu'un, c'est « apparemment contre les auteurs de la stérilité et de « l'abandon de nos terres, et non contre les hommes labo- « rieux qui les cultivent et les embellissent. Vous le sa- « vez, notre négligence et le défaut de populalion ont « laissé incultes les deux tiers de notre île. Je possède, « pour ma part, un grand nombre de terres en friche, « soit dans la montagne, soit dans la plaine ! Eh bien, si « quelqu'un consent à les mettre en valeur, non-seule- « ment je les lui donnerai pour rien, mais j'y ajouterai « de l'argent de ma bourse, et encore croirai-je avoir « gagné à ce marché. En effet, citoyens, y a-t-il au « monde un spectacle plus beau, plus ravissant, que « celui d'une terre riche et bien cultivée ? Est-il rien de « plus triste et de plus affligeant au contraire que la vue « d'une terre inculte, inutile, et dont la stérilité semble « accuser la misère de son possesseur ? Bien loin donc « de vouloir punir ces malheureux, mon avis est que « vous devez engager tous les citoyens à imiter leur « exemple, à se partager les différentes portions de notre « territoire, et à les cultiver, chacun selon ses moyens, « les riches plus, les pauvres moins. Vous y trouverez le « double avantage de rendre à la culture la plus grande « partie de l'île, et d'en bannir deux grands fléaux, la « paresse et l'indigence Ceux qui répondront à votre in- « vitation recevront des terres en don gratuit, et les la-

« boureront pendant dix ans, sans payer de rétribution. « Au bout de ce temps, il sera prélevé sur leurs fruits « une petite portion, qui appartiendra au peuple : leurs « bestiaux ne devront rien payer. Si un étranger veut « participer à cette entreprise, bornez le privilége à cinq « ans, et qu'au bout de ce temps il paie le double des « autres citoyens. Que si cet étranger défriche plus de « deux cents arpents, qu'il soit fait citoyen lui-même. « Ainsi l'émulation donnera des bras à la culture. Au « lieu de cela, voyez ce qu'il en est aujourd'hui : re- « gardez à nos portes mêmes ; dirait-on que c'est là l'en- « trée d'une cité opulente ? Tout y présente le spectacle « honteux de la stérilité. En dedans de nos murs, au « contraire, je vois des jardins cultivés avec art, et même « des pâturages pour nos troupeaux. Il y a, en vérité, « de quoi s'étonner lorsqu'on voit de verbeux orateurs « accuser de pauvres citoyens parcequ'ils labourent une « terre abandonnée aux confins de l'Eubée, et en même « temps ne se faire aucun scrupule à eux-mêmes d'éten- « dre leurs plantations sur le champ de nos exercices, et « de faire paître leurs troupeaux sur la place publique. « Car je n'ai pas besoin sans doute de vous apprendre « que le gymnase est devenu semblable à un champ la- « bouré, que les statues d'Hercule et des autres dieux y « sont ensevelies sous les épis, et que chaque matin les « troupeaux de cet orateur se répandent sur la place, où « ils broutent l'herbe jusque sous les murs de nos pa- « lais, et aux portes mêmes du sénat. D'où il arrive « qu'au premier aspect de cette ville, l'étranger ne sait « qu'en rire ou en prendre pitié. » — Ces paroles remuaient fortement l'assemblée, qui commençait à se tourner en tumulte vers mon accusateur. — « Et cepen- « dant, continue l'orateur, il vient, il ose demander « l'exil de pauvres gens du peuple ! sans doute pour que « personne ne travaille désormais, et qu'on ne voie plus, « hors de la ville, que des voleu s et des brigands, au « dedans que des complices de leurs rapines ! En deux

« mots, voici mon avis : vous devez laisser à ces gens « les possessions qu'ils se sont acquises, à condition « néanmoins qu'ils paieront à l'avenir une rétribution « modique. Quant à celles dont, par le passé, ils sont « redevables, on les en doit tenir quittes : ils les ont assez « payées en rendant à la culture des terres abandonnées. « Que si vous voulez qu'ils en paient le prix, au moins « faites-leur des conditions plus favorables qu'à d'au- « tres. » Ainsi parla mon défenseur. Il avait à peine cessé, que l'autre se leva pour lui répondre, d'où suivit entre eux un conflit de paroles et d'injures. Enfin ils se turent, et l'on m'ordonna de parler.

« Que faut-il que je dise? demandai-je. — Répondez à « ce qu'on a dit contre vous, me cria quelqu'un de l'as- « semblée. — En ce cas, repris-je, je dis qu'il n'y a pas « un mot de vrai dans toutes les paroles de cet autre. « En vérité, citoyens, je croyais rêver en l'entendant « parler de richesses, de terres, de châteaux, et répéter « toutes les niaiseries dont il a rempli vos oreilles. Le fait « est que nous n'avons ni terres, ni châteaux, ni haras, « ni troupeaux, ni bêtes de somme. Plût au ciel que nous « eussions toutes ces belles choses! car nous serions plus « riches que nous ne le sommes, et nous aurions la satis- « faction de partager avec vous nos richesses. Au reste, « ce que nous avons nous suffit : si, par hasard, vous « en voulez quelque chose, prenez-le, et si vous voulez « le tout, prenez le tout : nous chercherons ailleurs de « quoi pourvoir à notre subsistance. » Ces paroles plurent à l'assemblée, qui les accueillit avec applaudissements. Puis un archonte, s'adressant à moi : « Que pou- « vez-vous donner au peuple? me dit-il. — Nous pouvons « donner au peuple, répondis-je, quatre peaux de cerf, « mais des peaux superbes, en vérité. » Tout le monde se mit à rire : l'archonte seul parut indigné. « Nous ne « vous offrirons pas, ajoutai-je, nos peaux d'ours, elle « sont trop rudes; ni celles de boucs, qui ne valent pas « les peaux de cerf. Quant aux autres, elles sont toutes

« vieilles ou petites. Si cependant vous les voulez aussi, « prenez-les avec les premières. » L'indignation de l'archonte s'accrut à ces derniers mots, et avec le plus grand emportement : « On voit bien, s'écria-t-il, que vous êtes « un rustre, et que vous n'avez jamais vécu qu'aux « champs. — Eh quoi ! lui dis-je, vous aussi vous parlez « de champs ! Ne vous ai je pas dit vingt fois que nous « n'avions ni champs, ni terres? faut-il le répéter encore?» — Il ne m'écouta pas; mais m'interpellant de nouveau : « Pourrez-vous au moins, reprit-il, donner chacun un « talent attique [1]? — Point du tout : nous n'avons pas « une si grosse quantité de viande; mais ce que nous en « avons vous sera remis. Quelque peu de salées, d'autres « morceaux séchés à la fumée; quelques jambons de « porc et de cerf qui ne valent guère moins, enfin d'au- « tres excellentes pièces. » — Ici grand tumulte, et plusieurs voix de m'appeler menteur. Le magistrat continuant me demanda si nous possédions du blé, et en quelle quantité : — « Nous avons, lui répondis-je, douze « boisseaux de froment, quatre d'orge, autant de mil- « let, et seulement un demi-septier de fèves, la récolte « n'ayant pas été bonne cette année. Prenez, ajoutai-je, « si vous le voulez, le froment, l'orge, et les fèves; mais « laissez-nous le millet. Que si vous avez besoin du mil- « let, qu'il soit à vous avec le reste. — Ne faites-vous « pas de vin? me demanda un autre. — Nous en faisons, « lui dis-je : si quelqu'un de vous veut se donner la « peine de venir jusque chez nous, nous lui en donne- « rons; mais il faut qu'il ait soin de se munir d'une « outre, car il n'en trouvera pas à notre logis. — Vous « avez donc des vignes? me dit-on. — Assurément, ré-

[1] Il y a ici un jeu de mots qui ne peut être reproduit dans notre langue. Le talent (τάλαντον) en même temps qu'il désignait une valeur de compte, désignait un certain poids, ou la balance même. Le pauvre Eubéen, qui n'a guère vu d'argent, est représenté comme ignorant la première signification du mot : il se rejette sur la seconde, et croit qu'on lui parle de la viande qui se pesait, comme de raison, à la balance.

« pondis-je : nous en avons deux devant la porte de l'ha-
« bitation, et une vingtaine dans l'intérieur de la cour.
« De l'autre côté du ruisseau, il y en a à peu près un
« pareil nombre que nous plantâmes l'an dernier. Elles
« sont toutes d'une excellente qualité, et donnent de
« belles grappes, quand les passants ne commettent au-
« cun dégât. En un mot, ajoutai-je, pour vous épargner
« la peine de faire tant de questions les unes après les
« autres, voici de quoi se compose le reste de notre mé-
« nage : huit chèvres d'abord, puis une vache mutilée,
« avec son veau : c'est un joli petit animal. Nos instru-
« ments sont quatre hoyaux, autant de fourches, autant
« de faux, trois épieux, et deux couteaux de chasse pour
« moi et mon compagnon. Il n'est pas besoin, que je
« pense, de parler de la poterie. Nous avons chacun
« une femme et des enfants. Notre habitation consiste
« en deux huttes très propres et très agréables, qui nous
« servent de logement, et une troisième où nous dépo-
« sons nos provisions et le produit de notre chasse. —
« Par Jupiter ! s'écria le rhéteur, peut-être nous diras-tu
« enfin où vous enfouissez votre argent? — Enfouir de
« l'argent ! m'écriai-je ; viens donc, insensé, viens l'en-
« fouir toi-même ! Qui s'est avisé jamais d'enfouir de
« l'argent? comme s'il pouvait pousser quelque chose à
« la place ! » — Cette réponse excita de grands éclats de
rire : il me sembla à moi que c'était du rhéteur qu'on
riait. — « Voilà donc, continuai-je, tout ce que nous
« possédons. Si vous voulez le tout, nous vous l'aban-
« donnerons avec plaisir ; mais au moins ne nous l'enle-
« vez pas par violence, comme si nous étions des étran-
« gers ou des méchants : car nous sommes citoyens de
« cette ville, tout comme vous : c'est mon père qui me
« l'a dit. Il n'y a pas bien longtemps qu'étant venu ici, il
« assista à une distribution d'argent, et reçut sa part
« comme les autres citoyens. Nos enfants sont aussi vos
« concitoyens ; nous les élevons pour la patrie, et ils
« sauront la défendre contre les brigands et les étrangers.

« Vous êtes en paix maintenant ; mais que l'occasion se pré-
« sente seulement, et vous souhaiterez que tout le monde
« fasse comme nous. Car n'espérez pas que ce rhéteur
« s'arme alors pour votre défense, à moins qu'il ne faille
« combattre avec des paroles et des injures, à la manière
« des femmes. Ainsi donc, pour en finir, si vous le desi-
« rez, nous paierons en rétribution une partie du pro-
« duit de nos chasses. Seulement, envoyez quelqu'un
« pour la recevoir. Quant à nos habitations, si elles of-
« fensent vos regards, et qu'il vous plaise qu'elles soient
« détruites, nous les détruirons : mais au moins donnez-
« nous un lieu où nous puissions nous garantir des in-
« jures de l'hiver. Vous avez au dedans des murs tant de
« maisons que personne n'habite : une seule nous suf-
« fira. Après tout, ne serait-ce pas une injustice criante
« que de nous bannir de notre pays, pour cela seul que
« nous ne vivons pas dans l'enceinte de vos murailles, et
« que nous ne venons point augmenter la foule immense
« qui se presse sur cet espace resserré ? Quant à l'accu-
« sation impie que cet homme ose nous intenter à l'égard
« des naufragés, elle est d'une telle absurdité, que j'ou-
« bliais presque d'en parler, quoique je dusse m'en jus-
« tifier avant tout. Mais qui d'entre vous pourrait ajouter
« foi à de pareilles calomnies ? car, sans parler des senti-
« ments pieux qui nous sont naturels, que veut-on que
« nous puissions retirer d'une côte où la violence des va-
« gues réduit presque en poussière les débris de navire
« qu'elles amènent ? Vous n'ignorez pas sans doute à quel
« point le rivage que nous habitons est dangereux et ina-
« bordable. Une fois seulement j'ai trouvé sur la grève
« quelques mouettes que la tempête y avait jetées : je les
« suspendis à un chêne sacré voisin de la mer. Ah ! me
« préserve à jamais Jupiter de tirer un profit impie du
« malheur des autres hommes ! Bien au contraire, toutes
« les fois que quelque naufragé a été poussé sur notre
« plage, je l'ai recueilli, je l'ai reçu sous ma hutte, je
« l'ai fait asseoir à ma table ; tout ce que l'hospitalité

« peut offrir de consolation et de secours, je le lui ai « donné. Non content de ces premiers soins, je l'ai remis « dans son chemin, je l'ai accompagné moi-même jus- « qu'aux premières terres habitées. N'est-il personne « parmi vous qui puisse rendre ce témoignage à la vé- « rité? Aussi bien n'était-ce pas par intérêt, ni pour qu'il « en fût fait témoignage, que je remplissais ce devoir. Le « plus souvent j'ignorais entièrement d'où venait celui « que je sauvais; et dans ce moment même où j'aurais « si grand besoin qu'on déposât en ma faveur, loin de « moi le desir qu'aucun d'entre vous soit jamais tombé « en une telle infortune! »

« Comme j'achevais ces paroles, un homme se leva du milieu de l'assemblée. Je craignis d'abord que ce ne fût quelque nouveau menteur qui prît la parole pour me calomnier : mais je fus bien rassuré. — « Citoyens, dit- « il, il y a longtemps que j'hésitais à reconnaître cet « homme; mais d'après ses dernières paroles il ne m'est « plus permis de douter; et il y aurait ingratitude et « cruauté de ma part à ne point dire tout ce qui est à ma « connaissance, à ne point lui rendre, par mon témoi- « gnage solennel, une faible partie des services que j'ai « reçus de lui. Je suis, comme vous savez, citoyen de « cette ville, ainsi que mon père que vous voyez à mes « côtés. » En même temps il montrait un homme assis auprès de lui qui se leva aussitôt. « Voilà trois ans que « nous nous étions embarqués sur le vaisseau de Soclée. « Une tempête violente nous jeta sur les écueils de Ca- « pharée : nous parvînmes seuls à nous échapper avec « quelques passagers. Nos compagnons d'infortune, ayant « de l'argent sur eux, furent recueillis par des pêcheurs « de pourpre établis dans ce lieu. Pour nous, jetés nus « sur le rivage, et pressés par la nécessité, nous nous « mîmes à suivre un sentier battu, espérant qu'il nous « conduirait à la demeure de quelque berger. Il y avait « déja longtemps que nous marchions. Épuisés de faim, « de soif et de fatigue, nous étions au moment de perdre

« nos forces, lorsqu'enfin nous apercûmes une habita-
« tion. Nos cris en firent sortir un homme, qui est le
« même que vous voyez ici. Il nous fit entrer chez lui
« sur-le-champ. Là nous ayant placés près d'un feu dont
« la chaleur doucement ménagée ne s'accroissait que par
« degrés, sa femme et lui frottèrent de graisse, à défaut
« d'huile, nos membres fatigués, et ayant versé dessus
« de l'eau tiède, ils parvinrent enfin à ranimer en nous
« une chaleur presque évanouie. Puis, nous ayant fait
« asseoir, et nous ayant couverts du peu de vêtements
« qu'ils possédaient, ils nous servirent des viandes rôties,
« du pain de froment et du vin, tandis qu'ils ne man-
« geaient eux-mêmes que du millet bouilli, et ne buvaient
« que de l'eau. Le lendemain, comme nous voulions par-
« tir, ils nous retinrent, et nous gardèrent encore pen-
« dant trois jours. Au bout de ce temps, nous prîmes
« congé d'eux. Ils nous forcèrent d'accepter en partant
« une portion de leur chasse, et nous donnèrent à chacun
« une très belle peau de cerf. Bien plus, cet homme gé-
« néreux, voyant que je n'étais pas tout à fait remis de
« mes fatigues, dépouilla sa fille du manteau qui la cou-
« vrait pour en revêtir mes épaules. Cette jeune fille,
« sans murmurer, prit sous mes yeux un autre haillon.
« J'eus soin, aussitôt arrivé au village voisin, de lui ren-
« voyer son vêtement. Citoyens, voilà mon libérateur,
« voilà, après les dieux, celui à qui je dois ma vie et celle
« de mon père. »

« Je ne saurais vous décrire quel effet ce petit récit produisit sur l'assemblée, et de quels éloges je me vis comblé tout à coup. Quant à moi, reconnaissant mon hôte sur-le-champ : Eh, bon jour, Sotade m'écriai-je, et m'approchant de lui ; je le baisai lui et son père au visage. Mon action causa de grands éclats de rire, d'où j'appris que ce n'est point la coutume dans les villes de se baiser au visage. Cependant l'homme aux bonnes paroles, celui qui la première fois avait pris ma défense contre le rhéteur, se leva et dit : « Citoyens, je pense

« que l'hospitalité de cet homme lui mérite une place au « prytanée. Car enfin, pourquoi honorez-vous si magni- « fiquement celui qui dans un combat soustrait un ci- « toyen à la mort, si vous laissez sans honneur et sans « récompense celui qui en a sauvé deux, et peut-être « cent autres qui ne sont point ici pour publier ses bien- « faits? Il a dépouillé sa fille pour couvrir la nudité d'un « citoyen : eh bien! qu'il lui soit donné aux frais de l'é- « tat une tunique et un manteau, et que cet exemple « apprenne aux citoyens à respecter la justice et à se se- « courir les uns les autres. Quant aux terres dont on dit « qu'ils se sont emparés, qu'ils en jouissent sans crainte « et sans opposition, et qu'à ces dons on joigne celui de « cent drachmes pour aider leur ménage. Je m'offre à « payer cet argent de mes propres deniers. » Toutes ces propositions, et la dernière surtout, furent accueillies avec de grands applaudissements. Les vêtements et l'argent furent apportés à l'instant même sur le théâtre. Je ne voulus recevoir ni l'un ni l'autre de ces présents. On me dit que je ne pouvais dîner en public, vêtu d'une peau, comme je l'étais. « — En ce cas, répondis-je, je me « passerai de dîner aujourd'hui. » — On ne tint compte de mes paroles, et, m'ayant passé la tunique autour du corps, on jeta le manteau sur mes épaules. Me voyant ainsi accoutré, je voulais remettre ma peau de cerf par-dessus tout; mais on ne le permit pas. Pour l'argent, je ne voulus le recevoir d'aucune façon, et protestant qu'on ne me le ferait point accepter : « Si vous cherchez, ajou- « tai-je, quelqu'un qui veuille le prendre, donnez-le à « ce rhéteur pour l'enfouir en terre. Il sait comment cela « se pratique. » C'est ainsi que se termina cette aventure qui m'avait d'abord effrayé, et dont le résultat fut aussi agréable pour moi, que les commencements en avaient été peu rassurants. Depuis lors, nous n'avons eu aucun sujet d'inquiétude. »

A peu près comme mon hôte finissait son récit, nous arrivâmes à la porte de son habitation. « Oh! oh! lui

« dis-je en riant, vous n'avez pas tout dit à vos conci-
« toyens, et vous leur avez caché ce qu'il y a peut-être
« de plus beau dans vos possessions. — Quoi donc? s'é-
« cria-t-il d'un air surpris. — Eh! par Jupiter, ce jardin
« que j'aperçois là-bas couvert d'arbres et planté de lé-
« gumes. Il est vraiment très joli. — Oh! me répondit-
« il, c'est qu'il n'existait pas alors : il n'y a même pas
« longtemps que nous l'avons planté. » En discourant ainsi, nous entrâmes chez lui, et nous étant mis à table, nous y demeurâmes le reste du jour. Mon hôte et moi nous étions assis sur un lit de feuilles assez élevé et recouvert de peaux : sa femme était à ses côtés. Sa fille, jeune personne dans l'âge où l'on songe à prendre un mari, se tenait debout derrière nous, et nous servait à boire d'un vin noir exquis. Les enfants, qui avaient été quelque temps à faire rôtir les viandes, les apportèrent, et s'étant mis à nos côtés, prirent part au repas. Pour moi, je portais envie au sort de cette famille, et je me disais à moi-même que c'étaient les plus heureux mortels que j'eusse jamais rencontrés. Je connaissais les palais et la table des riches, non pas seulement des riches plébéiens, mais des satrapes et des rois. Ils m'avaient toujours paru misérables, ils me le parurent bien plus alors, quand je considérais ces hommes pauvres et libres, à qui rien ne manquait de ce qui donne à table le plaisir, et qui même en cela avaient plus que n'a la richesse. Nous avions presque fini quand l'ami de mon hôte arriva. Il était suivi de son fils, jeune garçon d'une figure agréable, qui tenait un lièvre à la main. Le jeune homme rougit quand il vit un étranger; et, tandis que son père nous saluait, il alla embrasser la jeune fille et lui donna le lièvre qu'il tenait. Celle-ci le reçut, cessa de servir, et vint s'asseoir à côté de sa mère. Le jeune homme continua le service à sa place. « Est-ce là, dis-je à mon hôte, celle
« de vos filles à qui vous avez ôté sa tunique pour la
« donner au malheureux naufragé? — Oh, non! me ré-
« pondit-il, celle dont vous parlez est mariée depuis quel-

« que temps; elle a même des enfants déja grands. Nous « l'avons donnée à un homme riche du bourg voisin. — « Ah ! lui dis-je, cela est heureux, ils doivent vous aider, « si parfois vous avez besoin de quelque chose. — Bon ! « reprit la mère, nous n'avons besoin de rien. Bien au « contraire, c'est nous qui leur faisons passer toujours « quelque chose, soit de notre chasse, soit de nos fruits « et de nos légumes : car ils n'ont pas de jardin. Une fois « seulement nous leur avons emprunté du grain pour « faire nos semailles; et encore le leur avons-nous rendu « aussitôt après la moisson. — Ah çà, continuai-je en « riant, est-ce que vous ne pensez pas à marier celle-ci, « comme l'autre, à un homme riche, afin qu'elle puisse « vous prêter du grain? » — Les deux jeunes gens se mirent alors chacun à rougir. — « Oh ! que non ! dit le « père en baisant sa fille au front. Je veux qu'elle ait un « mari pauvre, un chasseur, comme moi, » et en même temps il regardait le jeune garçon et souriait. — « Que « tardez-vous donc à la marier? lui dis-je. Est-ce que le « futur serait absent par hasard? Je ne sais, mais il me « semble qu'il n'est pas très loin d'ici... — Aussi, reprit-il, « ce n'est pas mon intention de différer davantage ; mais « je veux que la noce se fasse un jour heureux, et j'at- « tends pour cela qu'il s'en présente un. — Et à quoi re- « connaissez-vous, lui demandai-je, qu'un jour est heu- « reux? — C'est, répondit-il, lorsque la lune est grande, « l'air tranquille, et le ciel pur. — Sans doute, conti- « nuai-je, il n'est pas besoin de demander si ce jeune « homme est bon chasseur. — Oh ! me répondit le jeune « homme, je sais déja poursuivre et atteindre le cerf : « vous le verrez demain, étranger, si vous voulez. — « Est-ce toi qui as pris ce lièvre? — Oui, c'est moi-même, « s'écria-t-il en riant. Je l'ai pris cette nuit au lacet. Oh ! « si vous aviez vu, ajouta-t-il, comme le ciel était pur, « et l'air tranquille! La lune était grande, grande comme « je ne l'ai jamais vue. » Les deux pères se mirent ensemble à rire. Le pauvre garçon eut honte, rougit, et se

tut. — « Mon enfant, lui dit le père de la jeune fille, tu « as raison de t'impatienter; mais ce n'est pas ma faute à « moi. Prends-t'en à ton père qui dit toujours qu'il va « partir pour acheter la victime, et qui n'en a rien fait « jusqu'ici. Car tu sais qu'il faut sacrifier aux dieux quand « on se marie. — Oh ! si ce n'est que cela, s'écria un « tout petit garçon qui était debout à côté de sa sœur, il « y a longtemps que la victime est prête : elle est ici der- « rière l'habitation, où nous la nourrissons : c'est un « petit pourceau qui est, ma foi, bien gentil. » On demanda au jeune homme si c'était vrai : il répondit que oui. — « Et d'où te vient cet animal? — Vous vous rap- « pelez bien, dit-il, le jour où nous prîmes cette laie qui « avait tant de petits? Vous vous souvenez qu'ils se sau- « vèrent tous; car ils couraient plus vite que des lièvres. « Je parvins à en atteindre un d'un coup de pierre. Je « pris sa peau, et j'allai la vendre au village voisin, où « j'obtins en échange la victime dont mon frère vous a « parlé. Je lui ai fait une petite auge derrière l'habita- « tion, et c'est là que je la nourris. — C'est donc pour « cela, s'écria mon hôte, que ta mère riait si fort quand « je disais qu'il me semblait entendre des grognements, « et je n'avais pas si grand tort de m'étonner que mon orge « diminuât ainsi à vue d'œil. — C'est, reprit-il, que les « plantes de l'Eubée ne valent rien pour nourrir ces ani- « maux. Il n'y avait que des glands, et il ne voulait pas « en manger. Au reste, si vous voulez le voir, je vais « vous l'amener. — Très volontiers, » s'écria-t-on d'une commune voix. Aussitôt tous les enfants sortirent sautant et riant, et la jeune fille s'étant levée alla chercher dans la hutte voisine des nèfles, des cormes, des pommes d'hiver et des grappes d'un raisin délicieux. Puis, ayant essuyé la table avec des feuilles, elle la couvrit d'une verte et fraîche fougère, et mit dessus les fruits qu'elle venait d'apporter. Cependant les enfants amenèrent la victime en dansant, riant et folâtrant autour d'elle. Ils étaient suivis de la mère du jeune homme,

accompagnée de deux enfants en bas âge. Ils apportaient des pains de froment cuits sous la cendre, et dans des plats de bois des œufs cuits à l'eau et des pois secs. La mère du jeune homme embrassa toute la famille, et alla s'asseoir à côté de son mari. « Voilà, dit-elle, la victime « que nous nourrissons depuis longtemps pour la noce. « Tous les autres préparatifs sont faits : les gâteaux de « froment et d'orge sont tout prêts : il ne nous manquera « peut-être qu'un peu de vin : mais il ne sera pas diffi- « cile de s'en procurer ici près, au village. » Pendant qu'elle parlait ainsi, le jeune homme était debout à côté d'elle, et regardait son oncle d'un air inquiet. « Ma foi, « dit celui-ci, il n'y a plus que lui qui nous arrête. Je ne « sais pas si la victime lui paraît assez grasse comme elle « est, et s'il ne veut pas la nourrir encore quelque temps. « — Vous voulez donc qu'elle crève dans sa peau, » reprit le jeune homme d'un ton d'impatience. *Et moi*, cherchant à l'aider un peu : « Prenez garde, leur dis-je, « que tandis que la victime s'engraisse, le jeune homme « au contraire... — C'est vrai, interrompit la mère : l'é- « tranger a raison. Aussi bien mon fils ne se porte plus « comme autrefois. L'autre nuit encore, je l'ai entendu : « il était éveillé, et il est sorti de l'habitation. — C'est « que les chiens aboyaient, ma mère, et j'ai voulu voir « ce que c'était. — Point du tout, reprit la mère, je vous « ai vu; vous aviez l'air triste, et vous vous promeniez « en soupirant. Allons, mes amis, pourquoi différer plus « longtemps? Ne laissons pas s'affliger davantage ces « pauvres enfants. » Et en disant ces paroles, elle se leva pour embrasser la mère de la jeune fille. Alors celle-ci se tournant vers son mari : « Faisons comme ils veu- « lent, dit-elle. — C'est bien dit, s'écria-t-on d'une com- « mune voix : à après demain la noce. » On me pria d'en être, et je consentis volontiers à rester jusque-là.

J'eus le loisir d'observer ce qui était sous mes yeux, et d'en comparer le tableau à ce qui se passe chez les riches, surtout en fait de mariage : tout le manége qu'il faut à

un père, ses recherches inquiètes sur la naissance et le bien, les dots, les donations, les promesses et les duperies, les contrats et les signatures; et souvent, au bout de tout cela, à l'heure même des noces, des injures et des querelles. Ce n'est donc pas sans intention que j'ai fait ce récit et pour mon simple amusement, c'est pour offrir un modèle de vie pauvre et heureuse que j'ai vu de mes propres yeux, et que chacun, comme moi, est à portée de voir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

Pages.

Préface de Longus. 3
Livre premier. 5
— second. 28
— troisième. 54
— quatrième. 78

AMOURS DE THEAGENES ET CHARICLÉE.

LIVRE PREMIER.

Le Procsme du translateur. 105
Au lecteur. 110
Chap. I. De l'arrivée des brigandz au rivage de la mer, ou ilz trouvèrent le conflict mortel, et la nef chargée de richesses, avec la description de la triste pucelle contemplant son amy à demy mort. 111
Chap. II. Autre arrivée d'une seconde troupe de brigandz, qui emporterent tout le butin de la riche nef, et emmenerent prisonniers le jouvenceau et la belle pucelle au lac des Pastres, en Égypte. 117
Chap. III. Complainte de Chariclée et consolation de Theagenes prisonniers, et de la nouvelle cognoissance qu'ilz eurent de Gnemon aussi prisonnier. 121
Chap. IV. Comment Gnemon recite à Theagenes et à Chariclée l'amour folle que luy portoit Demeneté sa marastre, du refus qu'il en fist, dont elle print vengeance, et de ce qui en advint. 124
Chap. V. Gnemon en poursuivant recite la harengue d'Aris-

Pages.

tippus son père en jugement devant le peuple, le grand danger ou il se vid, finalement son bannissement de la ville d'Athenes. 129

Chap. VI. Discours de Charias à Gnemon, lui recitant la fin malheureuse de Demeneté, sa marastre, pour avoir esté surprinse en lict estranger par les cautelles et menées de Thisbé, servante d'Aristippus. 132

Chap. VII. Le songe de Thyamis capitaine des brigandz, et sa harengue, voulant espouser Chariclée. 139

Chap. VIII. Harengue de Chariclée faisant response à Thyamis, faignant seulement de quel pays elle et Theagenes estoyent, la cause et la fortune qui les avoit conduictz au port ou ilz avoyent esté trouvez avecq' tant de meurtres, luy faisant promesses faintes de l'espouser apres avoir accomply ses vœux à Apollo. 144

Chap. IX. La tristesse de Theagenes, pour la fainte promesse de Chariclée, et les prudentes responses qu'elle lui fist 148

Chap. X. Comme la première bende de brigandz vint assaillir Thyamis dans son lac, lequel fist enfermer Chariclée dedans une caverne. 151

Chap. XI. Comme Thyamis, mal interpretant son songe, plein de fureur et de jalousie, alla en la caverne pour tuer Chariclée, au lieu de laquelle il en occist une autre, puis estant au desespoir et combattant vaillamment contre ses ennemys fut prins et emmené prisonnier. 155

LIVRE II.

Chap. I. Regretz de Theagenes voyant l'isle en feu, pensant Chariclée estre morte. Comme Gnemon et luy furent en la caverne, trouverent une femme occise, qu'ilz cuydoyent estre Chariclée, mais, l'ayant regardée, Gnemon la recogneut pour Thisbe. 160

Chap II. Comme Theagenes et Gnemon trouverent Chariclée en la caverne, et des propos qu'ilz eurent ensemble. 166

Chap. III. Gnemon, reprenant son propos contenu au sixiesme chapitre du premier livre, recite la fuyte de

Pages.

Thisbé hors d'Athenes. De la lettre trouvée en son sein après sa mort. Comme elle fut recogneue avoir esté occise par Thyamis au lieu de Chariclée. 168

Chap. IV. Comme Thermuthis, escuyer de Thyamis, descendit en la caverne pour y retrouver Thisbé sa mie, laquelle il avoit ostée à un marchand, et la trouvant morte s'adressa à Theagenes, et ce qui en advint. 173

Chap. V. Du songe de Chariclée : double exposition d'iceluy : de l'yssue de Gnemon avecq' Thermuthis hors du lac et de l'isle. Comme Gnemon se desroba de Thermuthis, lequel peu apres mourut de la morsure d'un aspic. . . . 178

Chap. VI. De ce qui advint à Gnemon, apres avoir habandonné Thermuthis. 185

Chap. VII. Ceremonies des Égyptiens au boire et au manger, et comme le vieillard Calasiris descouvrit à Gnemon qui estoyent Theagenes et Chariclée 189

Chap. VIII. Narration du vieillard Calasiris, grand pontife de Memphis, lequel pour garder sa continence se mist en exil voluntaire : de son arrivée en la ville de Delphy : de l'oracle de la prophetisse Pytia, et des questions que luy faisoyent les sages. 193

Chap. IX. Recit de Charicles à Calasiris : comme sa fille fut bruslée par cas fortuit le jour de ses nopces. De son arrivée en la ville de Catadoupy, auquel lieu luy fut baillée avecques grandes richesses une jeune fille à nourrir. . 200

Chap. X. Continuation du recit de Charicles, grand prestre d'Apollo, à Calasiris, touchant la pucelle à luy donnée, de sa chasteté et virginité : de la venue des Enianiens en Delphy : de l'oracle de la prophetisse pour Chariclée. . 206

LIVRE III.

Chap. I. Poursuyte de la narration de Calasiris à Gnemon descrivant l'ordre de la procession en Delphy par les Thessaliens, dont Theagenes estoit le chef, et de la beauté et ornement de Chariclée yssant du temple de Diane. . 215

Chap. II. La maniere de faire les sacrifices entre les Grecz pour l'anniversaire des morts ; de la premiere entrevue de

Pages.

Theagenes et Chariclée au temple de Diane, et commencement de leur amour. 221

Chap. III. Du banquet que fist Theagenes, et propos qu'il eut avecq' Calasiris, lequel la nuict suyvante eut une vision confirmée par les vers d'Homere, lequel est reputé natif de Thebes aux cent portes, en Égypte. 227

Chap. IV. Theagenes descouvre à Calasiris la passion qu'il portoit pour l'amour de Chariclée, et comme Calasiris contrefist le magicien pour plus facilement advenir à l'accomplissement de sa vision et parler à Chariclée. 253

LIVRE IV.

Chap. I. Narration des jeux pythiques, ou Theagenes fut vainqueur : de la fainte que fist Calasiris, faignant guerir Chariclée, malade pour l'amour de Theagenes : des propos qu'ilz eurent ensemble, et de ce qui en advint. 240

Chap. II. Comme Calasiris soy faignant le plus sage d'Egypte trouva le moyen de tirer de Charicles le tissu qui fut trouvé avecq' la petite pucelle Chariclée, par lequel fut cogneu qu'elle estoit fille de la royne d'Éthiopie, par les lettres y empraintes : puis comme Chariclée decela les amours à Calasiris pour en avoir son advis. 250

Chap. III. Calasiris declare à Chariclée le lieu de sa naissance, l'estat de ses pere et mere : puis comme il trouva le moyen de tirer du prestre Charicles les joyaux et pierres precieuses qui appartenoyent à Chariclée lorsqu'elle fut premierement trouvée. 257

Chap. IV. Comme Chariclée de son consentement fut ravie par Theagenes suyvant l'industrie de Calasiris, lequel avoit prins cognoissance avecq' des marchandz de Phenicie : et du serment que fist faire Chariclée à Theagenes de luy garder sa virginité. 263

Chap. V. Complainte de Charicles pour la perte de Chariclée : et comme les Delphiens prindrent les armes pour le recouvrement d'icelle. 269

LIVRE V.

Chap. I. Calasiris poursuyvant sa narration dict comme il

Pages.

chargea les deux amantz dans le navire phenicien : et faisant fin à son conte pour le sommeil qui l'oppressoit, arriva son hoste Nausicles, lequel avoit emmené avecq' luy Chariclée oultre son gré, laquelle s'estoit nommée Thisbé et des regretz d'icelle. 271

Chap. II. Comme Chariclée et Theagenes, apres leurs consolations d'amour honneste, voulans sortir du lac et isle des Pastres, furent arrestez par Mitranes et sa bende, puis furent separez, et fut Chariclée baillée à Nausicles souz le nom de Thisbé, et Theagenes fut envoyé au lieutenant du roi de Perse à Memphis. 280

Chap. III. Comme Nausicles fist venir Chariclée en présence de Calasiris et Gnemon, laquelle estant recogneue par eux, fut ledict Nausicles satisfaict d'une bague précieuse en un sacrifice qu'il celebra à Mercure : et comme ilz prierent Calasiris de parachever ses premieres narrations. . . 287

Chap. IV. Calasiris reprend sa narration finie au premier chapitre, et dict comme le navire des Phenniciens arriva en l'isle des Zacynthiens, ou luy, Theagenes et Chariclée furent logez chez un bonhomme pescheur, lequel luy descouvrit une embusche qui se dressoit contre eux. 294

Chap. V. Calasiris, par son astuce, fist embarquer les marchandz phenicien, ensemble luy, Theagenes et Chariclée, cuydant eviter le danger des coursaires : du songe espouventable dudict Calasiris : plus la poursuyte desdictz coursaires, dont Trachinus estoit capitaine, et ce qui en advint. 301

Chap. VI. Comme apres que les pyrates eurent prins le navire des Phenicien, en laquelle estoyent Theagenes et Chariclée, ilz furent jectez par la tempeste en la bouche du Nil, ou estant descenduz en terre, Trachinus voulant espouser Chariclée, fut empesché par la subtile invention de Calasiris. 308

Chap. VII. Comme par l'industrie de Calasiris s'esmeut querelle entre Trachinus et Pelorus coursaires, à qui auroit Chariclée pour femme, dont s'ensuyvit que tous s'entretuerent et demourerent seulement vifz Calasiris, Chariclée et Theagenes, comme il est contenu au chapitre premier du premier livre. 313

LIVRE VI.

Page

Chap. I. Calasiris, Gnemon, et Nausicles, se mettent en queste pour trouver Theagenes : du recit que leur fist Gnemon de ses fortunes : comme ilz trouverent l'amoureux de la belle Isias, lequel leur donna nouvelle que Thyamis avoit enlevé Theagenes qu'on envoyoit comme prisonnier à Memphis, et de leur retour vers Chariclée. 32

Chap. II. Nausicles ayant deliberé de faire un voyage en Grece pour cause de son trafic, le declare à ses hostes : la response que luy en fist Calasiris : les plaintes de Gnemon ne voulant habandonner Chariclée : toutesfois soy deliberant retourner en son païs, fut arresté par Nausicles en luy baillant sa fille Nausiclea en mariage : et des regretz de Chariclée pour se voir séparée de Theagenes. . . . 32

Chap. III. Calasiris consolant Chariclée luy dict Thyamis estre son filz : pour ceste cause, elle ayant quelque doute, il luy remonstre et l'asseure de n'avoir nulle crainte : parquoy ayans ensemble deliberé d'aller chercher Theagenes en habitz de pauvreté, trouverent plusieurs hommes mortz en la plaine de Bessa. 33

Chap. IV. Description de la deffaicte des Persiens et des Egyptiens, et l'occasion pourquoy recitée par une vieille sorciere à Calasiris et Chariclée. 35

Chap. V. De l'estrange magie de la sorciere pour faire parler le corps de son filz mort en ceste deffaicte, et ce qu'il revela : puis comme elle mourut. 34

LIVRE VII.

Chap. I. Comme Thyamis avec sa troupe de brigandz vint devant la ville de Memphis pour y recouvrer la dignité de grand Pontife dont il avoit esté chassé par la malice de son frere Petosiris : et de ce qui en fut ordonné par Arsacé en l'absence de son mary Oroondates grand Satrape. . . 34

Chap. II. Thyamis et Petosiris freres venans au combat, Petosiris print la fuyte : et comme Calasiris leur pere au mesme instant s'y trouva et se donna à cognoistre à eux. 35

Chap. III. Comme Chariclée suyvant Calasiris recogneut

Pages.

son Theagenes, qui la decogneut pour son vil habit : et comme Calasiris fut reintegré en son pontificat, lequel il resigna à son filz aisné Thyamis. 357

Chap. IV. Du fol amour d'Arsacé envers Theagenes et de la promesse que luy fist sa nourrice de l'en faire jouyr : et comme le bon Calasiris mourut. 360

Chap. V. Comme Theagenes et Chariclée souz couleur d'hospitalité furent menez par la nourrice d'Arsacé au palays royal et conduictz en une chambre, ou ilz furent interroguez par elle : puis comme elle les y enferma, ou Chariclée fist ses complaintes sur la mort de Calasiris. . . . 366

Chap. VI. Du retour de Cybelé la nourrice vers Theagenes et Chariclée en la chambre enfermez, du doute qu'eut Achæmenes sur Theagenes : comme elle les trouva pleurans : la maniere comme ilz furent traictez delicatement par les eunuches, lesquelz menerent Theagenes vers Arsacé, et la reverence qu'il luy fist. 372

Chap. VII. Des ruses dont usoit Cybelé pour attraire Theagenes en l'amour d'Arsacé : des propos qu'elle luy tint, et le colloque de Chariclée avec son amy Theagenes. . . 378

Chap. VIII. Comme Theagenes refusa tout à plat à Cybelé l'amour et compaignie d'Arsacé : l'invention que trouva Achæmenes pour luy faire consentir : de la contre invention veritable et prudente de Theagenes pour eschapper à sa promesse. 383

Chap. IX. Comme Theagenes descouvrit ses dissimulations à s'amie Chariclée pour se deffaire d'Arsacé : comme il servit d'eschanson à icelle Arsacé : de la jalousie d'Achæmenes sur Theagenes : et du recit que luy fist sa mere Cybelé de ce qui avoit esté dict entre Theagenes et Arsacé, et osta l'esperance au dict Achæmenes d'espouser Chariclée. . 391

LIVRE VIII.

Chap. I. Ruse de guerre dont usa le roi d'Ethiopie pour surprendre la ville de Philæ : comme Achæmenes descouvrit l'amour d'Arsacé à Oroondates son mary, lequel envoya soudain querir Theagenes et Chariclée estans à Memphis : et du débat qui fut entre Thyamis grand pontife et Arsacé pour les deux jeunes amantz. 397

Pages.

CHAP. II. Des grieves passions d'esprit que souffroit Arsacé : comme elle et Cybelé conclurent d'emprisonner Theagenes : comme il fut battu et fouetté, et de sa grande continence : comme Cybelé voulut empoysonner Chariclée et beut le poyson elle mesme, dont Chariclée fut mise en prison. . 404

CHAP. III. Les accusations d'Arsacé contre Chariclée pour l'empoysonnement de Cybelé, les confessions de Chariclée : comme elle fut jugée à estre bruslée, menée au supplice, exposée au feu et preservée par un miracle. 412

CHAP. IV. Des propos consolatoires entre Theagenes et Chariclée prisonniers, de la revelation à eux faicte par oracles, de la pierre de Pantarbe et de sa vertu. 418

CHAP. V. Comme l'eunuche Bagoas se saisit des personnes de Chariclée et Theagenes pour les mener à Oroondates : la nouvelle qu'il receut qu'Arsacé s'estoit pendue et estranglée : comme le dict Bagoas et les deux amantz furent prins en une course faicte par les Ethiopiens. . . . 422

LIVRE IX.

CHAP. I. Comme Chariclée et Theagenes furent presentez au roy d'Ethiopie. Description du siege que mist ledict roi devant la ville de Syené, et comme il fut parlementer avec ceux de la ville. 432

CHAP. II. Poursuyte du siege de Syené par le roy d'Ethiopie : de la solennité de la feste des Egyptiens nommée Niloa, et de la fuyte d'Oroondates estant assiegé dedans la ville. 441

CHAP. III. Comment les Syeniens se rendirent au roy d'Ethiopie, et la maniere comme les hommes d'armes persiens sont armez. 447

CHAP. IV. Ordre des deux armées, sçavoir des Perses et Medes contre les Ethiopiens : de la bataille entre le roy d'Ethiopie et Oroondates ; la victoire des Ethiopiens et prise d'Oroondates, avec la mort d'Achæmenes. . . . 455

CHAP. V. Comme Oroondates fut pris et mené devant le roy d'Ethiopie, lequel entra en la ville de Syené : de la croissance et descroissance du Nil, des horologes des Egyptiens, et comme Theagenes et Chariclée furent présentez

Pages.

au roy Hydaspes, lequel les reserva pour en faire sacrifice. 459

Chap. VI. De la grande humanité du roy Hydaspes envers le satrape Oroondates, son prisonnier, le remettant en sa pleine liberté, lui ayant paravant sagement remonstré comme justement il avoit entrepris ceste guerre. . . . 467

LIVRE X.

Chap. I. Comme le roy Hydaspes, apres avoir remis et quitté aux Syeniens tous impos et tailles, et mis bon ordre sur ses frontières, retourna en son royaume : des lettres par luy envoyées aux sages Gymnosophistes et à la royne Persina, les advertissant de sa victoire. Description de la ville de Meroë, capitale d'Ethiopie, et fertilité du païs. . . . 470

Chap. II. De la maniere de sacrifier aux dieux par les Ethiopiens, apres avoir obtenu victoire des estrangers ; par quoy furent presentez (entre les prisonniers) Theagenes et Chariclée pour estre immolez au soleil et à la lune, et de ce qui en advint. 476

Chap. III. Comme Chariclée ayant faict l'espreuve du foyer se declara estre fille du roi Hydaspes et de la royne Persina, leur monstrant les enseignes qui furent recogneues par ladicte royne et le sage Sysimethres : des propos qu'ilz eurent ensemble sur cest affaire : par quoy Chariclée fut finablement recogneue et receue pour leur fille. 482

Chap. IV. De la harengue que fist le roi Hydaspes au peuple estant assemblé pour voir le sacrifice, declarant vouloir faire immoler sa fille nouvellement recouvrée, pour ne contrevenir aux loix du païs, dont il fut empesché par les prieres des assistants; et comme Chariclée fut troublée par son amy Theagenes que l'on vouloit sacrifier. . . 490

Chap. V. Comme de divers pais vindrent plusieurs embassadeurs (avecq' grandz presentz) au roi Hydaspes qui les receut humainement; d'un geant que luy presenta son nepveu Meroëbus, et du combat de Theagenes contre le taureau eschaufé, dont il fut victorieux. 498

Chap. VI. Du combat de Theagenes contre le geant, dont

il eut victoire : comme il fut remené au sacrifice pour estre immolé, et des lettres qu'envoya le satrape Oroondates au roy Hydaspes en faveur de Charicles pour luy faire rendre Chariclée, sa fille adoptive. . . . . .

CHAP. VII. Comment le vieillard Charicles, n'ayant pu trouver Chariclée entre les prisonniers, mena un merveilleux dueil ; mais ayant trouvé Theagenes, le declara devant le roy estre celuy qui luy avoit ravy sa fille en Delphy; ce que voyant Chariclée, déclara Theagenes estre son legitime espoux, par quoy ilz furent du consentement de tous espousez : qui fut l'heureuse fin de leurs chastes amours 51

LA LUCIADE ou L'ANE.

Notice sur Lucius. 53

L'EUBÉENNE. 57

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CT 8 19

ROMANS GRECS.

DAPHNIS ET CHLOÉ,

DE LONGUS,

TRADUCTION D'AMYOT.

THÉAGÈNES ET CHARICLÉE,

D'HÉLIODORE,

TRADUCTION D'AMYOT.

LA LUCIADE OU L'ANE,

DE LUCIEN DE PATRAS,

TRADUCTION DE M. DENNE-BARON.

L'EUBÉENNE OU LE CHASSEUR,

DE DION CHRYSOSTOME,

TRADUCTION DE F. ALBAN.

À PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N. 6.

1841.

AVIS DU LIBRAIRE.

Notre intention est de publier successivement, sous le titre de *Bibliothèque grecque*, dans le même format que celui de ce volume-ci, les principaux ouvrages de philosophie, d'histoire et de poésie que nous a laissés la Grèce. Voici la composition projetée de cette bibliothèque :

ARISTOPHANE	1 vol.
ARISTOTE, sa *Morale* et sa *Politique*	1
DÉMOSTHÈNE	1
DIOGÈNE LAERCE	1
DIODORE DE SICILE	3
ESCHYLE	1
EURIPIDE	2
HÉRODOTE	2
HIPPOCRATE	1
HOMÈRE, *Iliade*	1
Odyssée	1
LYRIQUES	1
MAXIME DE TYR, ses *Discours*	1
MORALISTES ANCIENS, *Socrate, Cébès, Épictète, Marc-Aurèle, Pythagore*, etc.	1 v.
PETITS POÈMES	1
PLATON, sa *République*	1
PLUTARQUE	12
HORACE	1
SOPHOCLE	1
THÉOCRITE	1
XÉNOPHON	1
SAINTS-PÈRES GRECS, *Chefs-d'œuvres mystiques et moraux*	1

Ouvrages publiés :

MORALISTES ANCIENS. 1 vol. de 572 pages.
DIOGÈNE LAERCE, *Vies des plus illustres philosophes de l'antiquité*. 1 vol. de plus de 300 pages.
THUCYDIDE, *Histoire*, traduite par Lévesque. 1 vol. de plus de 600 pages.
HÉRODOTE, *Histoire*, traduite par Larcher. 2 vol.
PLATON, *l'État ou la République*, traduction de Grou, revue, corrigée et augmentée d'arguments, d'une table sommaire, etc. 1 vol.
ROMANS GRECS : *Daphnis et Chloé*, traduction d'Amyot, revue et complétée par M. Denne-Baron ; *Théagènes et Chariclée*, traduction d'Amyot ; *la Luciade ou l'Âne*, traduction nouvelle de M. Denne-Baron ; *l'Enhéenne ou le Chasseur*, de Dion Chrysostome. 1 vol.
SOPHOCLE, traduction de M. Artaud. 1 vol.

Sous presse :

ARISTOPHANE, traduction de M. Artaud. 1 vol.
HOMÈRE, *l'Iliade*. 1 vol.
l'Odyssée. 1 vol.
HIPPOCRATE, *Œuvres choisies*. 1 vol.

Prix de chaque volume : 3 fr. 50 c.

Imp. Schmidt et Langrand, rue d'Erfurth.